

JEAN MABIRE

LA DIVISION CHARLEMAGNE

les combats
des
⚡⚡ français
en
Poméranie



FAYARD



JEAN MABIRE

LES S.S. FRANÇAIS

* *

LA DIVISION CHARLEMAGNE

GRANDS DOCUMENTS CONTEMPORAINS

FAYARD

Avant-propos

Un an après la parution du premier tome de cette étude d'histoire contemporaine consacrée aux volontaires français de la Waffen SS, l'auteur estime avoir peu à ajouter à l'avant-propos qu'il rédigea alors. Il y renvoie donc le lecteur.

Comme cela était à prévoir, la publication du premier ouvrage a suscité un grand nombre de témoignages qui ont été utilisés pour ce second volume. D'avance, l'auteur remercie ceux qui pourraient lui apporter des précisions et des rectifications éventuelles. Comme il remercie ceux qui accepteraient de lui communiquer des renseignements sur les combats de la division *Charlemagne* du 21 mars au 8 mai 1945, et notamment sur la participation des SS français à la bataille de Berlin.

J. M.

LES GRADES DE LA WAFFEN SS

<i>Grade armée française</i>	<i>Grade Waffen SS</i>	<i>Abréviation</i>
Soldat de 2 ^e classe	Grenadier	Gren.
Soldat de 1 ^{re} classe	Ober-grenadier	Ob. Gren.
Caporal	Sturmmann	Strmm.
Caporal-chef	Rottenführer	Rttf.
Sergent	Unterscharführer	Uscha.
Elève-officier (sergent)	Junker der Waffen SS	Ju. d. SS
Sergent-chef (rare)	Scharführer	Scha.
Elève-officier (sergent-chef)	Standarten-Junker	Std. Ju.
Adjudant	Oberscharführer	Oscha.
(Sans correspondance)	Sturmscharführer	Stuscha
Adjudant-chef	Hauptscharführer	Hscha.
Aspirant	Standarten-Oberjunker	Std. Ob. Ju.
Sous-lieutenant	Untersturmführer	Ustuf.
Lieutenant	Obersturmführer	Ostuf.
Capitaine	Hauptsturmführer	Hstuf.
Commandant	Sturmbannführer	Stubaf.
Lieutenant-colonel	Obersturmbannführer	Ostubaf.
Colonel	Standartenführer	Staf.
Grade intermédiaire	Oberführer	Obf.
Général de brigade	Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS	Brigf.
Général de division	Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen SS	Gruf.
Général de corps d'armée	Obergruppenführer und General der Waffen SS	Ogruf.
Général d'armée	Oberstgruppenführer und Generaloberst der Waffen SS	Orstgruf.
Chef de la SS (Heinrich Himmler)	Reichsführer SS	RFSS

I,

La balle miaule et vient fouetter la neige, soulevant un nuage glacé qui griffe le visage. Jean Maillard se tasse un peu plus dans son trou. Le sol est tellement gelé qu'il n'a pas pu creuser plus de vingt centimètres. Protection dérisoire. Il vient d'être repéré par un Russe dissimulé dans la cime d'un arbre. Rien à faire. Se tasser encore davantage. Attendre. Cette nuit, la longue marche reprendra. Dans cette lumière blafarde de la forêt hivernale, tout soldat qui bouge est un homme mort.

Une sèche rafale de mitrailleuse sur sa droite. Le bruit mou d'un corps qui tombe sur la neige dans un fracas de branches cassées : le tireur d'élite soviétique a été repéré à son tour. Dans quelques minutes, son cadavre disloqué ne sera plus qu'un bloc de glace. Il doit faire entre trente et quarante degrés en dessous de zéro. Cette nuit sera silencieuse et impitoyable. Tout homme qui s'endort est un soldat mort.

Jean Maillard se redresse un peu. Dans le crépuscule, il distingue mal ses camarades dont les survêtements blancs se perdent sur la neige. Combien sont-ils encore ? Trente peut-être. Voici quelques jours, au début de janvier 1944, ce Français a été affecté comme *Kriegsberichter*, correspondant de guerre, à une unité de la 11^e division SS *Nordland*. Deux chars, deux canons d'assaut sur chenilles, une centaine de gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux, et, à leur tête, un chef de vingt-neuf ans, chevalier de la croix de fer, le *Hauptsturmführer* Ruhle von Lilienstern.

— je commande un détachement d'arrière-garde. Nous serons les derniers à quitter le secteur d'Orianenbaum. Est-ce que cela vous dirait de rester avec moi ?

A la SS, journaliste et combattant signifient la même chose. Le front commande. Jean Maillard a laissé son matériel d'enregistrement à l'hôtel du Nord, à Narva, et serre contre lui le même pistolet-mitrailleur que les Panzergrenadiers allemands et scandinaves qui veillent à ses côtés, dans leurs trous de neige.

Un homme rampe vers lui. C'est Damienson, un jeune Danois qui lui sert de cicerone et d'interprète, car Jean Maillard veut bien combattre dans l'armée de Frédéric II à condition de n'employer que la langue de Voltaire.

— En voiture !

Ce n'est qu'une expression. Après les deux premiers engagements, il ne reste plus un seul blindé. Les SS ont laissé derrière eux les carcasses noircies, où les obus des canons antichars russes avaient ouvert d'immenses fleurs de fer et de sang. Ils n'ont même pas eu le temps d'enterrer leurs camarades, ensevelis sous un linceul de neige poudreuse. Un fusil Mauser — sans culasse —, planté par sa baïonnette dans le sol gelé, servira de croix.

— *Vorwärts ! Schnell !*

Le Hauptsturmführer presse ses hommes. La colonne que commande ce jeune capitaine s'étire sur plusieurs kilomètres. Mais le sillage que creusent dans la steppe enneigée les SS de la *Nordland* n'a pas cent mètres de large ! A droite, à gauche, derrière : les Russes. Devant, aussi. Au-delà du blizzard et de la mort, à plus de cent kilomètres, se trouve Narva, la cité des chevaliers teutoniques où le Gruppenführer Felix Steiner, commandant le 3^e corps blindé germanique, a établi une ligne de défense qui suit le fleuve, du golfe de Finlande au lac Peïpous.

Il faut percer ! Après trente mois de siège, renoncer à Leningrad, la ville sainte du communisme. S'établir en Estonie, le dos à la Baltique. Se défendre.

*
**

A partir de ce mois de janvier 1944, jamais plus les forces du Reich ne reprendront le terrain perdu sur le front de l'Est. La retraite est commencée.

Les rescapés du secteur d'Orianenbaum titubent dans la neige. Parfois, dans les sous-bois, elle leur monte jusqu'au ventre. Ils sont partis avec dix jours de vivres. Maintenant ils n'ont plus rien à manger et plus rien à boire. Hier, dans une isba, ils se sont partagé une vieille poule et un litre d'alcool de pomme de terre. Festin.

Jean Maillard avale une dernière gorgée de gnole. L'eau-de-vie lui rappelle un souvenir fugitif. Il s'y raccroche comme à une lumière dans cette nuit glacée.

C'était peu avant le solstice d'hiver. Tout un groupe de correspondants de guerre de la Waffen SS appartenant au régiment *Kurt Eggers* avait organisé une *Kameradschaftabend*, une soirée de camaraderie, dans un Bunker, bien enterré non loin des lignes de combat.

Qui avait eu l'idée de faire un recensement des nationalités ? Peut-être l'unique Allemand de cette assemblée, décidément perdu au sein de cette réunion très « européenne ». La *Nordland* présentait un bel échantillonnage de Nordiques : un Danois, un Norvégien, un Finlandais et même un Suédois, qui tint à boire avec un Suisse « à la mort de la neutralité ». Un Espagnol de la division *Azul* était venu en voisin, ainsi qu'un Hollandais de la brigade *Nederland* ; tous deux tenaient le secteur depuis le terrible hiver 1941 et faisaient figures d'anciens. Puisqu'on se battait dans leur pays, le Letton et l'Estonien jouaient les hôtes attentifs. Un Italien et un Roumain faisaient assaut de volubilité. On déplora l'absence d'un Flamand et d'un Wallon, qui auraient permis de compter deux patries pour la seule Belgique. Jean Maillard représentait la France :

— Avec moi, cela fait treize nationalités, dit-il. Eh bien, j'espère que ce chiffre nous portera bonheur.

Il leva son verre :

— A votre santé !

Les correspondants de guerre du régiment SS *Kurt Eggers* savaient respecter les usages.

— *Prosit*, disait l'Allemand.

Et tous buvaient en le regardant dans les yeux.

— *Skaal !* lançait le Suédois.

Et la tournée suivante s'annonçait, les verres pleins à ras bord d'un nouveau breuvage énergétique.

— *Salute !* proposait l'Italien.

— *Salud !* répondait l'Espagnol.

Les bouteilles tombaient sur la table, aussi nombreuses que les grenades soviétiques un jour d'offensive. Les bougies, plantées dans de vieilles douilles de mitrailleuses, éclairaient des faces rubicondes. Les yeux s'allumaient. Des chants montaient, vengeurs et graves.

SS marschiert in Feindesland.

Oui, la SS marche en pays ennemi. En cette fin d'année 1943, on se battait encore loin des frontières d'un continent auquel ces journalistes-soldats voulaient faire croire que le temps était venu d'une nouvelle croisade.

Und singt ein Teufelslied.

C'est cela, chantons le chant du Diable. Il ne sera pas de trop pour chevaucher avec les SS, sur les eaux gelées du lac Peïpous où les fers des chevaux allument des éclairs...

— *Santé !* conclut le Suisse.

Ce SS helvétique eut le dernier mot et chacun s'en fut coucher. Auparavant, les soldats-journalistes tirèrent quelques rafales sur les Rouges et envoyèrent même des fusées éclairantes pour que la fête fût complète. Les lignes soviétiques se trouvaient à moins de cent mètres. La lune faisait briller la neige comme du mica.



Jean Maillard ouvre les yeux. Cette nuit, aussi, la neige brille. Elle crisse quand le pied s'y enfonce. Elle se referme comme un piège. Ce sont leurs derniers pas en terre russe. Derrière eux, Leningrad, l'invaincue. Devant eux, Narva, l'inaccessible.

La longue marche reprend. La trentaine de SS germaniques se disperse sous les sapins. Forêts hostiles, marais sournois, étangs gelés aux berges glissantes, paysage triste et plat qui s'étend tout au long de la Baltique et étire ses pièges du lac Ladoga au Jutland, pays où rien ne peut arrêter la course des nuages ni la ruée des chars,

empire sanguinaire et menacé des Junkers dont le destin se jouera un an plus tard en Poméranie.

Un coup de pistolet déchire la nuit. Tout près. Le Danois Damienson se rapproche du journaliste français et lui explique :

— Un des blessés ne pouvait plus continuer. Il a fallu l'abandonner. Un camarade lui a laissé son arme.

Le Danois hésite un instant. Puis il dit à voix très basse :

— Ce camarade, c'était son frère.

Les SS de la *Nordland* marcheront encore plusieurs nuits. Ils mourront sous les balles. Ils crèveront de faim et de froid. Ils reverront enfin les eaux tumultueuses du fleuve Narva, charriant des blocs de glace. Epuisés et incrédules, ils se compteront. Ils seront dix-sept. Sur toute une compagnie.

*
**

— J'ai bien cru ne jamais vous revoir, avoue le commandant du régiment *Kurt Eggers* à Jean Maillard.

— Et moi, j'ai bien cru ne jamais revenir, *Obersturmbannführer*.

Le rédacteur en chef du *Schwarze Korps*, Gunther d'Alquen, sourit. Les aventures du *Kriegsbericht* Maillard vont fouetter la propagande. Le journaliste a retrouvé son matériel et enregistre au pied de la *Hermannfest*, la forteresse des Teutoniques, qui se dresse au bord du fleuve en face d'Ivangorod, la citadelle des Tsars. Désormais, en ce début d'année 1944, le front passe à quelques kilomètres des deux antiques donjons.

L'assaut de la « forteresse Europe » est commencé.

PREMIÈRE PARTIE

2.

Depuis le solstice d'été de l'année 1941, se déroule un nouvel épisode du séculaire conflit des Germains et des Slaves. Pour vaincre Staline, le seul adversaire qu'il reconnaisse à sa taille dans ce choc de deux continents et de deux idéologies, Adolf Hitler compte tout autant sur la force politique que sur la science militaire. Il ne se veut pas seulement Führer du parti national-socialiste et chancelier de la Grande Allemagne, il se prétend aussi « Guide de tous les Germains » et « Réformateur de l'Europe ». C'est à ce titre que des volontaires, issus d'une trentaine de nations, servant dans la Waffen SS, lui prêtent le serment traditionnel :

*Je te jure,
Adolf Hitler,
d'être fidèle et brave,
jusqu'à la mort.*

Près d'un million d'hommes se battent dans les divisions d'élite de « l'Arme SS » que la guerre a fait surgir de l'Ordre noir, créé dans les dures années de lutte pour le pouvoir. Sous le signe de la Totenkopf, la tête de mort d'argent, qu'ils portent au front sur leur casquette de chasseur de montagne, et des deux éclairs runiques blancs sur fond noir, qui ornent le Spiegel, l'écusson, du revers droit de leur col, combattent, en nombre à peu près égal, des citoyens allemands, ou Reichsdeutsche, et des Allemands d'origine vivant hors des

frontières du Reich, ou Volksdeutsche. Dès 1940, des volontaires germaniques ont été intégrés dans la SS : Danois, Norvégiens, Finlandais, Suédois, Hollandais, Flamands, Suisses, et même quelques Britanniques recrutés dans les camps de prisonniers de guerre. En 1941, la ruée contre l'Union soviétique permet d'incorporer des Baltes, Lettons et Estoniens, des Hongrois, des Roumains, des Bulgares, des Tchèques, des Slovaques, des Ruthènes, des Ukrainiens et des Russes anticommunistes, notamment des cavaliers cosaques. La Waffen SS a également formé des unités croates avec des volontaires musulmans de Bosnie. Pour lutter contre les partisans communistes dans les Balkans, elle ouvre ses rangs aux Serbes, aux Albanais et aux Grecs. Il existe même des volontaires SS arabes, hindous, caucasiens, asiates...

En Europe occidentale, la chute de Mussolini puis sa libération par le Sturmbannführer Otto Skorzeny, en septembre 1943, ont provoqué la création d'une unité italienne de la Waffen SS. Les Belges francophones combattent dans la légion *Wallonie*, qui a réussi à échapper en février 1944 à l'encerclement de Tcherkassy, en Ukraine.

*
**

Promu chevalier de la croix de fer, le Hauptsturmführer Léon Degrelle, chef du parti rexiste et commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie* depuis la mort au feu du Sturmbannführer Lippert, est venu à Paris le 5 mars 1944 inciter les jeunes Français à rejoindre les rangs de la Waffen SS.

Le palais de Chaillot semble trop petit pour contenir une assistance qui déborde dans les couloirs et dans le hall. La plupart des Français qui saluent, le bras tendu, l'entrée de Léon Degrelle, portent l'uniforme des partis « collaborateurs » : chemise bleu sombre des militants de Doriot et de Déat, chemise « bleu de France » des fidèles de Bucard, chemise kaki des partisans de Darnand, chef de la Milice et nouveau secrétaire d'Etat au maintien de l'Ordre, qui a pris place dans une loge entre le Brigadeführer Oberg, représentant de la SS en France, et l'ambassadeur de Brinon, délégué du gouvernement de Vichy dans les territoires occupés.

Degrelle n'est pas venu à Paris, au sortir de sa fantastique évasion

du piège de Tcherkassy, pour tenir le langage d'un politicien. Il estime que le temps de la politique est terminé. Il le dit brutalement. Il se veut d'abord soldat du front et annonce qu'après la guerre seuls les combattants auront droit à la parole dans cette Europe nouvelle, dont les drapeaux forment derrière lui un fond multicolore, autour de l'immense pavillon noir où se détachent les deux S d'argent.

— C'est sur le front de l'Est que se jouera l'avenir de l'Europe et de la civilisation occidentale.

Thème de propagande que répètent inlassablement les affiches. « Toi aussi, tes camarades t'attendent dans la division française de la Waffen SS », suggère un sous-officier casqué à l'index impérieux.

Depuis le mois de juillet 1943, un décret, promulgué à Vichy et signé par le chef du gouvernement Pierre Laval, autorise les citoyens français à s'engager dans la Waffen SS. Plusieurs milliers d'entre eux, souvent très jeunes, se sont laissé séduire par l'idée de rejoindre les troupes d'assaut du Reich national-socialiste. Après une impitoyable sélection, environ trois mille garçons, dont la moyenne d'âge ne dépasse pas vingt ans, ont été retenus. Au printemps 1944, ils se trouvent pour moitié à l'Ausbildungslager, le Centre d'instruction, de la Waffen SS, à Sennheim en Alsace, et, pour l'autre moitié, à Neweklau en Bohême-Moravie, où se forme la Sturmbrigade, ou brigade d'assaut SS n° 7 *Frankreich*¹.

*
**

Trois mois après le discours de Léon Degrelle au palais de Chaillot, le débarquement en Normandie relance la guerre à l'Ouest. Mais le front de l'Est bouge aussi. Dans tous les secteurs, l'Armée rouge passe à l'offensive, de la mer Baltique à la mer Noire. Les soldats allemands et les volontaires étrangers doivent céder du terrain. Les pertes sont effroyables. Le moral vacille. La Wehrmacht sent passer un vent de déroute. La Waffen SS n'arrive plus à colmater toutes les brèches.

1. Voir, du même auteur, *La Brigade « Frankreich »*, Arthème Fayard, 1973.

Par idéal politique, par goût de l'aventure et du risque, par attrait du métier militaire quel que soit l'uniforme, pour défier le monde bourgeois en échappant à sa morale ou à sa justice, parce qu'ils s'imaginent que les Allemands vont gagner la guerre ou parce qu'ils croient à la croisade contre le bolchevisme et à la naissance d'une Europe nouvelle, des milliers et des milliers de jeunes Français ont accepté de servir dans les forces du Reich et de prêter serment au Führer. On les trouve sous toutes les latitudes et avec tous les uniformes. Des mariniens sont embarqués à bord de péniches armées sur le Danube, et des « débrouillards » se battent avec des unités de rencontre en Finlande et en Roumanie. Beaucoup de Français, fous d'individualisme et de contestation, n'ont même pas rejoint les unités régulières de volontaires et ont décidé de servir, à titre individuel, dans les formations les plus diverses de l'armée allemande ou du parti national-socialiste.



Créée à l'initiative des partis politiques de la zone occupée, la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme, la LVF, est partie pour le front russe après une prise d'armes à Versailles le 27 août 1941. Sur les trois mille premiers volontaires, on compte un tiers d'aventuriers de diverses origines, un tiers de soldats de carrière et un tiers de militants politiques, en général membres du PPF de Jacques Doriot, parti lui-même sur le front de l'Est avec le grade de sergent-chef. Devenue le régiment 638 de la Wehrmacht, la Légion sera commandée par le colonel Labonne, surtout préoccupé de réminiscences napoléoniennes. Débarqués à Smolensk, les légionnaires, après avoir gagné à pied la ligne de front, sont engagés en décembre 1941 devant Moscou, par un froid de moins quarante degrés. Pendant une longue semaine, ils se battent sur les rives du lac Djukovo et subissent des pertes effroyables.

Au début de l'année 1942, la LVF se trouve retirée des premières lignes et ses deux bataillons vont opérer isolément. Les Français se spécialisent alors dans la lutte contre les partisans soviétiques, qui commencent à faire leur apparition dans les forêts et les marécages, coupant les voies de communication des forces du Reich.

La LVF reste une organisation privée, régie par la loi de 1901, jusqu'au mois de juin 1942. Pour le premier anniversaire de l'attaque allemande contre la Russie, le gouvernement de Vichy décide de créer une *Légion tricolore*, à l'imitation de la Division *Azul* espagnole. Les légionnaires porteront en France l'uniforme kaki et en Russie la tenue feldgrau. A la fin de l'année 1942, après le débarquement américain en Afrique du Nord et l'invasion allemande en zone libre, le gouvernement dissout cette formation à l'existence éphémère, mais ses effectifs rejoignent en grande partie la LVF, alors reconnue d'utilité publique.

Pendant l'été 1943, les deux bataillons français du front de l'Est participent à de grandes opérations contre les partisans en Biélorussie.

*
**

Les Français qui veulent combattre sur le front de l'Est et que n'attire pas, pour des raisons diverses, la LVF, où l'esprit reste très « tricolore », peuvent s'engager dans le corps motorisé national-socialiste, National-Sozialistisches Kraftfahrer Korps, ou NSKK. Créée avant même la prise du pouvoir par Hitler, cette formation réunissait les conducteurs, les mécaniciens et les motocyclistes des sections d'assaut. Troupe politique vouée à une tâche militaire, le NSKK, avec la guerre, ouvre ses rangs aux étrangers. Dès janvier 1942, se forme à Vilvorde, dans la banlieue nord de Bruxelles, une unité dite NSKK Motor Gruppe Luftwaffe, qui porte l'uniforme gris-bleu de l'aviation et les écussons noirs du parti. Des Français s'y engagent durant l'été 1942, un an après le début de la guerre à l'Est. Ils commencent par assurer des missions de réparation et de transport sur les arrières du front. Peu à peu, les compagnies de « tringlots » se transforment en unités combattantes. Ainsi des Français du NSKK se battent en Ukraine, en Italie et en Croatie contre les partisans, puis en Hongrie contre l'Armée rouge.

L'Organisation Todt employant des centaines de milliers de travailleurs, plus ou moins volontaires, pour la construction du mur de l'Atlantique et des autres fortifications, il s'avère vite nécessaire de les encadrer et de les surveiller. C'est le rôle des SK, les Schutze

Kommando ou unités de protection de l'Organisation Todt. Vêtus de kaki, les SK constituent une formation militarisée, qui abandonne parfois ses missions de garde ou d'escorte pour se battre sur le front. Les Français qui s'y engagent commencent en général leur entraînement à l'école de La Celle-Saint-Cloud. Certains rejoignent ensuite le mur de l'Atlantique. D'autres partent pour l'Allemagne, les pays baltes ou la Norvège. Quelques-uns se battent en Estonie où une compagnie de SK français se trouve presque totalement anéantie au cours de l'été 1943.

Depuis le mois de février 1944, la Kriegsmarine commence aussi à recruter en France. Un certain nombre de Bretons, de Normands et de Flamands ont déjà réussi à s'engager à titre individuel et servent, isolés ou par petits groupes de deux ou trois, sur des dragueurs, des vedettes rapides et même des sous-marins. Les nouveaux volontaires sont d'abord regroupés à Caen, puis ils subissent une première instruction militaire et politique en Alsace. Répartis dans les différentes compagnies de dépôt des équipages de la flotte, ils doivent être affectés, selon leurs spécialités, dans les installations portuaires et à bord des bâtiments.

On trouve des Français dans l'organisation « Teno », Technische Nothilfe, le service de réparation technique. Leur travail consiste à assurer l'entretien et la remise en état des voies de communications et des services publics. Ils portent l'uniforme gris-bleu de la Luftwaffe et les écussons noirs du parti national-socialiste.

En avril 1943, devant l'intensification des raids aériens alliés, frappant tout autant les objectifs militaires que les populations civiles, les Allemands créent, en accord avec le gouvernement français, des unités de FLAK, Flugzeugabwehrkanone, ou artillerie anti-aérienne. Des batteries sur plates-formes ferroviaires, destinées à la protection des trains, sont équipées de pièces allemandes de 88 mm. Les servants portent l'uniforme bleu-marine de l'armée de l'air française, avec les écussons rouges de l'artillerie. Certains d'entre eux seront ensuite versés, plus ou moins d'office, à la Milice.

Des Français s'engagent également à la Légion Speer, unité de conducteurs de travaux militaires, qui portent un uniforme moutarde et marron et dépendent directement du ministre de l'Armement du Reich.

La Wehrmacht et la Waffen SS possèdent des unités spéciales, chargées de missions militaires de renseignements et de sabotage sur les arrières des lignes ennemies, tout en combattant aussi parfois sur le front comme troupes d'assaut.

L'unité spéciale de l'Abwehr porte le nom de la ville où la première compagnie tenait garnison avant la guerre : *Brandenburg*. Cette troupe devient, au cours de la guerre, un régiment puis une division, dans laquelle servent des volontaires étrangers et notamment des Français.

On retrouve aussi des Français dans les Jagdverbände, les unités de chasse, de la Waffen SS, qu'organise le Sturmbannführer Skorzeny à partir de son unité spéciale, qui porte elle aussi le nom d'une ville de garnison : *Friedenthal*.

Une certaine atmosphère de mystère, propre aux services spéciaux, entoure ces unités où servent quelques centaines de Français, fascinés par l'attrait d'une dangereuse aventure individuelle que ne leur offrent pas les unités régulières, comme la LVF ou la Sturmbrigade SS *Frankreich*.

*
**

Depuis le printemps 1944, la Waffen SS, qui devient peu à peu une armée dans l'armée et même un Etat dans l'Etat, envisage de « récupérer » dans son sein toutes les formations de volontaires étrangers.

Le Reichsführer Heinrich Himmler estime que ces hommes, dont beaucoup se sont engagés par conviction nationale-socialiste, constituent des unités plus sûres que les troupes régulières de la Wehrmacht, saignées à blanc et démoralisées par cinq ans de guerre. Les bureaux du SS Hauptamt à Berlin, que dirige l'Obergruppenführer Berger, continuent leur travail de recrutement et étudient la possibilité de muter à la Waffen SS tous les étrangers.

La brutale offensive de l'été 1944 va jeter les différentes formations françaises dans la bataille avant même que le projet soit définitivement mis au point.

Le 22 juin 1944, trois ans jour pour jour après l'attaque allemande contre l'Union soviétique, l'Armée rouge passe à l'offensive dans le secteur « Centre », celui de Russie blanche. Le front crevé à Vitebsk, à Orcha, à Mohilev, les troupes du Reich refluent en désordre sur la « Magistrale », l'autostrade Moscou-Varsovie, pour essayer de fuir l'encerclement mortel. Les Soviets, à leur tour, mènent la Blitzkrieg, la guerre éclair. Les pointes de leurs unités blindées surgissent à l'improviste à l'arrière des lignes. Les partisans grouillent dans les marais et les forêts. Pris dans le flot d'une retraite qui tourne à la débâcle, les survivants des trois bataillons de la LVF se dirigent vers l'ouest.

— On se croirait en 40 ! remarquent les plus anciens, qui, quatre ans auparavant, ont connu la défaite dans les rangs de l'armée française.

Les hommes, les chevaux, les véhicules refluent vers le soleil couchant, soldats allemands et collaborateurs russes mêlés, dans une effroyable confusion. Soudain, un cri arrête la colonne des volontaires français :

— Demi-tour. On va se battre.

Une unité de la LVF doit former un « bouchon » et bloquer pendant quelques jours, au moins quelques heures, l'Armée rouge qui talonne la Wehrmacht. Dans ce secteur il ne reste que six cents combattants français pour s'enterrer, face à l'est, autour des six dernières pièces de 37 mm qu'ont réussi à traîner, dans leur repli, les hommes de la PAK, Panzerabwehrkanone, l'artillerie antichars.

La bataille aura lieu sur la rivière Bobr, à une cinquantaine de kilomètres au-delà de la grosse bourgade de Borissov que traverse la Bérésina. Les Français creusent leurs emplacements de combat le 25 juin 1944, en fin d'après-midi. Quatre chars Tigres viennent renforcer ce Kampfgruppe, placé sous les ordres du commandant Bridoux, fils du ministre de la Guerre de Vichy.

Dès quatre heures du matin, il fait grand jour et l'air tiède se remplit du grondement des chars russes. Les positions françaises sont écrasées sous un déluge de projectiles.

— Les Russes tiennent à nous faire savoir qu'ils possèdent la meilleure artillerie du monde, remarque flegmatiquement Bridoux.

Une heure plus tard, des milliers de soldats soviétiques chargent en hurlant. La compagnie du lieutenant Fantin s'accroche dans le cimetière de Bobr et résiste pied à pied, tombe après tombe.

Dans la soirée, les « orgues de Staline », avec leur trente-six tubes tirant d'un seul jet, écrasent les positions françaises. Les chars russes attaquent à nouveau. Les hommes de la LVF parviennent difficilement à les bloquer sur la « Magistrale ».

L'attaque reprend peu avant minuit. Avant d'être pris à partie par les chars Tigres, les blindés soviétiques, accompagnés de fantassins hurlants, réussissent à percer les lignes françaises. Les combattants en viennent au corps à corps. On se bat au couteau et à la pelle. Les Français perdent le cimetière. Ils doivent le reprendre à la baïonnette. Un nouvel assaut soviétique est brisé.

À l'aube, les volontaires français tiennent toujours. Les glacis devant leurs emplacements de combat sont couverts de cadavres. Une cinquième attaque ouvre la journée. Les chars russes déferlent. Les hommes de la PAK les tirent à bout portant. Avec le jour, la chaleur devient épouvantable.

L'ordre de repli arrive enfin : au nord et au sud de Bobr, les Russes ont déjà réussi une avance de cinquante kilomètres.

Dans la matinée du 27 juin 1944, les survivants de la LVF sont enfin relevés. Ils ont perdu quarante morts, mais un nombre égal de chars russes, réduits à l'état de ferraille, fument sur la « Magistrale » et dans les champs, autour du village de Bobr dont il ne reste que des ruines.

*
**

La nuit suivante, à Paris, dans son logement de fonction, à l'angle de la rue de Solferino et de la rue de Lille, Philippe Henriot, ministre de l'Information du gouvernement de Vichy, est abattu par des résistants. Le lendemain, la radio, une fois encore, diffusera le dernier éditorial du « ministre milicien ». De Bohême-Moravie, son ami Noël de Tissot, professeur d'histoire et commandant la 1^{re} compagnie de la Sturmbrigade *Frankreich*, arrive à Paris pour assister aux obsèques célébrées à Notre-Dame.

Le soir, l'Obersturmführer de Tissot parlera aux miliciens de la franc-garde casernés au lycée Saint-Louis. Quand il repartira pour rejoindre son unité, plusieurs volontaires seront dans le convoi du jeune lieutenant. La guerre civile menace et les officiers de la première formation de SS français ne cessent de répéter à leurs camarades miliciens restés en France :

— Venez avec nous. La guerre se gagnera ou se perdra sur le front de l'Est.

— Les communistes français sont plus menaçants que les communistes russes, répondent-ils. Nous ne devons pas laisser la responsabilité du maintien de l'ordre aux Allemands. Il faut, avec le gouvernement, « neutraliser » la France et la tenir à l'écart de la guerre. Nous devons essayer de briser la collusion des gaullistes et des communistes...

— Illusion. Les chars qui ont attaqué à Bobr, comme sur tout le front de l'Est, n'étaient pas seulement des T 34 soviétiques mais aussi des Sherman américains. Les Russes et les Anglo-Saxons exigent la capitulation sans conditions de l'Allemagne. Il n'y a pas de double jeu ou de troisième solution. Ce sera la victoire ou la défaite. Et elle se décidera sur le front.

*
**

En cette fin de juin 1944, le vent tourne à la défaite pour l'Allemagne. A l'Ouest, les Alliés s'apprêtent à chasser de Caen la division SS *Hitlerjugend* qui va se replier sur la « poche » de Falaise.

La défaite de Normandie semble pourtant peu de chose à côté de la déroute de Biélorussie. Les Français de la LVF sont emportés dans ce mouvement de « course vers la mer » qui ne va plus désormais s'arrêter jusqu'à la Baltique.

Les bataillons sont disloqués et les compagnies font retraite chacune isolément. Les rescapés franchissent enfin la Bérésina le 30 juin 1944.

Les légionnaires ont rendez-vous devant Minsk. Au kilomètre 17. Leur chef n'a cessé de barouder à leur tête. Le général Puaud a montré tout au long de la retraite un curieux mélange de témérité et de désarroi. A Bobr, il a encouragé ses hommes jusque sur leurs positions de combat. A Minsk, il « décroche » sans crier gare, en ordonnant aux légionnaires de se regrouper à Vilna, à la frontière de Lituanie. Ensuite, la LVF doit gagner son dépôt de Greifenberg, en Poméranie. Le chef de la Légion laisse comme seule instruction à ses officiers : « Itinéraire à votre initiative, au mieux des circonstances. »

Les compagnies se fractionnent. Puis les sections. Maintenant les légionnaires font retraite vers l'ouest par groupes de cinq, guidés par un officier ou un sous-officier. Parfois, ils se retournent, s'accrochent quelques heures à ce sol russe où certains se battent depuis trois ans, livrent un dernier combat, pour l'honneur, et le plaisir. Un seul mot d'ordre, désormais :

- Rendez-vous à Greifenberg.
- Et Puaud ?
- Il fait comme nous : il se démerde !

*
**

A Greifenberg, dans une caserne de briques rouges qui deviendra vite trop petite, les garde-mites disputent les locaux aux derniers engagés de la LVF. Ces ultimes volontaires de l'été 1944 n'ont même pas terminé leur entraînement...

La bourgade s'ancre solidement dans la terre poméranienne, aux rudes traditions militaires. A quelques dizaines de kilomètres à l'ouest : l'Oder et la ville de Stettin. A quelques dizaines de kilo-

mètres au nord : la mer Baltique et ses anciennes stations balnéaires où ne villégiaturent plus que des mutilés et leurs infirmières.

La caserne, bien plus encore que l'église, semble le centre de cette ville de garnison, dont les maisons sont alignées comme des grenadiers et reluisantes comme des nourrices. Sur les chaussées aux pavés ronds cahotent de longs chariots que conduisent des petits chevaux poméraniens, menés par de vieux paysans à la casquette noire et au visage placide.

En ce début de juillet 1944, il fait chaud, presque lourd. Le ciel prend parfois la teinte plombée de la Baltique toute proche. Des mouettes s'égarent dans le jardin public. Dans les rues, les femmes sont les plus nombreuses. Souvent en noir. Des blessés béquillent, que saluent avec admiration — et envie — les gamins de la Hitler-Jugend. Beaucoup d'uniformes. Verts, noirs, gris. Impeccables. Avec les plis bien marqués, les décorations de bronze et d'argent, les épaulettes compliquées de l'armée et du parti.

La guerre semble encore lointaine. Propre en tout cas. La propagande filtre toutes les images. Sur les photographies des illustrés, les croix des cimetières militaires restent toujours impeccablement alignées, avec des couronnes de branchages. Greifenberg ignore encore l'horreur du front de l'Est. La crasse et le sang. Les poux. Tout le pus qui coule des blessures. Les larmes que fige le gel. La mort sale, dans des trous ignobles.

*
**

Les premiers rescapés de la LVF arrivent à Greifenberg vers le 10 juillet 1944, une semaine après la chute de Minsk. Ils ont gardé leurs tenues de combat, déchirées, souillées de terre et de sang. Les cols dégrafés s'ouvrent sur des foulards aux couleurs criardes. Ils sont chaussés de souliers éculés qui bâillent comme des huîtres, et certains ont abandonné la casquette de la Wehrmacht pour des « papachas » de fourrure où s'écartèle encore une étoile rouge avec la faucille et le marteau. Les sous-officiers brandissent des mitraillettes soviétiques à chargeur circulaire et lancent à leurs hommes des jurons russes. Depuis le terrible hiver 1941, les légionnaires

ont mené la guerre des partisans, qui ne connaît ni règlement ni pitié. Ils se veulent des hors-la-loi.

Les volontaires antibolcheviques savent qu'ils ne retourneront plus en Russie. Ils se doutent aussi qu'ils ne reviendront plus en France. Plus en hommes libres, du moins. Alors, davantage encore qu'autrefois, ils n'ont qu'une patrie : la Légion.

Les civils et les militaires de l'arrière, stupéfaits, les contemplent comme des revenants. Ou plutôt comme des prophètes. Ces survivants dépenaillés annoncent la tempête de fer et de feu qui va maintenant s'abattre sur l'Allemagne. En ce brûlant mois de juillet 1944, le Reich se trouve acculé à la défensive. Dans quelques semaines, on se battra à Varsovie, à Paris, à Rome. Bientôt, à l'est comme à l'ouest, les Alliés arriveront aux frontières de l'empire « millénaire ».

Les hommes de la LVF apparaissent comme les messagers de la catastrophe. Il faut vite les enfermer dans leur caserne, les dépouiller, les rhabiller, les reprendre en main par les bonnes vieilles méthodes de tous les adjudants de quartier :

— Vous descendez du Front ? Eh bien, maintenant, c'est fini la rigolade.

*
**

Vaincus, isolés, perdus, les légionnaires éprouvent un terrible ressentiment. Ils haïssent en bloc tous les civils. Les Français sont loin. Les Allemands bénéficieront de ce trop-plein de hargne. On chapardera leurs poules et on bousculera leurs filles. A Greifenberg, ceux qui se considèrent comme des trompe-la-mort découvrent avec une surprise mêlée de haine tous les planqués d'une petite ville allemande de l'arrière, depuis les travailleurs étrangers qui traînent l'espadrille jusqu'aux gros officiers du service de Place dont le poignard inutile bat contre le pantalon de drap fin.

Les « bonzes » du parti deviennent la cible des quolibets. Ceux qui reviennent de Russie n'ont que mépris pour ces fonctionnaires enfouis derrière leurs paperasses :

— Les salauds ! On a fait le boulot à leur place !

Plusieurs centaines d'hommes sont maintenant rassemblés à Grei-

fenberg où se reconstituent sections et compagnies. Des isolés rejoignent tous les jours le dépôt.

— On te croyait mort !

Séparés de leurs camarades, beaucoup ont connu des odyssées inimaginables, combattant avec des unités allemandes de rencontre, tirant leurs dernières cartouches au hasard des embuscades de la déroute.

Bobr prend la dimension d'une épopée. Le sergent Gérard, ancien responsable des jeunesses doriotistes de Saint-Denis, parti sur le front de l'Est avec « le grand Jacques » dès l'été 1941, raconte la bagarre à ceux qui ont manqué cette aventure :

— Les chars russes ont attaqué au petit jour. Ils sont passés par-dessus ma tranchée. S'ils avaient tourné j'aurais été écrasé par les chenilles et enseveli. On a tenu quarante-huit heures. Le double de ce que nous demandaient les Allemands. On a été dégagés par des Panzers Tigres et des Stukas. Comme au cinéma... Bobr, inoubliable bagarre. On a chargé à la baïonnette dans le cimetière. En criant : « En avant, Saint-Denis ! »

Les militants du PPF sont nombreux à la Légion et les murs de la caserne de Greifenberg fleurissent d'inscriptions doriotistes : « Doriot vaincra » ou « France, libère-toi ».

Malgré les adjudants de quartier, les anciens découvrent « la vie de château ». On leur a même distribué un camembert. Et ils se sont débrouillés pour trouver le gros rouge qui fait tout oublier.

Ils resquillent les corvées et graissent soigneusement les armes qu'ils ont ramenées de Russie. Ils savent qu'ils n'ont plus désormais d'autres richesses — avec leurs souvenirs.

*
**

À la mi-juillet 1944, le lieutenant-colonel Boltze, qui commande la place de Greifenberg, se rend à Stettin « pour une importante conférence ». Il ne reparait plus. Il semble que soudain les autorités de la Wehrmacht se dérobent. Le téléphone grelotte longuement dans des bureaux vides. Les notes de service se raréfient. Une des dernières provoque un brusque accès de colère : « Toutes les armes détenues par les légionnaires devront être rendues. Cette mesure concerne les

armes individuelles ou collectives en dotation, les armes soviétiques de butin et même les pistolets personnels. »

Bientôt les magasins regorgeront de pétoires hétéroclites, de toute origine et en n'importe quel état. La plupart ont été rendues inutilisables. Beaucoup d'armes ont été dissimulées. Pourtant, les légionnaires ont remis *le double* de la dotation réglementaire : dans le désordre d'une retraite de mille kilomètres, ils ont conservé leur armement et récupéré au passage celui de fuyards allemands...

Le 20 juillet, il règne une atmosphère étrange. Les armes se trouvent sous clé dans les magasins, les hommes restent consignés au quartier, plus un seul officier allemand n'est apparu depuis quarante-huit heures.

Soudain, la nouvelle éclate comme un coup de tonnerre :

— Il y a eu un attentat contre le Führer !

— Il est mort ?

— Non, il s'en sort. Il va parler à la radio, ce soir, à minuit.

Des interprètes improvisés traduisent le rapide discours du rescapé : « ... Je n'ai reçu aucune blessure, rien que de très légères égratignures, ecchymoses et brûlures. Je considère ce fait comme la confirmation de la mission qui m'a été confiée par la Providence. »

La propagande crie au miracle. Pour les légionnaires, « le grand Jules » marque un point.

Les officiers de la Wehrmacht regagnent peu à peu Greifenberg. Ils manifestent une satisfaction de façade. Mais ils n'en restent pas moins les perdants de cette aventure. Désormais, la Waffen SS va prendre le pas sur eux.

Les légionnaires sentent que les militaires allemands se sont défiés d'eux. En cas de succès du complot, les volontaires étrangers devaient sans doute être livrés à leur pays d'origine : l'Allemagne aurait ainsi retrouvé bonne conscience en se débarrassant des hommes venus combattre à ses côtés au temps de la ruée victorieuse vers le Caucase et l'Oural.

La brutale reprise en main de la situation par les nationaux-socialistes encourage les légionnaires les plus politisés. Désormais, ceux qui se veulent des « soldats politiques » vont l'emporter sur les « tatahouinards », ainsi qu'ils nomment les militaires de profession venus poursuivre en Russie l'exercice de leur métier.

Pour beaucoup, le combat continue contre le même ennemi. Ce repli sur le dépôt de la LVF n'est qu'une halte avant de retourner au feu. Les légionnaires s'ennuient. On les occupe en leur faisant éteindre des incendies de forêts. Puis un nouvel ordre met un peu d'animation : le salut militaire traditionnel est supprimé pour toutes les forces du Reich. Désormais, il faudra saluer le bras tendu, comme le font déjà les SS. Les tatahouinards rechignent, les doriotistes triomphent. Mais la vieille Légion ne pourra survivre bien longtemps. A Berlin, son chef négocie.

*
**

La bataille de Russie blanche coûte quatre cent mille hommes aux Allemands. Les Russes ont atteint Brest-Litovsk. Mais le moral de celui qui commande la LVF semble toujours intact. On peut même dire que la retraite lui va bien au teint : Edgard Puaud reste un bel officier, le teint coloré, les yeux vifs, une fine moustache comme en portaient avant la guerre les militaires qui gardaient quelque nostalgie des bacchantes « à la gauloise » de leurs aînés de 14-18.

Puaud avait donné rendez-vous à ses légionnaires à Vilna, en Lituanie. Il n'a même pas eu le temps de les attendre : « on » avait besoin de lui à Berlin. Juillet et août promettent de se révéler, pour le commandant de la LVF, deux mois harassants. Au bout, luisent peut-être ses étoiles. Nommé général de brigade par le gouvernement de Vichy, au début de cette année 1944, Puaud n'est, selon l'Ober Kommando der Wehrmacht, qu'un simple Oberst, c'est-à-dire un colonel.

Passer au grade supérieur a toujours été pour lui une sorte de hantise. Rien d'original à cette attitude, que partagent tant de ses camarades qui n'ont jamais eu d'autre lecture que le tableau d'avancement de l'*Annuaire* et le carnet mondain du *Figaro*. Mais l'ambition dévore l'homme qui se croit promis à un grand destin militaire et peut-être même politique, alors qu'il n'est qu'un bon officier de troupe. Ce qui ne va pas d'ailleurs sans panache et sans courage. Dès sa sortie de Saint-Cyr, le sous-lieutenant Puaud a choisi la Légion étrangère, arme d'élite où il ne cessera de servir, cultivant une silhouette que l'on croirait surgie d'un film d'aventures : le képi à

la visière cassée, le chèche de soie blanche, les leggings à lanière de cuir, la canne à bout ferré, le cigare éteint que l'on mâchonne entre deux assauts contre les Rifains, les bouteilles de champagne tenues au frais, quoi qu'il arrive, dans un décor de caillasses brûlées par le soleil africain.

Puaud collectionne les belles citations et les bonnes fortunes. Il a la chance insolente des joueurs. Quand il fixe un objectif de ses grands yeux clairs, un peu globuleux, il finit par l'enlever. Au demeurant, plutôt avare du sang de ses hommes.

Rien ne semblait le désigner pour prendre la tête de la LVF sur le front russe. A la déclaration de guerre en 1939, il vient d'obtenir sa quatrième « ficelle » et dirige l'instruction des volontaires étrangers au camp de Septfonds, dans le Tarn-et-Garonne, où il s'ennuie fort. Après la défaite, il s'évertue à « planquer » ses hommes, dont beaucoup, d'origine germanique, sont réclamés avec insistance par les autorités du Reich. Le grand souci du chef de bataillon Puaud reste de faire échec à la Gestapo. Il commande alors, dans l'armée d'armistice, le 3^e bataillon du 23^e régiment d'infanterie, en garnison à Montauban. Il déteste les Allemands. Il les appelle bien entendu les Boches et vit dans une véritable hantise de la revanche, refusant de serrer la main aux officiers des commissions d'armistice.

Puaud a commandé beaucoup de Teutons au cours de sa carrière. En Syrie, au Tonkin, au Maroc, il a apprécié leurs qualités militaires. Il les estime « sur le plan professionnel ». Il a trouvé normal qu'ils servent sous ses ordres. Insensiblement, il en viendra à trouver normal de servir sous les leurs...

Tout commence pour lui avec la création par le gouvernement de Vichy de la Légion tricolore. Il s'y engage en juillet 1942 et devient le chef d'état-major du général Galy¹. Promu rapidement lieutenant-colonel, Puaud prend garnison à Guéret, en zone libre, où se trouve le dépôt de la nouvelle formation, entièrement équipée, entraînée et encadrée à la française.

Après la dissolution de la Légion tricolore, Puaud hésite longtemps sur l'attitude à adopter et ne rejoint la LVF qu'en juin 1943, deux ans après le début de la guerre sur le front de l'Est. Il espère

1. Acquitté après la guerre « pour services rendus à la Résistance ».

regrouper les trois bataillons dispersés en Russie blanche sous son seul commandement. D'ailleurs, Vichy vient de lui accorder le grade de colonel « plein ».

Son activité sera double : une grande opération contre les partisans soviétiques, au début de l'année 1944, où il récolte la croix de fer de 2^e classe, et une tournée de propagande en France, où le gouvernement de Vichy le nomme général de brigade et commandeur de la Légion d'Honneur.

Les journaux lui accordent une abondante publicité dont il se montre ravi. Puaud s'avère vaniteux, mais cocardier. Pourtant, en bon légionnaire, il reste peut-être plus attaché à sa troupe qu'à son pays. Il a traîné jusque dans les marécages des confins soviéto-polonais la vieille devise de Sidi-Bel-Abbès : *Legio patria nostra*.

— Il est brave, disent ses légionnaires.

Cela s'entend dans tous les sens du terme. C'est-à-dire courageux. Et aussi un peu simplet. Ses idées politiques remontent à l'affaire Dreyfus et il ne fait pas grande différence entre les soldats de Staline et ceux d'Abd el Krim. Pour lui, ce sont des « salopards ». Parfois, parce qu'il a réussi à supplanter quelque camarade de promotion, il se croit doué pour les intrigues. Il veut voir confirmer par les Allemands ses étoiles de général. Il est prêt à les demander au Diable lui-même. Du moins à son premier vicair sur cette terre : le Reichsführer Heinrich Himmler, responsable de la sécurité du Reich, commandant de l'armée intérieure et chef du million de combattants européens qui luttent sous l'insigne à tête de mort de la Waffen SS.

*
**

Heinrich Himmler surprend toujours ses interlocuteurs par l'attention polie qu'il apporte à leurs propos. Il a le sourire du policier et le regard du croyant. Etrange mélange de glace et de feu. Sa puissance, en cet été 1944, après la purge qui a suivi l'attentat manqué du 20 juillet, apparaît colossale. Mais il se garde de paraître en abuser. Il se veut modeste. Il ne tient qu'à son surnom : « le fidèle Heinrich ». Celui sur lequel le Führer peut compter. Quoi qu'il arrive. Un parfait *Adjutant*. Les Allemands traduisent le terme par

adjoint. Pour Himmler, le terme français d'adjudant s'applique tout aussi bien. Le Reichsführer possède un singulier souci de la minutie, du détail, de la hiérarchie. Il estime à sa juste valeur le prix des nuances.

Bien renseigné — c'est son métier —, Himmler connaît l'ambition de Puaud. Il compte s'en méfier et l'utiliser tour à tour. Pour le moment, leurs intérêts coïncident. Totalelement.

Depuis le printemps, le maître de l'Ordre noir a décidé de récupérer au sein de la Waffen SS toutes les formations de volontaires étrangers. Dix ans auparavant, lors de la sanglante purge des Longs Couteaux, il a sacrifié sans hésiter les chefs de la SA qui voulaient, eux aussi, une armée nationale-socialiste. Les temps n'étaient pas mûrs. Le parti devait ménager la Wehrmacht. Hitler avait besoin de ses généraux. Mais ils l'ont trahi. Alors Heinrich Himmler va pouvoir reprendre à son compte l'idée d'Ernst Röhm. Les deux mille rescapés de la LVF entrent dans son plan. Tout comme il entre dans le plan d'Edgard Puaud de voir un jour fusionner la Sturmbrigade *Frankreich* et la Légion des Volontaires Français. Cela fera quatre ou cinq mille combattants dont il doit logiquement devenir le chef.

— Je vous garantis personnellement que tous les hommes de la LVF, sans exception, sont volontaires pour être mutés dans la Waffen SS, dit-il d'emblée à Heinrich Himmler.

— J'en prends bonne note, répond le Reichsführer qui se pique d'avoir une excellente mémoire.

Himmler annonce sa décision. Il parle d'une voix calme, un peu étouffée, une voix de professeur, habitué à se faire écouter par une classe respectueuse.

— Tous les volontaires français seront, un jour prochain, rassemblés dans une seule unité de la Waffen SS où la Légion sera réunie avec la Sturmbrigade *Frankreich*. Je donnerai des ordres pour que tous vos compatriotes servant dans la Kriegsmarine, la Luftwaffe, le NSKK ou les SK de l'Organisation Todt soient mutés et vous rejoignent.

Puaud ne cherche pas à cacher sa satisfaction et annonce à Himmler :

— Je puis former tout de suite deux régiments, bientôt trois. Je vais donc commander une brigade, une division même...

Le regard de Heinrich Himmler se fait ironique derrière ses lunettes à fines montures. Décidément, cet « Oberst » utilise de bien grosses ficelles pour obtenir ses étoiles. Le Reichsführer conclut :

— Après votre mutation à la Waffen SS, vous ne tarderez pas à être nommé Brigadeführer. Mais vous comprendrez que l'avancement reste soumis à des lois très strictes que je ne puis transgresser. Je ne suis moi-même qu'un SS comme les autres. Soumis à la même discipline, au même règlement que n'importe quel membre de l'Ordre. Alors...

Puaud attend. Le grade de Standartenführer, qui correspond à celui d'Oberst de la Wehrmacht, lui semble quand même impensable pour le futur chef d'une division.

— Alors, dit Himmler, je vous nomme, dès aujourd'hui, Oberführer.

Le chef de la SS conclut l'entretien par un sourire qui se veut cordial mais reste un peu ironique : il n'a pas accordé à son interlocuteur les trois feuilles de chêne de Brigadeführer qui feraient de lui un véritable général de la Waffen SS. Edgard Puaud va devoir se contenter du grade d'Oberführer, très particulier à la SS, et qui se situe entre celui de colonel et celui de général.

Avec ses joues rouges et son regard de faïence naïve, le nouvel Oberführer Puaud quitte le quartier-général du Reichsführer SS. Il ne sait trop comment il va annoncer la nouvelle à ses légionnaires. Quant à lui, malgré la croix de fer de 1^{re} classe qu'il a reçue à la fin de l'entretien, il se demande s'il ne s'est pas fait rouler.

Cependant Himmler lui a offert ce qu'il aime le plus au monde — et qu'il s'obstine à appeler du vieux nom berbère : baroud —, la guerre...

Les cantonnements de Neweklau paraissent soudain très vides. Atmosphère de village abandonné. Un volet claque, à moitié arraché hors de ses gonds. Cette nuit, avant l'aube du 30 juillet 1944, trois compagnies de grenadiers de la Sturmbrigade *Frankreich* ont gagné à pied et en chantant la gare de Beneschau, en Bohême-Moravie. Après de longs mois d'entraînement, le premier bataillon de SS Freiwillige français part pour le front. Les soldats s'affairent pour charger, sur les plates-formes du convoi ferroviaire, les camions et les tracteurs des trois pièces de 75 PAK.

L'été est venu brutalement. Avec son soleil brûlant et ses brusques orages. La pluie tiède transforme les chemins en bourniers. Puis revient une poussière sèche qui racle la gorge.

Plus d'un millier d'hommes ont quitté Neweklau, mais il en reste encore quelques centaines, qui doivent former le second bataillon. A leur tête, le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau, l'officier SS français le plus ancien dans le grade le plus élevé, selon la terminologie militaire. Plus un symbole qu'un chef, il aura soixante ans l'année prochaine et on le voit mal commander une unité sur le terrain. Il laisse ce soin à de plus jeunes que lui, comme le Hauptsturmführer Bance, qui va partir ce matin vers le front à la tête du 1^{er} bataillon, ou comme l'Obersturmführer Artus, resté à Neweklau pour seconder celui que les journaux de la collaboration appellent « un chef celtique », car Gamory-Dubourdeau a vu le jour à Ploudalmézeau dans le Finistère et ne cache pas ses sentiments

bretonnants. Sa fidélité au « Bro goz ma zadou », le vieux pays de ses pères, ne l'a pas empêché d'ailleurs de barouder dans l'armée coloniale dès sa sortie de Saint-Maixent ni de militer dans les rangs du Parti Populaire Français : Jacques Doriot aime à rappeler le souvenir d'une grand-mère bretonne et se montre le seul chef politique français favorable aux thèses autonomistes de *Breiz atao*.

Gamory-Dubourdeau, malgré le poids de l'âge, garde de l'allure. Ses médailles conquises naguère comme officier méhariste, son regard délavé par l'infini de l'océan et du désert, sa gueule de « grand Aryen blond » et son habitude de se proclamer plus volontiers païen que chrétien, lui ont valu la sympathie de certains dirigeants allemands de la Waffen SS. Ses adversaires politiques rappellent pourtant qu'il a terminé sa carrière militaire dans les troupes coloniales au Maroc comme lieutenant-colonel... d'intendance, et lui reprochent de se montrer plus une tête politique qu'un chef militaire. Gamory-Dubourdeau n'aime guère certains miliciens, entrés à la Waffen SS avec un esprit « catholique et français toujours » dont ils n'arrivent pas à se débarrasser. Tout Breton qu'il soit, leur chef prise peu ces Chouans attardés. Il tient à rappeler que le noir et le blanc sont les « couleurs » de la Prusse comme de la Bretagne.

La lecture du communiqué militaire l'inquiète.

— Les nouvelles du front de Normandie sont mauvaises, avoue-t-il à son adjoint Artus. Les Américains progressent sur Avranches. Ils vont déferler vers le sud-ouest, franchir le Couesnon, envahir la Bretagne...

Pour ce vieux soldat à la silhouette de menhir, la véritable « invasion » de la forteresse Europe commence avec l'attaque contre Rennes. Mais il rêve déjà d'un « réduit breton » germano-celte... Artus, plus réaliste, déchiffre les cartes et interprète les communiqués :

— Les Allemands vont contre-attaquer. Ils attendent leur heure. Tôt ou tard. Ils frapperont à coup sûr.

Ancien officier de chasseurs alpins, Jean Artus est passé d'un camp de « Jeunesse et Montagne » à la Milice, par fidélité à Darnand, qu'il a connu lors des combats de corps-franc de l'hiver 39-40. Instructeur à l'école des cadres du château d'Uriage, il s'est engagé parmi les premiers à la Waffen SS pour se retrouver rapidement à la

Junkerschule de Bad Tölz, d'où il est sorti Obersturmführer. Montagnard et méridional, il garde un côté très « cadet de Gascogne ». Taciturne, efficace, énergique, il s'est révélé bon commandant de compagnie et ne se console pas d'avoir été désigné pour rester à Neweklau avec le 2^e bataillon. Faute de se battre en Galicie, il rêve sur la carte du front de Normandie.

Le 6 août 1944, démarre enfin la contre-attaque allemande dans la région de Mortain. A la tête des Panzers de la Waffen SS, l'Obergruppenführer Hausser, bandeau noir sur l'œil depuis une blessure reçue sur la route de Moscou en 1941, alors qu'il commandait la division *Das Reich*. Des centaines et des centaines d'avions alliés briseront l'assaut de ses blindés, réduits à l'état de ferrailles. En vingt-quatre heures, tout est réglé. C'est le coup d'arrêt. Irrémédiable.

*
**

Le lendemain de l'échec de la contre-attaque allemande de Mortain, le 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* monte en ligne dans le secteur de Sanok, en Galicie. Les Russes, comme les Alliés, disposent désormais d'une supériorité matérielle totale. Ce ne sont pas les avions, mais les canons, les mortiers et les « orgues de Staline » qui clouent au sol les SS français dès qu'ils arrivent sur leurs positions. Le baptême du feu provoque des pertes sévères. Si la 3^e compagnie de Fernet, engagée dès la veille, parvient à se maintenir sur sa position, la 1^{re} compagnie avec de Tissot voit presque tous ses cadres hors de combat, et la 2^e compagnie de Gaulmier perd son chef, grièvement blessé. Il s'ensuit un moment de flottement sur les lisières du bois de Dundoukami. Le Hauptsturmführer Bance doit lui-même renvoyer vers les lignes des garçons complètement ahuris par cet ouragan de fer et de feu : le ciel leur tombe littéralement sur la tête ! Pourtant, ils s'enterrent, ripostent, luttent pied à pied, participent même à une opération avec les SS allemands de la division *Horst Wessel*.

Après avoir bloqué l'avance russe le 9 août 1944 en arrivant sur leurs positions, les SS français passent à la contre-attaque. La « poche » de Sanok est colmatée deux ou trois jours plus tard.

Quand ils redescendent des lignes, les hommes de la Sturmbrigade

Frankreich croient avoir remporté une grande victoire. Ils se soucient peu des nouvelles du front de l'Ouest. La Normandie leur semble bien loin. La joie d'être sortis vivants d'un terrible baptême du feu estompe l'implacable réalité : Ils ne savent rien de ce qui se passe dans leur pays et ignorent la bataille de Falaise, où luttent les derniers Panzergrenadiers de la division *Hitlerjugend*. La poche se referme. Les Allemands sont pris au piège. Malgré l'arrivée comme commandant en chef du terrible maréchal Model, plus SS que les SS, la bataille de Normandie se termine. Deux cent quarante mille tués et blessés, deux cent dix mille prisonniers : les forces du Reich ont perdu près de la moitié des effectifs engagés. Ce n'est plus une défaite, c'est un désastre. Aussi important et aussi irrémédiable que celui de Russie blanche, deux mois auparavant.

Désormais, la retraite devient inévitable à l'Ouest. Les Allemands refluent en désordre. Harassés, ils ont le visage des vaincus. La France leur échappe. Mais, tandis qu'ils repassent la Seine, des SS français remontent en ligne sur le front de la Vistule...

*
**

Le 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich*, amputé des cent trente hommes mis hors de combat devant Sanok, remonte en ligne à une centaine de kilomètres plus au nord, dans la région de Tarnow. A nouveau, il faut boucher une brèche sur cette terre de Galicie que viennent battre les armées soviétiques du front d'Ukraine.

Venus de la zone Nord ou de la zone Sud, les SS français, qu'ils se disent révolutionnaires ou traditionalistes, se sont tous engagés pour assurer à leur pays une place dans cette « Europe nouvelle », qui s'étendait alors de Brest à Kharkov. Mais aujourd'hui, de la Finlande à la Roumanie, les alliés de l'Allemagne songent à changer de camp. Les gouvernements des pays occupés découvrent le double jeu. Les volontaires du front de l'Est ne sont plus des croisés, mais des mercenaires, bientôt des criminels... Aujourd'hui même, 20 août 1944, tandis que les SS français remontent en ligne sur le front de Galicie, les Allemands viennent d'arrêter à Vichy le vieux maréchal Pétain et l'emmènent dans leur retraite. La France de Vichy a vécu.

La France... L'Europe... Tous les motifs de l'engagement s'estom-

pent. Il ne reste plus qu'un mobile, désormais plus fort que tout : la fidélité à la parole donnée.

*
**

— Ici, c'est un secteur calme, affirment les Allemands quand les Français viennent les relever sur leurs positions, le long de la rivière Visloka.

Pourtant, on devine à de nombreux indices qu'une offensive soviétique se prépare. Elle se déclenche le lendemain, précédée d'un barrage roulant d'artillerie qui durera plusieurs heures.

L'infanterie attaque à son tour. Les Russes déferlent en hurlant. A droite et à gauche de la Sturmbrigade *Frankreich*, ils enfoncent le front de la Wehrmacht, avançant de plus de cinquante kilomètres en une journée. Les villages de Galicie brûlent comme des meules de blé. Les civils polonais et ukrainiens fuient sur les routes de l'exode. Les partisans débouchent des forêts. Encerclés, les SS français doivent briser l'étau et se dégager. Sinon ils seront anéantis, inutilement sacrifiés. L'ordre du commandement arrive enfin : le Hauptsturmführer Bance dirige le repli vers une nouvelle ligne de résistance.

Les compagnies, talonnées par les Russes, sont disloquées, dispersées... L'Oberjunker Laschett est fait prisonnier avec toute sa section, après avoir tiré ses dernières cartouches. L'Obersturmführer de Tissot a déjà disparu dans la nuit au cours d'un sanglant corps-à-corps. On compte des dizaines et des dizaines de tués, de blessés, de disparus.

Dans la journée du 21 août 1944, les survivants se regroupent autour d'un carrefour et arrivent à bloquer l'avance russe.

— Tenez jusqu'à sept heures du soir, demande l'état-major allemand dont ils dépendent.

Alors, ils se feront tuer sur place mais ne céderont plus de terrain. Sans cesse, les Russes amènent des renforts. Leurs mortiers écrasent les positions sous une pluie de torpilles, les fusées des « orgues de Staline » hurlent sans arrêt. La terre noire de Galicie tremble et s'ouvre avec de grands geysers de feu et de fumée. Les mitrailleuses soviétiques balaient les ruines du village où s'accrochent

les SS Français. Des tireurs d'élite s'attaquent aux officiers, aux radios, aux mitrailleurs. Par centaines, les Russes essaient de s'infiltrer entre les points d'appui. Parfois de brusques corps-à-corps se terminent à la baïonnette et à la pelle de tranchée. Les pertes sont lourdes. Des blessés sanglants arrivent au poste de secours, où opère l'Obersturmführer Bonnefay, le médecin du bataillon.

Un grand mouvement d'enveloppement se dessine, car les Français sont désormais seuls dans ce secteur. Dans la soirée, ils reçoivent enfin l'ordre de décrocher et de gagner une nouvelle position, autour du village de Mokré. Là encore, il faut poser un verrou et barrer la route de l'ouest aux Soviétiques qui durcissent leur offensive vers la frontière de la Pologne et de la Slovaquie.

Le bataillon français tient encore un dernier point d'appui autour du poste de commandement du Hauptsturmführer Bance, qui garde seulement autour de lui des groupes de combat de quelques hommes, débris des unités qui étaient encore, deux jours auparavant, des compagnies et des sections.

Le commandeur continue à tenir bon. A trente-cinq ans, cet ancien champion de rugby militaire, originaire de Béziers, fait front avec un mélange d'entêtement et d'ambition qui le consacre incontestablement comme le premier chef au combat des SS français.

*
**

A l'aube du 22 août 1944, un brouillard bleuâtre, épais, enveloppe les hommes et le paysage de ses écharpes aux lourdes volutes. Au poste de commandement du bataillon, le Hauptsturmführer Bance ne dispose même plus d'une centaine de combattants sur le millier d'hommes qui sont montés en ligne sous ses ordres quelques jours auparavant. La plupart des cadres sont hors de combat. De Tissot, chef de la 1^{re} compagnie, a disparu, et plus personne n'a espoir de le revoir vivant. Gaulmier, chef de la 2^e compagnie, a été grièvement blessé dans les premières minutes de l'arrivée au front. Fernet, chef de la 3^e compagnie, isolé de ses hommes, se bat seul devant Debica et sera blessé le soir même. Pleybour, chef de la compagnie lourde, se trouve aussi hors de combat. L'Oberjunker Peyron, frappé à la tête par un éclat de mortier, repose dans la terre noire de Galicie,

non loin de Sanok, premier officier SS français tué au combat. Il ne reste plus, pour défendre le poste de commandement du 1^{er} bataillon de SS français, que deux sections improvisées à la hâte avec quelques isolés. Ces hommes épuisés, souvent blessés, lancent sans cesse des contre-attaques pour dégager le village de Mokré, où le Hauptsturmführer Bance s'efforce encore de tenir.

Après une terrible préparation d'artillerie, les Russes se glissent de meules de blé en replis de terrain, pour déborder les derniers points d'appui français. Le commandeur Bance, blessé au bras par une balle, meurtri au visage par une grenade qui a éclaté à ses pieds, ne possède plus autour de lui que quelques dizaines d'hommes que commande l'Untersturmführer Lambert, un ancien aspirant de spahis marocains qui mène contre-attaque sur contre-attaque, avec des effectifs chaque fois plus réduits. Le poste de commandement va être débordé.

A l'intérieur, épuisés, le correspondant de guerre Le Marquer, ancien de la LVF, et l'Obersturmführer Reiche, officier allemand de liaison, se sont couchés quelques minutes sur les bancs entre deux assauts. Une torpille d'obusier de 150 percute la mesure et les ensevelit, déchiquetés, sous les ruines.

Un peu à l'arrière des lignes, le chef de la compagnie d'état-major, le vieil Obersturmführer Croseille, engagé dans la Sturmbrigade avec ses deux fils, va essayer de dégager le poste de commandement. Il lance à l'assaut les téléphonistes, les conducteurs, les secrétaires, les fourriers. Ils sont à peine une cinquantaine pour cette ultime contre-attaque.

On se bat de plus en plus durement autour du poste de commandement, qui reste le dernier point d'appui. L'Untersturmführer Lambert, la poitrine ouverte par un énorme éclat d'obus, mourra dans les bras du commandeur, après avoir seulement murmuré :

— La... croix... de fer.

Les munitions commencent à s'épuiser. L'officier d'ordonnance du bataillon, l'Untersturmführer Scapula, part avec une voiture légère pour chercher des cartouches et des grenades. Il sera tué par l'explosion du Panzerfaust, fixé sur le capot de son véhicule et que frappe une balle.

Les Russes attaquent à nouveau, soutenus par des chars. Bance

s'écroule, le genou broyé par un éclat de mitraille. Une dernière contre-attaque, menée par l'équipe des transmissions, lui donne le temps de se replier et de gagner le poste de secours.

Le village flambe et les obus continuent à pilonner les masures et les jardins.

Les SS français ont tenu Mokré au-delà des douze heures que souhaitait le commandement de la division *Horst Wessel*.

Sur le millier de combattants monté en ligne, avec le 1^{er} bataillon de SS français, on compte cent trente tués, six cent soixante blessés et plus de cinquante prisonniers et disparus. Tous les officiers de troupe ont été tués ou blessés.

*
**

Les rescapés de la Sturmbrigade *Frankreich* se replient vers l'ouest, guidés par l'Obersturmführer Croseille, dont un fils vient d'être tué et dont l'autre a disparu. Après avoir réussi à échapper à l'étau soviétique, qui se referme inexorablement, les SS français rejoignent enfin les camions où ils retrouvent l'Obersturmführer Maugny et les Allemands des services de ravitaillement.

Les survivants sont rassemblés dans la forêt de Tarnow. Quelques isolés, pour la plupart légèrement blessés, arrivent à rejoindre leurs camarades.

Le 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* ne comprend plus que deux cent dix hommes, dont beaucoup appartiennent aux divers services et n'ont pas été engagés en première ligne.

*
**

Une rapide prise d'armes rassemble les survivants, le 24 août. Les nouvelles du front de l'Est sont relativement bonnes. L'offensive soviétique se trouve stoppée en Pologne. Varsovie tient toujours.

Sur le front de l'Ouest, par contre, c'est l'effondrement : le 25 août 1944, les chars de la division Leclerc roulent à travers Paris hérissé de barricades et de drapeaux tricolores. Au moment même où la capitale française se trouve libérée, après plus de quatre années d'occupation allemande, un agent de liaison apporte au poste de

commandement de la division *Horst Wessel* une liste d'une cinquantaine de noms : ceux des SS français, morts, vivants ou disparus, officiellement proposés pour la croix de fer...

*
**

Des soldats-journalistes du régiment *Kurt Eggers* se rendent dans la région de Tarnow, pour prendre des photographies des garçons de la Sturmbrigade *Frankreich* revenant du front. Amaigris par la dysenterie et épuisés par le combat, ils arborent des visages farouches, creusés de rides profondes. Les adolescents, en moins d'un mois, se sont mués en guerriers.

Un ordre arrive de diriger une demi-douzaine de ces survivants vers le SS Hauptamt de Berlin. L'Unterscharführer Hennecourt et le Sturmman Piquenot, rescapés de la 3^e compagnie, dirigent le petit groupe. Dès leur arrivée dans la capitale du Reich, ces garçons sont pris en main par les services de propagande. Pendant une semaine, ils vont de conférence de presse en studio d'enregistrement.

Tandis que Paris vit les heures fiévreuses qui suivent l'arrivée du général de Gaulle, cinq ou six SS français représentent à Berlin leurs camarades. Ils sont fatigués, un peu perdus, ahuris. Pourtant, leurs compatriotes, planqués dans les services de la propagande, leur trouvent « bonne mine ».

Rapidement, les combattants de Galicie se sentent mal à l'aise dans ces bureaux où la guerre se poursuit derrière des piles de tracts et d'affiches.

— Quand rejoindrons-nous nos camarades ? demandent les rescapés des Carpates.

— La Sturmbrigade *Frankreich* doit être mise en route sur Schwarnegast, dans le corridor de Dantzig. Vous vous y rendrez par Stettin, dans quelques jours.

Comme Berlin semble encore loin du front ! Pourtant en cette fin du mois d'août 1944, les Russes n'en sont plus qu'à cinq cents kilomètres. Entre deux alertes aériennes, les SS français découvrent les cinémas, les pâtisseries et les Berlinoises. Et puis, un soir, les voilà avec leur pauvre barda sur le quai de la gare. Les journalistes du régiment *Kurt Eggers* ont rangé leurs stylos et leurs caméras. La guerre continue. Sans témoins.

Le coup d'arrêt porté par les forces du Reich à l'offensive soviétique en Pologne ne signifie qu'un bref répit. Les Russes sont déjà aux frontières de la Prusse orientale et n'en seront plus jamais repoussés. Comme les SS français pendant ces quelques terribles jours de combat dans les Carpates, les Allemands, même s'ils tiennent sur place sans reculer, sont menacés d'encerclement : leurs alliés perdent pied. Au Nord, la Finlande demande l'armistice et signe une paix séparée avec les Russes. Au Sud, la Roumanie, dans un même mouvement, cesse de combattre les Soviétiques et retourne ses armes contre ses alliés de la veille. Grâce à la volte-face roumaine, l'Armée rouge déferle sur le Sud-Est européen et s'empare des puits de pétrole. C'est un nouveau Stalingrad. Pire encore, car dans la guerre moderne, l'or noir est plus précieux que le sang...

Rien ne peut arrêter la déroute des armées du Reich dans les Balkans. La Transylvanie puis le Banat germanique sont envahis. Les partisans yougoslaves s'apprêtent à effectuer leur jonction avec les troupes soviétiques. La Hongrie, à son tour, menace d'abandonner « la croisade contre le bolchevisme ». Tout le front des Carpates, où sont tombés les premiers SS français, se trouve tourné par une offensive soviétique qui ne s'arrêtera que sur les bords de l'Adriatique.

En Baltique, l'armée du Nord se trouve à son tour encerclée. Elle se bat en Courlande, le dos à la mer. Cette fois, ce sont les Russes qui ont réussi une manœuvre évoquant la bataille de Dunkerque. Staline, à son tour, est devenu le maître de la Blitzkrieg.

Au moment où leurs aînés redescendent des lignes et traversent la bourgade de Tarnow, après la terrible saignée des Carpates, un nouveau contingent de jeunes Français volontaires pour servir dans la Waffen SS terminent leur stage à l'Ausbildungslager de Sennheim, en Alsace, où ils ont reçu formation politique et instruction militaire. Quelles que soient les circonstances de la guerre, l'entraînement SS ne brûle aucune étape.

Désormais, les Alliés arrivent de l'autre côté des Vosges. Il faut abandonner cette caserne de Sankt Andreas, qui a été, depuis 1941, le carrefour des volontaires d'une trentaine de nations européennes.

Plus d'un millier de jeunes SS français s'embarquent à la gare de Mulhouse, quittant pour toujours « la fabrique des SS » de Sennheim. Les habitants du pays, maintenant que la guerre semble perdue pour les Allemands, se découvrent antinazis depuis toujours... Ils aiment à rappeler, avec un clin d'œil ironique, que l'Ausbildungslager de la SS a été installé dans un ancien asile psychiatrique :

— Avant la guerre, on envoyait les fous à Saint-André et ils en sortaient guéris. Maintenant, les jeunes gens y arrivent sains et en sortent fous.

Car, pour les paysans alsaciens, fous sont ces « Français de l'intérieur » qui rejoignent la SS au printemps et même à l'été 1944. Dans un geste de défi, tout un groupe de jeunes Parisiens ont signé leur demande d'engagement le 6 juin, le jour même du débarquement en Normandie. Ils ont choisi de combattre dans une armée pour qui chaque jour est un jour de défaite, et avec un pays pour qui chaque nuit est une nuit de terreur. Car les bombes écrasent les villes de l'arrière, tandis que les chars crèvent les lignes du front. Il n'y a plus désormais en Allemagne ni front ni arrière, mais un immense brasier qui fait éclater les briques et se tordre les poutrelles de fer. Les cadavres s'entassent dans les abris et les tranchées. Soldats, civils, guerriers, enfants, tous sont confondus dans le même ouragan de vengeance qui déferle de l'Est et de l'Ouest.

Ils sont plus d'un millier de SS français, entassés dans ce train qui, à petites étapes entrecoupées d'alertes aériennes, les emmène vers

la Baltique. Ils ont coupé délibérément tous les ponts avec ce qu'ils nomment « le vieux monde ». Ils n'ont plus d'autre famille ni d'autre patrie que cette armée mystérieuse, dont ils ne connaissent encore qu'une poignée d'instructeurs rescapés du front, et pour la plupart mutilés. A leur image, les nouveaux SS Freiwillige brûlent d'un feu étrange, incompréhensible, dément. Ils entrent volontairement dans l'armée du Crépuscule des dieux... Ils pénètrent en Allemagne comme on entre dans une nasse. Mais ils ignorent le regret et la peur. Ils sont venus pour découvrir l'inconnaissable et ils sont prêts à aller le chercher jusqu'au fond de l'enfer.

Le train les conduit vers la Poméranie où les attend leur destin.

*
**

L'ordre vient d'arriver à Neweklau : la Sturmbrigade *Frankreich* doit rejoindre immédiatement la région du corridor de Dantzig. Les hommes du 2^e bataillon s'embarquent en gare de Beneschau. Après un long voyage à travers l'Allemagne, ils arrivent à Bruss.

— Terminus. Tout le monde descend !

— Dis donc, c'est pas folichon, par ici !

Après la Bohême-Moravie, la région paraît sinistre. Villages évacués de vive force, masures en ruine, chemins sablonneux qui serpentent entre des bois et des lacs, tous semblables dans une monotonie vite oppressante. Partout des forêts de bouleaux et de sapins qui frissonnent dans un vent froid soufflant de la Baltique. Le ciel s'alourdit de lourds nuages sombres qui semblent écraser le toit de chaume sombre des fermes solitaires. Dans la salle commune des demeures allemandes trônent d'énormes cheminées « à la prussienne » où brûlera, dès les premiers froids, un feu de tourbe.

Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau découvre le village de Schwarnegast où doit désormais cantonner la Sturmbrigade : quelques baraques autour d'une église au toit crevé, une école aux carreaux cassés, un cimetière où les croix se chevauchent en désordre, à moitié arrachées. Il fait une chaleur lourde, presque orageuse, malgré la présence toute proche de la Baltique. De grosses mouches bleues

bourdonnent. La paille du cantonnement grouille de poux, gros comme des grains de blé.

L'Obersturmführer Artus répartit les compagnies entre les divers hameaux. Dans quelques jours, les survivants du 1^{er} bataillon doivent remonter des Carpates pour rallier directement Schwarnegast. Les premières nouvelles de Galicie révèlent un bilan sévère : sur les dix-huit officiers qui se trouvaient avec Artus à la Junkerschule de Bad Tölz, et qui ont combattu en Galicie, il vient d'apprendre qu'on compte neuf blessés, quatre tués, et deux disparus que personne ne reverra jamais.

Les hommes s'installent dans les cantonnements et la monotonie du service les emporte à nouveau. Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau ne commande qu'une unité squelettique : le 1^{er} bataillon n'a toujours pas quitté la Galicie, la compagnie de FLAK se trouve encore à Munich où elle participe à la défense antiaérienne de la capitale bavaroise, la compagnie de PAK a été dirigée sur Greifenberg qui n'est plus désormais le dépôt de la seule LVF mais celui de la brigade SS française en formation.

*
**

Une nouvelle arrive de Berlin. Le SS Hauptamt vient enfin de rendre à Gamory-Dubourdeau son grade de lieutenant-colonel de l'armée française en le nommant Obersturmbannführer. Il a l'ordre de se présenter à Berlin, où le problème d'une éventuelle fusion de la LVF et de la Waffen SS provoque conciliabules et intrigues.

— Soyez tranquille, dit-il à l'Obersturmführer Artus. Nous n'allons pas nous laisser absorber. Le « colonel » Puaud ne fera pas la loi à la Sturmbrigade. Nous resterons des soldats politiques. Nous ne sommes pas les collaborateurs français des Allemands. Mais des soldats européens et nationaux-socialistes. Comme eux. Et plus fidèles au Führer que la plupart d'entre eux. Il n'y a plus de gouvernement français. Remarquez, Artus, cela simplifie les choses.

— Pour nous, Obersturmbannführer, mais pas pour les hommes de la LVF... Après trois ans de Russie, ils se veulent encore plus « tricolores » que les gars des troupes gaullistes.

Le 27 août, dans la mythologie de la Collaboration, se veut une date historique : c'est la fête de la LVF. Voici trois ans, à la caserne Borgnis-Debordès à Versailles, un immense drapeau tricolore flottait, à titre exceptionnel en zone occupée, pour accueillir les premiers volontaires.

Aujourd'hui, en ce 27 août 1944, l'année qui vient de s'écouler semble avoir duré un siècle. Le front de l'Est se confond désormais avec la ligne de démarcation germano-soviétique de 1939 et trace ses lignes de feu du nord au sud d'une Pologne déchirée. L'Italie se trouve cassée en deux et une partie de son armée combat contre l'ancien allié. Les Allemands ont dû refluer dans le Nord de la péninsule, talonnés par les Anglo-Américains et harcelés par les partisans antifascistes. Tous les chefs militaires, naguère alliés ou amis du Reich, ont pris leurs distances. Franco vient de retirer du front de l'Est la division *Azul*. Badoglio commande les troupes italiennes contre leurs anciens frères d'armes. Mannerheim a conclu une paix séparée. Antonesco a été déposé par le roi Pierre et sera bientôt fusillé par les Russes. Horthy rêve d'un retournement des alliances et il a fallu un raid du célèbre Otto Skorzeny sur le palais impérial de Budapest pour conserver une partie des Hongrois dans le camp anticomuniste. Pétain se trouve à Belfort, sur la route d'un exil qu'il considère comme une prison. Le vieux maréchal essaie d'oublier Montoire pour figer obstinément ses souvenirs à Verdun.

Hier, le général de Gaulle, entouré de ses compagnons, a descendu les Champs-Élysées.

*
**

Ce n'est plus à Paris que la LVF célèbre le troisième anniversaire de sa création. C'est à Greifenberg, dans cette ville de Poméranie où les volontaires français ne sont que des exilés, souvent mal vus par une population qui ignore souvent qu'il existe des soldats français dans la Wehrmacht.

Au-dessus de la caserne, un grand drapeau bleu-blanc-rouge claque au vent de la mer Baltique. Le symbole de la patrie perdue domine l'ensemble des compagnies rassemblées en carré. Les légionnaires, sans armes, restent figés au garde-à-vous. Beaucoup refusent encore le salut hitlérien, le bras tendu, pourtant obligatoire depuis l'attentat manqué du 20 juillet 1944. Ils sont partis se battre contre la Russie soviétique dans une guerre que tout annonçait victorieuse et à laquelle participaient la plupart des pays européens, avec leur armée nationale ou leur légion volontaire. Que signifie aujourd'hui le combat des soldats de la LVF, dans une Allemagne assiégée de toute part, raidie dans sa solitude orgueilleuse et sanglante ? Ils se sont battus pour abattre Moscou. Pas pour défendre Berlin. Ils se sont engagés pour que la France trouve une place dans le cortège des vainqueurs. Doivent-ils l'entraîner dans la horde des vaincus ?

En ce mois d'août torride, pas un souffle de brise ne fait flotter le drapeau. Les trois couleurs pendent le long du mât, à moitié entortillées autour de la drisse de chanvre.

— Rompez les rangs !

Voilà. C'est fini. Les légionnaires regagnent leurs cantonnements. Désœuvrés. Le 27 août doit quand même rester un jour de fête. Ils ont perçu des bouteilles de schnaps et des paquets de cigarettes que distribuent parcimonieusement les fourriers.

Le soir, ils se promèneront par petits groupes dans les rues de Greifenberg, dont ils se lassent vite des tristes tavernes et des filles faciles. L'heure n'est plus aux énormes farces, dans lesquelles rivalisaient les plus imaginatifs et les moins disciplinés des vieux briscards de la LVF. Les rescapés s'ennuient de la Russie tout autant que de la

France. Plus encore peut-être de la Russie, car elle représente leur jeunesse et leur aventure. Ils traînent dans les rues. Les bruits les plus divers courent depuis quelques jours dans les couloirs de la caserne de Greifenberg. Il paraît que la LVF doit fusionner avec la Sturmbrigade SS.

— Pas possible. « Ils » n'oseraient pas.

*
**

« Ils », ce sont, pêle-mêle, les autorités allemandes et les responsables français, à commencer par le « président » de la Légion, Fernand de Brinon, ancien animateur du comité France-Allemagne avant la guerre, devenu, avec l'occupation, délégué du gouvernement dans les territoires occupés, celui que ses ennemis appellent par dérision « ambassadeur de France à Paris ». Avec sa belle casquette d'amiral et son grand nez busqué de tamanoir, il est venu encore quelques mois auparavant encourager « ses » légionnaires dans un camp d'instruction de Pologne.

En cette date du 27 août, il ne se trouve pas à Greifenberg mais « quelque part en Prusse orientale ». Très exactement à une quinzaine de kilomètres de la petite ville de Rastenburg, là où se trouve le Wolfsschanze, la « Tanière du Loup », nom de code du Grand Quartier Général du Führer. Fernand de Brinon essaie de convaincre von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich, qu'il faut constituer une sorte de gouvernement français en exil, assez analogue au comité créé en Angleterre par les gaullistes quelques années auparavant... Il a même trouvé un nom : Délégation gouvernementale française pour la défense des intérêts nationaux. Encore faut-il l'approbation du maréchal Pétain, qui reste hostile au projet, et celle du chancelier Hitler qui demeure hésitant.

Le 1^{er} septembre 1944, le Führer recevra brièvement une délégation de cinq Français, auxquels il entend bien faire sentir que les nécessités militaires l'emportent sur les intrigues politiques. Dans cette guerre à mort entre deux conceptions du monde, les « combines » des Français repliés en Allemagne ne signifient rien pour le Führer. Elles lui semblent aussi grotesques qu'ignobles.

Se trouvent réunis, outre Fernand de Brinon, l'ancien ministre

à l'Information Paul Marion, Marcel Déat rêvant toujours à son prochain article sur le socialisme européen. Et surtout les deux « hommes forts » de l'exil : Joseph Darnand, chef de la Milice, et Jacques Doriot, chef du PPF, les seuls personnages de la Collaboration qui puissent encore faire état des quelques troupes qui les suivent.

Le Führer n'a que faire de la réconciliation des Français pétainistes et des Français gaullistes dont rêvait Pierre Laval lorsqu'il a rencontré Edouard Herriot une quinzaine de jours auparavant dans un Paris fiévreux où les Allemands faisaient leurs bagages. Les gens de Siegmaringen, avec leur rêve fou d'une « paix blanche », dont ils pourraient manigancer les conditions dans un ultime double jeu, ne représentent, pour Adolf Hitler, que des hôtes encombrants qui se révèlent des ennemis. Des deux millions de Français vivant bon gré mal gré en Allemagne, il n'attend que leur participation à l'effort de guerre. Il lui faut des ouvriers. Il lui faut aussi des soldats.

Les Allemands s'irritent de la rivalité de Doriot et de Darnand dont chacun veut rester le numéro un et refuse de s'incliner devant son compagnon d'exil. L'ancien communiste et l'ancien cagoulard viennent d'horizons par trop différents. Mais leurs routes se croisent au cœur de l'Allemagne nationale-socialiste agonisante.

— Des hommes de la Milice sont morts pour une grande cause, dit Hitler à Darnand. Et, comme ceux de Stalingrad, ils ne sont pas morts en vain.

Puis le Führer se tourne vers Doriot :

— La croix de fer, que je vous ai décernée, prouve votre courage militaire et votre foi en l'Europe. J'espère que vous parviendrez, sous les auspices du vieux maréchal Pétain, à réaliser en France ce que moi-même ai réalisé en Allemagne.

L'entretien est terminé. Pour les Allemands, il ne saurait y avoir de doutes : les volontaires antibolcheviques doivent poursuivre le combat.

*
**

Depuis plusieurs semaines, les légionnaires n'ont pas vu leur chef, le général Puaud, et leur « père », Mgr de Mayol de Lupé. Ils

sentent que de grands changements se préparent et s'inquiètent de leur sort futur. Ils sont environ deux mille rescapés de Russie. Minuscule force militaire et dérisoire carte politique. Mais ils n'en existent pas moins. Avec leur légende et leur sacrifice. Les doriotistes se montrent les moins inquiets :

— Le grand Jacques ne nous laissera jamais tomber !

Et puis, sans cesse, revient cette hantise d'une mutation collective à la Waffen SS.

— Ce n'est pas possible ! Ni l'armée française ni la Wehrmacht n'accepteront cette décision...

Ils ne connaissent rien de la SS. Les divisions de choc du Reich ont toujours été engagées dans des secteurs de première ligne, où ne se trouvaient pas les volontaires français, spécialistes de la chasse aux partisans.

Dans les derniers jours d'août, une nouvelle décision pique la curiosité des légionnaires : ils doivent libérer une partie du casernement de Greifenberg pour faire de la place à de nouveaux venus : on annonce l'arrivée d'une compagnie entière de jeunes SS français, en provenance directe de Bohême-Moravie. Ils sont attendus avec un mélange de curiosité et de défiance.

*
**

Venant de Neweklau, une compagnie de la Sturmbrigade *Frankreich* débarque en gare de Greifenberg. Beaucoup de garçons qui la composent n'ont que dix-sept ans, seize parfois. Ils sont fous de rage d'avoir manqué les combats des Carpates où leurs camarades du 1^{er} bataillon viennent de payer très cher leur véritable entrée dans la SS guerrière. Alors, ces cadets éprouvent le besoin d'en rajouter encore sur le fanatisme et la discipline.

Décidément, les habitants de Greifenberg ne comprendront jamais rien aux Français. Il y a quelques jours, ils avaient vu surgir une horde de baroudeurs dépenaillés. Maintenant, voici une troupe d'impeccables automates.

Un sous-officier, marchant en tête de la colonne, lance le titre d'une chanson : « *Panzerlied !* ». Dans la file placée derrière lui,

le titre est répété par un homme tous les trois rangs jusqu'à la queue de la colonne. En chœur, les trois serre-file crient :

— *Lied durch !*

Le sous-officier compte :

— *Drei... Vier !*

La chanson jaillit instantanément, quand le pied gauche frappe le sol. Les jeunes recrues lancent les paroles comme des grenades :

*Ob's stürmt oder schneit, ob die Sonne uns lacht,
Der Tag glühend heiss oder swister die Nacht...¹.*

Ils ont appris les paroles par cœur. Certains ne les comprennent même pas. Peu importe : dans leur enfance, ils chantaient à l'église des cantiques en latin dont presque personne ne saisissait le sens... A la Waffen SS, chanter devient un acte religieux et comble un véritable besoin physiologique.

Depuis des mois et des mois, les rues de Greifenberg n'ont vu passer une troupe si martiale. La compagnie de la Sturmbrigade *Frankreich* semble porter tout le mépris du monde. Les civils, brusquement arrêtés sur les trottoirs, découvrent ces garçons qui viennent de débarquer du train et ont refusé les camions pour se rendre à pied à leur caserne. Les SS français chantent en allemand. Mais « allemand » ne veut rien dire pour eux. Pas plus que « français ». Quand on lui demande sa nationalité, leur chef, l'Obersturmführer Michel, répond sèchement :

— Je suis Breton et Européen.

Cet officier reste un garçon énigmatique, toujours à la recherche d'une unité encore plus fanatiquement nationale-socialiste que celle qu'il vient de quitter. Il s'est engagé dans la LVF mais a rapidement quitté la Légion pour le NSKK où il a récupéré quelques illuminés dans son genre et les a entraînés à la Waffen SS.

Arrivé avec les tout premiers volontaires à Sennheim, Michel a réussi à partir pour la Junkerschule de Bad Tölz avant la fin de l'année 1943. Quand les élèves-officiers français y arriveront à leur tour, ce singulier camarade sera déjà intégré dans un peloton du Germa-

1. Sous l'orage ou sous la neige, sous le soleil riant,

Dans la chaleur brûlante du jour et dans le froid glacial de la nuit..

nische Lehrgang, instruit en langue allemande. Promu Obersturmführer, il commandera une compagnie de la Sturmbrigade à Neweklau mais sera « privé de monter au front » pour avoir laissé ses hommes faire des cartons sur les biches de la forêt bohémienne... Il en a éprouvé quelque rancœur et a tenu sa compagnie très à l'écart des autres unités du 2^e bataillon. Dans son genre, ce fanatique de la discipline reste un anarchiste qui ne veut reconnaître d'autre chef que lui-même. Plus païen que nazi, il a quelque mal à se plier à la discipline prussienne. Pourtant, il se montre un chef autoritaire. Les garçons de sa compagnie ne comprennent pas grand-chose à ses théories mais le suivent les yeux fermés, parce que c'est l'usage à la Waffen SS. Et aussi parce qu'il existe un certain snobisme à servir dans la compagnie de cet étrange chevalier qui place la forêt de Brocéliande au cœur de la Poméranie.

— *Lied aus !*

Le chant cesse brusquement, comme une corde qui casse. On entend seulement le martèlement des souliers à clous sur les pavés. Pressés aux fenêtres de la caserne, les légionnaires, désœuvrés, suivent le spectacle, la cigarette au bec, avec l'air de vieux routiers « à qui on ne la fait pas ».

— Ils en mettent un coup les Fridolins, ce matin !

Soudain, la troupe franchit le portail de la caserne. On distingue alors des écussons tricolores. Stupéfaits, les anciens de Russie découvrent que ces Allemands insolites sont, eux aussi, des volontaires français. Ils ne trouvent qu'un commentaire, tout à la fois admiratif et indigné :

— Merde alors !

Le sergent Labat, qui purge trente jours d'arrêt de rigueur pour avoir animé, avec un mélange de hargne et d'humour, la propagande contre l'entrée dans la Waffen SS, de sa chambre du quatrième étage, sous les combles de la caserne, contemple le spectacle. Il baptise aussitôt les nouveaux venus des « Franco-Boches » et décide d'étudier leurs mœurs comme celles d'une espèce zoologique particulière.

Les nouveaux venus attendent l'ordre de rompre les rangs. Les légionnaires les entourent, goguenards. L'Obersturmführer Michel se dirige vers un groupe d'officiers et se présente. Ils répondent plutôt

mollement à son salut. Le capitaine français qui commande le dépôt n'a pas encore pris l'habitude de tendre le bras. Michel ironise :

— Vous ignorez peut-être ce qui s'est passé depuis le 20 juillet ? La Wehrmacht, c'est fini. Tout comme l'armée française. Il faudra vous mettre au pas SS.

— En Russie, on ne connaissait que le pas de route... Et je crois qu'on a passé l'âge d'en apprendre un autre.

Le jeune fanatique hausse les épaules et tourne les talons. Les hommes de la LVF ne savent pas ce qui les attend. Ils peuvent ricaner, chanter à tue-tête leurs chansons paillardes et appeler le Führer « le grand Jules », il faudra bien qu'ils se rangent à l'ordre SS.

*
**

Après le rassemblement qui termine la journée de travail, les anciens de la LVF, beaucoup plus nombreux que les nouveaux venus, se mettent à deux ou trois pour faire leur siège.

— Ça vous amuse de singer les Boches ?

— On ne vous a jamais appris à causer le français ?

— « La chanson des Biroutes », vous connaissez pas ?

Les jeunes SS les regardent, sans répondre, avec des yeux étonnés. Sous l'uniforme feldgrau que portent ces hommes, leurs aînés de quelques années, ils découvrent toutes les traditions de l'armée française : l'esprit cocardier, l'indiscipline et le recours au « système D ». Les paillardises des légionnaires les choquent. Eux, ils ont le sens du respect.

— Vous n'allez quand même pas nous faire chier ! braille un ancien du premier hiver. On s'est gelé les couilles devant Moscou en 41. Alors, vos conneries de boy-scouts, on n'en a rien à branler !

Les nouveaux venus sont désorientés. Ils n'ont jamais vu une troupe si dépenaillée, si grossière, si débrouillardes dans le pire sens du terme. Mais ils savent aussi que les légionnaires se sont battus durement en Russie. Il y a des rubans et des insignes qui ne trompent pas. Chez ces survivants des grandes compagnies fleurissent les insignes des blessés, les croix du mérite, les croix de fer.

De très longs mois de campagne au fond de la Russie ont purgé

la LVF des repris de justice qui ont fondu à l'épreuve du feu. Bien des désertions ont été accueillies avec soulagement par les cadres. Maintenant, il ne reste que les éléments solides, militaires professionnels ou convaincus politiques.

Ce soir, samedi, il y aura quartier libre. Les légionnaires vont traîner en ville où ils ont noué des amours hâtives. Les jeunes SS se couchent tôt. L'accueil de ceux qui se disent leurs anciens les agace. Ils mesurent l'abîme qui sépare ces partisans à leur retour de Russie et les « croyants » que ces garçons ont appris à devenir à Sennheim et à Neweklau.

*
**

Le dimanche matin, l'abbé Verney, dit « Mickey », célèbre la messe dans un des réfectoires de la caserne. On a tiré les tables contre le mur. Le prêtre a passé une aube sur son uniforme vert-de-gris. L'assistance semble nombreuse. A la LVF, on mélange assez bien la paillardise et la piété. Parfois, les yeux se ferment. Fatigue plus que recueillement. Cette nuit, dans les bosquets du jardin public, les petites Allemandes semblaient insatiables et les Français tenaient à justifier leur réputation. Les têtes dodelinent.

Quand on a demandé aux jeunes SS s'ils voulaient assister à la messe, ils ont répondu avec une indifférence encore plus insultante que du mépris :

— Pourquoi pas ?

Alors, ils sont là. Sagement alignés. Polis. Corrects. Raides dans leur uniforme impeccable dont les plis sont soigneusement marqués.

Soudain un coup de sifflet retentit. L'Obersturmführer Michel, la casquette vissée sur le crâne, les mains gantées de peau verte, apparaît sur le seuil. Il ordonne le rassemblement d'un ton sans réplique :

— *Antreten !*

Ses hommes réagissent instantanément et se ruent vers la porte d'un seul élan. L'aumônier esquisse un geste de surprise et de bénédiction :

— *Dominus vobiscum.*

— *Panzeralarm !* rugit Michel.

Alerte aux chars. L'appel de la guerre sera plus fort que l'appel

du ciel. En quelques secondes, le jeune officier développe le thème d'un exercice improvisé :

— Voilà. Les chars russes ont percé le front. Une colonne se dirige vers Greifenberg par la route de Korlin. Nous sommes en mission d'interception. Rassemblement dans cinq minutes en tenue de combat.

Un jour, la manœuvre deviendra réalité. Les jeunes SS ne se posent même pas la question. Ils prennent tout au sérieux. Leur chef leur dit de saisir leur fusil. Ils obéissent. Comme ils obéiraient s'il leur disait de tirer. *Befehl ist Befehl*. Ils ont tous juré fidélité au Führer « et aux chefs désignés par lui ». C'est tout. Ils ne connaissent aucun cas de conscience. Ils s'équipent à la hâte. Les hommes de la LVF suivent le saint office de plus en plus distraitemment. Ils ne peuvent s'empêcher d'admirer cette discipline qui tient leurs jeunes camarades dans ses rênes de fer. L'abbé « Mickey », privé d'une partie de son auditoire, expédie sa messe rapidement. Ses ouailles ne l'écoutent que par habitude, d'une oreille distraite.

Le jeune prêtre écarte les bras, d'un air un peu triste. « Mickey » a un beau sourire. On l'aime bien. En Russie, il n'a jamais craint de laisser la mallette de son autel portatif sur un traîneau pour aller transbahuter des caissettes de bandes de mitrailleuses vers les avant-postes, dans la neige jusqu'au ventre.

— *Ite missa est.*

Il esquisse une bénédiction. Les légionnaires répondent d'un rapide signe de croix et se précipitent aux fenêtres pour voir la compagnie Michel franchir le portail de la caserne en martelant le chant du Diable.

Leur chef les conduit vers une forêt voisine où ils vont s'exercer toute la matinée à combattre et à mourir. Ainsi ce dimanche sera sanctifié. L'Obersturmführer Michel leur expliquera que leurs ancêtres nommaient Dieu le secret des bois. Lui, il imagine déjà, dans l'ombre bruisante des couverts, les druides de la vieille Celtie qui coupent le gui aux branches des chênes de Poméranie...

Pour ses hommes, il donne l'explication la plus simple de son paganisme :

— Ce n'est pas le Dieu des Juifs qui nous aidera à vaincre les Rouges !

Greifenberg sera désormais le dépôt de la future unité française, et les hommes de la LVF rescapés de Russie doivent rejoindre de nouveaux centres d'instruction : Altwarp, sur une île de la mer Baltique, et Saalesch, dans le corridor de Dantzig. A Schwarnegast, non loin de là, se trouvent déjà les unités de la Sturmbrigade SS. L'état-major occupera le château de Leisten, près de Bruss.

La vieille LVF, avec ses traditions et ses souvenirs, est morte en quittant la Russie blanche. Une fois franchie la frontière de Lituanie, puis celle de Prusse, les légionnaires ont cessé d'appartenir à leur univers, individualiste et rouspéteur, pour entrer dans le monde aux lois strictes des forces du Reich.

Les cadres qui ne sont jamais passés par aucune école de commandement et de spécialité de l'armée allemande doivent suivre des cours pendant plusieurs semaines. Ainsi, ils seront éloignés de leurs hommes au moment même où va se décider, pour eux, le difficile passage à la Waffen SS.

Une vingtaine d'officiers sont dirigés sur Lauenbourg. Sous-lieutenants, lieutenants ou capitaines, beaucoup ont déjà commandé une compagnie au feu et acquis une expérience appréciable de la guerre de partisans. Mais ils ignorent les nouvelles méthodes de combat en rase campagne. La lutte sur les arrières du front ne les a pas préparés à affronter les énormes concentrations de chars qui s'apprêtent maintenant à déferler sur la Prusse orientale. La bataille de Bobr n'a été qu'un lever de rideau sur ce qui les attend maintenant...

Les cours doivent durer quatre semaines. Dès l'arrivée à Lauenbourg, les officiers de la LVF découvrent la vie quasi monastique que la Waffen SS impose à tous les stades de l'instruction.

— *Meine Herren*, leur annonce le Sturmbannführer Calman, qui dirige l'instruction, vous perdrez vos grades tous les matins à l'heure du premier cours. Vous les retrouverez le soir.

Tel est l'usage SS. Des lieutenants et des capitaines qui approchent la trentaine et se battent depuis trois ans sur le front de l'Est doivent marcher, courir, ramper sous les aboiements de jeunes Unterführers qui restent des adolescents trop vite montés en graine...

La loi du *Hinlegen...* *Auf!* s'impose à tous. La discipline reste d'une rigidité impitoyable.

— Ça commence bien, soupire le lieutenant Fantin, commandant de la 1^{re} compagnie, qui n'a jamais cessé de se battre depuis l'hiver 1941.

— Tu aurais connu l'infanterie de forteresse à Nancy, lui lance Rigide, autre ancien du premier hiver, commandant la 3^e compagnie, que tu en aurais autant bavé !...

Les officiers de la LVF, après avoir vu l'effroyable décomposition de l'armée allemande en Russie, découvrent la Waffen SS de 1944 qui ressemble encore à la Wehrmacht de 1940. Mais ils font une autre découverte encore plus intéressante : celle de leurs camarades français. En Russie, la LVF a vécu par compagnies très isolées, parfois même par sections. On ne se connaissait pas d'un secteur à un autre. L'école de Lauenbourg permet aux Français de se découvrir sur le même plan. Ces grognards s'avèrent de plus en plus volontaires.

Le lieutenant Falry, commandant de la 2^e compagnie, ironise :

— La LVF était un état d'esprit. Pas une unité. Elle serait possible maintenant que nous voilà dissous.

— Mais non, rétorque Fantin d'un air buté. Ma compagnie même mutée à la Waffen SS ne sera en rien différente de celle que je commandais dans la Wehrmacht... Un état d'esprit ne tient pas à la couleur des écussons de col.

Les anciens du front de l'Est, isolés dans leurs postes de l'immense Russie, connaissaient finalement peu les Allemands. A côté de chefs de grande classe comme le major Katzian, ils ont souvent

connu de médiocres officiers de liaison, plus bureaucrates que militaires. Lors de leurs rares permissions, ils ont eu affaire aux « Etapenschwein », les cochons d'étape, aussi ignobles dans toutes les armées du monde. Ici, à Lauenbourg, les gradés français découvrent un autre visage des forces armées du Reich : l'univers des jeunes officiers de front, enthousiastes, courageux, dynamiques. Pour eux, l'Europe nationale-socialiste n'est plus un argument de propagande mais une réalité vécue.

*
**

En quatre semaines, la plupart des officiers français ont franchi le pas et se sont assimilés à la Waffen SS. Comme ils forment un groupe très cohérent, les instructeurs allemands ne résistent pas, eux non plus, à une sorte d'osmose.

Les cadres légionnaires ont besoin d'acquérir une solide formation dans le combat contre les avions et surtout contre les chars. Leçon de tactique sur la caisse à sable, exercices en pleine nature de jour comme de nuit, cours d'éducation politique...

— Tout officier SS, affirment les instructeurs, doit être capable de commander un bataillon au feu et d'assurer la formation nationale-socialiste de tous ses hommes.

A la fin du stage, la plupart des officiers de la LVF sont confirmés dans leur grade et sont nommés Untersturmführer, Obersturmführer ou même Hauptsturmführer.

*
**

Une centaine de sous-officiers suivent, eux aussi, un cours de plusieurs semaines dans une école de la Waffen SS. Le niveau moyen des Français, dont la plupart ont combattu trois années en Russie, dépasse largement celui des Allemands et des Croates avec lesquels ils se trouvent dans le même stage...

Mais dans cette fin d'été 1944, le temps leur paraît bien long. Tous les cadres de la vieille LVF ne cachent pas leur hâte de rejoindre leurs hommes désormais rassemblés près de Konitz, dans cette

région du corridor de Dantzig, que la Waffen SS a transformée en un immense camp d'entraînement, presque totalement vidée de sa population primitive.

— La Légion a perdu une bataille, ironise le lieutenant Fantin, elle n'a pas encore perdu la guerre !

Après Greifenberg, Saalesch redonne aux légionnaires une image de l'Est. Dans cette région du corridor de Dantzig vit une population étrange, les « Kachoubes ». Hargneux comme des Allemands et sales comme des Polonais, ils ont eu à souffrir depuis quelques siècles des tragiques aller et retour des Germains et des Slaves à la recherche sanglante d'un espace vital. Les derniers Kachoubes restent fermés sur leurs villages misérables et sur leurs pauvres traditions.

— C'est de pire en pire, ricane le sergent Labat, en débarquant du train à Konitz. Après la Poméranie, la Pologne. On regrettait les Russes, on va finir par regretter les Boches...

On se bat dans les rues de Varsovie. Dans les forêts et les marécages, des partisans polonais se rassemblent. L'approche de l'Armée rouge annonce l'heure du grand règlement de comptes. Les visages des rares indigènes du Corridor se ferment quand passent les soldats allemands. Regards où la haine domine peu à peu la servilité. Les volontaires français, qui se sont étroitement mêlés au peuple russe — au grand scandale de la plupart des Allemands — instaurent en Kachoubie la dure loi de l'occupation. Ils pêchent à la grenade, volent les oies, brisent les clôtures, pillent les greniers, bousculent les filles.

*
**

L'entraînement reprend. Le général Puaud s'éternise à Berlin. Le commandant Bridoux assure la direction des unités de l'ancienne LVF regroupées à Saalesch.

Cet officier est d'abord le fils de son père : le général Bridoux, ministre de la Guerre du gouvernement de Vichy. Cela ne veut plus rien dire puisqu'il n'existe plus de gouvernement, que les derniers ministres ont été exilés à Sigmaringen et que, de toute façon, Vichy n'a jamais eu l'intention de faire la guerre à personne.

Officier de carrière, le commandant Bridoux cultive le genre cavalier. Il affecte de mépriser tout le monde, à commencer par la piétaille qui forme son bataillon. Qui ne sort pas de Saumur n'existe pas à ses yeux — qu'il a sombres et vifs. Il a participé à la guerre sur le front de l'Est comme à un concours hippique : pour gagner. Connaissant bien le métier militaire, il s'est rapidement pris au jeu et a réussi à se débrouiller aussi bien et même mieux qu'un autre dans la terrible guerre de partisans. Bridoux est courageux. Cela va de soi. Simple politesse du métier. Mais il est aussi efficace, ce qui est plus rare dans l'armée. Aussi, il a réussi à imposer son personnage. Glacial, mais nécessaire. Il n'est pas haï, encore moins aimé. Il est obéi. D'ailleurs, il ne demande pas autre chose. Taciturne jusqu'à en être quinteux, désinvolte malgré des foudades, sceptique sur les hommes et sur les choses, il a joué une carte et il s'énerve silencieusement, parce qu'il ne se sent pas bien dans sa peau et n'arrive pas à effectuer la mutation qu'il exige de ses cadres et de ses hommes.

Curieusement, le commandant Bridoux, dispensé de stage dans une école par faveur spéciale, se montre l'un des officiers de la LVF le plus favorables au passage à la Waffen SS. Il y voit une occasion d'exercer ses talents militaires sur un plus vaste secteur. Son ambition rejoint celle de son chef. Il a accueilli avec une sécheresse sans réplique quelques officiers qui étaient venus lui faire part de ce qu'ils nommaient leurs scrupules de conscience :

— Messieurs, la caution du général Puaud sur le plan patriotique et celle de Mgr de Mayol de Lupé sur le plan religieux me semblent des garanties suffisantes. Vous pouvez y ajouter ma présence, si vous y tenez. Je vous remercie de votre attention. J'en ai terminé !

Bridoux se soucie assez peu de l'idéal « catholique et français toujours » qui anime encore beaucoup de ses officiers. Mais il

apparaît, malgré tout, et d'abord à cause de son père, comme une sorte de garant. Et pour ceux qui ne veulent pas comprendre, le règlement prévoit une solution : les arrêts. Tous les officiers qui demandent leur démobilisation pour « rupture de contrat » commencent par se trouver sanctionnés comme « mauvais esprits ».

Le fils du ministre de la Guerre, dont on commente la belle attitude pendant la bataille de Bobr, devient une sorte de symbole. Derrière lui, derrière son père, on feint de distinguer encore, un peu voilée par les brumes de Sigmaringen, la silencieuse approbation du maréchal Pétain.

En attendant le retour de Puaud, Bridoux reprend la Légion en main. Exercices, corvées, arrêts, c'est le rythme classique d'un commandement sans grande imagination. Le chef de la LVF par intérim essaie de se faire la tête de Pierre Fresnay dans *La Grande Illusion*. Il ne lui manque qu'une particule et un monocle.

**

Si autoritaire, si pointilleux, si militaire que soit le commandant Bridoux, il doit partager le gouvernement de l'ancienne LVF avec un étrange personnage à qui la Wehrmacht a conféré le grade de Major et le Vatican la dignité de Monsignore : Jean, comte de Mayol de Lupé, qui manifeste une évidente tendance à confondre le poste d'aumônier avec celui de commissaire politique.

Le prélat se montre peut-être le plus farouche partisan du passage à la Waffen SS. Pour ce vieillard largement septuagénaire, aux yeux faussement naïfs et au visage buriné sous une couronne de cheveux blancs, l'ambition rejoint l'illumination : « Monseigneur » prend le chancelier Hitler pour le Commandeur des Croyants. La lutte contre le bolchevisme équivaut pour lui à une croisade. Il n'en démord pas, avec l'entêtement de l'âge et de la foi.

Lointain petit-neveu d'Antonio, prince de Melfi, abbé de Saint-Victor et évêque de Troyes, Jean comte de Mayol de Lupé, né en 1873, un 21 janvier, jour anniversaire de l'exécution de Louis XVI, a été ordonné prêtre en 1900. La guerre de 1914 le trouve aumônier de la première division de cavalerie. Prisonnier, libéré comme ecclésiastique, rapatrié, à nouveau volontaire pour le front, griè-

vement blessé en 1918, il continuera à partager la vie des camps. On le verra à l'armée d'Orient, en Bessarabie, en Bulgarie, en Syrie. Puis au Maroc, où il sera de toutes les colonnes de la guerre du Rif. Il arbore les galons de capitaine et la croix de la Légion d'honneur quand il est réformé en 1927.

Rendu à la vie civile, le bouillant ecclésiastique devient prélat romain et reçoit alors ce titre de « Monsignore », auquel il tient autant qu'aux seize décorations françaises et étrangères qui s'alignent, multicolores et bruyantes, sur son camail. Il garde la nostalgie de l'uniforme et de la vie active. Il voyage beaucoup. On le voit souvent en Allemagne, surtout après 1933. Il a le génie de l'intrigue et se prend parfois pour un agent secret en soutane. Il fait profiter le Quai-d'Orsay et le Boulevard Saint-Germain de ses renseignements et de ses impressions. Au congrès de Nuremberg, le prélat fait la connaissance d'un jeune professeur de dessin nommé Otto Abetz. Voici désormais « Monsignore » dans un fatal engrenage où le poussent le besoin d'action, le goût de l'intrigue, le désir de rendre service et de se faire valoir, le zèle religieux et la foi patriotique. Passionné par le rapprochement franco-allemand, il se montre ni plus ni moins anticommuniste que la plupart des prélats de l'époque. En 1941, quand le cardinal Baudrillart, recteur de la Faculté catholique, prêche la croisade « contre le bolchevisme athée », Mgr de Mayol de Lupé, presque septuagénaire, accepte de devenir l'aumônier de la LVF. Quand il exprime au cardinal-archevêque de Paris, Mgr Suhard, son hésitation à endosser l'uniforme allemand, le dignitaire de l'Eglise lui rétorque vivement :

— Allons, ce n'est qu'une contingence !

Voici donc « Monsignore » en feldgrau. Avec toutes ses décorations, son visage buriné, sa croix pectorale à côté de l'aigle à croix gammée de la Wehrmacht. Quelle aubaine pour les photographes ! Il va même figurer en couverture du magazine *Signal*.

Jean, comte de Mayol de Lupé, nommé Hauptmann puis Major, prend son rôle très au sérieux. Pendant trois années de front russe, il partage la vie de ses rudes paroissiens. Il gagne la croix de fer, comme un simple légionnaire, au cours d'une patrouille en première ligne. Il sera d'ailleurs blessé deux fois au combat.

Le prélat, bientôt célèbre dans toute la Russie blanche, ne se

déplace qu'à cheval. Seul avec son domestique, Henri Caux, qu'il a réussi à faire nommer sous-lieutenant, l'autel portatif accroché aux fontes de la selle, l'aumônier de la LVF visite les villages perdus pour apporter le secours de son ministère aux paysans russes et à « ses » légionnaires.

Quand les choses ne vont pas au rythme qu'il exige, « Monsignore » n'hésite pas à écrire au Führer en personne. Nul ne doit ignorer la bruyante fidélité du prélat au national-socialisme, qu'il interprète, très librement, à sa manière. Passer de la Wehrmacht à la Waffen SS lui paraît dans la stricte logique de son engagement. Il a toujours eu pour habitude de prendre tous les risques et d'aller jusqu'au bout. Et « le bout », pour lui, c'est « la grande patrie franco-allemande ».

Pour l'aumônier de la LVF, le national-socialisme reflète la volonté de Dieu et la SS en est le bras armé. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il compare le Reichsführer Himmler à l'archange saint Michel...

*
**

Quand le sergent Labat vient lui rendre visite à son arrivée à Saalesch, le vieux prélat ne lui fait pas grâce du petit sermon soigneusement mis au point à l'usage des vieux légionnaires :

— Ce que je fais moi, prêtre catholique, tu peux bien le faire aussi, espèce de galopin voué à Satan. Au point où nous en sommes aujourd'hui, il n'y a pas de choix : ou pactiser avec le marxisme ou se ranger résolument aux côtés de ceux qui le combattent farouchement. Tout le reste n'est que billevesées...

Et comme Labat veut encore protester, son interlocuteur feint de se fâcher et lui lance :

— Tu n'es qu'une tête de cochon ! Qu'est-ce qui vaut mieux ? La SS ou le camp de concentration ? Va-t'en, mécréant, et reviens me voir chaque fois que tu auras le cafard. Ma porte t'est toujours grande ouverte ¹.

Le sergent parti, le sourire s'efface rapidement sur le visage du

1. Sergent Labat : *Les places étaient chères*, La Table ronde, 1951, réédité en 1969.

« bon prélat » et il se met rapidement au travail. Mgr de Mayol de Lupé a pris l'habitude de noter les officiers et de transmettre ses appréciations « en haut lieu », c'est-à-dire auprès des amis qu'il compte à l'état-major de la Wehrmacht et au SS Hauptamt à Berlin. Le prélat de Sa Sainteté a le goût des intrigues florentines. Il fait et défait les promotions, note les qualités morales et même militaires des commandants de compagnie, propose les uns pour une décoration et les autres pour le tribunal militaire, critique les opinions politiques de chaque officier et les note selon leur zèle hitlérien. Une longue fréquentation des camps lui a donné l'habitude de juger les hommes de guerre. Si l'on fait abstraction d'un favoritisme parfois injuste pour « les bien-pensants » le jugement de l'aumônier sur les hommes s'avère plus sûr que celui du général.

*
**

Mgr de Mayol de Lupé partage la villa où loge le commandant Bridoux et où reste encore vide la chambre réservée à l'Oberführer Puaud.

Mais le prélat de Sa Sainteté comme le fils du ministre de la Guerre ne se montrent pas tellement pressés de voir revenir leur chef. Il faut auparavant lui préparer le terrain et habituer les anciens de la LVF à l'idée du passage dans la Waffen SS. Le grand aumônier s'avoue partisan des méthodes les plus radicales. Ainsi, il réunit quelques légionnaires qui ont naguère milité à la Jeunesse Ouvrière Chrétienne et à qui leurs camarades ont assuré une solide réputation de « culs-bénits ». Le prélat sait qu'il y aura plus de difficultés avec les JOC qu'avec les PPF pour faire admettre ce passage à la Waffen SS, dont le paganisme n'est un mystère pour personne :

— Mes enfants, dit-il, le devoir de tout soldat est d'obéir à ses chefs et à Dieu. Je comprends votre fierté de légionnaires, vos scrupules de Français et de chrétiens. Mais les ordres sont les ordres. Il faut savoir s'incliner, se remettre entre les mains de Dieu. *In manus tuas, Domine. Befehl ist Befehl*, mes enfants. L'humilité est vertu chrétienne.

C'est bien la première fois depuis son arrivée à la LVF que leur

aumônier leur parle d'humilité... Ils se regardent un peu stupéfaits. Mais ils n'ont pas encore tout entendu :

— Si vous voulez faire les fortes têtes en refusant d'être mutés à la Waffen SS, ajoute le prélat botté, je supprime les messes, les confessions et les communions.

Un murmure de stupéfaction jaillit, que l'homme d'Eglise feint de prendre pour de l'irrespect. Alors, il éclate :

— Dans ce cas, vous allez tout de suite me réciter l'acte de contrition.

Il croise les mains sur le ceinturon de cuir fauve, où brille déjà la boucle ronde des officiers de la Waffen SS avec l'aigle et la devise *Mein Ehre heisst Treue*, « Mon honneur s'appelle fidélité », et déclare d'une voix grave :

— Je récite et vous répétez après moi. Et que je vous entende tous. *Mon Dieu, j'ai le très grand regret de Vous avoir offensé...*

Dans le bureau de Mgr de Mayol de Lupé, de chaque côté d'un grand crucifix, Pie XII et Adolf Hitler, sur des photographies d'un flou un peu trop « artistique », président à cette scène étrange.

**

Pour de nombreux jeunes sous-officiers de la LVF, le plus urgent semble de quitter ce qu'ils nomment « le cirque Puaud », devenu pour quelques semaines « le manège Bridoux ». Puisque les officiers français semblent lui faire grise mine, le sergent Labat va traîner du côté des services de l'EMLA, l'état-major de liaison allemand. Sa connaissance de la langue de Goethe et aussi son culot gouailleur lui permettent toutes les audaces. Il feuillette une circulaire marquée du tampon G.K.do qui l'attire comme le miel attire l'ours. Les initiales signifient *Geheime Kriegsdokumente* : documents secrets de guerre.

La Wehrmacht utilise très largement ce tampon, parfois pour annoncer une distribution de couvertures ou la mutation d'un chef comptable. Des plantons vont et viennent. Labat parcourt la note et ne peut s'empêcher de pousser un sifflement admiratif. Il demande d'un air négligent au secrétaire allemand :

— Cette note sera-t-elle traduite et diffusée ?

— Certainement pas. Elle ne vous concerne en rien.

— Il n'est pas indiqué que les volontaires étrangers doivent être exclus de cette affaire.

L'Allemand hausse les épaules. Il faut toujours que les Français se passionnent pour quelque folie. Labat relit soigneusement la note et s'assoit aussitôt derrière une machine à écrire pour taper un texte.

— Que fais-tu ? lui demande un secrétaire.

— Une demande de mutation. Et tu vas la transmettre immédiatement à l'EMLA.

Le sergent Labat regagne sa baraque, tout content du bon tour qu'il vient de jouer. Mais sa joie est trop visible pour rester longtemps secrète. Pressé de questions par quelques camarades, il finit par leur révéler :

— J'ai demandé ma mutation pour les torpilles humaines. On recrute des volontaires dans toutes les unités.

— On accepte les Français ?

— Rien ne s'y oppose.

La nouvelle fait le tour du camp, sans cependant remonter les échelons de la hiérarchie au-delà du grade d'adjudant. Comme de bien entendu, le commandant Bridoux en sera le dernier informé. Et par le major Katzian, officier de liaison allemand, qui plus est.

Le représentant de la Wehrmacht auprès de la LVF semble ravi et félicite le fils du ministre de la Guerre de Vichy pour « le courage et la foi nationale-socialiste des volontaires français ».

— Mais que se passe-t-il, Herr Major ? s'étonne Bridoux.

— Venez vous-même à l'EMLA, mon commandant, le spectacle en vaut la peine.

Plusieurs dizaines de sous-officiers et de légionnaires font la queue et piétinent devant la baraque du secrétariat avec un air réjoui qui intrigue Bridoux. Il demande d'un ton sec, en battant ses bottes impeccablement cirées avec une cravache totalement insolite :

— Qu'est-ce qu'on distribue ?

— La gloire, mon commandant.

— Mais encore ?...

Le major Katzian intervient avec un sourire qu'il croit désarmant :

— Ces braves soldats s'inscrivent comme volontaires pour les torpilles humaines.

Bridoux s'étrangle d'indignation. Il sent sa troupe lui échapper, rétive comme un cheval vicieux. Cette dérobade le ridiculise. La LVF risque de perdre ses meilleurs cadres. Mais il ne peut rien contre une circulaire qui émane des plus hautes instances de l'armée allemande. Le commandant s'éloigne à grands pas, les jambes arquées, la casquette en bataille, en grommelant des menaces :

— Les foutrai dedans... Têtes brûlées... Refuserai leur mutation... Iront dans les torpilles sur mes bottes... Sur mes bottes, nom de Dieu !

« Monsignore » s'alarme à son tour. Mais il ne possède pas sur le corps des sous-officiers la même autorité que sur les simples légionnaires. Les jeunes gradés ne respectent ni Dieu ni Diable. Et certains iraient jusqu'en Enfer pour prendre leurs distances avec la vieille Légion « morte en Russie ».

Le prélat et le commandant se montrent de plus en plus inquiets de l'état d'esprit qui règne à Saalesch. Il n'y a plus désormais qu'un remède : l'arrivée rapide du général Puaud : il pourra se parer de l'autorité du Reichsführer SS. Dans cette Allemagne profondément meurtrie de l'été 1944, le nom seul de Heinrich Himmler sonne telle une menace impitoyable.

— Nous n'aurons pas de trop de l'appui du Grand Inquisiteur, soupire le vieil ecclésiastique.

Il sait que beaucoup de légionnaires mécréants n'apprécient pas plus le « concert Mayol » que le « cirque Puaud »...

*
**

Enfin, le 10 septembre 1944, Edgard Puaud arrive à Saalesch. Il semble surgir tout droit des bureaux du SS Hauptamt de Berlin, avec les deux feuilles de chêne d'Oberführer de chaque côté du col. La tête de mort brille sur le bandeau de velours noir de sa casquette. L'aigle tisse ses fils d'argent sur le haut de son bras gauche. Il arbore une grande tenue d'Oberführer de la Waffen SS, avec la croix de fer de 1^{re} classe sur la poitrine et la cravate écarlate de commandeur de la Légion d'honneur au col. Puaud veut incarner

la majesté de la statue du Commandeur. Il a les joues plus rouges que jamais — l'air marin de la Baltique, peut-être... Ses yeux brillent du contentement d'être enfin le chef militaire de tous les Français qui portent les armes contre le bolchevisme. Il ordonne de rassembler les compagnies de la LVF destinées à former désormais le régiment 58 de la nouvelle brigade française de la Waffen SS.

Les gradés commandent, en traînant un peu sur la première syllabe :

— Garde-à-vous !

Le temps reste plutôt au beau. Septembre commence bien. Au nord, de gros nuages roulent au-dessus de Dantzig. Quelques centaines de Français rescapés de la bataille de Russie blanche écoutent l'homme qui a disposé de leur destin et de leur honneur :

— Je reviens de Berlin où le Reichsführer SS est parfaitement au courant de votre héroïsme lors de la retraite. Il n'exige de vous aucun nouveau serment et vous a admis dans la Waffen SS à compter du premier jour de ce mois. Vous conserverez vos grades, vos chefs, votre drapeau.

L'Oberführer Puaud improvise un petit couplet tricolore. Il évoque les couleurs glorieuses qui ont flotté jusque devant Moscou et qui flotteront un jour à nouveau sur Paris « libéré »...

— Nous allons former une brigade, puis une division. Elle portera le nom du grand empereur Charlemagne. Le Reichsführer m'a promis qu'elle participera à la prochaine contre-offensive qui délivrera la France des alliés du bolchevisme international.

Nouveau petit couplet sur le péril communiste que tous les légionnaires connaissent par cœur. Leur garde-à-vous perd de sa rigidité. Certains bâillent. Des ricanements courent les rangs. Mais il y a plus de mauvaise humeur que de révolte, plus de fronde que de surprise.

Le chef de l'ancienne LVF sent que tous attendent quelques précisions pratiques. Il parcourt des yeux ses hommes rassemblés en carré. Ce sont des bagarreurs, un peu « grognards », comme l'exige la tradition impériale. Mais sensibles aux détails du métier militaire et à la gloriole. Alors, leur chef peut conclure :

— En entrant à la SS, vous ferez partie des troupes d'élite. Vous toucherez un meilleur équipement, un meilleur matériel, un

meilleur ravitaillement. Les premières armes secrètes d'infanterie seront pour vous. Car les Allemands préparent une riposte redoutable. Croyez-moi, ils ne perdront pas. La victoire finale est « dans la poche ».

Il ne semble pas mécontent de cette expression populaire qui amène enfin un sourire sur le visage assez fermé de ses légionnaires de la vieille LVF.

Le commandant Bridoux fait présenter les armes. Mgr de Mayol de Lupé jette une rapide bénédiction comme on lance une grenade, et l'Oberführer Puaud conclut cette singulière réunion par un sonore :

— *Heil Hitler !* Vive la France !

*
**

— Rompez les rangs !

Certains vont les rompre si bien qu'on comptera jusqu'à vingt désertions par jour. Une brusque hémorragie semble vider la LVF. Quelques légionnaires s'évanouissent dans la nature. La plupart rejoignent des unités allemandes partant vers le front. Car ils veulent continuer le combat. Quand même. Mais, désormais, leur engagement reprend une signification individuelle. Ils ne croient plus au mythe de la présence française sur le front de l'Est. Cet argument les dégoûte comme une vieille ruse de Vichy. Ils se rendent enfin compte que le Maréchal s'est servi de leur peau pour mener sa fameuse politique de double jeu. Alors, ils se battront en enfants perdus. La brigade d'assaut *Wallonie* récupérera quelques-uns de ces Français qui tomberont dans les Ardennes et en Poméranie sous l'écusson noir-jaune-rouge des soldats « bourguignons » de Léon Degrelle.

Quelques déserteurs se font reprendre et quelques indésirables sont dirigés de Saalesch vers le camp de concentration de Dantzig-Matzkau. Puaud, soutenu par Bridoux et Mayol, est décidé à taper vite et dur.

*
**

Parmi les deux mille anciens de la LVF rescapés de Russie et rassemblés à Altwarp et à Saalesch, la plupart accepteront, bon gré mal gré, le passage dans la Waffen SS. Le nombre des réfractaires et des indésirables ne dépasse pas soixante-dix. Le camp de concentration les attend. Le sergent Labat, qui flâne devant l'EMLA comme il flâne partout, pipe au bec et regard en coin, découvre ce singulier convoi, déjà encadré par des sentinelles armées. Il y repère « le meilleur grain de la vieille Légion et la pire ivraie »... Il y rencontre aussi avec stupéfaction son camarade Désiré, qui a eu les deux pieds gelés en Russie.

— On m'envoie en camp de concentration...

— Pourquoi, tu ne veux pas être SS ? demande Labat scandalisé.

— Si, moi, je veux bien, mais c'est la SS qui ne veut pas.

Martiniquais, Désiré est rejeté pour cause de négritude. Les normes semblent moins sévères avec ceux qui ont du sang asiatique. Conséquence de l'alliance entre l'Allemagne des Junkers et le Japon des Samourais ? En tout cas, Lucien Kemarat, Thaïlandais par son père et Français par sa mère, se glisse, avec une souplesse de chat siamois, du 14^e renfort de la LVF à une compagnie lourde de la nouvelle brigade SS. Il reste toujours premier tireur à la mitrailleuse MG 42 et un immense sourire déchire son visage cuivré :

— Je voulais toujours devenir SS. A dix-huit ans, on m'a refusé parce que j'étais de sang mêlé. Il ne me restait que la LVF. Et maintenant on est tous mutés SS. Ça, c'est une bonne nouvelle !

Pour un Kemarat satisfait, il y a quelques dizaines d'inassimilables qui prennent le triste chemin du nord où les attendent les barbelés et les miradors du camp de concentration de Dantzig-Matzkau.

Dès le soir de leur arrivée, le commandant du camp fera le tri entre les crapules, dont la Légion a voulu se débarrasser à l'occasion du passage à la Waffen SS, et les idéalistes, qui pour des motifs patriotiques ou religieux, refusent de porter les doubles runes d'argent en forme d'éclairs.

Seuls une demi-douzaine de justiciables resteront au camp de concentration. Les autres, encadrant leur vieux camarade du front

de l'Est, le Martiniquais Désiré, seront dirigés sur un camp de transit puis démobilisés¹.

Pour leurs camarades restés à Saalesch et à Altwarp, la LVF continue, malgré tout. Rien n'est changé, puisqu'ils restent entre vieux camarades. A regret, ils doivent changer d'insignes de col et abandonner les Spiegel de la Wehrmacht. Ils perçoivent les carrés noirs qui indiquent leur appartenance à la Waffen SS.

— On dirait des insignes de deuil, ne peut s'empêcher d'ironiser un sous-officier. Nous voilà dans les pompes funèbres...

En cette année 1944, presque tous les volontaires étrangers portent, à la place des deux runes blanches, un insigne spécial d'unité ou de nationalité. Le futur Spiegel des Français n'a pas encore été dessiné par le SS Hauptamt et la plupart garderont toujours un simple carré noir.

1. Ils vivront en Allemagne comme travailleurs libres, échappant au sort de leurs camarades décimés en Poméranie comme à celui de la demi-douzaine de meneurs de la rébellion anti-SS que les Allemands vont interner dans le camp de concentration de Mauthausen.

Le 1^{er} septembre 1944, de vieux wagons se rangent le long du quai de la gare de Tarnow en faisant gémir leurs essieux.

Les SS français rescapés des combats des Carpates vont quitter la Galicie pour le corridor de Dantzig.

L'Obersturmführer Croseille surveille l'embarquement des hommes et des véhicules. Ses cheveux ont blanchi en quelques jours et il a perdu de sa belle prestance : un fils tué et l'autre disparu, il a payé plus cher qu'aucun autre le baptême du feu de la Sturmbrigade *Frankreich*. Il commande un 1^{er} bataillon réduit aux effectifs d'une compagnie.

Des soldats disposent des mitrailleuses sur les plates-formes du convoi. L'aviation soviétique rôde dans le ciel polonais et les partisans se regroupent au creux des forêts. Depuis le 1^{er} août, Varsovie s'est soulevée. Le convoi fera un vaste crochet pour éviter la capitale du Gouvernement général.

Croseille donne les dernières nouvelles à son ami Maugny et au Dr Bonnefay, le médecin du bataillon :

— Nous devons rejoindre la gare de Bruss, dans le corridor de Dantzig. De là, nous serons dirigés sur Schwarnegast, où se rassemble la Sturmbrigade.

Depuis que l'Oberjunker Chabert a été arrêté, pour avoir abattu de sa propre initiative un trafiquant de l'intendance allemande¹, il

1. Voir *La Brigade « Frankreich »*.

ne reste plus qu'un seul officier de troupe : l'Untersturmführer Bartolomet, engagé volontaire en 1916 et qui n'a guère cessé depuis de participer à toutes les guerres européennes ou coloniales. Le Dr Bonnefay vient de lui retirer l'éclat de mortier qu'il a reçu dans le mollet lors du bombardement sur la rivière Visloka. Bartolomet, qui boitille, sans perdre pour autant le moral, possède plus qu'aucun autre « le calme des vieilles troupes ». Rien ne l'étonne et il a décidé une fois pour toutes de ne pas se poser de questions sur l'issue de la guerre.

*
**

Le convoi va rouler quatre jours et quatre nuits. Les hommes souffrent encore de la dysenterie. Ils restent choqués par ces terribles semaines où leur bataillon a perdu au feu les neuf dixièmes de son effectif combattant.

La chaleur devient de plus en plus épouvantable et les voyageurs casqués ont ouvert les vitres des wagons. Ils respirent l'odeur âcre de la vapeur. Sous leurs yeux, une plaine triste. Des landes sablonneuses, des étangs qui ressemblent à des marécages, quelques arbres qui paraissent plantés au hasard dans ce paysage au pauvre désordre. Parfois, ils traversent des forêts et les hommes de garde aux mitrailleuses tirent en arrière les culasses d'un geste sec : des partisans errent sous les couverts, se nourrissant de racines et de slogans. La haine couve en Pologne.

Soudain, une explosion. Brutale.

— Terroristes !

Des cris fusent. L'Obersturmführer Croseille se précipite dans le couloir, suivi du Dr Bonnefay.

— Y a-t-il des blessés ?

— Oui, trois.

Le médecin ouvre sa trousse, d'un geste fataliste. Mais il n'y a pas l'ombre d'un seul partisan. C'est un homme de la section des transmissions qui s'est amusé à jeter une grenade par la portière en passant le long d'un étang. L'engin a heurté le montant du wagon et a explosé sur le marchepied, blessant ses camarades.

Le convoi arrive dans la région de Konitz. La ville apparaît grise

et triste, moitié allemande, moitié polonaise, totalement sinistre. Des églises et des fabriques. Une poussière couleur de ciment qui colle à la peau.

Encore une heure à se traîner sur une lande que ne parviennent pas à égayer quelques touffes de bruyère mauve. Puis, voici la gare de Bruss dont ils déchiffrent le nom.

— Quel bled cette brousse ! lance un Parisien.

Mais sa plaisanterie n'amuse personne. Les SS français débarquent des wagons en maugréant. La sueur colle à leur peau des uniformes froissés par le combat et le train. Tous se demandent quel sera désormais leur avenir.

L'Obersturmführer Croseille s'oriente avec l'aide d'un agent de liaison envoyé par l'état-major de la Sturmbrigade. Il rassemble le bataillon devant la gare de briques rouges et annonce :

— Les cantonnements de la LVF se trouvent à une demi-douzaine de kilomètres de la gare, à Saalesch et à Leisten. Mais nous devons rejoindre nos camarades SS à Schwarnegast.

— C'est loin ? demande Bartolomet.

— Une bonne quinzaine de kilomètres. On trouvera des chariots pour les bagages. Et aussi pour les blessés.

Des haridelles étiques tirent de longues charrettes où les rescapés de Galicie entassent leur pauvre barda. Bartolomet s'assoit sur les sacs.

Le bataillon s'étire sur la route. Trois bonnes heures de marche. Par instants une chanson fuse et se traîne d'un bout à l'autre de la longue colonne.

Mais très vite le chant retombe. Il manque trop de camarades pour chanter à pleine gorge la vieille chanson des troupes d'assaut. Parfois, au bord de la route, un village aux masures abandonnées. Des bois de sapins et de bouleaux. Des étangs aux eaux noirâtres et malsaines. Un pays vide écrasé par la misère et les nuages gris.

Les rescapés du 1^{er} bataillon arrivent enfin au cantonnement. C'est un hameau, même pas un village, malgré l'église qui surgit au milieu des masures, et le château un peu à l'écart des manants. Beaucoup de maisons ont été dévorées par un incendie. Il n'en reste que des pans de murs noircis. La guerre ? Un bombardement ? Des

représailles ? On ne voit pas un Polonais. Ils doivent se terrer dans les forêts comme des bêtes traquées. Ici, la SS règne sans partage.

Des camions se camouflent contre les haies, à demi recouverts de branchages. Toutes les maisons sont bourrées de troupes. Des SS français du 2^e bataillon logent même dans des ruines aux toits crevés dont les charpentes apparaissent comme des squelettes.

Les anciens de Galicie doivent monter leurs tentes dans un champ, près du cimetière. Certains s'installent même entre les tombes. La nuit promet d'être fraîche. Le vent s'est levé avec le crépuscule. Une clarté laiteuse enveloppe les marais. Sur la route, les sentinelles marchent à pas lents, essayant de percer les ténèbres. D'étranges bruissements montent des sapinières. La Sturmbrigade se trouve enfin rassemblée sous ce ciel sans étoiles, de la même couleur d'étain noirci que les lacs de Kachoubie.

*
**

— *Antreten !*

Les hommes « giclent » vers la place de rassemblement. La Sturmbrigade *Frankreich* retrouve son rythme. Les Unterführers hurlent comme une meute de loups.

— *Schnell ! Schnell !* Grouillez-vous, les gars ! Dix « pompes » pour le dernier levé ! *Sofort !*

Les hommes du 1^{er} bataillon sont rassemblés en carré. Déjà quelques blessés ont réussi à rejoindre leurs camarades à Schwar-negast, un mois après le dur baptême du feu du 9 août 1944. Certains portent encore le bras en écharpe.

L'Obersturmführer Croseille présente le bataillon au chef de la Sturmbrigade. L'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau s'avance pesamment. Ce descendant de corsaires bretons navigue toujours entre les grands desseins et les préoccupations de détail. Mais ce sexagénaire garde grande allure, avec son regard clair, son visage qui évoque plus le Viking que le Celte. Il joue les vieux baroudeurs et lance aux rescapés :

— Heureux de vous revoir, les garçons. Mais que vous êtes peu nombreux ! L'instruction continue. Vous allez retrouver ici la disci-

plaine de Neweklau. La Sturmbrigade ne doit rassembler que des soldats d'élite... Vous pouvez regagner vos cantonnements.

Une seule compagnie du 1^{er} bataillon sera logée à l'école de Schwarnegast. Les autres devront continuer à camper sous leurs toiles de tente que ne tarde pas à cingler une mauvaise pluie de septembre. Deux compagnies partent dans un camp en pleine forêt, près de Leisten. La Sturmbrigade se réorganise lentement et va devenir le régiment 57 de la Waffen SS.

L'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau ne peut guère suivre le rythme et encore moins l'imposer. Il laisse rapidement la direction effective des deux bataillons de SS français à l'Obersturmführer Artus. Les yeux sombres, le visage fin et mat, le sourire un peu triste, celui-ci est un guerrier. Il l'a montré pendant la campagne de 40. C'est aussi un diplomate qui sait calmer les impatiences, c'est surtout un instructeur de premier ordre.

Artus fait équipe avec un jeune officier allemand de son grade, l'Obersturmführer Jauss. Ce garçon est le type même du jeune lieutenant SS déjà formé à la dure école du front. Jauss a connu en Estonie, au moment de la bataille pour Narva, un des compatriotes des garçons qu'il doit maintenant instruire. Il aime à évoquer ce souvenir avec Artus :

— J'ai un peu piloté à la division *Nordland* le correspondant de guerre français Jean Maillard. Il a été bien servi pour son premier reportage sur le front de l'Est ! Vous l'auriez vu revenir de *Lenin-grad*... Un vrai bonhomme de neige. Il n'y avait plus qu'à accrocher la croix de fer sur ce bloc de glace...

Jauss supervise l'instruction. Mais, après un an d'entraînement, la Sturmbrigade *Frankreich* n'a rien à envier à une unité allemande sur le plan de la discipline et du fanatisme. Dans ce village perdu de Schwarnegast, balayé par tous les mauvais vents du corridor de Dantzig, la mutation semble s'être accomplie. Définitivement. Plus besoin de gradés allemands, néerlandais ou scandinaves pour mettre cette troupe « au pas SS ». Ce sont de jeunes *Unterscharführers* français, sortis de la terrible école de Posen-Treskau et forgés par l'irremplaçable expérience du feu, qui mènent la danse, sur un rythme chaque jour et chaque nuit plus infernal.

D'autres gradés viennent d'arriver à Schwarnegast. Ils sont près d'une vingtaine et portent le Spiegel et les épaulettes de Standartenoberjunker. Ces aspirants sortent tous de l'école de Kienschlag, près de Neweklau, où sont formés désormais les élèves-officiers français et wallons. L'enseignement dure six mois et le programme se trouve exactement calqué sur celui de la célèbre école de Bad Tölz. Impitoyablement sélectionnés à partir de plusieurs centaines de candidats, ces garçons, dont la plupart n'ont pas vingt ans, sont tous destinés à devenir officiers SS après l'obligatoire séjour au front. Ils sont orgueilleux et tranchants. Tout naturellement, ils forment équipe autour de l'Obersturmführer Jauss qui arrive des pays baltes paré d'une légende héroïque qui enflamme leurs rêves.

Ces Oberjunkers ont été jugés dignes par le jury le plus sévère de toute la SS combattante. Alors ils reçoivent presque tous le commandement d'une section ou même parfois d'une compagnie.

Le commandeur Gamory-Dubourdeau, conseillé par Artus et par Jauss, décide de répartir les survivants des Carpates dans les deux nouveaux bataillons.

— Ces « revenants », déclare le vieux militaire, serviront d'exemples et d'aides-instructeurs.

Très rapidement, huit compagnies, à effectifs pleins, sont constituées. La nouvelle Sturmbrigade *Frankreich* regroupe près de deux mille hommes, tandis que les derniers engagés du printemps et de l'été 1944 sont dirigés de Sennheim sur le dépôt de Greifenberg, en Poméranie.

Dans le décor austère de sapins et de lacs de Schwarnegast, les SS français subissent les épreuves d'une nouvelle sélection. Comme dans les romans de la Table ronde qu'affectionnent certains officiers, il semble que les aspirants chevaliers doivent subir des épreuves incessantes, tout au long de la quête de quelque Graal. Ils ne seront jamais assez durs ni assez purs pour affronter la mort.

Dans le sable jusqu'à la cheville, ils traînent des mortiers avec leur plaque de base et des mitrailleuses avec leur affût, ils marchent pendant des heures et des heures, chargés de leur paquetage

d'assaut, ils creusent des trous, tirent sur des cibles mobiles, apprennent à se battre à la baïonnette et à la pelle de tranchée. Les anciens des Carpates ne manquent jamais de raconter leurs combats :

— Les Russes sont à trois mètres de vous. Et vous ne les avez même pas vus arriver.

Les compagnies chantent à tue-tête, en français et en allemand, quand ils passent devant un camp des prisonniers australiens. Des SS avec l'écusson tricolore ! Il y a de quoi surprendre les soldats de Sa Majesté britannique qui regardent ce spectacle avec un flegme scandalisé.

A Schwarnegast, on mange aussi peu qu'à Sennheim ou à Neweklau. Du pain noir et des pommes de terre, une tranche de salami, ou une saucisse, ou un morceau de miel synthétique, un cube de vingt grammes de margarine chaque soir, de l'eau tiède où flottent des épluchures, un café d'orge. Malgré la tristesse du paysage et la misère de leur solitude, le baromètre du moral reste à la hausse. Tous répètent la même question :

— Quand est-ce qu'on va nous envoyer au front ?

*
**

Le front semble enfin stabilisé. De Nice à Aix-la-Chapelle les Alliés sont contenus au-delà des frontières occidentales du Reich. Les Soviétiques n'ont pas réussi à réduire la poche de Courlande ni à s'emparer de Varsovie. Par contre, le front sud s'est effondré et l'Armée rouge a envahi la Bulgarie et la Roumanie, pénétrant jusqu'en Serbie et en Hongrie. Mais Belgrade comme Budapest tiennent encore.

Les communiqués parlent toujours de « défense acharnée ». Les SS français croient naïvement qu'ils vont participer à la grande contre-offensive qui ne peut manquer de se produire, tôt ou tard. Et puis le Reich forge des armes secrètes...

L'entraînement devient si dur que plus personne ne se pose de questions. La saison de la pluie et de la boue arrive très vite maintenant.

La Sturmbrigade *Frankreich* semble capable de reprendre le combat d'un jour à l'autre. Quand naît une rumeur qui tourne longtemps

sur les pauvres masures de Schwarnegast comme un vol d'oies sauvages :

— On va nous mélanger avec les LVF pour former une grande unité française.

— Impossible, ce ne sont pas des SS.

— Il paraît qu'ils vont le devenir.

— Nous, on a mis un an à y arriver. On peut encore les attendre longtemps...

L'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau semble fort inquiet de cette nouvelle. Mais il se sait soutenu par le SS Hauptamt de Berlin, où on ne tient certes pas à galvauder l'esprit de l'Ordre guerrier des nouveaux Teutoniques.

L'essentiel, pour le commandeur, c'est de récupérer peu à peu dans cette région du corridor de Dantzig tous les éléments encore dispersés de la Sturmbrigade *Frankreich*.

*
**

Depuis le printemps 1944, une compagnie de SS français se trouve isolée à Munich. C'est la FLAK que commande l'Oberjunker Fayard. Ce jeune aspirant a fait partie de l'équipe qui a déserté le NSKK pour rejoindre Sennheim, avant même qu'un décret de Vichy n'autorise les Français à s'engager dans la Waffen SS.

Les nécessités de l'instruction antiaérienne ont séparé cette centaine de jeunes Français de leurs camarades restés à Neweklau. Ils en ont acquis un sentiment jaloux de leur autonomie qui ne fera que se renforcer. Ils ont connu les terribles bombardements des villes allemandes et découvert que le front désormais se trouve partout, dans la fumée des incendies, les hurlements des blessés ensevelis et le fracas des immeubles qui s'écroulent, par rues entières.

A la fin du mois d'août, Fayard reçoit l'ordre de rejoindre le corridor de Dantzig.

Dès son arrivée à la gare de Bruss le commandant de la compagnie de FLAK apprend quel sera son cantonnement :

— Vous allez à Leisten, près de Saalesch.

— Mais je croyais que la Sturmbrigade se trouvait à Schwar-negast.

— Justement. Vous ne rejoindrez pas vos camarades. Nous vous mettons dans le même camp que la LVF : il faut bien que les hommes de la Légion s'habituent à vivre avec des SS, puisque la fusion est décidée...

Fayard a un mouvement de mauvaise humeur. Et puis, il se ravise vite. Comme cela promet d'être amusant de transformer ses hommes en « mannequins de la mode SS » ! Et puis, au fond, il n'est pas fâché de conserver son autonomie par rapport aux deux bataillons que l'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau rassemble à Schwar-negast.

L'arrivée de ces premiers SS français à Saalesch provoque la même surprise que l'irruption de ceux de la compagnie Michel à Greifenberg quelques semaines auparavant. Dans ce cantonnement de baraques misérables aux toits crevés et aux murs lézardés, les hommes de la FLAK, malgré la boue qui transforme les chemins en fondrières, manœuvrent comme des automates.

L'eau manque et il faut se laver dans les mares. Peu importe aux jeunes sous-officiers de la compagnie Fayard qui multiplient les inspections et veillent sur la propreté avec une sorte de fureur. Dans la grisaille de cette fin d'été polonais, les hommes de la FLAK restent frais et roses. Leurs camarades de la LVF les traitent d'enfants de chœur et déplorent la morgue qu'affectent ces garçons et leurs chefs. Les SS s'obstinent à vivre à part, dans leur monde clos. Le soir, à la nuit tombante, ils se réunissent sur le seuil des masures qui servent de cantonnements et chantent... en allemand.

*
**

L'administration de la Wehrmacht mérite sa réputation tatillonne. Tout est comptabilisé. Même si les événements de guerre provoquent d'importants retards. Un soir, une nouvelle se répand dans les cantonnements de l'ancienne LVF :

— On doit toucher le « Marketen¹ ». Il nous court après depuis la Russie blanche...

1. Le *Marketenderei* est constitué de denrées d'épicerie et de bazar que les soldats de la Wehrmacht et de la Waffen SS pouvaient acheter une fois par mois.

Aussitôt, une queue gigantesque se forme devant les bureaux de l'intendance. Les légionnaires regagnent leur baraques, les bras chargés de victuailles et de bouteilles.

Le caporal Grenier qui ne se montre pas peu fier d'appartenir à la 1^{re} section de la 1^{re} compagnie, que commande le lieutenant Fantin, un des piliers de la « vieille Légion », demande à un de ses camarades :

— On partage avec les jeunots ?

— T'es pas fou ?

Mais, finalement, l'idée fait son chemin. Des LVF viennent chercher les SS et les invitent :

— Venez boire un coup...

Rapidement, les tournées se multiplient. Le schnaps délie les langues. On parle, on rit, on chante. Les garçons de la FLAK découvrent que ces soldats à qui ils trouvent des allures de brigands ont de passionnantes aventures à raconter. La neige, les isbas, les partisans... Avec eux, ils glissent en traîneau dans les immenses forêts aux sapins encapuchonnés de neige. Ils galopent sur la steppe sans fin, dans un nuage de poussière ocre. L'alcool leur brûle l'estomac. Mais peu importe. Ils naviguent sur la Volga, ils se battent dans l'armée de Stenka Razin, le libre cosaque, ils culbutent les filles dans les champs de tournesols, ils aperçoivent, dans le brouillard irréel de l'eau-de-vie et de la mélancolie, les coupoles du Kremlin qui scintillent sous le soleil d'hiver, tandis que la Légion va prendre position à quelques dizaines de kilomètres de la capitale soviétique sur la surface glacée du lac de Djukovo...

Tout se brouille rapidement. Saalesch rompt ses amarres et part à la dérive, cap à l'Est, vers l'immense Russie dont les anciens de la LVF ne se guériront jamais. Dans cette bourgade perdue du Corridor polonais, alors que déjà le mauvais vent d'automne fait frémir les roseaux sur les berges des étangs noirs et froids, les garçons de la FLAK découvrent la chaleur de retrouver des compatriotes. Ils sont des mêmes provinces, parfois des mêmes partis, ils gardent en commun une confuse espérance. Ils portent le même uniforme étranger. Le schnaps coule toujours.

On chante Monika et Rose-Marie. On fait une place à la

Madelon. Derrière toutes les filles à soldats, se profilent soudain des souvenirs et des visages.

Les jeunes racontent à leur tour les alertes sur Munich, le combat de leurs pièces de FLAK contre les avions alliés. Ils jouent un peu aux anciens combattants. Les anciens de Russie les écoutent en souriant. De toute façon, les voilà tous emportés par le même tourbillon. LVF ou SS, cela n'a plus aucune importance, à l'heure des durs combats qui se préparent.

— A la santé de la brigade ! A la santé de l'empereur Charlemagne !

Les bouteilles du « Marketen » se vident les unes après les autres. Tout le ravitaillement y passe. Les voix s'éraillent et les chansons hoquètent comme un disque rayé :

Monika, chère compagne

Je suis parti fier et joyeux

Je reviendrai victorieux... torieux... torieux...

Ils boivent encore à la victoire. Ils se regardent dans les yeux, soudain graves :

— Au Führer !

— A Jules !

La glace est rompue. Ils tombent dans une eau froide. Ils patagent encore un peu. Et puis ils s'en vont se coucher. Bras dessus, bras dessous, comme de vieux camarades.

*
**

Le lendemain à l'aube, l'Oberjunker Fayard trouvera pour la première fois sa compagnie bien longue à rassembler. Les sous-officiers multiplient les coups de sifflet. Les jeunes SS ronflent à poings fermés. Il faudra les réveiller à coups de seaux d'eau froide. Pour beaucoup, ils ont pris cette nuit la première cuite de leur vie. Mais Fayard connaît le remède à toutes les gueules de bois :

— *Hinlegen ! Auf ! Marsch, marsch... Hinlegen ! Auf !*

Ce n'est pas bien difficile : rapidement, un simple geste du pouce suffit pour commander la manœuvre.

— On voit la mer !

— Mais non, c'est un champ de betteraves.

Le convoi roule vers le nord. Direction Stettin. Bientôt la Baltique, ses flots gris, ses mouettes aux cris rauques et les filles qui les attendront dans chaque port, de Reval à Hambourg. Ils se collent à la vitre du compartiment, se bousculent, hurlent à tue-tête des chansons de corps de garde. Ils ont un peu mangé, beaucoup bu. Sur leur tenue feldgrau, ils portent l'aigle de la Kriegsmarine.

Ils arrivent de Duisburg où ils ont formé une compagnie d'instruction, rattachée à un des dépôts des équipages de la flotte du Reich.

Flotte sans mer libre. Il ne reste plus que quelques poches sur l'Atlantique. Cherbourg est tombé le 22 juin, Brest le 9 août, Toulon le 15 août. Il y a juste un mois. Peu leur importe. Ils se battront sur la Baltique. Parmi eux, beaucoup de Bretons et de Normands croient avoir un compte ancestral à régler avec la Royal Navy. Tant pis, ces Français ils se vengeront de Trafalgar en attaquant Cronstadt.

Ils chantent une fois encore la vieille chanson de la Kriegsmarine :

Denn wir fahren gegen Engelland, Engelland !

C'était l'air que jouait la musique des équipages, le 30 juin dernier, à Sennheim, lors de la prestation de serment.

*
**

Robert Soulet semble perdu dans ses souvenirs. Il revoit la cour de la caserne de Sankt Andreas, au pied des Vosges, avec le sommet bleuté de l'Hartmannswillerkopf. Il n'oubliera jamais l'atmosphère étrange qui régnait dans ce centre d'instruction où se côtoyaient les volontaires de la Kriegsmarine et ceux de la Waffen SS. Son ami Serge Vincenti, un immense Catalan aux cheveux sombres, lui lance :

— Tu te souviens ? Nous avons touché la veille nos tenues bleues. Les officiers marinières vérifiaient si les rubans étaient bien à la longueur réglementaire, au millimètre...

Curieuse idée d'avoir installé un des centres d'instruction de la Marine au cœur de l'Alsace ! Mais les autres garnisons leur avaient semblé aussi étranges : Mannheim, ou bien Duisburg où avait été formée cette seconde compagnie de Français de la Kriegsmarine.

Les champs de betteraves succèdent aux champs de betteraves. Parfois, un bosquet sombre, comme un vaisseau ancré sur ce paysage plat et triste, déjà sablonneux. Certains n'ont jamais connu la mer. De leur futur métier, ils n'ont appris qu'à nouer des nœuds incompréhensibles et à souquer ferme sur les avirons, dans le cadre paisible du lac de Duisburg, exercice baptisé « la galère »... Ils en gardent encore les paumes calleuses.

La caserne leur paraît déjà bien lointaine, avec les vociférations du Bootsmaat Joest, le second-maître qui avait la charge d'un des groupes du peloton des futurs gradés. En quelques semaines Robert, Serge et leurs camarades ont appris un argot maritime incompréhensible aux soldats allemands de l'armée de terre. Le soir, l'officier marinier de service ordonnait : « *Ruhe im Schiff ! Licht aus !* » (Silence dans le bateau ! Éteignez la lumière !). Soulet s'était fait réprimander parce qu'il avait parlé de *Bett* (lit), alors que la Kriegsmarine ne connaît que des *Koje* (couchette).

Ils se veulent marins, rien que marins. Presque tous se sont fait tatouer. Des cœurs, des ancres, des serments et des devises.

— Montre-nous ton corbeau à roulette...

Une fois encore, le garçon ouvre son caban pour exhiber le magnifique aigle à croix gammée dont les ailes s'ouvrent sur sa poitrine, d'une épaule à l'autre. Il « roule des mécaniques », fait saillir ses pectoraux et conclut :

— Ce sont les filles de Gotenhafen qui vont en profiter !

La boutade relance les chansons. Filles de La Rochelle ! Filles de Camaret ! Ils hurlent, agitent leurs bonnets aux longs rubans à chaque gare, jaillissent aux portières.

Plusieurs centaines de Français servent déjà dans la Kriegsmarine. Les premiers volontaires, embarqués à bord des sous-marins, rôdent en ce moment en enfants perdus sous les houles de l'Atlantique. Eux, ils rêvent de se battre à bord des vedettes rapides, les Schnell Boote de la mer du Nord et de la Baltique.

*Nous sommes les fameux corsaires
Les rois redoutés de la mer...*

Tout un folkore ressurgit. Les grenades remplacent les sabres d'autrefois, mais les équipages des vedettes rapides rêvent tous d'abordage. Au large des côtes de Norvège, peut-être quelque cargo britannique isolé...

*
**

— *An Land gehen !* (A terre !) hurle le Bootsmaat allemand Gunther Lenke qui escorte le convoi.

Le train s'est arrêté dans une petite gare. Les Français déchiffrent une inscription en lettres gothiques : « Greifenberg ».

— Mais où est la mer ?

— T'en fais pas, tu la verras ta mère !

— C'est malin...

Les volontaires de la Kriegsmarine, encombrés de leur grand sac de toile, descendent du train. La Poméranie est une province maritime. Mais la Baltique se trouve encore à des dizaines de kilomètres. Alors, ce sera une nouvelle caserne, un nouveau dépôt des équipages, un nouvel entraînement d'Infanteriedienst, avec le fastidieux démontage et remontage de la mitrailleuse MG 42...

— Vise un peu les écussons tricolores !

— Des gars de la SS ! Ils ont pas l'air marrants.

Casqués, jugulaire au menton, baïonnette au ceinturon, le visage fermé, une patrouille de SS français fait les cent pas sur le quai

de la gare. Ces garçons de la Sturmbrigade *Frankreich* ne répondent pas aux lazzis des matelots et regardent d'un air méprisant leurs bruyants compatriotes, qui débarquent dans cette petite gare poméranienne en évoquant à tue-tête la virginité des filles de Camaret.

Les marins débarquent. Le Bootsmaat Gunther Lenke qui les a conduits à bon port remonte dans le train. Il a l'impression de les avoir un peu trahis et cache sa mélancolie sous des recommandations bourruées :

— *Meine Herren, immer eine grosse Disziplin !*

Mais cette discipline qui fait la force des armées va subir une terrible éclipse quand les volontaires français de la Kriegsmarine découvrent qu'ils sont tout simplement mutés ... à la Waffen SS.

Des cris fusent sur les quais de Greifenberg, tandis que le convoi s'ébranle dans un nuage de vapeur :

— Les salauds ! Ils auraient pu nous prévenir !

Ils scandent sur l'air des lampions : « Des bateaux ! Des bateaux ! » et s'assoient sur leurs sacs, bougons, au bord de la révolte. Serge Vincenti, toujours curieux, se renseigne sur l'uniforme de la nouvelle formation où ils doivent être affectés, tandis que Robert Soulet répète à la ronde :

— *Befehl ist Befehl*. On ne vous l'a pas assez appris ? La cause reste la même. Et aussi le patron. Alors, SS ou marins, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Mais la plupart de ses camarades sont surexcités. Quelques meneurs commencent à souffler le vent de la révolte :

— Nos contrats précisaient que nous devions servir uniquement dans la Kriegsmarine...

— Fous-nous la paix ! rétorque Soulet. Le contrat, tu l'as signé à Caen. Tu peux toujours y retourner si tu n'es pas content.

— J'veux pas être SS.

En rechignant, les marins traversent Greifenberg en traînant la patte. Ils ont quand même découvert quelques chariots pour entasser leurs sacs. Aux fenêtres, les derniers légionnaires de la LVF en attente de partir pour Saalesch considèrent d'un air goguenard l'arrivée de ce renfort imprévu de la Kriegsmarine.

*
**

Sitôt le poste de garde franchi, la brise de révolte se transforme en tempête :

— C'est le bordel !

— Pas d'ordres, pas de chefs. Rien pour bouffer. Rien pour pioncer. On voit bien qu'on retrouve l'armée française !

— Ces enfoirés, c'est même pas des SS, c'est des LVF !

Les volontaires de la Kriegsmarine, soumis à un intense dressage germanique où même le « Meldung », le rapport quotidien, doit se faire en langue allemande, découvrent brusquement, au fin fond de la Poméranie, une caserne « à la française ». Ce retour aux traditions courtelinesques va les ancrer encore davantage dans leur refus hargneux.

Les matelots se dispersent au hasard de chambrées où des malins ont dévissé les ampoules électriques pour on ne sait quel trafic. Des groupes continuent à se former et à discuter. De longs concilia-bules se tiennent entre les chiottes et les cuisines.

— Demain on va voir ce qu'on va voir !

Le matin, au rassemblement, seuls quelques rares marins sont restés en tenue feldgrau et se sont même débrouillés pour arborer des Spiegel SS, un aigle à croix gammée sur le bras gauche ou une tête de mort au calot à la place de la cocarde noir-blanc-rouge de la Wehrmacht. Les autres se sont mis en tenue bleue, dans un geste de défi : marins, ils sont ; marins ils resteront.

Les légionnaires traînant encore dans les couloirs de la caserne prennent cette sédition comme une immense rigolade. Toute manifestation de l'individualisme français les réjouit et ils encouragent leurs nouveaux camarades :

— Faut pas mollir, les petits gars. Nous non plus, on veut pas être SS.

Mais les raisons divergent. Les marins ne rêvent qu'à regagner le sein de l'armée allemande, tandis que les légionnaires se réclament de l'armée française. Rapidement, ils ne parlent plus le même langage.

Des garçons qui se sont battus devant Moscou pendant le terrible hiver 1941 haussent les épaules et concluent, découragés :

— Alors, vous aussi, vous êtes plus boches que les Boches...

Isolés, la plupart des marins finissent par capituler. Ils vont

rendre leur paquetage et abandonnent leur tenue bleue au magasin. Mais presque tous déclarent avoir perdu le ruban de leur bonnet. Ils le garderont en souvenir. Dernière coquetterie. Quelques rescapés de Dunkerque, de Mers-el-Kébir ou de Toulon rangent soigneusement ce ruban noir aux lettres gothiques d'or avec leur pompon rouge, dernier vestige de leur temps de service dans la « Royale ».

*
**

Un malaise demeure parmi les nouveaux venus. Les marins qui viennent d'arriver à Greifenberg rencontrent des camarades engagés avant eux et que les ordres de Heinrich Himmler ont arrachés de leur bâtiment.

— On était peignards, avec quelques bons copains, à bord de dragueurs basés à Bremerhaven. On avait tous notre petite amie à terre. Et voilà ces cons qui nous récupèrent pour aller jouer au pousse-cailloux dans la Biffe.

Ce n'est pas tant la Waffen SS qui les rebute, mais cette infanterie que tous les marins du monde méprisent. Les anciens ne cessent de râler. Les plus véhéments arrivent tout droit des batteries antiaériennes de Pillau, près de Königsberg, où tout un groupe de Français de la Kriegsmarine formait un petit clan autonome.

Matelots et légionnaires fraternisent peu, malgré la présence dans les deux unités d'un fort contingent de Bretons qui parviennent toujours à dénicher quelque bouteille de « gwinn ru » et se parlent longuement du pays natal, avec une larmoyante mélancolie dont on se sait trop si elle vient de l'alcool ou de l'hérédité.

Au bout de quelques jours, une reprise en main s'esquisse. Les plus remuants des révoltés sont envoyés au camp de concentration de Dantzig-Matzkau.

Leurs camarades, privés de meneurs, baissent la tête.

Pour ceux qui restent à Greifenberg, l'oisiveté succède à l'indiscipline. Rien de plus dangereux. Il faut absolument les occuper. Un matin, au rapport, la décision provoque quelques surprises :

— Les « volontaires » venant de la Kriegsmarine seront formés

en Kommandos de vingt hommes. Ils seront répartis dans les fermes des alentours pour la récolte des pommes de terre.

Des sourires s'allument aussitôt : à la campagne, il y a toujours moyen de bouffer. Et puis cette caserne leur tape déjà sur les nerfs, avec ses adjudants qui, malgré leur tenue feldgrau, évoquent les romans antimilitaristes du temps de l'affaire Dreyfus.

Pendant une douzaine de jours, les marins se transforment en paysans et dévorent presque autant de pommes de terre qu'ils en récoltent. Le soir, autour de la table, où manquent le chef de famille et ses fils aînés partis « quelque part en Russie », ouvriers agricoles ukrainiens, prisonniers de guerre français et matelots promis à la SS, partagent le pain noir et le tabac gris. Octobre approche. Les Alliés sont à Besançon et à Nancy. On s'est battu — durement — près d'Arnhem et dans Varsovie. L'Armée rouge déferle sur les pays baltes.



Douze jours plus tard, gavés de pommes de terre et leurs musettes bourrées de provisions, les marins rejoignent Greifenberg. Une nouvelle les attend :

— On déménage.

La caserne se vide. Les anciens de la LVF, les SS français et les nouveaux « volontaires » actuellement à Greifenberg doivent rejoindre le territoire de Konitz.

— On part pour le corridor.

— Faudra faire gaffe aux courants d'air.

— Pas question de mourir, pour Dantzig...

Les Français s'entassent dans les wagons. Le train s'ébranle vers l'est. Un matin de septembre, le convoi s'arrête en gare de Stargard. Puis défilent sans fin des forêts, des champs, toute la Poméranie de grisaille et de labeur. De gros nuages sombres annoncent la côte baltique toute proche. Des bourgades apparaissent dont le nom les laisse indifférents : Belgard, Neustettin, Hammerstein...

Des camps de prisonniers avec leurs miradors, de longues colonnes d'hommes la pelle sur l'épaule, des femmes en fichus qui conduisent

des chariots. Parfois une grosse ferme avec son toit de chaume qui ressemble à une barque renversée.

Voici maintenant le corridor de Dantzig. Une ville grise et triste. Konitz. Le train passe.

Le soleil se couche. Il fait sombre. Déjà froid. Ils sont arrivés dans une zone militaire de cent kilomètres de côté où les terrains de manœuvres s'étendent à l'infini, entre les villages à demi évacués.

Le train s'arrête à Bruss. Ils descendent et piétinent dans le brouillard. On ne voit que des mesures, des terrains vagues, des barbelés. Une patrouille guide les nouveaux arrivants :

— En route, les gars. Il y a encore quelques bornes à se farcir.

Ils râlent un peu et prennent le pas de route en traînant leur barda. La file s'étire, aussitôt mangée par le brouillard. Ils sont quatre cents marins perdus dans la brume. En pleine nuit, ils arrivent enfin à Saalesch.

Le brouillard s'épaissit. Ils s'arrêtent devant des baraquements où des cuistots leur distribuent un rapide « Verpflegung ». Déjà des gradés hurlent des ordres :

— Une compagnie reste à Saalesch. L'autre part pour Leisten. Tout de suite. Allez, grouillez-vous.

Encore quelques « bornes » dans la nuit et le brouillard humide. L'automne polonais arrive vite. Les traînards pressent le pas.

Leisten est un village comme il en existe tellement dans cette région militaire de Konitz : quatre bicoques au toit crevé, un chemin transformé en fondrière par les premières pluies de la mauvaise saison. Les marins découvrent la Waffen SS en piétinant dans la boue jusqu'aux genoux.

— Enfin, on est arrivé.

Pas question. Il y a encore deux kilomètres pour le « Waldlager », le cantonnement de la forêt. Quelques baraques, de la paille, le bonheur quoi...

Une nuit de repos.

*
**

Un coup de sifflet strident. Et aussitôt surgit l'Unterführer vom Dienst. Botté, casqué, l'œil dur et la voix brève :

— *Aufstehen !* hurle l'U.v.D.

Les marins, mal réveillés, commencent à râler, pour ne pas trop en perdre l'habitude. La tempête se déchaîne :

— Vous n'êtes pas contents ? Vous allez apprendre à me connaître. Je suis le Rottenführer Labrousse. Et d'abord, mettez-vous au « stillstehen » devant l'U.v.D.

Au garde-à-vous devant un simple caporal-chef ! Décidément, on ne plaisante pas à la Waffen SS. Rassemblement immédiat.

Arrive aussitôt un jeune Standartenoberjunker qui semble tout droit sorti de l'école. Il a l'air encore plus rogue que le sous-officier. Son discours se résume en une seule phrase : « Ici, on file droit. »

L'autre compagnie est également commandée par un aspirant. Martret et Brasseur sortent tous deux de la Junkerschule de Neweklau. Ils sont SS autant qu'on peut l'être et semblent ravis d'avoir pour « chien de garde » un Spiess allemand du régiment *Germania*. Tous les instructeurs sont des SS français rescapés des Carpates. Beaucoup ont été blessés six semaines auparavant et sortent de l'hôpital. Leur moral semble intact. Ils se veulent féroces.

Ce « Waldlager » polonais semble abandonné de tout. Les nouveaux SS, pour boire et se laver, n'ont qu'un maigre ruisseau au-dessus duquel bourdonnent les moustiques.

Les hommes touchent un fusil Mauser, une toile de tente camouflée, et partent aussitôt pour l'exercice. Huit heures par jour. Pour commencer. Poussière et boue. Le rythme reste le même que dans tous les centres d'entraînement de la SS. Sans cesse, les instructeurs hurlent :

— *Hinlegen !... Auf ! Marsch, marsch !*

II.

— Le Rhin !

Silencieux et accablés, ils se tassent aux portières des wagons. Habillés d'uniformes bleus ou kaki, coiffés de bérets basques ou alpins, chaussés de godillots que prolongent des housseaux de cuir, ils s'efforcent de copier l'armée française jusque dans le détail de sa tenue. Mais ils portent sur la poitrine et sur le béret le « gamma » de la Milice française, créée en janvier 1943 « pour participer à la vie publique du pays et l'animer politiquement par une action de vigilance et de propagande », statut assez vague mais qui implique fatalement des tâches de « maintien de l'ordre ».

Ils sont cinq ou six mille francs-gardes rescapés de la guerre civile. Jusqu'au bout, ils ont cru Joseph Darnand et les chefs qui leur affirmaient qu'ils ne quitteraient jamais le territoire français. Mais le pont de fer tremble sous le passage du convoi. Le fleuve roule ses eaux glauques. En ce 21 septembre 1944, les miliciens passent en Allemagne. A leur tour, ils deviennent des fugitifs et des exilés.

Depuis une dizaine de jours, ils moisissaient dans le camp de concentration de Natzviller-Struthof, près de Schirmeck, à mille mètres d'altitude dans la forêt vosgienne, ne sachant même plus s'ils étaient des combattants ou des prisonniers. Des déportés alsaciens ou lorrains, squelettiques dans leurs « pyjamas » rayés bleu et blanc, les regardaient haineusement. Depuis des mois et des mois, ces hommes qui refusaient la loi du Reich souffraient et mouraient

dans ce décor concentrationnaire, entre les baraques bouclées par une double enceinte de barbelés et les chantiers de la carrière et de la bétonneuse. Les miradors se dressaient plus haut que les sapins.

Maintenant, le convoi de la Milice atteint la rive gauche du fleuve. L'irréversible est accompli. Dans ce bruit de ferraille, dans cette odeur de vapeur, les francs-gardes savent que chaque tour de roue les éloigne de leur pays. Ceux de zone Sud semblent les plus accablés. Plus patriotes traditionalistes que militants révolutionnaires, plus ruraux que citadins, ils sentent mieux que leurs camarades parisiens qu'on ne peut « emporter la patrie à la semelle de ses souliers ».

— Le chef nous avait pourtant promis...

Ils ont suivi Darnand comme Darnand suivait l'idée qu'il se faisait de la France : les yeux fermés. Il y a quelques jours, il se trouvait avec eux au Struthof. Bougon et amer. Il tirait sur une pipe éteinte, rabattait son béret sur les yeux et engueulait les hommes de garde qui ne savaient pas présenter les armes ou qui boutonnaient mal les poches de leur vareuse. Il a dégradé tout le monde, nommé quelques responsables d'unités hâtivement reconstituées, redressé le moral à grands coups de gueule. Les plus courageux sont aussitôt partis pour de longues marches d'entraînement par les chemins caillouteux des Vosges. Les francs-gardes, dans les baraques du Struthof, ont recommencé à nettoyer et à graisser leurs armes. On parlait d'un réduit dans les Vosges, une espèce d'Alsace milicienne, entre la France gaulliste et l'Allemagne hitlérienne. Un grand drapeau tricolore flottait sur le camp. Les résistants déportés n'y comprenaient plus rien et regardaient les miliciens avec des yeux pleins de surprise et de haine.

*
**

Le convoi roule en Allemagne. Les francs-gardes somnolent, ivres de dégoût. Une dernière bouteille circule encore. Quelques jeunes chantent à tue-tête :

*Contre les rouges, contre l'ennemi,
Partout où le devoir fait signe,*

*Soldats de France, soldats du pays,
Nous remonterons vers les lignes...*

Ils roulent vers l'est. Les têtes dodelinent sur les armes. Ils quittent la France avec tout un arsenal, des Mas 36 et des FM 24/29 de l'armée d'armistice, des mitraillettes Sten parachutées par les Anglais et récupérées au cours d'opérations contre les maquisards, quelques vieilles mitrailleuses Hotchkiss. Le refrain retentit encore dans le wagon de marchandise, où les miliciens sont couchés ou assis sur des bottes de paille :

*O camarades, le combat qui commence
Est à nos âmes symbole d'espérance...*

— Vos gueules, les jeunes ! Y en marre de vos chants boches.

La Milice rassemble, au nom de l'anticommunisme, des hommes venus de tous les horizons. Idéalistes et crapules, vétérans des deux guerres et gamins de seize ans, aventuriers et boy-scouts. Ceux du Midi restent souvent monarchistes et surtout catholiques. Ce sont des sortes de Chouans ayant suivi jusqu'au bout quelque hobereau et même dans certains cas le curé de leur village. Ceux de zone Nord se proclament plus volontiers « fascistes » et n'ont revêtu la tenue bleue, imitée des chasseurs alpins, que pour trouver des armes. Et s'en servir.

Les chanteurs hurlent encore plus fort. Ils rêvent de bagarres. Des paroles françaises sur un air allemand ne les gênent pas. Au contraire. Même si ce n'est pas bien vu à la Milice, ils commencent à croire qu'au-dessus de la France il existe peut-être une patrie qui s'appelle l'Europe. Ils discutent à voix basse :

— Plutôt que de rester avec ces vieux débris, on déserte et on rejoint la SS.

Les vrais révolutionnaires sont fanatiques mais peu nombreux. La SS reste, pour la plupart des miliciens, une sorte de monstre. Influence de Maurras et de l'Action française : le dragon de Siegfried ressemble à la Tarasque qui effraie tant les enfants sur le pont de Beaucaire à Tarascon. Quel chemin du Rhône au Rhin !

Maintenant, le moment est venu de payer — et au prix fort — ce raisonnement qui fut celui de tous les miliciens, de Joseph Darnand au dernier de ses francs-gardes : il faut nous-mêmes « maintenir l'ordre » en France pour éviter l'intervention directe des Allemands. Terrible engrenage qui explique la haine semée sur leurs pas. Pour avoir « fait le tri », la Milice est haïe, en bloc. Passer en Allemagne devient pour les miliciens une question de vie ou de mort.

*
**

Par les portières largement ouvertes de leurs wagons de marchandises, les francs-gardes découvrent un pays où tout leur semble étranger. Avec les accents de toutes les provinces d'Occitanie, ils commentent le spectacle insolite des maisons au toit pentu, aux poutres apparentes, au jardinet fleuri. Les uniformes, les visages, les lettres gothiques qui se détachent au fronton de gares pimpantes et irréelles comme des jouets d'enfants, tout cela accentue le dépaysement et l'amertume.

Le train roule vers le sud-est. Les Méridionaux trouvent le paysage du Wurtemberg grave et triste.

— On n'est pas sorti de l'auberge, siffle entre ses dents Pierre Briaut, de la Franc-garde de Nîmes.

— Que veux-tu, dit Robert Froitat, de la Franc-garde de Mâcon, on a voulu y aller, faut y aller jusqu'au bout.

Mais aucun ne devine encore quel pourra être ce bout. Que viennent-ils faire en Allemagne ? D'abord, échapper à la mort qui les attend dans les prisons et sur les chemins de leur pays. Ils s'en rendent compte obscurément, même s'ils ne réalisent pas encore la terrible explosion de vengeance et de haine qui suit le départ des Allemands, ces Allemands dont ils se trouvent désormais les alliés, bon gré mal gré, pour un meilleur, de plus en plus improbable, et pour un pire, de plus en plus certain.

Le Dr Philippe Joubert, responsable des jeunes miliciens regroupés dans l'Avant-garde de la région parisienne, rallume sa pipe d'un air pensif. Il a un visage osseux et pâle. C'est un croyant de l'ordre nouveau. Hanté par un fascisme mythologique et chevaleresque.

Mais il pèse sa responsabilité. Des enfants de quatorze ans l'ont suivi dans cette aventure. Ils ont découvert avec stupéfaction, en écoutant les récits de leurs camarades au Struthof, les horreurs de la guerre civile. Les francs-gardes qui ont « fait » le Vercors ou le Limousin, encadrés par des chefs responsables, anciens officiers d'active, se sont battus comme des soldats; au moins comme des gendarmes. Mais de petits groupes se sont créés dans toute la France pour mener, à leur propre compte, la lutte « antiterroriste ». Assassinat pour assassinat. Torture pour torture. Œil pour œil. Sang pour sang. Des deux côtés, des innocents et des coupables ont connu la même mort affreuse. La balle dans la nuque. Horrible retournement de l'Histoire : parfois des miliciens à Sacré-Cœur et scapulaire se sont conduits comme les « Bleus » des colonnes infernales traquant les Chouans à travers la Vendée. Haines familiales, vengeances en chaîne, crimes crapuleux. Les dix jours du Struthof, dans ce camp de concentration où erraient encore des détenus faméliques, baptisés par leurs gardiens allemands « criminels de droit commun », ont créé un véritable bouillon de culture où le meilleur a côtoyé le pire, dans une atmosphère de déroute et de crasse. Les jeunes de l'Avant-garde suivront Philippe Joubert jusqu'au bout, mais ils viennent de découvrir l'enfer derrière leur rêve.

*
**

Le train roule dans la nuit. Les miliciens sommeillent. Les chanteurs se sont tus. Les râleurs ont cessé de se plaindre. Il n'y a plus rien à faire. Tous pressentent obscurément que le destin va décider pour eux. Même Darnand n'est plus le patron.

*
**

Le 22 septembre 1944, le convoi de la Milice arrive à Ulm. Les hommes s'alignent tant bien que mal sur le quai de la gare. Les civils allemands n'ont jamais vu ces uniformes français portés par d'autres que les prisonniers de guerre. Et pourtant, ces hommes gardent leurs armes. Ils envahissent tous les bâtiments de la gare.

La Franc-garde repliée à Ulm comporte une dizaine de « cohortes »

de trois ou quatre « centaines » chacune. Les chefs s'agitent sur le quai. On reconnaît vite les officiers d'active, un peu perdus devant cette unité qui n'est encore qu'un troupeau. Ordres et contrordres se succèdent. Plus une seule caserne n'est disponible. Les miliciens logeront dans des écoles, dispersées à travers toute la ville.

Ils se dirigent vers leurs cantonnements. Au pas et en armes. La rapide reprise en main du Struthof commence à faire son effet. Ils restent toujours encadrés par les chefs qu'ils connaissent. Pour le moment, la Franc-garde demeure groupée, autonome à défaut d'être unanime.

— Une, deux... Une, deux... Redressez la tête... Balancez les bras... Une, deux... Une, deux...

*
**

Jamais les miliciens n'auront tant défilé que depuis leur arrivée à Ulm. Pour prévenir toute nouvelle crise du moral, les nouveaux cadres nommés par Darnand au Struthof n'ont trouvé d'autre parade que de multiplier les exercices de pied ferme. Déjà, une rapide sélection a renvoyé en direction des camps ou des usines du Reich les vieillards, les gamins, les inaptes et quelques fortes têtes qui se sont déjà trop fait entendre dans les tavernes de cette petite ville, un peu oubliée par la guerre sur les bords d'un Danube paisible.

— Arme sur l'épaule... droite ! En avant... marche !

Les souliers cloutés frappent le sol en cadence. Les civils allemands découvrent avec surprise une troupe qui porte l'uniforme français et qui prend des airs farouches, sans même savoir sur quel front elle sera engagée...

*
**

Ils sont environ quatre mille miliciens rassemblés à Ulm. A leur tête, un des plus fidèles compagnons de Joseph Darnand : Jean Bassompierre.

Parce que la particule est bien portée à la Milice et qu'il a existé naguère un maréchal de ce nom, Jean Bassompierre se garde

bien de corriger quand on l'appelle Jean de Bassompierre. Petite vanité qui n'affecte ni l'idéalisme du personnage qui est profond, ni sa fidélité à la Milice qui reste étroite. Il ne se cache pas de rester un inconditionnel de Joseph Darnand.

Dès sa jeunesse, cet élève des Sciences politiques milite dans les rangs des « camelots du roi », mais il croit rapidement trouver dans l'armée le seul ordre où puisse s'exalter son amour de la France. Appelé sous les drapeaux en 1936, il suit les cours d'officier de réserve à Saint-Cyr et réussit à se faire admettre en situation d'activité. Pendant la « drôle de guerre » il commande un avant-poste à Conchetas, près de Saint-Martin-Vésubie. Ce lieutenant d'infanterie alpine de forteresse, réputé « fasciste », lutte énergiquement contre l'armée italienne. Il s'obstine même à prolonger le combat après la signature de l'armistice et, malgré les ordres, fait exploser deux cent mille cartouches de mitrailleuse.

Ce feu d'artifice termine la guerre du lieutenant Bassompierre qui regagne aussitôt Nice. Là, Joseph Darnand organise la Légion des Combattants, puis le Service d'Ordre Légionnaire. Bassompierre devient son bras droit — au côté du R.P. Brückberger qui, lui, ne tardera pas à rejoindre la Résistance.

A la fin de l'été 1942, Jean Bassompierre s'engage dans la Légion tricolore, avec une poignée d'autres chefs du SOL qui croient partir pour quelque croisade.

Nommé capitaine, il commande une compagnie, puis, par intérim, le 1^{er} bataillon de la LVF. Le 2 novembre 1943, au cours d'une prise d'armes, il demande à ses hommes de rendre les honneurs aux morts de 39-40, aux légionnaires tombés en Russie et aux Français libres de Bir-Hakeim...

Patriote jusqu'au chauvinisme, chrétien jusqu'à la dévotion, milicien jusqu'au sectarisme, Jean Bassompierre se veut un homme tout d'une pièce, avec une silhouette massive et un regard rêveur derrière les verres épais de ses lunettes aux grosses montures d'écaille sombre.

Quand Darnand devient secrétaire d'Etat au Maintien de l'ordre, en janvier 1944, il demande à Bassompierre de prendre la tête de la Milice en zone Nord. A ce titre il dirige la répression, lors de la révolte des quatre mille détenus de droit commun de la prison

de la Santé le 14 juillet 1944. L'idéalisme, pour Bassompierre, n'exclut pas la fermeté.

Bien qu'il ait porté l'uniforme allemand sur le front de l'Est pendant plus d'un an, le capitaine Bassompierre garde de sa jeunesse maurrassienne une incorrigible germanophobie. S'il tolère à la rigueur la Wehrmacht, il se méfie de la Waffen SS qu'il rapproche volontiers des services de police du SD avec lesquels il n'a cessé, depuis le début de l'année, d'entrer en conflit. Et puis Bassompierre n'oublie pas que son frère cadet se bat dans les rangs gaullistes.

C'est un homme déchiré qui commande la Franc-garde en exil à Ulm.

*
**

Deux officiers vont aider Bassompierre de toute leur expérience de militaires de carrière. Le capitaine Emile Raybaud ne saurait passer inaperçu. Il a la stature et le masque d'un « seigneur de la guerre ». Méridional au teint clair et aux yeux bleus, il a choisi les chasseurs alpins dès sa sortie de Saint-Cyr et a servi comme lieutenant au 20^e BCA d'Antibes. Il semble très marqué par l'esprit si particulier de cette arme. Pour lui, le jaune se dit jonquille, le rouge bleu-cerise et il aime que Darnand soit aussi un ancien « diable bleu ». Raybaud, comme beaucoup d'officiers d'active, s'est tenu à l'écart de la politique, mais son anticommunisme en a fait un partisan acharné de la Révolution nationale. De la Légion des Combattants il s'est retrouvé à la Milice, sans avoir l'impression de dévier d'une ligne aussi rigoureuse que tricolore. Ses compétences militaires l'ont conduit à la tête de plusieurs cohortes miliciennes « sur le terrain », notamment en Savoie. Il se veut avant tout un homme d'ordre et s'impose sans effort, tant sont grands son ascendant et son prestige.

A côté d'Emile Raybaud, le capitaine Victor de Bourmont passe un peu dans l'ombre. C'est un homme d'assez petite taille, avec une grosse tête, une voix criarde et un uniforme qui ne semble jamais à sa taille. Il ne manque pas de personnalité mais de prestance. En 1939, il sert comme lieutenant d'active dans un régiment de tirailleurs marocains. Il a déjà trente-deux ans. On le dit renfermé,

il est timide. Fait prisonnier en 40, il se porte volontaire l'année suivante pour combattre en Syrie dans l'armée du général Dentz. Les Allemands le libèrent, mais quand il arrive en zone libre, les combats sont terminés. De Bourmont ne connaît pas d'autre métier que celui des armes. L'armée d'armistice dissoute, il entre à la Milice par esprit militaire plutôt que par choix politique. Il s'affirme monarchiste, et légitimiste qui plus est. Il descend du maréchal de Bourmont mais n'aime guère qu'on lui parle de cet ancêtre encombrant¹. D'ailleurs, on ne discute guère avec cet officier dont la timidité fait parfois brusquement place à une violence qui décourage un peu.

Pour des raisons différentes, ces deux capitaines sont aimés de leurs subordonnés. De Bourmont comme Raybaud se sont toujours montrés très économes du sang de leurs hommes. En les menant au combat dans ces opérations de « maintien de l'ordre » qu'ils considèrent comme une atroce mais inéluctable guerre civile, ils se sont toujours efforcés des rester militaires. Officiers de tradition avant tout, ils détestent les aventuriers, les soudards ou les « flics » qui encombre la Milice. Ils n'ont jamais compris grand-chose aux intrigues politiques qui secouent la Franc-garde, se méfient des partisans de la collaboration et détestent l'esprit « cagouillard » de certains chefs miliciens. Ils n'ont suivi Darnand qu'avec la caution de Pétain et n'iront désormais plus loin encore qu'avec la caution de Darnand. Emile Raybaud et Victor de Bourmont sont courageux puisque le courage n'est pour eux que la politesse du métier qu'ils ont choisi. Un dernier point. Essentiel. Ils se considèrent comme responsables de leurs hommes. Ils resteront à leur tête. Quoi qu'il arrive. A Saint-Cyr, ils ont appris qu'un chef ne peut refuser le combat tant que ses hommes veulent encore se battre.

1. Louis-Auguste-Victor de Bourmont, maréchal de France, passa à l'ennemi à la veille de la bataille de Ligny en 1815. Il servit la Restauration, fut ministre de la Guerre en 1829 et commanda l'expédition d'Alger en 1830.

Une cohorte de la Franc-garde ne sera pas dirigée sur Ulm mais vers Sigmaringen. Sa mission : maintenir la présence armée de la Milice auprès du maréchal Pétain. Isolé dans ce château pseudo-médiéval, chambré par son médecin, le très germanophobe Dr Ménétrel, en froid avec Pierre Laval, président au chômage, et en lutte avec Fernand de Brinon qui anime sa propre « Délégation gouvernementale française pour la défense des intérêts nationaux », le vieux Maréchal a complètement oublié la sollicitude paternelle qu'il portait à Joseph Darnand encore quelques mois auparavant. Il veut ignorer ces garçons qui multiplient les défilés et les exercices dans les fossés du château et regardent les autres exilés avec l'air méprisant du soldat pour le civil.

Les quelques centaines de miliciens rassemblés à Sigmaringen appartiennent à une cohorte qui a livré pour se dégager de France un dur combat. Les rescapés du Limousin en tirent l'orgueil farouche et solitaire des troupes de choc. Ils se sont durement frottés aux FTP du célèbre Guingouin, maître après Staline d'une demi-douzaine de départements. Leur chef, Jean de Vaugelas, en a acquis une dimension qui agace un peu Darnand lui-même.

Cet officier semble taillé pour devenir le numéro un de la Milice combattante, la seule qui puisse compter désormais sur cette terre d'exil. Il a quitté son château de l'Indre pour se lancer à corps perdu dans l'aventure milicienne, entraînant avec lui ses deux frères. Grand et blond, il joue les Vikings, tantôt casse-cou et

tantôt prudent, et souvent les deux à la fois. Jean de Vaugelas n'est pas un officier d'active mais de réserve. Cavalier et aviateur, il possède une réputation d'original. On dit qu'il a du caractère et on sait qu'il cultive la réplique insolente. Elève à l'école de l'Air, il a refusé de répondre à un officier de couleur, lors d'une interrogation, et se fait gloire d'avoir été limogé des cadres de l'armée de la III^e République pour « racisme ». On l'a retrouvé aux Chantiers de jeunesse, puis au Service d'Ordre Légionnaire. Milicien de la première heure, il commande l'Ecole des cadres d'Uriage, mais se fatigue vite de fabriquer des aspirants dans une ambiance bien-pensante. Il veut de l'action. Il la trouvera en Haute-Savoie contre les maquisards. Fonceur et fanatique, il fait pourtant partie des modérés, de ceux qui veulent toujours distinguer entre « résistants » et « terroristes ». Darnand, qui le trouve encombrant mais utile, l'expédie dans le Limousin où il va faire équipe avec le capitaine Raybaud.

Avec son grand nez aquilin et sa mèche blonde, Jean de Vaugelas possède une belle gueule d'aristocrate et de reître. Il aime jouer les seigneurs de la guerre. Parfois avec insolence, ce qui déplaît de plus en plus à Darnand et à l'aile politique de la Milice qui trouve que de Vaugelas a trop de prestance, trop de caractère, trop d'intelligence.

Il a réussi à sortir la Franc-garde de Limoges sans trop de casse, se révélant alors bon officier et bon diplomate. Plus avare de sang que sa fougue ne le laissait supposer. Parfois, l'esprit critique l'emporte chez lui sur le sens de la discipline. Il raisonne alors plus en hobereau qu'en officier, avec le regret à peine dissimulé de ne pas vivre au temps des grandes compagnies ou de la guerre en dentelles. Jean de Vaugelas a de l'allure et de l'autorité. De tous les chefs miliciens, c'est celui qui veut allier, pour le meilleur ou pour le pire d'ailleurs, l'idéal politique et le métier militaire.

Assez réticent au départ à tout engagement dans les forces armées du Reich, de Vaugelas se résoudra vite à suivre l'exemple de son ami de Tissot dont la disparition lors des combats des Carpates l'a beaucoup frappé. « Ce que Noël a fait, je peux le faire aussi », répète-t-il souvent. Et puis le spectacle pitoyable et grotesque de Sigmaringen le convaincra bien vite de rejoindre le front.

*
**

Autour du château où la poussière ternit le fer des armures, intrigues et médisances vont bon train. Dans chaque Konditorei, on échafaude des combines ministérielles, dans une atmosphère qui évoque certes plus la défunte Troisième République que l'Ordre nouveau dont se réclament ces « ultras », flottant dans la brume de Sigmaringen comme des ludions dans un bocal.

Les miliciens de la cohorte de Vaugelas découvrent vite, à travers la vie quotidienne de cette ville dont le prince est un vieillard, toute l'inanité du double jeu vichyssois. Pétain, entre deux somnolences, mène contre les Allemands et les « collaborateurs » une petite guerre de bouderies et de communiqués. Le 1^{er} octobre 1944, il refuse d'assister à la cérémonie des couleurs : francs-gardes de la Milice et soldats de la Wehrmacht présentent les armes, tandis qu'un immense drapeau, aussi tricolore que solitaire, est lentement hissé sur le château. L'ancien chef de ce qui fut l'Etat français, bougon, ne quitte pas sa chambre, tandis que Fernand de Brinon déclare :

— Nous gardons la même foi dans le destin de la patrie, la même assurance des temps meilleurs par la réconciliation de la France et de l'Allemagne, la même certitude que tant de sacrifices trouveront leur récompense.

Le Maréchal, furieux de l'initiative de son ancien représentant dans les territoires occupés, trouve une riposte foudroyante : il lui interdit de porter la francisque... Dérisoire tempête dans un verre d'eau !

Dans les chambrées des miliciens, certains commencent à décrocher le portrait du maréchal Pétain. Seul reste celui du « chef » Darnand, qui a promis à ses hommes de ne jamais les abandonner. Il le leur a juré : il restera à leur tête. Mais en ce mois d'octobre 1944 il ne sait pas du tout où il va pouvoir les emmener.

*
**

Joseph Darnand retourne dans sa tête les solutions possibles. Il sait désormais qu'il se trouve coincé. La seule sortie, pour ses

hommes et pour lui, serait de se faire tuer honorablement. Une fois franchie la frontière française, la Milice, en tant que telle, ne signifie plus rien. Qu'elle soit reniée par Pétain et Laval ajoute une suprême dérision à ce drame.

Soldat de corps-franc plutôt que vrai militaire, homme de complot plutôt que fin politique, Darnand est un activiste. Les idées comptent peu pour lui. De son passage dans les rangs de l'Action française on a surtout retenu qu'il a été le seul à traiter en face Léon Daudet et Charles Maurras de « vieux cons » — puis il est devenu cagoulard...

Darnand rêve de conduire ses miliciens vers un dernier combat. Mais il ne sait même plus sur quel front. Il est tirailé par son entourage, où surgissent les projets les plus fous.

— Chef, il faut se battre à l'Ouest. C'est à nous de libérer la France et d'y restaurer l'autorité légitime.

— Chef, il faut lutter à l'Est. Notre seul ennemi reste le communisme. Nous prendrons sur l'Armée rouge la revanche de la guerre perdue contre les « terroristes ».

— Chef, nous sommes spécialistes du combat contre les partisans, il faut attaquer les bandes de Tito en Yougoslavie.

Les projets jaillissent et s'évanouissent. Celui qui tente le plus Darnand serait de regrouper la Milice pour la conduire au combat dans les Alpes. Il n'a jamais beaucoup aimé les Italiens et il déteste les communistes. Les partisans antifascistes lui semblent des adversaires à sa mesure. Mais Mussolini n'est plus grand-chose et tout désormais, en Italie comme en Allemagne, passe par la même force : celle de la SS.



Bureaux aux parquets de chêne ciré et aux meubles de sapin clair, lustres de style néo-gothique, plantons raides comme des soldats de bois. Au siège berlinois du SS Hauptamt, le Gruppenführer Gottlob Berger reçoit Joseph Darnand, qu'accompagne son neveu par alliance Henry Charbonneau, boudiné dans une tenue militaire un peu trop étroite. Depuis une aventure héroï-comique en Limousin, qui le lascia troué comme une passoire, Charbonneau aime

se faire appeler « Porthos », tel le héros d'Alexandre Dumas. On le surnomme aussi familièrement « la Bonbonne », car il est aussi large que haut et semble toujours prêt à rouler sous la table, après un dernier coup de gueule contre « la Gueuse ». Charbonneau reste un Chouan qui rêve d'une alliance entre la Vendée et la Prusse... Ses blessures l'empêchent de se battre, mais semblent l'exciter encore davantage. Il va pousser Darnand dans cette fuite en avant qui ne peut qu'aboutir à l'engagement de la Franc-garde de la Milice dans les rangs de la Waffen SS.

Charbonneau n'a pas besoin de rompre la glace : Berger et Darnand se connaissent déjà. Berger est même le seul « Boche » avec qui Darnand réussisse à vraiment s'entendre, parce qu'il est, comme lui, sorti du rang après avoir combattu dans les troupes d'assaut pendant la première guerre mondiale et parce qu'il possède, comme lui également, un beau passé de comploteur politique. Dès l'été 1943, le chef du SS Hauptamt a demandé au chef de la Milice française de lui envoyer quelques dizaines d'officiers et des sous-officiers pour encadrer les volontaires français de la Waffen SS. La Sturmbrigade *Frankreich* est née en grande partie de l'accord Darnand-Berger.

Gottlob Berger reçoit les deux miliciens comme de vieux amis. Il ouvre un placard, sort des verres, débouche une bouteille : — Du kirsch de la Forêt Noire...

Berger est un colosse musclé et jovial. Lui aussi semble craquer dans son uniforme. Il mesure un mètre quatre-vingts, possède des pectoraux d'ancien boxeur, et révèle une descente à stupéfier Darnand, et même Charbonneau qui n'a jamais passé pour ennemi de la bouteille. Le niveau du kirsch diminue vite. Berger marche de long en large, tape sur l'épaule de ses interlocuteurs, éclate d'un rire sonore, va chercher une autre bouteille. Il a obtenu récemment de Heinrich Himmler l'autorisation de quitter quelques semaines son bureau pour commander la lutte contre les partisans en Slovaquie. Il raconte ses aventures guerrières comme un sous-lieutenant. Charbonneau traduit tant bien que mal. Darnand hoche la tête. Si ses miliciens doivent rejoindre la SS, il faut que cela soit dans une unité du front et non dans un service de police. L'ancien secrétaire d'Etat au Maintien de l'ordre, comme la plupart de ses subor-

donnés, a toujours détesté « son rôle de flic »... Il pose de temps à autre des questions. Berger a fait venir un interprète SS, mais il n'écoute même pas la traduction et lance à tout hasard, chaque fois que Darnand semble poser une question :

— *Natürlich !* Et comment donc !

Darnand comprend bien vite que ses miliciens ne pourront guère se dérober à une sorte de mobilisation. En échange, il tient à préciser :

— Mes hommes ne peuvent combattre que dans une unité française...

— *Natürlich !*

— Et sous commandement français.

— *Natürlich !*

Berger semble prêt à tout accorder. Il promet même à Darnand d'admettre les cadres miliciens dans la Waffen SS avec leur grade. On discute de points de détail. Darnand aimerait bien que ses hommes portent au col un autre insigne que les deux runes de la SS. Il voudrait aussi pour l'unité un nom qui sonne « catholique et français toujours ». *Jeanne d'Arc*, peut-être...

Berger lève une nouvelle fois son verre :

— *Prosit !*

Charbonneau et Darnand se retrouvent dans la rue. La tête leur tourne un peu. Ils se persuadent pourtant d'avoir choisi la moins mauvaise solution¹.

*
**

Quelques jours plus tard, Berger conduit Darnand à Birkenwald, le quartier-général de Heinrich Himmler, planté dans un rude décor de lacs et de sapins, à une trentaine de kilomètres du Wolfsschanze, le Repaire du Loup, où vit et travaille le Führer.

Le Reichsführer se renseigne sur les effectifs de la Milice et estime qu'un tiers des francs-gardes rassemblés à Ulm pourrait s'engager à la Waffen SS, pour repointer la nouvelle unité en formation :

1. Entrevue racontée par Henry Charbonneau : *Le roman noir de la droite française*, les éditions du Clan.

— Ainsi la SS française pourra rapidement passer de l'effectif d'une brigade à celui d'une division.

Les miliciens inaptes pour la SS formeront une unité autonome de la Franc-garde ou iront travailler dans les usines du Reich. Tous doivent participer à la guerre totale que mène l'Allemagne « pour l'Europe et la civilisation ».

Heinrich Himmler indique que la brigade sera placée sous l'autorité de l'Oberführer Puaud, mais qu'un Allemand, le Brigadeführer Krukenberg, assurera les fonctions de général-inspecteur. Himmler rassure Darnand : ses miliciens porteront l'écusson tricolore et seront assistés d'aumôniers catholiques. Pour le Reichsführer SS ces deux derniers points ne sont qu'une concession au « folklore », alors que pour Darnand, il s'agit de points essentiels, car il connaît l'esprit « catholique et français toujours » de ses troupes.

Après un tour d'horizon militaire et politique, le chef de la SS raccompagne Darnand et Berger. Il serre longuement la main du chef de la Milice et l'examine fixement, avec son regard clignotant de hibou ébloui. Puis il affirme brusquement :

— Nous gagnerons la guerre. Et seuls ceux qui se seront battus auront droit à la parole.

Les miliciens jouent à la guerre. Ils marchent. Ils manœuvrent. Ils chantent. Airs allemands et airs français se succèdent : Monika fait bon ménage avec Perrine. Quelques jours après l'arrivée à Ulm, une note de service a recensé les musiciens. Maintenant, les hommes de la Franc-garde se rendent à l'exercice derrière une clique de tambours et de clairons. Sambre-et-Meuse résonne sur les bords du Danube.

Sur le « Marschfeld » et au pied du mont Michelsberg, les centaines se mettent en place. Le capitaine de Bourmont a décidé de reconstituer la bataille d'Ulm. Le capitaine Raybaud fait défiler ses hommes au pas de chasseurs. Dans le lointain, on entend les rafales saccadées des mitrailleuses Hotchkiss.

Ces exercices durent depuis près d'un mois. Les corvées et les marches se succèdent. Monotones. Les miliciens commencent à s'ennuyer. Vont-ils encore longtemps jouer aux soldats sans même savoir contre quels ennemis ils dirigeront un jour le canon de leurs armes ?

Le soir, dans les chambrées, les discussions s'éternisent. Parfois, elles tournent en querelles.

— Qu'est-ce qu'on irait foutre sur le front de l'Est ? Les Russes, c'est des cocos, mais ils ne nous ont rien fait. C'est en France qu'on a des comptes à régler.

— Moi, je ne veux pas me battre contre les Américains. Pourquoi pas contre les Français alors ? Rien à faire pour le front de l'Ouest.

— Pourquoi nous battre ? Nous sommes la Milice du gouvernement Pétain. Maintenant, nous voici en Allemagne, à moitié prisonniers. Plus de gouvernement, donc plus de Milice.

— On a ramassé une branlée, d'accord. Mais le combat continue.

Les plus jeunes veulent se battre, à n'importe quel prix. Les plus âgés se préoccupent de la couleur de l'uniforme. Tous finissent par trouver le temps bien long dans la monotonie de cette garnison étrangère et provinciale. L'incertitude donne à quelques-uns des idées de désertion. Mais pour la plupart, l'ennui débouche aussi sur la Waffen SS, qui commence à représenter une solution et une aventure.

— Oui, mais l'uniforme boche...

— Et la gamelle que tu bouffes tous les jours, elle n'est pas boche peut-être ?

— Justement, elle est dégueulasse.

Dans un pays où les femmes travaillent dans les usines, où les gosses montent au front à seize ans, les miliciens ne peuvent pourtant pas rester à se tourner les pouces... Ils savent qu'un jour ou l'autre, ils vont partir se battre. Les bruits les plus fantaisistes circulent. On parle de l'Italie, de la côte dalmate, de la Finlande... Pour les optimistes, l'armée allemande apparaît comme une gigantesque agence de voyages... Les plus découragés sont les chargés de famille qui savent leurs proches mal logés et mal nourris dans des camps de réfugiés. Pour ceux qui ont laissé des parents en France, l'incertitude se transforme chaque jour davantage en angoisse. Inconsistants, les jeunes ne rêvent que plaies et bosses et bombent le torse en demandant :

— Alors, on va se battre, oui ou merde ?

Les officiers doivent reconforter les anxieux et calmer les bagarreurs. Ils n'ont trouvé que deux parades à cette crise du moral. D'abord, le maniement d'armes, le « une, deux... une, deux ». Ensuite, la phrase qui arrange tout :

— Le chef Darnand ne nous laissera jamais tomber.

Beaucoup de francs-gardes l'appellent « le patron » ou même « Jo », puisqu'ils font partie de la même bande. Mais le prestige du « Chef » en a pris un coup. Darnand leur a promis qu'ils ne quitteraient jamais le sol français. Les voici en Allemagne. Il leur

a promis qu'ils ne porteraient jamais l'uniforme allemand. Qu'en sera-t-il demain ? Certains miliciens expriment brutalement leur colère :

— Darnand nous a « bourré le mou ». On ne peut plus avoir confiance dans un chef sans parole...

*
**

A Ulm, l'incertitude provoque de brusques crises de cafard ou de fureur. Les miliciens deviennent nerveux. Les cadres se disputent pour des brouilles. Un classique clivage s'instaure entre les militaires de réserve et les militaires d'active. On s'observe. On se jalouse. Mais il y a plus grave.

Profitant de ce climat, les recruteurs de services policiers allemands n'ont pas de mal à trouver quelques miliciens tentés par un « travail » plus intéressant que le perpétuel maniement d'armes sur le Marschfeld d'Ulm. Dans les brasseries, la Gestapo essaie de recruter. Une cinquantaine de miliciens se retrouveront aux arrêts pour avoir écouté avec trop d'intérêt le chant de ces sirènes en imperméable de cuir vert et chapeau mou, ce qui ne les empêche pas d'avoir souvent l'accent corse. Car la petite guerre continue entre Darnand et Doriot. D'étranges officines allemandes profitent de cette rivalité.

On rencontre aussi dans les rues d'Ulm quelques anciens miliciens, engagés dès 1943 dans la Waffen SS. Blessés lors des combats de Galicie, on leur a conseillé à leur sortie de l'hôpital de faire un crochet avant de rejoindre leurs camarades à Schwarnegast. Ils vont se révéler de bons propagandistes, expliquant le chemin parcouru depuis un an, avec un accent qui touche les nouveaux arrivés, et même les plus hostiles.

Jean-Pierre Levêque, de la Franc-garde de Paris, répète, comme beaucoup d'autres, depuis plusieurs semaines :

— On veut bien se battre, mais on ne portera pas l'uniforme boche.

Il regarde de loin ces SS Freiwillige, aux visages prématurément vieillis. Le bras en écharpe, s'appuyant sur des cannes, ils portent dans leur chair les traces des durs combats menés dans les Carpates.

Levêque ne peut s'empêcher de les regarder avec curiosité et respect. Il finit par laisser tomber :

— Costume à part, cela n'a pas l'air si mal la SS...

Des groupes se forment autour des combattants des Carpates qui, par esprit de corps, tracent de la Sturmbrigade *Frankreich* une image sans doute plus séduisante que la réalité.

Le chef de dizaine Froitat, qui n'est certes pas enthousiaste pour changer sa tenue bleu-marine contre un uniforme feldgrau, ne peut s'empêcher de confier à un autre milicien bourguignon :

— Tu nous vois travailler en usine ? Moi j'aime mieux être soldat qu'ouvrier. On n'est pas entré à la Milice pour visser des boulons...

Comme l'air de la calomnie, l'idée de rejoindre la Waffen SS commence à faire insidieusement son chemin.

*
**

Quand le Dr Bonnefay et son ami Henri Fernet débarquent à Ulm à la mi-octobre 1944, ils se sentent très loin de leur « passé milicien ». Ils ont rejoint la Waffen SS voici un peu plus d'un an et portent désormais l'uniforme d'Obersturmführer. Chez ces deux lieutenants rien ne semble subsister de ce qu'ils furent naguère à Bourg-en-Bresse ou en Avignon. Bonnefay a soigné des centaines de ses camarades blessés en Galicie sans pouvoir tous les sauver. Fernet a été touché à l'épaule au dernier jour du combat. Amaigris, ils ont tous deux un regard brûlant dans un visage où brusquement s'accusent les ombres.

— Je suis inquiet sur ce que nous allons découvrir, confie le médecin à son camarade. Il faut absolument que tu parles à Darnand.

Henri Fernet est originaire de l'Ain, comme le chef de la Milice ; leurs deux familles se connaissent. Blessé en 40, puis blessé à nouveau en Galicie, le jeune officier possède une réputation militaire à laquelle Darnand, en ancien héros de corps-franc, reste sensible.

— Rudement content de vous voir, dit-il. Je crois qu'il y a eu beaucoup trop de casse. On a fait bousiller les meilleurs...

Darnand se montre chaleureux, sincère, un peu désorienté par les deux garçons qui semblent totalement à l'aise dans leur uniforme

de la Waffen SS. Le chef de la Milice sent que Fernet et Bonnefay appartiennent déjà à un autre monde que le sien. Mais il se montre avec eux très cordial.

Les deux officiers de la Sturmbrigade *Frankreich* sont logés dans l'hôtel qui sert de PC à Darnand et partagent la table des responsables politiques de la Milice. Ils trouvent leur ancien chef inchangé, un peu perdu dans des contradictions que son esprit simple ne perçoit guère. Il continue à dire les Boches, plus que jamais, quand il parle des Allemands. Mais il se proclame « copain comme cochon » avec le Gruppenführer Gottlob Berger, le chef du SS Hauptamt.

L'Obersturmführer Fernet estime capital d'avertir le chef de la Milice des dures conditions de combat qui attendent ceux qui seront engagés sur le front de l'Est :

— Vous n'avez pas idée du matériel que possèdent les Russes. C'est bien pire que les Allemands en 40. En arrivant dans les Carpates nous avons reçu un vrai déluge de projectiles. Mortiers, canons, « orgues de Staline » nous pilonnaient sans arrêt.

Pour l'ancien commandant de la 3^e compagnie de la Sturmbrigade *Frankreich*, cette guerre en rase campagne ne peut en rien se comparer avec les opérations de « maintien de l'ordre » effectuées par la Franc-garde en Savoie ou dans le Limousin.

Darnand annonce à Fernet l'accord passé avec la Waffen SS et lui confirme que plusieurs centaines de miliciens vont rejoindre la brigade en formation dans le corridor de Dantzig.

— J'ai obtenu du SS Hauptamt que nos officiers conservent leurs grades et continuent à encadrer nos hommes...

— Mais ils n'ont aucune formation de la guerre sur le front de l'Est ! s'inquiète Fernet dont les yeux semblent soudain plus vifs derrière ses lunettes à fines montures d'écaille. Il faut, au contraire, que tous les cadres de la Milice passent, comme nous l'avons fait, par les écoles d'officiers ou de sous-officiers de la Waffen SS. Avant de commander ils doivent apprendre... Sinon, nous allons vers une catastrophe !

— Il n'en est pas question, coupe assez sèchement Darnand. Berger a été formel. D'ailleurs, j'ai moi-même redistribué les grades au camp du Struthof. Tout va bien maintenant.

— Je ne doute pas du courage des francs-gardes ni de la bonne

volonté des gradés. Mais il faut absolument qu'ils subissent un stage de formation.

Le Dr Bonnefay approuve son camarade. Mieux qu'un autre peut-être, dans le poste de secours du 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* engagé en Galicie, il a constaté la redoutable puissance de feu des Soviétiques. Envoyer les miliciens au feu sans un solide encadrement ne peut qu'aboutir à une boucherie inutile.

Mais le chef de la Milice reste sur ses positions. Il considère son accord avec Berger comme une victoire personnelle sur l'administration militaire allemande. Darnand rallume sa pipe à tuyau court en regardant fixement Fernet à travers la fumée, sans bien comprendre le chemin parcouru depuis un an par l'ancien lieutenant d'infanterie coloniale. Puis il se mure dans un silence bougon.

Jean Bassompierre intervient alors. Malgré ses états de service dans l'armée française puis dans la légion tricolore sur le front russe, il reste avant tout préoccupé de problèmes politiques. Sa formation étroitement maurrassienne l'aveugle plus que jamais et il lance brusquement à Fernet :

— Une seule chose importe : Darnand doit devenir le chef politique de la Waffen SS française dont la Milice formera avec ses cadres l'armature.

— Mais, s'exclame Fernet indigné, le problème n'est pas politique ! Il est militaire. Une seule chose doit nous importer : que l'unité française soit apte à combattre. Pour cela, les cadres miliciens doivent rendre leurs galons et retourner à l'école.

Jean Bassompierre semble avoir surtout retenu de son passage à la LVF le rôle politique joué dans certaines compagnies par les militants du PPF. Il craint de voir les cadres doriotistes, formés à l'expérience du feu et rompus au noyautage, supplanter les cadres miliciens.

— Il faut contrer Doriot ! Le PPF a colonisé la Légion. La Milice doit prendre en main la SS. Nous y entrerons en bloc. Avec nos cadres, notre organisation, notre idéal. Nous en ferons une force politique au service de la France. Et de la France seule...

Darnand tire sur sa pipe en l'approuvant d'un hochement de tête. Il déteste Doriot, vieille méfiance de l'ancien royaliste contre l'ancien communiste et du comploteur cagoulard contre le tribun

populaire. Faire échec à son rival reste à Ulm en cette mi-octobre 1944 sa grande préoccupation. Soudain, il tape du poing sur la table et lance d'une voix sans réplique à Fernet et à Bonnefay, stupéfaits :

— Ecoutez, j'aimerais mieux voir mes hommes partir dans un camp de concentration plutôt que de passer sous le commandement de Doriot !

*
**

La soirée se termine. Fernet et le Dr Bonnefay saluent Darnand, serrent hâtivement quelques mains. Ils sont trop accablés pour poursuivre plus longtemps cette discussion stérile. Ils disent seulement :

— Il faut se dépêcher d'aller prendre notre train pour Berlin.

Les deux officiers de la Sturmbrigade *Frankreich* quittent l'hôtel qui sert de quartier général à la Milice exilée à Ulm. Ils sont à la fois écoeurés de ces intrigues et inquiets pour l'avenir. En passant dans de telles conditions à la Waffen SS, les francs-gardes vont au-devant de drames sanglants.

*
**

Dans leur wagon aux lumières obscurcies, les deux officiers évoquent cette soirée avec Darnand et les responsables de son état-major politique :

— Maintenant, dit Fernet, je mesure le chemin parcouru depuis un an. Malgré tous les bouleversements de la guerre, ces hommes-là n'ont rien compris. Nous, nous avons changé...

— Après ce que nous avons vécu à Bad Tölz et dans les Carpates, répond Bonnefay, c'était inévitable. Il ne faut pas en vouloir aux miliciens de n'avoir pas connu une telle expérience.

— Aux hommes, certes pas. Ils m'ont semblé courageux, pleins de bonne volonté et d'idéal. Les chefs militaires ne manquent pas de classe, mais les chefs politiques qui entourent Darnand ne voient que par le petit bout de la lorgnette. Pour eux, ce sont les détails qui comptent : l'uniforme, le drapeau, tous les symboles patriotiques et religieux...

Tous deux restent longtemps silencieux. Le train s'arrête dans

des gares obscures où se pressent des soldats et des civils, dans un ordre et un silence impressionnants.

— Beaucoup des Français exilés en Allemagne n'ont rien compris, constate une fois encore le Dr Bonnefay. Ils pensent encore aux intrigues politiques. S'ils savaient ce qui se passe sur le front...

Les deux officiers imaginent avec inquiétude ce que seront les réactions de leurs anciens camarades de la Milice quand ils découvriront les terribles réalités. Et Fernet conclut :

— Quelle différence de mentalité désormais entre eux et nous ! Nous sommes partis à la Waffen SS en marchant en avant et eux ils vont y arriver en marchant à reculons...

*
**

Le Dr Bonnefay doit suivre un stage dans une école du service de santé de la Waffen SS près de Berlin. L'Obersturmführer Fernet le laisse dans la capitale du Reich et poursuit sa route vers le nord-est. Il a hâte de rejoindre Schwarnegast où il va retrouver la Sturmbrigade *Frankreich*.

Longuement, les sirènes mugissent sur la ville où les gravats des maisons en ruine s'alignent interminablement. L'ordre germanique, dans ce monde qui s'écroule, reste immuable. Hors du temps à force d'être quotidien. Dans les abris, on parle à voix basse. L'époque des catacombes semble revenue.

L'Obersturmführer Fernet hausse les épaules en pensant aux discussions d'Ulm et réussit à trouver un train pour la Baltique.

Malgré la raideur du garde-à-vous, les SS français de patrouille à la gare de Bruss ne songent pas à dissimuler un large sourire quand Henri Fernet descend du train.

— Enfin, vous voici ! Tous vous attendent à Schwarnegast, Obersturmführer...

Après son rapide passage à Ulm, le jeune officier a l'impression de revenir dans sa vraie patrie, au milieu des garçons de la Sturmbrigade *Frankreich*. Pourtant ils n'étaient pas différents, un an auparavant, de ces miliciens qu'il vient de rencontrer dans leur exil allemand, amers et désorientés. Seulement, les hommes qui l'accueillent sur le quai de la gare de Bruss sont passés, eux, par le creuset irremplaçable.

Depuis un bon mois, l'entraînement poursuivi sans relâche à Schwarnegast a permis de fondre, dans une même unité soudée, les anciens et les cadets, qui forment désormais le régiment 57 de la Waffen SS. Fernet se sent proche de l'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau, qui a réussi à préserver l'unité et la discipline, donc le moral.

Le premier officier que Fernet tient à rencontrer est son camarade Artus, qu'il a quitté avec regret lors de la montée au front deux mois auparavant.

— Tu arrives bien, dit Artus. Tu vas prendre le 1^{er} bataillon. Tu retrouveras pas mal d'anciens.

— Qui commande le 2^e bataillon ?

— Guignard.

— Cette cloche ! laisse tomber Fernet.

Ancien officier de la Légion étrangère, Guignard a été nommé Oberscharführer à Neweklau. Gamory-Dubourdeau, dans un mouvement d'indulgence excessive, l'a fait nommer Hauptsturmführer et lui a confié le 2^e bataillon. La Sturmbrigade *Frankreich* souffre d'une indéniable pénurie d'encadrement.

Artus annonce à Fernet les noms des commandants de compagnie. A part l'inévitable doyen Bartolomet, qui vient de prendre ses quarante-cinq ans, Hennecourt qui en a dix de moins, et le jeune Brasseur, ancien prisonnier lui aussi, tous les commandants de compagnie sont de jeunes aspirants sortis de la Junkerschule de Kienschlag : Stehlin, Counil, Boyer, Martret, Millet-Roussin, Albret, Labourdette, Colnion... Ils ont tous une vingtaine d'années. Le plus jeune, Colnion, se trouve même commandant de compagnie à dix-huit ans !

— Tu retrouveras aussi Fayard. Il a été nommé Untersturmführer et tient garnison à Saalesch, avec la compagnie de FLAK. Il faut toujours qu'il fasse bande à part..

— Et Michel ?

— Il se trouve encore avec la compagnie de PAK à Greifenberg. Au dépôt de la LVF. Tu imagines la tête qu'il doit faire.

— J'imagine surtout celles des légionnaires. Il va les rendre enragés. Comment ça va ici avec la LVF, depuis qu'elle est devenue le régiment 58 de la Waffen SS ?

Artus tarde un peu à répondre. Il se refuse à porter le moindre jugement péjoratif sur des hommes qu'il considère, par principe, mais aussi par conviction et par expérience, comme des camarades de combat.

— Le général de la Wehrmacht Heinrici, qui les connaît bien, en a dit : « C'est une troupe courageuse mais indisciplinée. »

— Pendant mon séjour à l'hôpital, dit Fernet, j'ai rencontré le général Oschmann qui a commandé la division dont dépendait la LVF. Il avait gardé une excellente impression de la bravoure des volontaires français.

— Je n'en doute pas, conclut Artus. Et je regrette qu'il n'y ait pas encore beaucoup de contact entre eux et nous. Saalesch et Schwar-negast s'ignorent pour l'instant.

L'Obersturmführer Fernet ne cache pas sa hâte d'inspecter les cantonnements des compagnies de son bataillon. A vingt-cinq ans, la Waffen SS lui offre près d'un millier d'hommes à commander. Avant d'aller les voir, il doit présenter ses respects au commandeur Gamory-Dubourdeau. Son ami Artus tient à le prévenir :

— Tu le trouveras de plus en plus Breton. Un menhir échoué sur une lande de la Baltique...

*
**

Les officiers de la Sturmbrigade font popote dans le manoir de Schwarnegast, que Gamory-Dubourdeau s'obstine à baptiser château. Le menu semble aussi spartiate que celui de la troupe. Ce soir, un vague brouet avec quelques débris de viande bouillie. Mais les officiers mangent sur une nappe blanche, dans des assiettes de porcelaine. Et ils boivent de l'eau claire dans des verres de cristal.

Le commandeur préside. Le repas sera vite expédié. Fernet attend avec impatience la cuiller de mélasse, qui constitue le dessert, pour bavarder avec un officier allemand, qui porte le même grade que lui et arbore, sur le côté droit de la poitrine, la croix allemande en or, ce véritable brevet de courage militaire. On lui donne à peine vingt ans et il se présente avec un grand sourire :

— Obersturmführer Jauss. Je suis chargé de surveiller l'instruction de vos jeunes Junkers.

Le visage de Fernet se ferme un peu. Il entraîne Jauss dans l'embrasure d'une fenêtre. La nuit est noire. La pluie tambourine sur les vitres et ruisselle en longues larmes tristes.

— Ecoutez, Jauss. Nous avons le même grade. Je reviens du front. J'ai reçu le commandement d'un bataillon. J'en suis le chef. Le seul chef. Vous me comprenez ?

Pendant quelques jours, les deux jeunes officiers vont se surveiller. Jauss observe Fernet, reconnaît vite le style d'un chef et le laisse agir à sa guise. Le Français et l'Allemand, après une dernière passe d'armes, décident de se tutoyer. D'ailleurs, le jeune lieutenant instructeur ne manque pas de travail avec le 2^e bataillon où le Hauptsturmführer Guignard multiplie les maladresses.

Au cours d'une réunion de gradés, l'Obersturmführer Fernet explique une fois pour toutes sa manière de mener l'instruction :

— Vous pouvez demander à vos camarades qui reviennent des Carpates comment la 3^e compagnie a subi son baptême du feu. Nous avons avancé sous un dur bombardement avec la même discipline qu'à l'exercice. Résultat, deux blessés légers seulement. N'oubliez jamais cet adage : la sueur épargne le sang. L'instruction ne sera jamais assez dure. Il n'y a pas d'autre méthode pour tenir le choc au moment de l'épreuve du feu.

*
**

L'instruction continue. Monotone. Epuisante. Nécessaire. Le chef de bataillon Fernet peut se reposer sur ses jeunes aspirants qui « pètent le feu ». Il a pris comme adjoint l'Oberjunker Labourdette, qui s'enorgueillit d'avoir été le troisième Français engagé dans la Waffen SS.

Un jour, un sous-officier de son bataillon avertit Fernet :

— Savez-vous, Obersturmführer, qu'il vient d'arriver un convoi de réfugiés français en gare de Bruss ?

— On pourrait peut-être avoir par eux des nouvelles des familles restées au pays ? J'y vais.

Le jeune officier, avec un de ses agents de liaison, prend une moto pour se rendre à Bruss.

On lui indique le camp gardé par des SS, où se trouvent les nouveaux venus. Mais les sentinelles indiquent que le camp est consigné. Fernet demande à voir le commandant du camp et lui fait part de son désir de rencontrer des compatriotes.

Des baraques, monotones, avec leur toit de papier goudronné. Soudain un volet s'ouvre et une fille apparaît. Elle a une grosse tignasse rousse, une bouche peinte outrageusement d'écarlate et de gros seins qui tressautent sous un peignoir mauve.

A ce moment, cinq ou six filles reviennent d'une corvée d'eau. Elles ont toutes le même genre que celle qui vient d'apparaître à la fenêtre et elles se mettent à brailler *La Valse à Dédé de Montmartre* avec un accent faubourien à attendrir Louis-Ferdinand Céline lui-même.

JEUNE FRANÇAIS ENGAGE TOI



DANS LES UNITÉS FRANÇAISES DE LA WAFFEN-SS!

Affiches, brochures, dépliants, émissions de radio et courts métrages de cinéma incitent, à partir de l'été 1943, les jeunes Français à s'engager dans la Waffen SS. Sur la couverture de ce document de propagande, figurent, pour servir d'exemples aux volontaires européens, des Allemands, des Scandinaves et des Néerlandais de la division à recrutement germanique *Wiking*, engagée sur le front de l'Est depuis le 22 juin 1941. A la fin de la guerre, les Danois et les Norvégiens de la division *Nordland* défendront les ruines de Berlin avec les SS français du dernier bataillon d'assaut de la division *Charlemagne*.

Après une visite médicale et radiologique, passée dans les locaux de l'Ersatzkommando Frankreich de la Waffen SS, 24 avenue du recteur Poincaré à Paris, les volontaires sont rassemblés à la caserne Clignancourt, en attendant leur départ pour le camp d'instruction. (Photo *Waffen SS im Bild*). Encadrés par des anciens revenus d'Allemagne, certains sont encore en civil, tandis que d'autres portent les uniformes de la Milice et des partis collaborateurs. (Photo *Zucca-Tallandier*).



Au printemps 1944, le journal *Devenir* évoque la venue à Paris du Hauptsturmführer Léon Degrelle, commandeur de la brigade d'assaut *Wallonie*, qui vient d'échapper avec quelques centaines de survivants de son unité à l'encerclement de Tcherkassy, en Ukraine. Décoré de la cravate de chevalier de la Croix de fer par Adolf Hitler en personne, le chef du mouvement rexiste belge organise, avant même de défilé à Bruxelles à la tête de ses soldats, une grande manifestation au palais de Chaillot pour activer le recrutement des SS français. (*Document Bibliothèque Nationale*).



Les volontaires de la Waffen SS, venant de toutes les nations européennes, doivent obligatoirement effectuer un stage de plusieurs mois à l'Ausbildungslager de Sennheim, en Alsace. Ce stage est consacré à la sélection physique et politique bien plus qu'à l'instruction militaire. L'emploi du temps comporte surtout la préparation, sur un rythme d'enfer, des « Olympiades » sportives qui ont lieu chaque samedi. Les SS Freiwillige assistent également à des cours, en plein air, où sont enseignés les lois de l'hérédité et les principes de l'eugénisme.





Ceux qui sont désignés pour devenir élèves-officiers partent dans les Alpes de Bavière à la Junkerschule de la Waffen SS de Bad Tölz (ci-dessus : le portail d'honneur). A l'issue d'un stage de formation, de janvier à mars 1944, ils fourniront l'encadrement entièrement français de la Sturmbrigade *Frankreich* rassemblée à Neweklau, en Bohême-Moravie. (Ci-dessous : une mitrailleuse lourde et ses servants.) Après les combats de Sanok et de Tarnow, dans les Carpates, les SS français, réunis à Schwarnegast, formeront le régiment 57 de la brigade *Charlemagne*.





Depuis le mois d'août 1941, des volontaires français combattent sur le front de l'Est. Parvenus aux portes de Moscou pendant le terrible hiver 1941, ils subiront de lourdes pertes, avant d'être engagés dans la lutte contre les partisans en 1942 et 1943.

Emportés par le reflux des armées du Reich en Russie blanche, et regroupés à Greifenberg, puis à Saales, les anciens de la LVF formeront alors le régiment de la brigade Charlemagne.



Issue en janvier 1943, du S.O.L., le service d'ordre de la légion française des combattants qui regroupe les anciens de 14-18 et de 39-40, la *Milice française* veut rassembler les Français « physiquement et moralement aptes à soutenir la Révolution nationale ». Interdite par les Allemands en zone occupée, la Milice sera engagée en France, avec la Gendarmerie et la Garde mobile, pour des opérations de maintien de l'ordre. Une véritable guerre civile opposera miliciens et résistants au cours du printemps et de l'été 1944.

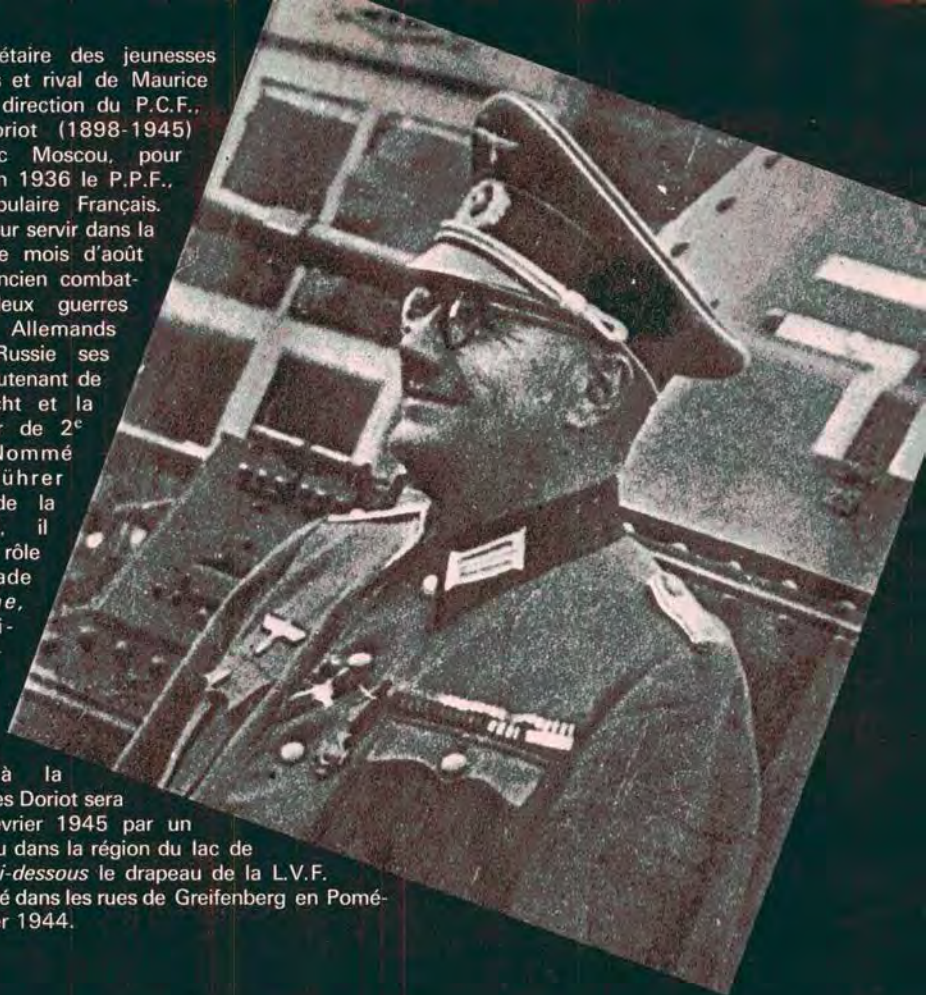


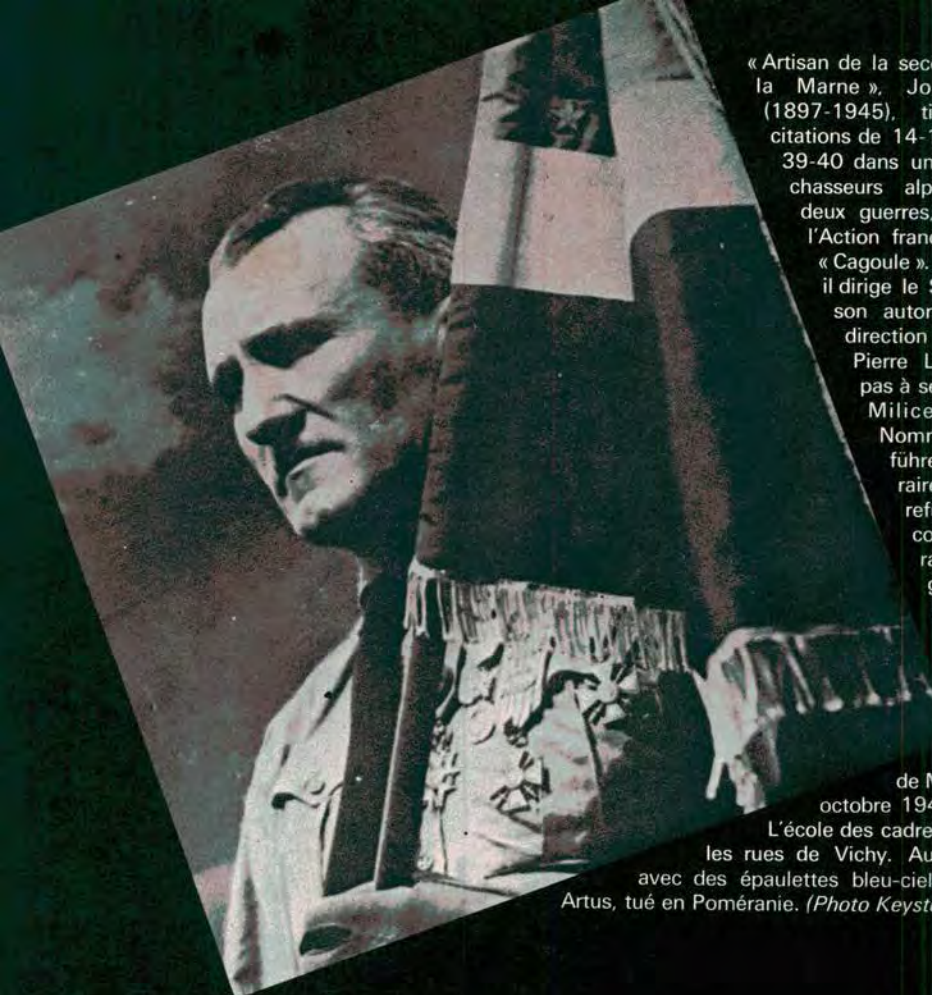
La Milice française, « montée » à Paris, s'installera dans les locaux du parti communiste, carrefour Chateaudun, et fera de la lutte armée l'essentiel de son action. (Photo Zucca-Tallandier).

Rassemblés au camp du Struthof, puis dirigés sur Ulm, plus de deux mille francs-gardes de la Milice française seront incorporés dans la Waffen SS, où ils viendront renforcer les régiments 57 et 58, ainsi que les autres unités de la brigade *Charlemagne*.



Ancien secrétaire des jeunesses communistes et rival de Maurice Thorez à la direction du P.C.F., Jacques Doriot (1898-1945) rompra avec Moscou, pour fonder en juin 1936 le P.P.F., ou Parti Populaire Français. Volontaire pour servir dans la L.V.F. dès le mois d'août 1941, cet ancien combattant des deux guerres contre les Allemands gagne en Russie ses galons de lieutenant de la Wehrmacht et la Croix de fer de 2^e classe. Nommé *Sturmbannführer* hors-cadre de la *Waffen SS*, il n'aura aucun rôle à la brigade *Charlemagne*, mais continuera à rester le Chef pour ses militants, particulièrement nombreux à la L.V.F. Jacques Doriot sera tué le 22 février 1945 par un avion inconnu dans la région du lac de Constance. *Ci-dessous* le drapeau de la L.V.F. lors d'un défilé dans les rues de Greifenberg en Poméranie à l'hiver 1944.





« Artisan de la seconde victoire de la Marne », Joseph Darnand (1897-1945), titulaire de six citations de 14-18, se battra en 39-40 dans un corps-franc de chasseurs alpins. Entre les deux guerres, il a milité à l'Action française puis à la « Cagoule ». Dès l'armistice, il dirige le S.O.L. qui, sous son autorité et sous la direction nominale de Pierre Laval, ne tarde pas à se transformer en Milice française.

Nommé Sturmbannführer à titre honoraire, il se verra refusé le droit de combattre dans les rangs de la brigade Charlemagne. Fait prisonnier en Italie, Joseph Darnand sera condamné à mort et fusillé au fort de Montrouge le 10 octobre 1945. *Ci-dessous :*

L'école des cadres d'Uriage dans les rues de Vichy. Au premier rang, avec des épaulettes bleu-ciel, le lieutenant Artus, tué en Poméranie. (Photo Keystone).





Jean, comte de Mayol de Lupé, ordonné prêtre en 1900, ancien aumônier militaire sur le front de France et à l'armée d'Orient puis au Maroc, treize citations au feu, « Monsignore » de la curie romaine. En 1941, à l'âge de soixante-huit ans, il se porte volontaire pour assurer le secours de la religion catholique, apostolique et romaine aux hommes de la L.V.F. luttant « contre le bochévisme athée ». Il participe à toute la campagne sur le front de l'Est et va révéler un des principaux artisans du passage de la Waffen SS. Monseigneur a coutume de terminer tous ses sermons par un double acte d'allégeance « à notre Saint Père le Pape et à notre Führer Adolf Hitler ». Il mourra dans un couvent en 1955, après avoir passé une demi-douzaine d'années en prison.



La grande unité française de la Waffen SS formée à l'automne 1944, devait d'abord s'appeler brigade *Jeanne d'Arc* (en souvenir d'une formation du même nom dans les rangs franquistes pendant la guerre d'Espagne). Finalement, le patronyme choisi pour la 33^e Waffen Grenadier Division der SS sera celui de *Charlemagne*. L'empereur qui a unifié l'Occident, dont le tombeau se trouve à Aix-La-Chapelle, symbolise l'union franco-allemande. L'insigne de la division (jamais porté pendant la guerre) sera l'écusson de Charlemagne qui comporte à dextre l'aigle germanique sur fond d'or et à senestre les trois lys de France sur champ d'azur.

Sous l'influence de Mgr de Mayol de Lupé, promu Sturmbannführer de la Waffen SS par ordre spécial de l'état-major de Heinrich Himmler, le régiment 58, issu de la L.V.F., gardera longtemps un côté « catholique et Français toujours ». La messe, avec armes, clairons et drapeau sera régulièrement célébrée à Greifenberg. Au régiment 57, encore isolé à Schwarnegast dans la région du Corridor de Dantzig, on se voudra, en revanche, « européen et national-socialiste ».





Prise d'armes à la caserne de Greifenberg, en Poméranie, qui servira de dépôt à la division *Charlemagne*.

L'Oberführer Edgar Puaud. Officier supérieur de la Légion étrangère, il quitte l'armée d'armistice pour la Légion tricolore. Général de l'armée française et colonel de la Wehrmacht, il commande la L.V.F. en Russie. Il ordonne à tous ses hommes de le suivre à la Waffen SS et espère ainsi diriger une grande unité française. Commandeur de la brigade *Charlemagne*, il devra céder son poste quand cette unité sera transformée en division. Disparu au combat dans la région de Belgard.





Compagnie d'honneur au camp de Wildflecken, dans la Rhön, où sera instruite la division *Charlemagne*.

Le Brigadeführer et Général-Major de la Waffen SS Dr Gustav Krukenberg. Ancien officier de la garde impériale en 14-18, passé de la Wehrmacht à la Waffen SS pour servir dans des unités croates puis lettones. Nommé par Heinrich Himmler général-inspecteur des formations SS françaises. Il prendra le commandement de la division sur le front de Poméranie dès le premier engagement. Fait prisonnier à Berlin, il sera libéré par les Soviétiques après treize ans de captivité.





L'état-major
et les chefs
de régiments
de la division
Charlemagne



Premier rang. A gauche : Sturmbannführer de Vaugelas, ancien officier d'aviation, chef de la franc-garde de la Milice et chef d'état-major de la division *Charlemagne*. Tué dans un accident d'automobile en Argentine après la guerre. *A droite :* Standartenführer Zimmermann, ancien combattant de 14-18, chef des pionniers de la division SS *Prinz Eugen* et responsable de l'instruction des SS français. Vit en Allemagne.

Deuxième rang. A gauche : Hauptsturmführer de Bourmont, officier de carrière et un des responsables militaires de la Milice. Commandeur du régiment 57 de la division. Disparu au combat en Poméranie. *A droite :* Hauptsturmführer Bridoux, fils du ministre de la Guerre du gouvernement de Vichy. Engagé à la L.V.F. et chef de la défense de Bobr. Premier commandeur du régiment 58 avant le Sturmbannführer Raybaud. Quitte la division et part pour Berlin. Disparu.

Troisième rang : Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau, ancien officier de carrière des troupes coloniales, militant du P.P.F. de Jacques Doriot et autonomiste breton. Engagé à la Waffen SS dès l'été 1943. Comande la brigade d'assaut *Frankreich*, puis le régiment 57. Ne peut partir au front en raison de son âge et cède la place à de Bourmont. Muté au SS Hauptamt de Berlin. Décédé après la guerre.



(Photo Zucca Tallandier).

Premier rang : Hauptsturmführer Fernet, commandeur du 1^{er} bataillon du régiment 57. Officier d'infanterie coloniale engagé à la Waffen SS en 1943. Blessé dans les Carpates. Parviendra à échapper au piège de Poméranie. Chef du Bataillon d'assaut français à Berlin du 24 avril au 2 mai 1945. Seul Français vivant chevalier de la Croix de fer.

Deuxième rang. A gauche : Sturmbannführer Boudet-Gheusi, commandeur du bataillon lourd de la division. Passé du S.O.L. à la L.V.F. en 1942. Récemment décédé.

Au milieu (au deuxième plan, en uniforme milicien) : Hauptsturmführer Monneuse, commandeur du 1^{er} bataillon du régiment 58. Ancien combattant de 14-18 et de 39-40. Tombé au combat dans la région de Belgard.

A droite : Hauptsturmführer Obitz, commandeur du 2^e bataillon du régiment 57. Ancien officier de la L.V.F. Blessé lors du bombardement de Stolp. Evacué par Gotenhafen. Disparu.

Troisième rang. A gauche : Hauptsturmführer Bassompierre, commandeur du bataillon de renfort arrivé à Neustettin. Chef de la franc-garde en zone nord. Capturé par les Russes après la chute de Königsberg. Livré aux Français et fusillé le 20 avril 1948.

A droite : Hauptsturmführer Berret, commandeur du 2^e bataillon du régiment 58. Ancien officier de carrière engagé dans la L.V.F. Rescapé des combats de Poméranie.



Photo Zucca Tallandier/1.

Les chefs
de bataillons
de la division
Charlemagne





Fils de mère française et de père thaïlandais, Lucien Kemarat, âgé de seize ans en 1943. Faute de pouvoir entrer dans la Waffen SS, s'engage dans la L.V.F. et part à l'instruction en été 1944. Cette photographie a été prise au cours des manœuvres dans la région de Hammerstein. Volontaire pour la section d'éclaireurs-skieurs de la division *Charlemagne*, Kemarat monte en ligne comme premier tireur à la mitrailleuse. Blessé et fait prisonnier, il parviendra à rejoindre la France.



Dès l'arrivée sur le front de Poméranie, des sous-officiers anciens de la L.V.F., qui pour certains se battent depuis le terrible hiver de 1941, vont encadrer les petits groupes de combat, issus des éclatements successifs des unités de la division *Charlemagne*. Leur expérience du front de l'Est et leur vieille familiarité avec l'adversaire russe permettront aux plus chanceux d'échapper à l'encerclement et de gagner les rives de l'Oder ou les côtes de la Baltique.

Sur toutes les routes et tous les chemins de Poméranie, coule, depuis le début de l'année 1945, le flot incessant des réfugiés. Certains arrivent, avec leurs chariots et leurs hardes, de Prusse-Orientale et sont en marche depuis plusieurs semaines pour échapper à l'Armée Rouge. Femmes, enfants, vieillards, silencieux et désespérés, font confiance aux derniers soldats qui veulent encore se battre pour protéger leur longue marche vers l'Ouest.



Des SS français chasseurs de chars débarquent d'un camion au milieu d'un village désert. Armés de « Panzerschreck » individuel, ils vont, dans quelques heures, affronter seul à seul, les chars soviétiques T 34 et les Sherman de fabrication américaine conduits par des équipages russes. (Photo : Süd deutscher Verlag.)





Une ferme de Poméranie.



Lors d'une prise d'armes au premier plan, le légendaire Hauptscharführer Walter. Ancien de la L.V.F., où il s'est engagé à vingt ans, cet étudiant commande la 5^e compagnie du régiment 58. Il prendra la tête du deuxième bataillon de marche encerclé dans Königsberg et assurera l'arrière-garde de la colonne des SS français. Eric Walter sera tué au cours d'une rencontre avec un char russe au moment où il parvenait, entraînant un petit groupe de survivants, jusqu'aux rives de l'Oder.



Deux volontaires de la division *Charlemagne*. *A gauche*, en uniforme de l'Organisation Todt, le Grenadier Roger Wyckaert, de la 5^e compagnie du régiment 58. Monté au front déjà gravement malade, il aura les pieds gelés entre Korlin et Belgard. Fait prisonnier, amputé des deux jambes, lourdement condamné à son retour en France, il se consacrera dès sa sortie de prison à secourir et regrouper ses anciens camarades. Il mourra en 1973. *A droite*, en uniforme des chantiers de jeunesse du gouvernement de Vichy, le Sturmman André Terzaghi, de la 1^{re} compagnie du régiment 57. Volontaire pour la Waffen SS dès l'été 1943, il fait partie du premier contingent de Français rassemblés à Sennheim. Il participe aux combats des Carpates, dont il est un des rescapés. Il sera tué au cours de l'assaut sur Heinrichwalde, le 24 février 1945, au soir du premier engagement de la division. Dans des trous creusés à la hâte dans le sol gelé, des hommes de la Waffen SS attendent l'ennemi, sous un ciel gris et froid. (Photo : Die Waffen SS).





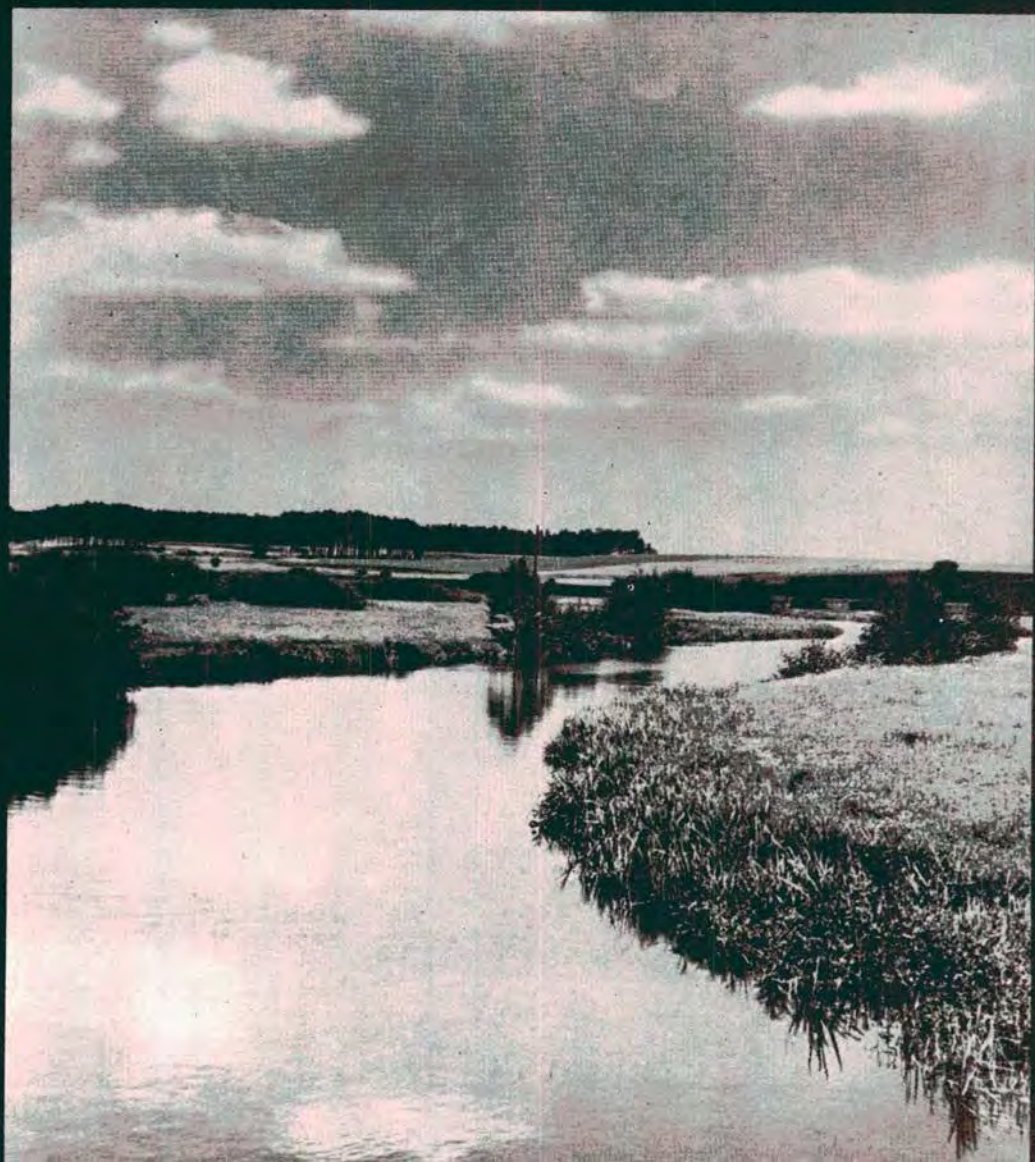
Les chars russes occupent les villes et les villages d'Allemagne. Ils tiennent les routes, les chemins et les carrefours. Fantassins et artilleurs accompagnent la ruée des blindés de l'Armée Rouge vers la Baltique et l'Oder. Les SS français doivent chercher refuge dans les forêts enneigées, où ils vont essayer, pendant des jours et même des semaines, de survivre et d'échapper aux patrouilles soviétiques comme aux partisans polonais.





Dr Philippe Joubert. Un des chefs de l'avant-garde de la Milice, il a entraîné avec lui dans les rangs de la Waffen SS de nombreux très jeunes stagiaires de l'école des cadres de la Chapelle-en-Serval. Médecin du bataillon de marche Bassompierre à Körlin, il va disparaître au cours de la retraite, vraisemblablement tué lors du franchissement d'une route tenue par les blindés soviétiques.

Les berges de la rivière Persante, où va errer le bataillon Bassompierre après la chute de Körlin.





Les côtes de la mer Baltique, que vont suivre les SS du bataillon Fernet lors de la percée sur Dievenow.

Dr Anneshaensel. D'origine lorraine, il a rejoint la division *Charlemagne* avec le grade d'aspirant. Nommé médecin du bataillon de marche Fernet, il échappe à l'encerclement de Belgard et participe à la marche vers les bouches de l'Oder. S'attardant sur la plage pour soigner des soldats et des civils blessés, il sera lui-même gravement atteint. Porté disparu, il aurait succombé à ses blessures dans un hôpital de campagne.





Blotti dans son trou, l'uniforme en loques, le visage rongé de barbe sale, les traits tirés par la fatigue et le manque de sommeil, transi, affamé, séparé de ses camarades, un chasseur de chars de la Waffen SS attend la ruée des blindés soviétiques. Déjà, on entend le bruit des chenilles et des moteurs... Ainsi vont mourir, le « Panzerfaust » au poing, de nombreux Français de la division *Charlemagne*. (Photo Süd Deutscher Verlag).

L'Obersturmführer Fernet demande au chef de camp :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

On lui répond seulement que le camp est consigné parce que la plupart de ces femmes souffrent de maladies vénériennes.

D'autres réfugiées françaises se trouvent dans les baraques voisines. Une jeune femme, plutôt distinguée, s'avance et dit à Fernet :

— Monsieur, êtes-vous français ?

Sur sa réponse affirmative, elle s'écrie :

— Alors, faites-nous sortir de cet enfer ! Nous sommes quelques-unes qui n'avons rien à voir avec ces filles.

— Mais d'où viennent-elles ?

— D'une maison close de Versailles que la Wehrmacht a évacuée dans sa retraite avec armes et bagages...

*
**

Par un maussade dimanche d'octobre, l'Obersturmführer Fernet se rend à Saalesch pour y rencontrer son camarade l'Untersturmführer Fayard, qu'il n'a pas vu depuis son passage à la 3^e compagnie à Networschitz au printemps de cette année 1944. Le chef de la FLAK lui donnera sans doute « la température » de la LVF, dont il partage les cantonnements. Si les SS réprouvent la réputation d'indiscipline dont les légionnaires semblent se faire une coquetterie, ils ne les considèrent pas moins comme des camarades de combat.

— A part quelques têtes brûlées, dit Fayard, ce sont plutôt de braves types, malgré leurs grandes gueules. Ils chapardent les poules et culbutent les filles. Mais ce sont là mœurs de lansquenets et ce n'est pas moi qui vais plaindre les Polaks.

Les deux officiers marchent sur la route. Le commandant de la FLAK, arrivé depuis quelques semaines dans le pays, s'ennuie fort de Munich :

— Catholiques pour catholiques, au moins les Bavares étaient accueillants. Ces Kachoubes du Corridor sont aussi hargneux et crasseux que bigots. C'est un pays de pingrerie et de superstition.

— La Pologne, fille aînée de l'Eglise ! ricane Fernet. C'est une antienne qui se chante aussi chez nous... Tu dois en savoir quelque chose, toi qui partages la table du « Monsignore »...

— Ah ! Celui-là, éclate Fayard, c'est bien le plus incroyable comédien que j'ai jamais rencontré ! Tu vas le voir un jour ou l'autre. On ne peut pas l'éviter à Saalesch et je parie qu'il va un jour venir jusqu'à Schwarnergast à la recherche de nouveaux pénitents.

**

Le dimanche suivant, l'Oberjunker Labourdette arrive au bureau du bataillon et annonce à l'Obersturmführer Fernet :

— Il paraît qu'il y a une messe dans le cantonnement.

— Je ne suis prévenu de rien. Le « Monsignore » est arrivé sans crier gare.

Malgré le temps incertain, le prélat, qui vient pour la première fois dans le domaine des SS, a disposé son autel portatif en plein vent, sur une table de ferme. Au lieu de choisir le refuge de quelque grange discrète, il célèbre la messe en plein milieu du hameau, au carrefour en Y de trois routes poussiéreuses. Il est impossible d'éviter de se heurter au pieux barrage et de nombreux jeunes SS se trouvent obligés d'assister au saint office. Ils se pressent autour de l'aumônier de la LVF avec une curiosité silencieuse. Avec son visage buriné de reître médiéval, le prélat en impose à tout le monde. Il a le génie des formules et des déguisements. Par-dessus son aube, il a rabattu, comme sur un blouson camouflé, son col d'uniforme, avec les deux runes de la SS et les quatre étoiles carrées de Sturmbannführer. Les bottes aux éperons étincelants dépassent sous les dentelles. A l'aube, le vieil aumônier s'est encore payé une bonne heure de promenade équestre.

Le prêtre prononce les paroles sacrées. Ce septuagénaire prend son temps et ne bredouille pas le latin comme les petits vicaires. Il tient à donner à chaque parole toute son ampleur. Personne n'ose franchir le barrage que forme son autel planté au milieu du carrefour.

Plusieurs centaines d'hommes se trouvent maintenant forcés d'assister jusqu'au bout à la célébration du culte catholique. Les mécréants de la Sturmbrigade *Frankreich* regardent la pointe de leurs brodequins en trouvant le temps long. Mais pas un n'oserait déranger le prélat. Alors, il faut attendre.

Fernet et Labourdette, qui ont rompu depuis leur entrée à la SS tous les liens avec la religion catholique, apostolique et romaine, ne peuvent s'empêcher d'admirer la leçon de propagande appliquée que leur donne le vieux prêtre dont l'aspect débonnaire ne cache pas longtemps l'inflexible ambition.

— En somme, Dieu est Dieu et Hitler est son prophète, constate Labourdette.

— Quelle comédie ! répond Fernet. Enfin, il vaut mieux entendre « Monsignore » que d'être sourd...

— En tout cas, il est plus fort que tous les sergents recruteurs du Volkssturm : lui, il réussit même à mobiliser le Bon Dieu !

La messe est finie. Les deux officiers s'éloignent. Ils ressentent une impression mitigée de rigolade et d'irritation devant l'encombrant aumônier, dont le fidèle domestique rassemble les bagages, rangeant soigneusement dans la mallette un ciboire orné de diamants et le pistolet Walther P 38 d'ordonnance du Sturmbannführer comte Jean de Mayol de Lupé, prélat de Sa Sainteté et soldat du Führer.

Quelques minutes plus tard, l'ecclésiastique les dépassera au grand galop, les saluant d'un sonore :

— Heil Hitler ! Et pieux dimanche, mes fils !

Dès la mi-octobre 1944, les deux régiments de la future brigade SS française sont constitués. Le 57 à Schwarnegast et le 58 à Saalesch forment deux solides unités d'infanterie à huit compagnies chacune. A Leisten, se retrouvent les deux compagnies de PAK régimentaire. Il s'y ajoute une nouvelle compagnie antichar destinée à combattre à l'échelon de la brigade toute entière. Dans cette unité de Panzerjäger la fusion se précise : de jeunes SS français y sont encadrés par d'anciens sous-officiers de la LVF. Moment décisif. De la réussite de cette rencontre dépend l'avenir de la grande unité que veut constituer sous son commandement l'Oberführer Puaud.

Les jeunes SS qui doivent servir dans cette formation de chasseurs de chars arrivent du dépôt de Greifenberg. Ils appartiennent à la compagnie de l'Obersturmführer Michel, dont l'aspect méprisant et martial a tant choqué les vieux légionnaires quelques semaines auparavant.

En débarquant en gare de Bruss, ces SS paraissent tous très jeunes. Beaucoup ont dix-huit ans et certains dix-sept ans seulement. Un seul gradé se trouve avec eux : l'Oberjunker Vincenat qui explose de fanatisme et de bonne volonté. Avec lui, aucun sous-officier. Même pas un simple Sturmman.

Le jeune aspirant conduit sa compagnie sur le terrain de manœuvre. Les commandements claquent comme des coups de fouets. Les hommes marchent en allemand, chantent en allemand, pensent en allemand. Un sous-officier de la LVF doit maintenant les prendre en

charge. C'est un ancien du premier hiver, du nom de Hérin, qui préfère certes être appelé « mon adjudant » qu'Oberscharführer. Il regarde, avec un mélange d'agacement et de stupéfaction, la troupe qu'il va devoir instruire. Il crie en français :

— Rassemblement !

Des murmures fusent. Les jeunes SS s'alignent tant bien que mal en criant :

— *Antreten ! Antreten !*

Hérin, entouré de quelques sous-officiers de la LVF, dont son inséparable complice Labat, se demande comment il va prendre en main ces garçons.

— Je sais que vous avez été habitués aux commandements allemands, dit-il. Beaucoup d'entre vous ne connaissent même pas, en raison de leur âge, les commandements français. Il ne faut pas m'en vouloir : je ne les connais pas très bien moi-même, ayant pris tous mes grades au front russe où il n'était guère question de mouvements de parade.

Nouveaux murmures. Mais plutôt approbatifs cette fois. L'évocation de la bataille produit toujours son effet sur les SS Freiwillige... Hérin peut poursuivre, dans une ambiance soudain plus détendue :

— Faisons tous un effort, chacun de notre côté, et n'oublions pas que nous sommes maintenant des camarades de combat. En attendant que nous connaissions vos coutumes, essayez de vous adapter aux nôtres. Je vous en remercie d'avance au nom de tous mes camarades sous-officiers de la LVF.

Il n'en faut pas plus pour briser la glace. L'esprit de discipline SS est tel que les jeunes Freiwillige sont prêts à tout accepter de leur instructeur. Même qu'il les commande dans une langue étrange :

— Gaaarde... Vous ! En avant... Arche ! Une... deux ! Une... deux !

*
**

Quelques jours plus tard, les garçons de la PAK commencent l'entraînement avec des canons de 75 antichars. Ils sont commandés alternativement en français et en allemand. Car les sous-officiers de

la LVF, par esprit de contradiction, mettent maintenant un point d'honneur à utiliser le pas allemand :

— *Links... Zwei, drei und vier!*

Les godillots martèlent le sol détrempé. Les têtes se redressent. Par esprit de contradiction, eux aussi, les jeunes SS du nouveau bataillon de chasseurs de chars se mettent à chanter en français le *Panzerjägerlied* :

*Là où nous passons les chars brûlent
Et le diable rit avec nous :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha!
La flamme reste pure
Et notre parole s'appelle la fidélité.*

Il n'y a plus désormais dans l'unité qu'un seul Allemand, l'Untersturmführer Rohrer, qui supervise l'instruction et apporte sa compétence de « spécialiste » : à vingt ans, il a déjà derrière lui trois ans de front de l'Est et de nombreux chars russes à son tableau de chasse. Il tient à ce que les Panzerjäger de la brigade SS forment une unité bien soudée. Lui aussi, par esprit de contradiction, commande parfois en français, avec un accent qui allume des sourires parallèles chez les jeunes SS comme chez les sous-officiers de la LVF.

Un soir, Rohrer va trouver le sergent Labat, qui consent enfin à se faire appeler l'Unterscharführer Labat, et lui déclare :

— Il paraît que vous avez fondé une association pour la défense de la langue française dans la brigade. Voulez-vous de moi comme adhérent ?

*
**

Les hommes de la compagnie PAK du 57 et ceux de la compagnie PAK du 58 ont cessé de se regarder comme appartenant à deux mondes différents. Pourtant on ne peut imaginer chefs plus dissemblables : rien de commun entre l'Oberscharführer Julia, rescapé des Carpates et tout entier forgé par la rude discipline SS, et le capitaine de la LVF Rémy, bonhomme jusqu'à en être débonnaire. Quant à la compagnie PAK qui doit être rattachée directement au bataillon

de Panzerjäger de la Brigade, c'est la première unité où l'intégration ne pose plus de problèmes graves.

Le Hauptsturmführer Boudet-Gheusi vient d'arriver à Leisten pour commander ce bataillon lourd. Avocat à Nice, militant du SOL passé à la Légion tricolore en 1942, il a servi sur le front russe avec la LVF, avant de devenir intendant de police à Rouen. Il a plus l'air d'un chat-fourré que d'un baroudeur. Le nez chaussé de grosses lunettes, le ventre mal contenu par le ceinturon réglementaire, la voix haut perchée, il s'avère rapidement aussi tatillon que désordonné.

L'Untersturmführer Fayard dont la compagnie de FLAK dépend de l'unité commandée par Boudet-Gheusi confiera en soupirant à ses camarades SS de Schwarnegast :

— Ce n'est pas un bataillon, c'est un greffe...

Boudet-Gheusi secrète de la paperasse comme l'escargot de la bave. Tout événement de la vie militaire se résume à la formule administrative : « Enquête. Compte rendu. Sanction »... Autoritaire, bougon, rouspéteur, il ne tarde pas à remuer beaucoup d'air dans le corridor de Dantzig.

Le Hauptsturmführer Boudet a pourtant hérité d'un legs que l'avocat Gheusi aurait sans doute refusé : son bataillon n'existe que sur le papier. Dans son bureau où valsent les secrétaires, leur chef tempête :

— A part la compagnie de PAK et sa douzaine de 75, je ne commande que des fantômes ! Ma compagnie de FLAK se trouve à quatre kilomètres et ce jeune Fayard se garde bien de me rendre compte de quoi que ce soit. Je n'ai pas vu la chenille d'un seul des douze canons d'assaut promis et cet illuminé de Michel, qui commande cette compagnie de Sturmgeschütze, doit se promener quelque part entre Greifenberg et le Valhalla. Mes transmetteurs n'ont pas de téléphones ni mes conducteurs de camions...

Et l'ex-ténor du barreau de Nice confie au sergent Labat, qu'il s'est attaché comme interprète et comme confident :

— L'affaire n'est pas plaidable. Il faudrait demander un renvoi. Mais le tribunal semble pressé. Quelles sont les nouvelles du front ?

— Mauvaises, mon capitaine, très mauvaises. Les Russes attaquent dans les Balkans. Belgrade est tombée le 15 octobre. Dans les pays baltes, Memel et Riga sont investies.

Boudet-Gheusi soupire et se replonge dans ses dossiers. Il dirige son unité comme on prépare une plaidoirie. Une fois encore, il réclame de l'essence, des chaussures, des obus. La pauvreté de son bataillon lourd est à l'image de la pauvreté de la nouvelle brigade. Les Panzerjäger se nourrissent d'illusions et de refrains. Le Hauptsturmführer se lève pesamment et se dirige vers la fenêtre de sa baraque. La compagnie de PAK revient de l'exercice. Les hommes chantent toujours le chant du Diable :

*SS nous rentrerons en France
Chantant le chant du diable.
Bourgeois, craignez notre vengeance
Et nos poings formidables.*

Et puis le mauvais temps noie tout le paysage. Saalesch, Leisten, Schwarnegast semblent submergés par un raz-de-marée de brume humide et froide. Des lambeaux de brume sale s'effilochent après les barbelés. C'est la nuit.

Des lumières brillent encore aux fenêtres du château de Leisten. Le Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS Gustav Krukenberg travaille tard tous les soirs, à la lueur d'un mauvais quinquet.

A Schwarnegast comme à Saalesch, un unique sujet domine la médiocrité habituelle des conversations de popote : la prise de fonction du Brigadeführer Krukenberg.

L'Oberführer Puaud ne cache pas une réserve qui dissimule mal l'hostilité. D'emblée, ce nouveau venu le hérisse. Le général-inspecteur lui paraît l'officier d'état-major type, le seigneur de la guerre à la prussienne, alors que lui n'est qu'un baroudeur colonial.

Tout semble opposer les deux hommes. Tout va les opposer. Le Français est un volcan et l'Allemand un iceberg. Pourtant, par instants, Puaud devient taciturne et Krukenberg tranchant. Mauvais signe.

L'ancien chef de la LVF apprécie peu le caractère tout à la fois seigneurial et minutieux du général-inspecteur. Il confie à ses officiers :

— Drôle de bonhomme. Tantôt, il se conduit comme un grand seigneur et tantôt comme un caporal de semaine.

— C'est la tradition de Frédéric II, fait remarquer un des officiers de l'état-major : aucun détail n'est indigne d'un chef.

— Peut-être, bougonne Puaud, mais je suis certain qu'il n'a rien compris à la LVF. C'est un type de la Régulière¹.

A la popote de Schwarnegast, l'Obersturmbannführer Gamory-

1. La Régulière, c'est toute l'Armée, hormis la Légion étrangère, c'est-à-dire pas grand-chose pour ceux qui ont porté la grenade à sept flammes...

Dubourdeau évoque de son côté sa première entrevue avec le général-inspecteur :

— Je lui trouve le teint jaune et l'air sec. Il doit avoir mal au foie. Mais il fait des efforts pour être aimable.



En prenant la décision de réunir tous les Français servant dans les forces du Reich au sein d'une même unité, le SS Hauptamt a créé un poste dont l'ambiguïté n'échappe ni aux Allemands ni aux Français : celui de « General-Inspektor der französischen Verbände der Waffen SS », c'est-à-dire général-inspecteur des unités françaises de la Waffen SS. Ce rôle d'inspection diffère, théoriquement du pouvoir de commandement. Mais les deux fonctions ne peuvent que se chevaucher et se heurter. « Conseiller » du chef théorique de la brigade française en formation, le titulaire de ce poste étrange se trouve plus élevé que lui dans la rigoureuse hiérarchie de la Waffen SS, ce qui n'arrange rien.

Le Reichsführer Heinrich Himmler, contrairement à ses habitudes, n'a pas choisi un de ses plus anciens compagnons et semble assez peu se soucier que le Dr Gustav Krukenberg soit un SS d'assez fraîche date, appartenant par sa formation et son tempérament beaucoup plus à l'Armée impériale qu'à l'Ordre noir. Mais Krukenberg possède toutes les qualités requises pour le poste qui va lui être confié.

Le SS Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS Gustav Krukenberg porte allègrement ses cinquante-six ans : quand il apparaît, rigide et massif dans son long manteau de cuir gris, on lui en donnerait même dix de moins. Dans cette imposante silhouette, seuls semblent vivre les yeux, des petits yeux d'un marron sombre et glacé. Avare de paroles et de félicitations, rigide pour lui-même comme pour les autres, le général-inspecteur des formations SS françaises dissimule soigneusement un caractère et une carrière plus complexes que l'imaginent ses subordonnés.

Pour certains Français, il apparaît comme le Prussien type. Or le Dr Gustav Krukenberg est Rhénan. De Bonn, exactement.

On ne comprend rien à l'homme si on ignore sa carrière. Mais

Krukenberg n'a pas l'intention de raconter sa vie à ses subordonnés. Entre eux et lui se dressera toujours la glace de verre dépoli de la hiérarchie militaire. En 1911, le Fähnrich Krukenberg reçoit l'épaulette d'officier. Plus doué pour les spéculations du « Kriegspiel » que pour la familiarité de la troupe, il sert dans la 3^e division de la Garde, comme officier d'ordonnance ; il devient ensuite capitaine à l'état-major général de l'armée de terre et sert sur le front de l'Est comme sur le front de l'Ouest. Il se trouve à Berlin à la fin de la guerre.

La Reichswehr devient une peau de chagrin. En 1920, le Hauptmann Krukenberg est rendu à la vie civile. Il passe son doctorat en droit et se spécialise dans les problèmes économiques et juridiques internationaux.

Le destin l'attend en 1926, où une firme sidérurgique l'expédie en France. Il restera près d'une demi-douzaine d'années à Paris. Aristide Briand et ses amis pacifistes prêchent le rapprochement avec la « bonne Allemagne » de Weimar. Un comité, plus ou moins officieux, organise rencontres et conférences. On y croise des ministres et des académiciens. Wladimir d'Ormesson apporte la caution du *Figaro* et des bien-pensants. Entre deux envolées lyriques sur Goethe ou sur Jaurès, on parle d'affaires dans une ambiance feutrée. Au Comité France-Allemagne, le Dr Jurat Krukenberg se frotte à la vie parisienne. Un peu choqué, mais très séduit, comme beaucoup de ses compatriotes, il en gardera toute sa vie une attirance pour ces étranges voisins. Le proverbe germanique affirme « Heureux comme Dieu en France », ce que l'on traduit à Paris par « Dieu est-il Français ? »...

En 1931, Gustav Krukenberg regagne une Allemagne convulsive qui vit dans la fièvre électorale. Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler devient chancelier. Ancien officier de carrière devenu directeur commercial d'une usine chimique, Gustav Krukenberg se rallie à un régime qui semble restaurer les traditions de la droite classique. Il travaillera même à la radio comme sous-secrétaire d'Etat mais se brouillera avec son ministre, ce Dr Goebbels qui parle tout le temps de socialisme et fréquente des prolétaires en chemise brune. Krukenberg quitte la Propagande pour les Affaires étrangères. A la Wilhelmstrasse, on se trouve entre gens convenables, les particules

de la vieille noblesse fleurissent et on respire parfois un nostalgique parfum de l'Allemagne impériale. Krukenberg découvre que la distance n'est pas si grande entre un militaire de tradition et un diplomate de carrière.

Arrive la guerre. Le major de réserve Krukenberg rejoint un état-major de la Wehrmacht. Le voici penché sur des cartes et des plans d'opérations. Rajeuni de trente ans.

En 1940 — revanche de Versailles — il siège à la Commission Paris, assez stupéfait, d'ailleurs, de découvrir que beaucoup de Français ne sont pas racialement différents des Allemands.

Sa connaissance des problèmes français va le désigner pour servir de guide à Heinrich Himmler quand le Reichsführer SS visitera Paris, assez stupéfait d'ailleurs, de découvrir que beaucoup de Français ne sont pas racialement différent des Allemands.

Le chef de la SS n'oublie pas son cicerone et en 1943, un ordre de l'Etat-Major verse d'office le colonel Krukenberg dans la Waffen SS. Si les troupes d'assaut du Reich possèdent de très jeunes cadres d'un fulgurant dynamisme, ils manquent souvent de techniciens de l'art militaire au niveau le plus élevé. Nommé Standartenführer, Krukenberg devient chef d'état-major du 5^e corps SS de montagne qui opère en Yougoslavie. Il se heurte assez vivement avec le Gruppenführer Artur Phleps, dont les méthodes, d'une énergie toute balkanique, ont de quoi surprendre. Déjà, Krukenberg se trouve confronté au problème des volontaires étrangers de la Waffen SS : Volks-deutsche de Serbie et du Banat, Croates, Albanais ou musulmans de Bosnie. L'Oberführer Krukenberg deviendra, en 1944, inspecteur des formations de SS baltes.

On connaît à Berlin le rôle joué par ce militaire-diplomate dans les tentatives de rapprochement franco-allemand avant la guerre. Le 24 septembre 1944, Heinrich Himmler estime que nul n'est plus qualifié que Krukenberg pour devenir « General-Inspektor der französischen SS Verbände » et le nomme Brigadeführer.

A ce poste inhabituel, Krukenberg possède un avantage indéniable : il ne dépend que du Reichsführer lui-même et reste totalement indépendant de l'état-major de la Waffen SS. Son autonomie est complète et Heinrich Himmler lui donne pratiquement « carte blanche », avec pour seule mission de préparer sa troupe au combat.

*
**

Le Brigadeführer Krukenberg choisit comme responsable de l'instruction des SS français le Standartenführer Zimmermann, ancien officier de la Grande Guerre comme lui, qu'il a connu comme chef des unités de génie du 5^e corps de montagne SS. Enthousiaste et expansif, cet officier parle couramment le français et se pique même de pratiquer l'argot. Il collectionne les dictionnaires de langue verte et adore les expressions du boulevard du Crime sous Napoléon III. Par ailleurs, il partage totalement l'opinion de Krukenberg : *Dienst ist Dienst* : le service est le service.

*
**

Le Brigadeführer Krukenberg s'isole un peu dans la solitude de son château de Leisten et se soucie avant tout de constituer une troupe cohérente avec ces « séduisants et impossibles Français ». Il confie avec un air scandalisé au Standartenführer Zimmermann :

— Ce Puaud a conservé toutes les habitudes des colonies. Savez-vous qu'il ne mange pas le même ordinaire que ses hommes et qu'il boit du champagne ?

La mésentente est immédiate entre le Français et l'Allemand, d'éducation si dissemblables. Pour Krukenberg, Puaud évoque une caricature du gradé de Légion étrangère, vu par l'hebdomadaire satirique *Simplicissimus* d'avant l'autre guerre...

— Ses hommes n'ont aucun sens de la discipline la plus élémentaire. J'en ai vu qui se rendaient à l'exercice avec leur vareuse déboutonnée. Et tête nue. Au moins, les SS de la Sturmbrigade *Frankreich* savent se tenir...

Le général-inspecteur attache une importance particulière à la tenue, révélatrice à ses yeux de l'ordre. C'est un conservateur. Un homme militairement rigide mais politiquement modéré. Il hait les intrigues et les divisions. Derrière la querelle entre Darnand et Doriot qu'il comprend mal, il découvre la rivalité entre Ribbentrop et Himmler qu'il connaît bien.

Sur le plan politique, il est attaché à la vieille notion du « Saint

Empire romain germanique » que lui paraît d'ailleurs parfaitement symboliser la figure de l'empereur Charlemagne, choisi désormais comme « patron » de la nouvelle brigade de SS français.



Dans les derniers jours d'octobre 1944, les deux régiments et le bataillon lourd de la brigade *Charlemagne* se rassemblent à Bruss. Des compagnies arrivent de Leisten, de Saalesch et de Schwarnegast. L'Oberführer Puaud et son état-major pestent contre le train qui se fait attendre. Il règne un froid épouvantable. Un vent glacial souffle sur la plaine polonaise. Pendant des heures et des heures, les SS français vont piétiner dans ce village perdu. Alors, ils commencent à arracher les clôtures des jardins et les planches qui ferment un terrain vague. Ils allument de grands feux et tendent leurs mains au-dessus des flammes.

Ces deux mois passés dans la région du corridor de Dantzig ont permis de reconstituer des unités parfaitement aptes au combat. Les survivants du 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* ont réussi à communiquer leur fougue à ceux qui arrivent de Neweklau ou de Sennheim et brûlent de connaître à leur tour l'épreuve du feu. Les rescapés de la LVF ont rapidement retrouvé des réflexes de vieux soldats et veulent à nouveau en découdre. Mais les ordres sont les ordres : il faut former une « grande » unité française et amalgamer, dans une seule formation, les SS, les légionnaires et les miliciens qui doivent rejoindre à leur tour la brigade *Charlemagne*.

A 14 heures, le 26 octobre 1944, le convoi quitte Bruss. Après cinquante heures de voyage, le train dépasse la gare de Fulda et s'arrête à Bruckenaue, dans le massif de la Rhön, en Franconie, aux confins de la Bavière et de la Hesse. Là, dans un décor de collines et de sapins, s'étend le camp de Wildflecken.

Près de quatre mille hommes s'entassent sur les sièges de cette salle de cinéma. Le balcon semble prêt de s'écrouler. Des uniformes bleu marine et kaki s'alignent dans les travées, dans les couloirs et jusque dans le hall. Les miliciens réunis à Ulm doivent, ce lundi 23 octobre 1944, écouter leur chef, Joseph Darnand.

L'ancien secrétaire général au Maintien de l'ordre a revêtu lui-même sa tenue de franc-garde. Le « gamma » d'or brille. Une barrette s'orne de rubans ternis de ses décorations des deux guerres. Darnand a un visage grave et triste. La mâchoire énergique, les sourcils broussailleux, le regard nostalgique, il prend la parole dans un silence glacial. Ce n'est pas un orateur. Mais il parle d'un ton bourru et sincère. Son émotion n'est ni imaginaire, ni calculée. Il a des choses graves à dire et il ne cherche pas à se dérober :

— J'ai décidé l'enrôlement dans la Waffen SS de tous les miliciens capables de porter les armes.

Beaucoup feignent la surprise. Mais depuis quelque temps, cette décision s'imposait chaque jour davantage. Darnand donne quelques apaisements :

— Seuls les volontaires partiront, mais il faut que vous soyez tous volontaires... Vous servirez sous des chefs français, derrière le drapeau français, avec l'écusson français... En aucun cas, cette unité française n'ira combattre sur le front de l'Ouest.

Le chef de la Milice explique brièvement les raisons de cet engagement de la franc-garde dans la Waffen SS. Elles sont si évidentes

qu'il insiste à peine : depuis qu'ils se trouvent en Allemagne, les miliciens ont pris conscience du gigantesque effort de guerre de tous les citoyens du Reich :

— Nous ne pouvons vivre en oisifs dans une Allemagne en guerre contre le communisme et la ploutocratie. Notre devoir est de combattre ou de travailler.

Après avoir stigmatisé les lâches et dénoncé les crapules qui pourraient encore se trouver dans les rangs de la Milice exilée en Allemagne, Joseph Darnand en arrive à la conclusion de ce qui ressemble plus à un rapport qu'à un discours. Maintenant, il se laisse aller à quelque émotion. Il ne se veut plus seulement chef militaire mais chef politique :

— Nous nous sommes battus en France. Nous nous battons encore, aux côtés des armées allemandes, contre les mêmes ennemis. Je ne vous abandonnerai pas. Au prix de beaucoup de difficultés, je vous ai regroupés ici. Aujourd'hui, nous devons nous battre encore pour notre idéal. Moi, je me battrai à votre tête et, s'il le faut, nous mourrons ensemble. Il faut que nous retournions en France avec une doctrine et une force. Il faut que, pour les tâches politiques qui nous attendent, vous soyez prêts. Il faut que je puisse trouver parmi vous les hommes politiques nécessaires au redressement national. Il faut, enfin, que devant votre discipline et votre foi, les Français comprennent que vous avez été des serviteurs de la Patrie.

Les francs-gardes se lèvent, le bras tendu. Leur chef leur a parlé de sacrifice et il existe chez eux un goût indéniable du service, poussé jusqu'à sa conséquence suprême : la mort au combat. A pleine voix, ils lancent le refrain du chant des Cohortes :

*A genoux, nous fîmes le serment,
Miliciens, de mourir en chantant
S'il le faut pour la nouvelle France
Amoureux de gloire et de grandeur,
Tous unis par la même ferveur,
Nous jurons de refaire la France :
A genoux, nous fîmes ce serment.*

Darnand écoute ce chant qui montait déjà vers lui quelques années

plus tôt, sur la place Masséna, à Nice, alors que des milliers d'anciens combattants, en chemise kaki et béret alpin, l'acclamaient comme un des espoirs non seulement de la révolution nationale mais de la revanche, que confondaient souvent ces âmes simples. Maintenant, certains l'ont suivi jusqu'ici. Les voici, sous ses yeux, « volontaires d'office » pour la Waffen SS. Le chef de la Milice mesure en un éclair le tragique chemin parcouru et, comme pour se justifier, il lance maintenant à pleins poumons dans ce cinéma d'Ulm :

*Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.*

Les miliciens hurlent, comme ils ne l'ont peut-être encore jamais fait, ce chant que leurs ancêtres faisaient naguère retentir à travers l'Europe entière, quand les volontaires étrangers portaient l'uniforme français des armées de la République et de l'Empire. Le jour de gloire n'est plus qu'un matin de défaite. Mais il faut quand même chanter. Comme un défi à la patrie qui les renie :

*Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons !*

La salle se vide rapidement. Les officiers pressent le mouvement. Il ne faut pas que les miliciens se posent trop de questions. En rangs serrés, ils se dirigent vers le grand stade d'Ulm, où le capitaine Bassompierre organise une cérémonie militaire. Un immense drapeau tricolore claque au vent. Les centaines et les trentaines s'alignent. Darnand passe lentement ses miliciens en revue.

— Présentez... armes !

Ils manœuvrent à la française, avec des gestes alertes et des coups de menton, bien secs, comme dans les chasseurs. Ils sont quatre mille, réunis pour la dernière fois tous ensemble sur cette terre étrangère. Darnand serre les mâchoires et salue longuement les fanions. Puis les colonnes s'ébranlent pour défiler devant lui.

Les miliciens déferlent ensuite dans l'Olgastrasse et dans la Frauenstrasse. Les soldats et les civils allemands saluent le drapeau tricolore. Jamais les hommes de la Franc-garde n'ont si bien marché d'un même pas. La Milice va mourir.

Avant de se séparer et de regagner leurs cantonnements dans les écoles, les hommes de Darnand entonnent le chant des Adieux.



La cérémonie terminée, l'administration reprend le dessus. D'abord la visite médicale, passée par des médecins français et allemands. Même dans cette atmosphère de guerre totale, les critères restent sévères. Deux mille cinq cents miliciens seulement seront retenus « bons pour le service dans la Waffen SS ». Ceux qui veulent se faire exempter trouvent facilement l'oreille complaisante d'un médecin français. Mais les plus acharnés à refuser le passage à la SS mettent maintenant un point d'honneur à se faire accepter. Le Dr Joubert voit des garçons de l'Avant-garde âgés de dix-sept ans le supplier de les emmener avec lui dans cette aventure :

— Je n'ai pas envie de porter l'uniforme allemand, lui dit le jeune Courageux, de l'école des cadres de La Chapelle-en-Serval, mais je veux rester avec les copains.

Le conseil de révision fonctionne comme une passoire. Beaucoup de garçons, fort capables de se battre en première ligne, rejoignent le bataillon constitué au camp de Heuberg, dans la région de Hohen-zollern, qui doit perpétuer les traditions de la Franc-garde. Un millier de miliciens sont transformés en travailleurs et devront rejoindre les usines du Reich.

Le nombre de volontaires pour la SS reste pourtant considérable. D'ailleurs, beaucoup de gradés ont réuni leurs hommes pour leur dire :

— Vous avez entendu ce qu'a dit le Chef ? Alors puisqu'il ne veut que des volontaires, nous considérons que vous êtes tous volontaires.

Très peu protestent. Ils se sont voulus des militants révolutionnaires. Ils ne vont quand même pas se conduire comme des dégonflés.

Jean-Pierre Levêque, de la Franc-garde de Paris, décide d'aller trouver son chef de cohorte pour lui exposer ses scrupules :

— En tant que Français... Et comme chrétien... La Waffen SS... L'uniforme allemand... L'encyclique pontificale qui condamne le racisme...

— Ecoute, mon vieux, lui dit brutalement son chef, tu nous emmerdes. Je te donne le choix entre deux uniformes : le feldgrau ou le « pyjama rayé ».

Aucun milicien n'ira en camp de concentration pour avoir refusé d'entrer à la Waffen SS, mais l'argument porte. Les aumôniers de la Milice vont de cantonnement en cantonnement pour apaiser les consciences. Le désir de rester tous ensemble et de ne pas abandonner le combat emporte les derniers scrupules.

Un peu plus de deux mille francs-gardes, reconnus aptes à servir dans la SS, signent leur demande d'engagement.

*
**

Le 4 novembre 1944, les miliciens défilent une dernière fois dans les rues d'Ulm, pour se rendre à la gare. Le convoi pour Wildflecken les attend.

Ils répondent ainsi à l'appel de Pierre Bance, blessé en Galicie et encore en traitement à Sigmaringen, où il écrit dans le journal de Fernand de Brinon, *La France* : « Notre politique, nous la faisons sur le champ de bataille. Faire de la politique à l'heure actuelle, c'est agir. Que tous les Français s'inspirent de l'esprit d'abnégation des combattants de l'Est, SS, légionnaires, et des combattants de l'intérieur, miliciens et militants de tous les partis. »

En engageant plus de deux mille de ses francs-gardes dans la Waffen SS, le chef de la Milice vient de prendre une importance accrue non seulement auprès des Allemands, mais aussi auprès de ce gouvernement-fantôme que Fernand de Brinon essaie de constituer sous le nom de Délégation gouvernementale française pour la défense des intérêts nationaux. De Brinon nomme alors Darnand commissaire à l'organisation des forces militaires françaises. Ce qui ne veut pas dire grand-chose, car le seul qui puisse prétendre à cette fonction

reste le Brigadeführer Krukenberg, général-inspecteur des formations SS françaises.

Joseph Darnand n'a plus d'illusion. Il déclare à quelques-uns de ses derniers fidèles :

— Tout cela finira dans le sang. Il faut nous y préparer...

*
**

Dans le train qui les emmène vers Wildflecken, les miliciens s'interrogent sur leur avenir. Ils ont été obligés de laisser leurs armes à Ulm. Maintenant, ils savent que l'irréparable est accompli. Certains discutent encore. Jean-Pierre Levêque, un des plus hostiles au passage à la Waffen SS, déclare à ses camarades :

— Je ne me considère pas comme volontaire mais comme mobilisé.

Quinton, enfant de troupe à quatorze ans, ancien sous-officier d'active passé directement de l'armée d'armistice à la Milice, ne cesse de répéter avec un air buté :

— On peut pas faire autrement. Mais si on n'a pas dit non, on n'a pas dit oui...

Le franc-garde Pierre Briaut, avec un accent de Nîmes à faire surgir le soleil dans toute la grisaille de cette Franconie déjà dépouillée par un automne rigoureux, leur lance :

— Vous me faites marrer, avec vos scrupules ! On y va pour montrer qu'on a autant de couilles au cul que les Boches. Et puis passer de la Milice à la Waffen SS, c'est pas une affaire. On était dans une succursale. Maintenant, on rejoint la maison-mère...

*
**

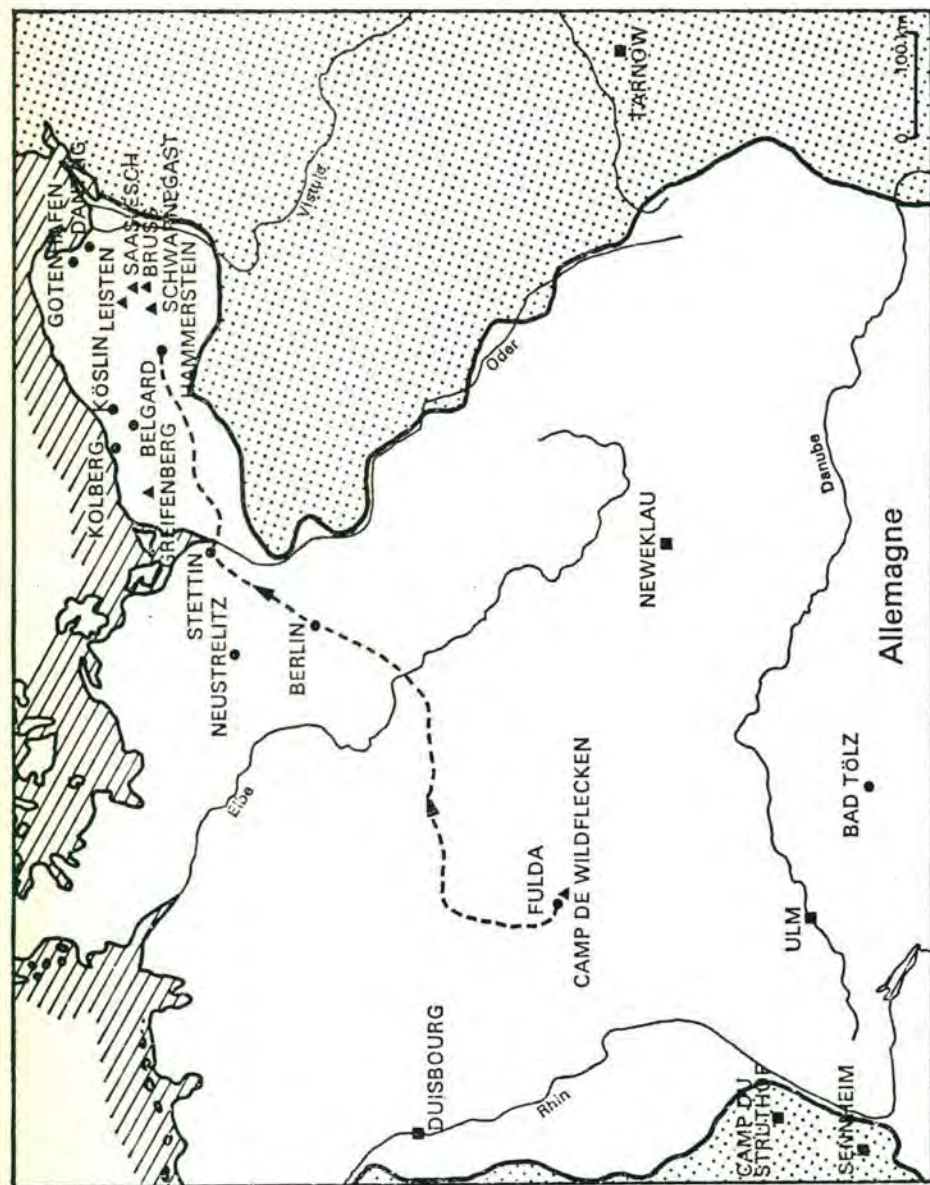
Déjà, dans les wagons, les jeunes de la Franc-garde de Paris chantent *La rue appartient à celui qui y descend* :

*Combien sont tombés au hasard d'un clair matin
De nos camarades qui souriaient au destin...
Nous tomberons en route,
Nous tomberons ou vaincrons au combat.*

Et puis, une dernière fois, retentit le chant des Cohortes, qu'emporte le bruit lancinant des roues des wagons sur le rail d'acier :

*A genoux, nous fîmes le serment,
Miliciens, de mourir en chantant.*

Résignés et résolus, tous les francs-gardes chantent la mort qu'ils viennent affronter. Pour eux, l'exil n'a plus d'autre issue que le combat.



Légende

— front au moment de la montée de la brigade « Charlemagne » en
Poméranie (mi-février 1945)

• divers

■ centres de regroupement des différentes formations appelées à

▲ centres de regroupement de la brigade « Charlemagne »

— exemple d'itinéraire suivi par les convois de la brigade pour
rejoindre Hammerstein (mi-février 1945)

DEUXIÈME PARTIE

Rien n'indique un terrain militaire, hormis les sentinelles qui patrouillent dès le quai de la gare de Brückenau. Il faut longuement monter entre les sapins. Presque une demi-heure de marche avant d'atteindre la barrière qui marque l'entrée du camp de Wildflecken.

Les bâtiments, dissimulés sous les arbres, semblent faire corps avec la nature. On en compte une cinquantaine, accrochés à flanc de coteau, à près de mille mètres d'altitude dans ce massif de la Rhön où, dès l'automne, souffle un vent glacial qui fait frémir la cime de milliers et de milliers de sapins d'un vert sombre presque militaire.

Les bâtiments destinés au casernement sont tous construits sur le même modèle, dans une rude architecture guerrière qui se veut aussi paysanne. Ici, tout doit exalter les antiques vertus germaniques du sang et du sol. La pierre domine, grise et rude sous la paume. Le bois garde les couleurs de la vie. Au-dessus d'une sorte de cave-remise, un entresol bien aménagé que domine l'unique étage, sous le toit. Dans chaque bâtiment, une compagnie de près de deux cents hommes tient à l'aise.

Wildflecken se veut un des hauts-lieux de la SS guerrière. Là ont été formées et instruites des unités d'élite, comme cette division *Hitlerjugend*, à la moyenne d'âge de dix-huit ans, officiers compris, dont le baptême du feu en Normandie s'est soldé par d'effroyables pertes.

A Wildflecken, chaque compagnie peut vivre isolée, séparée des

autres par de grands pans de forêt presque sauvage. Le moindre déplacement exige de longues marches sur les allées macadamisées qui se perdent sous les frondaisons. Mais toutes conduisent à la place centrale : Adolf Hitler Platz, bien entendu.

Près de la Lagerkommandantur se dresse une haute colonne de pierre. Au sommet, un aigle déploie ses ailes immenses. Dans ses serres, une couronne de feuillage où scintille la croix gammée.

Arrivés à la fin d'octobre 1944, les SS français du régiment 57 et du régiment 58 découvrent un univers tout à la fois monastique et confortable qui les dépayse totalement, après les misères du corridor de Dantzig. La place de la Kommandantur semble aussi vaste que la place de la Concorde. Là-haut, dans le crépuscule, l'aigle domine la cime des sapins noirs.

— *Kolossal!* soupire avec admiration Robert Soulet qui ne regrette plus d'avoir été muté de la Kriegsmarine à la Waffen SS.

Construit en 1936 pour la jeunesse hitlérienne, le camp de Wildflecken, totalement enraciné dans la forêt germanique, veut évoquer à la fois la noblesse de la vieille Allemagne médiévale et l'ordre nouveau qu'annonce le mouvement national-socialiste.

Les anciens de la LVF, comme leurs cadets de la Sturmbrigade *Frankreich*, réalisent, dès leur arrivée dans ce camp gigantesque, qu'ils se trouvent au cœur même de leur rêve d'adolescents.

Ils gagnent leurs cantonnements en silence, un peu écrasés par la nature, l'espace et l'ambiance de cette étrange « caserne ».

*
**

Le lendemain à l'aube, ponctuée de coups de sifflet, l'instruction recommence. Le froid semble arrivé avec les derniers jours d'octobre. Il gèle déjà. Les hommes doivent s'exercer au maniement d'armes. Sans gants. Le vent fait frémir les sapins. Toute la colline tremble au souffle d'une bise qui fige les paroles sur les lèvres :

- *Das Gewehr... über!*
- *Arme sur l'épaule... droite!*
- *Das Gewehr... ab!*
- *Reposez... arme!*

Au régiment 57, on manœuvre à l'allemande ; au 58, à la fran-

caise. Mais les mains claquent aussi dur sur les fûts de bois des Mauser. Un nuage de buée se forme devant la bouche des instructeurs. Tous les déplacements doivent se faire en chantant. Après avoir tendu leur gamelle pour recevoir quatre petites pommes de terre et une demi-louche de sauce, les SS français repartent pour d'autres exercices. L'entraînement au combat succède au maniement d'armes. Une simple toile de tente passée « en chasuble » tient lieu de capote. Il faut courir, ramper, franchir des ruisseaux. La nuit tombe vite. Les sapins rendent encore plus sombres les ténèbres. Retour en chantant. Nettoyage des armes.

Si un homme ne chante pas ou si une arme reste sale, commence, pour toute la section, le « Strafexercice », le très classique et épuisant :

— *Hinlegen... Auf! Marsch, marsch...*

La première semaine de novembre passe très vite pour les quatre ou cinq mille hommes déjà rassemblés à Wildflecken. Les légionnaires de la LVF découvrent avec une certaine stupéfaction le contraste entre le confort du casernement et la férocité de l'entraînement, ce qui n'est pas pour étonner leurs camarades de la Sturmbrigade *Frankreich*, qui retrouvent l'ambiance de Sennheim et des écoles de cadres de la Waffen SS.

Les services de l'état-major s'installent dans les bâtiments de l'Adolf Hitler Platz. Chacun chez soi. Chef théorique de la nouvelle brigade *Charlemagne*, l'Oberführer Puaud tient à marquer ses distances avec les services de cette « Inspektion », où le Brigadeführer Krukenberg règne à la tête d'une vingtaine d'officiers allemands, tous spécialistes de l'instruction ou de l'administration.

Le 4 novembre 1944, une nouvelle court de bâtiment en bâtiment dans tout le camp de Wildflecken :

— Les miliciens arrivent demain.

— Les milicos ? On les verra au turbin...

Les anciens de Russie blanche et de Galacie n'estiment guère ceux qui ont bagarré seulement en Savoie, dans le Vercors ou en Limousin. Anciens du front de l'Est, ils considèrent avec un mépris, qui parfois confine à la hargne, des hommes qui n'ont pour la plupart connu que l'armée de la défaite et la milice de la guerre civile.

Les miliciens commencent par passer quelques jours en bas de la colline de Wildflecken, non loin de la gare de Bruckenau, dans une attente qui pourrait ressembler à une quarantaine. Ils en tirent davantage de cohésion et un peu d'amertume. Certains continuent une insidieuse propagande contre le passage à la Waffen SS. André Brilland, de l'Avant-garde de Paris, semble l'un des plus excités. Son regard brille derrière ses lunettes et il continue à rouspéter :

— On voulait pas y aller. Et en plus, « ils » ne veulent même pas de nous.

L'attente dans les baraques de la vallée ne dépassera pas une semaine. Mais il faut d'abord, pour les chefs miliciens, régler un problème capital : l'intégration de leurs hommes dans la nouvelle brigade française. Si Joseph Darnand admet le principe du passage à la SS, rien ne se trouve fixé sur le plan pratique.

Le capitaine Jean de Vaugelas s'est rendu aux ordres auprès de l'état-major et il réunit les officiers de la Milice pour leur expliquer la situation :

— Messieurs, nous nous trouvons devant l'alternative suivante : la première solution serait de rester en bloc constitué et de former au sein de la brigade une unité purement milicienne.

— Ce serait le mieux, remarque Jean Bassompierre. Restons entre nous. Rien à voir avec les doriotistes du régiment 58 et les hitlériens du régiment 57...

— Alors, c'en est fini de la grande unité française, lui fait remarquer de Vaugelas. C'est pourquoi je crois la seconde solution préférable, même si elle ne doit pas plaire à Darnand.

Le capitaine Raybaud, qui s'impatiente un peu, lui demande :

— Et quelle est cette solution-miracle ?

— Répartir les miliciens, qui sont les derniers arrivés, entre les différentes unités de la brigade. Il ne faut pas créer des chapelles politiques mais une seule formation militaire.

Le capitaine de Bourmont semble aussi furieux que les autres officiers miliciens :

— Nous perdrons alors notre force avec notre cohésion. Ce serait céder à un véritable chantage.

Le capitaine de Vaugelas ne tient pas du tout à voir se créer un « régiment Darnand » qui s'opposerait rapidement aux deux autres déjà formés. Il a longuement discuté avec Puaud et Krukenberg. Il s'est trouvé d'accord avec eux pour éliminer la politique au sein de la brigade. Mais il tient à rassurer ses camarades, encore plus inquiets que furieux :

— A nous disperser, nous y perdrons en cohésion, mais nous y gagnerons en rayonnement. Nos hommes, partout où ils seront, pourront devenir auprès de leurs camarades de vivants exemples de nationalisme — ce qui se perd un peu au régiment 57 — et de discipline — ce qui manque totalement au régiment 58. Mais il y a encore plus important. Et plus décisif.

Tous les officiers miliciens écoutent attentivement Jean de Vaugelas dont ils connaissent le caractère entier, parfois emporté mais toujours généreux. Il s'entend mal avec Darnand, certes. Mais il reste un milicien, comme eux tous. Et ce qu'il leur annonce va les aider dans ce qu'ils nommeront « leur esprit d'abnégation » :

— Nous garderons nos grades. Dans toutes les unités de la brigade *Charlemagne*, ce seront des officiers miliciens qui occuperont une grande partie des postes de commandement. Je dois vous dire que je deviens moi-même chef d'état-major du général Puaud. Je pense que ma présence et ma caution vous suffisent ?

En échange de l'éclatement de la Franc-garde, les chefs miliciens vont contrôler une grosse partie de l'encadrement et de l'avancement.

— C'est simple, conclut Bassompierre. La Milice n'existe plus en tant que telle. Mais l'esprit milicien demeure...

*
**

La longue colonne des deux mille miliciens, en rangs par trois, s'étire sur la route en lacets qui mène, à travers la forêt de sapins, vers le camp de Wildflecken. En tête, marche le capitaine Bassompierre. On devrait dire le Hauptmann Bassompierre, puisqu'il a ressorti pour la circonstance sa tenue feldgrau de la Wehrmacht, avec l'écusson tricolore de la LVF. Déjà, il semble se fondre dans

le vert sombre de l'Allemagne des forêts et des légendes. Bassompierre n'est plus tout à fait milicien et pas encore tout à fait SS. Il semble plus perdu que jamais, avec son pauvre regard de myope derrière la buée qui voile ses lunettes.

A la tête de la première cohorte, ouvrant la marche de la Milice, le capitaine Emile Raybaud arbore toutes ses décorations sur son uniforme bleu marine. Il a prévenu ses francs-gardes :

— J'exige que vous soyez aussi impeccables que les chasseurs alpins de mon bataillon d'Antibes.

Ils bombent le torse, allongent le pas, les grands bérets dévorent les visages, la sueur ruisselle malgré le froid, les souliers cloutés frappent le sol. Ils chantent *La Madelon*, pour défier les Allemands. Mais aussi le *Panzerlied*, parce qu'ils sont fiers d'entrer dans une troupe d'assaut. Les miliciens marquent bien la cadence. Ils ne manquent pas d'allure, même s'ils sont encore habillés de tenues disparates. Certains sont en bleu et d'autre en kaki.

Un peu essoufflés, ils tournent parfois la tête pour découvrir ce paysage dans lequel ils vont désormais apprendre leur métier de soldats du front.

Soudain, à un tournant de la route, ils aperçoivent des hommes en uniforme vert qui tirent une pièce d'artillerie. Ils portent des écussons tricolores : ce sont les SS du bataillon lourd de la brigade qui reviennent de l'exercice.

— Merde, grogne Jean-Pierre Levêque à son voisin, il n'y a même pas de tracteurs ! On va en baver.

— Chic alors, jubile Jean Castellan, on aura de l'artillerie pour nous soutenir ! Ça changera de la Milice.

Le même spectacle déclenche le pessimisme ou l'optimisme : incident révélateur. Les SS français s'arrêtent un instant de tirer leur pièce vers le camp et regardent le défilé des miliciens. A se vouloir tellement cocardiers, les nouveaux venus suscitent quelques commentaires dédaigneux :

— Ils sont rien crâneurs, les milicos.

— C'est l'armée française qui rapplique... comme en 40 !

— Ils doivent se tromper de boutique.

Et puis les SS haussent les épaules et s'attellent de nouveau à leur canon, pour se hâter de rejoindre le cantonnement de leur compagnie.

Des combats des Carpates, le 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* ramène cinquante-huit croix de fer, dont beaucoup à titre posthume. Les citations sont arrivées à Schwarnegast quelques jours avant le départ.

— On n'a pas le temps d'organiser une prise d'armes. Vous serez décorés à Wildflecken.

Une vingtaine de SS français seulement pourront être présents : en plus des tués, de nombreux blessés se trouvent encore dispersés dans les hôpitaux du Reich. Le 10 novembre, les rescapés sont convoqués sur l'Adolf Hitler Platz pour la remise des décorations. Le Brigadeführer Krukenberg et le Standartenführer Zimmermann les attendent. Les croix de fer sont distribuées rapidement, sans témoins, sans compagnie d'honneur, sans prise d'armes.

Les rescapés des Carpates sont stupéfaits. Ils pensaient au moins être décorés devant leurs camarades du 1^{er} bataillon dont ils sont un peu les héros. Mais ils sont seuls... Les futurs décorés s'alignent dans un coin de la place. Le général-inspecteur passe devant chacun d'eux. Un sous-officier lui tend les rubans et les croix de fer qu'il sort d'une boîte. Krukenberg accroche la décoration en l'accompagnant de la formule réglementaire :

— Au nom du Führer...

Le Brigadeführer serre cordialement la main du nouveau décoré et passe au suivant. La cérémonie dure cinq minutes. L'Obersturmführer Fernet a les larmes aux yeux. Non de joie, mais de rage. Il ressent comme un affront cette cérémonie quasi clandestine à l'issue du premier combat des SS français dont les pertes ont été sévères et dont la bravoure a provoqué l'admiration des SS allemands de la division *Horst Wessel*.

La cérémonie terminée, le jeune officier emmène vers son bureau de chef de bataillon le petit détachement pour fêter l'événement en ouvrant deux ou trois bouteilles de champagne. Il rencontre alors le Sturmbannführer Katzian. L'ancien officier de liaison auprès de la LVF, récemment muté à la Waffen SS, s'étonne du visage déçu que présente Fernet.

— Que vous arrive-t-il ? On dirait que vous venez de pleurer.

— Mais pourquoi avons-nous été ainsi décorés à la sauvette ?
Katzian semble bien ennuyé et finit par avouer :

— Voilà... C'est à cause de la LVF. L'Oberführer Puaud trouve qu'une cérémonie officielle aurait provoqué des jalousies chez ses légionnaires... En réalité, je crois que c'est lui qui est jaloux.

L'Obersturmführer Fernet hoche la tête. Pour constituer une grande unité française il va falloir successivement sacrifier tous les orgueils, même les plus légitimes. Les légionnaires doivent accepter d'être SS, les marins de combattre à terre, les miliciens d'endosser l'uniforme feldgrau. Alors, la Sturmbrigade *Frankreich*, elle aussi, devra renoncer à ce particularisme un peu jaloux qui fait sa solitude et sa force.

Le chef du 1^{er} bataillon du régiment 57 réunit dans son bureau les nouveaux décorés. Les rescapés de Galicie restent silencieux. Fernet lève sa coupe :

— A nos camarades...

Ils boivent d'un trait. En souvenir de leurs morts, enfouis sous la terre noire des Carpates.

Pendant trois jours, les nouveaux décorés vont porter leur croix de fer pendante ainsi que l'exige le règlement. Puis ils ne garderont plus que le ruban noir-blanc-rouge, au couleur du deuil, de la neige et du sang.

Les miliciens vont être répartis entre les différentes unités de la brigade *Charlemagne* pour y être mêlés aux anciens légionnaires de la LVF et aux garçons de la Sturmbrigade *Frankreich*. Personne ne pouvant servir dans la Waffen SS sans avoir prêté serment, le Brigadeführer Krukenberg propose que la cérémonie ait lieu le samedi 11 novembre.

L'Oberführer Puaud devient cramoisi et regarde le général-inspecteur avec un air indigné :

— Le 11 novembre ? On devrait quand même choisir un autre jour !

— Disons le dimanche 12, propose d'une voix douce Mgr de Mayol de Lupé. Le serment pourra avoir lieu après la messe dominicale.

Déjà le Standartenführer Zimmermann imagine les grandes lignes de la cérémonie. Il connaît l'importance des parades et des discours. Il possède, avec un indéniable talent d'acteur, ce sens de la mise en scène héroïque qui sera peut-être la seule arme secrète d'un Reich décidément très wagnérien.

La cérémonie de prestation de serment des miliciens prend brusquement une importance capitale. Il s'agit non seulement d'une obligation mais d'un symbole. Jean de Vaugelas, avec un sourire un peu triste, propose à Puaud :

— Mon général, on pourrait peut-être attendre la semaine suivante la cérémonie pour effectuer le... le « changement de tenue ».

— Plus tôt ou plus tard, grogne Puaud. Vous devrez bien passer par là.

*
**

Le 11 novembre 1944, pour le vingt-sixième anniversaire de l'armistice de 1918, l'ex-sergent Joseph Darnand, que le président de la République Raymond Poincaré a naguère qualifié d' « artisan de la victoire », endosse, pour se présenter au camp de Wildflecken, l'uniforme de Sturmbannführer de la Waffen SS¹. Son ami l'Obergruppenführer Gottlob Berger lui a promis, lors d'un de leurs derniers entretiens au SS Hauptamt, qu'il allait devenir l'animateur politique de la brigade *Charlemagne*. Il lui a même déclaré :

— Vos soldats contribueront à mériter la place prépondérante que votre pays a toujours eue en Europe.

La tenue feldgrau pèse sur les épaules de Darnand, même assortie des quatre étoiles carrées de Sturmbannführer. Le voici donc commandant, sans trop savoir quelles seront ses fonctions. L'important pour lui reste de ne pas abandonner ses miliciens, arrivés à Wildflecken quelques jours auparavant.

Les sentinelles qui montent la garde à la barrière du camp ont l'ordre d'arrêter tout véhicule et de contrôler tout officier. L'uniforme de Darnand ne les impressionne guère et ils expédient le chef de la Milice comme tous les nouveaux venus, au bureau des effectifs :

— Vous demanderez la Lagerkommandantur, sur l'Adolf Hitler Platz.

Darnand arrive au pied de la colonne portant le gigantesque aigle de pierre. Il s'étonne un peu de n'avoir pas été accueilli avec plus de cérémonie. Au bureau des effectifs, un secrétaire lui demande, poliment mais fermement, son Soldbuch. Darnand n'en a pas. Le gratte-papier est inflexible : un militaire sans Soldbuch, ça n'existe pas pour lui. Darnand commence à piquer une colère digne d'un adjudant de quartier. Mais les secrétaires se réfugient derrière le

1. Engagé « symboliquement » dans la Waffen SS au cours de l'été 1943, Joseph Darnand, après avoir prêté le serment obligatoire dans le cadre de l'ambassade d'Allemagne à Paris, avait alors été nommé « Obersturmführer » d'honneur.

sacro-saint règlement. On consent quand même à prévenir le général-inspecteur.

Le Brigadeführer Krukenberg arrive. Majestueux et très froid, il toise Darnand qui, mal à l'aise dans son uniforme SS, paraît encore plus trapu. Le chef de la Milice se trouve dans une position impossible : militairement, il est le subordonné de Krukenberg ; diplomatiquement, il reste un des membres du gouvernement français. Darnand ne se rend pas compte qu'il ne peut cumuler les titres et les fonctions : ministre d'un gouvernement en exil, chef d'un parti politique, officier supérieur de la Waffen SS. Il annonce tout de suite à Krukenberg ce qu'il entend rester, malgré son uniforme :

— Je suis secrétaire d'Etat, avec rang de ministre.

— Alors, vous êtes mon invité.

Le général-inspecteur ne peut considérer Darnand comme un véritable officier SS et l'admettre à ce titre dans la *Charlemagne*. Mais il le traite avec une politesse attentive... tout en se gardant de l'inviter à prendre place au mess des officiers à l'état-major.

Leur tête-à-tête aura lieu dans le pavillon personnel du général-inspecteur. Traité en hôte d'honneur mais en étranger, Darnand découvre vite qu'il n'y a pas de place pour un « chef politique » à la brigade *Charlemagne*. Krukenberg multiplie les attentions, mais se montre inflexible. Il n'a pas de mal à montrer ce que l'attitude de Darnand peut avoir de contradictoire :

— Je ne sais pas ce que vous a promis l'Obergruppenführer Berger, mais je connais la mission que m'a confiée le Reichsführer SS : préparer au combat une unité militaire. J'estime qu'il n'y a aucune place ici pour la politique. Et votre présence serait un acte politique.

— En est-il de même pour Jacques Doriot ? demande Darnand avec une lueur d'inquiétude.

— La mesure est la même pour tous, le rassure Krukenberg. « Monsieur » Doriot a été nommé Sturmbannführer à titre exceptionnel, comme vous, monsieur le secrétaire d'Etat. Mais il n'exercera aucun rôle dans la brigade *Charlemagne*. Il ne viendra même pas à Wildflecken.

Le général-inspecteur fixe Darnand de ses petits yeux sombres, comme pour sonder ses intentions. Et il ajoute, sur un ton où le désir ressemble à un ordre :

— M. Doriot a bien voulu m'aider. Il a rédigé une lettre demandant aux militants de son parti d'accomplir leur devoir de soldat, sans se livrer à des activités politiques au sein de la brigade. J'aimerais que vous en fassiez autant...

— Jamais les hommes du PPF ne tiendront un tel engagement, objecte Darnand.

— Leur chef m'a promis de les exclure du parti s'ils désobéissaient à cette consigne. De toute façon, je suis prêt à sévir de mon côté. Avec l'accord total de l'Oberführer Puaud, bien entendu.

— Et la bénédiction de Mgr de Mayol de Lupé ? ironise Darnand ulcéré.

— Bien entendu, monsieur le secrétaire d'Etat.

Il n'y a pas de place pour Joseph Darnand à la brigade *Charlemagne*. Ses miliciens vont être dispersés, brassés, amalgamés, pour essayer de former une unité à peu près cohérente de SS français sans aucun lien avec leur origine politique.

*
**
*

A la veille de la prestation de serment, il reste quelques irréductibles parmi les miliciens. Ils sont une cinquantaine, dont les meneurs semblent André Brilland et quelques-uns de ses camarades de l'Avant-garde, tous anciens de La Chapelle-en-Serval. Ils mesurent brusquement, dans ce camp de Wildflecken où tombent les premiers flocons de neige, l'abîme qui sépare les conférences sur les cathédrales gothiques ou la pensée sociale du Maréchal et le serment qu'on leur demande de prêter au Führer du Reich Grand Allemand. Ils auraient, à la rigueur, accepté de se battre sur le front de l'Est, mais sans combler le fossé qui sépare encore la Milice française de la Waffen SS.

Les officiers miliciens qui ont décidé, bon gré mal gré, de franchir le dernier pas, sont furieux. Le capitaine de Vaugelas grommelle :

— Ces petits cons sont en train de saboter toute notre politique d'encadrement de la brigade *Charlemagne*. De toute façon, il est trop tard. Il fallait se décider à Ulm. Demain aura lieu la prestation de serment.

Le nouveau chef d'état-major de l'Oberführer Puaud cherche un

officier qui puisse « passer un savon de première » aux réfractaires. Il n'a pas à hésiter longtemps pour trouver l'homme de la situation : ce sera Victor de Bourmont.

Celui-ci convoque André Brillard. Il sera d'autant plus cassant qu'il n'est pas tellement loin de partager les sentiments de ce jeune milicien qui lui jette en pleine face :

— Ne comptez pas sur moi pour prêter le serment SS. J'étais volontaire pour la Milice. Pas pour autre chose. Je ne porterai jamais l'uniforme allemand. Je ne jurerai jamais à Adolf Hitler de lui être fidèle « jusqu'à la mort ». Je suis et reste français.

— Moi aussi, coupe sèchement de Bourmont. Autant que vous, jeune homme. Je n'ai pas de temps à perdre. Je vous donne le choix. Simple. Ou la brigade *Charlemagne* ou le camp de concentration.

— Je refuse la brigade et j'accepte le camp. Je préfère être gardé par des SS que de porter leur uniforme. Question de principe.

— Vous restez avec nous et vous partez pour l'école d'officiers de Neweklau. Question de discipline.

— Nous ne pouvons nous entendre, mon capitaine.

— Les ordres de notre chef Darnand sont formels...

André Brillard trouve qu'il y a des noms qu'il vaudrait mieux éviter d'utiliser et il se lance dans un rapide historique :

— Darnand nous avait affirmé, à Nancy, que nous ne passerions jamais en Allemagne. Nous y sommes passés. Darnand nous avait affirmé, à Ulm, que la Milice resterait en unité constituée. Nous sommes dispersés et mélangés aux LVF et aux SS. Darnand nous avait affirmé que jamais nous ne porterions l'uniforme allemand. Et vous savez bien de quelle couleur nous serons habillés après la prestation de serment. Je regrette, mais le feldgrau ne me va pas.

— Il faut aller jusqu'au bout. C'est une question de courage. D'honneur même.

— Mon capitaine, nous n'avons pas la même conception de l'honneur, vous et moi.

Victor de Bourmont a blêmi. Il ne laisse personne juge de son honneur. Ni du sien, ni de celui de sa lignée. Son arrière-grand-père est passé à l'ennemi en 1815. Mais ennemi ne voulait rien dire : c'était déjà la guerre civile entre légitimistes et bonapartistes. Il

devine ce que Brilland va lui lancer, avec toute l'insolence de la vingtième année :

— Dans ma famille, monsieur, on n'a jamais porté de livrée étrangère...

Le jeune milicien a insisté sur le « monsieur ». Mais de Bourmont est incapable de remarquer quoi que ce soit. Il hurle :

— Petit salopard, fous-moi le camp ! Saboteur ! Tu te retrouveras au camp de Dantzig-Mazkau ! Tu verras ce qu'il en coûte de jouer au con !

D'autres « dialogues » vont suivre, moins pittoresques, mais aussi énergiques. De Bourmont échoue dans sa tentative pour ramener les réfractaires à accepter le serment. De guerre lasse, on les enferme dans la prison du camp de Wildflecken, gardés par deux garçons de la Sturmbrigade *Frankreich*, spécialement remontés contre « ces dégonflés de milicos ».

— C'est à rien comprendre avec ces gars-là. Ils ont fait la guerre à des Français et ils ne veulent pas se battre contre les Russes.

— D'abord, c'est pas l'uniforme allemand qu'on porte, mais celui de la Waffen SS. Une armée internationale...

— ... Et socialiste, conclut le second. Au fond, ces milicos, ce sont des « Réacs »...

*
**

Les traditions de l'armée française ne semblent pas tout à fait perdues : depuis plus d'une heure, les miliciens piétinent dans la neige en attendant la prise d'armes. En ce 12 novembre 1944 il fait un froid épouvantable. Les francs-gardes tapent des pieds et s'impatiente :

— On se les caille !

— C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

— On la saute !

Les officiers, de mauvaise humeur, vont et viennent devant le front des unités de la Milice, rassemblées pour la dernière fois en uniforme bleu marine ou kaki, avec ce petit béret basque dont ils ont fait une sorte de symbole ; ils tiennent à leur « tarte » comme à un fétiche.

Un long piétinement dans la neige boueuse. Les hommes du régiment 57 et du régiment 58 arrivent à leur tour.

— *Augen... rechts!*

— Tête droite!

Les anciens, en uniforme feldgrau, s'alignent. Les talons claquent. Aujourd'hui, les légionnaires de la LVF veulent montrer qu'ils savent manœuvrer impeccablement... quand ils en ont envie.

Un commandement sec. Enfin! Tous se figent au garde-à-vous et présentent les armes. Marchant pour une fois du même pas, le Brigadeführer Krukenberg et l'Oberführer Puaud avancent lentement, le bras tendu dans le salut SS.

Mgr de Mayol de Lupé, qui a célébré la messe à l'aube, vient d'enlever ses ornements liturgiques et s'avance à cheval, au centre du rectangle formé par les unités de la brigade *Charlemagne*. Ses éperons étincellent et il lève le bras dans un geste qui ressemble tout autant au salut hitlérien qu'à une bénédiction chrétienne.

Le septuagénaire, dont la croix pectorale étincelle sur la vareuse de Sturmbannführer de la Waffen SS, prend alors la parole pour la plus étrange homélie de toute sa carrière sacerdotale :

— Je suis national-socialiste depuis 1925. Au Christ souffrant, le national-socialisme oppose le Christ combattant. Ce n'est pas, comme certains peuvent le penser, un déchirement de la chrétienté mais des images nouvelles, les signes de son rajeunissement, l'espérance d'une résurrection...

Les miliciens qui ne le connaissaient pas encore, si ce n'est par quelques photographies dans les journaux, découvrent avec stupéfaction une incarnation modernisée du « Centaure de Dieu ». Mais, aujourd'hui, sous les flocons de neige qui voltigent sur l'Adolf Hitler Platz, les Waffen SS remplacent les Chouans. Le vieux prélat continue son homélie et exalte l'engagement des miliciens comme s'ils partaient pour une nouvelle croisade :

— Staline et le bolchevisme représentent le Mal à l'état pur. A l'Est, le Bien et le Mal s'affrontent. Vous participerez au combat contre le Mal dans les rangs de la Waffen SS.

Les francs-gardes qui arrivent de Guyenne, du Languedoc ou de Provence sont stupéfaits. Ils n'ont jamais imaginé qu'un dignitaire de l'Eglise puisse ainsi mélanger, dans un même élan de dévotion

filiale, « notre Saint Père le pape » et « notre vénéré Führer Adolf Hitler ».

Le vieillard a parlé longuement, insensible au vent glacé qui emporte les périodes de sa péroration. Des flocons de neige giflent son visage buriné, creusé de longues rides qu'éclaire un regard à la fois roué et naïf.

Aux mâts flottent le drapeau de guerre du Reich, les trois couleurs françaises et l'étendard noir avec les deux runes blanches de la SS. Devant la tribune se trouvent un canon d'infanterie, un mortier et une mitrailleuse lourde. Un officier se tient immobile, tenant une épée nue. Trois miliciens s'avancent lentement, qui vont prêter serment, au nom de tous leurs camarades : un franc-garde, un sous-officier et le capitaine Monneuse, ancien militaire d'active, largement quadragénaire, et qui arbore ses décorations de 14-18 et de 39-40. Il lève le bras. Beaucoup n'entendent pas les paroles qu'il prononce maintenant. Ce n'est pas le serment de l'Ordre noir, tel qu'il fut naguère prononcé par les Français de la Sturmbrigade *Frankreich*, mais celui de la Wehrmacht, légèrement modifié :

— *Je jure d'obéir fidèlement à Adolf Hitler, chef de la Waffen SS, dans la lutte contre le bolchevisme, en loyal soldat.*

Les miliciens doivent tendre le bras et répéter le texte du serment. Beaucoup restent au garde-à-vous. La plupart se taisent ou marmonnent n'importe quoi, comme des mécréants obligés d'assister à une cérémonie religieuse par convention sociale. Certains murmurent : « Je jure rien du tout... » tandis que retentissent les paroles du SS *Treuelied* :

« *Wenn alle untreu werden*

*So bleiben wir doch treu*¹... »



Un défilé doit suivre la cérémonie de la prestation de serment. La neige s'épaissit. Les colonnes se forment. Ils sont environ sept mille hommes qui doivent passer devant la tribune de l'état-major. Le commandant Bridoux présente les troupes. Avec son nez cassé dans un concours hippique, ses bottes à la Saumur et sa croix de

1. « Et si tous devenaient traîtres nous resterions fidèles... »

fer gagnée en Russie, il ne manque pas d'allure : le fils du ministre de la Guerre de Vichy a réussi à s'imposer comme le premier officier de troupe de la brigade *Charlemagne*.

Sur la tribune, le Brigadeführer Krukenberg domine tous les assistants de sa haute stature, et la vingtaine d'officiers allemands de l'Inspection forme autour de lui une cour attentive. L'Oberführer Puaud semble avoir largement arrosé la cérémonie de ce matin et l'arrivée de la première neige : il paraît aussi écarlate que la cravate de commandeur de la Légion d'honneur qui rehausse son col vert sombre avec les écussons noirs aux doubles feuilles de chêne.

Joseph Darnand a pris place, lui aussi, à la tribune d'honneur. Toujours en uniforme de Sturmbannführer. Mais il semble faire de la figuration à côté de l'Obersturmbannführer de la Waffen SS Léon Degrelle.

Commandeur de la légion *Wallonie*, désormais gonflée à l'effectif d'une division, le chef du rexisme belge vient de ramener de sa campagne d'Estonie les feuilles de chêne de la Ritterkreuz, assorties de cette petite phrase d'Adolf Hitler qui lui sert désormais dans tout le Reich de carte de visite : « Si j'avais un fils, j'aimerais qu'il fût comme vous... » Celui que ses hommes appellent familièrement « Modeste 1^{er} de Bourgogne » n'est pas seulement venu en compagnon d'armes. Il ne cache pas ses ambitions : rassembler sous son commandement toutes les unités de SS wallons, flamands, hollandais et français, afin de créer un corps d'armée, pour lequel il a déjà choisi le nom d'*Occident*.

Le regard sombre, le cheveu aile de corbeau, le nez en bec d'aigle, le menton « à la Mussolini », Léon Degrelle ne manque ni d'allure ni d'appui. Cet espiègle casse-cou, qui mène une brigade d'assaut comme on conduit un chahut estudiantin, a réussi à fasciner Heinrich Himmler lui-même, séduit par le projet de grande Bourgogne germanique du « beau Léon ».

Précédé par la compagnie de garde et d'instruction qui s'avance lentement en chantant à pleine gorge le SS *marschiert*, le défilé s'étire. Maintenant, les centaines de la Milice succèdent aux compagnies des deux régiments de grenadiers et aux diverses unités de la brigade *Charlemagne*.

Darnand, le bras tendu, salue longuement ses hommes qui l'ont suivi jusque sur cette place de Wildflecken où ils s'enfoncent dans la neige glacée de l'exil. Le chef de la Milice pressent qu'il ne les reverra plus jamais.

*
**

L'Obersturmführer Fernet a prié Joseph Darnand de partager son repas. Le chef de la Milice arrive très en retard dans le cantonnement du 1^{er} bataillon du régiment 57 où Fernet commence à s'impatisser. Darnand a l'air absolument désorienté et lance, d'un ton furieux :

— Vous ne me verrez plus. Je m'en vais.

— Mais que se passe-t-il ? Vous ne restez pas avec nous ? Ce matin, lors de la prestation de serment, nos garçons étaient heureux de vous voir avec eux, en uniforme de Sturmbannführer...

— ... Je ne porterai plus jamais cette tenue boche ! Je pars ce soir-même. Cela n'a pas du tout collé avec ce Krukenberg.

Fernet ne peut s'empêcher de soupirer :

— Cela ne m'étonne pas tellement.

Joseph Darnand ajoute sur un ton où on ressent finalement plus de détresse que d'amertume :

— Il m'a dit qu'il n'y avait pas de place pour un chef politique à la brigade *Charlemagne*. A la Waffen SS, on ne connaît, m'a-t-il répété, qu'un seul chef politique : Adolf Hitler.

« Promotionné » puis désavoué par le Maréchal, Darnand n'a absolument pas envie de reporter sa fidélité sur le Führer. Il a cru un moment au mythe de la France seule. Il en est sorti brisé. A jamais.

Il quitte rapidement Fernet et s'enfonce dans la neige et dans la nuit ¹.

1. Après avoir « cherché la mort » à la tête du bataillon de la Franc-garde combattant contre les partisans en Italie du Nord, le chef de la Milice sera capturé, ramené en France, jugé et condamné à mort. Joseph Darnand sera fusillé le 10 octobre 1945, au fort de Châtillon, en laissant une dernière lettre à ses miliciens : « Je n'ai jamais eu d'autre ambition que de servir la grandeur de la France, l'unité de la France. »

Sitôt après leur prestation de serment, les miliciens commencent à percevoir uniforme et équipement. Les officiers doivent montrer l'exemple et s'habiller les premiers. Pour ceux qui ont servi dans l'armée française, revêtir la tenue feldgrau apparaît beaucoup plus déchirant que pour beaucoup de jeunes francs-gardes, incontestablement attirés par le prestige guerrier de la SS.

Le capitaine Emile Raybaud, en sortant du magasin, serre contre sa poitrine couverte de décorations gagnées au feu contre les Allemands les effets que viennent de lui remettre les gardes-mites de la Verwaltung. Il se dirige vers le cantonnement où Jean de Vaugelas lui a demandé de le rejoindre. Celui-ci s'est déjà habillé et il se regarde devant une glace, avec un air à la fois apitoyé et incrédule. Il ne dit rien quand Emile Raybaud, à son tour, échange sa vareuse bleu marine contre une vareuse verdâtre. D'un caractère réservé l'un comme l'autre, de Vaugelas et Raybaud s'estiment depuis longtemps, aiment travailler ensemble, possèdent en commun une même exigence, plus morale que politique, mais ils se disent imperturbablement « vous » depuis qu'ils se sont rencontrés au début de l'année 1943 à la Franc-garde de la Milice.

Pour la première fois, Jean de Vaugelas va tutoyer son ami et lui dit d'un air presque égaré :

— Mon vieux, regarde donc la gueule que j'ai.

— Et moi, soupire Emile Raybaud. Cet uniforme restera toujours pour moi celui des vainqueurs de 40... Vous êtes... Tu es prêt ?

— Oui, il faut y aller.

Le renfort que lui apportent les miliciens a mis de bonne humeur l'Oberführer Puaud. Sans même remarquer la gêne de son nouveau chef d'état-major, il lance à de Vaugelas :

— Vous portez votre grade de Hauptsturmführer ? Eh bien, mon petit, ça s'arrose !

Avec l'ancien chef de la LVF, tout doit s'arroser. Il garde à portée de la main un litre de Kummel dans un étrange flacon qui représente une girafe avec son long col. A l'aide de quelques tentures, il essaie de donner à son bureau un aspect vaguement marocain. Il parle toujours de « bled » et de « baroud ». Pour lui, les partisans qu'il a combattus en Russie blanche sont des « Chleus ». Il s'ennuie un peu de la Légion étrangère. Politiquement, il serait plutôt doriotiste parce que cela assure sa popularité auprès de beaucoup de ses soldats. Mais il n'a rien contre Darnand. D'ailleurs, il se fout de ces querelles de civils. Depuis quelques semaines Puaud commence à prendre en grippe Krukenberg :

— Un « pisse-vinaigre ». Il bouffe les fayots de l'intendance et boit de l'eau. Comme « l'autre »...

Ce que Puaud reproche le plus à Hitler, c'est d'être végétarien. Lui, il ne se cache pas d'aimer la bonne vie et garde la prestance d'un capitaine du bled. Le style de l'acteur Jean Gabin dans *Gueule d'amour*...



Quelques jours après le départ de Joseph Darnand, son neveu, l'abbé Bernet, ancien aumônier de la Milice, arrive à Wildflecken. Il vient de Sigmaringen où lui est parvenu le bruit de la « révolte » d'une cinquantaine de miliciens contre la prestation de serment SS.

Là où n'a pas réussi la colère du capitaine de Bourmont, la patience de l'abbé Bernet porte quelques fruits : plus de la moitié des réfractaires acceptent finalement de rejoindre leurs camarades et de se faire incorporer. Il esquisse un geste de bénédiction :

— Que votre conscience soit en paix, mon fils.

Il reste pourtant dix-neuf irréductibles. Parmi eux, André Brilland qui renvoie le prêtre avec un sourire un peu dédaigneux :

— Vous ne trouverez aucun argument théologique pour me faire endosser l'uniforme boche.

— Alors ce sera le camp de concentration. Vous n'en sortirez pas vivant.

— Allons, l'abbé. Vous le savez mieux que moi : à quoi sert de garder son corps si l'on vient à perdre son âme...

Le jeune prêtre ne peut rien répliquer. Mais il veut arracher ces garçons aux horreurs du camp de concentration. Il lui faut un allié au sein de l'état-major de la brigade. Il va le trouver dans le capitaine Jean Bassompierre, qui veut bien recevoir à son tour les dix-neuf entêtés. Il sait le discours qu'il va leur tenir :

— Risquer sa vie n'est rien. Ce qui est triste, c'est d'être obligé de porter l'uniforme allemand. J'ai connu cela aussi. Mais la France n'est pas en guerre avec la Russie. Avec cette tenue feldgrau, nous ne serons pas des francs-tireurs...

André Brilland hausse les épaules :

— Je m'en fous. Je n'en veux pas. Un point c'est tout. Alors, vous m'envoyez en camp de concentration...

Le capitaine Bassompierre le coupe :

— Pas question. Vous n'avez commis aucune faute. Vous irez travailler en usine. D'autres miliciens y sont déjà. D'ailleurs le chef Darnand décidera.

Le 15 novembre, les dix-neuf irréductibles quittent Wildflecken pour Sigmaringen, où Darnand les recevra cinq jours plus tard. Il essaie à nouveau de les convaincre de rejoindre la SS, rencontre quelques succès et le nombre des irréductibles se réduit à moins d'une douzaine. André Brilland se trouve toujours parmi eux et Joseph Darnand lui dit :

— Je reconnais ton point de vue sans l'admettre vraiment. Parce que, là où nous en sommes, l'uniforme allemand, cela n'a plus guère d'importance. Mais je ne punirai pas un milicien pour patriotisme français...

Les onze réfractaires seront tous libérés et transformés en travailleurs civils.

*
**

— Alors, vos miliciens, ils s'installent ? demande brusquement Puaud à Jean de Vaugelas.

— Tant bien que mal, mon général.

Le chef d'état-major a déjà passé une rapide inspection au moment de la perception des paquetages. Le moral reste bas, très bas même. Les nouveaux arrivés découvrent, avec stupéfaction, la pauvreté de l'intendance allemande. Presque tous se plaignent :

— Ce n'est pas tout de s'habiller en vert-de-gris. Il faut voir les défroques qu'on touche.

Ils ont reçu un pantalon fuseau en un étrange tissu qui évoque le papier buvard, une vareuse sans doublure, une paire de mauvaises guêtres de toile, les « gamaches », des chaussures à leur approximative pointure, un ceinturon de la Wehrmacht ou de la Waffen SS selon les stocks disponibles, une casquette ou un calot quand il en existe un à leur tour de tête, une toile de tente délavée par quatre ans de campagne.

— Avez-vous des capotes ? leur demande de Vaugelas.

— C'est le comble, mon capitaine : ils nous ont fourgué des capotes ritales ! Des vieux stocks qu'ils ont piqués aux Macaronis. On va quand même pas mettre « ça ».

Verdâtres, ignobles, méprisées, les capotes « Badoglio » se révèlent en outre dérisoires contre le froid, de plus en plus vif. Dans certaines compagnies, on perçoit des capotes couleur moutarde de l'Organisation Todt ou de la SA.

La neige n'a cessé de tomber depuis la prestation de serment. Les miliciens mal habillés, transis, mal chaussés, piétinent dans la gadoue. Certains gardent encore, par un geste de défi, leur grande « tarte » de chasseur alpin avec leur tenue feldgrau. Ils l'enfoncent jusqu'aux oreilles et battent la semelle avant d'aller toucher les couvertures grises et leur « sac à viande ».

Ils portent au revers droit du col des écussons noirs sans aucun insigne : les deux runes SS sont juste portées par les anciens de la Sturmbrigade *Frankreich* et par quelques débrouillards de la Kriegsmarine.

Rapidement, de Vaugelas, Bassompierre, Raybaud, de Bourmont, Monneuse et tous les officiers miliciens rassemblent les doléances. Ils assiègent les services de l'intendance et harcèlent Puaud et son

état-major de notes de service. Mais le Reich se révèle pauvre et ne connaît qu'une réponse : Plus tard...

— Je ne savais pas que « *magnana* » était aussi un mot teuton ! écume l'Obersturmführer de Londaize, qui a fait la guerre d'Espagne dans les rangs carlistes.

A peine habillés, les miliciens vont être répartis dans les compagnies de combat et les différents services de la brigade *Charlemagne*. Ils sont rassemblés sur l'Adolf Hitler Platz et des gradés viennent choisir leurs hommes.

— C'est la foire aux veaux ! souffle Jean Castillan à son ami Robert Blond.

— T'en fais pas. On va se faire récupérer par l'adjudant Walter. On était ensemble en philo au lycée Pasteur... C'est un des meilleurs baroudeurs de la LVF.

Certains chefs sont déjà précédés d'une réputation légendaire et Walter possède, peut-être plus qu'aucun autre, un prestige qui éblouit les nouveaux venus.

Les miliciens sont répartis et « absorbés » par les différentes unités. Ils essaient de rester groupés. Quelques camarades, pour demeurer ensemble, acceptent parfois les spécialités les plus insolites. Les francs-gardes de Limoges se trouvent nombreux aux canons d'assaut, et ceux de Chambéry aux mortiers lourds. Certains rejoignent les pionniers, d'autres les téléphonistes ou les infirmiers. La plupart se retrouvent Waffengrenadier comme tout le monde, tandis que les Panzerjäger commencent déjà à prendre des airs conquérants.

Brusquement mêlés, dans un même groupe de combat, avec de « vieux » légionnaires de la LVF ou avec des garçons de la Sturmbrigade *Frankreich*, les francs-gardes sont un peu perdus. Avec leur arrivée, les locaux sont devenus trop étroits et il faut se serrer dans les châlits à trois étages, ce qui ne va pas sans heurts malgré l'indéniable confort des installations.

Les miliciens ouvrent leur armoire individuelle et commencent par punaiser sur la porte les photographies qu'ils ont emportées de France. Les parents. La petite amie. Parfois une simple carte postale qui représente le clocher de leur village. Et puis, au-dessus, à la place d'honneur, le portrait du chef Darnand, avec sa rosette de

la Légion d'honneur et ses deux croix de guerre de 14 et de 39, alourdies de palmes de bronze.

Les anciens se font vite gouailleurs :

— Tu as vu cette gueule d'adjudant ! lancent les doriotistes.

— Parfait type racial alpin pour manuel d'anthropologie, ironisent les SS.

Quelques heures après l'installation des miliciens dans les chambres, la contre-offensive commence et surgissent d'autres portraits, tirés du fond des portefeuilles ou découpés dans les journaux. Les PPF affichent « le grand Jacques », les Corses Napoléon, les francistes un Bucard toutes médailles dehors, un fanatique découpe le masque mortuaire de Reinhard Heydrich dans *Signal*, les « fayots » exhibent Mayol ou Puaud, le Reichsführer Himmler ne fait guère recette mais on découvre chez les SS de la Sturmbrigade *Frankreich* le Führer dans toutes les attitudes. Les légionnaires de la LVF l'appellent « Jules » et les miliciens « Dodolf ». Les jeunes SS sont furieux. Des injures, on passe aux coups. Œils pochés et dents cassées. Des couteaux sortent. Le sang coule.

Le Brigadeführer Krukenberg ne décolère plus quand il apprend cette stupide guerre des portraits et ses conséquences sanglantes. L'Inspection rédige une note, aussitôt diffusée par l'état-major de la Brigade *Charlemagne* : toutes les photographies sont désormais interdites. *Verboten*. Sauf celle du Führer, qui domine au régiment 57, et celle du Maréchal qui se maintient au régiment 58.

*
**

La « guerre des photos » traduit un malaise inquiétant. Il ne fera que s'envenimer avec l'application des accords Berger-Darnand, prévoyant l'intégration des cadres miliciens avec équivalence des grades. La plupart des chefs de trentaine se retrouvent Oberscharführer et les chefs de centaine Obersturmführer. Cette pluie de promotions provoqué une explosion de rage chez tous les anciens du front de l'Est, qu'ils viennent de la LVF ou de la SS.

L'armée allemande, qui s'est toujours montrée assez avare de promotions, surtout dans l'impitoyable Waffen SS, ouvre brutalement les écluses et les rescapés de Bobr ou de Sanok se voient

commandés par des gradés qu'ils ne connaissent pas et qui n'ont aucune expérience de la guerre contre les Russes.

Le Brigadeführer Krukenberg comme l'Oberführer Puaud sont obligés de confier le commandement de beaucoup des compagnies et des sections de la brigade *Charlemagne* à des officiers venant de la Milice, qui bénéficient de leurs états de service dans l'armée française.

Nombre d'anciens doivent s'effacer. Ce qui, malgré le carcan de la discipline, ne va pas sans quelque rancœur. Au 1^{er} bataillon du régiment 57, l'Obersturmführer Fernet cède la place au capitaine de Bourmont, dont il reste en quelque sorte l'adjoint. Mais les deux officiers sont assez conscients de leurs responsabilités pour éviter les heurts. Pourtant, l'atmosphère reste assez lourde.

Certains francs-gardes mettront d'abord une mauvaise volonté évidente à se plier aux habitudes de la Sturmbrigade *Frankreich* qui ignore totalement de son côté les traditions de l'armée française. Les jeunes cadres, formés dans les écoles SS, ne connaissent que les commandements allemands. Ceux qui ne les comprennent pas découvriront rapidement les joies du Strafexercice. Les anciens militaires rouspètent, mais les jeunes francs-gardes se laissent rapidement gagner à l'ambiance.

L'Obersturmführer Fernet en parle souvent avec Artus, qui lui aussi est venu un an auparavant à la Waffen SS avec les premiers miliciens engagés à l'été 1943 :

— A côté de quelques crapules, on trouve à la Milice une bonne proportion d'idéalistes. Les étudiants et les ouvriers sont nombreux. On pourra en faire quelque chose. Mais ils sont encore traumatisés par ce qu'ils ont vécu en France.

— L'exil n'arrange rien, remarque Artus.

— Certes pas. Coupés de leur famille et de leur pays, ils sont prêts à se raccrocher à n'importe quoi. A la religion par exemple.

L'Obersturmführer Fernet semble devenu sur ce plan aussi intransigeant que les croyants de l'Ordre noir SS, et il n'estime guère conciliables le national-socialisme et le christianisme.

— Un SS n'a pas besoin d'aller se faire regonfler chez le curé toutes les semaines, répète-t-il.

Mais le jeune officier sait reconnaître le rôle des trois aumôniers :

— Mayol est peut-être le véritable responsable du passage de ses légionnaires à la brigade *Charlemagne*. Le petit Vernay n'oublie jamais qu'il a été chef d'une section de mortiers à la LVF avant de rejoindre le NSKK. Quant à l'abbé Lara, qui nous arrive avec les miliciens, il ne faut pas s'en plaindre. Cela dit, je m'arrange toujours pour emmener mes gars à l'exercice pendant les heures de messe. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les francs-gardes n'imaginent pas ce qui les attend quand ils vont tomber sur les Russes !

*
**

Egalement réservés, si ce n'est franchement hostiles, à l'égard des miliciens, les hommes des deux régiments héritiers de la LVF et de la Sturmbrigade *Frankreich* tiennent, les uns comme les autres, à garder, avec un soin jaloux, leurs traditions.

Bien que les deux unités estiment mutuellement leurs qualités militaires, les contacts restent à peu près inexistantes. Les jeunes SS considèrent les légionnaires comme des baroudeurs mais se scandalisent de leur esprit gouailleur. Les soldats de la LVF n'arrivent pas à comprendre comment des compatriotes puissent se plier avec autant de fanatisme à la discipline et aux usages de la Waffen SS.

Un dimanche, un grenadier du régiment 58 se rend dans les casernements du 57. Originaire de Périgueux, Grenier a servi à la LVF. Lors de sa dernière permission juste avant la débâcle, il a connu la sœur d'un chef de section de la Sturmbrigade *Frankreich* qui se battait alors dans les Carpates et qu'il n'a jamais vu. Le légionnaire pense que le SS serait sans doute heureux d'avoir des nouvelles de sa famille... Grenier entre dans les bureaux de la 1^{re} compagnie, où doit se trouver celui qu'il considère un peu comme son beau-frère. Il demande aux sous-officiers qui s'y trouvent :

— Est-ce que je pourrais voir l'adjudant Charles ?

Personne ne lui répond. Ils le regardent comme un être qui arriverait d'un autre monde. Grenier insiste :

— L'adjudant Charles n'est pas à cette compagnie ?

Un des sous-officiers, un grand blond qui fume placidement la pipe, laisse tomber entre deux bouffées :

— Non.

Le légionnaire, un peu interloqué de cet accueil glacial, salue et se retire. Il erre dans le bâtiment et finit par retomber au détour d'un couloir sur le fumeur de pipe qui lui lance :

— Il n'y a pas d'adjudant Charles au 57. Mais si tu veux parler à l'Oberscharführer Charles, c'est moi.

*
**

L'agitation continue de couvrir. Des légionnaires demandent à des miliciens de signer des bulletins d'adhésion au PPF. Des tracts circulent. Des inscriptions fleurissent : « Darnand réac » ou « Doriot coco ». Le chef de la compagnie de pionniers de la brigade crée un nouveau parti politique. Des pétitions partent vers Sigmaringen et des dénonciations vers Berlin. On accuse le commandant Bridoux de faire partie du 2^e Bureau et l'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau de la Gestapo...

Les comptes se règlent à coups de couteau. Des vendettas mijotées depuis les quais de Marseille trouvent leur conclusion à Wildflecken. Les Corses s'agitent. Les Bretons s'isolent. Miliciens de zone Nord et miliciens de zone Sud continuent d'incompréhensibles querelles. On se traite de dégonflés ou d'embochés.

Les garçons de la Sturmbrigade *Frankreich* semblent toujours étonnés quand des miliciens ou des légionnaires leur reprochent d'être « germanisés ».

— Nous sommes SS. Un point c'est tout. Il se trouve que l'allemand est la langue de l'instruction. Question pratique. Mais nous ne sommes pas plus allemands que français. Ni plus français qu'allemands. Cela ne veut rien dire pour nous autres SS. Nous n'avons qu'une patrie : l'Europe.

Ils pourraient ajouter, mais cela va sans dire : qu'un chef, le Führer. Désormais, dans la brigade *Charlemagne*, Darnand et Doriot, Déat et Bucard perdent chaque jour un peu plus d'importance et de réalité. Le général-inspecteur Krukenberg est en train de gagner. Mais une brèche colmatée, une autre s'ouvre aussitôt.

*
**

Depuis la formation de la brigade *Charlemagne* presque tous les jours, des SS français désertent. Ils partent parfois à deux ou trois. Non pas pour échapper à la bataille, mais au contraire pour se glisser dans les rangs d'une unité qui part vers le front. Des SS français isolés se battent ainsi avec la *Wiking* ou la *Totenkopf*. On en retrouvera même en Finlande et en Roumanie. En à peine un mois, plus de deux cents hommes ont ainsi disparu. Chaque fois qu'une unité passe par Wildflecken pour se reformer avant de rejoindre le front, elle repart avec quelques volontaires français clandestins dans ses bagages. « Se faire la malle » pour aller au front devient une hantise.

*
**

Chef de la 2^e compagnie du régiment 57, l'Obersturmführer Bartolomet ne se départit jamais du calme des vieilles troupes. Sur le front français en 1916 et en 1940, aux colonies entre les deux guerres, devant l'Armée rouge dans les Carpates, il a vu bien trop de choses pour s'émouvoir. Mais son instinct de vieux soldat lui conseille d'instituer un service de quart pour surveiller toute la nuit le bâtiment où cantonnent ses sections. Il le dit à son adjudant de compagnie, le Sturmmann Moncorné :

— Nos hommes sont devenus complètement fous depuis qu'ils ont quitté Schwarnegast pour Wildflecken. Il ne faudrait quand même pas qu'ils me fassent des conneries. Je n'ai pas envie de voir désertir un groupe de combat...

Ce ne sera pas un groupe mais une section entière d'une trentaine de SS, conduits par leur chef ! De connivence avec les hommes de garde, ils sont partis entre trois et cinq heures du matin, avec armes et bagages.

— Ils ont même emporté les mitrailleuses MG ! tempête Bartolomet.

Après avoir quitté le camp que ne ferme aucun enclos, les déserteurs ont marché jusqu'au milieu de la matinée, en ordre et au pas, pour se présenter dans une gare. Tout était préparé. Leur Soldbuch à jour, le chef de gare a consciencieusement tamponné leur faux ordre de mission...

Très rapidement, les services de police militaire arrivent à localiser les hommes de la compagnie Bartolomet : ils se sont présentés à la division *Wallonie*. L'Obersturmbannführer Léon Degrelle n'a fait aucune difficulté pour incorporer aussitôt ces singuliers volontaires. Ils ne sont pas les premiers Français qui servent sous les bâtons noueux de Bourgogne.

A la 2^e compagnie du 57, les commentaires vont leur train. Tous envient ceux qui ont réussi cette spectaculaire évasion.

Le Brigadeführer Krukenberg pousse des hurlements et frise la crise d'apoplexie mais personne ne tient à lui rendre « ses » Français. Le SS Hauptamt répond flegmatiquement : « Peu importe l'endroit où se trouvent les combattants pourvu qu'il y ait des combattants. »

Leurs camarades apprendront par la suite que les singuliers « déserteurs » ont réussi à participer à la future offensive des Ardennes. Presque tous seront tués ou blessés. Et plus personne n'entendra jamais parler d'eux.



La neige s'épaissit. A la fin de novembre 1944, le moral descend en dessous de zéro. « Monsignore » réunit les bonnes volontés au manège et fait la grosse voix. Puaud passe de la colère à la torpeur. Krukenberg se demande comment il va calmer ces incroyables Français qui, dans le plus dramatique des exils, arrivent encore à se quereller.

A Wildflecken, la brigade revit les éternelles disputes des Gaulois, incapables de s'unir devant César.

— Ce n'est pas *Charlemagne* qu'il aurait fallu l'appeler mais *Vercingétorix*, ironise Zimmermann.

Il faut frapper dur et fort. Le plan du général-inspecteur se développera en trois phases : dépolitiser l'unité, organiser l'entraînement, créer une « compagnie modèle » rattachée directement à l'Inspection.

Le Brigadeführer Krukenberg sait que dans les semaines à venir va se jouer le sort de la brigade dont il a, devant le Reichsführer SS, la responsabilité.

Le Brigadeführer Krukenberg se replonge dans ses dossiers. Sur son bureau, il a posé une photographie : un groupe d'officiers entoure le Kaiser Guillaume II. Parmi eux, avec son casque à pointe recouvert d'une housse, sa longue capote où se détache le ruban noir et blanc de la croix de fer prussienne, le lieutenant de la garde impériale Gustav Krukenberg. Trente ans plus tard, le voici confronté à une tâche insolite : superviser la création d'une brigade de volontaires français de la Waffen SS.

Comme beaucoup de Rhénans, Krukenberg a toujours été attiré par la France, mais ses sentiments s'effacent devant les nécessités de la discipline. La seule chose qui importe, c'est de remplir la mission qui lui a été confiée. Aucune considération de sympathie ou d'antipathie ne doit entamer l'autorité du représentant du Reichsführer SS auprès de la brigade *Charlemagne*.

Le Standartenführer Zimmermann, dont le regard bleu pâle et le nez en bec d'aigle dissimulent une sorte de jovialité qui contraste avec l'aspect impavide de son chef, confie au général-inspecteur :

— Nous vivons une époque passionnante, Brigadeführer. Cette guerre va changer beaucoup de choses. Je le disais aux officiers français, il y a quelques jours : « N'oubliez jamais ce qui s'est passé en 1866. Les Autrichiens et les Prussiens se sont battus, pourtant l'Allemagne s'est créée. C'est la même chose entre nous : les Allemands et les Français se sont battus, pourtant l'Europe se fera. » Ils m'ont tous approuvé.

— Ce sont des volontaires, constate Krukenberg, je les crois tous convaincus. Le Saint Empire romain germanique ne doit pas effacer les vieilles nations. Je veux que nos hommes fassent honneur à cet écusson tricolore, que nous portons d'ailleurs comme eux. Je ne veux pas qu'un seul soldat ou qu'un seul civil allemand puisse venir se plaindre à nous en disant : « Ah ! Ces Français... » Ils représentent leur pays. Ils ne doivent jamais l'oublier.

A sa manière, énergique et exigeante, le Brigadeführer Krukenberg se montre francophile.

*
**

Tous les jours, des notes de service émanant de l'Inspection partent à destination de l'état-major de la brigade.

Le rôle officiel de Krukenberg est de superviser et de donner des directives sous forme de suggestions ou de conseils. Ce sont souvent des ordres à peine déguisés.

Le général-inspecteur trouve que beaucoup de sous-officiers et d'officiers sont trop âgés, notamment chez les anciens légionnaires de la LVF, où il repère tout un lot de vieux baroudeurs, souvent couverts de décorations, mais passablement hors d'usage, surtout quand ils sont à jeun, ce qui arrive de plus en plus souvent avec l'ambiance spartiate qui règne à Wildflecken.

Krukenberg, bientôt sexagénaire, n'en fixe pas moins la limite d'âge à quarante ans. Seuls seront exemptés les officiers chefs de bataillon ou de régiment et les sous-officiers chefs de section ou de compagnie.

Après avoir ainsi secoué le cocotier, le général-inspecteur forme avec les fruits bleus une sorte de gendarmerie, uniquement composée de sous-officiers, presque tous rescapés de la LVF, après avoir souvent baroudé dans la Légion ou la Coloniale. A la tête de cette unité — à laquelle il recommande surtout de ne rien faire — il place l'Obersturmführer Veyrieran.

Décoré de la croix de fer comme adjudant-chef devant Moscou en décembre 1941, ce vieux pilier de la LVF a été démobilisé, puis a réussi à se faire réintégrer comme sous-lieutenant. Devenu

commandant d'une compagnie il mène ensuite contre les partisans la guerre à sa manière, souvent pittoresque.

Son poste de Schepelevitschi se trouvant assiégé Veyrieran signale la situation par radio au régiment.

— Combien de temps pouvez-vous tenir ? demande l'état-major de la LVF.

— Nous tiendrons jusqu'à la dernière vache de Schepelevitschi. Après, nous boufferons les briques de l'église.

La réponse ne tarde pas : « Huit jours d'arrêt au lieutenant Veyrieran pour plaisanterie déplacée. »

Petit, rondouillard, baroudeur, c'est le genre d'officier que Krukenberg ne peut souffrir. Veyrieran restera sur la touche...

*
**

Pour « dépolitiser » la brigade *Charlemagne*, le général-inspecteur ne connaît qu'une méthode qui a fait ses preuves dans toutes les armées du monde : séparer les meneurs du reste de la troupe. La présence des cadres miliciens a provoqué quelques remous. Le mieux sera donc d'en éloigner un certain nombre. Mais il ne s'agit pas d'un blâme. Krukenberg ne doute pas de la bonne volonté de la plupart des officiers et sous-officiers de la Milice. Le prétexte invoqué à leur éloignement provisoire aura le mérite de la vérité : ils doivent partir en stage, pour se mettre au courant des usages et des méthodes de combat de la Waffen SS.

Cette mesure, prise dès le début du mois de décembre 1944, présente à ses yeux le double avantage de dépolitiser l'unité et de former cadres et spécialistes.

Le général-inspecteur commence par convoquer les capitaines Bassompierre et de Bourmont, dont il connaît le prestige auprès des francs-gardes de la Milice :

— Vous allez tous deux partir pour Gustrow, dans le Mecklembourg, afin d'y suivre un stage de bataillon.

— S'agit-il d'une sanction, mon général ? demande aussitôt Jean Bassompierre qui sait que Krukenberg a peu apprécié son rôle dans l'affaire des quelques « irréductibles » de la Milice à la mi-novembre.

Krukenberg ne répond pas directement et ajoute aussitôt :

— Il ne s'agit que d'une seule chose : que vous soyez tous deux capables de conduire un bataillon au feu. La brigade *Charlemagne* a été créée pour faire la guerre.

— Nous ne l'oublions pas, mon général, approuve Victor de Bourmont qui reste plus militaire que son ami Bassompierre dont il ne partage pas la hantise politique.

Le général-inspecteur congédie rapidement les deux capitaines qui ne vont plus désormais lui causer de soucis pendant un mois. Il est bien décidé à poursuivre cette méthode des stages.

Rapidement, de nombreux élèves-gradés quittent la brigade *Charlemagne*. Les sous-officiers doivent rejoindre Paderborn ou Posen-Treskau. Tout un groupe de jeunes étudiants intègre la Junkerschule de Kienschlag près de Neweklau, qui remplace pour les SS français et wallons la célèbre école de Bad Tölz, sursaturée d'élèves-officiers en cette fin d'année 1944. Pour essayer de rattraper le lourd retard en instruction des spécialistes, il faut, de toute urgence, les disperser dans les écoles.

Les pionniers partent pour Hradischko-Picowitz, en Bohême-Moravie, et les transmetteurs à Sterzing-Vipiteno, dans le Tyrol du Sud. Les mécaniciens sont à Berlin, les infirmiers à Stettin, les interprètes à Orianenburg, les cavaliers à Göttingen, les secrétaires de compagnie à Breslau... Les servants des Sturmgeschütz, les canons d'assaut, doivent partir à Janowitz et ceux des Infanteriegeschütz, les canons d'infanterie, à Lissa. Les Panzerjäger sont dans la région de Beneschau, près de Prague.

L'Oberführer Puaud a reçu le commandement d'un cadre vide : la brigade *Charlemagne*, qui doit être un jour grossie à l'effectif d'une division, ne sera pas rassemblée et prête au combat avant le début de l'année 1945. La plupart des stages durent trois mois. Il ne lui reste sous la main que les unités de Waffengrenadier, instruites directement à Wildflecken.

Les chiffres de l'effectif total sont incertains et changent tous les jours, variant entre cinq et huit mille hommes. Le Hauptsturmführer de Vaugelas ne peut s'empêcher de pester, lors de chaque conférence quotidienne de l'état-major :

— Quel moulin ! On vient encore de recevoir des marins et des

hommes de l'Organisation Todt. Mais nos artilleurs nous quittent pour partir en stage à Josefstadt...

Le dépôt de Greifenberg ne cesse d'alimenter le camp de Wildflecken et expédie vers la brigade en formation des isolés venus plus ou moins volontairement des unités du Reich où ils avaient réussi à se glisser, des blessés des fronts de Russie blanche et de Galicie à peine convalescents qui demandent à retrouver leurs camarades, de nouveaux engagés anciens prisonniers ou travailleurs libres qui préfèrent la SS aux barbelés et aux chaînes de montage. Car, en cette fin novembre 1944, on trouve encore parmi les deux millions de Français exilés en Allemagne quelques volontaires pour servir dans la Waffen SS. Il en arrive de Berlin, de Sigmaringen ou de Mainau, où le PPF a installé son quartier-général sur les bords du lac de Constance.



La brigade *Charlemagne*, avec l'arrivée de nombreux Français récupérés, bon gré mal gré, dans les diverses unités de l'armée allemande, voit ses effectifs s'accroître. Les arrivées l'emportent largement sur les désertions...

Chaque régiment comporte même deux compagnies supplémentaires, dénommées A et B. On en compte une par bataillon. Le bruit court que le général Puaud a l'intention de les récupérer pour former un troisième régiment. Ainsi Berlin ne pourrait lui refuser les trois feuilles de chêne de Brigadeführer. Le commandeur de la brigade *Charlemagne* ne saurait éternellement se contenter de son grade d'Oberführer.

Puaud bougonne. Il apprécie assez peu ce que son officier d'ordonnance, l'Oberjunker Platon, le fils de l'amiral exécuté par la Résistance, disait encore hier soir à quelques-uns de ses camarades, à la popote de l'état-major :

— Au fond, Puaud est comme de Gaulle partant pour Londres en 40 : général de brigade à titre temporaire. Pourquoi se plaint-il ?

Puaud demande une fois encore à de Vaugelas d'activer la constitution du troisième régiment.

Sitôt informé du projet, l'Obersturmführer Fernet, qui a repris

pendant le stage du capitaine de Bourmont le commandement du 1^{er} bataillon du régiment 57, se précipite à l'état-major.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit-il à de Vaugelas. C'est de la folie. Quand nous monterons au front il vaut mieux avoir deux régiments à effectif complet que trois unités squelettiques.

— Que faire, selon vous, des compagnies supplémentaires ?

— Les dissoudre et répartir leurs effectifs pour constituer des bataillons solides.

Depuis quelques jours, la plupart des compagnies et des sections du régiment 57 ont été reprises en main par des officiers et des sous-officiers venant de la Sturmbrigade *Frankreich* : le 1^{er} bataillon reprend le rythme qui fut naguère le sien à Neweklau et à Schwarnegast. Le désordre des premières semaines s'estompe.

Le capitaine de Vaugelas promet à Fernet de faire son possible pour calmer les initiatives de Puaud. Quelques jours plus tard, le projet d'un troisième régiment est abandonné et la brigade *Charlemagne* trouve sa structure définitive reposant avant tout sur ses deux régiments d'infanterie à l'identique structure : une compagnie d'état-major avec les éclaireurs, les pionniers et les transmetteurs, huit compagnies de combat dont deux de mortiers-mitrailleuses, réparties en deux bataillons d'infanterie, une compagnie de chasseurs de chars avec des tubes de 50, des Panzerschreck et des Panzerfaust, une compagnie de canons d'infanterie avec six obusiers de 75 et deux obusiers de 150.

Les effectifs de chaque compagnie varient entre cent cinquante et deux cents hommes. La brigade *Charlemagne* manque de tout, sauf de garçons prêts à se battre.

A ces deux régiments d'infanterie s'ajoutent plusieurs unités divisionnaires : une compagnie d'état-major, une compagnie de transmissions, une compagnie de génie, une compagnie sanitaire, une compagnie vétérinaire, une compagnie atelier, une compagnie de travailleurs, une section de gendarmerie, deux colonnes hippomobiles de ravitaillement. Dans toutes ces unités, le matériel fait défaut, le personnel se trouve souvent en stage et l'encadrement reste assez médiocre.

Le Brigadeführer Krukenberg estime que l'Oberführer Puaud est un bon officier d'infanterie, mais qu'il ne connaît rien aux rouages compliqués d'une division moderne. Le commandeur de la brigade *Charlemagne* pourrait lui répondre que ces fameux moyens n'existent encore que sur le papier.

Personne n'a vu les douze pièces de 105 de l'unité d'artillerie que commandent le Hauptsturmführer Havard et son ami Martin, anciens de la LVF. Le Hauptsturmführer Boudet-Gheusi, chef du bataillon lourd de la brigade, n'est pas mieux servi. Seule est arrivée la FLAK avec ses neuf pièces de 37, mais elles ne tarderont pas à quitter Wildflecken pour protéger les installations ferroviaires de Fulda. On attend les douze canons de 75 de la PAK et surtout quatre « Jagdpanzers », canons d'assaut équipés d'une pièce anti-chars, avec leur compagnie d'accompagnement. Mais restent à l'état de mythes les dix chars lourds « Tigres », armés d'un redoutable tube de 88, que prévoit pourtant le plan d'armement théorique de l'unité française de la Waffen SS.

En quelques semaines qui ont mis à rude épreuve les qualités d'organisateur et de diplomate du Brigadeführer Krukenberg, la brigade *Charlemagne* a été, autant qu'il est possible, dépolitisée et restructurée. Il devient possible en ce milieu du mois de décembre 1944 d'intensifier l'entraînement militaire. Une compagnie-école va jouer un rôle capital dans la préparation des SS français au combat.

La *Wach und Ausbildungskompanie der Inspektion*, la compagnie de garde et d'instruction de l'Inspection, semble une vieille idée du Brigadeführer Krukenberg. Déjà à Leisten, dans le corridor de Dantzig, il a commencé à réunir de jeunes volontaires décidés à faire partie d'une unité d'élite au sein de la nouvelle brigade française.

Taille minimum : un mètre soixante-dix¹. Ce sera, au départ, le seul critère. Dans cette compagnie spéciale, doivent être représentés tous les éléments constituant la brigade française, légionnaires de la LVF, SS de la Sturmbrigade *Frankreich*, miliciens et de nombreux engagés de la Kriegsmarine. Moyenne d'âge : vingt ans. Aucun des hommes de cette étrange unité d'élite n'a servi auparavant dans l'armée française. Pourtant, c'est en français qu'ils baptisent leur troupe : « la compagnie d'Honneur ». Le nom restera.

Formée de huit sections d'une vingtaine d'hommes chacune,

1. D'autres témoignages prétendent un mètre soixante-quinze.

elle dépendra directement du général-inspecteur. Sans aucun autre intermédiaire. Il ne reste qu'à lui trouver un chef.

*
**

L'Untersturmführer Henri Kreutzer possède un « gabarit SS » à rendre jaloux les Allemands eux-mêmes. Engagé dès le printemps 1943, avec les premiers volontaires, ce garçon d'une vingtaine d'années, d'origine helvétique, mais de nationalité française et d'allure typiquement germanique, est monté au front des Carpates comme commandant de la section de PAK du 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich*. Très grièvement blessé après un duel singulier avec un char soviétique qu'il attaquait au Panzerfaust dans le village galicien de Radomysl, Kreutzer arrive du SS Lazarett de Vienne avec une croix de fer toute neuve et ses épaulettes grises d'Untersturmführer. Il a fait une rapide apparition à Greifenberg avec ses amis Hag et Pinsard-Berthaz, eux aussi blessés dans les Carpates.

En arrivant à Wildflecken, Kreutzer se sent mal à l'aise. Sa vraie division, c'est la *Horst Wessel*, avec laquelle il a combattu en Poméranie, et non pas cette brigade *Charlemagne* où l'amalgame de la Sturmbrigade *Frankreich* avec les légionnaires et les miliciens lui semble impossible. Il en manifeste une telle mauvaise humeur que le Brigadeführer Krukenberg, séduit par la belle conduite au feu du jeune Kreutzer, lui confie la compagnie d'Honneur, avec la mission d'en faire une unité d'élite.

Quelques jours plus tard, un nouvel officier allemand, l'Untersturmführer Wilhelm Weber, est muté à la brigade *Charlemagne*, « à la disposition de l'Inspection ». Krukenberg le dirige aussi vers la compagnie d'Honneur en espérant qu'il pourra faire équipe avec Kreutzer. Mais, titulaires du même grade, le Français et l'Allemand exigent chacun d'être seul maître à bord. Ils ont mauvais caractère l'un comme l'autre. Aussi peu souples que des épées de lansquenets. Le choc produit des étincelles. Inévitables. Le général-inspecteur doit trancher. Il nomme Weber Obersturmführer, expédie Kreutzer à la Junkerschule de Neweklau où il va devenir instructeur des

jeunes élèves-officiers. Weber reste le seul maître de la compagnie d'Honneur qu'il va dresser à son image.

*
**

Dès son arrivée à la compagnie d'Honneur, l'Obersturmführer Weber récolte un surnom qui ne le quittera plus : « Cyclone ». Il n'a que vingt-trois ans mais il se bat depuis 1940 toujours en première ligne. Décoré de la croix de fer de 1^{re} classe et de l'insigne d'assaut, il porte l'uniforme noir des tankistes et une casquette toute cassée, fort peu réglementaire. Quand il l'enlève, on voit briller, entre ses cheveux blonds, la cicatrice qui remplace un morceau de son crâne enlevé par un éclat d'obus. Il souffre depuis de terribles névralgies, surtout quand le froid revient, et novembre justement s'annonce glacial.

Le jeune officier ne parle pas un mot de français, mais cela semble n'avoir pour lui aucune importance. Son Spiess¹, l'Oberscharführer Klein, un Luxembourgeois qu'il a amené avec lui, traduit tant bien que mal. Tandis que Weber parle, qu'il hurle plutôt, les garçons de sa compagnie remarquent qu'il passe d'un pied sur l'autre : Wilhelm Weber a aussi été blessé à une jambe et peut à peine se tenir debout. Une volonté de fer et une prothèse lui permettent de rester droit et d'avancer quand même. Pour lui, cela seul compte : marcher, se battre, faire la guerre. Les SS français découvrent enfin l'officier dont ils ont toujours rêvé : direct, fanatique, coléreux mais juste, honnête mais impitoyable. Dès ses premières paroles, il les a conquis :

— Je n'aime pas les Français mais pour moi vous êtes des Européens. Je ferai de vous des SS et des hommes. Il n'y a pas de milieu et vous avez le choix : ou la croix de bois ou la croix de fer. Ceux qui ne sont pas contents peuvent être mutés dans d'autres unités de la brigade *Charlemagne*. Je ne retiens personne parmi nous.

Ce sont eux qui se battraient pour rester à la compagnie d'Honneur qui comprend près de deux cents garçons qui feront vite du bruit pour deux mille.

1. Adjudant de compagnie.

L'Obersturmführer Weber choisit pour le seconder l'Oberjunker Jacques Pasquot, qui fut naguère sacré plus bel athlète d'Europe et gonfle les pectoraux dans sa tenue feldgrau. Aidé de quelques sous-officiers allemands, ils organisent rapidement la compagnie avec quatre sections, commandées par des sous-officiers SS français ayant déjà combattus sur le front de l'Est, tels l'Oberscharführer Apollot à la 1^{re} ou l'Unterscharführer Vaulot à la 2^e.

L'entraînement commence aussitôt sur un rythme infernal. Le Spiess Klein ne cesse de harceler les hommes et presse la cadence. Weber a déclaré une fois pour toutes :

— A la *Wach Kompanie* on est de service jour et nuit. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La plus petite marche compte trente kilomètres. Les autres oscillent entre cinquante et soixante. Weber marche avec ses hommes. Plus il boite, plus il est de mauvaise humeur. Il ordonne :

— *Ein Lied !*

Il faut chanter. Fort. Juste. Si un homme détonne, l'officier fait arrêter la compagnie et lance d'un air mauvais :

— Quand je commande de chanter, il faut chanter. Et puisque vous n'êtes pas capables de chanter en marchant, vous allez chanter en courant.

Wilhelm Weber a toujours les sourcils froncés à cause des horribles maux de tête qui ne lui laissent pas une seconde de répit. Le seul remède qu'il connaisse à sa douleur, c'est d'être encore plus exigeant, pour lui comme pour les autres.

Il règne à la compagnie d'Honneur un esprit de corps qui la fait envier et même jalouser par toutes les autres unités de la brigade.

— Avec « Cyclone » on irait en enfer, disent ses hommes.

La compagnie se soude chaque jour davantage. Légionnaires, marins ou miliciens, cela ne veut plus rien dire dans cette unité, où les sections de combat d'une vingtaine d'hommes sont presque toutes commandées par des Sturmmann français blessés sur le front de Galicie et qui peuvent donner libre cours à leur fanatisme. Une section entière, la « Jugend », ne comprend que des moins de dix-huit ans. Quelques-uns en ont même moins de seize. Rien ne les distingue désormais des garçons de leur âge qui servent sur

tous les fronts dans les divisions d'élite de la Waffen SS. Les jeunes ont droit à un supplément de ravitaillement, mais sont privés des trois cigarettes quotidiennes...

Tous les commandements se font en allemand. Une séance immédiate de Strafexercice punit aussitôt ceux qui s'obstinent à confondre *Richt euch* (alignement) avec *Rührt euch* (repos). Jamais les premiers éléments d'une langue étrangère n'auront été assimilés si vite.

A la compagnie d'Honneur, on se fait une coquetterie de mépriser le froid et la faim. Le jour de la perception des capotes italiennes, Weber ordonne :

— Vous ne mettrez jamais ces saloperies-là. Je veux que vous ressembliez à des soldats.

*
**

Le matin, un café de gland. A midi, trois ou quatre pommes de terre, trois cents grammes de pain par jour. Le soir, selon les jours, une tranche de saucisson et une cuiller de mélasse ou une tranche de saucisson et un cube de saindoux.

Après ce festin, cours de théorie au premier étage du baraquement où loge la compagnie d'Honneur. Deux matières au programme : l'armement et la politique. Connaître les lois de l'hérédité est aussi important que de démonter une mitrailleuse les yeux bandés.

Coucher à neuf heures. Une heure plus tard, réveil : revue de pieds ou revue d'armes. L'U.v.D., l'Unterführer vom Dienst, se présente, casqué.

— Est-ce que cette chambre est propre ?

Il vaut mieux répondre « Je crois » que « Oui ». De toute façon, le sous-officier découvre toujours quelques cendres dans le poêle, un reste de café dans un pot, de la boue entre les clous d'une chaussure. A l'image du commandant de compagnie, le « cyclone » passe.

Parfois, un Strafexercice original oblige les SS à monter sur les armoires et ramper sous les tables, toujours en chantant.

Dès six heures du matin, après la douche froide, l'Obersturmführer attend ses garçons pour le maniement d'armes. Rassemblement dans la nuit. Ils ont de la neige au-dessus des chevilles. Le cuir erzatz des chaussures ne vaut rien et pour se protéger les pieds du froid humide, ils se sont fabriqués des chaussettes russes avec la doublure des fameuses capotes italiennes. Weber ordonne d'enlever les gants et déclare, avant de commencer une interminable séance de maniement d'armes :

— Celui qui me cassera une crosse de fusil en tapant dessus avec la paume de la main aura quinze jours de permission.

Pour se protéger du froid, la toile de tente. La neige cingle et gèle aussitôt. Quand les hommes reviennent de l'exercice, ils sont enveloppés d'une cuirasse de glace.

Départ pour l'entraînement au combat. L'Obersturmführer Weber promet à ses garçons qu'ils formeront la première compagnie blindée de la brigade *Charlemagne*. En attendant, ils apprennent à lutter contre les chars. Ils s'entraînent au combat en forêt. Weber surgit toujours à l'improviste. Hurlant. Il leur montre lui-même comment on met une mitrailleuse en batterie et se roule dans la boue. Ce qu'il fait, tous doivent le faire. Chaque fois qu'il siffle, ils doivent se jeter à terre comme s'il arrivait un obus. Ils passent des heures entières sur la glace des fossés et dans la neige de la forêt.

La compagnie d'Honneur est aussi appelée la compagnie-école. Tous ceux qui servent dans ses rangs sont destinés à devenir sous-officiers. Weber leur a promis :

— Un jour, vous partirez pour Paderborn, à l'Unterführerschule. C'est la meilleure école de toute la SS. J'en sors.

Klein traduit toujours. Weber se refuse à dire un seul mot de français. Il se montre avare de paroles comme de compliments. Tous les matins il passe l'inspection de la compagnie.

Ce jour-là, il arrive devant Levast, un ancien franc-garde de Lyon, dix-neuf ans, un mètre quatre-vingt-deux, soixante-trois kilos après quelques semaines d'entraînement. Le chef de la compagnie d'Honneur saisit la visière du casque d'acier de Levast et la rabaisse de quelques millimètres sur les yeux. Puis il murmure seulement :

— *Guter Soldat.*

Jamais encore, il n'a fait un tel compliment.

*
**

L'expérience de la Wach und Ausbildungskompanie s'avère vite probante. Les garçons qui la composent sont admirés et imités, enviés aussi. Peu à peu, un certain style « à la Weber » fait tache d'huile dans la brigade *Charlemagne*. Le général-inspecteur Krukenberg décide alors d'organiser des stages d'un mois dans cette compagnie qui lui est directement rattachée et échappe totalement à ce qui reste d'autorité à l'Oberführer Puaud.

L'autorité du général-inspecteur s'impose chaque jour davantage. Le Brigadeführer Krukenberg possède une personnalité qui s'affirme sans conteste et même sans partage.

Les rapports sont courtois mais distants entre l'état-major et l'Inspection. Les Français apprécient surtout les Allemands qui s'occupent directement des problèmes d'instruction militaire : le Standartenführer Zimmermann et le Hauptsturmführer Jauss qui représente tout à fait pour eux la jeune école SS.

L'officier de liaison, le Sturmbannführer Katzian, d'origine autrichienne, ancien major de la Wehrmacht, naguère détaché auprès de la LVF, unit l'esprit parisien et le charme viennois. Il ne tarde pas à séduire les officiers de l'état-major de la brigade. Par contre, les Français n'estiment que médiocrement les Allemands des services de l'armement, du personnel, du ravitaillement ou du matériel.

Un Allemand, l'Obersturmführer Erich Kopp, et un Suisse, l'Untersturmführer Büeler, s'occupent du fameux « Abteilung VI », celui de l'instruction politique et de la propagande. Dans leurs bureaux à la Lagerkommandantur, on parle beaucoup de l'internationale SS et du socialisme européen. Dans chaque compagnie, un responsable est désigné pour venir tous les jours chercher la bonne parole.

Mais la formation politique compte finalement peu à la brigade *Charlemagne*. Par manque de temps plutôt que par manque de foi. Et puis les idées, quelle qu'elles soient, n'ont jamais tellement inte-

ressé Puaud. Krukenberg, beaucoup plus cultivé, se cantonne pourtant dans un rôle uniquement militaire.

**

Quand le Brigadeführer Krukenberg se montre par trop cassant et glacial, le Standartenführer Zimmermann intervient pour « arrondir les angles ». Les deux officiers se complètent merveilleusement.

De taille moyenne, sec, le geste vif, Zimmermann supervise l'instruction. C'est-à-dire qu'on le voit surgir dans le camp de Wildflecken n'importe quand pour se mêler de n'importe quoi. Autant Krukenberg quitte peu son bureau, autant Zimmermann passe ses journées sur le terrain. Rien n'échappe à sa minutie.

— Pas possible, c'est un vrai juteux, constate Jean de Vaugelas que ses fonctions de chef d'état-major de la brigade *Charlemagne* mettent en constant rapport avec Zimmermann.

Le Standartenführer punit un homme pour un salut oublié ou un bouton déboutonné, mais il s'inquiète le lendemain pour savoir si le même soldat a reçu des nouvelles de sa femme réfugiée en Allemagne. Il aime répéter :

— Pour commander, il faut avoir du cœur. Un officier n'est pas un dompteur.

Il se montre, tout naturellement, plus sévère avec les cadres qu'avec les hommes. Le matin, il passe dans les cantonnements pour tirer du lit quelque jeune Untersturmführer ensommeillé et vérifie si ses bottes sont bien cirées. Sous prétexte de cours de rattrapage, il réunit pendant des heures les sous-officiers, en supplément du service normal, pour d'interminables séances de nomenclature d'armement. Peu lui importe qu'ils vacillent de sommeil et de fatigue. Il continue, imperturbable, persuadé qu'ils sont ravis d'apprendre des choses aussi intéressantes que le nom allemand du ressort récupérateur de culasse de la mitrailleuse MG 42.

**

Le Standartenführer Zimmermann a appris le français avant 1914 à l'Ecole impériale et coloniale. Il se pique depuis de parler argot et

se promène toujours avec un petit carnet dans lequel il recueille soigneusement les expressions pittoresques. Il cultive comme des plantes rares quelques Marseillais et quelques Parisiens des bas-fonds dont le langage l'enchanté. L'Oberführer Puaud ne peut cacher une jalouse admiration devant la popularité, dans tous les sens du terme, de Zimmermann et lui confie, avec une nuance de regret :

— Vous pouvez leur dire tout ce que vous voulez. Vous avez le chic...

Le premier « chic » du Standartenführer Zimmermann, c'est sans doute d'être réellement, authentiquement, francophile. Il a ramené ce sentiment, comme une maladie, des tranchées de la Grande Guerre. Il a servi depuis 1916 comme officier du Génie, d'abord sur le front russe, puis sur le front français. Il croit, dur comme fer, à la fraternité des combattants. Il n'est pas de semaine sans qu'il ne raconte une anecdote qui illumine toute sa carrière militaire :

— Je me trouvais à la mi-juillet 1918 avec ma section de Minenwerfer sur le front, à l'ouest de Soissons. Nous avions pris position dans un coin plutôt tranquille sur une colline. Un matin, vers six heures, les Français attaquent, franchissent nos lignes d'infanterie et une douzaine d'hommes nous arrivent dessus, commandés par un jeune sous-lieutenant. Comme moi. Il crie : « Vous êtes prisonnier. » La situation était si incertaine que je ne pouvais que lui répondre : « Mais non, c'est vous qui êtes « prisonnier. » Que faire d'autre, sinon d'en discuter ? Nous nous sommes assis sur un tronc d'arbre, assez cafardeux tous les deux, et je lui ai dit : « Ni vous ni moi n'avons commencé la guerre. Nous ne sommes responsables ni de sa déclaration ni de sa conclusion. » Il paraissait surtout étonné. J'ai continué et je lui ai dit encore : « J'ai une bonne amie dans mon pays. Et vous en avez sans doute une dans le vôtre. Nous n'allons quand même pas attrister ces deux jeunes filles ? » Alors nous nous sommes serrés la main et nous sommes repartis chacun de notre côté. Cela s'est passé le 18 juillet 1918.

Tous les officiers de la brigade *Charlemagne* connaissent l'histoire mais écoutent poliment le Standartenführer, toujours ravi d'accrocher un nouvel interlocuteur pour lui dire :

— Savez-vous ce qui m'est arrivé sur le front de France, quatre mois avant l'armistice ?

Zimmermann a commandé en Yougoslavie des Volksdeutsche du Banat, des Italiens fascistes qui l'appelaient *il nostro padre*, des Oustachis et des Bulgares. Il porte toujours au col une mystérieuse décoration croate mais il tient, par-dessus tout, à l'écusson tricolore qu'il arbore depuis son arrivée à Wildflecken.

Lors d'une permission à Leipzig, il déjeune au restaurant. Le garçon, qui lui tend la carte, se trouve être un travailleur français du STO qui louche sur l'écusson bleu-blanc-rouge. Il confie à Zimmermann avec le clin d'œil du compatriote exilé :

— Je peux vous avoir des olives du pays.

Le Saxon, ravi d'être pris pour un méridional, lui demande des nouvelles de sa tante Marie. C'est un de ses trucs. Comme presque tout le monde a une tante et comme beaucoup de Françaises s'appellent Marie, il aime lancer à brûle-pourpoint :

— Et comment se porte votre tante Marie ?

Zimmermann ne résiste jamais à la tentation d'étonner pour séduire. Fin cavalier, il montre aux officiers français comment monter la tête en bas et les pieds en l'air, avec une épaule sur la selle, une main au pommeau et l'autre à un étrier. Il compose des petits poèmes. Il aime évoquer les figures légendaires et héroïques. Roland à Roncevaux, Cyrano de Bergerac, les grognards et les poilus. Il parle de « nos chères provinces » dans un style qui évoque *Le Tour de France de deux enfants*. Bien entendu, son personnage préféré reste Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, dont les armes portaient les lys de France et l'aigle d'Allemagne.

Pour exalter l'union des deux peuples et la paix sur le Rhin, le Standartenführer Zimmermann n'a de rival que Mgr de Mayol de Lupé. Devant lui, il se sent désarmé comme un franciscain devant un jésuite, un acteur de province devant une star d'Hollywood. Le vieux prélat reste le plus prestigieux comédien qu'il ait jamais rencontré. Et « Monsignore » croit, de toute la force de sa vieille âme de vicaire baroudeur, au rôle qu'il interprète, un des plus singuliers jamais tenus par un homme d'Eglise.



Toujours flanqué de son domestique nommé officier, le prélat débute sa journée par une promenade équestre. Ses soixante et onze ans commencent à lui peser et deux légionnaires doivent le hisser sur son cheval. Mais une fois en selle, il se tient droit comme un sous-lieutenant de dragons et part au grand trot à travers les allées du camp de Wildflecken. Son étui à pistolet lui bat la hanche et sa croix pectorale tressaute au rythme de la course. La casquette à croix latine vissée sur son crâne chauve souligné d'une neige de cheveux blancs, il force l'allure d'un coup de genoux nerveux. L'Untersturmführer Henri Caux serre les dents et les fesses, s'efforçant de suivre son maître, qui pique maintenant droit sur le manège où il célèbre sa messe quotidienne. Ensuite, il fera le tour des compagnies.

Cet après-midi, il recevra dans sa chambre qui tient du blockhaus et du confessionnal. Ses jambes commencent à le faire souffrir et il doit rester assis, une couverture sur les genoux. Croyants ou mécréants viennent implorer son aide. Il a un peu trop tendance à défendre les pécheurs pour peu qu'ils lui fassent la cour habilement. Attentif aux détresses comme aux commérages, le vieux prélat garde toujours sur une soucoupe quelques biscuits pour ses éternels affamés dont il se veut le père.

— Appelez-moi « Monseigneur » ou « Sturmbannführer ».

Le grand aumônier de la brigade *Charlemagne* sert d'un même élan Rome et Berlin. Deux fois par mois, il organise une conférence sur la Weltanschauung, la conception du monde, de la SS. Il réunit alors deux hommes de troupe, deux caporaux, deux sergents, deux adjudants et un officier de chaque compagnie de la brigade. Il prétend détenir l'orthodoxie nationale-socialiste aussi bien et même mieux que les premiers compagnons du Führer. Mgr de Mayol de Lupé semble capable de tout. Et même de convertir Alfred Rosenberg au christianisme et Joséphine Baker au racisme.

Le dimanche, devant un drapeau noir de la SS encadré de deux flammes tricolores, il célèbre le culte catholique à sept heures du matin, avec fond sonore de tambours et de clairons. A onze heures, il prêche pour les protestants et leur répète, après avoir enlevé son anneau sacerdotal :

— Mes frères, je compte sur vous, car vous êtes l'élite de la chrétienté.

S'il y avait des musulmans et des israélites à la brigade, il tiendrait tout aussi bien les rôles de l'iman et du rabbin...

*
**

« Monsignore » se veut et se croit le chef réel de la brigade *Charlemagne*, sans trop s'apercevoir que sa popularité auprès des anciens de la LVF ne compense pas la réserve de beaucoup de miliciens et l'hostilité de la plupart des SS de la *Sturmbrigade Frankreich*.

Il continue à jouer son personnage de prélat botté, inconditionnel du pape et du Führer, mais les problèmes qui agitent la « grande » unité de SS français lui échappent de plus en plus. Il ne peut atténuer la rivalité entre Krukenberg et Puaud. Le chef d'état-major de Vaugelas ne le laisse pas empiéter sur le terrain militaire. Gamory-Dubourdeau qui commande le régiment 57 reste muré dans un paganisme aussi celtique que résolu. Et ce n'est pas Mgr de Mayol de Lupé qui va réussir à retenir le commandant Bridoux quand celui-ci décidera d'abandonner son poste de chef du régiment 58.

L'affaire éclate comme un coup de tonnerre à la fin de décembre 1944...

Le Sturmbannführer Bridoux veut être appelé « mon commandant », mais traite ses officiers et ses hommes avec la morgue désinvolte d'un cavalier très au-dessus de la vulgaire piétaille. Il affecte de mépriser tout ce qui n'est pas lui-même et s'obstine à regarder les usages de la Waffen SS comme les mœurs de quelque tribu sauvage.

Un matin, le chef du régiment 58 fait seller un de ses deux chevaux personnels et part pour sa promenade quotidienne, au petit trot dans la neige. Soudain, il croise une section à l'entraînement. Selon le règlement, le sous-officier qui commande, un Unterscharführer ancien de la Sturmbrigade *Frankreich*, se présente :

— Telle section de telle compagnie. Tant d'hommes sur les rangs. Nous exécutons un exercice de combat : franchissement d'un passage découvert sous le feu. Progression normale, Sturmbannführer.

Le commandant Bridoux le regarde avec un œil étonné auquel il ne semble soudain manquer qu'un monocle. Il laisse tomber, avec une moue méprisante :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

L'Unterscharführer blêmit, salue sans répondre et ordonne à ses hommes de continuer la manœuvre.

Exigeant et secret, le chef du régiment 58 semble tenir beaucoup à préserver l'esprit de la LVF, mais de la LVF militaire bien plus que de la LVF doriote. Il n'oublie jamais que son père a été le

ministre de la Guerre du gouvernement de Vichy et qu'il se prévaut encore d'un titre plus ou moins officiel à Sigmaringen, où il traîne de brasserie en salon de thé ses culottes Saumur et ses histoires de garnison du temps de la Belle Epoque. Le général a une petite tête d'oiseau un peu déplumé, avec des yeux fixes et une moustache pauvre. Un matin de la fin décembre 1944, il arrive sans crier gare au camp de Wildflecken.

L'Obersturmführer Baudin, l'adjoint de Bridoux au régiment 58, prévient aussitôt son chef :

— Mon commandant, votre père vous demande.

— Vous pourriez dire « le général Bridoux » et ajouter qu'il est ministre de la Guerre...



Le père et le fils se verront longuement, seul à seul. A l'issue de l'entretien qui dure plusieurs heures, le Sturmbannführer Bridoux convoque dans son bureau quelques officiers du régiment 58. Pas tous, d'ailleurs. Il préfère parler aux légionnaires plutôt qu'aux miliciens qu'il hait et qu'il considère comme des bâtards de gendarmes et de partisans.

Les officiers de la LVF estiment tous Bridoux sur le plan militaire et n'ont pas oublié son rôle pendant la bataille de Bobr. Sa caution morale a été décisive dans leur décision d'accepter la mutation à la Waffen SS. Bridoux, tout autant qu'un « patron », reste un symbole.

Ce soir, le commandant semble un peu mal à l'aise. Il vérifie d'un coup d'œil que les anciens du premier hiver devenus aujourd'hui commandants de compagnie se trouvent bien là. Et il leur annonce brusquement :

— Messieurs, les carottes sont cuites. L'Allemagne est foutue. Il ne nous reste qu'une solution : décrocher sur la pointe des pieds.

L'apparition de Staline en personne au poste de commandement du régiment 58 ne causerait peut-être pas une surprise plus grande.

Le jeune Obersturmführer Fantin qui a gagné au feu ses galons

de lieutenant réagit le premier avec ce côté coléreux qui l'a rendu célèbre dans tout le régiment :

— En entrant à la SS, la 1^{re} compagnie est restée la 1^{re} compagnie... J'ai avec moi un bon tiers d'anciens du premier hiver. L'ennemi n'a pas changé, que je sache. On ne va pas laisser tomber parce que ça tourne mal !

L'Oberscharführer Gérard, chef de la compagnie PAK, parti pour la Russie en 1941, le jour même de ses vingt ans, réagit à son tour avec la brutalité d'un ancien ouvrier de Saint-Denis qui ne se laisse impressionner par personne, surtout pas par le fils d'un général de Vichy :

— L'issue de la guerre, c'est une chose, mon commandant. Vous n'y pouvez rien, et moi non plus. Nous n'avons pas à nous poser de questions. Nous n'avons qu'à nous battre. On ne va pas trahir les copains restés en Russie. Notre serment, ça ne vous dit rien ?

Bridoux a un geste d'impatience. Les voilà bien gangrenés par l'esprit SS maintenant. Un petit adjudant d'orientaliste qui se permet de lui donner des leçons d'honneur militaire ! Il va répliquer, mais l'Untersturmführer Rigide intervient à son tour. A trente ans, cet ancien sous-officier de carrière s'est imposé comme un des meilleurs commandants de compagnie. Il possède un indéniable ascendant sur ceux qui, comme lui, sont parvenus, en 1941, jusqu'aux portes de Moscou. Il est blême de colère :

— Mon commandant, abandonner nos hommes serait une infamie ! Vous vous êtes porté garant lors de notre entrée à la SS. Nous avons eu confiance en vous. Nous regrettons...

— Moi aussi, coupe Bridoux, je regrette. Mais ma décision est prise : je m'en vais.

Le soir même, il quitte Wildflecken pour la délégation militaire française à Berlin. L'Oberführer Puaud qui considère son départ comme une désertion ne trouve qu'une sanction : il lui interdit d'emmener avec lui ses chevaux personnels.

Dans les cantonnements du régiment 58, le mépris succède vite à la colère. Les sous-officiers, qui forment la véritable armature de la vieille LVF, brocardent leur ancien commandant. Ils n'ont jamais respecté ni rien ni personne. Ce n'est pas pour commencer avec cet officier qui n'est plus pour eux qu'un paltoquet :

— La comédie est finie. Papa est venu chercher son fils.

Les doriotistes, qui n'ont jamais tellement aimé les militaires de carrière nommés par eux « les tatahouinards », triomphent. A l'heure où le combat devient inexorable, les plus partisans restent les plus solides.

*
**

Le général-inspecteur apprend avec une froide colère que le ministre de la Guerre est venu chercher son rejeton et que celui-ci l'a suivi comme un écolier.

— Qu'allez-vous faire, Brigadeführer ? lui demande Zimmermann.

— Pour Bridoux ? Mais rien du tout. Le principe même de l'engagement des Français dans ce combat était et reste le volontariat. Je ne cherche à retenir personne. Et surtout pas ceux qui sont entrés dans les forces du Reich par arrivisme.

Krukenberg marche de long en large dans la pièce dénudée, presque monacale, qui lui sert de bureau. Il se tourne brusquement vers le responsable de l'instruction et lui lance :

— Allez me chercher le dossier du Hauptsturmführer Raybaud.

Krukenberg a un réflexe tout à fait caractéristique d'un officier de carrière, ancien de la garde impériale de surcroît : il va faire appel à un ancien saint-cyrien, préférant ce milicien aux officiers légionnaires sortis du rang, même s'ils ont trois ans de front russe derrière eux.

Emile Raybaud possède de beaux états de service en 39-40. Il tient beaucoup à sa réputation de cocardier, restant d'un esprit très « chasseur ». Mais ce n'est pour déplaire au général-inspecteur qu'irritent un peu les Français se voulant plus SS que lui.

*
**

En prenant le commandement du régiment 58, le capitaine Raybaud n'ignore pas qu'il va se heurter à une grosse difficulté : il est milicien et il doit commander une unité considérée comme doriotiste. Il commence donc par tenir des réunions d'officiers et

de sous-officiers puis rassemble les quelque deux mille hommes de son régiment dans la salle de cinéma :

— Ce qui compte, ce n'est plus la politique. Maintenant nous devons, tous ensemble, nous préparer au combat.

Le commandement des bataillons est équitablement réparti : Monneuse, un milicien, au 1^{er}, et Berret, un légionnaire, au 2^e. A la compagnie d'état-major, Raybaud place un de ses hommes de confiance : le pharmacien de Berricot, ancien combattant de la Grande Guerre, qui a quitté sa bourgade du Sud-Ouest avec ses deux fils pour suivre la Milice et s'engager à la brigade *Charlemagne*. Les commandants de compagnie, légionnaires ou miliciens, se réclament, les uns comme les autres, d'un esprit assez tricolore qui n'est pas pour déplaire à leur chef.

Le Hauptsturmführer Raybaud aura pourtant quelques difficultés avec son officier de renseignements. L'Obersturmführer Dauphin se considère avant tout comme le responsable PPF de l'unité et organise un réseau de responsables doriotistes dans toutes les compagnies. Raybaud va trouver Puaud :

— Mon général, ce sera lui ou moi. Je ne suis pas très ancien dans la Waffen SS, mais j'y ai au moins appris une chose : je suis à la fois le chef militaire et le chef politique de mon unité.

Puaud donne raison à l'ancien officier de chasseurs alpins dont la loyauté lui plaît. Dauphin se trouve affecté à l'état-major de la brigade avec le titre d'officier de renseignements.

Fils soumis de l'Eglise, le Hauptsturmführer Raybaud se présente aussi chez Mgr de Mayol de Lupé qui le rassure :

— Vous n'aurez pas d'ennuis avec mes chers légionnaires.

Pourtant, le chef du régiment 58 n'est pas au bout de ses peines : il s'aperçoit maintenant que des mouchards fournissent des rapports à l'Inspection allemande... Raybaud va tenir à Krukenberg le même langage qu'à Puaud :

— Je suis le chef. Politique et militaire. Le seul responsable.

Le général-inspecteur se charge de calmer les hitlériens comme le prélat a calmé les doriotistes. Partage des compétences...

*
**

Avec environ 20 % de miliciens et 80 % de légionnaires de la LVF, le régiment 58 reste assez homogène. Dans certaines compagnies, on compte jusqu'au tiers d'anciens du premier hiver qui portent la décoration commémorative de cette terrible épreuve, que les soldats allemands ont baptisée ironiquement : « la médaille de la viande congelée ». La plupart des « vieux » sous-officiers ont moins de trente ans. Pendant trois ans, ils ont combattu en Russie et la neige qui recouvre les terrains de manœuvre de Wildflecken ne leur fait pas peur. Ils semblent même retrouver un élément familier. Ils souffrent de la faim bien plus que du froid. Quelques-uns braconnent. Mais les paysans allemands se révèlent plus coriaces que les moujiks. Le Hauptsturmführer Raybaud tempête contre les habitudes d'indiscipline acquises sur le front de l'Est.

A Wildflecken, sans pouvoir se ravitailler sur l'habitant, les légionnaires souffrent de la faim. Le jour où la 1^{re} compagnie touche pour son « repas » de midi trois pommes de terre pourries par homme, l'Obersturmführer Fantin la conduit aux cuisines et ordonne de repasser devant le guichet et de lancer les pommes de terre à la tête des cuisiniers.

Lui, il mange comme ses hommes, ne fréquente pas le mess, couche sur le sol de son bureau, roulé dans une couverture. Fantin se montre impitoyable sur le nettoyage des armes, mais le soir, en chandail, il vient jouer au poker dans les chambrées. Il tient à conserver toutes les traditions de la LVF, troupe orgueilleuse, brave et fantaisiste.

*
**

L'adjudant-chef Rostand et ses camarades de la section de chasse de la LVF s'ennuient de la Russie. Ils ne se consolent jamais de leurs souvenirs. La steppe. Les isbas. Les partisans, même.

— Sacrés partoches, gronde Rostand. On finissait par se ressembler. Eux dans les bois. Nous dans les postes. Nous aimions souvent les mêmes filles. Eux la nuit et nous le jour. Parfois, un partisan désertait et rejoignait la Légion.

Le Russe Wassili a suivi les Français jusqu'à Wildflecken, faisant désormais de l'ancienne LVF sa seule patrie. Il pleure quand on

joue des vieux chants de son pays à l'harmonica. Les légionnaires soupirent :

— C'était le bon temps.

Et ils oublient les tornades de neige, le thermomètre qui descend à moins quarante, les blessés raidis par le gel qui agonisent sur les traîneaux, les mines posées sur les pistes de la forêt hostile.

*
**

De toutes les compagnies du régiment 58, la plus singulière reste sans conteste la 5^e, en raison de la personnalité de son chef, le Hauptscharführer Walter. Nul ne comprend par quel mystère cet adjudant-chef n'est pas encore officier, tant il incarne le « soldat politique » de l'époque.

Ancien élève de philo du lycée Pasteur, époux d'une ravissante actrice de cinéma, licencié en philosophie, Eric Walter n'a qu'une vingtaine d'années quand il s'engage à la LVF. Il gagnera tous ses galons au feu et ne se cachera pas d'être, avant tout, un fanatique pour qui le national-socialisme devient bien plus une religion qu'un parti. Trapu, petit même, il porte des lorgnons démodés qui enlaidissent encore un visage étrange et inoubliable.

— On dirait un mélange de Prussien et d'Egyptien, souffle Jean Castillan à son ami Robert Blond. Avec un peu de Mongol en prime...

Le Hauptscharführer Walter veut que sa compagnie soit à son image : belliqueuse, convaincue, infatigable. De sept heures du matin à sept heures du soir, ses hommes sont dehors. D'une carriole tirée par un cheval poussif, on leur distribue sur le terrain trois pommes de terre et une tranche de mortadelle. Ils creusent des tranchées, posent des mines, s'entraînent au combat contre les chars.

Le froid oscille entre moins dix et moins vingt degrés. Walter arrive devant sa compagnie. Il est en vareuse, le col ouvert. Il sourit :

— Il fait chaud aujourd'hui. On va vous envoyer vous distraire dans la neige.

Ils vont ramper pendant des heures, traînant les fusils et les

mitrailleuses. Leur chef les gardera longtemps après la tombée de la nuit. Ce soir, entre le casse-croûte et le nettoyage des armes, après douze heures d'exercice, Jean Castillan, militant doriote et ancien des SK de la Todt, leur fera un cours d'éducation politique, dans les couloirs du bâtiment de la 5^e compagnie. Ils ont envie de dormir. Ils ont faim. Leur uniforme trempé leur colle à la peau. Mais ils doivent encore écouter le récit du putsch de Munich :

— Le 9 novembre 1923, alors que le Führer se dirigeait vers le centre de la ville à la tête d'une colonne de ses partisans, la police réactionnaire a ouvert le feu sur les nationaux-socialistes...

Ils hochent la tête. Ils voudraient bien s'intéresser à cette lutte prodigieuse. Mais ils pensent que tout à l'heure ils vont, avec des allumettes, mesurer la ration de margarine pour la partager sans injustice. Demain, il faudra faire changer un clou à une chaussure, essayer de se procurer une casquette, tailler un morceau de chiffon pour en faire des chaussettes.

Castillan connaît bien son métier de propagandiste et il essaie de redonner un peu d'enthousiasme à ses camarades épuisés :

— Dans les premières années du parti, les nationaux-socialistes étaient aussi pauvres que nous le sommes aujourd'hui. Et ils étaient eux aussi peu nombreux. L'Allemagne entière semblait contre eux. Mais, le 30 janvier 1933, Adolf Hitler est devenu chancelier, dix ans après l'échec du putsch de Munich...

Ce matin encore, à l'Abteilung VI, on a parlé des armes secrètes. Alors, peu importe si le monde entier semble dressé contre l'Allemagne nationale-socialiste.

Croient-ils encore à la victoire ? Oui, certains jours. Non, à d'autres. Mais ils refusent de se poser la question. Ils veulent se battre, un point c'est tout. Ils sont fatigués et affamés. Mais résolus.

*
**

L'Oberführer Puaud quitte rarement son bureau pour venir inspecter ses compagnies sur le terrain. S'il évite quand même de tenir des propos défaitistes, il ne cache guère sa lassitude. Son seul ressort, celui de l'ambition, s'est rouillé. Alors, il continue par la force de l'habitude, par goût du courage et du geste, car il ne

manque pas d'un certain panache, par défi aussi envers les Allemands de l'Inspection.

Le Hauptsturmführer Raybaud lui demande un jour de venir inspecter ses hommes sur le terrain. Puaud accepte, presque à contrecœur. Les deux officiers partent en traîneau, tiré par deux chevaux. Le chef de la brigade *Charlemagne* reste silencieux. Son visage rougeaud évoque le marbre glacé, strié de veinules violettes. Sa courte moustache se hérisse de givre. Le traîneau arrive au pied d'un monticule, les deux chevaux s'enlisent dans la neige.

— Venez, mon général, dit Raybaud. On va monter à pied.

L'ancien officier de chasseurs alpins ne craint pas d'enfoncer jusqu'à mi-cuisse dans la poudreuse. Mais Puaud lui crie :

— Je ne viens pas. Je retourne au camp.

Il se carre sur le siège du traîneau, remonte le col de fourrure de sa pelisse verdâtre. Il a froid. Toute cette aventure l'ennuie prodigieusement. Il se sent pris au piège. Tôt ou tard, la guerre est perdue. Alors, à quoi bon ? Il ne lui restera qu'à se faire tuer, le moment venu.

Comme pour démentir le pessimisme de l'Oberführer Puaud, éclate, le 17 décembre 1944, la nouvelle de l'offensive des Ardennes. Les responsables de la propagande qui reviennent de l'Abteilung VI arborent des mines épapouies :

— Ça y est, les gars ! On remet ça ! C'est reparti !

Leibstandarte Adolf Hitler, Das Reich, Hohenstaufen, Hitler Jugend... Les meilleures divisions de la Waffen SS sont engagées dans cette bataille. Se battent aussi les Belges de la *Wallonie* et les hommes des *Jagdverbände*, les commandos spéciaux du légendaire *Sturmbannführer Otto Skorzeny*.

Au camp de Wildflecken semble souffler un vent de folie. Les hommes, sans cesse, demandent aux gradés :

— Alors, on y va ? Ils vont quand même pas reprendre Paris sans nous ? C'est pour bientôt ?

Les premiers communiqués crient victoire : Les Américains sont en déroute ! Liège va tomber ! La route d'Anvers est ouverte ! Demain, ce sera Dunkerque et Sedan ! La chance tourne et revient dans le camp de la croix gammée.

Noël approche. Depuis plusieurs semaines, les compagnies partent pour l'exercice avant le lever du jour et ne regagnent leur cantonnement qu'à la nuit tombée. Une lumière grise et sale ne règne que pendant quelques heures, donnant aux hommes l'aspect de fantômes livides. Dans la neige jusqu'à la taille, il faut porter les tubes et les plaques de mortier, les affûts des mitrailleuses lourdes, les caisses métalliques contenant les bandes de cartouches, les armes antichars... Les canons de PAK et les obusiers d'infanterie sont tirés à bras. Il n'y a presque plus de carburant. Chaque régiment dispose d'une seule voiture légère de campagne ; elle reste au garage faute d'essence. Les rations diminuent encore. Les vêtements ne sèchent plus. Les chaussures partent en lambeaux. Voici Noël.

Noël de misère et d'angoisse. Aucune nouvelle des familles restées en France où continue la chasse aux collaborateurs. Jamais le pays n'a paru si loin. Pourtant, l'offensive des Ardennes fouette le moral. Le mauvais temps travaille pour les Allemands. Mais l'assaut s'enlise devant Bastogne. Au creux des forêts ardennaises, des hommes meurent dans la neige. La guerre continue au plus noir de l'hiver.

*
**

— *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mgr de Mayol de Lupé célèbre l'office de la Nativité dans le

manège, devant plusieurs milliers d'hommes. Croyants et mécréants, peu importe. Seul compte d'être là. Tous ensemble. De retrouver les paroles de l'enfance, les souvenirs du pays perdu. Il fait froid. Un courant d'air fait frissonner le grand drapeau noir aux deux runes SS qui domine l'autel. Le vieux prélat semble fatigué. Il a de la peine à se relever après chaque gémissement qui découvre les éperons de ses bottes sous l'aube bordée de dentelles. Une clochette sonne avec un bruit de glace brisée. Le prêtre se retourne lentement vers ses ouailles en longues capotes verdâtres.

— *Dominus vobiscum.*

Le froid donne à l'officiant un visage de cire que les rides semblent creuser encore davantage. Une goutte se balance sous son nez en bec d'aigle. La main se lève pour une bénédiction. Ce soir, l'homélie sera brève. Que dire à ses hommes, seuls, exilés, maudits ? Une fois encore, leur parler de la « Croisade pour l'Occident chrétien ». Le grand aumônier connaît leurs préoccupations, terre à terre. Le ravitaillement, toujours aussi médiocre ; et le communiqué, un peu meilleur depuis quelques jours.

— *Allez en paix, mes fils.*

Ils regagnent leurs cantonnements, dans la nuit froide. La neige, gelée, crisse sous les pas. L'état-major a prévu un concours de décoration entre les chambrées. Dans chaque compagnie s'organise une soirée de camaraderie, cette fameuse « Kamaradschaftabend », véritable institution dans les forces du Reich national-socialiste. Les gradés sont tous présents, au milieu de leurs hommes. L'Abteilung VI a réussi à obtenir de Berlin quelques bouteilles de vin : un litre par groupe de combat de dix grenadiers... On ouvre les colis du Führer : un flaconnet de schnaps, une demi-douzaine de cigarettes blondasses à l'odeur de foin, un morceau de fromage qui se prétend camembert, une branche de houx, une photographie d'Adolf Hitler. L'Allemagne n'a jamais été si pauvre, si tendue dans sa misère orgueilleuse, impitoyable à ce qui n'est pas son rêve fou. Tout à l'heure, selon la tradition, le Dr Goebbels a parlé à la radio. Il a évoqué les armes secrètes. Dernier espoir de ce dernier Noël.

L'Oberführer Puaud, suivi du Hauptsturmführer de Vaugelas, doit passer dans tous les cantonnements pour admirer les décorations de branches de sapin et de papier découpé. Il semble avoir quelque

peine à marcher droit. Il finira par s'étaler sur une malencontreuse plaque de verglas, avant même d'avoir terminé sa tournée.

Le Brigadeführer Krukenberg ne quitte pas les locaux de l'Inspection, à l'issue d'un dîner qui a réuni quelques officiers allemands et français dans une atmosphère lugubre. Malgré les bonnes nouvelles du front des Ardennes, le moral reste à l'image de la température : au-dessous de zéro.

Noël sera toujours la fête de l'enfance et de la nostalgie de la famille lointaine. Aucun soldat ne la célèbre jamais sans tristesse et les hommes de la brigade *Charlemagne* sont, cette nuit, les plus tristes des soldats.

*
**

Tandis que les hommes de la brigade *Charlemagne* quittent le manège du camp de Wildflecken où vient d'être célébrée la messe de minuit, d'autres SS français, mêlés à des volontaires germaniques d'une dizaine de pays européens, participent, avec les stagiaires de l'école de pionniers de Bohême-Moravie, à une étrange cérémonie. C'est la *Julfest*, la fête de « Jul », ainsi que se nommait le solstice d'hiver des anciens Vikings.

Plusieurs centaines d'hommes marchent vers le sommet d'une colline où ils doivent allumer un immense bûcher. Chaque soldat porte une torche et la nuit s'éclaire de toutes ces lueurs oscillantes, qui semblent arracher des éclairs d'acier à la neige. Ils tendent leurs torches à bout de bras. Tour à tour, s'éclairent et s'éteignent les visages au rythme de leur marche. Un chant monte qui prend la lente cadence de leurs pas. Ils chantent le combat, la fidélité, le sang. Le silence recule avec la nuit.

Léon Colin, ancien de la section de chasse de la LVF, qui à l'issue de ce stage doit entrer à la compagnie de pionniers de la brigade *Charlemagne*, remplit ses yeux de ce spectacle étrange : les centaines et les centaines de torches forment un long serpent de feu. Combien seront encore vivants de ces porteurs de lumière quand viendra dans six mois le solstice d'été ? Au milieu de tous ses camarades étrangers, Colin murmure en français un poème

qu'il compose au rythme de sa marche. Il lance aux étoiles immobiles :

*Quel ciel de juin peut fleurir
Sur mes neiges de décembre ?*

Il faut monter encore. Au rythme de leurs pas dansent les flammes, volent et tombent les étincelles. A chaque instant, les visages vivent et meurent au gré du vent qui chasse la flamme des torches.

Au sommet de la colline brûle un gigantesque brasier, image du soleil. Léon Colin à son tour va apporter sa flamme à la flamme. Et il récite toujours :

*Nous suscitons le jour et les moissons d'été
Pour les donner à ceux qui auraient pu nous aimer
Et à ceux qui nous haïssent.*

Et les SS redescendent de la colline sacrée où flamboie l'image du soleil invaincu. Le bûcher s'éloigne dans le ciel. Le chant reprend. Puis revient le silence. Les hommes se taisent. Ils savent que pour beaucoup ce sera la dernière fois où ils auront vu renaître le soleil d'un solstice. L'aube va se lever sur des cendres que disperse le vent. Mais les flammes vivent encore dans leurs yeux.

Les SS éteignent leurs torches sur la neige et reprennent leurs armes.



Après la fête chrétienne et la fête païenne, toute la brigade *Charlemagne* se rassemble à nouveau dans le manège, autour d'un grand sapin, dans la dernière nuit de 1944, pour célébrer le solstice d'hiver et la venue de l'an nouveau. L'arbre toujours vert signifie la vie qui se refuse à mourir, le jour qui triomphe de la nuit, le printemps qui va succéder à l'hiver...

Les SS français ne comprennent pas tous très bien ce symbolisme germanique qui veut annoncer la renaissance d'une très vieille

religion, éclipsée par des siècles et des siècles d'une foi étrangère. Autour de l'immense sapin, dont la cime atteint le toit du manège, montent des chants qui évoquent le courage et la fidélité. Fête de la joie grave qui se veut hors du temps, loin des haines d'un monde ravagé par la guerre civile, loin des ténèbres glacées qui enveloppent cette nuit la plus longue de l'année.

Une à une, s'allument les bougies : la flamme des camarades tombés au combat, la flamme des enfants restés au pays, la flamme de ceux qui se battent sur le front, la flamme de ceux qui les attendent sous les bombes, la flamme des blessés qui souffrent, la flamme des chefs qui commandent, la flamme de ceux qui vont se battre demain et qui connaissent dans cette nuit unique la plus glaciale des veillées d'armes.

Après la cérémonie, le Brigadeführer Krukenberg prend la parole :
— Volontaires ! Le Nouvel An est pour le soldat l'occasion de regarder le futur... L'Europe est perdue ou ensemble nous vaincrons... Notre but pour 1945 est la libération du territoire français !

Le général-inspecteur conclut sa brève allocution en évoquant le serment prêté au Führer par tous les hommes de la brigade *Charlemagne*, et il leur demande de rester fidèles à la devise de la SS : « Mon honneur s'appelle fidélité ». Puis il lance d'une voix forte :

— *Sieg Heil !*

— *Sieg Heil !* répondent par trois fois quelques milliers de poitrines.

« Vive la victoire ! » Cri insolite au seuil de cette année 1945 dans un Reich assiégé, dont craquent les frontières et brûlent les villes...

1945 commence. Désormais, pour les SS français, chaque jour sera plus long, chaque lutte plus rude, chaque mort plus lourd.

La cérémonie du solstice d'hiver est terminée. La guerre continue.

Au début de l'année 1945, le régiment 57 de la brigade *Charlemagne* se trouve toujours commandé par l'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau. Mais l'ancien officier méhariste, largement sexagénaire, a beaucoup vieilli physiquement depuis son engagement à la Waffen SS. Bien moins guerrier qu'il voudrait le paraître, malgré une belle brochette de décorations métropolitaines et coloniales, il se repose sur son officier-adjoint Artus pour commander son régiment, se contentant de veiller au moral de la troupe et d'assurer l'indispensable liaison avec l'état-major de la brigade et l'Inspection allemande.

Laissant à son chef un rôle plus diplomatique que militaire, l'Obersturmführer Artus applique les règles naguère apprises à la Junkerschule de Bad-Tölz avec un mélange de rigueur et de souplesse qui lui est très personnel. La jeune tradition d'enthousiasme et de discipline de la Sturmbrigade *Frankreich* aplanit bien des difficultés ; les miliciens sont de plus en plus pris dans le rythme de leurs camarades SS.

Mais le régiment ne peut rester sans chef au moment de monter au feu. Artus évoque ce problème avec son ami Fernet qui doit partir à la mi-janvier au stage de chef de bataillon de Gustrow :

— Gamory-Dubourdeau semble de plus en plus handicapé par son âge et son état de santé. Il montre du courage, mais marche de moins en moins bien.

— Il faudrait que Bance revienne, souhaite Fernet. Nous étions

ensemble à l'hôpital, après les Carpates. Mais il avait un genou en très mauvais état. Et je ne sais pas s'il garde tellement le moral...

— C'est désormais le plus ancien dans le grade le plus élevé, remarque Artus. Et le seul à avoir commandé au feu une unité presque aussi importante que la plupart des régiments du front de l'Est.

*
**

Le Sturmbannführer Bance, blessé à la tête et au bras, atteint d'un éclat très mal placé dans le genou, a déjà fait une apparition météorique et bougonne au camp de Wildflecken le 12 novembre 1944, pour la prestation de serment des miliciens. Puis il est retourné en convalescence à Sigmaringen, où il s'ennuie fort.

— L'inaction me pèse, avoue-t-il à Darnand dont il fut le bras droit à la Milice. Heureusement ce cher Abel Bonnard vient me ravitailler en mots d'esprit et en médisances. Savez-vous comment il appelle le gouvernement en exil ? « La communauté réduite aux caquets »...

Darnand apprécie peu ce genre d'humour. Puisqu'il ne peut commander lui-même au feu une unité de la brigade, il souhaite que Bance se rende à Wildflecken dès qu'il pourra à peu près marcher.

L'ancien commandeur du 1^{er} bataillon dans les Carpates arrive à la brigade *Charlemagne* à la fin janvier 1945, alors qu'il est décidé que l'Obersturmbannführer Gamory-Dubourdeau quittera Wildflecken pour Berlin où il doit organiser une « antenne » de propagande et de recrutement des volontaires français au SS Hauptamt.

Un message attend Bance au poste de garde :

— Vous êtes prié à dîner chez le général-inspecteur Krukenberg.

Darnand a prévenu Bance. Il doit se méfier des invitations du Brigadeführer dont la courtoisie n'exclut pas un autoritarisme tranchant. L'ancien commandeur du 1^{er} bataillon ne sera pas seul à table avec le général-inspecteur : le Hauptsturmführer de Vaugelas se trouve aussi invité à ces agapes dont la frugalité le surprend.

— Messieurs, dit Krukenberg, j'ai pour principe de manger

exactement le même ordinaire que les hommes. Je regrette que certains semblent ignorer cette tradition... Il faut croire que l'esprit est différent dans l'armée allemande et dans l'armée française.

L'allusion à l'état-major de l'Oberführer Puaud est évidente. De Vaugelas lance un coup d'œil à Bance. Les rapports entre le chef nominal de la brigade *Charlemagne* et le général-inspecteur sont de plus en plus mauvais... Krukenberg se tourne vers son invité :

— Les questions d'intendance sont capitales. Nous y tenons beaucoup à la Waffen SS.

Et Krukenberg se lance dans une improvisation sur le bien-être de la troupe. Bance trouve qu'il parle très bien français, presque sans aucun accent. Mais il n'est pas venu là pour entendre exalter ce service social qu'organise un ancien médecin de la LVF, le Dr Lelongt. Le général-inspecteur doit quand même l'entretenir d'autres problèmes que d'aide aux familles et de distribution de colis. Le Sturmbannführer Bance commence à s'impatiser et affirme :

— Je tiens à prendre le plus tôt possible le commandement de mon régiment.

De Vaugelas plonge le nez dans son assiette. Krukenberg regarde Bance avec un air qu'il veut étonné :

— Ah, bon ! Mais je vous croyais physiquement inapte au service armé ?

Le général-inspecteur tient à poursuivre la « dépolitisation » de la brigade *Charlemagne*. Il n'ignore pas — car il n'ignore rien — que Bance est un ami de Darnand, longtemps son bras droit. Il sait aussi — car la SS sait beaucoup de choses — que Bance, au printemps 1943, a tenté d'établir des contacts entre certains chefs de l'Organisation de Résistance de l'Armée, le colonel Groussard et Joseph Darnand. L'échec des pourparlers a même provoqué un mouvement de bascule dans l'autre sens : Bance et quelques-uns de ses amis ont été alors moralement contraints de devenir plus ou moins des « otages » et se sont engagés dans la Waffen SS. Le Brigadeführer croit Bance capable de monter, un jour ou l'autre, un « coup », qu'il ne distingue pas encore très bien. Mais il sait que la grande préoccupation du compagnon de Darnand reste la lutte contre une prise de pouvoir en France par

le parti communiste. Ce n'est pas aux yeux de Krukenberg une bonne préoccupation pour un officier qui doit avant tout conduire un régiment au combat sur le front de l'Est.

Le Rhénan est assez fin psychologue pour flairer le caractère entier du nouveau venu. Il ne tient pas à ce qu'un de ses chefs de régiment lui pose un problème de discipline. Il pressent aussi une rivalité entre Puaud et Bance. Le général-inspecteur a horreur des divisions et des intrigues. Il préfère les tuer dans l'œuf. Sans hésiter.

D'autre part, Krukenberg trouve étrange de remplacer Gamory-Dubourdeau, trop vieux et trop malade pour marcher à pied à la tête de son régiment, par un autre commandeur qui ne marche pas bien non plus en raison de sa grave blessure au genou.

Dès l'arrivée de Bance, sa décision est prise. Seulement Krukenberg ne peut écarter l'ancien chef du 1^{er} bataillon dans les Carpates sans heurter les cadres de la Sturmbrigade *Frankreich* et de la Milice où Bance compte de nombreux amis.

Le prétexte médical sera certes moins choquant que la raison d'Etat politique. Alors Krukenberg déclare, au moment où il offre à Bance la tasse de mauvais café d'orge qui clôt leur repas spartiate :

— Je ne peux, bien entendu, vous confier un commandement à la brigade *Charlemagne* sans vous faire passer une visite médicale d'aptitude. Vous verrez demain le Sturmbannführer Schlegel.

Le général-inspecteur a l'audace de lui demander de passer une visite devant un médecin allemand. Bance est assez intelligent pour comprendre aussitôt la manœuvre. Imparable. L'adjoint de Darnand sait que demain matin il sera déclaré inapte et que demain soir il va reprendre le train à la gare de Brückenau.

Le Sturmbannführer Bance sera alors envoyé comme professeur de tactique à la Junkerschule de Neweklau, où se forment les officiers SS français et wallons. Ce n'est pas une disgrâce mais l'utilisation d'une indéniable compétence militaire. Et elle s'inscrit parfaitement dans la tradition de la Waffen SS qui veut que la plupart des instructeurs des écoles militaires soient des blessés du front en convalescence.

Le tour de piste éclair du Sturmbannführer Bance ne résout toujours pas le problème du commandement du régiment 57. Le général-inspecteur Krukenberg, plutôt que de confier le régiment héritier de la Sturmbrigade *Frankreich* à un jeune officier SS passé par Bad-Tölz, préfère faire appel à un ancien Saint-Cyrien qui possède à ses yeux le mérite d'avoir été une dizaine d'années militaire d'active. Comme pour Raybaud, le réflexe impose un officier de tradition : le Hauptsturmführer de Bourmont est désigné pour prendre la tête du Waffen-grenadier régiment der SS 57.

L'ancien capitaine de tirailleurs marocains revient d'ailleurs du stage de chef de bataillon à Gustrow. Dans les écoles du Reich, les élèves-gradés sont toujours formés pour commander « au-delà » de leur grade. Un Unterscharführer, à sa sortie de l'Unterführerschule, est capable de commander une section. Donc, de Bourmont commandera un régiment.

Il arrive au bureau dans lequel travaille Artus qui se lève et se fige au garde-à-vous. Henri de Bourmont manque d'allure. Il peut à peine faire tenir sa grosse tête dans la casquette réglementaire, un peu de travers. Et il s'enferme, comme dans un sac, dans une incroyable capote froissée, assortie d'un capuchon de facteur rural. L'Obersturmführer Artus a préparé les papiers qui doivent partir, après signature, à l'état-major de la brigade.

— Si vous voulez bien y jeter un coup d'œil et les signer, Hauptsturmführer.

Victor de Bourmont foudroie le jeune officier d'un regard sombre. Il prend sur sa timidité presque malade pour lui lancer d'un ton hargneux :

— Ça vous dérangerait beaucoup de m'appeler mon capitaine ?

Téméraire lieutenant de chasseurs alpins pendant la « drôle de guerre », Artus se veut aussi patriote qu'un autre. Mais il est passé par Bad-Tölz et a admis totalement la règle du jeu SS.

Malgré cette prise de contact un peu abrupte, il faut tout mettre en œuvre pour organiser le régiment. Artus soupire. Jusqu'au départ

pour le front, il sent qu'il devra se montrer plus diplomate que fonceur. Il compte bien se rattraper ensuite...

*
**

Très vite, le Hauptsturmführer de Bourmont réussit à s'imposer bien mieux qu'il n'eût paru à première vue. Son succès tient à une brève déclaration d'intention qu'il répète à tous ses cadres :

— Ce qui est fait est fait. Mais il ne suffit pas d'entrer dans la Waffen SS, encore faut-il s'y faire tuer ! Et s'y faire tuer aux côtés des Allemands, puisque ce sont les camarades de combat que nous donnent les vicissitudes de la guerre.

Saint-Cyr lui a inculqué, avec le goût du sacrifice, des habitudes de discipline. L'ordre impeccable qui régnait à la Sturmbrigade *Frankreich* ne lui déplait pas. Encore faut-il préparer cette unité au combat.

Le capitaine de Bourmont recense les moyens dont il dispose : près de deux mille hommes répartis entre deux bataillons de grenadiers, une compagnie de chasseurs de chars, une batterie de canons d'infanterie, plus des sections régimentaires de téléphonistes, de pionniers et d'éclaireurs.

De Bourmont fait plus ample connaissance avec les cadres : Au 1^{er} bataillon, Roy, qui vient de la SS et remplace Fernet en stage à Gustrow : au 2^e, Obitz, ancien de la LVF, remplace sans peine, depuis quelques semaines, le catastrophique Guignard ; Labuze, un milicien, commande les Panzerjäger et l'artilleur Roy, après son intérim, reprendra les Infanteriegeschütze. De Bourmont verra ses capitaines à l'œuvre sur le terrain. Au niveau des commandants de compagnie, tous viennent de la Sturmbrigade *Frankreich*. Certains sont de tout jeunes Oberjunktens récemment promus de Neweklau.

Le nouveau chef du régiment 57 décide de prendre à son état-major régimentaire son ami de Londaize, officier d'active et milicien comme lui. Il a fait la guerre d'Espagne dans les rangs phalangistes et cultive soigneusement une légende de hobereau casse-cou. C'est un homme de cravache, cavalier émérite et un fasciste convaincu. Il a de la gueule et il s'en sert. A côté de lui, l'Obersturmführer

Andrin qui a quitté sa pharmacie pour la Milice et la Milice pour la *Charlemagne*, où il commande la compagnie d'état-major du régiment 57, paraît tout effacé.



Le Hauptsturmführer de Bourmont se repose entièrement sur Artus pour le travail quotidien. Le jeune officier arrive le matin à sept heures dans son bureau et n'en sort qu'à dix heures du soir. La brigade *Charlemagne* dévore des montagnes de paperasses. Avec son secrétaire Gaucher, un ancien qui s'est bagarré en Galicie avec la section de transmissions du 1^{er} bataillon, Artus met à jour un fichier qui ressemble à la tapisserie de Pénélope.

Le régiment doit fournir à l'état-major de la brigade un nombre incroyable de rapports. Rapport quotidien, rapport hebdomadaire, rapport mensuel. Gaucher lève la tête, un peu effrayé de cette consommation de papier :

— Il semble que la paperasserie allemande et la paperasserie française ne s'annulent pas... Elles s'ajoutent.

— Même pas, soupire Artus, elles se multiplient !

Rapport sur le moral. Rapport sur l'instruction. Rapport sur le matériel. Que dire de nouveau : les hommes sont mal habillés, mal nourris, handicapés dans leur entraînement par cette neige qui paralyse toutes les compagnies. Les SS sont furieux depuis que l'arrivée des miliciens, deux mois auparavant, a obligé de reprendre l'instruction à la base et retarde ainsi le départ pour le front.



De Bourmont entre dans son bureau en coup de vent. Il enlève le capuchon de sa capote informe, secoue la neige de ses gros godilots, grogne un peu :

— Alors, ce matériel, il arrive ?

Artus n'a pas de bonnes nouvelles : une fois encore il faut attendre les mortiers et les canons, les véhicules, les équipements d'hiver. On manque de gants, de casques, de passe-montagne. Les hommes n'ont qu'une paire de chaussures. Quand elle se trouve

chez le cordonnier, ils marchent avec des planchettes de bois tenues par des ficelles.

— Le matériel ne saurait tarder, mon capitaine.

Artus donne à son chef son grade de l'armée française. Cela lui fait tellement plaisir. Il ne va pas le contrarier pour si peu. L'Oberjunker Martret, officier d'ordonnance, ne montre pas toujours autant de diplomatie, salue à bras tendu dix fois par jour et multiplie de respectueux « Hauptsturmführer » qui agacent prodigieusement Victor de Bourmont. L'ancien capitaine de tirailleurs marocains s'habitue mal au style SS. Ce mélange de férocité dans le service et de camaraderie au repos le déconcerte. Dans l'armée française, on se montre à la fois plus distant au repos et plus bonhomme sur le terrain. A trente-sept ans, de Bourmont se trouve un peu trop vieux pour changer de mentalité...

*
**

— Qu'est-ce qu'il veut ce péquenot ?

C'est un paysan allemand qui vient se plaindre. On lui a chapardé un lapin. Les Feldgendarmes ont réussi à identifier le coupable qui appartient à la compagnie d'état-major régimentaire. De Bourmont paraît furieux d'être dérangé :

— Je ne vais pas m'occuper des clapiers de tous les culs-terreux de Wildflecken. Réglez cette affaire, Artus.

Le lendemain, l'officier adjoint annonce à son chef :

— J'ai donné huit jours de prison au coupable.

— Quel coupable ?

— Le voleur de lapin.

— Vous êtes fou ? Pour un lapin boche... Huit jours de taule !

— Mon capitaine, à la SS le vol est un crime. En chapardant, ce garçon fait du tort à tous ses camarades de la brigade. Il déshonore son uniforme SS et son écusson français.

— Je vous en prie, mon vieux, pas de laïus.

De Bourmont bougonne et se renseigne. Le coupable est un garçon arrivé avec la Milice. Tout naturellement, il ignore la rigide morale de la Waffen SS. De Bourmont annule la punition. Artus s'étonne et son chef éclate d'une brusque colère :

— J'ai décidé. Cela devrait vous suffire ? C'est quand même moi qui commande ce régiment. Non ?

Artus ne répond pas. Il est bien tard pour initier les miliciens à la discipline SS. Maintenant, seule compte la préparation au combat. Malgré l'équipement sommaire, l'entraînement suit une progression accélérée. Beaucoup de francs-gardes sont de famille militaire. Certains ont fait leurs études au Prytanée militaire de La Flèche. Presque tous, après un moment de désarroi, montrent une volonté farouche. Ils ne veulent pas se révéler moins « gonflés » que leurs camarades de la Sturmbrigade *Frankreich*.

*
**

Emile Marotin, arrivé avec la Franc-garde de Savoie, se retrouve avec ses camarades d'une compagnie lourde à traîner douze mitrailleuses et huit mortiers de 80 dans la neige jusqu'au ventre. Comme tous à Wildflecken, il souffre du froid, et plus encore de la faim. Il commande la mise en batterie d'un tube de 80. On manque de pelles, de torpilles d'exercice, de jumelles. Sans cesse, les gradés doivent faire des efforts d'imagination pour « reconstituer » les conditions du combat.

— Vivement le front, grogne Marotin. On trouvera peut-être quelque chose à bouffer.

La guerre leur paraît bien plus lointaine que la faim.

La politique compte chaque jour un peu moins. Le franc-garde Marotin découvre vite qu'il n'y a pas grande différence entre lui et ses camarades sous-officiers venus de la Kriegsmarine ou de la Sturmbrigade *Frankreich*. Il a même retrouvé quelques Savoyards. Mais ils ne parlent presque jamais du pays. Trouver trois patates, rabioter deux tranches de pain noir, percevoir une saucisse de viande mélangée de farine devient vite leur seule hantise.

*
**

André Bourral vient de la Jeunesse Franciste. Avec un de ses amis de la compagnie de grenadiers, il met une sorte de point d'honneur à ne jamais manquer la messe, malgré les ricanements

de quelques anciens qui le traitent d'enfant de chœur. Il hausse les épaules et accepte avec une joie souriante les duretés du service. Premier tireur à la mitrailleuse, il semble heureux de porter un fardeau plus lourd que les camarades. Peu lui importe que les commandements militaires des sous-officiers soient donnés en allemand. Cela lui paraît plus efficace. Bourral tire une sorte de fierté de faire partie du régiment 57. Au cours d'un exercice, son chef de section, ancien Franciste comme lui, mais passé par la LVF, le prend à part :

— Ecoute, André, tu pourrais quand même éviter de rigoler pendant les cours sur le racisme.

— Je trouve ça un peu idiot. Je suis là. Je fais mon boulot. Alors, j'ai quand même pas besoin de laïus pour m'expliquer ce que je suis venu foutre à la *Charlemagne*.

— Sacré cul-bénit, va !

André Bourral sourit sans répondre, et remonte sa mitrailleuse sur l'épaule. Il entretient son arme avec un soin jaloux. Il passe pour un des meilleurs tireurs du bataillon Obitz. Quand ses camarades lui demandent si sa spécialité lui semble bien conciliable avec sa foi chrétienne, il leur répond par cette réflexion d'un officier phalangiste pendant la guerre d'Espagne :

— Il faut viser juste, mais tirer sans haine, car ce sont nos frères...

*
**

Le Hauptsturmführer de Bourmont commence à tenir son régiment bien en main. Il n'exige plus avec la même acrimonie d'être appelé mon capitaine. Il ferme les yeux sur l'esprit de corps chatouilleux qui règne chez les sous-officiers anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*.

Il fait de plus en plus froid, de plus en plus humide. Les capotes italiennes s'imbibent de neige glacée et mettent huit jours à sécher. Chaque compagnie vit un peu isolée. Février va bientôt arriver. On pense de moins en moins à ces vieilles histoires de politique. La guerre des photos appartient à un autre monde, celui d'avant la neige, d'avant la sueur, d'avant la faim.

Le moral de la brigade *Charlemagne* a été détestable en novembre 1944 par suite de la diversité d'origine des nouveaux SS français. Il remonte en décembre avec l'annonce de l'offensive des Ardennes. Mais en janvier 1945 tout semble s'effondrer à nouveau. Les nouvelles du front deviennent chaque jour plus mauvaises. A l'Ouest, la grande opération de Noël se solde par un échec. A l'Est, les Russes attaquent à la mi-janvier dans le secteur de Prusse orientale. Le 20 janvier, Tilsitt est pris. Le 25, Thorn et Posen sont encerclés. Désormais, on se bat en terre germanique. Les armes secrètes restent à l'état de projet.

En quelques jours, à Wildflecken, des accidents se succèdent. Stupides et sanglants. Un homme est blessé à mort dans le local des punis par une sentinelle qui a négligé de mettre la sécurité de son fusil et fait une chute sur le verglas. L'Oberscharführer Charles, au cours d'une démonstration d'emploi de la « Tellermine », est déchiqueté à la suite d'une erreur dans le système de mise à feu. Un obus se coince dans la culasse d'une pièce de PAK et l'armurier qui essaye de dégager le projectile à coups de marteau le fait exploser, provoquant plusieurs blessés et deux morts. Deux autres grenadiers sont happés en gare de Fulda par une machine haut-le-pied alors qu'ils travaillaient à la remise des voies après un bombardement.

Déjà, des SS français reposent au cimetière de Wildflecken, après

le dernier adieu d'une salve d'honneur qui décharge ses armes vers le ciel gris.

— C'est la série noire, constate le Hauptsturmführer de Vaugelas.

Les paysans allemands assurent que la neige ne va pas disparaître avant le printemps. Une croûte gelée se forme à la surface qui cède brusquement sous les pas. On constitue une section d'éclaireurs-skieurs qui s'enfoncent sous les frondaisons tandis que le peloton de reconnaissance à cheval caracole sur les chemins durcis par le gel.

Chaque jour, les paperasses s'accumulent. Jean de Vaugelas hausse un matin les sourcils avec un air étonné et un peu inquiet.

— Des ennuis ? demande l'Oberführer Puaud.

— Oui et non, mon général. Nos hommes doivent tous être tatoués.

— Tatoués ! Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ? On n'est pas dans les Bat' d'Af !

— C'est l'usage de la Waffen SS : chaque homme porte sous le bras gauche l'indicatif de son groupe sanguin. Gain de temps appréciable pour une éventuelle transfusion. Voilà le bon côté de cette mesure.

Jean de Vaugelas hésite un peu avant d'ajouter, à mi-voix, tant les réactions de son chef peuvent être imprévisibles :

— L'ennui, c'est que tous nos hommes seront automatiquement repérés. Ce tatouage, qui peut sauver la vie d'un blessé, risque tout autant de condamner à mort un prisonnier. Les Russes n'aiment pas les SS. Sans compter...

— Sans compter quoi ? demande Puaud.

— Si les choses tournent vraiment mal, ce tatouage sera une terrible preuve contre nous.

— Dans ce cas, conclut le chef de la brigade *Charlemagne*, que les officiers donnent l'exemple. Le premier courage, c'est de prendre ses responsabilités.

*
**

Déjà, les premières compagnies sont appelées au Revier du camp de Wildflecken. L'opération est simple : un infirmier prélève une goutte de sang au lobe de l'oreille et détermine le groupe. Un

autre applique sous l'aisselle du bras gauche un appareil à tatouer qui grave aussitôt la lettre correspondante. Certains tirent vanité de l'opération et gonflent les biceps :

— Maintenant, on ne pourra plus dire qu'on n'est pas des vrais SS.

Beaucoup montrent quelque inquiétude d'être ainsi marqués pour la vie. Les nouvelles du front sont mauvaises. Ce tatouage, destiné à être une sauvegarde, devient une provocation.

Quelques-uns arrivent à s'esquiver. Une fois encore, la débrouillardise entre en lutte avec la paperasserie. Mais les trois quarts des SS français ne pourront éviter cette mesure, à laquelle ils ne pensent rapidement plus, tant leur vie quotidienne reste dominée par le double problème de la faim et du froid.

*
**

Quelques jours après avoir été tatoués, les SS français sont à nouveau convoqués au Revier du camp. Mais cette fois, les médecins ne veulent que des volontaires pour participer à une grande collecte de sang destiné aux blessés du front : vingt-cinq centimètres cubes par homme. Les infirmiers ont l'imprudence de confier aux premiers qui se présentent :

— Après la prise de sang, on distribue un casse-croûte.

Aussitôt des volontaires affluent de toutes les compagnies. Des centaines et des centaines d'hommes piétinent dans la neige devant les baraquements du Revier. Ils se pressent, voulant tous entrer à la fois. Les Unterführers vom Dienst tentent de mettre un peu d'ordre à grands coups de gueule et menacent de Strafexercice ceux qui veulent resquiller pour offrir leur sang avant leur tour. Soudain, un médecin en blouse blanche apparaît. Il lève les bras au ciel et semble débordé. Il crie :

— C'est terminé. Il y en a déjà trop !

Les hommes protestent, se bousculent, essaient de se faufiler dans les couloirs, le bras déjà dénudé pour la piqure. Les officiers allemands de l'Inspection, prévenus de cet insolite élan de générosité, semblent émus jusqu'aux larmes, sans penser un instant que l'attrait

d'un casse-croûte puisse être pour quelque chose dans ce beau mouvement.

Ceux qui ont réussi à donner leur sang narguent leurs camarades en exhibant deux tranches de pain noir où il semble y avoir autant de sciure que de farine, une rondelle de saucisson et un paquet de margarine pour dix.

Quelques jours plus tard, un message des services médicaux du Wehrkreis, l'arrondissement militaire, dont dépend le camp de Wildflecken, parvient à l'Inspection : le sang des volontaires français a été analysé ; il se révèle tellement anémique qu'il sera impropre à être transfusé aux blessés. Toute la collecte finira à l'évier...

*
**

En ce mois de janvier 1945, plus que jamais, la misère s'abat sur la brigade *Charlemagne*. Les chevaux crèvent avant les hommes. Tous les jours, il faut désigner une corvée pour les enterrer. Et, bien vite, une autre corvée est requise pour monter la garde : des hommes affamés ont été surpris à déterrer les chevaux morts pour en arracher des lambeaux de viande.

Dans la soupe de midi, flottent des épluchures et des germes de pommes de terre. La ration du soir se trouve réduite à deux cent cinquante grammes de pain avec vingt-cinq grammes de margarine et vingt-cinq grammes de mortadelle. Les chevaux continuent à crever de la gourme. Pierre Briaut, à qui il manque encore six ans d'études pour devenir vétérinaire, n'en est pas moins nommé responsable d'une soixantaine de chevaux. Il est même promu sous-officier pour l'occasion. Il quitte ses camarades de la Franc-garde de Nîmes sur une dernière galéjade :

— Je suis bien le premier SS nommé Unterscharführer parce que les canassons ont attrapé la gourme...

Pour une demi-centaine de chevaux, il touche... cinq brides.

— Et les selles ? demande-t-il.

— Démerdez-vous.

Les cavaliers de la compagnie d'état-major doivent monter « à la cow-boy », avec toutes les chances de se casser la figure sur la glace.

Tous les matins, avant l'aube, les artilleurs se retrouvent au manège. La brigade *Charlemagne* devrait un jour être motorisée. En attendant, le train de combat reste hippomobile. Pour charrier les munitions, les compagnies perçoivent des petites charrettes russes ou italiennes qui datent d'avant la première guerre mondiale.

— Et les chevaux pour les tirer ?

— Ils sont tous crevés.

Il faudra traîner les voitures avec des cordes. Comme les canons de PAK.

Les hommes suent à grosses gouttes malgré le froid. Parfois, il faut porter les charrettes enlisées dans la neige jusqu'au moyeu. Les servants du train trouvent encore le moyen de plaisanter :

— Au moins, on se réchauffe avec cette corvée !

Ce soir, en rentrant, ils trouveront des chambrées glacées. Depuis son arrivée à Wildflecken, la brigade *Charlemagne* n'a perçu que quelques bûches de bois vert qui brûlent mal, en dégageant une épaisse fumée jaune. Alors, les débrouillards ont réussi à voler des madriers. Puis ils ont brûlé des tabourets, des pieds de table, des planches d'armoire. Sur les châlits, les matelas ne tiennent plus que par deux planches...

Même les poêles manquent. Roger Wickaert, un ancien des SK de la Todt, profite d'une corvée de déblaiement à Fulda pour faucher un poêle encore chaud dans le bureau du chef de gare. Il réussit à monter à contre-voie, malgré les employés de la Reichsbahn qui lui courent après en hurlant.

Pourtant, malgré ce geste qui aurait pu lui valoir le tribunal militaire, Wickaert est un des meilleurs grenadiers du régiment 58. Quelques jours auparavant, il s'est fait accrocher par des prisonniers français qui débayaient, eux aussi, les ruines de la gare de Fulda :

— T'es dingue d'aller avec les Fritz. C'est foutu pour eux.

— Vous n'avez rien compris. C'est parce que tout est perdu qu'on va à la Waffen SS.

*
**

La faim. Le froid. Les poux, aussi. Tous les soirs les hommes font la chasse aux parasites et les détruisent... avec une lampe à

souder. Une fois par semaine, il faut passer les vêtements à l'étuve. Comme les SS français ne possèdent qu'une seule tenue, ils doivent attendre, nus dans la gadoue glacée, que l'opération se termine. Les Unterführers vom Dienst organisent des batailles de boules de neige pour essayer de réchauffer leurs hommes. Quelques malades quittent Wildflecken pour le sanatorium. Mais l'ensemble de la brigade *Charlemagne* résiste bien mieux que ne le pensait le général-inspecteur Krukenberg. Ces Français ne cessent de le surprendre. Ils rouspètent, ils chapardent, ils « tirent au cul » même. Cependant, il suffit de leur promettre de monter au front pour qu'immédiatement la bonne humeur revienne.

L'annonce d'un prochain départ fait aussitôt diminuer le taux des désertions. Pourtant, janvier s'est passé sans voir arriver l'ordre tant attendu. D'ailleurs, la plupart des stages de spécialistes ne sont pas encore terminés.

*
**

Les secrétaires de compagnie se trouvent à Breslau quand une brutale offensive soviétique transforme ces gratte-papier en combattants de première ligne. Ils sont mobilisés dans un Kampfgruppe improvisé en toute hâte et montent en ligne avec des vieillards du Volkssturm et des gamins de la Hitlerjugend. Les chars écrasent sous leurs chenilles ces unités improvisées à la diable où servent parfois, côte à côte, les grands-pères et les petits-fils. Pas un seul des aspirants secrétaires envoyés à Breslau ne reviendra à Wildflecken pour raconter le premier engagement de SS français de la brigade *Charlemagne*.

Les hommes de la compagnie de FLAK combattent aussi, jour et nuit à leurs pièces, autour de Fulda attaquée par les avions américains et britanniques.

Sans leur matériel, quelques stagiaires commencent à revenir des écoles dispersées à travers le Reich et les territoires encore occupés. Tous ont connu, pour regagner Wildflecken, d'incroyables périples, au rythme des bombardements qui ravagent désormais toutes les villes allemandes. Les civils découvrent à leur tour les épreuves des soldats du front.

Les hommes des transmissions reviennent du Tyrol du Sud où ils ont appris à poser des lignes téléphoniques, à « pianoter » des messages en alphabet morse, à communiquer à vue en faisant des signaux avec des fanions.

— Curieux pays, raconte l'Unterscharführer Galinier. Le pays a été autrichien avant 1914 et tous les villages ont deux noms. Là où nous nous trouvions en stage, les Allemands appellent le pays Sterzing et les Italiens Vipiteno. Pour nous, le principal, c'était le soleil. Là-bas, c'est le Midi. On serait bien resté.

Galinier, ancien LVF pourtant, découvre Wildflecken comme « un putain de pays glacé » à côté duquel le Tyrol lui semble un paradis.

Les pionniers sont de retour de Picowitz, près de Beneschau, en Bohême-Moravie. En trois mois, ils ont appris à miner et à déminer, à se servir d'un lance-flammes, à bâtir des ponts et à les faire sauter, à franchir de vive force les cours d'eau sur des bateaux d'assaut. Eux n'ont certes pas connu le soleil de l'Italie...

— Il fallait casser la glace sur la Moldau pour trouver de l'eau libre pour les manœuvres, affirme le Rottenführer Léon Colin. La Sassau, le petit bras du fleuve, était tellement gelé que les chars de dix tonnes pouvaient passer sur la glace. Même en Russie, je n'ai jamais eu aussi froid. Nous devons traverser les cours d'eau sur un câble tendu. Par moins vingt degrés, c'était du sport !

Le Standartenführer Zimmermann, qui a servi pendant près de trente ans dans les pionniers, n'a pu s'empêcher de quitter Wildflecken pour passer quelques heures à Picowitz. Il en est revenu assez admiratif du mordant des Français :

— Ils n'ont peur de rien. Par moments, un terrible courant brise la glace et le fleuve charrie d'énormes blocs. Un homme s'est noyé, mais ses camarades ont réussi à établir quand même un pont d'exercice pour le passage des chars. Pour se réchauffer, ils ont répété l'attaque d'un blockhaus au lance-flammes !

Non loin de Picowitz, à Votice, les hommes des canons d'assaut, les redoutables Sturmgeschütz, s'entraînent dans une école des unités

blindées. L'Obersturmführer Michel qui les commande porte enfin — rêve de sa vie — la tenue des unités blindées. Mais le matériel fait défaut. Ses hommes manœuvrent à pied et ne seront embarqués que deux ou trois fois sur un engin d'assaut qui fonctionne... au gazogène.

Dans tout le Reich, le manque d'essence pose des problèmes de plus en plus insolubles. Le jeune Breton Stephanec, qui vient d'avoir dix-sept ans, est envoyé dans une école de conducteurs. Tous les véhicules marchent au gazogène et, avant de tenir un volant, il doit passer ses journées à débiter du bois à la scie circulaire avec son copain le Normand Lecornu.

*
**

Devant la terrible supériorité des Soviétiques en matériel blindé, les Allemands développent, depuis plusieurs mois, de nouvelles méthodes de combat. La spécialité de Panzerjäger, chasseur de chars, devient, par la force des choses, une des plus importantes. Le cours de perfectionnement de la Waffen SS se trouve à Janowitz, non loin de Beneschau, à environ soixante-dix kilomètres de Prague. De très nombreux Français de la brigade *Charlemagne* y ont été envoyés en stage. Le sergent Labat, promu Oberscharführer, dirige le service de traduction, car l'instruction, dispensée à des SS Panzerjäger d'une vingtaine de nationalités, est entièrement donnée en allemand.

Le matin, exercice théorique sur la « caisse à sable ». L'après-midi, manœuvre sur le terrain. Les futurs gradés doivent être capables de se battre comme le dernier de leurs soldats. Ils doivent sauter sur des chars en marche pour y coller des mines magnétiques, creuser des trous sur lesquels passeront tout à l'heure les chenilles des blindés, attaquer un char à quelques mètres et le détruire d'un unique coup de Panzerfaust.

A Janowitz, les SS français découvrent les armes les plus modernes. Une lunette à infra-rouge permet d'attaquer les chars même de nuit. Mais ce matériel de démonstration n'est pas encore parvenu au front.

Le Hauptsturmführer Boudet-Gheusi quittera l'école la tête farcie

des dernières trouvailles des usines d'armement du Reich. Mais il semble décidé à appliquer au combat des méthodes très personnelles et explique à Michel Moureau, un jeune Sturmmann, engagé à seize ans en 1943 et grièvement blessé à la main en Galicie :

— Ce qu'il faut avant tout, c'est tromper l'ennemi. Alors, au bataillon lourd de la brigade, on va faire tirer les mitrailleuses en tir plongeant et les mortiers en tir rasant...

*
**

L'Obersturmführer Fernet est parti en stage de chef de bataillon à Gustrow, dans le Meklembourg, où il est non seulement le seul Français mais aussi le seul Waffen SS. Tous ces lieutenants et capitaines de la Wehrmacht semblent avoir subi une sérieuse « remise au pas ». Les SS français avaient déjà découvert avec stupéfaction à Wildflecken une compagnie entière d'officiers, sans épaulettes, en stage de « rééducation », sous la conduite de sous-officiers SS particulièrement braillards et énergiques. Rien n'amusait plus les garçons de la brigade *Charlemagne* que de voir ces officiers allemands initiés aux joies du « *Hinlegen ! Auf ! Marsch, marsch* » dans plus d'un mètre de neige.

Depuis la sévère épuration de l'armée, après l'attentat manqué du 20 juillet, il semble qu'une nouvelle flamme brûle les jeunes officiers réunis avec Henri Fernet à Gustrow. Désormais, ils se battent non pour conquérir le monde, mais pour défendre le sol même de leur patrie. Les nouvelles du front sont de plus en plus mauvaises. Mais on ne cache pas la dure vérité aux officiers réunis dans cette école où, à côté des fantassins, se rencontrent des officiers de marine sans navire et des aviateurs sans avion :

— Les Russes ont atteint Francfort-sur-l'Oder et Küstrin. Ils se trouvent à moins de cent kilomètres de Berlin.

La « poche » qui va de la Prusse orientale à la Poméranie se précise. Des stagiaires reçoivent l'ordre d'interrompre leurs cours et sont dirigés de toute urgence par avion sur Königsberg pour encadrer des bataillons improvisés.

Pourtant, dans tout ce désarroi, les conférences politiques prennent encore place entre deux cours de tactique. Le chef de l'édu-

cation nationale-socialiste de la Wehrmacht arrive spécialement de Berlin pour expliquer la signification de l'art gothique. On annonce aux stagiaires l'imminente mise en service des armes secrètes. Mais, sans cesse, on insiste sur la primauté absolue du moral. On répète, après le Führer, cette phrase, qui désormais éclate par toutes les ondes et sur tous les murs d'Allemagne :

— *Wir Kapitülieren nie* (Nous ne capitulerons jamais) !

Dans toutes les écoles militaires du Reich règne une atmosphère grave. Les terribles coups de boutoir de l'Armée rouge ébranlent le front. On se bat sur la vieille terre de Prusse et une vingtaine de divisions se trouvent encerclées en Courlande. Pourtant, méthodiquement, la Waffen SS continue à former des sous-officiers selon ses principes immuables.

A Paderborn, une quarantaine de Français, presque tous issus de la compagnie d'Honneur de la brigade *Charlemagne*, suivent un cours d'Unterführer. Vêtus des uniformes de cuir noir que les tankistes ont empruntés aux sous-marinières, les stagiaires doivent obéir aux ordres de gradés, tous titulaires de la croix de fer. L'Unterführerschule de Paderborn se veut totalement internationale. Seule concession aux Français : pour des raisons linguistiques ils forment une section à part, encadrée par deux blessés du front de l'Est. L'un porte la bande de bras de la *Totenkopf* et l'autre celle de la *Leibstandarte Adolf Hitler*. Tous les exercices de combat ont lieu à balles réelles. Toutes les marches de punition doivent se faire avec le masque à gaz !

Les stagiaires ont « séché » un exercice de nuit. Ils sont aussitôt condamnés à effectuer quinze kilomètres au saut du lit. Ils décident d'en faire vingt-cinq et de rentrer au quartier en chantant. A l'aube, leur commandant de compagnie leur demande d'effectuer pour leurs camarades étrangers des démonstrations de maniement d'armes. A l'allemande comme à la française. A différentes cadences.

Ils se souviennent du conseil de l'Obersturmführer Weber et essayent de casser le fût de bois de leur Mauser, tant ils frappent dessus avec violence, quarante hommes d'un seul geste.

Aux exercices de combat corps à corps, les SS français apprennent, à leur tour, comment enchaîner le coup de crosse après le coup de baïonnette. Ils se veulent féroces, belliqueux. Resquilleurs aussi, et parviennent à passer trois fois au lieu d'une à la cuisine pour toucher la louche de patates à l'eau tiédasse qui constitue le plus clair, dans tous les sens du terme, de leur nourriture.

A la fin janvier 1945, dans toutes les écoles de la Waffen SS, des télégrammes rappellent les Français. Le moment de monter au front approche. Les stagiaires de Paderborn n'auront même pas le temps d'attendre leur nomination et reviendront à Wildflecken porteurs de la simple barrette d'Unterführer Anwarter. Ils retrouvent la compagnie d'Honneur et leur chef qui les rassure :

— Dans quelques semaines, tous ceux qui ne se seront pas fait tuer seront promus Unterscharführer.

*
**

Depuis le 1^{er} février 1945, tous les SS Grenadier de la brigade *Charlemagne* ayant accompli au moins deux ans de service dans l'armée française sont automatiquement nommés Rottenführer. D'autres nominations arrivent pour les cadres dans les jours qui suivent. Trois capitaines, arrivés avec la Milice, sont promus Sturmbannführer : le chef d'état-major de la brigade Jean de Vaugelas, le chef du bataillon lourd Boudet-Gheusi et Emile Raybaud, commandant du régiment 58. Le Hauptsturmführer Victor de Bourmont, a été « oublié » dans cette promotion. Le chef du régiment 57 en conçoit un dépit qui accentue encore son mauvais caractère. Comme ses hommes, il semble pourtant impatient de partir pour le front. Mais il ne se fait plus guère d'illusions.

L'Untersturmführer Joubert revient d'un stage assez mystérieux où il s'est trouvé le seul médecin français avec ses confrères allemands et étrangers de la Waffen SS. L'ancien chef des jeunes miliciens de la région parisienne semble pour la première fois assez découragé. Il doit rejoindre son poste de médecin d'un bataillon

du régiment 58. Ses amis le savent malade. Ils le trouvent soucieux. Philippe Joubert reste de longues heures silencieux. Lui qui s'était montré un des plus enthousiastes pour passer à la Waffen SS, et qui y a entraîné de très jeunes adolescents, semble rongé par quelque mal mystérieux. Il confie au grenadier Courageux, un ancien de La Chapelle-en-Serval qui sert comme secrétaire à l'état-major du régiment 57 :

— Nous allons vers un truc dont nous ne reviendrons pas. De toute façon, cela vaut peut-être mieux.

*
**

Des bruits contradictoires agitent la brigade *Charlemagne*. Dans leur exil, les chefs politiques français comme Jacques Doriot, Joseph Darnand ou Marcel Bucard continuent à se haïr. Otto Abetz ne désespère pas de revenir un jour comme ambassadeur d'Allemagne à Paris. Fernand de Brinon anime son comité des intérêts français qui joue de plus en plus au gouvernement en exil. Dans les éditoriaux du journal *La France*, Jean Luchaire et Marcel Déat s'obstinent à évoquer la prochaine « libération ». Au micro de *Radio-Patrie*, Jean-Hérolde Paquis, imperturbable, affirme toujours que l'Angleterre, comme Carthage, sera détruite.

Un clan allemand, qui tourne autour du ministère des Affaires étrangères, ne verrait pas d'un mauvais œil l'engagement de la brigade *Charlemagne* sur le front de l'Ouest. Le ministre Joachim von Ribbentrop se montre très partisan de cette solution. Il n'en faut pas plus pour que son vieil adversaire Heinrich Himmler décide aussitôt le contraire.

Le Brigadeführer Krukenberg ne cesse de répéter de son côté à l'Oberführer Puaud :

— Le rôle des volontaires français reste avant tout de lutter contre le bolchevisme.

Le général-inspecteur, avec un sourire froid sur ses lèvres minces, se tourne vers le Sturmbannführer de Mayol de Lupé :

— Contre le bolchevisme, c'est-à-dire contre l'athéisme, monseigneur.

Le prélat approuve d'un geste plein d'onction. Il a beaucoup vieilli et soupire :

— Hélas, je ne pourrai pas accompagner mes chers enfants vers le front, où ils vont lutter contre le Mal absolu.

*
**

Le Brigadeführer a envoyé encore un rapport au SS Führungs Hauptamt qui, sous les ordres de l'Obergruppenführer Hans Jüttner, joue le rôle d'état-major militaire de la Waffen SS. Le général-inspecteur demande que la brigade *Charlemagne* soit engagée au plus vite en Poméranie. Krukenberg estime l'instruction suffisante. Quant au matériel, il sera perçu à l'arrière immédiat du front, selon l'usage habituel de l'armée allemande.

Pour le général-inspecteur, plus vite la brigade sera engagée sur l'Oder et moins elle a la chance d'être envoyée vers le Rhin, où des Français risqueraient de se battre contre d'autres Français. Venu tard à la Waffen SS, plus militaire que politique, peu sensible à l'idéologie nationale-socialiste, francophile plus que raciste, le Brigadeführer Krukenberg ne fait pas une différence essentielle entre Pétain et de Gaulle...

*
**

L'Oberführer Puaud se demande quand Berlin va lui accorder sa troisième feuille de chêne. Il trouve le temps long et le climat froid.

Cette quinzaine de semaines passées à Wildflecken lui paraissent s'enliser dans une ambiance sinistre.

Puaud repousse les papiers qui encombrant son bureau et se dirige vers la fenêtre. Sur l'Adolf Hitler Platz, la neige s'épaissit. Il faudra envoyer une corvée pour déblayer toute cette saloperie. Soudain, il lui prend une terrible nostalgie du désert et de la rizière, du sable chaud, de la brousse humide, du soleil.

Il débouche la bouteille à col de girafe et se verse un grand verre de Kummel. Il grogne :

— Le Maroc... L'Indo... La vraie vie, quoi... Le drapeau sur le bord ; ... La Légion, nom de Dieu, la Légion...



Le départ pour le front semble maintenant de plus en plus proche. Il n'est plus question de crise de moral. Certains sont joyeux et d'autres pensifs. Mais tous se montrent également résolus. Ils savent qu'approche l'heure de vérité.

Dans les premiers jours de février 1945, le Brigadeführer Krukenberg réunit quelques officiers allemands et français dans son bureau :

— Messieurs, le Reichsführer a décidé de transformer notre brigade en division et de lui attribuer le n° 33.

Le général-inspecteur regarde ces hommes aux visages graves dont il a essayé de faire, en à peine trois mois, des chefs capables de mener au feu une grande unité. Le Standartenführer Zimmermann exprime mieux que quiconque ce que tous pensent à cet instant :

— Nous venons de nations et d'origines différentes. Mais, entre nous, Allemands et Français, comme entre vous qui êtes arrivés ici de la Légion ou de la Kriegsmarine, de la Sturmbrigade ou de la Milice, il existe désormais une communauté de destin. Nous avons un mot pour exprimer cette idée : le *Schicksal*.

Le Brigadeführer Krukenberg reprend la parole :

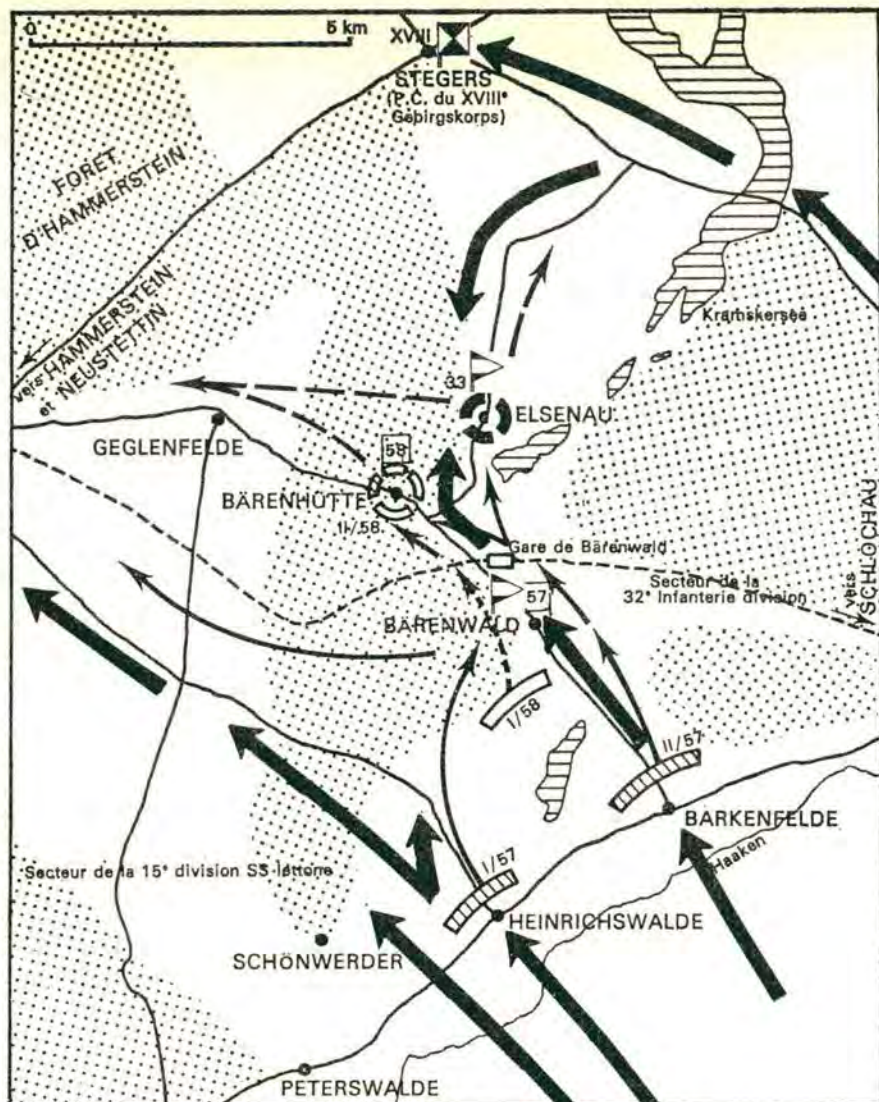
— Dans quelques jours, partira vers le front de l'Est le premier convoi de ce qui sera désormais la 33^e *Waffen Grenadier Division der SS Charlemagne*.

Le vent fait frémir les branches des sapins blancs de givre et de lourdes plaques de neige tombent avec un bruit sourd sur le sol gelé.

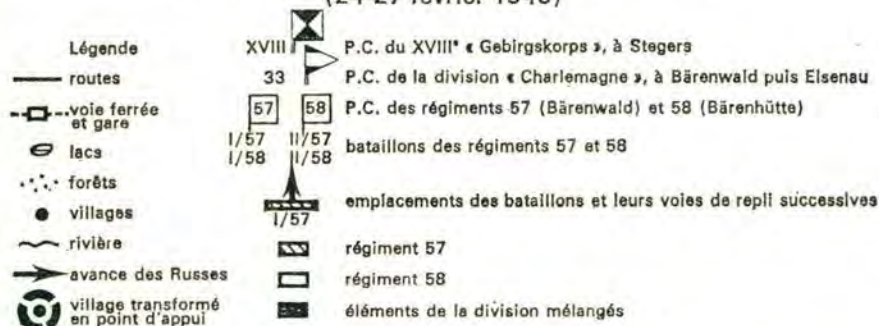
Blottis dans des trous, autour de leurs mitrailleuses et de leurs pièces antichars, les SS français, à l'entraînement jour et nuit, apprennent toujours à se battre et à mourir.

Sur la Baltique, souffle le vent de l'invasion. Le Reich semble frappé à mort. Les derniers cent jours sont commencés.

TROISIÈME PARTIE



Combats au sud-est d'Hammerstein (24-27 février 1945)



Note - Trois divisions sont rattachées au XVIII* « Gebirgskorps » (P.C. à Stegers) :

1 - la 32^e division d'infanterie (Wehrmacht), incomplète et très éprouvée, à gauche du dispositif. C'est elle qui subira le choc initial de l'offensive russe qui débute le 24 février.

2 - la 15^e division d'infanterie SS lettones (du moins ses restes, réunis sous le nom de « Gruppe Ax »), à droite du dispositif.

3 - la division « Charlemagne », d'abord en réserve, qui du fait du déclenchement de l'offensive soviétique viendra s'intercaler au centre du dispositif.

Le 12 janvier 1945, trois millions de soldats russes, soutenus par une fantastique concentration de chars T 34, de camions Dodge et d'orgues de Staline, sont passés à l'attaque dans le secteur Nord, des rivages baltiques à la capitale polonaise, sur un front de six cent cinquante kilomètres. En face d'eux se trouvent moins de huit cent mille Allemands, médiocrement armés, dépourvus de blindés et d'avions, saignés par plus de cinq ans de campagnes incessantes.

— *Ivan Kommt* (Les Russes arrivent) !

Le même cri retentit partout. Rien ne semble pouvoir arrêter cette invasion de l'Asie innombrable. A l'extrême nord, le troisième front de Biélorussie, de Tcherniakovski, pousse son offensive en direction de Königsberg. Sur sa gauche, le deuxième front de Biélorussie, de Rokossovski, se dirige sur Dantzig et cherche à s'emparer de Tannenberg. L'ancien empire des Chevaliers teuto-niques va subir la dure loi de la revanche. Les Slaves veulent régler un compte séculaire avec les Prussiens. Plus au sud encore, le premier front de Biélorussie, de Joukov, vient de conquérir Varsovie en trois jours. Les tankistes rouges foncent en direction de Posen et rêvent déjà de Berlin. Le 27 janvier, les Russes ne sont plus qu'à cent soixante kilomètres de la capitale du Reich. En Poméranie, ils progressent vers l'Oder et vers la Baltique.

*
**

Le 17 février 1945, les SS français du premier convoi de la division *Charlemagne* s'embarquent pour le front. Le chef du bataillon lourd, Boudet-Gheusi, a été désigné comme responsable du Vor-Kommando, le détachement précurseur. L'ancien avocat niçois étrenne les insignes de son nouveau grade et les quatre étoiles carrées de Sturmbannführer étincellent à son col. Mais il ne cache pas sa mauvaise humeur. Il n'a aucune nouvelle de ses canons d'assaut, dont les équipages se trouvent toujours à l'entraînement en Bohême. La compagnie de FLAK, engagée depuis plus d'un mois dans la défense antiaérienne de Fulda, doit être mise en route ultérieurement. Le bataillon lourd de la nouvelle division se trouve donc réduit à la seule compagnie de PAK de l'Obersturmführer Krotoff, avec ses trois sections de quatre 75. Et encore tous les canons sont des pièces d'instruction de médiocre qualité.

En attendant de récupérer son matériel et ses stagiaires, Boudet-Gheusi a renforcé sa compagnie d'état-major de nombreux cadres sans troupe. L'Unterscharführer Delion, assis placidement sur un banc de la salle d'attente de la gare de Brückenau, commente la situation avec quelques autres sous-officiers, assez abasourdis de ce départ « en catastrophe ». Delion est un ancien chef de section de DCA ferroviaire dans l'armée d'armistice, qui est arrivé à Wildflecken avec les francs-gardes de la Milice.

— Pas de roulettes, pas de bonshommes et même pas de tubes... dit-il. Je me demande vraiment avec quoi on espère arrêter les Russes ?

— T'en fais pas, « Kruk » a promis que nous toucherions le matériel lourd juste avant de monter en ligne. C'est l'usage de l'armée allemande. On ne manquera ni d'obus, ni de canons.

— Espérons qu'ils seront du même calibre, commente Delion qui ne paraît pas se laisser emporter par l'optimisme.

*
**

L'état-major de la division partira aussi avec ce premier convoi. L'Oberführer Puaud semble d'une humeur massacrant. Il monte au front « coiffé » par le Brigadeführer Krukenberg. L'ancien chef de la LVF passe sa rogne sur le Standartenführer Zimmermann,

chargé une fois encore d'atténuer les frictions entre l'Inspection allemande et l'état-major français de la division *Charlemagne*. L'Obersturmführer Dauphin, officier de renseignements, fait circuler à la ronde une boîte de cigares.

— Merci, grogne Puaud. On se gèle dans ce wagon.

Il pose ses bottes sur la peluche fatiguée de la banquette qui se trouve en face de lui. Le Sturmbannführer de Vaugelas sommeille, son visage pâle repose sur l'appui-tête et dodeline aux cahots de la marche. De l'autre côté du coin-fenêtre, Zimmermann colle le nez à la vitre pour essayer de s'y reconnaître dans le paysage qui défile à faible allure. Soudain, il lance :

— C'était un matin de juillet 1918 sur le front de France...

Mais personne n'écoute l'anecdote entendue dix fois. Zimmermann, imperturbable, poursuit son récit :

— Nous ne savions plus lequel était le prisonnier de l'autre, tellement la situation, dans le secteur de Soissons, était incertaine...

*
**

En Poméranie, la situation évolue vers une inéluctable catastrophe pour les forces du Reich. Les Russes lancent de furieux coups de boutoir. Joukov a réussi à rejeter la 9^e armée allemande sur l'Oder et Rokossovsky repousse la 2^e armée vers Dantzig et la mer. Une gigantesque poche est en train de se former. La carte des opérations, zébrée de flèches rouges et bleues, évoque irrésistiblement les journées dramatiques qui ont précédé Dunkerque en mai 40. Mais, cette fois, ce sont les Allemands qui vont se trouver encerclés et devront se battre, le dos à la mer.

L'Obergruppenführer Felix Steiner, avec une 11^e armée improvisée où se mêlent des unités de la Wehrmacht et de la Waffen SS, faiblement renforcées par des compagnies de marche de la Luftwaffe, de la Kriegsmarine et de l'Organisation Todt, s'efforce vainement de colmater la brèche.

La veille du départ de Wildflecken du bataillon Boudet-Gheusi, les troupes du Reich sont enfin passées à la riposte. Pendant trois jours, tandis que les premiers SS français de la division *Charlemagne* montent vers le front, les contre-attaques allemandes se suc-

cèdent en Poméranie et se trouvent aussitôt noyées sous un déluge de fer et de feu. La concentration de l'artillerie russe atteint une densité prodigieuse. Les canons, les mortiers, les orgues de Staline pilonnent les colonnes d'assaut et les clouent au sol. Les Norvégiens et les Danois de la division *Nordland*, les Hollandais de la division *Nederland* subissent des pertes effroyables. La division *Wallonie* se trouve submergée à son tour et les « Bourguignons » de Léon Degrelle, renforcés par quelques dizaines de SS français déserteurs de Wildflecken, doivent se replier vers l'ouest.

A peine sortis des usines d'armement du Reich, les blindés sont lancés dans la bataille. Leurs canons ne sont même pas réglés. Et, très vite, le carburant manque. Le temps change brusquement. Quelques jours de dégel transforment la Poméranie en un marécage de boue glacée. On se bat au corps à corps, à la baïonnette, à la pelle de tranchée. Mais le verrou de Stargard finit par sauter. La contre-offensive s'avère un échec. Total.

Déjà, les Russes attaquent dans un autre secteur. Les rescapés de la bataille de Stargard sont dirigés sur Küstrin, où la situation empire d'heure en heure. Il faut se battre sur l'Oder pour essayer, coûte que coûte, de barrer la route de Berlin. Le front de Poméranie se trouve sacrifié.

Choix terrible auquel doit se résoudre le général en chef de l'armée de terre Guderian, dernier maître de cette digue que le flot rouge emporte de toute part.

*
**

Le premier convoi de la division *Charlemagne* se traîne sur des voies ferrées sans cesse attaquées par l'aviation russe. En gare d'Altdam, les sirènes mugissent sans arrêt, tandis que les avions à étoile rouge piquent sur les voies ferrées. Rafales des mitrailleuses, explosions des torpilles. Fracas. Cris. Fumées. L'acier, le bois et les vitres des wagons jaillissent en geysers vers le ciel. Des blessés hurlent dans les débris où s'allument des incendies. On tire à l'écart les premiers morts de la division, tombés avant même d'avoir atteint le front. Des godasses cloutées dépassent des couvertures grises, où s'étalent de larges taches de sang sombre.

Des garçons d'une douzaine d'années, en uniforme noir de la Jeunesse hitlérienne, brancardent les blessés. Des prisonniers de guerre arrivent pour débayer les voies, tandis que les sirènes annoncent la fin de l'alerte.

Les SS français se tassent dans les wagons criblés d'éclats qui peuvent encore rouler. On voit le ciel par d'énormes ouvertures dans le toit d'acier. Le convoi repart.

A Gollnow, près de Stettin, nouvelle alerte et nouvelle attaque. L'Oberführer Puaud reste impassible et mâchonne un cigare qu'il ne pense plus à rallumer. Il débouche sa gourde, d'où se dégage une entêtante odeur de kirsch, et la tend au Standartenführer Zimmermann.

— Buvez ça, mon vieux, vous avez l'air un peu pâle.

Le reître saxon sourit et lui répond, comme s'il s'excusait :

— Je boirai tout à l'heure, Oberführer. Mais, si vous permettez, je voudrais me faire enlever l'éclat que j'ai reçu dans la poitrine.

Un pansement hâtif lui permettra de continuer sa route. Mais l'officier allemand semble totalement dégoûté du train et il décide soudain :

— Nous continuons en voiture. J'ai quand même envie d'arriver vivant sur le front.

Puaud et Zimmermann profitent d'un des innombrables arrêts du convoi pour s'embarquer, avec l'officier de liaison Renault et l'officier d'ordonnance Platon, dans une petite automobile Volkswagen de campagne. L'Allemand et les trois Français ne cachent pas leur soulagement de quitter ce train qui ressemble de plus en plus à une cible destinée à l'entraînement des aviateurs russes. La petite voiture s'éloigne en faisant jaillir de grosses flaques de boue. Elle tangue un moment sur la route, puis disparaît en direction de Rummelsburg.

Le Sturmbannführer Boudet-Gheusi reste le seul maître du convoi... après Staline, qui envoie de nouveau ses avions harceler tous les trains qui remontent vers le front de la Baltique.

Sans cesse, de nouveaux bombardements coupent les voies, désorganisent les horaires, provoquent des pertes parmi les SS du bataillon lourd de la division *Charlemagne*.

Flegmatique, l'Unterscharführer Delion constate :

— Ça pourra pas être pire en arrivant au front...

Tous ignorent leur destination finale. Les responsables de la Reichsbahn se trouvent obligés, à plusieurs reprises, de détourner le convoi. Interminables aller et retour. Enfin, le 22 février 1945, à deux heures du matin, après cinq jours de voyage, le premier convoi de la nouvelle division s'arrête. Le ciel est noir, froid et vide. Des ordres fusent :

— Tout le monde descend !

Les SS français sont arrivés en gare de Hammerstein.

*
**

Hammerstein est une grosse bourgade, en plein cœur de la Poméranie, environ à mi-chemin de Stettin et de Dantzig. La mer Baltique se trouve à une centaine de kilomètres, à vol de mouette.

Dans la grisaille du ciel d'hiver, des oiseaux sombres volent au ras du sol, en poussant des cris plaintifs. Un vent glacial balaye de ses rafales un paysage plat et triste où alternent les lacs et les bois, dans une monotone succession. Les fermes aux lourds toits de chaume semblent isolées, hostiles, repliées sur elles-mêmes comme des forteresses. A l'aube, le givre fige tout le paysage, pétrifié dans une immobilité glaciale.

Le Sturmbannführer Boudet-Gheusi s'en va aux nouvelles. Quelques minutes plus tard, il est de retour et réunit les cadres du détachement précurseur et de son bataillon lourd, réduit à l'effectif d'une grosse compagnie :

— Nous sommes affectés au groupe d'armées de la Vistule. Ce Heeresgruppe *Weichsel* se trouve aux ordres directs du Reichsführer SS Heinrich Himmler.

*
**

La bourgade de Hammerstein se trouve située dans la « Grenzmark », la Marche frontalière où s'affrontèrent naguère les Allemands et les Polonais. Aux confins de la Poméranie et de la Prusse occidentale, c'est une grosse bourgade d'allure paysanne

et militaire, aimable et accueillante comme un sous-officier de service.

Aussitôt débarqués du train, les SS français sont dirigés en pleine nuit sur leur cantonnement. C'est un ancien camp de la Wehrmacht, transformé en Stalag pour les prisonniers de guerre, puis évacué récemment et à nouveau rendu à l'armée. Quelques prisonniers français aux uniformes kaki dépenaillés traînent encore dans des baraques aux carreaux cassées. Stupéfaits puis goguenards, ils découvrent ces étranges compatriotes, avec leurs uniformes feldgrau et leurs runes SS au col, qui s'avancent en chantant à pleine voix :

*Il est sur une terre étrangère
Un régiment dont les soldats
Sont tous des gars à l'âme fière
C'est la Légion et la voilà !*

Le Sturmbannführer Boudet-Gheusi aime à se souvenir qu'il a été tour à tour chasseur alpin, légionnaire sur le front russe et milicien : il se veut triplement cocardier. L'ancien avocat fait accélérer le pas à ses hommes pour franchir le portail du camp dont la barrière de fil de fer barbelé se trouve largement ouverte. Ils chantent à pleine voix dans la nuit :

*Partis loin du pays natal
Prêts à lui donner notre vie
Car nous avons un idéal
Qui vaut que nous mourions pour lui !*

— Vous en faites pas, les petits gars ! lance un prisonnier français, apparu sur le seuil d'une baraque. Elle va pas tarder, l'occasion de vous faire tuer...

*
**

Les premières nouvelles que ramène Boudet-Gheusi, à l'aube du 22 février 1945, semblent rassurantes :

— Le front se trouve encore loin. Nous allons enfin percevoir

notre équipement et notre armement. Toute la division se formera ici et montera en ligne d'ici une huitaine de jours.

— Et nos blindés, Sturmbannführer ?

— Ils vont sans doute arriver. Et avec eux les canons des artilleurs, les lance-flammes des pionniers, les appareils de radio et de téléphone des transmetteurs.

Avec un peu d'optimisme le chef du détachement précurseur de la division *Charlemagne* veut même espérer que la douzaine de tubes de 75 qui ont servi à l'entraînement de la PAK divisionnaire à Wildflecken vont être remplacés par du matériel neuf.

Déjà, Boudet-Gheusi pare à ce qui reste pour lui le plus pressé : trouver un bureau, faire taper de la paperasse, sécréter de l'encre et de la salive.

Les sous-officiers sans troupe quittent rapidement ces baraquements où règnent déjà les adjudants de compagnie et les secrétaires. Ils partent en exploration dans le pays : quelques rues alignées impeccablement sous le vent glacial qui souffle aux carrefours. Il règne une atmosphère presque irréelle : à Hammerstein personne ne semble croire le front si proche. Les Allemands vivent dans l'attente du miracle des armes secrètes. Ils vont à leur travail, avec un air résigné. Ils semblent placides et gris. Tristes. Résolus, aussi.

— Ecoutez, les gars ! lance brusquement à ses camarades l'Unterscharführer Delion.

Très distinctement, ils entendent un grondement sourd, puissant, continu.

— Le canon !

En bon artilleur, Delion estime la distance :

— Pas plus de vingt kilomètres... J'ai comme une idée qu'on ne va pas se la couler douce ici pendant une semaine.

*
**

Pour les SS français du premier convoi, la journée du 22 février se passe à s'installer dans un provisoire qu'ils devinent de plus en plus fugitif.

Le Sturmbannführer Boudet-Gheusi semble furieux et son teint déjà coloré vire à l'écarlate : le matériel promis n'arrive toujours

pas malgré ses récriminations auprès des gardes-mites allemands, il n'a même pas réussi à percevoir un casque d'acier pour chacun de ses hommes. L'ex-Stalag de Hammerstein se trouve à peu près vide et il ne reste que des châlits aux matelas moisis, des couvertures pouilleuses et des cuisines désertes où les rats se disputent quelques ordures.

La nuit tombe très vite. A cinq heures du soir, le camp plonge dans les ténèbres. Les hommes se couchent en bougonnant. Ils se demandent s'ils ne vont pas se trouver réduits à se battre sans le matériel promis. A mains nues contre les blindés soviétiques.

*
**

— *Panzeralarm !*

L'alerte aux chars russes rassemble, peu avant minuit, tous les cadres autour du chef du bataillon lourd. Boudet-Gheusi enlève sans arrêt ses lunettes pour les essuyer d'un geste las avec son mouchoir. Il semble à la fois étonné et furieux :

— Les nouvelles sont mauvaises. Les Russes viennent de lancer une attaque de chars dans la région de Schlochau.

Le Sturmbannführer précise aussitôt :

— Cette bourgade se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'est de Hammerstein.

Delion lance un coup de coude à son voisin :

— Tu vois, on s'était pas gouré : les Popofs peuvent arriver dans une heure. On va se retrouver en caleçon...

Boudet-Gheusi prend un ton papelard, qui se veut informé et se croit rassurant :

— L'attaque ne semble pas pour nous. Les Russes essaient de progresser du sud-est au nord-ouest. Leur objectif actuel paraît être Baldenburg, puis, sans doute, la côte baltique dans la région de Köslin.

— A défaut d'être sur la scène, on sera aux premières loges, commente l'Obersturmführer Krottoff à mi-voix.

— Vous voulez quelque chose, vous ? lui demande brusquement Boudet-Gheusi.

— On nous proposerait des chars et des canons d'assaut que je ne les refuserais pas.

Le chef du bataillon lourd regarde le chef de la PAK avec un air égaré. Ses yeux flamboient derrière les verres énormes de ses lunettes. Il semble prêt à se mettre en colère. Mais il se contient et reprend d'une voix plus calme :

— La division *Charlemagne* est subordonnée au 18^e corps de montagne, qui arrive tout droit de Laponie. Notre chef est le général Hochbaum. Son PC se trouve à Stegers.

Boudet-Gheusi ajoute comme seule conclusion :

— Il faut souhaiter que nos camarades nous rejoignent rapidement.

Sitôt arrivé à Hammerstein, le second convoi, de la division *Charlemagne*, qui comprend la 1^{re}, la 3^e et la 4^e compagnie du régiment 57, ne fait que traverser le camp, pour occuper, le 23 février 1945, vers midi, une position provisoire à quelques kilomètres au sud-est de la ville.

L'Obersturmführer Fernet retrouve aussitôt les images qui l'avaient assailli à son arrivée sur le front de Galicie, six mois plus tôt. Mais, cette fois, il règne un froid glacial et les unités de la division *Charlemagne* se trouvent beaucoup moins bien équipées et armées que celles de la Sturmbrigade *Frankreich*.

Le chef du 1^{er} bataillon dispose ses compagnies, pour couvrir au mieux la bourgade de Hammerstein où doivent débarquer désormais tous les autres convois de la division.

Les deux chefs des compagnies de grenadiers, Brasseur et Counil, piaffent comme des jeunes chiens. Un peu en retrait Louvreur, chef de la compagnie lourde, cache mal son appréhension devant l'inéluctable combat. Dans les Carpates, le feu lui a révélé brutalement toute la distance qui sépare un bon instructeur d'un bon combattant. Dans la clarté vite déclinante de ce début d'après-midi, les SS français creusent leurs trous, avec des gestes de routine. Parfois, ils s'arrêtent un instant et prêtent l'oreille :

— On entend les chenilles des chars, dit le jeune Pierre Terzaghi à son frère André, un des rescapés de la Sturmbrigade *Frankreich*.

— Tu es fou. Ils sont encore loin. Et on va les recevoir.

Ceux qui ont participé aux combats des Carpates sont auréolés, auprès des jeunes engagés, d'un prestige qui va beaucoup plus loin que le modeste galon en V de Sturmman qu'arborent beaucoup d'entre eux.

L'Obersturmführer Fernet part inspecter les positions qu'occupent ses hommes à l'est de Hammerstein. Face à une attaque d'infanterie, ils pourront tenir. Contre des chars, la lutte ne peut que se terminer par un désastre. Accompagné de l'Oberjunker Labourdette, officier d'ordonnance, le chef de bataillon s'arrête parfois lui aussi pour écouter le sourd grondement qui monte de l'orient et semble sans cesse se gonfler comme un « grain » menaçant.

— L'orage arrive ! constate Labourdette.

Troisième engagé français de la Waffen SS, ce jeune aspirant ne se pose pas une seconde la question de savoir s'il tirera ou non sa peau de cette aventure. Il va se battre. Un point c'est tout. C'est un fanatique, totalement fasciné par l'ordre guerrier de la Waffen SS.

— J'ai hâte de voir arriver le vieux « Barto », avoue Fernet.

L'Obersturmführer Bartolomet et la 2^e compagnie débarqueront en gare de Hammerstein peu avant minuit le 23 février. Dans le même convoi arrivent les premiers éléments du 2^e bataillon que commande le Hauptsturmführer Obitz. Arrive aussi l'état-major du régiment.

*
**

Oublié lors des promotions au grade de Sturmbannführer, Victor de Bourmont paraît plus bougon que jamais. Comme tous les officiers de la division *Charlemagne*, il sait que l'unité française ne sera pas opérationnelle avant une semaine.

— Nous engager avant serait un crime autant qu'une erreur de tactique, lance-t-il à son adjoint Artus.

— Hélas ! les Russes n'attendent pas.

Sitôt débarqué du train, en pleine nuit, le chef du régiment 57 va prendre les ordres. Il revient rapidement du PC de la division allemande et lance à son état-major :

— Il paraît que nous n'avons même pas le temps d'attendre l'arrivée de tous nos camarades : le régiment 57 se trouve intégré dans la 32^e division allemande d'infanterie.

Il se frotte les mains avec un air furieux et rejette en arrière le capuchon de son manteau :

— J'ai hâte de quitter ces messieurs pour combattre dans les rangs de la *Charlemagne*, si nous arrivons un jour à tous nous retrouver entre Français... La situation évolue rudement vite.

— Où en sommes-nous, Hauptsturmführer ? demande Artus.

De Bourmont ne songe même plus à lui demander de l'appeler « mon capitaine » et déplie une carte. Il explique :

— L'intention du commandement est de constituer, entre Hammerstein et Schlochau, une ligne d'arrêt. Front face à l'est.

De son crayon, il recherche les obstacles du terrain où les SS français vont essayer de s'accrocher :

— Le pays me semble assez désespérément plat. Enfin, il faudra faire avec ce qu'on trouvera. Il y a une rivière. Du nom de Haaken. Et deux lacs, le Kramskersee et le Gross-Zietheneresee.

Il bute sur la prononciation et s'énerve. Déjà, son crayon bleu court sur la carte pour essayer de dessiner un semblant de position. De Bourmont siffle entre ses dents :

— Ces Allemands sont complètement fous ! Ils croient que je vais pouvoir tenir un front large de quinze kilomètres avec seulement deux bataillons, dont le second n'a même pas encore ses effectifs complets.

— Comme appui ? demande Artus.

— Pas un blindé, pas un canon, pas un avion ! Il faudra se débrouiller avec nos quelques tubes de PAK et nos canons d'infanterie, s'ils arrivent un jour. Tenez, Artus, venez voir ce fichu secteur qui nous est confié.

Sur un axe de progression du régiment 57, se trouve le village de Heinrichswalde. Sur l'autre, celui de Barkenfelde. Ces deux gros hameaux sont solidement plantés à des carrefours de route.

— Où sont les Russes ? demande Artus.

— Les Allemands n'en savent rien. Remarquez, ils ne savent pas non plus où se trouvent leurs propres troupes ! Il devrait y avoir

dans le secteur des éléments de la Wehrmacht, aussi des SS lettons. Il va falloir les découvrir nous-mêmes. On tombe en plein bordel !

*
**

Dans la matinée du 24 février 1945, l'état-major du régiment 57 se dirige vers Barkenfelde, où doit être établi le poste de commandement. Le Hauptsturmführer de Bourmont garde avec lui le 2^e bataillon provisoirement en réserve. Des agents de liaison allemands apportent, tant bien que mal et plutôt mal que bien, des nouvelles, que l'Obersturmführer Artus transmet à son chef. La dernière est la plus grave :

— Barkenfelde serait pris par les Russes !

— Mais nous devons y installer le PC du régiment ! Par où passe donc le front ?

— Ce qu'il en restait a été crevé cette nuit.

— Et cette 32^e division de la Wehrmacht à laquelle nous sommes rattachés ?

— Elle est complètement disloquée.

— A rayer des contrôles ! écume de Bourmont. Il va falloir nous battre seuls.

Déjà des fuyards courent la campagne. Des soldats allemands, haves, dépenaillés, transis, errent sur les routes, avec des visages rongés de barbe sale et des yeux brûlants d'épuisement et de désespoir.

— *Es ist hoffnungslos* (c'est sans espoir) ! disent-ils avec l'air résigné des vaincus.

Le Standartenführer Zimmermann entre dans une rage folle et attrape un de ses compatriotes par le revers de sa capote déboutonnée :

— Qu'est-ce que ça signifie ? Vous, les Poméraniens, qui vous battez chez vous, vous reculez. Et nous, les Français, nous avançons...

L'homme bredouille :

— Ivan est partout. Ivan arrive. Ivan est le plus fort. Il n'y a plus rien à faire.

Victor de Bourmont perd quelques secondes à savourer cette

étrange revanche du désastre de l'été 40. Puis il se repenche sur ses cartes : il se trouve à nouveau dans le camp des vaincus. Et ce qui attend les hommes de la division *Charlemagne* lui semble bien pire que la défaite.

— Puisque Barkenfelde est pris, dit-il à Artus, nous allons installer le PC du régiment un peu en retrait au nord-ouest, à Bärenwald, et pousser nos deux bataillons en avant pour essayer d'y voir un peu plus clair.

*
**

La section d'éclaireurs du régiment 57 progresse vers l'est, en direction du village de Barkenfelde, quand soudain un patrouilleur signale à son chef, l'Untersturmführer Erdalain, ancien élève de l'école de La Flèche :

- Il y a du monde en face !
- Ami ou ennemi ? demande le Brution.
- Amis. Ils portent l'uniforme allemand.
- Avancez quand même avec prudence.

Très rapidement claquent les premiers coups de feu. Les SS français sont tombés sur une unité des « Allemands libres » combattant dans les rangs soviétiques. Le premier engagement de Poméranie va opposer, le 24 février 1945, des Français anticomunistes et des Allemands antifascistes !

La méfiance d'Erdalain permet d'éviter l'embuscade et ses hommes se replient sans pertes sérieuses, après avoir échangé quelques coups de feu et des injures.

— Traîtres ! hurle le Brution. Sales Boches !

— Cochons de Français ! répondent les Allemands. Vendus à Hitler !

— Vendus à Staline ! ricanent les SS de la division *Charlemagne*.

L'accrochage tourne au folklore, mais il prouve au Hauptsturmführer de Bourmont, aussitôt prévenu, qu'il y a du monde en face. Les Russes sont beaucoup plus proches qu'il ne le pensait.

*
**

Le chef du 2^e bataillon, le Hauptsturmführer Obitz, ancien de la LVF, reçoit aussitôt l'ordre de poursuivre la marche en avant vers le village de Barkenfelde. Il doit essayer d'occuper ce carrefour routier avant les Russes, dont les patrouilles françaises annoncent la progression dans tout le secteur.

L'Oberscharführer Hennecourt commande la 5^e compagnie. Cet ancien prisonnier de guerre, volontaire pour la Waffen SS dès 1943, bénéficie de l'incomparable expérience des Carpates.

— Méfiez-vous. Le pays semble vide. Et ils vous tombent dessus tout d'un coup. Par milliers et par milliers.

Les Oberjunktens Albret et Millet-Roussin, dont c'est le baptême du feu, ne pensent qu'à foncer à la tête de leur compagnie de grenadiers. Le plus impatient reste encore le jeune Untersturmführer Colnion qui, à dix-huit ans, commande la 8^e compagnie. Depuis des semaines, il attend de conduire au feu les hommes des mitrailleuses et des mortiers du 2^e bataillon.



A la fin de l'après-midi du 24 février 1945, le bataillon Obitz arrive dans le village de Barkenfelde. Les éclaireurs explorent rapidement les maisons abandonnées.

— Plus personne. Les civils sont partis.

— Et les Russes ? demande Obitz.

— Invisibles, Hauptsturmführer.

Mais ils arrivèrent avec le crépuscule. Le 2^e bataillon du régiment 57 se bat à un contre dix. A la nuit tombante, furieux mais lucide, le Hauptsturmführer Obitz décide d'évacuer Barkenfelde. Il ordonne le repli et installe ses quatre compagnies en défensive sur une ligne de crêtes au nord-est de la route qui conduit à Bärenwald, où se trouve désormais le poste de commandement du régiment 57, avec de Bourmont et Artus.

Vers 19 heures, Obitz voit arriver des renforts : la compagnie de PAK du bataillon lourd, avec ses douze 75, commandés par l'Obersturmführer Krotoff, ainsi qu'une batterie de 105 et deux pièces de 88, servies par des artilleurs allemands.

Les SS français creusent fébrilement des emplacements de combat, car les Russes semblent bien décidés de ne pas s'arrêter à Barkenfelde. Leur objectif est facile à deviner : la mer Baltique qui roule ses flots gris à une centaine de kilomètres au nord-ouest des positions tenues par les premières unités de la division *Charlemagne* débarquées la veille en gare de Hammerstein.

*
**

A Bârenwald, de Bourmont et Artus se penchent sur la carte. Le carrefour de Barkenfelde a été pris et reperdu par le 2^e bataillon, mais le 1^{er} bataillon, plus au sud, marche sur Heinrichswalde :

— Il faut que Fernet prenne ce patelin, s'impatiente de Bourmont... Est-ce qu'on a des nouvelles de sa progression ?

— Aucune. Pas moyen d'installer le téléphone avec un front aussi mouvant. Les gars de la section de transmissions restent en réserve.

— Ils ne perdent rien pour attendre. Demain au plus tard, ils seront engagés comme fantassins. Comme nous tous d'ailleurs.

L'ancien capitaine de tirailleurs marocains a lancé ses deux bataillons à l'aventure. Il garde avec lui quelques unités d'état-major qui ne tarderont pas à se trouver en pleine fournaise. Une fois encore, de Bourmont répète :

— Qu'est-ce que peut bien faire Fernet ?

Depuis midi, le 24 février 1945, les quatre compagnies du 1^{er} bataillon de la division *Charlemagne* s'avancent sur une mauvaise route encombrée de fuyards et de réfugiés. Il n'y a plus personne entre les SS français et l'Armée rouge, qu'un rideau de vent glacial qui secoue la cime des arbres sombres. L'Obersturmführer Fernet presse ses hommes. Il voudrait arriver à Heinrichswalde bien avant la nuit. Mais jamais douze kilomètres ne lui auront paru aussi interminables. Le brusque dégel a transformé la route de terre en un borbier glacé où les charrettes portant les mitrailleuses lourdes, les mortiers et les caisses de munitions s'enlisent jusqu'au moyeu. Les chevaux pataugent avec des hennissements plaintifs. Les conducteurs jurent, s'énervent, renoncent. Il faut des dizaines d'hommes pour arracher les véhicules à la boue et les porter à bras. Malgré le froid, la sueur ruisselle sur les visages. Les SS français s'enfoncent parfois jusqu'au-dessus du genou dans des fondrières. Les gradés les bousculent : il faut avancer rapidement vers le sud-est, s'emparer du village de Heinrichswalde avant les Russes.

En février, le crépuscule arrive vite et enveloppe la colonne. L'Obersturmführer Fernet avance vers son objectif. Il s'énervé de ne trouver le contact avec aucune troupe amie : Les fantomatiques SS lettons semblent rentrés sous terre. Seuls quelques isolés, sans armes, qui ressemblent à des fuyards, portent au bras l'écusson rouge et blanc du vieux duché de Courlande.

Fernet a reçu l'ordre de dépasser Heinrichswalde et de s'établir

« en défensive », face au sud-est. Mais dans une situation aussi mouvante, le jeune chef de bataillon sait qu'il devra agir au mieux des circonstances. Le froid est venu avec la fin de l'après-midi. Au-delà de la piste boueuse, s'étendent des champs où brillent des plaques de neige blanchâtres. Au crépuscule, les ruisseaux gèlent. Le ciel reste dégagé, sans un nuage.

En avant-garde du bataillon, marche la 3^e compagnie, celle de l'Untersturmführer Counil. Fernet n'a qu'un problème avec lui : calmer ce jeune officier, impatient d'en découdre. Né dans le centre de la France, Counil n'en possède pas moins le type germanique naguère de rigueur dans les troupes d'assaut du Reich. Il marche à la tête de sa compagnie à un bon kilomètre en avant du reste du bataillon. Il veut entrer le premier dans Heinrichswalde. Derrière lui, l'Untersturmführer Brasseur pousse les hommes de la 1^{re} compagnie.

Sans cesse, Fernet consulte sa montre. Il grommelle à son officier d'ordonnance, Labourdette :

— On prend du retard.

Mais la compagnie de Bartolomet et la compagnie lourde de Louvreur, surchargées de matériel et retardées par les fondrières boueuses, n'arrivent pas à suivre le train. Avec l'approche de la nuit, il ne faut pas se perdre. Fernet ne dispose d'aucun moyen de liaison par radio ou téléphone. Ni avec le PC du régiment, ni avec chacune de ses quatre compagnies. Tous les ordres sont transmis par des estafettes qui vont et viennent le long de la colonne.

Les hommes trébuchent dans la boue. Les chevaux s'enlisent. Les jeunes volontaires découvrent brusquement la réalité tragique de la Waffen SS. Ils se sont engagés la tête pleine des images de la propagande, avec les Panzers, les Stukas et les Sturmgeschütz qui remontent vers le front en faisant trembler le sol de toutes leurs chenilles d'acier. Et ils pataugent dans la boue, avec de vieux Mauser d'instruction.

*
**

Des ordres arrivent. Les hommes du bataillon Fernet doivent maintenant progresser en file indienne de chaque côté de la route. Entre les deux colonnes de SS français passent sans cesse des

chariots chargés de civils qui fuient devant les Russes. On entend dans le lointain, là-bas vers l'est où le ciel devient plus sombre, des coups de feu isolés. Parfois, au milieu des réfugiés civils, des petits groupes de SS lettons. Certains sont encore armés de fusils d'assaut. Mais ils fuient. La capote déboutonnée, les mains dans les poches, la casquette en arrière. Loin de leur Courlande natale, ils semblent avoir brutalement perdu toute raison de lutter. Cruels dans la victoire et fatalistes dans la défaite, ils battent en retraite, portant au fond de leur cœur la nostalgie de leur nation balte à jamais perdue.

Les essieux des chariots campagnards grincent. Les civils, enveloppés dans des couvertures, se taisent, accablés. Jusqu'au bout ils ont cru au miracle du Reich invincible. En quittant leurs fermes, ils ont désormais perdu tout espoir. Prussiens et Poméraniens, ils gardent le silence, remâchant leur terreur et leur rage. Orgueil brisé des vieux colons germaniques. Le monde croule avec eux, dans la lueur des incendies et les cris des filles violées. Adolf Hitler était leur Dieu. Mais les canons et les chars rouges annoncent que Dieu est mort sur la terre de Poméranie. Il ne reste que la fuite vers l'ouest, sans avenir, sans espoir.

De chaque côté de la route, les SS français montent vers le front. Il ne leur reste plus, à eux aussi, ni espoir ni avenir. Mais seulement le courage et la fidélité.

— N'aie pas peur, dit le Sturmmann André Terzaghi à son jeune frère Pierre. Dans les Carpates, je suis passé au travers. C'est une question de « baraka ». De toute façon, un Terzaghi, ça peut pas mourir...

En respectant une distance de cinq mètres entre chaque homme, les liaisons deviennent difficiles. La colonne du 1^{er} bataillon du régiment 57 s'étire dangereusement. Fernet sent ses forces trop dispersées. Il va falloir rassembler tout son monde pour atteindre et dépasser Heinrichswalde.

Soudain, un agent de liaison arrive, essoufflé :

— Où est le chef de bataillon ?

— Ici, appelle Fernet. Qu'est-ce qui se passe ?

— L'Untersturmführer Council veut vous voir. Nous venons d'accrocher...

Rapidement, Fernet se porte à la hauteur de sa compagnie de tête et le jeune officier lui annonce aussitôt :

— J'ai envoyé une patrouille dans le patelin. Les Russes sont là.

— Combien ?

— Je ne sais pas.

— Tu rassembles tout ton monde et tu leur fonces dedans !

De tels ordres sont bien faits pour réjouir Counil que l'impatience d'en découdre brûle comme une mauvaise fièvre. Fernet ajoute :

— Tâte le terrain. Tu verras bien si tu peux prendre le village à toi tout seul.

Le chef du 1^{er} bataillon regarde sa montre. Il est 17 heures. Il espère qu'il n'y a pas trop de monde en face. Sans doute quelques patrouilles russes d'avant-garde dont Counil pourra avoir facilement raison.

Une fusillade éclate. Nourrie. Avec de longues rafales d'armes automatiques. Des explosions de grenades.

Au bout d'un long moment, Counil revient vers son chef :

— Le village est solidement occupé. Sans doute un bataillon. Je ne peux pas avancer tout seul.

— Bien. Nous allons attaquer tous ensemble.

Fernet regarde à nouveau sa montre. Il s'impatiente : le reste du bataillon ne suit pas. Les compagnies de Bartolomet et de Louvreur, retardées par leur matériel, se trouvent encore à la traîne sur la route creusée de fondrières.

La nuit va vite succéder maintenant au crépuscule. Mais il fait assez clair. Une grosse lune immobile diffuse une clarté laiteuse.

*
**

L'Obersturmführer Fernet a enfin regroupé ses forces, après une longue attente des retardataires. Vers 19 heures, il déploie ses trois compagnies à l'abri d'une crête. Les hommes de Counil se trouvent déjà sur les lisières ouest du village. Fernet installe ceux de Brasseur à sa droite et ceux de Bartolomet à sa gauche. Les servants des mortiers et des mitrailleuses de Louvreur restent un peu en arrière. Le

chef du 1^{er} bataillon réunit alors ses quatre commandants de compagnie pour leur exposer son plan :

— Après une préparation de mortiers, nous allons donner l'assaut. Louvreur, vous commencez le tir le plus vite possible. Counil se trouve à quelques centaines de mètres de l'entrée du village et il n'aura qu'à pousser encore un peu. Il sera soutenu par Brasseur et Bartolomet qui convergeront, enveloppant Heinrichswalde par les deux ailes.

— Il faudra encore un bon moment avant que je sois prêt à partir, remarque Bartolomet. Et quel sera le signal de l'attaque ? Vous me donnez une heure ou vous lancez une fusée ?

Fernet s'impatiente et répond :

— Le plus tôt sera le mieux. Il ne faut pas laisser les Russes s'installer en force. Alors, « Barto », tu attaqueras sans signal dès que tu seras prêt.

— Et les deux autres compagnies ?

— Counil et Brasseur partent tout de suite, dès que Louvreur aura terminé son tir.



La dotation de torpilles des bataillons a été tellement réduite que la préparation d'artillerie se trouve expédiée en quelques minutes. Un des chefs de section de la compagnie lourde dira, un peu inquiet, à Bartolomet qui regagne les emplacements de départ de ses sections de grenadiers :

— Pour les mortiers, c'est terminé. On a fait notre boulot. On a tout tiré. Il ne reste plus un seul obus.

Le vieux soldat s'inquiète de savoir ainsi le bataillon à bout de ses moyens lourds et sans aucun espoir immédiat de ravitaillement en munitions. Puis il se dirige vers ses chefs de section pour leur expliquer le plan de Fernet.

Déjà la 1^{re} et la 3^e compagnie sont passées à l'attaque. Brasseur et Counil se lancent dans une course folle à qui va bousculer le plus rapidement possible les Russes.

Les deux officiers sont camarades mais rivaux, dans la mesure

où chacun veut que sa compagnie soit la meilleure au combat comme à l'instruction.

Ce soir, l'Untersturmführer Counil semble le mieux placé, au centre du dispositif qui converge sur Heinrichswalde.

Les yeux du jeune officier brillent de fièvre. Il y a quelques jours, Guy Counil a fait une chute de cheval à Wildflecken dont il s'est mal remis. Puis, frappé d'une brutale attaque de dysenterie, il s'est intoxiqué en prenant trop de médicaments, tant il ne voulait pas manquer le départ vers le front. En temps normal, l'officier aurait été évacué comme malade. Mais il a refusé d'être relevé de son commandement et garde la tête de sa compagnie. Fernet lui laisse enfin la bride sur le cou. Il hurle aux garçons qui l'entourent :

— On va voir de quoi vous êtes capables !

Counil ne peut dissimuler la fièvre qui le brûle. Maladie et fanatisme se conjuguent pour lui donner un regard presque dément.

Les mitrailleuses et les mortiers de Louvreux ont tiré un peu court et Counil déplore déjà quelques blessés dans les rangs de la patrouille de tête de sa compagnie. Incident de parcours... Il fait évacuer les hommes touchés par les projectiles amis et ordonne :

— En avant ! On continue !

Les grenadiers sont soutenus par les armes lourdes du bataillon. La dotation d'obus de mortiers est épuisée mais les mitrailleuses tirent sur le village. Les Russes se défendent et ripostent. Ce sont plusieurs centaines d'hommes qui doivent occuper Heinrichswalde.

*
**

La lune éclaire Heinrichswalde. Par cette nuit de février, le crépuscule semble se prolonger indéfiniment. L'Untersturmführer Counil n'a pas mis son casque d'acier et monte à l'assaut en casquette.

Des Russes se trouvent dans un trou, dès l'entrée du village. Ils ont une mitrailleuse Maxim et tirent sans arrêt. Les hommes de Counil vont mettre longtemps à nettoyer ce premier point de résistance. Puis ils arrivent dans la rue principale et commencent à progresser vers le cimetière.

Counil se trouve à deux ou trois mètres en tête de sa compagnie. Derrière lui, l'agent de liaison envoyé par le chef de bataillon,

Roger Riberto, un ancien des Carpates. Les Russes se mettent à crier :

— *Idissouda ! Franzouski !*

Les SS français leur répondent par quelques rafales. Puis Counil crie à nouveau :

— En avant !

Soudain, il se retourne vers Riberto et lui crie :

— Roger ! As-tu un pansement ? J'ai le nez coupé !

Le visage en sang, il fait encore un bond puis s'écroule sur le sol.

Les hommes de la section de commandement se précipitent. Mais Guy Counil est mort, frappé d'une balle en plein front, juste sous la tête de mort d'argent qui brillait à sa coiffure.

Privée de son chef, la 3^e compagnie flotte un peu et doit céder quelques mètres de terrain.

Soudain, en face, les Russes se déchaînent. Ce n'est pas un bataillon qui occupe le village de Heinrichswalde, mais au moins deux régiments !

Les SS français, dont beaucoup sont de jeunes miliciens sans aucune expérience du feu, subissent un assaut furieux et essayent de s'accrocher dans les maisons sur les lisières ouest du village, où se déroulent des combats corps à corps.

Les mitrailleuses de la compagnie lourde soutiennent de leur mieux leurs camarades et tirent de longues rafales sur les Russes qui contre-attaquent en hurlant :

— *Hourré Staline !*

*
**

L'Obersturmführer Fernet se trouve au centre du dispositif de son bataillon, couché sur la glace, sur le rebord d'un fossé d'où il parvient à conserver une vue d'ensemble, dans la clarté glauque de la lune. Dès qu'il apprend la mort de Counil, il ordonne :

— L'Oberscharführer Quincampoix prendra le commandement de la 3^e compagnie. Il faut se cramponner au village. Tenir Heinrichswalde, coûte que coûte.

Les anciens de Galicie s'efforcent de tenir en main les jeunes totalement désemparés par ce brutal baptême du feu en pleine nuit. La compagnie Counil, après avoir bien progressé au début, se trouve stoppée. Chez Brasseur tout ne va pas non plus très bien.

Surpris un moment par la brusque attaque des deux compagnies contre le village, les Russes ont réagi avec une efficace brutalité. Les SS français sont pris à partie par les mitrailleuses et les mortiers soviétiques. Des canons légers entrent rapidement en action. Les sections de Brasseur se trouvent clouées au sol sans pouvoir continuer leur mouvement tournant. Le Sturmmann Terzaghi, adjoint d'un chef de groupe, va de l'un à l'autre de ses hommes et essaie de les rassurer :

— Tenez bon, les gars. Voyez, j'ai fait les Carpates et je ne suis pas mort. Les copains vont arriver.

Soudain, deux coups de canon rageurs retentissent. Les éclats volent en sifflant, tranchants comme des lames de rasoir. L'Unterscharführer Maupart qui commande cette section de la 1^{re} compagnie brusquement clouée au sol interroge :

— Des blessés ?

André Terzaghi lève le bras. Son frère Pierre rampe jusqu'à lui :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je suis foutu.

Tous les membres déchiquetés par les éclats de l'obus, le Sturmmann perd son sang à flots. Il serre les dents pour ne pas hurler. Les jeunes de son groupe le mettent dans une couverture pour le porter à l'abri d'un fossé. André Terzaghi ouvre les yeux et dit à son frère :

— Tâche de t'en tirer.

On traîne le blessé jusqu'au bord d'une route. Il garde les yeux ouverts. Fixes. Vitreux. Son frère rampe jusqu'à lui et abaisse les paupières d'un geste rapide. Son aîné est mort en quelques minutes, vidé de son sang. Pierre Terzaghi tremble de rage et de peur. Partout, sifflent les éclats. Partout, des SS français de la 1^{re} compagnie gisent sur le sol, blessés ou morts. Le baptême du feu s'avère aussi

brutal et aussi sanglant qu'en Galicie. Les obus et les torpilles pleuvent en averse serrée sur les positions françaises. L'attaque de la compagnie Brasseur se trouve brisée net.

La compagnie Bartolomet ne peut même pas déboucher. Devant elle, s'étend un véritable glacis que battent les armes automatiques des Russes installés solidement dans Heinrichswalde. L'Obersturmführer Bartolomet est assez vieux soldat pour ménager le sang de ses hommes. Inutile de les envoyer à une mort certaine. Des masures brûlent et éclairent le glacis comme en plein jour. Les Russes ont repéré la 2^e compagnie et commencent à pilonner ses positions au mortier. Parmi les premiers tués tombe l'Unterscharführer Mauclair, un ancien second-maître de la marine française, célèbre pour y voir, comme un chat, aussi bien la nuit que le jour. Un second chef de section l'Oberscharführer Gastinel, est tué à son tour en essayant de gagner avec ses hommes les positions de départ pour l'attaque prévue. Bartolomet se rend rapidement compte qu'il ne pourra jamais effectuer le mouvement tournant que lui a ordonné Fernet et il décide de se replier sur une petite hauteur, un peu en arrière de sa section, l'Oberscharführer Gastinel, est tué à son tour en essayant de

— Faites vite et installez-vous en défensive. La contre-attaque russe ne va pas tarder.

*
**

— Il faut bloquer les Rouges, ordonne l'Obersturmführer Fernet.

Mais il n'a plus un seul obus de mortier pour soutenir la résistance de ses hommes qui ont subi des pertes sérieuses. Les blessés ne cessent d'affluer vers le poste de secours où l'Oberjunker Anneshaensel, médecin du bataillon, se dépense sans compter, au milieu de ses infirmiers.

L'enthousiasme du premier engagement se paie très cher. Pourtant, Fernet s'acharne. Il veut regrouper ses forces et relancer une nouvelle attaque. Il a réussi à stabiliser la situation et va essayer maintenant de la retourner à son avantage. Heinrichswalde se trouve devant lui avec la 3^e compagnie et les Russes face à face au milieu du village. Alors, le problème est simple : il doit prendre Heinrichswalde. Mais les estafettes ne cessent d'apporter de mauvaises nouvelles :

— Brasseur signale que les Russes le débordent et avancent vers l'ouest, entre les routes de Schonwerder et de Peterswalde !

— Bartolomet s'est replié et craint d'être débordé par les Rouges qui se dirigent sur Barkenfelde !

— Quicampoix rend compte que les éléments de la compagnie Counil accrochés dans Heinrichswalde sont violemment pris à partie et ont de la peine à se maintenir !

— D'importants renforts russes arrivent dans le village !

L'Obersturmführer Fernet ne connaît qu'une réponse à cette avalanche de mauvaises nouvelles : tenir. Tenir sur place. S'enterrer. Riposter. Attendre les ordres sans céder du terrain. Sur sa droite et sur sa gauche, les Russes avancent sans rencontrer d'obstacles.

— Il faut tenir jusqu'à ce que nous prenions contact avec le 2^e bataillon. Sans liaison possible, il faut s'accrocher aussi longtemps que nous pourrons garder notre liberté de mouvement avec l'arrière. Surtout ne pas se laisser encercler...

Pas un seul agent de liaison n'a encore réussi à obtenir le contact. Toutes les patrouilles ne rencontrent que la nuit et le feu. Les Russes semblent partout et se répandent en force, comme la mer qui vient de crever une digue.



L'Obersturmführer Fernet a désormais perdu tout espoir de reprendre Heinrichswalde. Son bataillon se trouve complètement isolé, sans aucun contact avec le chef du régiment 57. Les Russes continuent, méthodiquement, à pilonner les positions françaises. Ils peuvent se permettre de gaspiller des munitions. Sans cesse, ils reçoivent du ravitaillement et des renforts. Avec l'aube, ils vont reprendre leur marche en avant, sans se soucier de ce demi-millier de SS français privés de tout soutien de chars et d'artillerie.

Soudain, un bruit de sabots dans la nuit. La silhouette du cavalier et de sa monture se détache à la lueur de la lune. Des balles et des éclats sifflent. Mais le centaure semble indifférent. Il trotte sur la piste et demande avec calme :

— Fernet ! Où est Fernet ?

— Ici, mon vieux. Arrivez vite. Et descendez de cheval si vous tenez à votre peau.

Le cavalier met pied à terre. Le chef du 1^{er} bataillon a reconnu aussitôt l'Obersturmführer de Londaize, envoyé par de Bourmont. Un peu essoufflé, il reste très calme. Il a décidé, une fois pour toutes, de prendre cette campagne de Poméranie comme une partie de chasse à courre.

— Comment ça va chez vous ? demande-t-il.

— Ici, nous tenons, répond Fernet, mais nous ne pouvons pas avancer. Les Russes reçoivent des renforts et nous tournent à droite et à gauche.

De Londaize a confié la bride de son cheval à un gradé de la section d'état-major et s'allonge sur la glace à côté de Fernet.

— Enfin, je vous ai rejoint ! Vous êtes pourtant le seul à votre place dans tout ce bordel. J'ai eu le plus grand mal à retrouver les autres.

— Obitz ?

— Bloqué devant Barkenfelde. Il n'a plus le contact avec ses compagnies.

— De Bourmont ?

— Avec le PC du régiment et la PAK à Bärenwald.

— Les Russes avancent entre lui et nous, remarque Fernet. Et les fameux SS lettons ?

— Personne ne les a vus, ceux-là... Bon Dieu, ne donnez pas de l'eau glacée à boire à mon cheval ! Vous voulez le faire crever ?

— Vous repartez ? demande Fernet.

— Oui. Je vais rendre compte à de Bourmont et je vous rapporte des ordres.

— Dites-lui que je suis totalement « en l'air ».

— Je m'en suis aperçu.

Le cavalier met longtemps à disparaître dans la nuit claire. Le bruit de la galopade décroît lentement. Fernet dit à Labourdette :

— De Bourmont a eu la main heureuse en le prenant comme officier de liaison. Avec son cheval, il passe partout.

*
**

De Londaize reviendra une seconde fois, peu avant minuit, pour apporter enfin l'ordre de se replier à deux ou trois kilomètres en arrière.

Il repart, au grand galop. Les estafettes du 1^{er} bataillon se hâtent vers les compagnies qui décrochent rapidement. Bartolomet s'est replié depuis un moment avec ses hommes, pour éviter d'être encerclé, perdant ainsi la liaison avec son chef qui ne s'inquiète pas pour autant.

— Avec « Barto », on peut avoir confiance, confie Fernet à Labourdette. C'est un vieux renard qui saura éviter tous les pièges.

Les blessés sont évacués vers l'arrière. Mais il faut abandonner les morts. Seul, au milieu du village de Heinrichswalde, dont toutes les maisons flambent comme des torches, l'Untersturmführer Guy Counil repose, le crâne troué de part en part. Une large flaque de sang s'avive à la lumière des incendies.

*
**

Vers 3 heures du matin, le bataillon Fernet s'établit sur ses nouvelles positions. Le sol gelé résiste aux outils et les SS français, épuisés, n'arrivent pas à creuser leurs trous individuels et les emplacements des armes automatiques.

La 1^{re} compagnie a souffert. Il ne reste plus que quelques dizaines d'hommes autour de l'Untersturmführer Brasseur. A la 3^e, la mort de l'Untersturmführer Counil est durement ressentie : la disparition du jeune officier a rompu le lien magique qui liait le chef et ses hommes et les rendait capables des pires folies. La 4^e compagnie de l'Oberscharführer Louvreur est à court de munitions. Il ne reste plus une seule torpille de mortier et seulement quelques bandes de mitrailleuse. Quant à la 2^e compagnie, elle se trouve totalement isolée, avec l'Obersturmführer Bartolomet, à plus d'un kilomètre au nord des autres éléments du bataillon.

Le jour se lève, gris et sale. Une patrouille du régiment 57 parvient à trouver Bartolomet. Un agent de liaison sort un papier que le vieux soldat déchiffre lentement, à la lueur triste de l'aube : « Ordre au 1^{er} bataillon de se replier vers le nord, sur le lac situé entre Barkenfelde et Bärenwald, où j'ai établi mon PC et où je

donnerai de nouvelles instructions. » Le message est signé par Victor de Bourmont.

L'Obersturmführer Bartolomet a malheureusement perdu toute liaison avec le reste de son bataillon et ne sait comment faire parvenir le message à Fernet, toujours « en l'air » sur ses positions défensives au nord-ouest de Heinrichswalde.

La nuit du 24 au 25 février 1945 a été aussi dure pour le 2^e bataillon du régiment 57 que pour le 1^{er}. Tandis que l'assaut de Fernet était bloqué dans Heinrichswalde, son camarade Obitz devait faire face à une terrible attaque russe entre Barkenfelde et Bärenwald.

Vers minuit, une compagnie soviétique, renforcée par des canons antichars et des mortiers, s'avance vers les positions qu'occupe la 6^e compagnie. L'Untersturmführer Albret donne ses ordres à voix basse :

— Laissez-les approcher tout près. Ouvrez le feu quand ils seront à vingt mètres. Pas avant.

Les Russes s'avancent, sans se méfier, vers les positions que tiennent les SS français, bien enterrés et bien camouflés. Ceux qui combattent en défensive bénéficient de la clarté assez exceptionnelle de cette nuit de février qui éclaire les zones battues par les armes automatiques.

— Feu ! hurle Albret.

Les mitrailleuses lâchent aussitôt bande sur bande. Les hommes tirent posément, comme à l'entraînement. Surpris, les Russes refluent en désordre, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

— On les a eus, Untersturmführer ! lance un jeune milicien à son chef.

— Attendons un peu. Ils vont revenir.

Sur les positions voisines où ses hommes sont, eux aussi, placés en

défensive l'Oberscharführer Hennecourt sait maintenant ce qui attend le bataillon : la riposte foudroyante de l'artillerie russe, la première du monde. Peu après minuit, l'ouragan se déchaîne.

Tous les instruments participent au grand concert : mortiers de 80 et de 120, antichars de 76, canons de tous calibres, « orgues de Staline ». Le bombardement va durer plus d'une heure, faisant jaillir des geysers de terre gelée, frappant durement le bataillon Obitz qui perd des dizaines et des dizaines d'hommes. Des blessés, sanglants et hébétés, sont conduits au poste de secours du régiment à Bärenwald, où le Dr Lepreux et ses infirmiers sont vite débordés. Les éclats, volant au ras du sol, provoquent des blessures effroyables. Rien ne semble pouvoir arrêter le sang qui coule des corps déchiquetés.

Le baptême du feu du bataillon Obitz s'avère aussi meurtrier que celui du bataillon Fernet.



Quand les artilleurs cessent leur tir, les fantassins russes, à leur tour, entrent en action. Courant, hurlant, tirant, ils se précipitent vers les positions que tiennent les SS français.

A 5 heures du matin, le 25 février, toute une division sibérienne, amenée en toute hâte dans la nuit par camions, se lance à l'assaut des crêtes occupées par les survivants des deux bataillons de la division *Charlemagne*.

Les Russes sont dix mille peut-être. En face, moins d'un millier de SS français. Vague après vague, les Sibériens déferlent, scandant :

— *Hourré Pobieda ! Hourré Staline ! Hourré !*

Les MG 42 crépitent, canons portés au rouge. Chaque balle tirée par les grenadiers du bataillon Obitz fait vaciller un Russe. Mais, aussitôt, dix autres remplacent le camarade qui vient de tomber. Les vagues se succèdent, monotones et redoutables.

Quelques Français perdent pied et refluent vers le PC en hurlant :

— On ne peut plus tenir !

Le Hauptsturmführer Obitz est furieux, mais doit se rendre à l'évidence : cette terrible attaque, avant même les premières lueurs de

l'aube, désorganise entièrement tout son dispositif. Le chef du 2^e bataillon hurle :

— Un peu d'ordre, nom de Dieu ! Repliez-vous par échelons. Restez groupés tous ensemble !

Les nouvelles qui arrivent au PC du bataillon sont de plus en plus catastrophiques :

— Les compagnies sont disloquées !

— Les SS lettons qui tenaient le flanc gauche viennent de foutre le camp !

— Le PC du régiment nous demande de tenir encore !

— Mais avec quoi ? tempête Obitz qui a perdu la liaison avec toutes ses compagnies, déployées, pour obéir aux ordres, sur un front trop étendu.

Le bataillon Obitz vole en éclats. Des petits groupes se forment, qui luttent pied à pied, avant d'être submergés par le flot soviétique qui emporte tout. Le chef de la 7^e compagnie, l'Oberjunker Millet-Roussin, se trouve brusquement isolé au milieu d'une nuée d'adversaires. Il se bat seul et doit faire le coup de feu comme un simple grenadier.

Pour éviter un massacre inutile, le Hauptsturmführer Obitz prend la décision de faire reculer les débris de son bataillon sur la voie ferrée Stettin-Konitz qui se trouve au nord de sa position. Ce mouvement de repli découvre le flanc du 1^{er} bataillon du régiment 58, qui vient d'arriver de Hammerstein à marche forcée. Et le poste de commandement du régiment 57 doit évacuer en toute hâte le village de Bärenwald, évitant de peu d'être capturé par les Russes qui poursuivent leur assaut. L'initiative du Hauptsturmführer Obitz permet de sauver quelques dizaines d'hommes de son bataillon. Mais ce repli désorganise tout le dispositif.

Peu après son arrivée sur la voie ferrée, l'ancien officier de la LVF sera relevé de son commandement par le Brigadeführer Krukenberg.

— C'est tout de même fort, dit Obitz à Artus. On m'a obligé à disperser mon bataillon sur un front beaucoup trop étendu. Et on veut me faire supporter les conséquences de cet ordre idiot.

— Vous avez raison, répond Artus. Mais à Tölz on nous a appris

qu'il ne faut jamais hésiter à désobéir à un ordre, lorsque la situation le commande. Bien entendu, si ça rate on a quand même des ennuis. Mais si ça réussit, on est décoré.

En bon officier de la LVF, le Hauptsturmführer Obitz ne comprend décidément pas grand-chose à l'esprit de la Waffen SS.

Durant toute la nuit du 24 au 25 février 1945, de nouveaux convois sont arrivés en gare de Hammerstein. Maintenant, débarquent les grenadiers du 1^{er} bataillon du régiment 58. A leur tête, le Hauptsturmführer Monneuse, un officier milicien qui a largement dépassé la cinquantaine et dont l'expérience militaire n'a guère été rajeunie depuis la guerre de 14-18. Homme brave jusqu'à l'imprudence et brave homme jusqu'à la faiblesse, il ne ressemble guère à un officier des troupes d'assaut et reste plus un militant qu'un militaire.

Heureusement, il se trouve secondé par quatre commandants de compagnie de valeur : deux viennent de la Milice : Geromini et Dartan, et deux de la LVF : Fantin et Rigide.

Les deux officiers qui ont combattu devant Moscou pendant le premier hiver arrivent en Poméranie sans aucune illusion. A la tête d'une unité mal armée et mal équipée, mais solidement tenue en main par des sous-officiers formés par trois ans de front de l'Est, Rigide et Fantin ne sont pas des hommes à se poser des questions. Ils ont été volontaires en 1941. Ils le restent en 1945. Mais cette montée en ligne, quelques heures après avoir débarqué du train, ne leur dit rien de bon. Ils ne savent pas où sont les amis, s'il en reste. Et ils devinent que les ennemis déferlent de partout. L'Untersturmführer Rigide lance à voix basse un seul commentaire à son adjudant de compagnie, le Hauptscharführer Perigaut :

— Ça sent aussi mauvais qu'à Bobr.

— Les Russes se sont encore renforcés depuis juin 44, mon lieutenant.

*
**

Chaque compagnie du régiment 58 monte isolément vers le front. L'Untersturmführer Rigide n'arrive pas à trouver la liaison avec les hommes de Fernet ni avec ceux d'Obitz. Il a marché une dizaine de kilomètres dans la nuit, jusqu'aux lisières d'un bois où il s'est prudemment installé. Les anciens de la LVF creusent aussitôt leurs trous. Ils savent que l'artillerie ne va pas tarder. Rigide inspecte le terrain à la jumelle. Comme tous ses camarades, il cherche les SS lettons qui devraient se trouver non loin de lui. Mais il n'aperçoit pas un uniforme feldgrau dans le secteur qu'éclaire une lumière blafarde. Depuis son arrivée en gare de Hammerstein, il n'a pas rencontré de troupes amies.

Les compagnies de la division *Charlemagne* se trouvent engagées dans un secteur où il n'existe aucune seconde ligne, aucun espoir de renfort, aucune position de repli.

Dans le lointain, Rigide entend vaguement le sourd grondement des chars russes. Il se demande si les jeunes miliciens de sa compagnie tiendront le choc. Il hausse les épaules : aucune troupe au monde ne pourrait tenir sans un soutien d'armement lourd. Les anciens de Russie ne s'y trompent pas, qui attendent l'imminente attaque russe en essayant de dormir à même le sol glacé.

Les premiers projectiles commencent à tomber. Les Soviétiques vont avancer sous la protection d'un rideau de feu qui fait trembler la terre et voler les éclats. Jamais, Rigide n'a constaté un tel gaspillage de munitions. Le matériel américain arrive par pleins bateaux, depuis des mois. Torpilles et obus roulent en feu continu. Et les orgues de Staline prennent leur relais dans le hurlement déchirant des trente-deux fusées qui jaillissent en même temps de leurs tubes.

Un messenger arrive jusqu'au commandant de la 3^e compagnie du régiment 58 et lui apporte un ordre du chef de bataillon :

— Le capitaine Monneuse vous demande de tenir sur place.

Les Russes commencent à déferler en hurlant. Les légionnaires et les miliciens tirent bande sur bande. Les canons des mitrailleuses MG 42 deviennent rapidement brûlants et il faut les changer, tandis

que crépitent les coups isolés des Mauser. Les anciens de Russie prennent leur temps, visent soigneusement et « font des cartons » sur les fantassins soviétiques qui avancent par groupes compacts, sans même chercher à se camoufler. Rigide sait que ses hommes ne pourront pas tenir le choc bien longtemps.

Les compagnies du bataillon Monneuse se trouvent installées depuis la fin de la nuit du 24 au 25 février, sur la lisière sud des bois de Bärenwald et doivent combler le vide qui existe entre le bataillon Fernet et le bataillon Obitz. Mais l'absence de liaisons rend à peu près impossible la constitution d'une véritable ligne défensive.

*
**

Vers 6 heures du matin, le 25 février, il fait encore nuit mais une lueur blanchâtre se lève lentement à l'est. Avec elle, des milliers et des milliers de Russes bondissent en hurlant vers les positions occupées par la 1^{re} compagnie du régiment 58.

— Attention ! hurle l'Obersturmführer Fantin aux hommes qui l'entourent. Ne tirez qu'au dernier moment !

— Bien compris, mon lieutenant.

Disciplinés et résolus, les anciens de la LVF ouvrent le feu à vingt mètres. Les jeunes miliciens subissent sans plier ce premier assaut. Ils découvrent que le courage n'est que de la peur méprisée.

— Une fois de plus, remarque flegmatiquement Fantin, c'est la 1^{re} compagnie qui trinque la première.

Peu lui importe que la guerre soit gagnée ou perdue, l'essentiel, c'est que la 1^{re} compagnie reste la meilleure de toute la vieille LVF... Blessé dans les premières heures du combat de Bobr, Fantin veut prendre sa revanche.

Les Russes, vigoureusement accueillis, refluent en désordre. Mais ce ne sont que des patrouilleurs. Fantin sait qu'une attaque plus sérieuse se prépare. Elle débouche à 9 heures du matin, quand la nuit grise a fait place enfin au jour gris. Cette fois, c'est beaucoup plus sérieux. Les Russes avancent en bondissant, profitent des mouvements de terrain, manœuvrent... Fantin reconnaît ces redoutables Sibériens, qu'il estime depuis la fin du premier hiver en Russie comme les plus redoutables soldats soviétiques.

L'attaque sera repoussée, une fois encore. Mais on signale au commandement de la 1^{re} compagnie du régiment 58 plusieurs morts et blessés parmi ses hommes.

*
**

Une patrouille revient. Elle a réussi à trouver enfin la liaison avec quelques éléments du bataillon Obitz. Un peu rassuré sur sa gauche, Fantin tâte le terrain vers la droite. Là, il doit rencontrer les hommes de Rigide, puis, au-delà, ceux du bataillon Fernet. Mais aucun agent de liaison ne parvient à trouver la moindre trace de troupes amies. Ils n'ont même pas vu d'Allemands isolés. Encore moins les SS lettons. Toute la division balte semble avoir littéralement disparu du secteur à l'arrivée des SS français.

L'Obersturmführer Fantin appelle un de ses hommes et lui donne un message où il indique tant bien que mal sa position : l'état-major l'a dirigé vers le front sans lui remettre une carte, ni même un simple croquis :

— Il faut que tu trouves le capitaine Monneuse, grogne Fantin. Dis-lui que nous allons essayer de tenir mais qu'on en a marre d'être « en l'air », avec des fantômes à droite et à gauche. Dis-lui aussi que les Popofs deviennent de plus en plus coriaces en face.

Le message finit par arriver au poste de commandement du Hauptsturmführer Monneuse, qui passe d'un air las sa main dans ses cheveux gris et se demande comment il va réussir à garder la liaison avec tous ses enfants perdus. Le chef du 1^{er} bataillon du régiment 58 appelle l'Obersturmführer Dartan, sans mission bien définie depuis qu'il a dû répartir ses mitrailleuses lourdes et ses mortiers entre les trois compagnies de grenadiers :

— Il faudrait essayer de retrouver Rigide.

— Où est-il, mon capitaine ?

— Bon Dieu, si je le savais, je ne vous enverrais pas le chercher ! Essayez de mettre la main dessus. Il faut qu'il rétablisse la liaison avec la compagnie Fantin. Sinon, tout le bataillon vole en morceaux.

*
**

L'Obersturmführer Dartan, qui a quitté une usine de confection de chapellerie en Amérique du Sud pour rejoindre la France en 1940, s'est retrouvé pris dans les tourbillons de la « drôle de guerre », de la débâcle puis de la Révolution nationale. La Milice l'a conduit à la Waffen SS sans lui faire abandonner son air un peu étrange de gaucho de la Pampa argentine. Il prend avec lui les hommes de sa section de commandement et les servants du dernier groupe de mortiers qu'il gardait à sa disposition.

Pendant plus de deux heures, l'officier et les quelques volontaires qui l'accompagnent errent dans la campagne à la recherche des autres SS français du régiment 58.

Mais le paysage, avec ses bois et ses étangs surmontés d'un halo bleuâtre et glacé, semble désespérément vide. Parfois, une torpille russe arrive et explose en projetant des éclats d'acier et de la terre sablonneuse. L'Obersturmführer Dartan semble indifférent aux projectiles, mais ne cesse de pester contre les deux commandants de compagnie qu'il n'arrive pas à situer sur le terrain. Il entend de longues rafales de mitrailleuses vers le sud-est, des explosions de grenades, le bruit lancinant des chenilles et des moteurs de chars que couvrent parfois le roulement des canons d'infanterie et le fracas des orgues de Staline. Depuis le début de la matinée, on doit se battre durement.

— Les voilà !

Des hommes de Dartan se jettent dans le fossé et s'immobilisent, le doigt sur la détente de leurs armes. Des petits groupes de soldats en uniforme feldgrau avancent vers eux. Mais ils sont sans armes, avec des uniformes tachés de boue et de sang, des traits ravagés par la fatigue et la peur. Ce sont des isolés du régiment 57, pour la plupart blessés et complètement « sonnés » par le matraquage incessant de l'artillerie russe :

— Qu'est-ce qu'on vient de prendre sur la gueule ! On ne pourra jamais tenir. C'est foutu...

Dartan reconnaît plusieurs jeunes miliciens et essaie de les reconforter. Mais le baptême du feu a été trop rude et ces garçons à bout de force le regardent avec des faces hébétées et des yeux hagards. Beaucoup portent des pansements sales où s'écaille du sang séché. Voici les premières épaves que rejette la guerre.

D'autres soldats arrivent. Leurs écussons rouge et blanc désignent des Lettons. Eux aussi descendent des lignes en débandade, toute volonté brisée par les heures d'enfer qu'ils viennent de vivre depuis le déclenchement de l'offensive soviétique de Poméranie.

D'autres SS français arrivent encore. Dartan interroge :

— Où sont vos camarades ? Où sont vos chefs ?

— On ne sait plus. Les Russes arrivent de partout. Ils sont trop nombreux. Trop forts. Rien ne pourra les arrêter.

L'officier hausse les épaules. Même une troupe aguerrie ne tiendrait pas devant cet ouragan qui emporte toutes les digues. Il comprend vite que le plus urgent reste de constituer à toute vitesse une seconde ligne de défense pour recueillir tous ceux qui refluent en désordre. On pourra peut-être ensuite retarder les Russes quelques heures. La voie du chemin de fer, Stettin-Konitz, avec son talus, peut constituer une fortification provisoire.



L'Obersturmführer Dartan estime qu'il faut réagir sans perdre une minute. Jamais il n'aura le temps désormais de rendre compte à Monneuse, d'attendre un ordre, de le recevoir quand il sera devenu impossible à exécuter... Il décide de mettre en position le seul élément solide dont il dispose et ordonne à l'Unterscharführer Salmon :

— Vous allez vous mettre en batterie près du passage à niveau entre Bärenwald et Bärenhutte. On n'aura pas trop de tous les tubes de mortiers dans ce secteur.

Il faut à tout prix ancrer la résistance sur quelques points forts et constituer un « hérisson » qui va faire le gros dos dans cette débâcle.

Dès les premières heures de cette matinée du 25 février, la plupart des SS français de la division *Charlemagne* vont combattre avec des camarades de rencontre, au sein de petits Kampfgruppe de quelques dizaines d'hommes. Des chefs s'improvisent et les grades réels perdent de leur importance devant les nécessités de l'initiative et du combat.

L'Obersturmführer Dartan n'a plus de temps à perdre pour cher-

cher encore la 3^e compagnie de son ami Rigide. Il confie à Salmon qui s'éloigne vers le passage à niveau :

— Que chacun se batte où il se trouve et avec qui il se trouve.

Et il part retrouver le Hauptsturmführer Monneuse à son poste de commandement.

A Bârenwald, dans la petite maison de deux étages au toit crevé qui sert de poste de commandement au régiment 57, une rapide conférence d'état-major s'improvise à l'aube du 25 février 1945.

L'Oberführer Puaud arrive avec un air soucieux, le visage plus rouge encore que de coutume. Il s'efforce, sans trop y croire lui-même, de répandre dans son sillage une confiance bourrue :

— Alors, de Bourmont, vous tenez le coup ?

— Mon général, on ne défend pas un front de près de quinze kilomètres avec deux ou trois bataillons d'infanterie. Nous sommes tombés dans un traquenard. Nous envoyer au front sans armes lourdes, c'est un crime !

Le Sturmbannführer de Vaugelas, pâle et blond, s'efforce de calmer la colère de son camarade de Bourmont :

— Vous savez très bien que les Allemands n'y sont pour rien. Ils ont été surpris par la brutalité et la force de l'attaque soviétique vers la Baltique.

Le Hauptsturmführer Jauss, qui appartient au bureau « opérations » de l'Inspection, s'efforce de disculper ses compatriotes :

— C'est une règle absolue : les unités reçoivent toujours leurs armes lourdes à proximité immédiate des lignes. Maintenant, les Russes ont bousculé nos plans. Alors, il va falloir se battre et tenir bon.

Le chef de la division *Charlemagne* s'impatiente et lui coupe brutalement la parole :

— Je ne peux quand même pas faire des miracles, déclare Puaud. Essayer de colmater la brèche avec le bataillon Monneuse ne sera qu'un emplâtre sur une jambe de bois.

— De toute façon, lance de Bourmont, il faut réaliser l'unité de commandement. Je demande à ce que le 1^{er} bataillon du régiment 58 me soit subordonné.

Les yeux globuleux de Puaud se posent sur lui avec un air de lassitude et de tristesse.

— Comme vous voudrez, mon vieux. Si vous avez envie de diriger ce merdier, je vous laisse la place.

Sans cesse, des agents de liaison arrivent au poste de commandement avec de mauvaises nouvelles. L'Obersturmführer Artus porte les renseignements sur une carte et semble de plus en plus soucieux. Le jeune adjoint du commandeur du régiment 57 réalise mieux qu'aucun autre la fragilité du dispositif défensif établi en avant de Bärenwald. Il suggère :

— Quand on ne pourra plus tenir, il faudra au moins pouvoir se replier sur la voie ferrée Stettin-Konitz.

Déjà, Artus prévoit des emplacements de résistance, près du passage à niveau, sur la route de Bärenwald à Bärenhütte, une bourgade située dans les bois, un peu plus au nord.

*
**

En attendant, il faut tenir, malgré la pression russe, de plus en plus forte avec le lever du jour. Les hommes de la division *Charlemagne* parviennent parfois à monter de brutales contre-attaques. Deux soldats soviétiques, un peu trop aventurés à l'intérieur des positions françaises, sont capturés. Une patrouille les conduit au poste de commandement de Bärenwald.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux oiseaux ? demande de Bourmont d'un air dégoûté.

Avec leurs capotes effrangées, leur barbe sale, leurs musettes tenues par des ficelles, les deux Sibériens ressemblent à des clochards. Ils s'attendent au pire et mâchonnent des graines de tournesol en attendant d'être liquidés par ces SS dont ils remarquent avec inquiétude l'agitation.

— Ce sont des prisonniers, annonce Artus en les conduisant à son chef.

— Ils parlent allemand ? demande de Bourmont.

— Non, Hauptsturmführer.

— Cessez de m'appeler comme ça. Et vous, Artus, vous parlez russe ?

— Non, mon capitaine.

— Alors qu'est-ce que vous voulez que j'en foute de vos deux abrutis ? Interrogez-les en latin, si vous voulez...

Victor de Bourmont marche nerveusement de long en large. Les compagnies du bataillon Monneuse ne tiendront pas plus longtemps que celles des bataillons Fernet et Obitz. La retraite devient, de minute en minute, plus inévitable. Mais elle risque de tourner au désastre. Un seul homme peut encore couvrir le dispositif :

— A-t-on des nouvelles de Roy ? demande de Bourmont.

— Il doit arriver d'un instant à l'autre.

— Il ferait bien de se grouiller ! bougonne le chef du régiment 57.

*
**

Tractées par des chevaux, les huit pièces d'artillerie du régiment 57 montent vers le front dans le claquement des sabots et les jurons des conducteurs.

Les deux obusiers de 150 et les six canons de 75 sont commandés par le Hauptsturmführer Roy, un Breton bourru, rougeaud et court sur pattes, qui passe pour le plus mauvais caractère de toute la division *Charlemagne*. Il tient à sa réputation de « tête de cochon » et semble bien décidé à n'en faire qu'à sa guise. Roy a naguère baroudé dans le Rif et cultive le genre soudard. A Wildflecken, il a réussi à faire entrer ses bonnes amies dans le camp en les dissimulant dans les caissons à munitions des obusiers. Et quand il partait en manœuvre, il emmenait autant de bouteilles que d'obus... L'officier artilleur boit comme un trou mais ses mains ne tremblent pas. Il méprise les télémètres et calcule les distances avec les doigts, en clignant de l'œil, sans jamais se tromper.

Canonnier de grande classe, il n'a cessé d'appliquer des méthodes

très personnelles d'instruction, déclarant aux hommes de sa 9^e compagnie du régiment 57 :

— Vous n'avez pas suffisamment à bouffer pour que je puisse vous faire manœuvrer comme je voudrais. L'essentiel, c'est que les canons soient propres et en état de tirer.

Roy, aussi bon cavalier que bon artilleur, exige que ses hommes sachent se tenir en selle et oublient peu à peu leurs fesses en sang et le froid qui leur pince les oreilles dans l'air glacé. Il faut huit chevaux pour tirer chacune des pièces. Et la 9^e compagnie traîne avec elle tout un convoi de caissons à munitions et de voitures fourragères. La longue colonne s'étire sur les chemins boueux d'une Poméranie désolée. Mais les artilleurs du Hauptsturmführer Roy gardent le moral : ils sont les mieux nourris de toute la division *Charlemagne* ! A chaque arrêt du train qui les a menés vers le front, leur chef les a poussés à s'emparer de tout le ravitaillement possible. Les artilleurs ont dévalisé des silos de pommes de terre, dérobé des fromages et des sardines, découvert du beurre et du sucre, « recruté » un cochon... Finalement le convoi a été bouclé par les Feldgendarmes. Mais Roy, après avoir dissimulé le ravitaillement sous la paille, entre les jambes des chevaux, a prévenu les enquêteurs :

— Faites attention à mes bourrins, ils « bottent ».

Les Feldgendarmes hochent la tête, les réclamations pleuvent de gare en gare, de Fulda à Stettin. Les menaces succèdent aux enquêtes. Mais le Hauptsturmführer Roy reste imperturbable et rassure ses hommes :

— On monte vers le front. Alors « ils » ont trop besoin de nous pour nous fusiller.

Pour lui, les guerriers ont tous les droits. La bataille ne se conçoit que dans l'ambiance des grandes compagnies. Superbes, sur leurs chevaux qui hennissent dans l'air froid du matin, les artilleurs du régiment 57 se dirigent vers les lignes. Le Hauptsturmführer Roy, monté sur un cheval noir, caracole tout le long de son convoi. Jamais il n'a semblé d'humeur si joyeuse. La nature sent la poudre comme son haleine sent l'alcool.

Rapidement, les huit pièces sont mises en batterie, non loin du passage à niveau de Bärenwald, entre les deux bataillons de gre-

nadiers du 57 pour soutenir leur combat défensif. Mais Roy est assez vieux soldat pour comprendre que ce semblant de front n'est qu'une passoire et que la première attaque russe un peu sérieuse emportera tout. Pourtant, il reste d'un calme étrange et débouche tranquillement une bouteille de gnole tirée d'un havresac.

**

La division *Charlemagne* est montée en ligne sans un seul poste de radio. Faute de pouvoir tendre des lignes téléphoniques, les transmetteurs combattent comme fantassins. Alors, tous les ordres sont expédiés par estafettes.

— C'est l'armée de Bourbaki ! bougonne de Bourmont.

Le chef du régiment 57 ne dispose que d'un seul véhicule à moteur. Heureusement, le fidèle Londaize surgit toujours mystérieusement, tenant son cheval par la bride et arborant un large sourire :

— Si tu as des plis à porter, mon capitaine, tu penses à moi.

Cinq minutes plus tard, il galope entre les obus, aussi décontracté que lors d'une partie de steeple-chase.

— Qu'est-ce qu'on fout des prisonniers russes ? demande un des plantons de l'état-major.

Le Hauptsturmführer de Bourmont bondit et hurle :

— Dis à ces deux cons de foutre le camp.

Le chef du régiment 57, qui réunit théoriquement sous ses ordres les trois bataillons Fernet, Obitz et Monneuse, se penche sur sa carte et laisse échapper sa rage :

— Si seulement il y avait des amis à droite et à gauche !

— On devrait trouver les SS lettons.

— Foutez-moi la paix avec ces sauvages, Artus !

Le jeune Obersturmführer ne répond pas et transcrit la situation sur une carte. Il indique à son chef les positions occupées par les quatre compagnies de Monneuse, sur une ligne de crêtes en avant de Bärenwald :

— La 1^{re} se trouve à gauche avec Fantin et la 3^e à droite avec Rigide. Compagnies solides avec une majorité LVF.

— Et la 2^e avec Geromini ?

— En réserve pour l'instant. Ces trois compagnies de grenadiers

sont soutenues par les mitrailleuses et les mortiers de la compagnie lourde de Dartan dont j'ai dispersé les sections selon les besoins.

— Bien, Artus. Seulement, face à une attaque de chars, ce sera du bricolage.

Un sous-officier entre dans la pièce et annonce au commandeur du régiment 57 :

— Un message urgent de l'état-major de la division.

— C'est bien le moment de nous emmerder avec de la pape-rasse !

Le Hauptsturmführer de Bourmont lit rapidement le texte et laisse échapper une exclamation de surprise indignée :

— Ils ne manquent pas de culot, ces Allemands !

— Que se passe-t-il, mon capitaine ?

— La brigade *Charlemagne* étant devenue une division — sans toucher un bonhomme, ni une mitrailleuse, ni un canon de plus, entre parenthèses — le commandement sera désormais assuré par l'Inspection qui possède un état-major de spécialistes.

— Si le Brigadeführer Krukenberg prend le commandement direct de la division, que devient Puaud ?

— Subordonné de « Kruk ». Vous imaginez sa tête ! Il va piquer sa rogne, se saouler la gueule et rejoindre ses légionnaires pour se battre comme un sous-lieutenant. Vous allez voir, il va se faire tuer.

— Ce sera bientôt notre sort à tous, conclut Artus.

L'agent de liaison, après avoir remis le message annonçant la « prise de pouvoir » par le Brigadeführer, apprend aux officiers du régiment 57 que le poste de commandement divisionnaire se trouve au château d'Elsenau, au bord d'un lac, un peu au nord du dispositif défensif établi devant Bärenwald.

**

Maintenant, les attaques russes ne vont plus cesser sur les différentes compagnies de SS français isolées et formées en hérisson en avant de Bärenwald. L'unité que commande l'Obersturmführer Fantin se trouve soumise à un terrible pilonnage d'artillerie. Puis

les Sibériens débouchent à nouveau. Les anciens de la LVF croient revivre la bataille de Bobr. Mais multipliée par dix...

Fantin bondit d'une section à l'autre. Tous ses sous-officiers sont des anciens du front russe qui ont fort bien compris la manœuvre de leurs adversaires :

— Ils vont nous déborder et poursuivre leur avance. Nous serons ensuite encerclés et nettoyés par la deuxième vague.

Sans liaisons avec ses voisins, Fantin ne peut plus tenir le terrain. Il voit les Russes se faufiler en groupes de plus en plus nombreux sur sa gauche. Désormais, il se trouve totalement coupé des quelques éléments du bataillon Obitz avec lesquels il avait réussi à conserver la liaison. D'ailleurs, ceux-ci décrochent et abandonnent Bärenwald.

Les Russes s'infiltrèrent dans la brèche. Isolé, tourné, écrasé sous un déluge de projectiles, Fantin sait désormais qu'il ne pourra plus rester longtemps sur sa position.

— Avec ou sans ordre, je me replie, confie-t-il à son adjoint.

Mais un agent de liaison parvient quand même à passer et apporte des nouvelles : le Hauptsturmführer Monneuse se décide à replier à son tour le dispositif de son bataillon. Trop tard ! Les Russes ne veulent plus laisser les SS français échapper au piège. Il faut de toute urgence engager le dernier élément de renfort : la compagnie Geronimi.

— Enfin, on y va ! lance celui-ci à son adjoint Méric.

Les deux officiers miliciens poussent leurs hommes à la contre-attaque.

— Vite ! Il faut dégager les copains !

Leurs chefs ne sont pas mécontents de venir en aide aux vieux légionnaires qui les regardaient un peu de haut à Wildflecken. Toutes ces différences perdent désormais de leur importance. Aujourd'hui, il s'agit de tenir. Demain, de sauver sa peau.

Au milieu de la matinée du 25 février 1945, le 1^{er} bataillon du régiment 57 se trouve totalement isolé à l'aile droite du dispositif improvisé tant bien que mal par le Hauptsturmführer de Bourmont. Ayant rassemblé les survivants de trois compagnies sur les quatre de son bataillon, l'Obersturmführer Fernet ne se fait pas trop de souci pour « le vieux » Bartolomet et les hommes de la 2^e.

— Je lui fais confiance pour retrouver les lignes, confie-t-il à l'Oberjunker Labourdette. Encore faudrait-il qu'il existe quelque part des lignes...

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ?

— Aux dernières nouvelles, apportées dans la nuit par de Londaize, le PC du régiment se trouvait à Bärenwald. On va essayer de rejoindre ce village.

— On y trouve de Bourmont. On y trouve les Russes... De toute façon, il faut savoir ce qui se passe.

Fernet ne répond pas. Le chef du 1^{er} bataillon porte soudain ses jumelles à ses yeux. Il est gêné par ses lunettes qu'il relève sur son front pour observer des silhouettes aux longues capotes couleur de pain d'épice qui s'avancent sur sa gauche. Des coups de feu éclatent. En prêtant l'oreille, on entend des cris, une clameur qui se transforme en un chant sauvage. Puis de longues rafales de mitrailleuses.

— Des MG 42, remarque Labourdette.

— Alors ils sont des nôtres, conclut Fernet. On va essayer de les aider.

Ses mitrailleuses prennent de flanc les Russes qui attaquent les positions improvisées dans la nuit par le 1^{er} bataillon du régiment 58. Cette aide inattendue permet aux nouveaux venus de s'accrocher et de gagner des heures précieuses. Malgré cet appui de feu, les hommes de Fernet ne parviennent pas immédiatement à établir une liaison directe avec ceux de Monneuse. Des centaines de Russes se sont infiltrés entre les positions occupées par les deux unités de SS français et commencent à les déborder, pour continuer leur progression vers le nord-ouest et la mer Baltique.

Un agent de liaison arrive en courant :

— On a réussi à prendre contact avec les copains. Ce sont des gars de la compagnie Rigide, la 3^e du 58...

— Bonne nouvelle, constate Fernet. Le reste de la division continue à débarquer et à rejoindre le front. Si seulement on avait un peu de matériel.

Ses hommes sont épuisés par la nuit de combat et transis par le froid de cette glaciale matinée de février. Malgré le soleil qui fait luire comme du mica les plaques de neige dans les champs, il gèle et tout le paysage apparaît blanc de givre. Fernet a réussi à évacuer la plupart des blessés, mais s'est résigné à laisser les morts sur le terrain.

L'attaque russe contre les positions du régiment 58 stoppée, le 1^{er} bataillon du 57 reprend sa marche. L'Obersturmführer Fernet tient à son idée de rejoindre Bärenwald. Là, il retrouvera son commandeur de régiment et son camarade Artus. On pourra peut-être réorganiser une ligne de défense un peu solide.

En fin de matinée les éclaireurs signalent qu'ils aperçoivent le village, avec ses lourdes maisons aux immenses toits sombres.

— Les Russes y sont !

Des chars patrouillent autour de la bourgade. Depuis leur arrivée en Poméranie, les seuls blindés rencontrés sur le front sont soviétiques et non plus allemands.

— Des T 34, remarque l'Oberjunker Labourdette. Si seulement nous avions des pièces de PAK.

Mais les grenadiers de la division *Charlemagne* sont montés en

ligne sans armes lourdes. Avec leurs fusils, leurs mitrailleuses et leurs mortiers désormais sans obus, ils peuvent à peine soutenir le choc de l'infanterie russe.



Il est maintenant plus de midi. L'air gronde du fracas des chars. Les Russes s'installent sans chercher à se camoufler. Ils semblent même faire étalage de leur nombre et de leur puissance pour impressionner leurs adversaires. Tous les chemins sont encombrés de blindés, de camions, de tracteurs.

Camouflés en lisière des forêts, les SS français découvrent la terrible réalité de l'Armée rouge.

— Le rouleau compresseur, constate Fernet.

Déjà l'officier donne ses ordres :

— Inutile de rester là. On fait demi-tour et on va essayer de retrouver les positions du régiment 58 pour constituer avec eux une ligne d'arrêt.

Mais l'attaque russe de la fin de matinée a obligé les compagnies de Fantin et de Rigide à céder du terrain et à se replier sur la voie ferrée Stettin-Konitz.

Un peu plus tard, les hommes du bataillon Fernet vont rencontrer quelques isolés, complètement démoralisés, qui racontent la dernière attaque russe avec des yeux brillant d'effroi :

— Les Popofs se sont ramenés avec des chars armés de lance-flammes. Les copains ont été grillés vifs sur leurs mitrailleuses. Il n'y avait plus rien à faire.

— Mais où sont vos camarades ? Où sont vos chefs ?

Les rescapés du régiment 58 ont un geste d'impuissance :

— On ne sait plus rien. On a perdu tout le monde. On est paumé.

Le 1^{er} bataillon du régiment 57 recueille les isolés et reprend sa marche à travers bois en évitant soigneusement les zones occupées par les Russes.

L'Obersturmführer Fernet prend une décision rapide : il ne peut plus se rendre à Bärenwald, déjà aux mains de l'adversaire, et il ignore où se trouvent son chef et les autres unités du régiment ;

alors il décide de rejoindre Hammerstein où il pourra recevoir de nouveaux ordres.

Il faut maintenant échapper au piège qui se referme avec une vitesse stupéfiante.

Les chars soviétiques poussent des pointes rapides sur les chemins sablonneux. Des grappes de fantassins russes s'accrochent aux tourelles et tirent sur tout ce qui bouge. Des fermes brûlent avec de grands crépitements dans l'air froid de ce début d'après-midi.

Le chef du 1^{er} bataillon du 57 n'a plus aucune liaison avec les deux compagnies du régiment 58 engagées en première ligne à sa gauche. Il a perdu l'unité de Bartolomet, depuis l'attaque sur Heinrichswalde. Désormais, l'Obersturmführer Fernet n'a plus qu'un seul objectif : sauver ses hommes pour qu'ils puissent à nouveau se battre. A la boussole, sans quitter le couvert des forêts, il prend la direction du nord-ouest. Il finit par tomber sur la voie de chemin de fer, dans un terrain dégagé.

— *Fliegeralarm !*

Alerte aux avions... Des appareils au fuselage marqué de l'étoile rouge arrivent à basse altitude et mitraillent tout ce qui bouge. Les SS français se camouflent et s'efforcent d'échapper aux balles de mitrailleuses qui font voler des nuages de terre sablonneuse d'un jaune sale et friable.

Après deux alertes aériennes, le bataillon Fernet arrive vers 9 heures du soir dans la bourgade de Hammerstein et regagne le camp d'où il était parti la veille au matin pour le front. Un rapide appel permet de constater des pertes sévères à la 1^{re} et à la 3^e compagnie. La 4^e a égaré une partie de son matériel lourd. La 2^e n'a pas encore rejoint.

*
**

L'Obersturmführer Fernet cherche vainement la trace de l'état-major. Mais il est trop tard. Plus aucune liaison n'est possible avec le poste de commandement de la division *Charlemagne*, encerclé au château d'Elsenau.

— Nous avons au moins réussi à garder le bataillon groupé, remarque Fernet. J'espère que « Barto » ne va pas tarder.

— Il ne doit pas être tellement loin, remarque Labourdette.

Comme pour donner raison au jeune Oberjunker, le premier officier en uniforme de la Waffen SS qu'ils rencontrent en arrivant dans le camp de Hammerstein est l'Obersturmführer Bartolomet, qui annonce à son chef :

— La 2^e compagnie au complet, sauf une section. J'ai réussi à passer à travers la forêt. Un véritable couloir... avec des Russes de chaque côté. Et tout cela pour être reçu ici comme un chien dans un jeu de quilles. Les officiers de la base ne comprennent rien à l'organisation de la division *Charlemagne*... A propos, savez-vous ce que je viens d'apprendre : c'est le Brigadeführer Krukenberg qui aurait pris le commandement ?

— Tant mieux, gronde Fernet qui ne passe pas pour excessivement apprécier les qualités militaires de Puaud. Nous allons enfin être commandés.

*
**

La nuit est tombée depuis longtemps et les hommes, épuisés, dorment sur la paille pouilleuse des baraques. Vers minuit, des SS français refluent sur Hammerstein. Toutes les compagnies et toutes les sections en désordre. Pourtant, arrivent les premiers ordres :

— On décroche sur Neustettin... Les Russes sont derrière.

Cette journée du 25 février 1945 a vu littéralement éclater par petits groupes la division *Charlemagne* qui n'a pas réussi à tenir le choc des deux armées soviétiques, attaquant de plein fouet les trois bataillons d'infanterie et quelques maigres unités divisionnaires de SS français.

Sur le front de Bärenwald, les Russes ont attaqué toutes les positions des SS français dès l'aube du 25 février 1945.

Depuis 9 heures du matin, la 3^e compagnie du régiment 58 doit faire face à une attaque menée avec une brutalité croissante. L'Untersturmführer Rigide perd rapidement le contact avec les SS lettons qui se trouvent sur sa gauche et qui se replient sous une grêle de torpilles.

Le fracas devient, en quelques secondes, assourdissant. La terre tremble. Rigide crie à un de ses chefs de section, Arnadi, de père corse et de mère malgache :

— Comment se comportent les nouveaux ?

— Ils tiennent, mon lieutenant. C'est de la bonne graine. Pas un ne se repliera sans ordre.

Ancien combattant du premier hiver devant Moscou, Arnadi, avec son teint cuivré et son accent chantant, ne se pose pas de questions. Il continue à se battre, dirigeant le mouvement de retraite de ses groupes qui se replient, l'un après l'autre.

— De l'ordre, bon Dieu ! Ne vous pressez pas... Ne faites pas demi-tour ! Reculez face aux Russes ! Continuez à tirer !

Tandis que les Lettons se débandent et se font hacher sans même riposter, les Français se replient lentement, bien décidés à faire payer très cher le terrain qu'ils doivent céder. Le feu de leurs armes automatiques, tirant à bout portant, fait même parfois refluer l'assaut soviétique. Les Russes reculent à leur tour. Les jeunes

miliciens ne comprennent pas grand-chose à ces aller et retour et croient avoir remporté une grande victoire.

— Attention, crie Rigide, ils vont revenir !

Son instinct ne le trompe pas : les Russes sont décidés à « mettre le paquet » et ne vont pas se laisser arrêter par quelques fanatiques dépenaillés et mal armés. Rigide a perdu tout contact avec les autres unités qui doivent encore se battre dans ce secteur balayé par l'avance-surprise des Soviétiques. Il sent la tenaille se fermer et ordonne :

— Repli sur la voie ferrée ! Dispersez-vous par sections et gagnez la nouvelle position en passant à travers les bois. Laissez les morts et sauvez les blessés.

La 3^e compagnie a déjà perdu une douzaine d'hommes. Devant l'agressivité que montrent les Russes ce matin, c'est relativement peu. Mais la découverte du combat et de la mort semble paralyser quelques jeunes, brutalement lancés, sans transition, du champ de manœuvre au champ de bataille. Toute une section se perd. Rigide mettra deux jours à la retrouver...

*
**

Au bout de deux kilomètres à peine de repli, le chef de la 3^e compagnie du régiment 58 entend le bruit caractéristique des moteurs de chars. Deux T 34 soviétiques surgissent brusquement des bois, à droite de la route où se replient ses hommes. Les blindés sont escortés par des meutes hurlantes de fantassins.

La situation devient rapidement dramatique. Mais quelques hommes de la section de commandement, munis de Panzerfaust, sont bien résolus à faire front.

Les mitrailleuses commencent déjà à tirer et s'efforcent d'aveugler l'équipage en visant toutes les ouvertures. Les chars semblent hésiter et leur canon tourne lentement, à la recherche d'adversaires à leur taille. Mais il y a seulement quelques fantassins groupés autour des armes automatiques qui tirent à petites rafales précises. Des hommes rampent vers les deux blindés, profitant des moindres replis de terrain. Une lueur fulgurante, le fracas sourd d'une explosion. Un des deux chars russes, touché par le projectile du Panzer-

faust, oscille comme un boxeur qui vient de recevoir un coup, et s'immobilise.

L'Untersturmführer Rigide dirige rapidement le repli vers Bärenwald où il pense retrouver d'autres SS installés « en hérisson » sur la voie ferrée.

*
**

Le Hauptsturmführer de Bourmont essaie d'articuler tant bien que mal son dispositif autour de la gare de chemin de fer de Bärenwald et de son passage à niveau. Le chef du Kampfgruppe donne ses instructions à son adjoint Artus :

— A gauche, le bataillon Obitz. A droite, le bataillon Monneuse. Enfin, ce qu'il en reste... Et le bataillon Fernet ? Avez-vous réussi à établir la liaison ?

— Impossible, mon capitaine. Il a dû se trouver rejeté vers le sud après l'échec de son attaque contre Heinrichswalde.

Dès la fin de la matinée du 25 février, les Russes attaquent en force. Les survivants des deux bataillons, regroupés au hasard, sous la direction de chefs parfois improvisés, s'accrochent le long de la voie ferrée Stettin-Konitz qui va constituer, pour quelques heures, un semblant de front.

Il faut tenir coûte que coûte la gare de Bärenwald. Le Hauptsturmführer Roy a mis en batterie ses tubes. Il trouve enfin ce qu'il est venu chercher à la Waffen SS : commander une unité d'artillerie au feu. Voici, de nouveau, le baroud comme naguère dans le Rif, l'odeur de la poudre, les hennissements des chevaux dételés et camouflés dans les bois au nord de la voie de chemin de fer, les cris des servants qui vont et viennent entre les caissons et les pièces.

Roy se tient sur son cheval noir, en plein milieu de la place de la gare. Il va d'une pièce à une autre. Soudain, les Russes déclenchent une préparation d'artillerie qui écrase tout le paysage. Allongés à côté de leurs tubes, les servants découvrent brusquement la peur. Elle leur ronge le ventre avant même qu'ils aient tiré un seul obus.

Un instant, la panique les saisit. Quelques-uns se lèvent et cher-

chent une issue pour s'enfuir et échapper à ce bombardement qui écrase leurs positions hâtivement creusées depuis l'aube. Sans hésiter, le Hauptsturmführer Roy sort son pistolet P 38 de son étui et hurle :

— Le premier qui essaye de foutre le camp, je le descends !
A vos pièces, nom de Dieu, à vos pièces !

Il aperçoit soudain un des garçons de son état-major, Georges Garrot, un jeune milicien de l'Avant-garde d'Auvergne, qui lui sert d'ordonnance et d'agent de liaison :

— N'aie pas peur, petit, ça va passer.

L'adolescent n'a guère le loisir d'avoir peur. Le bombardement semble avoir rendu fou son cheval qui se cabre et essaie de le débarquer. Piètre cavalier, Garrot éprouve bien trop de mal à se tenir en selle pour se soucier des obus qui tombent autour de lui. Les Russes peuvent faire tirer toutes leurs pièces, le cavalier de dix-sept ans n'a qu'une terreur : que sa monture prenne peur et s'emballe.

Tout autour du cheval noir du Hauptsturmführer Roy, des balles soulèvent des nuages de poussière. Des éclats sifflent sans arrêt. Mais le chef des canons d'infanterie du régiment 57 semble parfaitement indifférent à tout ce vacarme. Il décroche une gourde pendue à son ceinturon, s'empare du gobelet de bakélite, dévisse tranquillement le bouchon, se verse une large rasade, l'avale d'un trait. Puis il remplit à nouveau le quart et le tend à Garrot :

— Bois un peu, petit. Ça fait toujours du bien.

Roy paraît étrangement lucide et commande le feu de ses pièces avec une totale maîtrise de lui-même. A dire vrai, il semble même beaucoup s'amuser. Cet officier d'une laideur agressive, court sur pattes, la trogne ravagée, la voix narquoise, devient brusquement une sorte de dieu de la guerre, parfaitement à l'aise dans un univers effroyable que secoue le fracas des torpilles et des obus. Quand les orgues de Staline entrent en action avec un hurlement déchirant, le chef de la 9^e compagnie semble uniquement soucieux d'empêcher les écarts de son cheval noir qui piaffe de terreur sur la place de la gare. Avec ses deux obusiers de 150 et ses six obusiers de 75, lui seul peut désormais sauver ses camarades d'un désastre qui s'annonce plus certain de minute en minute.

Le chef de l'artillerie du régiment 57 trouve le temps de galoper jusqu'à la roulante de sa compagnie et de goûter la soupe de pois cassés destinée aux servants de ses canons. Il fait servir d'autorité deux gamelles pleines à ras bord pour l'Oberführer Puaud et pour son chef d'état-major le Sturmbannführer de Vaugelas qui arrivent pour inspecter les positions de ce front qui n'arrive pas à se constituer.

— Pas mauvaise, votre soupe, grogne l'ancien chef de la LVF, dont le visage paraît encore plus coloré.

*
**

— On s'amuse plus qu'au Maroc ! lance Roy.

— Tu trouves ? demande Puaud avec un air accablé .

Il regarde l'artilleur avec ses yeux clairs, où la tristesse voile de plus en plus l'ambition. Au matin de ce terrible 25 février 1945, celui qui était encore quelques heures auparavant le chef de la division *Charlemagne* semble uniquement soucieux de réussir sa sortie et de se faire tuer au combat. « Débarqué », quelques heures auparavant, par le Brigadeführer Krukenberg, Edgard Puaud paraît désormais plus résolu que jamais à jouer les sous-lieutenants. La casquette en arrière, mâchonnant un vieux cigare éteint, sa longue capote couverte de boue, il va de point d'appui en point d'appui, comme pour offrir une cible facile aux tireurs d'élite de l'Armée rouge.

— Faites un peu attention à vous, mon général ! lui lance de Vaugelas.

— Foutez-moi la paix, mon vieux ! Nos gars doivent savoir que nous sommes avec eux maintenant que ça pète.

L'Oberführer Puaud avance lentement, comme s'il se promenait dans la cour d'une caserne. Il s'arrête soudain dans une clairière où les éclats sifflent de partout, ouvre tranquillement sa longue capote à col de fourrure et va chercher un cigare dans la poche de sa vareuse.

— Donnez-moi du feu, dit-il à de Vaugelas.

Il allume tranquillement le havane, tire quelques bouffées et promène un regard perdu sur le paysage. Fichu décor pour mourir. Quelle tristesse. Ces étangs glauques qu'irise un vent froid, ces

forêts sombres et profondes, ce ciel bas alourdi de gros nuages gris que chasse le vent de la Baltique.

Partout autour de lui, des hommes s'écroulent, frappés par les balles ou les éclats. Il faut les charger en travers des chevaux, les diriger sur Hammerstein, où il doit quand même bien encore exister, dans toute cette débâcle, un poste de secours.



Une ambulance allemande, cahotant sur la mauvaise route encombrée de réfugiés civils et de fuyards lettons, se dirige vers l'ouest. Le Hauptsturmführer Roy lui fait signe de s'arrêter pour charger quelques-uns de ses artilleurs sérieusement blessés. Mais le conducteur de la Wehrmacht préfère accélérer en passant sur la place de la gare de Bärenwald où sifflent les éclats.

— Le salaud ! hurle Roy.

Il ordonne aux servants d'une mitrailleuse de tirer une longue rafale qui fait voler le sol gelé de la route, juste devant l'ambulance. Le véhicule stoppe enfin. Roy se précipite. Il tient toujours son pistolet à la main.

— Chargez mes blessés ! Ou je vous fais la peau.

Il dirige le canon de son arme sur la poitrine du chauffeur allemand qui tremble de peur. Le bombardement russe soudain paraît moins réel à l'Allemand que cet Hauptsturmführer gesticulant, avec son visage rouge et un accent rocailleux qu'il n'a jamais entendu de sa vie.

En maugréant, l'homme descend de son siège et va ouvrir la portière de l'ambulance. Quelques instants plus tard, les premiers artilleurs blessés roulent vers le poste de secours.

Roy appelle Garrot qui continue à chevaucher derrière lui, calmant son cheval en lui tapotant l'encolure.

— Tu as faim, petit ?

— Comme tout le monde.

— Va vite à la roulante bouffer des pois cassés. On sera pas bien long maintenant avant de tout faire sauter.

Les obusiers de 75, groupés par trois batteries de deux pièces, continuent à tirer avec des aboiements rageurs.

*
**

La compagnie de mortiers et de mitrailleuses du bataillon Obitz a pris position derrière la voie ferrée, non loin du passage à niveau de Bärenwald.

Les pièces se trouvent assez rapidement isolées, sans aucun soutien d'infanterie. Les servants doivent faire le coup de feu pour se dégager. Dans un trou, se trouvent côte à côte deux jeunes miliciens qui ont réussi à découvrir un pot de miel dans la gare du chemin de fer et se confectionnent flegmatiquement un casse-croûte, tandis que les torpilles s'abattent autour d'eux sur les positions des SS français. Marotin, l'armurier, attend que les mitrailleuses s'enrayent et Denis, l'infirmier, attend que les blessés réclament ses soins. Mais dans ce désordre, tous deux semblent complètement oubliés de leurs camarades de la 8^e compagnie.

— Tu n'as pas vu l'Untersturmführer Colnion ? demande Marotin à un isolé d'une des sections de mitrailleuses lourdes.

— Pas depuis ce matin, je suis complètement paumé... Vous n'avez pas un peu de miel ?

Marotin lui tend sa gamelle. Mais, au même moment, des hurlements se font entendre de tous côtés :

— Les Russes arrivent !

Ils déboulent, par vagues entières, depuis une petite colline qui domine, au sud-est, la voie ferrée et la gare de Bärenwald.

— Feu ! hurle l'Unterscharführer Terol, le chef des deux sections de mortiers.

Les servants enfilent à toute allure les obus dans les tubes. Les huit pièces de 80 font feu presque en même temps. Le bruit sec des coups de départ déchire l'air froid. Marotin tout en mastiquant sa tartine de miel lance à Denis :

— Les orgues de Hitler, c'est un peu jeunot à côté des orgues de Staline.

— Attention ! Les Rouges arrivent avec des chars !

*
**

Les blindés russes surgissent en une longue colonne. Les chars sont mêlés à des camions surchargés de matériel hétéroclite : machines à coudre, vieux vélos, caisses de vaisselle, lustres, matelas, tapis roulés... Leur pillage suit ces guerriers qui ressuscitent le temps des hordes asiatiques.

Les canons du Hauptsturmführer Roy tirent « à double zéro » dans le centre de la colonne et parviennent à la stopper. Avec ses huit obusiers, l'artilleur doit protéger la retraite de trois bataillons ! En pleine bagarre, le visage noir de fumée et de crasse, sentant l'alcool à dix mètres, la casquette en arrière, avec sa mauvaise trogne de corsaire, Roy semble à son affaire.

Les canons de PAK de 75 et de 50 entrent à leur tour dans la bataille. L'Obersturmführer Krotoff, un ancien officier de la marine marchande d'origine russe, commande le tir de ses pièces et reste impassible sous la mitraille qui essaye de les museler.

Le jeune Jacques Perrier, engagé à seize ans dans l'Organisation Todt et déjà blessé en combattant les partisans en Estonie, sert de pourvoyeur entre le tracteur où se trouvent les munitions et une batterie qui tire sans arrêt. Les canons font une consommation effrayante d'obus. Le chef de la PAK peste contre le ravitaillement en munitions qui n'arrive pas. L'Obersturmführer Krotoff calcule qu'il ne pourra plus tirer bien longtemps. A la jumelle, il suit la progression de l'infanterie russe qui accompagne les chars et essaie de s'infiltrer dans les positions françaises en profitant des bois.

*
**

Les obusiers, les canons de PAK et les mortiers ont réussi à bloquer la première attaque sérieuse des Soviétiques en début de matinée.

Les carcasses des chars russes brûlent devant les positions encore tenues par les SS français, mais, sans munitions, toutes les pièces seront bientôt inutiles. Il ne restera alors que les mitrailleuses et les fusils pour essayer d'enrayer une nouvelle attaque. Cette fois, tout sera emporté.

Pourtant, l'Oberführer Puaud, qui parcourt les positions de la

division *Charlemagne*, un pistolet-mitrailleur au poing, semble parfaitement calme. Il s'arrête même de temps à autre pour plaisanter avec les vieux légionnaires de la LVF.

— Il est formidable « papa » ! lance un ancien du front de l'Est à Jacques Perrier.

Parfois, Puaud s'avance jusqu'à quelques dizaines de mètres des Russes et tire quelques rafales, pour bien montrer à ses hommes qu'il n'est pas un général d'opérette. La courte moustache hérissée, les joues couleur de brique cuite, le regard luisant de fièvre, il semble déclaré à jouer jusqu'au bout son personnage de baroudeur. Qu'il soit seul avec deux bataillons de SS français en face de cinq corps blindés et de vingt-cinq divisions soviétiques lui paraît brusquement dans l'effroyable logique des choses. Avec le 2^e bataillon du régiment 57 et le 1^{er} du régiment 58, il se fait fort de tenir encore quelques heures.

— C'est possible contre l'infanterie, lui fait remarquer le *Sturm-bannführer* de Vaugelas. Mais nos gars ne pourront bientôt plus arrêter les chars. Roy et Krotoff n'ont presque plus d'obus.

*
**

— Ils arrivent !

Le 25 février, vers midi, les Russes attaquent de nouveau. Cette fois, une vingtaine de blindés débouchent des ruines du village de Bärenwald et foncent vers le passage à niveau. Des milliers et des milliers de fantassins les accompagnent et se ruent en hurlant sur les positions françaises.

Au grondement des chars répond le vrombissement des avions. Le ciel, comme la terre, appartient à l'Armée rouge. Des chasseurs d'assaut piquent sur les positions des SS français, bombardant et mitraillant.

Les fantassins russes progressent toujours par les bois, cherchant à envelopper les points d'appui isolés et à repousser leurs adversaires vers le nord-ouest.

Les survivants de la 6^e compagnie du régiment 57, que commande l'*Untersturmführer* Albret, se trouvent peu à peu encerclés

et n'arrivent pas à se replier sur la voie ferrée où la ligne de résistance tient encore.

Un mouvement de tenaille sépare les hommes de cette unité de leurs camarades. Ils sont perdus. Des chars se dirigent vers eux et vont les écraser.

Le Hauptsturmführer Roy a tout de suite compris le péril mortel qui menace ses camarades : il ordonne à ses obusiers de tirer encore quelques coups et arrive à bloquer l'attaque des blindés.

Les canons de la PAK interviennent à leur tour. Mais la contre-batterie soviétique réduit rapidement les pièces françaises au silence. Les servants sont presque tous tués ou blessés. L'Obersturmführer Krotoff est touché par les éclats d'un obus de char. A ses côtés, tombe l'Oberjunker Vincenat, grièvement blessé après avoir dirigé le tir de ses pièces de PAK et mis hors de combat deux chars soviétiques.

Deux autres T 34 achèvent de brûler devant les positions de la 6^e compagnie. L'un a été détruit par une mine posée par les pionniers du régiment 57. Le second a été victorieusement attaqué au Panzerfaust par un sous-officier.

Enfin les survivants de la compagnie Albret parviennent à rejoindre la voie ferrée. Mais cette ligne de défense semble si fragile qu'elle ne pourra plus tenir bien longtemps désormais.

Les mauvaises nouvelles ne cessent d'arriver au poste de commandement de Bärenhütte, où le Hauptsturmführer de Bourmont essaie de reprendre en main la dizaine de compagnies disloquées dont il a reçu quelques heures auparavant le commandement. Les deux chefs de bataillon, Obitz et Monneuse, envoient des agents de liaison tous porteurs du même message : la ligne de défense de la voie ferrée ne pourra plus tenir longtemps.

Un homme hors d'haleine arrive au poste de commandement. Les yeux agrandis par une peur intense, il s'écrie :

— Les chars russes ont percé ! Ils vont prendre la gare. On ne peut plus les arrêter. Nous sommes fichus !

— J'y vais moi-même, décide l'officier-adjoint que son chef approuve d'un signe de tête.

L'Obersturmführer Artus a dû rester à Neweklau pendant que ses camarades du 1^{er} bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* se battaient dans les Carpates. Maintenant, personne ne saurait l'empêcher d'affronter l'ennemi. Il laisse au poste de commandement ses cartes et ses crayons pour se diriger en courant vers la place de la gare. Les chars russes se trouvent à quelques dizaines de mètres. Artus ordonne d'un ton sans réplique :

— Donnez-moi un Panzerfaust !

On lui tend un tube, avec sa charge creuse. Il faut s'approcher à quelques mètres du char pour être certain de le détruire du premier coup. Un Panzerfaust ne sert qu'une fois. L'Obersturm-

fürher Artus bondit de maison en maison. Il arrive à quelques mètres du monstre d'acier, tapi à l'abri d'un mur en ruine. Il se découvre un instant, le Panzerfaust sous le bras, estime la distance, vise, tire... Mais la charge creuse ne part pas. Dans leur affolement, ses hommes lui ont remis une arme sans avoir pensé à placer un allumeur.

L'équipage du char soviétique aperçoit par les fentes de visée cet homme qui vient de surgir à quelques mètres. Le canon tourne rapidement dans sa direction. Une mitrailleuse lâche une longue rafale. L'Obersturmführer Artus s'écroule, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre. Le sang s'échappe à flots. Artus meurt presque aussitôt.

En apprenant, quelques minutes plus tard, la disparition de son officier-adjoint, le Hauptsturmführer de Bourmont a un geste de recul. La mort d'Artus lui semble un signe du destin. En trois mois de travail côte à côte, l'ancien capitaine de tirailleurs marocains a fini par comprendre ce qu'une poignée d'officiers français un peu plus jeunes que lui cherchait à la Waffen SS. De Bourmont hausse les épaules avec un air accablé et murmure à son ami de Londaize :

— Pauvre Artus... Ou plutôt non. Ne le plaignons pas. Il ne verra pas ce qui va nous arriver.

*
**

Au bout d'une longue heure de combat inégal, le commandeur du Kampfgruppe de Bärenwald se résout enfin à donner un ordre de repli. Il ne fait que confirmer une situation de fait : de Bourmont « légalise » la débandade.

Sur la droite, quelques éléments du bataillon Monneuse ont déjà commencé à se replier et des isolés quittent par petits groupes les positions intenable de la voie ferrée, pour se réfugier dans les bois. Les Soviétiques, avec des hurlements, escaladent le talus, enjambent les rails et continuent sur leur lancée.

Un combat confus s'engage dans les sous-bois. Protégés par les couverts, beaucoup de SS français réussissent à échapper à leurs poursuivants.

Dès le début de l'après-midi du 25 février, l'attaque russe pro-

voque une large brèche dans le « front » tenu par la division *Charlemagne*. A quelques centaines de mètres de la gare de Bärenwald, la voie ferrée est franchie et dépassée par les chars soviétiques suivis des fantassins.

Les compagnies sont rejetées de part et d'autre de cette brèche et se mélangent dans une effroyable confusion. Les blessés légers sont trainés vers l'arrière et chargés sur des chevaux. Mais il faut abandonner les blessés graves. La retraite tourne à la déroute.

Les gradés essaient de reprendre leurs hommes en main. Mais toutes les unités ont été tellement brassées depuis le matin que les chefs et leurs hommes se trouvent séparés. Des Kampfgruppe improvisés se forment tant bien que mal. Pour se retrouver bientôt brisés et disloqués par une nouvelle attaque soviétique. Car les Russes poursuivent leur avance et cherchent à largement dépasser la voie ferrée Stettin-Konitz avant la tombée de la nuit.

*
**

Le dernier obstacle sera rompu en fin de journée. La 1^{re} et la 3^e compagnies du régiment 58 ont réussi à constituer un barrage antichars à trois cents mètres du passage à niveau, en profitant d'un tournant de la route.

— Les Russes ! Ils arrivent ! *Panzeralarm* !

Les hommes crient. Les officiers se précipitent, Panzerfaust au poing. Mais, cette fois, les engins sont amorcés. L'Obersturmführer Fantin réussit à détruire lui-même le premier char.

— Laissez-moi le second, lui demande l'Unterscharführer Robert qui arrive près de lui.

— Le loupe pas...

Le sous-officier attend que le T 34 se trouve à quelques mètres. Alors, il se démasque, tire et parvient à placer la charge creuse en plein dans la cible... Le char tressaille et s'immobilise. Les munitions explosent et une lourde fumée noire s'échappe de la tourelle.

Profitant du désarroi des Russes, l'Obersturmführer Fantin dirige le repli de ses hommes qui se trouvent mélangés avec ceux de la compagnie de Geromini. L'officier milicien veut donner à son

camarade légionnaire quelques nouvelles des autres unités. Il l'entraîne à l'écart, pour lui parler à voix basse :

— C'est la pagaille. Toutes les compagnies ont volé en éclats. Plus un point d'appui ne résiste. Sais-tu qu'Artus a été tué au début de l'après-midi ?

— Où se trouve de Bourmont ?

— Au village d'Elsenau où Krukenberg a installé le poste de commandement de la division.

— Alors, il faut y aller, décide Fantin.



Repérés par les Russes, les artilleurs du Hauptsturmführer Roy subissent depuis des heures un violent tir de contre-batterie. Et ils n'ont plus de munitions. Arrive enfin l'ordre de décrocher vers le nord, en emmenant les canons.

— Mais avec quoi veut-on que je les traîne ? hurle le vieux baroudeur breton. Je n'ai pas vu un seul tracteur et la moitié de mes canassons sont bousillés par l'artillerie russe.

La nuit tombe vite. Le froid promet d'être terrible. Tous les chemins et tous les ruisseaux sont figés par le gel et la glace. Roy réfléchit rapidement et confie à son fidèle Garrot :

— Il faut essayer d'emmener le maximum d'obusiers. On en aura encore besoin et les Allemands ne sont pas prêts de nous en offrir d'autres...

Pour cette retraite dans la nuit, il faut faire le moins de bruit possible. Roy ordonne de graisser les essieux de ses pièces avec de l'huile de table dénichée dans une ferme. Puis, pour les empêcher de déraiper sur le verglas, il veut entourer d'étoffe les sabots des derniers chevaux qui lui restent.

— Trouve-moi des chiffons, dit-il à Garrot.

— Où ça ?

— Entre dans les maisons. Pique les rideaux ou les dessus de lit. Enfin, démerde-toi. On est pressé !

Déjà le Hauptsturmführer Roy se hisse sur son grand cheval noir et galope de pièce en pièce, pour faire le compte des obusiers qu'il

va réussir à emmener. Les servants tirent à la main les canons jusqu'aux attelages dissimulés dans la forêt.

Les caissons sont vides. Les artilleurs ont tiré tous leurs obus, mais ils ont réussi à stopper pendant quelques heures les unités russes engagées contre la division *Charlemagne* et permis ainsi le repli de nombreux rescapés.



La compagnie de PAK a été très durement éprouvée pendant cette terrible journée. Plusieurs pièces ont été détruites, avec tous leurs servants. Quand vient le moment de battre en retraite, après la percée des chars russes, il n'y a plus de tracteurs pour emmener les canons encore en état de tirer. Tous seront mis hors d'usage.

Les quelques chasseurs de chars survivants du désastre combattent alors comme simples fantassins. Armé d'une mitraillette italienne Beretta, Jacques Perrier fait le coup de feu avec un petit groupe d'isolés. Il a perdu presque tous ses camarades et se croit le seul survivant de sa pièce.

Les Russes attaquent sans cesse. Ils sont des milliers et des milliers. Perrier ne peut s'empêcher de confier à un voisin :

— Dis donc, il y a autant de monde en face qu'au stade de Colombes.

Les Soviétiques hurlent, tirent, courent. Ils se glissent dans tous les replis du terrain, submergent l'un après l'autre les points d'appui encore tenus par les SS français. Rien ne peut les arrêter.

A la tombée de la nuit du 25 février 1945, les derniers rescapés de la division *Charlemagne* reçoivent l'ordre de rompre le combat pour gagner au plus vite Bârenhütte, puis Hammerstein ou Elsenau.

Le Hauptsturmführer de Bourmont reconnaît la supériorité de l'entraînement impitoyable de la Sturmbrigade *Frankreich* : les isolés du 1^{er} bataillon Fernet du régiment 57 et les survivants du 2^e bataillon Obitz sont parvenus à se replier sur Bärenhütte, après avoir tenu, jusqu'à la dernière limite, leurs positions le long de la voie ferrée Stettin-Konitz.

Par contre, son camarade milicien, le Hauptsturmführer Monneuse, vieil homme déjà bien fatigué par les deux campagnes de 14-18 et de 39-40, a perdu le contact avec ses quatre compagnies du 1^{er} bataillon du régiment 58. Il n'a plus aucune liaison avec leurs chefs, Fantin, Geromini, Rigide et Dartan qui, désormais, vont être obligés de se battre pour leur propre compte.

Le bataillon Monneuse a volé en éclats. Mais débarque enfin, en gare de Hammerstein, le bataillon Berret, le 2^e du régiment 58. Et, avec lui, le Sturmbannführer Raybaud et l'état-major régimentaire.

L'ancien capitaine de chasseurs alpins ne décolère pas. Depuis plusieurs jours, il bataille contre les « Zahlmeister » qui s'acharnent à ne laisser monter vers le front que des hommes déséquipés. Pourtant, les magasins de Wildflecken contiennent en abondance du matériel et de l'habillement. Mais les services de l'intendance se sont réfugiés derrière le règlement et la paperasse.

— Ces gardes-mites, confie Raybaud à son adjoint l'Obersturmführer Baudin, ce sont des saboteurs.

— Même pas, mon commandant, répond l'officier qui a servi dans la LVF, ils constituent tout simplement un Etat dans l'Etat. Nous avons découvert en Russie qu'il existait en réalité deux armées allemandes : celle des combattants et celle des fonctionnaires. Autant la première est admirable, autant la seconde est ignoble.

Le chef du régiment 58 soupire encore :

— Ces salauds-là vont me faire regretter ces intendants de l'armée française que j'avais tellement maudits en 40. Savez-vous que beaucoup de nos hommes vont monter en ligne sans même un casque d'acier ?

Les compagnies Walter, Magnet, Wagner et Devefer débarquent du train les unes après les autres. Il n'a pas fallu moins d'une douzaine de convois ferroviaires pour amener la division *Charlemagne* de Wildflecken à Hammerstein. Une corvée décharge les trois uniques voitures de tourisme dont va disposer l'état-major du régiment pour ses liaisons rapides. Le sous-officier chef du service auto ne tarde pas à rendre compte à Raybaud :

— Sturmbannführer, il n'y a qu'un seul moteur qui marche.

Le chef du régiment 58 dresse rapidement un bilan effrayant : le camp où son unité doit être équipée et pourvue d'armement lourd se révèle désespérément vide. Il ne trouve à Hammerstein que des baraques aux portes disjointes et aux carreaux cassés. Raybaud n'a pas un tracteur pour ses quelques pièces de PAK, pas un camion, pas un seul poste de radio.

La section de reconnaissance régimentaire, dotée en principe de motocyclettes et de side-cars, monte en ligne avec des bicyclettes. Quelques rescapés des engagements de la nuit et de la matinée, hâves et épuisés, racontent leur prise de contact avec les Russes :

— Ils déboulent de partout. Personne ne pourra les arrêter.

— Taisez-vous ! ordonne Raybaud, aux hommes qui commencent à répandre des bruits pessimistes.

Mais il n'est pas dupe. Son régiment se trouve jeté dans la bataille sans aucune cohésion. Il a perdu son 1^{er} bataillon, récupéré par de Bourmont pour combler la brèche du régiment 57. Et le 2^e va monter vers le front sans aucun appui.

— C'est tout à fait comme sur la Somme en 40, avoue Raybaud

à Baudin. Nous n'avions déjà pour nous soutenir pas un avion, pas un char, pas un canon.

*
**

Le Brigadeführer Krukenberg demande alors au chef du régiment 58 de détacher une compagnie pour constituer un bouchon, à quatre kilomètres au nord de son dispositif.

— Impossible d'étaler ainsi mon dernier bataillon, objecte le Sturmbannführer Raybaud. Je n'ai aucun moyen de liaison.

— C'est un ordre, précise Krukenberg. Nous n'avons rien pour nous couvrir. Nous sommes seuls face aux Russes qui arrivent de partout.

Raybaud va lui-même donner ses ordres au Hauptscharführer Magnet qui commande la 6^e compagnie. Seuls, les chefs de régiment et de bataillon ont perçu des cartes. Raybaud est obligé d'établir lui-même un croquis d'après la carte d'état-major. Il se garde bien d'assortir ses ordres du moindre commentaire, mais il sait que cette mission de sacrifice ne laisse que peu d'espoir d'échapper à la pression russe, plus implacable d'heure en heure.

Le chef du régiment 58 regarde longuement les hommes de la 6^e compagnie s'éloigner vers le nord. Il pressent qu'il ne les reverra sans doute jamais. Puis il regagne son poste de commandant de Bärenhütte. Les derniers défenseurs de la voie ferrée vont se replier vers lui. Mais comment pourra-t-il constituer une ligne de résistance ?

Les Russes, après avoir bousculé les SS français, entreprennent un vaste mouvement tournant à la fois par le nord et par le sud. Le Sturmbannführer Raybaud ne peut que constater la manœuvre d'encerclement, sans posséder aucun moyen pour l'empêcher.

*
**

Désormais, le Brigadeführer Krukenberg a pris le commandement effectif de la division *Charlemagne*. Il tient à se rendre en première ligne, pour bien montrer qu'il n'est pas seulement un officier d'état-major. Son immense silhouette, enveloppée d'un long manteau de cuir gris, surgit à l'improviste aux avant-postes. Krukenberg

inspecte les positions défensives sans dire un seul mot. Ses yeux pétillent de rage et de colère. Plus qu'aucun autre, il souffre d'avoir à commander une unité totalement dépourvue de matériel lourd. Mais il a reçu la mission de retarder au maximum les Russes sur leur axe de progression et il remplira jusqu'au bout cette mission de sacrifice. Rapidement, il remonte dans sa voiture de liaison et va essayer, avec l'aide de Zimmermann et de Jauss, d'établir le plan-miracle qui puisse colmater les brèches. Mais Krukenberg ne croit plus au miracle...

L'Oberführer Puaud, démis du commandement de la division, ne croit pas, lui non plus, au miracle. Mais, débarrassé d'un fardeau qui pesait trop lourd sur des épaules peu faites finalement pour porter les étoiles de général, il lui reste l'issue dont il a toujours rêvé : se faire tuer au milieu de ses « vieux » légionnaires, comme un petit sous-lieutenant. Il n'a plus rien à faire désormais que de vider les bouteilles que lui passe son officier d'ordonnance Platon, et de parcourir à grands pas toutes les positions tenues par les hommes de la division *Charlemagne*.

— Attention, mon général. Ça tire ferme dans ce coin-là.

Plus rougeaud que jamais, la moustache hérissée, les yeux dans le vague, la casquette en arrière, la capote au col de fourrure déboutonnée, Puaud toise l'importun :

— C'est justement pour cela que j'y vais. Foutez-moi la paix !

Personne ne pourra l'empêcher de chercher la mort en cette tragique journée où le baptême du feu de l'unité qu'il a naguère commandée tourne au désastre.

Mais la mort ne veut pas de Puaud qui se promène sous le feu, avec l'inconscience des héros et des naïfs. Il n'a plus d'ordres à donner. Il est devenu un touriste égaré sur le champ de bataille. Il siffle entre ses dents : « Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin... », se déboutonne et pisse face aux Russes, dans un grand geste de défi.



Le Sturmbannführer Raybaud installe son poste de commandement à Bärenhütte et établit rapidement un plan de défensive,

Il réussit à récupérer la compagnie Rigide, enfin retrouvée, et il amalgame des isolés du 1^{er} bataillon du régiment 58 et du 2^e bataillon du régiment 57.

Raybaud est assez bon officier pour découvrir très vite la situation et la juger désespérée : le front se trouve pratiquement partout. Les Russes attaquent du sud, de l'est, de l'ouest. Bientôt, Bärenhütte sera dépassée, isolée, encerclée.

— Nous allons constituer un point d'appui fermé, décide le chef du régiment 58.

Il organise aussitôt trois Kampfgruppe avec Monneuse, Berret et l'artilleur Roy qui semble surgir de l'enfer avec sa trogne illuminée et ses manières de soudard. Mais tous savent qu'il a sauvé, au cours de cette terrible journée du 25 février, tout ce qui pouvait être sauvé.

— Alors, on remet ça ? demande Roy. Mais je n'ai presque plus de tubes. Et je compte mes derniers obus.

— Vos artilleurs se battront comme fantassins, décide Raybaud. Nous n'avons plus le choix.

*
**

A Bärenhütte, on vit dans l'atmosphère d'une île entourée de tous côtés par le flot montant. Raybaud n'a plus aucune liaison avec Krukenberg. L'adversaire occupe tous les axes routiers. L'ancien capitaine de chasseurs alpins n'a qu'un seul choix : s'accrocher au terrain et ne pas se laisser submerger. Heureusement, les Russes poussent leur offensive vers le nord et dédaignent pour l'instant la route de Bärenhütte à Hammerstein. Quelques bonnes nouvelles arrivent au poste de commandement :

— Nous avons détruit une voiture de liaison et une automitrailleuse russes !

— Nos gars ont réussi à faire des prisonniers !

— Les Popofs n'insistent pas et se contentent de déborder nos positions sans les attaquer de front !

Pourtant le Sturmbannführer Raybaud reste très soucieux. Il lui suffit de regarder la carte pour comprendre que la situation devient d'heure en heure plus dramatique.

Les tireurs russes ne laissent pas une seconde de répit aux SS français qui doivent profiter du moindre repli de terrain pour se camoufler. Frappé de deux balles explosives au bras, l'officier de liaison allemand du régiment 57, un jeune Untersturmführer, est évacué.

L'impression d'isolement s'accroît.



Le village de Bärenhütte se trouve situé hors de l'axe principal de progression des Soviétiques qui ne cherchent pas à l'enlever d'assaut, se contentant de clouer les défenseurs au sol par le feu de leurs armes.

Sans cesse, on entend le bruit des colonnes qui, dans le crépuscule, montent sur Elsenau.

— Qu'est-ce qu'ils vont prendre, les copains ! remarque l'Oberscharführer Walter dont la 5^e compagnie occupe une des positions-clé de la défense.

Les colonnes russes, toutes motorisées, passent à portée des derniers canons d'infanterie de Roy et des pièces de PAK de Gérard, l'ancien responsable des jeunes doriotistes de Saint-Denis. La tentation est trop grande. Les pièces tirent sur les convois soviétiques jusqu'à l'épuisement de toutes les munitions. Faute de tracteurs, on ne pourra pas emmener les canons. Autant qu'ils servent une dernière fois.

— Ce qu'on s'amuse ! jubile Roy.

L'ancien artilleur colonial répète depuis 1940 qu'il se tient à la disposition du premier belligérant qui lui offrira une batterie à commander. Un tel pari l'a conduit jusqu'en Poméranie sous l'uniforme de la Waffen SS. Mais ce n'est qu'une contingence. Rien ne pourrait ternir sa joie de participer à un beau combat. Et ses dernières pièces font mouche à chaque coup dans la colonne de camions, d'autos et de chars qui passent à leur portée, à quelques centaines de mètres à peine.

Vers 20 heures, la nuit tombe et Roy doit s'arrêter de tirer. D'ailleurs, il n'a plus d'obus. Les mains dans les poches, il se dirige

vers un des caissons dont il tire une bouteille, qu'il partage aussitôt avec les hommes de sa section d'état-major.

— Bois, petit, dit-il au jeune Garrot. Tu l'as bien gagné aujourd'hui.

L'officier fracasse la bouteille vide contre la roue du caisson. Et il lance en riant :

— Encore une que les Popofs n'auront pas !

Les artilleurs ont épuisé leurs munitions, mais il reste encore quelques torpilles de mortiers pour les pièces des compagnies lourdes des Obersturmführer Dartan et Devefer. Ils ont soigneusement repéré le carrefour de routes que doivent emprunter les convois russes qui montent sur Elsenau et vident à leur tour toutes les caissettes à munitions. L'horizon s'illumine de lueurs rouges et jaunes. les ténèbres s'embrasent avec des étoiles filantes d'acier et de feu.



Depuis la tombée de la nuit, Bärenhütte se trouve totalement encerclée. Les Russes décident alors d'en finir avec ce « hérisson » ennemi et lancent leur attaque, peu après 22 heures. Elle se trouve repoussée, mais l'étau s'est encore resserré davantage.

Le Sturmbannführer de Vaugelas, chef d'état-major de la division *Charlemagne*, est resté avec son ami Raybaud, et les deux officiers miliciens se trouvent, comme d'habitude, en plein accord pour prendre les décisions qui s'imposent.

— Sans liaison et sans ordre, nous n'avons qu'une chose à faire : percer et rejoindre Hammerstein.

— Ce sera plus difficile que de se sortir de Limoges, il y a six mois, remarque Raybaud.

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps.

Peu avant minuit, la percée est décidée et le mouvement de décrochage commence.

— Heure H : 0 heure, annonce le Sturmbannführer Raybaud aux commandants de compagnie qui ont réussi à venir prendre les ordres à son poste de commandement. Walter, vous allez assurer l'arrière-garde avec votre 5^e compagnie. Essayez de retenir les Russes le plus longtemps possible.

— Comptez sur moi, *Sturmbannführer*, répond Walter, qui ajoute aussitôt : Merci.

Depuis trois mois, il soumet ses hommes à un entraînement féroce pour les rendre capables d'affronter la minute de vérité qui va suivre dans quelques heures.

Puaud qui a assisté à toute la scène sans rien dire se tourne vers son vieil ami Roy et lui annonce :

— Tu sais que je n'ai plus un tracteur. Alors, il faut détruire tes deux obusiers de 150. Tu as fait du bon travail aujourd'hui. Comme au Maroc...

L'ancien chef de la LVF répète encore une fois :

— Comme au Maroc...

Puis Puaud s'enferme dans un silence hébété, tandis que de Vaugelas donne les ordres.

Avant le départ, il faut faire sauter les stocks de munitions et mettre hors d'usage les canons et le matériel lourd. Des *Panzerfaust* sont distribués en hâte, car le grondement des chars ne fait que s'amplifier depuis la tombée de la nuit.

*
**

Pour rejoindre Hammerstein, l'*Oberführer* Puaud et les rescapés de *Bärenhütte* doivent traverser le village de *Geglenfelde*. Une patrouille est envoyée en reconnaissance.

Le hameau semble vide, les maisons désertes. Un ancien de la LVF, isolé de ses camarades, va franchir le seuil d'une habitation quand il entend des pas derrière lui. Un soldat s'avance tranquillement, coiffé d'une chapka, une mitraillette avec un chargeur « *camembert* » à la main. Prenant le SS français pour un de ses camarades, il l'appelle :

— Hé, *Wassili* !

A moitié dissimulé dans l'ombre, l'ancien légionnaire répond aussitôt en russe :

— *Stotakoj* (qu'est-ce que c'est) ?

L'autre s'avance et le patrouilleur lui bondit dessus pour lui arracher sa mitraillette. Stupéfait, le Russe, lui aussi isolé de ses camarades, se laisse désarmer.

A ce moment plusieurs ombres arrivent dans la rue du village. Le SS reconnaît des casques allemands, entend des exclamations en français. Ce sont des hommes de la division *Charlemagne* qui appartiennent à la compagnie de PAK du régiment 57 et patrouillent dans le village de Geglenfelde.

Leur chef, l'Obersturmführer Labuze, commence aussitôt à interroger le Russe pour essayer de savoir dans quelle maison se trouvent ses camarades.

— *Ne znaïou* (je ne sais pas), répond le prisonnier.

Sans un mot, Labuze arme son pistolet et le braque sur la tempe du Russe qui finit par indiquer une ferme isolée, un peu à l'écart du village. Un petit groupe de patrouilleurs, l'arme au poing, escorte le prisonnier qui les emmène d'un air fataliste.

Arrivé à quelques mètres de la ferme, un des hommes de la PAK, armé d'un Panzerfaust, se met en position pour lancer son projectile à l'intérieur. D'autres s'apprêtent à envoyer des grenades à main par la porte et les fenêtres aux carreaux cassés. Mais l'Obersturmführer Labuze les arrête d'un geste. Il se plante devant la ferme et se croyant encore en opération dans le maquis de Savoie ou du Limousin, lance :

— Dehors là-dedans ! Rendez-vous !

Une longue rafale de mitraillette lui répond et il s'écroule, tué sur le coup. Le prisonnier russe est également grièvement blessé par le tir de ses camarades et tombe à terre. Quelques patrouilleurs sont blessés et se retirent en tirillant.

Sous les ordres d'un sous-officier, ils parviennent à regagner Bärenhütte, annonçant la « prise » de Geglenfelde par les Russes.

— Il va falloir les bousculer, annonce Jean de Vaugelas, à l'Oberführer Puaud.

— On verra bien.

L'ancien chef de la LVF semble soudain passer de l'abattement à l'excitation. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre solution que de foncer au plus vite, avant que le rideau de troupes soviétiques ne soit devenu trop épais.



La vitesse est l'ennemie du silence. Les SS français quittent Bärenhütte en faisant un bruit infernal qui fait aussitôt repérer par les Russes leur mouvement de repli. Mais leur imprudence les sert. Le vacarme est tel que les Soviétiques sont persuadés d'avoir affaire à une unité infiniment plus solide et plus nombreuse. Les piétinements, les bruits de bidon et de gamelle, les hennissements, les jurons, les coups de feu isolés forment comme un hâlo sonore autour de la longue colonne qui s'enfonce vers l'ouest. Ils sont environ trois mille hommes à faire route sur Hammerstein, décidés à échapper au piège dont ils viennent de sentir les griffes.

Soudain, la troupe, qui marche en colonne compacte, sans aucun souci de la sûreté, s'immobilise.

- Ça tire devant !
- Merde, on n'avance plus !
- Les Russes sont là !

Les Soviétiques tiennent toujours Geglenfelde et barrent la route aux survivants des combats de Bärenwald.

L'Oberführer Puaud entraîne à l'assaut les hommes de la section de reconnaissance du régiment 58. Les éclaireurs savent que le sort de leurs camarades dépend de leur action. Ils foncent en hurlant. Les Russes sont de plus en plus persuadés d'avoir affaire à une forte unité et se replient de part et d'autre de la route, en laissant le passage libre.

Raybaud et de Vaugelas marchent côte à côte et n'arrivent pas à comprendre comment ils réussissent si facilement à échapper au piège :

— Si jamais les Russes nous attaquaient, nous serions balayés en quelques minutes, constate Raybaud que l'aspect peu ordonné de la colonne inquiète et agace.

— Ne t'en fais pas, lui répond de Vaugelas. C'est autant la pagaille chez eux que chez nous.

Les hommes et les chevaux avancent rapidement, mais le bruit devient effrayant. Les deux officiers comprennent soudain que ce décrochage en fanfare représente peut-être leur meilleure sauvegarde.

Quand la colonne partie de Bärenhütte arrive à Hammerstein, peu avant l'aube du 26 février 1945, la ville se trouve en plein émoi. Depuis la veille, la division *Charlemagne* a reçu l'ordre de se regrouper à Neustettin. Le train automobile et surtout hippomobile est parti depuis sept heures du soir et le camp présente un aspect de désolation. Il faut, sans perdre de temps, continuer la longue marche de retraite.

— Encore vingt bornes à se farcir, constate Jean Castillan, un tireur au lance-grenades appartenant à cette compagnie Walter, qui a protégé jusqu'au bout le repli.

— Et avec les Popofs au cul en prime, ironise son ami Robert Blond, en remontant d'un coup d'épaule sa mitrailleuse, qui lui semble peser de plus en plus lourd depuis le début de cette marche harassante.

*
**

Les compagnies s'étirent sur la route. Avec le jour levant, les survivants de la division *Charlemagne* qui ont réussi à percer vers l'ouest apparaissent avec d'effroyables visages de vaincus. Ils sont fatigués, transis, sales. Ils n'ont rencontré l'ennemi que pour se faire écraser, se battant à un contre dix, sans aucun espoir de résister plus de quelques heures à la vague d'assaut soviétique qui vient de brusquement obliquer pour gagner le nord et la mer Baltique.

Dès leur arrivée en gare de Hammerstein, les hommes de la compagnie d'Honneur qui viennent du stage de sous-officiers de Paderborn sont dirigés vers le front. L'Obersturmführer Weber constitue des sections et des groupes encadrés par des aspirants sous-officiers qui n'ont pas encore reçu leur nomination. Mais peu importe le grade effectif pour le jeune chef allemand. Il sait, d'un coup d'œil, jauger ceux qui seront capables d'entraîner leurs camarades, quand il faudra faire front à l'attaque des chars russes.

Les nouveaux venus ne restent que quelques heures dans les baraques abandonnées du camp de Hammerstein, le temps d'échanger leurs chaussures contre des bottes et de percevoir des Panzerfaust.

Dans la nuit du 24 au 25 février 1945, ils sont dirigés vers le front. Il fait froid et une bruine glaciale précède l'aube incertaine de ce matin d'hiver. Partout des fermes brûlent dans cette campagne poméranienne surprise par l'arrivée brutale des colonnes d'assaut russes. On entend dans le lointain des rafales de mitrailleuses et le grondement des canons et des mortiers. Un flot de réfugiés se hâte sur le chemin aux ornières durcies par le gel. Des soldats et des civils mélangés, sanglants, épuisés. Des SS lettons, très jeunes, sans armes, l'air égaré, refluent en désordre en regardant les SS français avec des yeux vitreux. Soudain, débouche une colonne de blessés du régiment 57 de la division *Charlemagne*.

S'appuyant les uns sur les autres, la capote ouverte sur des pansements sales tachés de sang rouge sombre, ils forment une

pitoyable cohorte aux membres déchiquetés, aux yeux agrandis par l'horreur et la fatigue, aux propos incohérents :

— Qu'est-ce qu'on a pris !

— Les Russes arrivent de tous les côtés.

— Vous allez voir. Ça chie drôlement.

L'Obersturmführer Weber ordonne aux blessés de se taire et pousse ses hommes vers Elsenau. Il consulte sa carte, ordonne de couper à travers champs et arrive au château où se tient l'état-major de la division *Charlemagne*. Le village se trouve encombré de dizaines et de dizaines de SS français plus ou moins débandés. Dans tout ce chaos, la compagnie d'Honneur doit rester une sorte de roc. Weber réunit sa troupe. Tous les stagiaires n'ont pas encore rejoint et sa compagnie ne comporte que quatre-vingts hommes. Il leur adresse un bref discours, que traduit aussitôt un des sous-officiers alsaciens :

— Vos camarades n'ont pas réussi à tenir le choc. Nous allons constituer ici un verrou pour leur permettre de se replier. La compagnie travaillera comme troupe antichars. Rappelez-vous : je ne vous donne qu'un seul choix : la croix de bois ou la croix de fer.

— Sacré Weber, murmure Levast à son ami Tissert. Il ne perd pas l'occasion de nous rappeler ce que nous sommes venus chercher à la SS.

**

Les sections de la compagnie d'Honneur prennent aussitôt position dans quelques trous en avant du village. Pendant que des sentinelles assurent le premier tour de garde, leurs camarades s'installent dans des cantonnements improvisés. Levast loge dans une école abandonnée aux fenêtres sans carreaux par où s'engouffre un froid aigre. Les habitants ont fui Elsenau en toute hâte et des débrouillards ne tardent pas à découvrir dans les maisons abandonnées de véritables trésors.

— Au moins, les gars, on ne va pas manquer de ravito !

Déjà, un cochon de lait mijote dans une marmite et une odeur de haricots se répand dans toutes les salles de classe de l'école. Les patrouilleurs ramènent du riz, du beurre, du chocolat. Levast arrive à traire une vache et brandit triomphalement un seau de

lait. Sur un poêle où brûlent des pupitres et des bancs, il confectionne une pleine bassine de riz au chocolat. Dans les coins de la pièce, des hommes plument des volailles. La compagnie d'Honneur, avant de monter en ligne, vit dans une ambiance de kermesse flamande.

Mais la guerre fait brutalement irruption dans l'école : des infirmiers amènent plusieurs blessés. L'un d'eux est torse nu ; quand il se retourne, Levast aperçoit avec horreur dans son dos un énorme trou d'où s'échappe une mousse verdâtre. Un officier blessé au ventre est installé sur l'estrade, au pied du tableau noir. Il souffre horriblement, crispant les doigts sur le pansement qui n'arrive pas à retenir le sang ignoble qui coule de ses intestins déchirés. Levast a un haut-le-cœur et s'arrête de touiller son riz au chocolat pour aller vomir dans la cour de l'école.

*
**

Quelques minutes plus tard, des avions russes surgissent sous le ciel bas de février et mitraillent le bâtiment. L'Obersturmführer Weber surgit et ordonne :

— *Antreten ! Schnell ! Panzeralarm !*

Deux sections de la compagnie d'Honneur sont déjà au contact et la troisième doit monter en ligne pour les renforcer, car les Russes débouchent sur Elsenau.

Il fait un temps humide et froid. Les champs sont couverts de plaques de neige. Pour se camoufler, les hommes de la compagnie d'Honneur se sont confectionné des chasubles avec des draps de lit trouvés dans les maisons abandonnées d'Elsenau.

Dès la sortie du village, les soldats qui montent en renfort aperçoivent un des derniers canons de PAK de la division, en batterie à droite de la route. Un peu plus loin, la « section des Jeunes » de la compagnie d'Honneur a pris position dans le cimetière du village. La plupart de ces SS français n'ont que seize ou dix-sept ans et brûlent d'un fanatisme qui étonne Weber lui-même.

Un bois, droit devant, bouche l'horizon. Avec ses arbres noirs, touffus, menaçants. Soudain, à moins d'un kilomètre, un T 34

débouche tranquillement. Levast voit la fumée sortir du canon du char russe.

Au même moment, il sent le souffle d'arrivée de l'obus et se trouve jeté à terre, au milieu des éclats et de la terre qui semble s'ouvrir et jaillir comme l'écume d'une vague claquant sur une digue. Levast ouvre les yeux. Il aperçoit d'abord le corps de son camarade Tissert, disloqué et mutilé. Levast a la figure et les mains pleines du sang de son ami. Il retrouvera des fragments de sa cervelle sur son couvre-casque de toile blanche. Par miracle, il est seulement touché à la cheville par un caillou. Mais les pans de sa capote sont criblés d'éclats.

Levast se relève et se dirige en boitant vers un petit bois où son groupe de combat doit se replier et s'établir en défensive. Sur le vert sombre de la forêt, les chasubles blanches des SS sont vite repérées par les Russes qui les prennent violemment à partie.

*
**

La compagnie d'Honneur ne possède que des Panzerfaust, des mitrailleuses légères et des fusils pour arrêter les chars, dont on entend distinctement le grondement qui fait vibrer le sol gelé.

L'Obersturmführer Weber appelle l'élève sous-officier Boulau, qui commande un groupe de combat, et lui donne rapidement ses ordres. Dès qu'il a compris ce qu'on attend de lui, le jeune SS français sourit et part en courant, suivi d'une dizaine de ses camarades. Arrivés à l'orée d'un petit bois il désigne deux arbres, de part et d'autre de la route forestière qui arrive du nord-est.

— Grouillez-vous, les gars ! Les chars russes seront là dans quelques minutes.

Rapidement ses hommes attachent deux Panzerfaust de part et d'autre du chemin et les fixent solidement aux troncs d'arbre, en dirigeant le projectile vers le milieu de la route. Puis une ficelle, tendue à un mètre du sol, réunit les deux détentes. Le piège est prêt. Le premier char russe déclenchera le feu des charges creuses.

En courant, Boulau et ses camarades rejoignent leur section. Les hommes de la compagnie d'Honneur ont creusé des emplacements de combat le long de la route, dans les fossés. La plupart

des combattants sont armés de Panzerfaust et attendent les chars russes pour engager le duel de l'homme solitaire contre le monstre d'acier et de feu.

Les SS français aperçoivent soudain une pièce de PAK qui se met en position à un tournant de la route, prête à les épauler. La compagnie d'Honneur n'a pas de canon, mais l'Obersturmführer Weber a décidé de purement et simplement réquisitionner cette pièce, avec ses servants, à une unité de la Wehrmacht. Ils sont une dizaine d'Allemands, tout étonnés de voir des SS français. Depuis bien longtemps, ils n'ont plus rencontré des hommes encore décidés à se battre sans esprit de recul. Le courage semble contagieux. Les Allemands de la PAK reprennent brusquement confiance. D'ailleurs, l'Obersturmführer Weber ne les laisse pas souffler et leur indique aussitôt leur mission.

Le canon mis en batterie, Weber se dirige vers les hommes de sa compagnie d'Honneur tapis dans le fossé de la route. Il veut vérifier leur champ de tir. Au même moment, le grondement des chars s'accroît. Puis on entend deux explosions : le premier blindé soviétique vient de déclencher le piège.



Aussitôt, les T 34 s'arrêtent et commencent à tirer sur le bois où doivent se dissimuler leurs adversaires. Weber éclate de rire : sa ruse a magnifiquement réussi et les équipages des chars vont, pendant de longues minutes, gaspiller leurs munitions pour arroser un endroit où il n'y a personne.

Déconcertés par le manque total de riposte, les chars reprennent prudemment leur route. Les SS français découvrent quatorze blindés. Tout le paysage semble vibrer sous leur masse. Ils tournent lentement leur tourelle, à la recherche d'adversaires. A vitesse de plus en plus réduite, ils s'avancent, semblant tâter le terrain de leur canon.

Chaque garçon de la compagnie d'Honneur a l'impression qu'il est repéré et se tasse davantage dans son trou, le Panzerfaust au poing, attendant l'ordre de se dresser et de faire feu. Mais Weber veut que les chars arrivent à bonne portée. Plus près. Encore plus

près. Les patins des chenilles arrachent de larges plaques de terre et de glace. La fumée des moteurs forme comme un épais brouillard au ras du sol. L'air sent l'huile chaude et la mort.

— *Feuer !* rugit Weber.

Le canon de PAK aboie avec un son rauque. Le char de tête, touché de plein fouet par l'obus, s'immobilise à l'entrée du village, provoquant un embouteillage.

Aussitôt, les SS français bondissent et commencent à attaquer les chars au Panzerfaust. Frappés à quelques mètres de distance, les T 34 explosent dans des gerbes de feu. Une fumée noire et puante s'élève de la colonne immobilisée.

Les deux derniers chars soviétiques n'ont pas été atteints et commencent à tirer sur le village. Des pans de murs s'écroulent. Des branches d'arbres, coupées net par les éclats, tombent sur la route. Il pleut de l'acier.

Boulau voit soudain un homme qui court sur la route, une grenade à la main. L'homme boite un peu. Impossible de s'y tromper : c'est l'Obersturmführer Weber. L'officier se précipite vers un char russe encore intact, s'agrippe au protège-chenille, se hisse sur la plate-forme et réussit à enfourner une grenade par l'écouille.

Dans le vacarme, on n'entend pas le bruit de l'explosion, mais on distingue une fumée qui s'échappe par toutes les ouvertures du T 34. Il ne reste plus rien de l'équipage, que des lambeaux de chair contre les parois d'acier. Weber saute à terre et claudique jusqu'au fossé où il se couche près de Boulau, de plus en plus stupéfait du calme de son chef.

*
**

Il ne reste plus qu'un seul char russe en face. Hors de portée des Panzerfaust de la compagnie d'Honneur, il tire sur les positions françaises au canon et à la mitrailleuse. Il faut se plaquer dans les trous et dans le fossé. Le canon de PAK ne peut lui non plus atteindre le T 34, qui n'économise pas ses munitions, certain de recevoir bientôt des renforts.

L'Obersturmführer Weber réfléchit rapidement et imagine une manœuvre pour détruire ce dernier char. Mais soudain des hurlements

se font entendre, puis de longues rafales de mitraillette : l'infanterie russe attaque pour soutenir le T 34 qui tire toujours. Ils sont des centaines et des centaines de fantassins russes qui se ruent sur les positions de la compagnie d'Honneur. Les mitrailleuses essaient d'enrayer cette marée humaine. Mais les Soviétiques ont assez de monde pour lancer assaut sur assaut sans se soucier des pertes. Les attaquants sautent par-dessus les cadavres de leurs camarades en brandissant les redoutables mitraillettes à tambour. Un véritable rideau de feu les précède. Déjà, on compte de nombreux morts et blessés à la compagnie d'Honneur qui se trouve rapidement débordée.

L'Obersturmführer Weber juge la situation en un coup d'œil. Seul un repli immédiat peut sauver son unité.

Un petit ravin se trouve légèrement sur la gauche de la position occupée par ses hommes. Wilhelm Weber va pouvoir y abriter les survivants de ce premier engagement. Il donne l'ordre de repli. Il faut traverser la route balayée par le feu des Russes. Des dizaines et des dizaines de fois, les garçons de la compagnie d'Honneur ont répété cette manœuvre à Wildflecken. Parfois, Weber s'amuse à leur lancer des grenades pour les obliger à courir plus vite. Aujourd'hui, ce sont les Russes qui se chargent d'accélérer le mouvement. De longues rafales de mitrailleuses Maxim crépitent sans arrêt. La terre, soulevée par les balles, vole sur la route. Mais il faut passer, courir vers le ravin, chercher un abri provisoire.

Les SS français sont à nouveau repérés par les fantassins russes qui concentrent leur feu sur cette nouvelle position, devenue rapidement aussi intenable que la première.

L'Obersturmführer Weber donne un nouvel ordre de repli. Il veut garder intacte la puissance de son unité pour remplir le plus longtemps possible sa mission : protéger le poste de commandement de la division *Charlemagne*. Son rôle est de détruire le plus de chars possible, en perdant le moins d'hommes possible.

Il faut quitter le ravin. Le grenadier qui court à côté de Boulau s'affaisse soudain. Il a reçu une balle dans chaque genou. Mais les Russes arrivent en hurlant. Le blessé se redresse et se remet à courir. Il va faire plusieurs kilomètres avant de s'écrouler au poste de secours.

Le char soviétique, enfin dégagé par l'assaut des fantassins, a repris sa progression et se dirige vers le canon de PAK à court de munitions. Les servants de la pièce vont être écrasés sans pouvoir se défendre. Weber se précipite avec trois volontaires, armés de Panzerfaust. Le T 34 ne doit pas passer ! Les charges creuses le bloquent en pleine course et l'immobilisent, touché à mort. Déjà, la fumée s'échappe de la tourelle et les munitions explosent, projetant des morceaux d'acier dans toutes les directions.

Les fantassins russes sont trop nombreux. Impossible de leur tenir tête. Après avoir détruit le dernier char, l'Obersturmführer Weber rejoint ses hommes.

Maintenant que le combat s'éloigne un peu, ils se rendent brusquement compte qu'ils sont trempés. La sueur se fige en aiguilles de glace. Ils claquent des dents et tremblent, d'énervement, de fatigue, de froid. Mais leurs yeux brillent étrangement. Ce premier engagement de la compagnie d'Honneur se termine par un succès. Devant leurs anciennes positions, les carcasses des chars achèvent de brûler. Les fantassins russes se méfient et cessent la poursuite. A leur tour, ils s'installent sur de solides positions d'où pourra repartir un nouvel assaut.

L'Obersturmführer Weber dirige sa compagnie vers Elsenau. Le Brigadeführer Krukenberg vient d'installer son état-major au château. Il faut défendre le parc et préparer une ligne de repli pour les SS français qui commencent à refluer du passage à niveau de Bärenwald.

Les rescapés de l'engagement sur la voie ferrée arrivent avec de mauvaises nouvelles au château d'Elsenau. Pour le Brigadeführer Krukenberg, nouveau commandeur de la division *Charlemagne*, la situation n'est pas dramatique. Elle est désespérée. Mieux qu'aucun autre, il sait que, sans armes lourdes, sans appuis, sans réserves, les SS français ne pourront pas tenir. Il ne cache pas son anxiété au Standartenführer Zimmermann :

— Ces garçons vont se faire tuer. Mais ils n'arrêteront pas les Russes. J'ai vu ce matin leurs positions le long de la voie ferrée. Les chars vont les écraser.

— Que faire, Brigadeführer ?

— Avertir le corps d'armée. Aïlez-y vous-même, Zimmermann. Et dites-leur que maintenant nous ne pourrons pas tenir plus de quelques heures.

Krukenberg s'arrête un instant, remonte le col de son long manteau de cuir et ajoute à voix basse :

— Et encore, il faudra un peu de chance. Et surtout beaucoup de courage.

Il retourne à ses cartes et examine les marques de crayon de couleur qui indiquent les dérisoires positions françaises. D'ailleurs, ce qui était encore vrai il y a une heure ne l'est sans doute plus désormais. Le raz de marée des Russes balaye tout. La digue va crever. La digue est crevée. La mer arrive !

Le Standartenführer Zimmermann, dans sa petite Volkswagen de liaison, une des dernières automobiles de la division *Charlemagne*, arrive au poste de commandement du général Hochbaum, au château de Stegers.

Le général semble épuisé et anxieux. Il attrape familièrement Zimmermann par le bras :

— Alors, vont-ils tenir vos Français ?

— Herr Generalmajor, nous n'avons pas d'armes antichars, pas de canons, pas de blindés. Nous avons été jetés dans la bataille au saut du train. Vous nous demandez l'impossible.

— Il faut tenir, Zimmermann. « Impossible » n'est pas un mot français...

L'adjoin de Krukenberg s'emporte et laisse échapper un mouvement d'impatience :

— Mais tout le monde fiche le camp ! Personne n'a vu combattre les SS lettons. Et les Poméraniens de la Wehrmacht eux-mêmes battent en retraite.

— Il faut que les Français tiennent.

— Ils se feront tuer, Herr Generalmajor. Mais ils n'arrêteront pas les Russes. Personne ne peut plus les arrêter.

Epuisé, le général Hochbaum hausse les épaules et dit d'une voix lasse :

— Vous avez raison. Mais il faut essayer d'établir une autre ligne de résistance. Je vous autorise à replier la division *Charlemagne* sur Stegers.

— Je ne suis même pas certain que nos hommes puissent échapper à l'étau soviétique, Herr Generalmajor. Mais je vais avertir aussitôt le Brigadeführer Krukenberg.

— Dites-lui d'installer le poste de commandement de la division française à Flottenstein. J'y serai moi-même avec mon état-major.

Le général Hochbaum indique le point de rassemblement, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Hammerstein. Puis il presse l'officier de liaison :

— Dépêchez-vous de repartir pour Elsenau. Il n'y a pas de temps à perdre.

Le chef du corps d'armée tient à raccompagner lui-même l'adjoint de Krukenberg jusqu'au perron du château. Au moment où les deux officiers arrivent devant la voiture de liaison, ils entendent un bruit de moteur et de chenilles.

— Vous avez encore des chars dans le secteur ? interroge Zimmermann.

Mais le général, sans répondre, le jette d'une poussée dans l'encoignure de la porte : un char soviétique T 34 débouche sur la route à quelques dizaines de mètres. Un coup de canon rageur. La Volkswagen de liaison, touchée par un obus de plein fouet, explose et prend feu aussitôt. Le char a déjà disparu.

Le Standartenführer Zimmermann se précipite vers sa voiture qui n'est plus qu'un tas de ferraille d'où s'échappe une fumée noire. Il se met à hurler en français :

— Mes hardes ! Ce salaud de Russe a foutu en l'air ma cantine et mes hardes !

La compagnie de garde de l'état-major accourt pour porter secours à son chef. Le général Hochbaum, rouge de colère, bouscule ses hommes :

— Dépêchez-vous. Il faut replier l'état-major. Nous partirons à la nuit.

— Je vais avec vous à Flottenstein, annonce Zimmermann. Il ne me servirait à rien de retomber dans le piège d'Elsenau.

A la nuit tombante, le général Hochbaum et ses officiers quittent Stegers. Après la pointe des blindés soviétiques, le paysage semble étrangement vide. Les véhicules soviétiques avancent si vite vers la mer Baltique que les fantassins de l'Armée rouge n'arrivent même plus à les suivre. On entend encore des bruits de fusillade vers le sud. Zimmermann remarque :

— Nous continuons à nous battre dans Elsenau.

Il se demande comment le Brigadeführer Krukenberg arrive encore à tenir ce carrefour routier, avec quelques centaines de combattants épuisés et les rares Panzerfaust que possède la division *Charlemagne*. On distingue des lueurs d'incendie. Ce sont des maisons ou des chars qui brûlent. Les coups de feu s'espacent. Les rafales de

mitrailleuses sont de plus en plus courtes. Zimmermann annonce au général Hochbaum :

— Je crois que nos camarades vont réussir à décrocher avec la nuit.

— Nous allons en faire autant, décide le chef du corps d'armée.

Par petits groupes, le général, ses officiers, ses téléphonistes, ses secrétaires, ses fourriers arrivent à quitter Stegers pour se replier vers le nord-ouest.

Une interminable marche de nuit à travers un pays désert leur permet d'échapper au piège. Parfois, un bruit de moteur les oblige à se jeter dans un fossé rempli d'eau glacée. Cette nuit, les routes de Poméranie appartiennent aux Russes.

Avant l'aube, le général Hochbaum et le Standartenführer Zimmermann arrivent à Flottenstein. Ils s'installent aussitôt dans le château et déplient leurs cartes. Zimmermann commence à se demander s'il reverra un jour Krukenberg.

*
**

Le commandeur de la division *Charlemagne* organise la défense d'Elsenau de la seule manière possible : en « hérisson ». Sous les ordres directs du Brigadeführer Krukenberg, le village devient, autour de son château, une forteresse, entourée de partout par le flot des armées russes déferlant vers le nord et la mer Baltique. Des rescapés des combats de Bärenwald ne cessent d'arriver en désordre, transis et apeurés. Il faut les rassembler, les réarmer, les encourager, les relancer au combat.

Le grenadier Froitat a réussi à ne pas perdre sa compagnie, celle de l'Untersturmführer Colnion, la 8^e du régiment 57. Quand il arrive, au soir du 25 février, à Elsenau, un sous-officier répartit l'armement. Devant lui, un de ses camarades touche une mitrailleuse. Froitat tend la main et reçoit un Panzerfaust. Les deux miliciens protestent un peu :

— On est des spécialistes du mortier. On ne sait pas trop se servir de ces engins.

— Fallait apprendre à Wildflecken, répond le sous-officier d'un air excédé. Les chars russes vont bientôt arriver.

En fin de journée, les SS français qui ont réussi à gagner Elsenau se trouvent tant bien que mal en position défensive.

Les chars russes commencent à sortir lentement de la forêt. Le grenadier Froitat n'a pas reçu d'instruction sur le combat rapproché contre les blindés. Il croit sa dernière heure arrivée et se répète sans arrêt : « Je suis foutu... je suis foutu. »

Les chars avancent un peu. La nuit commence à venir. Le bruit des chenilles s'arrête, puis reprend. Robert Froitat n'arrive pas à le croire : le grondement s'éloigne. Les chars ont fait demi-tour et cherchent un autre passage. Il répète maintenant, comme un automate : « Je suis sauvé... je suis sauvé. » Pas pour longtemps, car un sous-officier se dirige vers lui :

— C'est terminé de ce côté. Venez avec moi. On va essayer de se replier pendant que les copains s'installent dans le cimetière.

*
**

Les survivants des compagnies Millet-Roussin et Colnion, du bataillon Obitz, se sont retranchés pendant la nuit. Camouflés derrière les tombes, ils guettent les Russes qui vont attaquer en force, sans même attendre le lever du jour du 26 février.

Le Brigadeführer Krukenberg, impénétrable, l'air plus rogue que jamais, engoncé dans son long manteau de cuir gris, est venu inspecter les positions creusées en moins d'une heure. Sitôt qu'il a arrêté le moteur de sa petite voiture de liaison, on entend distinctement le bruit des chars russes qui se rapprochent. Bientôt, les premiers blindés ennemis vont déboucher.

Krukenberg s'avance posément entre les tombes. Il n'a jamais semblé aussi funèbre. Soudain un cri retentit :

— *Panzeralarm !*

Le général-inspecteur doit rejoindre son poste de commandement au château. Mais le chauffeur s'énervé et n'arrive pas à faire démarrer le moteur de sa voiture. L'essence du Reich se révèle chaque jour plus mauvais carburant... Krukenberg s'impatiente mais s'efforce de rester impassible, comme si les chars russes ne se trouvaient pas à quelques centaines de mètres. Des SS français se précipitent et poussent la voiture pour la faire démarrer. Le moteur se décide

enfin à partir et le chauffeur réussit un impeccable demi-tour, à moins de deux cents mètres du premier char russe qui arrive sur Elsenau. On distingue, accrochés à la tourelle, les fantassins d'accompagnement, ombres sombres sur le ciel clair de cette aube de février.

Les SS français se dissimulent dans leurs trous, bien protégés par les tombes. Ils commencent à tirer. Mais le char avance toujours, écrasant le sol gelé sous ses chenilles. Les fantassins russes sautent à terre, en pleine marche, et commencent à se déployer. Le char tourne lentement son canon vers l'église d'Elsenau.

L'Oberjunker Millet-Roussin s'empare d'un Panzerfaust et tire précipitamment sans trop se soucier de ce qui se trouve derrière lui. Le grenadier Bourral pousse un cri : il a les cheveux et les sourcils brûlés par la flamme qui s'échappe à l'arrière du tube. Le char avance toujours. Un SS français se précipite et réussit à tirer le char avec une grenade à fusil qui explose en arrivant sur la masse d'acier, vite immobilisée.

André Bourral, en sautant par-dessus le mur du cimetière, se trouve soudain juste devant un second char. Il ne peut l'affronter à mains nues et s'enfuit en courant. Il finit par se retrouver dans un chemin creux, essoufflé, perdu, seul. Le char russe tourne autour du cimetière puis poursuit sa route vers le nord. Il avance prudemment, s'arrêtant à l'abri de chaque pan de mur, tirant un coup de canon avant de reprendre sa progression. Bourral finit par retrouver des Allemands de la Wehrmacht. Un sous-officier possède une boussole. La petite troupe poursuit rapidement sa route pour essayer d'échapper aux fantassins russes. Les fugitifs suivent sur la neige les traces des chars russes qui les ont dépassés et roulent à toute vitesse vers la Baltique.

*
**

Dans le cimetière d'Elsenau s'engage une mêlée confuse. Le Sturmman Marotin, armurier des mortiers de la 8^e compagnie du régiment 57, possède un pistolet-mitrailleur français MAS 38 à crosse de bois qu'il traîne depuis la Milice et auquel il s'est attaché comme à une sorte de fétiche. A genoux derrière une tombe, il aperçoit

soudain une silhouette sombre avec une chapka sur la tête. Il tire une courte rafale, sans même se donner la peine de bien ajuster la cible. Et puis il songe que plusieurs anciens de la LVF continuent à arborer, comme en Russie, une chapka de l'Armée rouge dont ils ont simplement remplacé la faucille et le marteau par l'aigle et la tête de mort. Une autre silhouette. Cette fois, c'est un Russe. Marotin vise posément et lâche une longue rafale. L'homme disparaît derrière une croix. Encore une rafale et le chargeur du pistolet-mitrailleur sera bientôt vide. Et on ne trouve pas de munitions de ce calibre en Poméranie. Alors Marotin s'empare d'un Mauser pour économiser les munitions. Et il continue à tirer.

Autour de lui, se battent encore des SS français des compagnies Colnion et Millet-Roussin, et des garçons de la compagnie d'Honneur que le Brigadeführer Krukenberg a expédiés au plus chaud de la mêlée.

La lutte devient de minute en minute plus acharnée. Soudain, l'Obersturmführer Weber aperçoit, au milieu des hommes de la compagnie d'Honneur en feldgrau, un homme revêtu d'un uniforme couleur moutarde. Il ne porte pas de casque d'acier mais un curieux calot à deux pointes. Un Mauser à la main, il fait tranquillement le coup de feu contre les Russes.

Stupéfait, Weber hurle à Eugène Vaultot, le chef de section le plus proche de lui :

— *Wer ist dieser Mann* (qui est cet homme) ?

— *Ein Kriegsgefangener*, Obersturmführer.

Qu'est-ce qu'un prisonnier de guerre français peut bien faire dans les rangs de la compagnie d'Honneur ? Avec un fusil à la main.

— Il se bat, constate Vaultot. Et très bien, encore.

Ce compatriote travaillait dans une ferme. Plutôt que de fuir avec les paysans, il a profité du passage d'une unité de la division *Charlemagne* pour reprendre du service. Il a trouvé une arme, des cartouches, s'est intégré sans poser de problèmes dans un groupe de combat où on ne refuse certes pas du monde. Il semble mettre un acharnement rageur à défendre cette terre poméranienne où il arrache depuis des mois et des mois les pommes de terre à un sol ingrat, balayé par tous les vents de la Baltique. L'arrivée des Russes lui a rendu soudain ce hameau aussi cher que son village.

Mal rasé, avec son calot à deux pointes, ses bandes molletières ficelées à la diable sur ses gros croquenots, il évoque irrésistiblement un « poilu » de l'autre guerre.

Le prisonnier français bondit de tombe en tombe et tire cartouche sur cartouche, sans trop se soucier d'économiser les munitions qu'il transporte dans une musette de toile jaunâtre, tenue en bandoulière par une ficelle.

Soudain, une balle le cueille, alors qu'il vient de quitter l'abri d'un tertre. Frappé en pleine course, il s'écroule. Quelques soubresauts. Et il meurt rapidement tandis qu'un flot de sang inonde son uniforme kaki.

Weber murmure seulement entre ses dents :

— *Guter soldat.*

Aucun de ses compatriotes de la division *Charlemagne* n'a même songé à lui demander son nom.

*
**

Les Russes attaquent sans cesse. Les SS français doivent reculer pied à pied, refoulés hors du cimetière par des assauts de plus en plus rapides et brutaux.

Des voix s'élèvent des rangs soviétiques, juste derrière le mur où se massent les fantassins à l'étoile rouge. Les hommes de la compagnie d'Honneur de la division *Charlemagne* n'en croient pas leurs oreilles : les Rouges s'adressent à eux en français :

— Rendez-vous, tas de salauds !

Pas l'ombre d'un accent. Des prisonniers français libérés par les Russes doivent se battre dans leurs rangs...

Eugène Vaultot arrive à lancer une grenade à main par-dessus le mur du cimetière et hurle à son tour :

— Venez nous chercher, fumiers !

Séparant les deux troupes qui s'insultent, le corps de l'ancien prisonnier, tué dans les rangs des SS français, git entre les tombes.

*
**

La dernière attaque russe sur Elsenau réussit à désorganiser la défense française et scinde les combattants de la division *Charle-*

magne en petits groupes où se trouvent totalement mélangées les compagnies des deux régiments 57 et 58.

Sans cesse, des armes automatiques soviétiques croisent leurs feux sur les positions tenues par les SS français qui sont débusqués à longues rafales de mitrailleuses. Par groupes entiers, les hommes s'écroulent sur la terre enneigée. Les projectiles frappent encore les morts que déchiquettent les balles explosives. Les Russes avancent en hurlant. Dans la fureur de l'assaut, les blessés sont achevés au couteau ou à la baïonnette.

Le village d'Elsenau se trouve maintenant débordé. Les derniers défenseurs n'arrivent plus à tenir. Un homme se met soudain à hurler, comme frappé de folie.

— Ils attaquent par l'ouest ! Nous sommes cernés. On n'en sortira jamais !

Les fantassins russes poussent des hurlements et progressent au pas de course, certains de leur victoire. Des chars T 34, qui ont déjà dépassé le village pour se ruer sur la Baltique, font demi-tour pour prendre les derniers défenseurs à revers et les écraser. Le bruit des chenilles devient effrayant, rapidement couvert par l'aboiement rauque des canons des blindés.

— Panzerfaust ! Panzerfaust !

Les grenadiers peuvent crier dans leur trou. Il n'y a plus désormais d'armes antichars. Ils doivent affronter les monstres d'acier avec des fusils, des grenades et quelques T. mines.

Il n'y a plus rien à faire, que de se couler dans les fossés et derrière les ruines, pour essayer d'échapper aux chars qui tournent et retournent, faisant s'écrouler les derniers pans de murs.

Les fantassins russes avancent rapidement, nettoyant les trous individuels, où les derniers défenseurs d'Elsenau trouvent une mort sans témoins.

*
**

L'Obersturmführer Weber réussit à récupérer quelques garçons de la compagnie d'Honneur et les pousse sur la route de Flottenstein, où il doit rejoindre le Brigadeführer Krukenberg. Mais tous les SS français rescapés d'Elsenau ne peuvent suivre cet itinéraire de repli.

L'Obersturmführer Fantin, après quatre ans de lutte contre les Russes, a compris, depuis le début de ce combat, qu'il n'avait aucun espoir de tenir au-delà de quelques heures. Le sacrifice de ses hommes ne sert plus à rien : le verrou d'Elsenau vient de sauter dans un grand geyser de fer et de feu.

L'ancien officier de la LVF confie à son adjoint Froidevaux :

— C'est fini. Il faut essayer de sauver les hommes. On va décrocher vers le nord.

Les sous-officiers de la LVF tiennent toujours bien en main les petits groupes de combattants rassemblés instinctivement autour de ceux qui possèdent l'incomparable expérience du front russe. Ils ordonnent de rompre le combat et de se replier dans le sillage des chars russes qui poursuivent leur route, après avoir écrasé les derniers nids de résistance.

Le chef de la 1^{re} compagnie du régiment 58 récupère autour de lui quatre-vingts survivants, totalement épuisés. Ils n'ont plus ni vivres ni munitions. Ils titubent de fatigue et leurs yeux sont brillants de faim et de peur. L'attaque russe les matraque depuis leur arrivée sur le front. Les miliciens semblent marcher comme des fantômes, se raccrochant aux anciens de la LVF qui abandonnent méthodiquement leurs emplacements de combat, avec une sorte de fatalisme désespéré.

— Grouillez-vous ! hurle Fantin.

Le jeune officier veut se glisser entre l'arrière-garde des chars et l'avant-garde de l'infanterie russe. Il sait qu'avec un peu de chance et de courage, il doit être possible de passer à travers les mailles encore mal nouées du filet rouge. Ils s'en sont toujours bien sortis, de Moscou à Bobr. Alors, ce serait trop bête d'y rester à Elsenau...

— Mon lieutenant, il y a encore des copains qui arrivent, constate Grenier qui marche dans les pas de son chef.

— On va se planquer dans la forêt, décide Fantin.

Quelques minutes plus tard, à l'abri des bois, il compte rapidement les isolés qu'il a réussi à agglutiner autour de lui pour cette percée de la dernière chance. Ils sont maintenant cent vingt hommes, stupéfaits d'avoir réussi à passer à travers les unités russes lancées dans leur course vers la mer. Fantin ne perd pas de temps en

commentaires et forme aussitôt trois sections de combat qu'il confie à un Oberscharführer et à deux jeunes Oberjunktens.

— Maintenant, dit-il, il faut retrouver ce qui reste de la division.

L'ancien officier de la LVF pense en lui-même qu'il ne doit pas en rester tellement lourd après la terrible mêlée d'Elsenau. Il essaie de progresser vers l'ouest pour rejoindre Hammerstein, mais ses patrouilles se heurtent aussitôt aux fantassins russes qui se répandent par milliers sur la campagne et occupent les carrefours, les chemins, les lisières des bois.

— On ne passera pas, mon lieutenant.

— Tais-toi, Froidevaux. Si on ne peut pas percer vers l'ouest, on va rejoindre l'est. Il y aura sûrement une poche le long de la côte et nous serons évacués par mer.

L'Obersturmführer Fantin est de ces combattants que les pires circonstances ne désarment jamais. Une seule chose le tourmente : le manque de munitions. Il confie les mitrailleuses à des anciens de la LVF et leur recommande de ne tirer que de courtes rafales. D'ailleurs, la compagnie qu'il vient d'arracher à l'enfer d'Elsenau ne doit pas rechercher le combat. Fantin n'espère qu'une seule issue à cette bataille si mal engagée : ramener le plus possible de ses hommes vivants.

*
**

Talonnés par de nouvelles colonnes de chars russes, traqués par les fantassins soviétiques et les partisans polonais, se dissimulant au creux des forêts, marchant la nuit et se cachant le jour, les survivants d'Elsenau, conduits par l'Obersturmführer Fantin, réussissent à progresser vers l'est, en direction du corridor de Dantzig. Soudain, ils se trouvent nez à nez avec des ombres enveloppées dans des toiles de tente et qui surgissent brusquement d'un couvert.

— Qui vive ?

— France !

Ce sont des rescapés du bataillon Obitz. La plupart appartiennent à la 6^e et à la 7^e compagnie du régiment 57.

Fantin consulte le croquis qui lui sert de carte, se repère rapi-

dement avec sa boussole et désigne l'horizon sombre que déchirent des lueurs fugitives.

— On va essayer de gagner Stolp.

*
**

Quelques jours plus tard, les survivants d'Elsenau rejoindront à Gotenhafen, au nord-ouest de Dantzig, les artilleurs de la division *Charlemagne* qui viennent, par un des derniers trains, d'arriver dans le Corridor. Ils n'ont pas de canons. Mais leur chef, le Hauptsturmführer Martin, leur annonce :

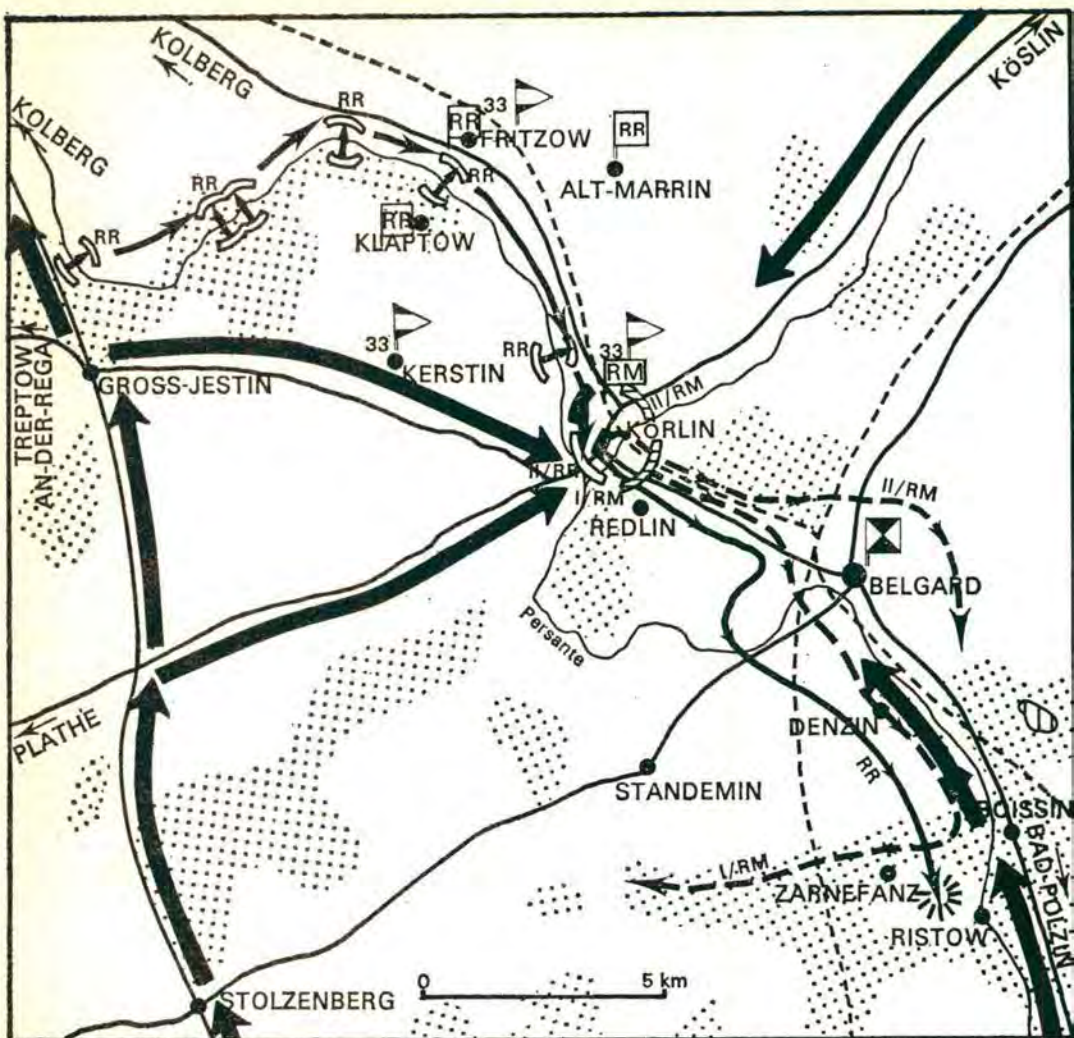
— Vous serez fantassins. Vous êtes venus pour vous battre. Je ne veux pas vous priver de cette aventure.

Avec les hommes conduits par Obitz et Fantin, ils constituent rapidement un bataillon de marche. Les compagnies gagnent des cantonnements provisoires à Gotenhafen, entre une falaise et un champ d'aviation.

— Eh bien, ricane André Bourral, le moment semble venu de mourir pour Dantzig... ¹

1. L'aventure du bataillon de marche de la division *Charlemagne* à Gotenhafen, lors des combats pour la poche de Dantzig du 20 mars au 1^{er} avril 1945, sera évoquée dans le troisième volume consacré aux SS français.

QUATRIÈME PARTIE



Combats de Körlin (3-7 mars 1945)

Légende

- bois
- avances soviétiques
- voies ferrées
- routes
- régiment de marche (RM)
- régiment de réserve (RR)
- villages
- rivières
- anéantissement du régiment de réserve
- P.C. du « Korpsgruppe » du général von Tettau, auquel est rattachée la division « Charlemagne » (Belgard)
- 33 E.M. de la division « Charlemagne » (à Kerstin, Körlin puis Fritzw)
- E.M. des régiments de marche et de réserve
- I/RM, II/RM, II/RR bataillons des deux régiments précédents
- emplacement des bataillons et régiments, et leurs voies de repli
- régiment de marche de Greifenberg

Note - Le régiment de réserve (RR) a d'abord occupé des positions sur la rive gauche de la Persante, ensuite sur la rive droite, aux points de franchissement éventuels, de Gross-Jestin à Körlin.

Dans le château de Flottenstein, nouveau poste de commandement du corps d'armée dont dépend la division *Charlemagne*, le Standartenführer Zimmermann, épuisé de fatigue, s'est assoupi sur une chaise et sommeille, la tête posée entre ses bras croisés, le nez sur la carte d'état-major étalée devant lui. En Poméranie, la situation, au 26 février 1945, tourne au désastre... Soudain, une voix tonitruante et familière le fait sursauter :

— Zimmermann !

L'adjoint de Krukenberg se relève d'un bond, claque les talons, salue le bras tendu :

— *Zu Befehl*, Brigadeführer !

Le commandeur de la division *Charlemagne* le regarde de ses petits yeux sombres et vifs. Il n'a pas dormi de la nuit, mais semble parfaitement dispos, engoncé dans son manteau de cuir comme dans une armure d'acier, la casquette à tête de mort dissimulant à demi le regard, la taille serrée par le ceinturon alourdi de l'étui du pistolet d'ordonnance. Krukenberg évoque quelque vieux dieu de la guerre brusquement surgi des forêts.

— J'ai réussi à quitter Elsenau. Rude affaire.

Le Standartenführer Zimmermann ne demande même pas si les SS français se sont bien battus. Il sait que des centaines et des centaines de soldats se sont fait tuer sur place, dès les premières heures de l'engagement des compagnies de la division en Poméranie. Il interroge son chef :

— Quels sont les ordres ?

— La division *Charlemagne* doit d'abord gagner Neustettin, où je veux rassembler les survivants et mettre un peu d'ordre dans cette pagaille. Vous devinez ce qu'il en est.

Zimmermann ne peut s'empêcher de sourire. Il connaît la minutie tatillonne de son chef et imagine la stupeur de Krukenberg devant cette troupe obligée de brusquement s'improviser en verrou pour essayer de barrer le chemin de la Baltique. « Indisciplinés mais courageux », disait naguère le général Heinrici des légionnaires de la LVF. Leurs cadets de la division *Charlemagne* semblent avoir gardé toutes les traditions. Krukenberg précise :

— Les gars de Weber ont été très bien.

Et puis il ajoute aussitôt :

— Les autres aussi. Mais ils manquaient de chefs ayant une véritable expérience.

Zimmermann pense que les SS français manquaient surtout d'armes lourdes. Mais il se contente de demander :

— Est-ce que je vous accompagne à Neustettin, Brigadeführer ?

— Non, Zimmermann. J'ai une autre mission pour vous. Vous allez prendre votre voiture...

— Elle a brûlé, Brigadeführer.

— Alors, vous en prendrez une autre. Débrouillez-vous... Mon officier d'ordonnance, l'Untersturmführer Patzak, ira avec vous. Ordre de gagner le dépôt de Greifenberg. Vous organiserez vous-même le départ d'un bataillon de marche. La division aura besoin de ce renfort.

Krukenberg sait qu'un demi-millier d'hommes attendent avec impatience le moment de rejoindre leurs camarades engagés en Poméranie. De la région de l'Oder, ils n'auront qu'une centaine de kilomètres à parcourir pour gagner ce front qui s'avance désormais vers eux à une vitesse terrifiante.

Zimmermann et Patzak quittent aussitôt Flottenstein. Ils traversent le parc du château où se rassemblent de petits groupes de SS français, échappés avec Krukenberg de l'enfer d'Elsenau.

*
**

Terriblement éprouvée par les combats dans le cimetière, la compagnie d'Honneur a perdu la moitié de ses effectifs et la section des jeunes se trouve réduite à quelques gamins de seize ou dix-sept ans qui racontent avec une voix blanche la mort de leurs camarades écrasés par les chars.

L'Obersturmführer Weber est parvenu à rameuter les survivants et à les conduire vers le village de Flottenstein. Passé la fureur du combat, ils ont vite oublié la peur pour retrouver le froid. Trempés, transis, glacés, ils ont réussi à dormir quelques heures dans une grange où la paille grouillait de vermine. Les traits tirés, la barbe sale, le visage noirci par la poudre et la crasse, certains avec des pansements improvisés que tache un sang brunâtre, ils se comptent.

L'Obersturmführer Weber va de l'un à l'autre. Quand il enlève sa casquette, on voit sa cicatrice luire sous le ciel gris et bas de cette fin de février. Il boite de plus en plus bas, mais s'efforce de dissimuler les séquelles de sa vieille blessure en adoptant une étrange démarche, un peu bondissante, d'une souplesse féline. Soudain, après le baptême du feu, il se fait cordial. On traduit ses paroles.

— Ne vous en faites pas pour vos camarades. Beaucoup reviendront. Il y a un peu de pagaille...

A Flottenstein, les SS français se trouvent mélangés avec des soldats de la Wehrmacht et avec des volontaires étrangers, surtout des Baltes, ahuris et épuisés. Weber conseille à ses hommes :

— N'écoutez pas ce que racontent ces fuyards. Débrouillez-vous plutôt pour trouver à bouffer.

Ce n'est pas un conseil qu'il faut répéter deux fois aux Français. Ils partent aussitôt en exploration et ne tardent pas à dénicher des provisions. Ils reviennent vers leur chef en brandissant des bœufs de confits d'oie et des pots de confiture de groseille.

Le grenadier Levast s'est emparé de deux récipients et prend des mines de gastronome. Il claque la langue et plonge un pilon de volaille dans la marmelade synthétique.

Quelques isolés rejoignent dans la journée leurs camarades de la compagnie d'Honneur. Le festin continue. Levast a trouvé du riz, du chocolat et même des vaches qui donnent du lait frais.

Le son des canons se rapproche de plus en plus. On entend des bruits de moteur, de plus en plus distincts. L'Obersturmführer Weber

semble étrangement calme. Il revient de prendre les ordres auprès du Brigadeführer Krukenberg et réunit ses garçons :

— La division va être regroupée sur Neustettin. Nous, on va aller faire un petit voyage.

— Où ça, Obersturmführer ?

— Au bord de la mer. A Kolberg. On décroche dans la soirée. Direction le nord-ouest.

La compagnie d'Honneur boucle ses maigres bagages et s'enfonce dans la nuit. A l'aube, elle traverse un village. A ce carrefour de routes, les réfugiés arrivent des quatre côtés à la fois. Et tous répètent, les yeux fous :

— Les Russes arrivent ! Ils sont derrière nous.

Wilhelm Weber cligne des yeux sans répondre. Il consulte sa carte, rejette sa casquette en arrière pour caresser sa plaque d'acier d'une main distraite, et donne ses ordres :

— On continue. Rien de changé. Direction Kolberg et la mer.

Des coups de feu. Des bruits de moteur. Cette fois, les Russes arrivent. Tout de suite, les chars débouchent, renversant les charrettes des réfugiés. Weber rugit :

— Ils arrivent du sud-est ! La route de la mer est encore libre !

Deux Sturmgeschütz prennent position de part et d'autre de la route et commencent à engager un duel avec les T 34 soviétiques qui abandonnent la poursuite, stoppés pour quelques minutes.

*
**

Les garçons de la compagnie d'Honneur échappent au piège et continuent leur chemin. En passant devant une ferme, Levast aperçoit soudain deux silhouettes qui s'engouffrent dans une grange. Il a remarqué leur tenue étrange, moitié civile et moitié militaire.

— Des partisans ? demande un de ses hommes.

— Je ne sais pas. Viens avec moi. Et dis à deux copains de nous rejoindre.

Les quatre SS français approvisionnent leurs armes et entrent dans la grange. Ils découvrent rapidement deux hommes qui essayent de se cacher derrière des bottes de paille.

— *Kamerad ! Franzose ! Nix Partisan !*

— *Franzose ?* interroge Levast. *Kriegsgefangener ? Zivilist ? Oder Soldat ?*

— Soldat, dit l'un d'eux. Divison *Charlemagne*.

— Divison *Charlemagne* ! éclate Levast. Eh bien, tu n'as pas de pot, mon gars. Parce que j'en suis aussi. Qu'est-ce que vous foutez tous les deux à moitié en civil ?

— C'est-à-dire... bredouille le second Français.

— Pas de baratin. J'ai compris. Vous étiez en train de changer de nippes pour vous tailler. Déserteurs ! Salauds !

D'un revers de main, Levast envoie un des Français rouler dans la paille. Ses trois camarades de la compagnie d'Honneur se précipitent et bourrent les deux déserteurs de coups de pieds et de coups de crosses. Les visages tuméfiés saignent, les lèvres éclatent sous les coups, les hommes vacillent en gémissant.

— Nous les déserteurs, on les flingue, annonce Levast. Ou on les pend.

Les deux hommes claquent des dents. Ils n'arrivent pas à croire au malheur qui s'abat sur eux.

— Non, mais déconnez pas, les gars ! On est Français comme vous.

Levast leur lance à la figure, avec un nouveau coup de poing :

— Des Français, vous ? Des salauds, oui. Vous déshonorez votre écusson tricolore. On va vous buter !

Et puis soudain, il décide de n'en rien dire à Weber et de donner leur chance aux deux pauvres types :

— Venez avec nous. Vous allez vous battre. Essayez de vous faire tuer convenablement.

*
**

Les quatre garçons de la compagnie d'Honneur et les deux déserteurs reprennent la route du nord. Pas longtemps. Un cri jaillit :

— *Panzeralarm !*

Les chars russes déboulent. Ils avancent en une longue colonne sur la route boueuse, écrasant tout sous leurs chenilles. Des chevaux blessés perdent leurs tripes en hennissant. Des civils sont rejetés,

pantelants, dans les fossés. Les SS français entendent des cris horribles. Les chars poursuivent leur route, dans le halètement régulier des moteurs.

L'Obersturmführer Weber ordonne à ses hommes de se jeter dans les fossés puis d'avancer à travers champs, pour continuer leur progression parallèlement à la route. Aucune infanterie n'accompagne les chars russes, dont les équipages ne se soucient pas de ces quelques silhouettes misérables qui se traînent par les champs enneigés, à plusieurs centaines de mètres de la chaussée.

De grands marécages s'étendent entre les champs et les bois.

Parfois la surface plus claire d'un étang reflète le ciel gris. Les chars russes, peu soucieux de s'enliser, restent collés à la route, se contentant parfois de tirer de brèves rafales de mitrailleuses sur les SS en retraite.

L'Obersturmführer Weber presse ses hommes :

— *Vorwärts ! Schnell ! Marsch, marsch !*

Il faut arracher les bottes à la boue gluante et glacée. Les hommes de la compagnie d'Honneur titubent de fatigue. Mais les dents serrées, ils continuent à avancer. Enfin, ils arrivent à un village. Une gare. Le chef de station, avec son uniforme bleu-marine et sa casquette, semble ignorer que les routes grouillent de chars russes. Son seul souci semble être de respecter l'horaire des chemins de fer. Il explique à Weber :

— C'est le dernier train.

— Et après ?

— Je crois qu'on doit faire sauter la gare.

— Vers où se dirige ce convoi ?

— Sur Kolberg...

Quelques minutes plus tard, les hommes de la compagnie d'Honneur embarquent dans un wagon à bestiaux. Ils sont maintenant une quarantaine, car, depuis Flottenstein, des isolés ont réussi à rejoindre le légendaire Obersturmführer Weber. La locomotive s'ébranle lentement dans un panache de fumée. Bientôt le convoi longe la côte de la mer Baltique. Les SS français se pressent à la portière pour découvrir ce paysage insolite où des mouettes lancent des cris sinistres sous un ciel bas.

Les deux déserteurs ont été purement et simplement incorporés à

la compagnie. Ils échangent à nouveau la veste civile contre une vareuse d'uniforme. Levast les prévient :

— Et ne jouez plus aux cons !

Le soir même, les garçons de la compagnie d'Honneur couchent sur les banquettes recouvertes de velours rouge d'un casino d'officiers. A la veille de soutenir un siège, le port de Kolberg connaît une activité fiévreuse. La vieille cité hanséatique va mourir. Mais l'ordre teuton règne encore, triste et rigide. Les soldats des services continuent à distribuer le ravitaillement et le matériel, comme s'ils se trouvaient à des centaines de kilomètres du front. L'Obersturmführer Weber fait recompléter les équipements de ses hommes et leur annonce :

— Le voyage continue. Nous partons maintenant pour Greifenberg chercher du matériel. Puis, dès demain, nous remonterons vers le front avec des Panzerfaust et des T. Minen.

Une lueur malicieuse s'allume dans le regard de Wilhelm Weber. Il a l'intention de récupérer au dépôt de la division *Charlemagne* un canon de 105 qui fera une excellente pièce de PAK pour les combats qui vont continuer en Poméranie. Il lui faudrait un tracteur. Mieux encore un camion. Il pourrait ainsi transformer ce qui reste de la compagnie d'Honneur en une unité motorisée. La seule de la division...

Les SS français du Kampfgruppe Weber quittent Kolberg en chantant à tue-tête le *SS marschiert...*

*Ein Schütze steht am Wolga strand
Und leise summt er mit*¹ :

— Eh bien, elle est loin la Volga, constate Levast en regardant disparaître la ligne grisâtre de la mer Baltique.

Mais ses camarades s'imaginent avoir remporté une grande victoire contre les chars russes dans le cimetière d'Elsenau. Ils se souviennent de ce que leur a dit Weber. A la compagnie d'Honneur il n'y a qu'un choix : la croix de bois ou la croix de fer. Déjà, ils

1. Sur la rive de la Volga,
Une sentinelle fredonne à mi-voix.

s'imaginent avec le ruban noir-blanc-rouge des héros du front et lancent comme un défi :

*Wo wir sind, da ist immer vorne
Und der Teufel der lacht noch dazu :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
Wir Kämpfen für Freiheit,
Wir Kämpfen für Hitler²...*

2. Où nous sommes, c'est toujours en avant
Et c'est là que le diable rit encore
Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !
Nous combattons pour la liberté,
Nous combattons pour Hitler...

Le 26 février 1945, à 3 heures du matin, la plupart des rescapés de la division *Charlemagne* qui ont réussi à échapper au piège de Bârenhütte quittent Hammerstein. Il ne reste dans la bourgade qu'un Kampfgruppe aux ordres du Sturmbannführer Katzian, vieil officier autrichien au nez en bec d'aigle et au visage raviné.

Etrange unité de combat qui regroupe le personnel de la compagnie d'état-major de la division.

Armés à la hâte, les « scribouillards » montent en ligne pendant la nuit du repli, pour protéger le flanc de la retraite et empêcher les infiltrations russes.

Trois sections d'une quarantaine d'hommes sont formées très rapidement. La première comporte le personnel allemand de l'Inspection. La seconde rassemble les tailleurs, les plantons, les secrétaires, les fourriers, les interprètes et les estafettes de la compagnie d'état-major. La troisième regroupe les conducteurs de la colonne automobile, avec l'Obersturmführer Darrigand.

On distribue des Panzerfaust en toute hâte et les sections de protection, après une marche d'une dizaine de kilomètres dans la nuit, gagnent un bosquet d'arbres à l'orée de la forêt de Hammerstein.

Le Sturmbannführer Katzian, un pistolet-mitrailleur pendu autour du cou, inspecte lui-même les petits postes de guet qui protègent le mouvement de la division. A l'aube du 26 février, il donne enfin l'ordre de repli.

Le camp de Hammerstein est désert. Partout dans les allées, des équipements, des sacs, des munitions, des obus de PAK témoignent du désordre qui a présidé à un départ précipité. Le Rottenführer Soulet, interprète à l'état-major, qui vient de passer la nuit dans un poste de veille, aperçoit même, éparées sur le sol d'une baraque, les archives des services du personnel de la division *Charlemagne*. Les dossiers des volontaires SS français attendent l'arrivée des Russes, mélangés à des torpilles de mortier, des machines à écrire, des paquets de pansements.

Atmosphère de déroute. La pluie tombe. Coupé du restant de sa compagnie, Soulet reprend son chemin. Il veut rejoindre le *Versprengtensammelstelle*, le centre de rassemblement des isolés de Neustettin.

Une cohue encombre la route. Tout le monde se hâte vers l'ouest, soldats de la Wehrmacht et vieillards du Volkssturm, gamins de la Hitler-Jugend, infirmières de la Rotkreuz, pompiers, chemins, responsables du parti...

Civils et soldats se dirigent vers Neustettin, canalisés par des barrages de Feldgendarmes, qui s'efforcent d'opérer un tri dans cette foule où se mêlent les écussons tricolores des Français et les écussons rouge et blanc des Lettons.

La pluie redouble. Le froid pique les visages de ses mille aiguilles de glace.

*
**

Jean Grenier, de la 1^{re} compagnie du régiment 58, a perdu ses camarades au cours de la bataille pour Elsenau sans pouvoir les rejoindre au moment où ils ont fait retraite vers le nord-est, sous le commandement de l'Obersturmführer Fantin. Le jeune LVF a retrouvé des compatriotes du Périgord et il décide de rester avec eux. Ce sont des hommes de la compagnie de transmissions divisionnaire qui ne possèdent aucune arme lourde pour arrêter les chars russes. Ils ont réussi à garder à peu près leur cohésion dans tout ce désordre sanglant et restent à une grosse centaine, groupés autour de leur chef, l'Obersturmführer Dupuytrain, un officier milicien. Après avoir abandonné les appareils téléphoniques et les

rouleaux de câble à Elsenau, ils font retraite pour échapper à l'avance russe. Beaucoup n'ont même pas de fusil.

Leur colonne se trouve arrêtée par un officier allemand de la division *Charlemagne*, qui a réussi à s'embarquer à bord d'une des dernières voitures de liaison. Il entreprend de les haranguer dans un français guttural :

— Vous vous êtes bien battus. Continuez...

L'Obersturmführer Dupuytrain doit déployer sa compagnie de transmissions sur le flanc d'une colline, pour établir une sorte de barrage contre les Russes qui ne vont pas tarder à déferler, depuis Bärenhütte et Elsenau.

L'officier allemand remonte dans sa voiture au moment même où arrivent les premiers chars soviétiques. Les hommes des transmissions n'ont rien pour les arrêter et tiraillent au fusil et à la mitrailleuse contre les blindages. Les chars russes progressent par petites étapes, sans même se soucier des SS français qui tirent sur eux quelques rafales inutiles, avant de s'enfuir à travers champs et de reprendre la route vers l'ouest.

Les hommes des transmissions arrivent dans Hammerstein en même temps que les blindés soviétiques qui commencent à tourner dans les rues de la bourgade en reniflant de leur canon le moindre pan de mur. Tout un groupe de téléphonistes se trouve soudain coincé dans une impasse par un des T 34. L'équipage russe a vu ces soldats en uniforme feldgrau, qui ne possèdent aucune arme antichar et s'efforcent de trouver un abri. Trop tard ! Le char avance, inexorablement, sans même tirer une rafale de ses mitrailleuses de bord. Il suffit d'écraser les soldats sous les chenilles, de les projeter contre les murailles de briques, d'aller et venir sur leurs corps jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'une bouillie sanglante.

Grenier a réussi à s'enfuir de Hammerstein. Avec une quinzaine de camarades de la compagnie des transmissions, il se retrouve, à la nuit tombée, sur une route déserte. Il pleut. Une pluie froide, glacée. Les SS français sont trempés. Ils marchent au hasard. Vers l'ouest. Sans cesse, des camions les dépassent, les éclaboussant d'une fange ignoble. Ils essaient de s'accrocher au marche-pied ou aux ridelles. Parfois, l'un d'eux réussit à se hisser dans un véhicule qui

poursuit sa route en cahotant, surchargé d'hommes et de matériel. Allemands, Français et Lettons se trouvent confondus. Grenier voit un camion qui le dépasse. Il tente de grimper, ne peut y parvenir, retombe et roule dans la boue. Ses camarades ont réussi à monter. Le jeune LVF reste seul dans la nuit. Il marche. Trois quarts d'heure qui lui semblent des siècles. Une montée. En haut, dans la lumière grise du crépuscule, il distingue deux ombres. Amis ? Ennemis ?

— Grenier ! Eh, Grenier !

Il reconnaît tout de suite, comme un rayon de soleil, l'accent du Périgord. Les camarades s'expliquent :

— On a réussi à monter dans le camion. Quand on a vu que tu n'étais pas avec nous, on est descendu pour t'attendre.

Grenier est si ému qu'il ne songe même pas à les remercier. Il murmure seulement :

— Il faut faire vite, les gars. Les Russes ne doivent pas être loin.

Toute la nuit semble bruisante du grondement des chars. Des fermes isolées brûlent dans la campagne. Grenier possède assez l'expérience du front russe pour savoir que les patrouilles soviétiques commencent à investir le pays, occupant le terrain dans le sillage des chars.

Les trois SS français reprennent la route. Ils ont entendu dire à Hammerstein que la division *Charlemagne* devait se reconstituer à Neustettin. La pluie semble encore plus drue et plus froide.

*
**

Le Sturmman Marotin ne saura jamais comment il s'est retrouvé sur la route d'Elsenu à Hammerstein. La bataille dans le cimetière lui a paru une sorte de cauchemar éveillé. Il se demande même maintenant s'il n'a pas rêvé cette ivresse sanglante. Il répète à un camarade de rencontre :

— On criait, on tirait, on jurait. Tu ne peux pas imaginer le bordel ! On s'est peut-être même massacré entre nous. On ne voyait pas grand-chose. Partout des morts et des blessés, des Russes et des Français. Une pagaille sanglante.

Au petit jour, Marotin retrouve, par hasard, l'Unterscharführer Terol, son chef de section de la 8^e compagnie du régiment 57.

— T'es pas mort, toi ? demande seulement le sous-officier.

La compagnie lourde ne possède plus ses mortiers, disparus dans le grand désordre de la retraite. L'Untersturmführer Colnion, séparé de ses hommes, a dû se replier vers le nord-est. Le destin l'attend à Stolp, où il sera tué par une bombe d'avion, après avoir été à dix-huit ans le plus jeune commandant de compagnie de la division *Charlemagne*.

Marotin et Terol se trouvent parmi les derniers. Le chef de section souffre d'un abcès à la gorge et il avance comme un fantôme, entraînant avec lui un petit groupe d'isolés qu'il guide sur la route de l'ouest. Il répète parfois, d'une voix basse et sourde :

— Courage, les gars. A Neustettin on va être nourri, équipé, réarmé.

Emile Marotin rêve de trouver un lit, de fumer une cigarette, de prendre une douche chaude. Le bonheur, quoi. Soudain, des rafales de mitrailleuses Maxim les jettent par terre.

— Merde, les Russes !

— On s'en sortira pas, hurle un homme.

— Ta gueule ! lance Terol.

Le petit groupe poursuit sa marche vers Neustettin. Des isolés s'agglomèrent, puis disparaissent. Brusquement, Marotin se trouve seul. Tous les servants de mortiers qui étaient avec lui ont disparu, comme absorbés par le brouillard et la pluie. Le milicien savoyard ne se pose pas de questions et reprend sa marche. Parfois, un camion le dépasse et l'éclabousse. Le froid pince dur, la pluie cingle. Marotin remonte le col de sa capote en frissonnant. Il a toujours, en travers de la poitrine, sa mitraillette 7/65 de l'armée française. Mais, dans sa poche, il ne possède plus qu'un seul chargeur.

Parfois, il tend l'oreille pour essayer d'entendre, à travers les plaintes du vent, le grondement sourd des chars russes.

Le 26 février 1945, vers midi, la plupart des rescapés de la division *Charlemagne* ont réussi à atteindre Neustettin.

La ville de seize mille habitants semble éclater sous l'afflux des convois de réfugiés et de soldats. Pourtant jamais les SS français n'ont vu un tel calme, un tel ordre. Personne ne pourrait croire que les Russes ne sont plus qu'à une quinzaine de kilomètres.

L'Oberführer Puaud demande d'un ton sec :

— Aucune nouvelle de Krukenberg ?

— Aucune, mon général.

— Tant pis, lance l'ancien chef de la LVF sur un ton qui ressemble plutôt à un « tant mieux »...

Depuis qu'il a été « débarqué » par le général-inspecteur, Puaud ne parle plus du Brigadeführer qu'avec une moue de mépris. Une lueur haineuse s'allume dans ses yeux. Et il en veut d'autant plus à Krukenberg qu'il sait fort bien, au fond de lui-même, que l'Allemand est infiniment plus capable de conduire au feu la division *Charlemagne* que n'importe quel officier français, à commencer par lui-même. Pourtant, Puaud ne décolère pas. Il demande d'un ton rogue à son chef d'état-major de Vaugelas :

— Essayez un peu de compter les bonshommes qui nous restent après tout ce bordel.

Les SS français sont regroupés tant bien que mal dans une caserne de Neustettin où ils se sont écroulés, ivres de fatigue et de sommeil. Les gradés s'efforcent de reconstituer leurs sections

et leurs compagnies, et récupèrent les isolés à grands coups de gueule.

Dans la journée, le Sturmbannführer de Vaugelas commence à y voir un peu plus clair et il peut annoncer à Puaud :

— Sur les quatre mille cinq cents hommes qui ont quitté Wildflecken avec les premiers convois de la division, nous avons réussi à en récupérer environ trois mille à Neustettin.

— Quinze cents types au tapis, gronde Puaud. Quelle catastrophe !

— Attention, mon général. On compte cinq cents morts, dont huit officiers, mais pour les autres, il y a pas mal de disparus et de blessés évacués. Certains de nos hommes se sont aussi trouvés rejetés vers le nord. Une grande poche est en train de se former dans la région de Dantzig... J'essaie aussi de récupérer des isolés qui ont fait retraite avec des unités allemandes.

— Pas de nouvelles de Krukenberg ?

— Toujours pas. Le Brigadeführer doit se trouver coincé à Elsenau. A moins qu'il n'ait réussi à gagner Flottenstein.

*
**

Le bilan d'un combat qui n'a duré que deux jours apparaît sévère : la division *Charlemagne* s'est trouvée totalement disloquée avant même d'avoir réussi à se rassembler.

Au milieu des mauvaises nouvelles, surgit, comme par un coup de baguette magique, le quinzisième et dernier convoi venant de Wildflecken. A sa tête, le Hauptsturmführer Bassompierre. Son train a été détourné de Hammerstein sur Neustettin. Plus myope que jamais, l'air à la fois résolu et égaré, l'ami de Darnand serre hâtivement la main de quelques officiers miliciens.

— Enfin, je vous ai retrouvés.

*
**

La ville de Neustettin se trouve protégée par une ceinture de fortifications, gardées par des vieillards du Volkssturm, à moitié en civil, avec un brassard jaune frappé de l'aigle à croix gammée.

Jossin, téléphoniste sans téléphone à la compagnie d'état-major du régiment 57, vient de retrouver son ami Soulet, ancien de la Kriegsmarine comme lui :

— Dis donc, le Volkssturm c'est la dernière arme secrète : le V 3...

Les rescapés s'efforcent de plaisanter pour oublier le désordre sanglant des dernières heures. Ils se retrouvent entre copains, racontent leurs aventures et commencent à faire la queue devant les roulantes, leur gamelle à la main.

La plupart des hommes de la division *Charlemagne* sont rassemblés dans une grande caserne, entourée de baraquements.

— Une cible idéale pour un raid de l'aviation russe, fait remarquer le Sturmbannführer Raybaud à son ami Jean de Vaugelas.

Au même moment, un cri retentit :

— *Fliegeralarm !*

Des bombardiers russes attaquent la gare et la ville. Mais les canons de 37 de la compagnie de FLAK se trouvent en position sur les plates-formes d'escorte du train venant de Wildflecken avec les SS français du convoi Bassompierre.

— Feu de toutes les pièces ! ordonne l'Untersturmführer Fayard qui, depuis Munich et Fulda, a eu le temps de former ses artilleurs.

Les canons crépitent. Un des avions laisse tomber une bombe qui se perd loin de tout objectif. Les éclats brûlants des obus antiaériens retombent en une grêle d'acier sur les toits de la gare et des maisons. Un lourd panache de fumée noire s'échappe du fuselage d'un bimoteur soviétique qui va s'écraser dans un champ près de la ville.

Les hommes de la FLAK poussent des hurlements de joie et commencent à se disputer pour savoir quelle pièce a réussi à abattre l'avion russe.

L'alerte terminée, les SS français arrivés avec le Hauptsturmführer Bassompierre commencent à décharger le convoi. Ils ont réussi à amener depuis Wildflecken quelques canons d'infanterie qu'ils débarquent sous les ordres de l'Untersturmführer Daffan, chef de la section de commandement du régiment 58.

Des officiers allemands parcourent les quais de la gare avec un air impatient :

— *Schnell ! Schnell !*

Ils commandent une unité qui doit s'embarquer dans le train que viennent de quitter les SS français. Ils ont hâte d'échapper au piège de Neustettin et de rouler vers l'ouest, où doit se rétablir un semblant de front. Les Allemands s'engouffrent rapidement dans les wagons après avoir regardé avec une sorte de stupéfaction un peu honteuse ces SS portant un écusson bleu-blanc-rouge, qui restent sur la terre poméranienne pour couvrir leur retraite.

— Vite ! Vite ! crie Daffan qui active les servants des pièces d'artillerie.

Ses hommes, abrutis par le long voyage en chemin de fer, transis par le froid qui vient de la Baltique, s'affairent en jurant. Ils ont l'impression d'être tombés dans un piège.

Le train chargé de soldats allemands s'éloigne dans un nuage de vapeur.

— C'est le dernier à partir, annonce le chef de gare à l'Untersturmführer Fayard qui regroupe les canons de sa compagnie de FLAK et leurs servants.

Un grondement se fait entendre. Une locomotive pousrive entre en gare. Le train blindé qu'elle tire ne doit pas quitter la ville.

L'encerclement de Neustettin est commencé.

*
**

Maintenant la nuit est tombée, en ce crépuscule du 26 février, et il fait très froid. Les rails luisent sous une mince pellicule de glace. Un quinquet, camouflé de peinture bleuâtre, éclaire la salle d'attente où s'entassent quelques artilleurs de la division *Charlemagne*, avec des capotes froissées et des barbes sales.

A 1 heure du matin, un officier vient réveiller l'Untersturmführer Daffan qui sommeille sur un banc, la tête entre ses bras croisés :

— Ordre d'embarquer vos canons sur un train et de les diriger sur Belgard.

— Mais il n'y a plus de convoi.

— Démerdez-vous !

Daffan réveille ses hommes qui commencent à jurer :

— Merde, on peut plus pioncer !

— Grouillez-vous, ordonne Daffan. Les chars russes approchent de Neustettin et la division doit se reformer à Belgard.

Accompagné du chef de gare, l'officier doit partir à la recherche de quelques wagons oubliés sur des voies de garage. Il faut absolument évacuer les canons, dont la division va avoir besoin dans quelques jours pour reprendre le combat. Enfin, les pièces, déchargées en fin de matinée, sont à nouveau embarquées. Il ne reste plus qu'à découvrir une locomotive.

— Introuvable, assure le chef de gare avec un air navré.

— Bon sang, crie Daffan, je ne vais quand même pas les traîner à la main vos wagons !

Le train blindé s'est éloigné de quelques centaines de mètres pour couvrir la gare du feu de ses pièces et enrayer une éventuelle pointe des chars russes.

— La voilà, la locomotive que nous cherchons !

Le chef du train blindé vient de recevoir l'ordre de quitter Neustettin pour Kolberg. Il passe par Belgard et accepte d'accrocher à son convoi les plates-formes où les SS français ont arrimé leurs canons. Avant l'aube, le convoi va s'éloigner vers l'ouest.

Depuis 3 heures du matin, on entend très distinctement le bruit des moteurs et des chenilles. Les chars russes approchent.

*
**

Au milieu de la nuit du 25 au 27 février, l'Oberführer Puaud improvise une conférence, où il laisse surtout la parole au Sturmbannführer de Vaugelas. Quelques officiers l'entourent, avec des visages creusés de fatigue :

— Les nouvelles se modifient d'heure en heure, annonce le chef d'état-major de la division *Charlemagne*. La division lettone qui devait assurer l'arrière-garde a été bousculée par une forte attaque soviétique. Il faut évacuer la ville de Neustettin sans tarder.

Puaud bougonne dans sa moustache :

— Départ de la division à 7 heures du matin. Direction Belgard. Après, on verra bien.

Dans une nuit glaciale qui ne se décide pas à céder la place à l'aube, les SS français se rassemblent et s'équipent. Certains ont réussi à toucher des Panzerfaust et même des Sturmgewehr, ces redoutables fusils d'assaut. Les compagnies ont été reformées tant bien que mal. Beaucoup sont amputées de la moitié ou des deux tiers de leur effectif. Des isolés continuent à rejoindre et essaient de retrouver leurs camarades, augmentant encore le désordre.

A 7 heures, le 27 février, les premiers éléments de la division quittent Neustettin. Le grondement des chars russes s'amplifie. L'Armée rouge reprend sa marche que rien ne semble pouvoir arrêter. Des agents de liaison apportent de minute en minute de mauvaises nouvelles au Sturmbannführer de Vaugelas :

- La voie ferrée de Neustettin à Kolberg est coupée !
- Les chars sont dans les faubourgs de la ville !
- La caserne d'artillerie vient de tomber aux mains des Russes !
- Ils arrivent ! Ils arrivent !

Une fusillade intense, des explosions, des cris parviennent des quartiers nord et est de la bourgade. Réveillés en pleine nuit par le bruit de la bataille, des civils affolés courent dans les rues. Ils croyaient les Russes bien contenus par la défense allemande, à plusieurs dizaines de kilomètres de leurs demeures. On entend de plus en plus distinctement l'aboiement rauque des canons des T 34 qui se heurtent aux barrages de misère établis par les vieux du Volkssturm et quelques soldats de la Wehrmacht rassemblés à la hâte.

Un colonel allemand arrive en courant et demande à parler au chef de la division *Charlemagne*.

— Je suis chargé de la défense de la ville. Nous allons être débordés. Il nous faut d'urgence des renforts. Aidez-nous !

Si Neustettin tombe dans les heures qui suivent, il sera impossible d'assurer la retraite de la division *Charlemagne*. La colonne sera rattrapée par les chars russes et écrasée sur la route de Belgard, sans même pouvoir se défendre. Le Sturmbannführer de Vaugelas dit à son chef :

— Il faut absolument faire quelque chose.

— Quoi ? demande Puaud. Tous nos gars sont épuisés.

Pour renforcer la défense de Neustettin, un demi-millier de soldats seraient indispensables. Mais où les trouver maintenant que les compagnies de SS français prennent la route de Belgard les unes après les autres ?

Le colonel allemand chargé de la défense de la ville insiste :

— Il reste quinze mille habitants et des milliers de réfugiés civils à évacuer.

— Les Français ne vous laisseront pas tomber, décide Puaud. Je vais vous donner un bataillon de marche.

L'Oberführer Puaud s'adresse à son officier de renseignements, l'Obersturmführer Dauphin, un militant doriote qui a longtemps servi sur le front de l'Est dans les rangs de la LVF :

— Vous allez former un bataillon de marche pour défendre Neustettin.

— Mais avec qui, mon général ? Tous les hommes qui ont combattu devant Hammerstein sont épuisés.

— Les gars débarqués hier du train ne se sont pas encore battus. De toute façon, démerdez-vous.

L'Obersturmführer Dauphin, en quelques minutes, bat le rappel de tous ceux qui n'ont pas encore quitté la ville et qui s'appêtent à se joindre à la longue colonne engagée sur la route de Belgard :

— Demi-tour ! On reste ici ! Contrordre ! Allez ! Rassemblement !

Le bataillon de marche improvisé comprend finalement trois unités disparates : la 4^e compagnie de mitrailleuses lourdes du régiment 58 avec l'Obersturmführer Dartan, la compagnie de FLAK divisionnaire avec l'Untersturmführer Fayard, et la compagnie de chasseurs de chars du régiment 58 avec l'Oberscharführer Gérard.

Ils sont quelques centaines d'hommes qui doivent couvrir la retraite de leurs camarades et l'évacuation des civils. Déjà, on se bat dans les environs de la gare de Neustettin.

— Mission de sacrifice, annonce Dauphin aux trois commandants de compagnie.

Cette fois, les SS français qui vont se battre pour Neustettin sont solidement armés : MG lourdes, pièces de 37 FLAK et canons de 50 PAK. Ils ne manquent ni de Panzerfaust, ni de munitions. Partout où faiblira la défense, ils doivent soutenir les fantassins allemands de la Wehrmacht et du Volksturm.

L'Untersturmführer Fayard se trouvait voici un an sur les bancs de la Junkerschule de Bad Tölz. Jamais jeune officier n'aura attendu avec tant d'impatience son « vrai » baptême du feu. Au sein de ce bataillon improvisé où dominent légionnaires de la LVF et miliciens, il représente la Sturmbrigade *Frankreich* de 1943.

Sur la route de Belgard, la dernière compagnie de la division *Charlemagne* s'éloigne dans un brouillard de neige fondue. Les quelques centaines de SS français sacrifiés pour la défense de Neustettin regardent disparaître vers l'ouest leurs camarades. Puis ils se hâtent pour percevoir les munitions.

Au-dessus de Neustettin, le ciel devient rouge. Partout, dans les faubourgs, crépitent les incendies. Une fumée épaisse se tord au-dessus des toits. La ville, investie, entre dans la bataille et dans la mort.

*
**

Pour supporter le plus dur de la défense de Neustettin, l'Obersturmführer Dauphin commande un « bataillon » fort d'à peine deux cent cinquante combattants. Seuls les hommes de la FLAK n'ont pas participé aux premiers combats et à l'épuisante retraite de Hammerstein à Neustettin. Tous les autres sont épuisés, mal remis de leur fatigue par une seule et courte nuit de repos.

Le chef du bataillon improvisé se rend aussitôt sur les positions tenues par les artilleurs de la FLAK. Ils ont été surpris par l'attaque russe de l'aube, au moment même où ils venaient de rembarquer leur matériel.

— Le vrai merdier ! jure Fayard. Nous étions dans les wagons et les Russes déboulaient sur la place de la gare. Certains même sont même arrivés sur les quais. Il a fallu se dégager au corps-à-corps.

Maintenant, les positions se trouvent un peu stabilisées. Dauphin

a hérité de douze cents mètres de « front ». A sa droite et à sa gauche, des bataillons de la Wehrmacht aux effectifs aussi fatigués et aussi réduits que chez les SS français. L'ancien officier d'ordonnance de Puaud donne aussitôt ses ordres :

— Fayard, vous prendrez le secteur nord et Dartan le secteur sud de notre dispositif.

— Et moi, mon lieutenant ? demande Gérard.

— Vous restez pour le moment en réserve. Fournissez seulement à chacune des deux compagnies un groupe de chasseurs de chars avec des Panzerfaust.

Encore faut-il arriver à gagner ces positions de combat, tandis que les Russes renforcent leurs assauts contre la ville. La compagnie de FLAK se bat en avant-garde, du côté de la caserne d'artillerie. Les artilleurs se sont transformés en fantassins et disputent le terrain aux Russes, maison par maison. L'Untersturmführer Fayard fait le coup de feu au milieu de ses hommes. Sa compagnie ne cesse de subir des pertes et il ne pourra plus tenir bien longtemps. Enfin l'Obersturmführer Dartan parvient à le rejoindre.

— Je viens vous aider à décrocher. Nous devons gagner une nouvelle position.

— Si vous croyez que les Russes vont me laisser partir...

Les hommes de la FLAK sont sérieusement pris à partie dans des combats de rues qui les voient peu à peu plier sous le nombre. Ce baptême du feu à Neustettin se révèle vite aussi rude que celui de toutes les autres unités de la division *Charlemagne*.

La compagnie de mitrailleuses lourdes et de mortiers du régiment 58 ouvre alors un feu d'enfer pour permettre le repli des hommes de la FLAK. Fayard parvient enfin à se dégager avec Dartan et tous deux gagnent le poste de commandement de l'Obersturmführer Dauphin, de plus en plus inquiet à leur sujet :

— Je croyais bien ne jamais vous revoir... Dépêchez-vous d'aller rejoindre le secteur que doit tenir notre bataillon.

L'offensive russe n'arrive pas à franchir les barrages antichars tenus par les SS français et les Allemands de la Wehrmacht.

Stoppés à quatre cents mètres des défenses de Neustettin, les blindés soviétiques cherchent à écraser sous leur feu les blockhaus, les nids de mitrailleuses et les emplacements de mortiers. A 10 heures et demie du matin, un grondement remplit le ciel :

— *Fliegeralarm !*

Ce sont les avions soviétiques qui attaquent la ville, bombardant et mitraillant. Les Français se tassent derrière des troncs d'arbres et des pans de murs, en faisant le gros dos. Les hommes de la FLAK regrettent d'avoir laissé leurs pièces à la gare et de ne pouvoir riposter à cette attaque venue du ciel.

— *Panzeralarm !*

Les chars soviétiques profitent du désarroi causé par la brusque attaque de leur aviation pour entrer à leur tour en action. Les canons et les mortiers russes appuient l'assaut des blindés par un feu terrible. Des pans de murs s'écroulent. Des pavés volent au milieu des gerbes de flammes. Des incendies s'allument. Des éclats sifflent.

Les chars avancent, s'arrêtant pour tirer dès que leurs canons peuvent prendre une rue en enfilade. Mais les barrages improvisés par les hommes du Volkssturm tiennent bon. L'assaut des T 34 se trouve stoppé et des SS Français se précipitent, le Panzerfaust à la main, pour essayer de faire sauter les blindés immobilisés.

Les fantassins russes s'élancent à la rescousse et déferlent sur les défenses de Neustettin. Mais ils ne peuvent progresser aussi facilement qu'à travers les champs et les bois de la campagne poméranienne. Fayard et Dartan ont disposé des tireurs dans tout le quartier. Des lucarnes des toits, des fenêtres des maisons, des soupiraux des caves, leurs hommes ripostent au fusil et à la mitrailleuse. Les Russes sont obligés de livrer des combats de rue, les plus meurtriers pour les assaillants. Des dizaines et des dizaines de fantassins soviétiques sont mis hors de combat devant les positions françaises qui restent aux mains de leurs défenseurs.

*
**

Au début de l'après-midi du 27 février 1945, l'Obersturmführer Dauphin constate que son bataillon de marche improvisé occupe

toujours le secteur de Neustettin qui lui a été confié. Ses agents de liaison le tiennent au courant de ce qui se passe chez les Russes :

— On dirait qu'ils cessent d'attaquer de face. Ils n'insistent plus...

Mais Dauphin ne se réjouit pas trop vite. Les Russes sont en train d'effectuer un vaste mouvement tournant pour envelopper, par le nord et par le sud, la ville de Neustettin. Il ne va pas tarder à être encerclé.

Au milieu de l'après-midi, le combat reprend brusquement avec une intensité accrue. Les Russes commencent par sérieusement malmenier les deux bataillons allemands placés de part et d'autre du secteur occupé par les hommes de l'Obersturmführer Dauphin. Puis ils attaquent les positions tenues par les SS français.

Fayard fait parvenir à son chef de mauvaises nouvelles du secteur tenu par la compagnie de FLAK :

— Le bataillon de territoriaux allemands qui tient les abords de la gare en a pris « plein la gueule ». Les hommes sont en train de se débâter et les officiers n'arrivent plus à les tenir. Ils reculent. Je vais bientôt me trouver débordé.

Les nouvelles de la compagnie Dartan sont un peu meilleures que celles de la compagnie Fayard. Les Russes sont contenus sur la barricade de la route de Tempelburg où un corps-à-corps acharné s'engage, que retrace Dartan :

— Les Allemands ont réussi à détruire deux chars. Je crois que l'attaque est repoussée. Les Russes refluent en désordre. Je vais réussir à tenir mon secteur.

Dauphin ne peut que répondre à ses deux commandants de compagnie :

— Tenez bon. Ne vous laissez pas déborder. Appuyez les Allemands de vos feux.

Mais les Russes n'ont pas renoncé à emporter la décision avant la nuit. Vers 17 heures, un brutal assaut leur permet de s'emparer de la gare qu'ils convoitent depuis l'aube.

— Je suis totalement débordé au nord, annonce Fayard.

Au sud, la situation de Dartan apparaît encore plus dramatique. La cavalerie russe entre en action, bousculant toutes les défenses allemandes dans une charge « à la cosaque », accompagnée de coups de feu et de hurlements. Les Soviétiques parviennent à

contourner le lac sur lequel s'appuie la défense de la ville. Ils enveloppent Neustettin et galopent à bride abattue pour encercler les derniers défenseurs.

**

Dès le début du combat à la barricade de Tempelburg, l'Obersturmführer Dartan a quitté son poste de commandement pour se rendre en première ligne et prendre lui-même la liaison avec les Allemands engagés dans une lutte difficile contre les chars russes.

Quand il revient sur sa position, il constate que la section de mitrailleuses lourdes et le groupe de mortiers gardés en réserve ont disparu. Les hommes, se croyant abandonnés, ont tout simplement décidé de partir vers l'ouest, sur la route de Bad Polzin et de Belgard.

Dartan n'arrive pas à trouver Dauphin et se rend chez le colonel allemand qui commande la défense de Neustettin. Il n'y a plus que quelques officiers autour de lui et tous arborent une mine soucieuse.

— Où sont les Français ? demande Dartan.

— La FLAK et la PAK doivent quitter leurs positions pour rejoindre votre division à Belgard.

— Et moi ?

— Faites ce que vous voulez...

Il est 18 heures environ. Maintenant des bruits de combat proviennent de l'ouest de la ville : les Russes ont réussi à dépasser Neustettin et se lancent à la poursuite sur la route de Belgard. Il reste à Dartan environ soixante-dix hommes, presque tous de sa 4^e compagnie du régiment 58. Il réunit ses chefs de section et leur annonce :

— Les Allemands se replient. On a tenu toute la journée. L'action retardatrice dure depuis ce matin. Ça suffit. On décroche.

— Pour où, mon lieutenant ?

— Direction Bad Polzin.

**

Le colonel qui commande la défense de Neustettin n'a plus désormais aucun espoir de redresser la situation. Il décide de se replier et de laisser Neustettin aux mains des Russes, après les avoir arrêtés une petite journée. Le bataillon allemand qui tenait le secteur de la gare reflue déjà en désordre. Le bataillon engagé plus au sud a gardé davantage de cohésion, car il doit protéger le repli général. L'Obersturmführer Dauphin reçoit alors un message :

— Ordre de replier vos unités sur Barwalde, à dix kilomètres à l'ouest de Neustettin.

On promet au chef du bataillon de marche français qu'il trouvera là une position défensive destinée à recueillir les rescapés des combats de Neustettin. Encore faudrait-il qu'ils puissent échapper à l'étau russe qui se resserre de minute en minute autour de la ville, bientôt totalement investie.

L'Obersturmführer Dauphin donne aussitôt le signal du repli, mais il aperçoit des soldats allemands qui s'enfuient en courant. Ce sont les hommes chargés de protéger le décrochage qui se débandent, sans couvrir le mouvement des SS français.

— Les salauds ! hurle Dauphin.

Et il lance aux hommes qui l'entourent :

— Nous quitterons la ville les derniers.

Avant d'évacuer Neustettin, le chef de bataillon français se rend à l'état-major du colonel allemand dont il dépend. Mais le poste de commandement est vide. Tout indique un départ précipité : les cartes s'étalent sur la table, zébrées de traits de crayons de couleur, des papiers épars voltigent à travers la pièce, personne n'a arraché les fils des téléphones de campagne.

— Il a le feu aux fesses, le colon ! ricane Dauphin.

Les Russes l'obligent à ne pas perdre de temps, lui non plus. Des fantassins soviétiques suivent pas à pas les SS français et les forcent à se replier de plus en plus rapidement.

*
**

Le chef du bataillon de marche de la division *Charlemagne* vient juste de quitter le poste de commandement de Neustettin

lorsque la maison où s'était installé le colonel allemand reçoit une véritable pluie d'obus de mortiers. Les éclats sifflent dans tous les sens. Des balles miaulent. Les Russes ont installé des canons et des mitrailleuses du côté du lac et brisent les dernières résistances de Neustettin.

— Vite ! lance Dauphin à ses hommes.

Il veut gagner le plus rapidement possible Barwalde, sur la route de Bad Polzin. Les SS français se précipitent vers l'ouest, progressant en file indienne de chaque côté de la route.

Devant eux, à quelques kilomètres de Neustettin, un gros village où Dauphin arrive à la nuit tombante. Prudent, il envoie deux groupes de combat en reconnaissance. Il entend des rafales d'armes automatiques, des explosions de grenades, des hurlements. Ses hommes reviennent en courant :

— Mon lieutenant, la route est coupée ! Les Russes tiennent solidement le village. Nous ne passerons plus.

— Merde ! jure Dauphin.

Le chef du bataillon se tourne vers Fayard qui a quitté Neustettin avec lui :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— On devrait essayer de suivre la ligne de chemin de fer. L'itinéraire est peut-être encore libre...

Les derniers défenseurs de Neustettin bondissent vers la voie ferrée et commencent à suivre les rails en direction de l'ouest. Mais de longues rafales déchirent l'obscurité de la nuit tombante : les Russes ont repéré les SS français et se lancent à leur poursuite.

Soudain, Fayard aperçoit la masse sombre d'une locomotive. Il annonce à son chef :

— Si elle veut bien encore marcher, je m'installe dessus avec quelques hommes de la FLAK et je couvre votre repli. J'arriverai bien à vous rejoindre plus tard.

— Comme vous voudrez.

Les feux rougeoient dans la nuit. La vapeur fuse. Fayard et une poignée d'artilleurs s'emparent de la machine sous pression qu'ils transforment aussitôt en un blockhaus roulant hérissé de mitrailleuses et de fusils.

Les premiers Russes arrivent qui sont accueillis par de longues

rafales. Un mécanicien improvisé s'amuse à tirer le sifflet. La machine vibre.

— En avant, doucement, commande Fayard.

Des chauffeurs lancent le charbon dans le foyer à grands coups de pelle, tandis que leurs camarades mettent en batterie une nouvelle mitrailleuse sur le tender. Les rafales balayent la voie et laissent derrière la locomotive un sillage de balles traçantes.

Les uniformes et les visages noirs de charbon, les hommes de la FLAK s'agrippent aux poignées de cuivre de l'énorme machine qui s'enfonce dans la nuit avec un grand halètement victorieux.

Depuis le 27 février 1945 à l'aube, les rescapés des combats de Hammerstein ont quitté Neustettin pour Belgard. Près de quatre-vingts kilomètres à couvrir à pied sous une terrible tempête de neige fondue.

Au début de l'après-midi, les avions soviétiques attaquent cette longue colonne qui s'étire sur la route de l'ouest. Les appareils à étoile rouge effectuent plusieurs passages et lancent des bombes d'une dizaine de kilos qui s'enfoncent dans les champs couverts de neige et explosent en projetant des éclats d'acier et une boue glaciale. Les aviateurs reviennent à l'assaut. Ils n'ont plus de munitions et balancent sur les SS français des caisses de grenades en verre, des fléchettes lestées et même des plaquettes incendiaires.

— Des blessés ? interrogent les gradés dès que se relèvent les soldats tapis dans les fossés devant cette brusque attaque.

— Quelques-uns. Mais il n'y a pas trop de casse.

— On continue.

Il faut marcher, marcher sans s'arrêter, marcher sans réfléchir, marcher sans se retourner. Ils sont plus de trois mille, que cinglent les rafales d'un vent glacé venu de la Baltique. Avec les petits chevaux épuisés, les arabas aux essieux grinçants, les derniers canons qu'il faut tirer à bras d'hommes, ils évoquent irrésistiblement la retraite de la Grande Armée, dans ce paysage triste et monotone que la neige commence à transformer en un décor irréel.

Sous les ordres du Hauptscharführer Walter, la 5^e compagnie du

régiment 58, progresse en tête, ouvrant la route à la division *Charlemagne*. L'Oberführer Puaud marche à pied comme ses hommes. Il a le visage fermé, tendu, plus violet que franchement rouge. Il garde encore de l'allure et ne baisse pas la tête. La disparition de Krukenberg semble le consoler de la déroute de sa division. Une fois arrivé à Belgard, il ne désespère pas de reconstituer une solide unité, encore capable de se battre. Puaud n'oublie jamais qu'il lui reste encore à se faire tuer...

Son ami le Hauptsturmführer Roy remâche sa rancœur d'avoir abandonné, faute de tracteurs, ses obusiers de 150 et il ne desserre les dents que pour houspiller ses hommes. L'ancien officier d'artillerie coloniale a réussi à ne pas perdre son cheval noir et il avance au pas, engoncé dans sa capote, bientôt couverte de neige fondue qui commence à glacer. Roy semble poursuivre le monde entier de sa hargne. Soudain, il aperçoit un officier allemand qui essaye de régler la circulation à un carrefour. Le chef de la 9^e compagnie du régiment 57 l'apostrophe violemment :

— Foutez le camp de mon chemin ! Ou bien je vous incorpore chez moi...

Roy part alors d'un rire sonore et se retourne pour voir si la charrette, qui transporte sa cantine et les papiers de la compagnie, se trouve toujours au milieu de la colonne.

Sur le siège, Garrot est assis à côté d'un palefrenier qui conduit flegmatiquement l'attelage à deux chevaux, en tirant sur une pipe éteinte. Derrière la voiture, des dizaines d'artilleurs forment comme un long serpent. Ceux qui arrivent à s'agripper aux ridelles s'endorment tout en marchant, et leurs camarades s'accrochent après eux pour sommeiller aussi. Dans la caisse, les papiers et l'argent de la 9^e compagnie. Un cheval boite, il faut l'abandonner. Pendant qu'on le dételle, l'autre s'enfuit. C'est un animal sauvage qui ne veut plus se laisser attraper. Garrot, le palefrenier, les artilleurs se lancent à sa poursuite. Le cheval galope à travers champs puis revient finalement, essayant de mordre ceux qui l'attrapent par la crinière.

Parfois, la carriole de la compagnie d'obusiers s'enlise dans les ornières ou les fossés remplis d'une eau glacée qui cède sous les roues. Les hommes, brusquement tirés de leur torpeur, doivent pous-

ser aux rayons pour dégager le véhicule qui repart en cahotant, tiré par un unique cheval solitaire et cabochard. Le palefrenier jure. Garrot lutte contre le sommeil et le froid qui commencent à le paralyser. Il a perdu de vue son chef. Le Hauptsturmführer Roy et son cheval noir semblent avalés par la tempête de neige qui s'intensifie encore avec la tombée du jour.

Le froid devient terrible. Le vent forcit. Les hommes titubent de fatigue. Mais il faut avancer, échapper aux Russes qui les talonnent et viennent de s'emparer de Neustettin et de Barwald.

*
**

Des milliers et des milliers de réfugiés encombrant la route et avancent vers l'ouest sans un mot et sans un cri, dans le bruit métallique des roues de chariot cerclées de fer qui crissent sur la neige glacée.

Vieillards en casquette sombre, femmes aux vêtements noirs, enfants enveloppés dans des écharpes d'où surgissent des visages bleuis par le froid. Toutes les fermes se vident à l'approche des Russes. La Poméranie coule sur les routes. Les paysans et les villageois avancent vers l'ouest, vers l'Oder. Ils serrent les dents, sans parler. Ils sont au-delà de la rancœur. Perdus dans une indicible misère mêlée de stupeur. L'orgueil fracassé de la vieille Prusse agonise dans le grincement des essieux. Un seau de fer-blanc tinte contre une échelle. Des valises et des gosses s'entassent sur les chariots. C'est le grand reflux des Germains.

Dans le lointain, là-bas vers l'est, tous croient entendre le grondement des chars.

*
**

Avant de quitter Neustettin, les SS français ont emporté le maximum de vivres, d'armes et de munitions. Certains portent deux ou trois Panzerfaust, accrochés à l'épaule par des ficelles. Les bandes de mitrailleuses se croisent sur les poitrines. Les ceinturons sont hérissés de grenades. La fatigue tire sur les épaules, pèse sur les reins, arrache les bras et les jambes qui se désarticulent et s'agitent

mécaniquement. Kilomètre après kilomètre, la colonne progresse. Le jour tombe.

Voici Bad Polzin, une ancienne station thermale. Tous les civils ne sont pas encore partis. Des ouvrières de l'usine, sur le bord de la route, tendent aux SS français des bouteilles d'eau minérale. Malgré le froid et la neige, ils ont soif et ruissellent de sueur. Ils remercient d'un sourire, boivent avidement au goulot, puis envoient la bouteille vide dans un champ, comme une grenade, avec un grand geste rageur.

Près de son ami Jean Castillan, Robert Blond marche d'un pas régulier de montagnard. Il a chargé sa mitrailleuse sur l'épaule et s'encombre en plus d'un Panzerfaust. Il n'a toujours pas trouvé de casque à sa pointure et s'en va au combat avec sa casquette de drap verdâtre. Tout à l'heure son chef de compagnie, le Hauptscharführer Walter, avec qui il a été potache en classe de philo, lui a parlé de l'engagement de la division devant Hammerstein :

— Les gars d'en face, ils sont durs. Et, de notre côté, c'est un peu inégal...

A la 5^e compagnie, comme dans beaucoup d'autres du régiment 58 à majorité LVF, le moral a subi une brusque chute depuis Neustettin. Non pas à cause des revers et des pertes des premiers combats. Mais une nouvelle a parcouru les rangs qui accable les doriotistes :

— Le Chef est mort.

Le « grand Jacques » a été tué le 22 février 1945, alors qu'il se trouvait dans la région du lac de Constance où l'état-major du Parti Populaire Français replié en Allemagne s'était installé. Un avion mystérieux a criblé de balles son automobile.

Pour ceux qui suivent Doriot depuis le rendez-vous de Saint-Denis de juin 1936 et qui sont partis se battre avec lui sur le front de l'Est, cinq ans plus tard, c'est la brutale fin de leur rêve. Beaucoup pleurent de chagrin et de rage. Les autres reportent brusquement toute leur fidélité sur celui qu'ils nomment « le grand Jules » : Adolf Hitler. Ils vont désormais se battre jusqu'au bout, sans plus jamais se poser de questions.

Au milieu de la nuit du 27 au 28 février, des ordres courent le long de l'interminable colonne :

- Halte ! Rassemblement par compagnies ! Halte !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Une heure d'arrêt pour se reposer. Essayez de dormir.
- Où ça ?

Il n'y a pas même une grange. Les hommes se couchent sous les arbres, sur le sol gelé. La plupart n'ont pas de couverture. Certains ne portent même qu'un triangle de toile camouflée à la place de la capote. Le vent glacial continue à forcer. Tous les rescapés sont transis par le mélange de pluie et de neige qui ne cesse de tomber depuis le départ de Neustettin.

Les SS français sont épuisés par cette marche forcée, qui dure depuis la veille à l'aube et qui succède à deux jours de durs combats. Ils ont parcouru soixante kilomètres depuis Hammerstein. Une grande silhouette enveloppée d'une houppelande à col de fourrure va de groupe en groupe et répète :

— Encore vingt kilomètres pour arriver à Belgard. Tenez bon, les petits gars. On va échapper aux Russes.

C'est l'Oberführer Puaud qui parcourt le bivouac improvisé de ce qui reste de la division *Charlemagne*. Des hommes dorment debout, appuyés contre les troncs des arbres dont les basses branches se surchargent de neige. Le vent gémit lugubrement sur la plaine de Poméranie et agite la cime sombre des sapins et des bouleaux. Le canon continue à gronder vers l'est. Sur la route, le flot des réfugiés et des fuyards ne cesse de couler comme le sang d'une blessure, sombre sur la neige glacée.

— Allez, en route ! commande Puaud.

Si les hommes se reposent trop longtemps dans les fossés et sous les couverts, par ce froid glacial et sous les rafales de neige fondante, on pourra compter par centaines les pieds et les mains gelés. Les SS français s'ébrouent, se lèvent en battant des bras pour se réchauffer, bouclent leur paquetage. Ils ont abandonné leurs effets, tout au long du chemin, pour ne garder que les armes et les muni-

tions. Le dernier ravitaillement a été distribué à Hammerstein avant le départ. Maintenant, il va falloir vivre sur le pays.



La longue colonne repart dans la nuit, avec un grand bruit de crosses qui battent contre les gamelles. Parfois un homme glisse sur une plaque de verglas et tombe avec un juron. Il faut marcher courbé en deux, pour résister au vent qui maintenant souffle en tornade et cingle les visages et les mains.

Lent piétinement pendant des heures et des heures dans la nuit. La colonne progresse « en accordéon ». Parfois, une halte brusquée provoque un embouteillage, des disputes, un nouveau moment de lassitude. Sans cesse, les gradés poussent leurs hommes vers l'ouest et traquent les fuyards :

— Ceux qui resteront en arrière commenceront par se geler les couilles. Puis ils se feront buter par les Russes. Avis aux amateurs...

Les hommes maugréent, jettent dans le fossé le matériel qui les alourdit, passent la bretelle de leur Mauser d'une épaule à l'autre, essuient la sueur qui malgré le froid dégouline sous le casque d'acier et colle les cheveux aux tempes. Puis ils allongent le pas, les dents serrées, tous obsédés par un seul but : arriver à Belgard.

L'aube tarde à se lever. Enfin, une lueur indistincte domine, là-bas vers l'est, le halo rougeoyant des incendies. Le jour arrive lentement, avec une lumière glauque et un ciel plombé. Les SS français marchent toujours.

Certains crânent encore, malgré la fatigue, le froid, la misère. Le Hauptscharführer Walter ordonne à ses garçons de prendre le pas cadencé et de chanter quand ils traversent le moindre hameau.

Le pays est vide. Parfois, il reste encore quelques paysans qui entassent leurs hardes sur un chariot tiré par un cheval poussif. Beaucoup d'attelages sont conduits par des prisonniers de guerre français qui déménagent « leur » famille allemande et semblent stupéfaits de découvrir des écussons tricolores sur les manches de ces SS fourbus.

— Ça alors, des Français...



Le rassemblement de la division *Charlemagne* doit s'effectuer à quelques kilomètres au sud de Belgard, dans une grande clairière où s'improvise rapidement un bivouac de misère. Les premiers arrivés, serrés les uns contre les autres pour se donner un peu de chaleur, essaient de sommeiller. Quelques feux s'allument autour desquels les rescapés de la longue marche battent la semelle avec un air maussade. Les gradés partent aux nouvelles.

Les trainards rejoignent. Les cadres s'efforcent, une fois encore, de retrouver leurs hommes et de reformer des sections et des compagnies. Mais des centaines d'hommes manquent à l'appel : tués, disparus, évacués.

L'Oberführer Puaud parcourt les groupes en essayant de plaisanter. Il cherche depuis le matin quelques œufs et une bouteille de cognac, ingrédients indispensables d'une omelette bien arrosée. L'ancien chef de la LVF semble épouvanté de l'état de fatigue et de désordre de la division qui a encore perdu de nombreux éclopés en cours de route. Le choc a été trop rude, le froid trop atroce, la faim et la fatigue trop épuisantes. Déjà la dysenterie ronge les corps grelottants. Les yeux brillent de fièvre dans des visages rongés de barbe sale.



Les SS français, épuisés, ne lèvent même pas la tête quand ils entendent un bruit de moteur : une Volkswagen de liaison, couverte de boue sombre et de neige glacée, arrive au milieu du bivouac. Une silhouette massive en descend lourdement. La casquette à tête de mort, le long manteau de cuir gris, les petits yeux perçants qui déjà inspectent le cantonnement.

— Nom de Dieu, laisse échapper Jean de Vaugelas, voilà Krukenberg !

Puaud qui a enfin trouvé de quoi se faire une omelette manque de s'étrangler.

— Il n'est pas mort, ce salaud-là ?

Les officiers, instinctivement, rectifient la position, bombent le torse, saluent le bras tendu. Le Brigadeführer und Generalmajor der Waffen SS Dr Gustav Krukenberg les toise sans prononcer d'autre mot que le sacramentel :

— *Heil Hitler !*

— *Heil Hitler !* répondent mécaniquement les officiers, abasourdis de retrouver leur chef, que tous croyaient tombé au combat ou prisonnier des Russes.

Krukenberg veut bien sourire, avec une sorte de rictus qui tire vers les oreilles sa peau parcheminée. Il consent, enfin, à donner quelques explications :

— J'ai réussi à quitter Elsenau et à vous rejoindre par Flottenstein et Köslin.

— Où sont nos camarades ? demandent aussitôt les deux chefs de régiments Raybaud et de Bourmont.

— Quelques-uns ont réussi à échapper aux Russes pour rejoindre la région du corridor de Dantzig où une poche vient de se former. Mais les pertes sont lourdes.

Krukenberg semble hésiter un instant. Une lueur d'admiration et de pitié s'allume dans ses prunelles marron :

— Vos camarades se sont bien battus. Mais il n'y avait plus rien à faire...

Et puis, tout de suite, le regard redevient dur, lointain, froid. Le Brigadeführer Krukenberg semble à nouveau figé. Des bottes à la casquette, il n'est plus qu'un bloc de glace. Les ordres tombent aussitôt. Nets. Précis. Secs. Le nouveau commandeur de la division *Charlemagne* ignore délibérément l'Oberführer Puaud. Quand il parle aux officiers français, il évite de s'adresser à celui qui fut leur général et qui se trouve maintenant ravalé au rang de simple figurant.

— J'ai décidé de totalement réorganiser la division, annonce Krukenberg.

Il a jeté un coup d'œil scandalisé sur le bivouac qui évoque un peu le camp de quelque horde brutalement chassée de son repaire. Avec leurs arabas et leurs chevaux, les fantassins de la division *Charlemagne* ressemblent à des rescapés d'une campagne napoléonienne qui aurait tourné à la catastrophe. Les hommes, affalés à

même le sol gelé, sommeillent. Quelques débrouillards courent la campagne à la recherche d'un improbable ravitaillement. Les SS français sont habillés de défroques déchirées, souillées de sang et de boue. Presque tous les paquetages individuels ont disparu dans la tourmente et ceux qui n'ont pas été abandonnés à Hammerstein ou à Neustettin ont été semés le long de la route, au cours de cette marche de quatre-vingts kilomètres qui a fini de transformer la division en un troupeau épuisé.

*
**

— Il n'y a qu'une solution, affirme le Brigadeführer Krukenberg, regrouper les meilleurs éléments dans un régiment de marche. Les autres formeront un régiment de réserve.

Il parcourt des yeux les officiers groupés autour de lui. Son regard se pose sur le Sturmbannführer Raybaud. Krukenberg apprécie particulièrement le chef du régiment 58, qui incarne à ses yeux la tradition d'allant et de courage des chasseurs alpins. Le commandeur de la division *Charlemagne* lui ordonne :

— Vous prendrez la tête de ce régiment de marche à deux bataillons. Vous avez trois heures pour constituer cette unité.

— C'est impossible, Brigadeführer.

Krukenberg lève les sourcils.

— Pardon ? dit-il d'un air glacial. Je pense n'avoir pas bien entendu.

— J'ai dit : impossible. En temps normal, il faudrait quarante-huit heures.

— Dans quarante-huit heures, Sturmbannführer Raybaud, les Russes seront à Belgard.

— Nous ne les arrêterons pas avec une division en pleine réorganisation. Accordez-moi le temps de désigner les chefs et de rassembler les hommes. Au moins douze heures.

Krukenberg s'avoue presque vaincu :

— Je vous en donne dix. Pas une de plus.

Et puis aussitôt, après avoir accordé ce qu'il considère comme une faveur extraordinaire, il reprend son air rogue pour désigner

le chef du régiment de réserve, qui va regrouper les hommes les plus fatigués et les moins combattifs :

— Hauptsturmführer de Bourmont ?

Krukenberg feint toujours de ne pas apercevoir l'ancien capitaine de tirailleurs marocains dont la petite taille contraste avec la haute stature d'Emile Raybaud. Victor de Bourmont, avec sa vieille capote à capuchon, sa grosse tête ingrate et son air maussade, agace prodigieusement le Brigadeführer, pour qui un officier doit avant tout garder de l'allure. Il a refusé de conférer au commandeur du régiment 57 les quatre étoiles carrées de Sturmbannführer et trouve une nouvelle occasion de le mettre « sur la touche ».

Krukenberg sait tout et on lui a rapporté l'explosion de colère du capitaine Victor de Bourmont quand ses deux bataillons ont été engagés à la diable, dès leur descente du train à Hammerstein, sans aucun appui et sans aucune liaison.

— A vos ordres, finit par dire de Bourmont.

— Ah, vous étiez là, soupire Krukenberg... Vous allez prendre le régiment de réserve. Que vos hommes fassent l'échange de certaines armes avec leurs camarades du régiment de marche. Le meilleur matériel doit aller aux meilleurs combattants.

Le chef de la division *Charlemagne* va aussi ajouter « Et aux meilleurs chefs » mais il se retient et évite l'insolence, se renfermant dans un silence hautain, qui clôt la rapide conférence d'état-major.

**

Le Sturmbannführer Jean de Vaugelas s'accorde avec son ami Emile Raybaud pour désigner les gradés et les soldats qui vont faire partie du régiment de marche.

— Je prends comme adjoint le capitaine de Berricot, décide aussitôt Raybaud.

Le Hauptsturmführer de Berricot, ancien combattant de la Grande Guerre avant de devenir pharmacien dans le Lot-et-Garonne, est venu à la Milice puis à la Waffen SS en entraînant ses fils dans l'aventure. C'est un homme de dévouement et de bravoure, mais dont les capacités militaires sont bien plus celles d'un officier de réserve que d'un officier d'active.

Le régiment de marche comprend deux bataillons d'environ six cents hommes chacun : deux compagnies de grenadiers et une compagnie d'appui armée de mitrailleuses lourdes, de quatre mortiers de 80 et même de deux canons d'infanterie de 75.

— Qui allez-vous désigner comme chefs de bataillon, demande de Vaugelas à Raybaud ?

— Au 1^{er}, je garde Fernet. La place lui revient de droit et il va récupérer avec lui les meilleurs éléments du régiment 57.

— On ne dissout jamais la Sturmbrigade *Frankreich*, ironise de Vaugelas avec un sourire. Dire que « notre » Fernet sort de la Milice... Le voilà plus SS que les SS.

— Il a prouvé sa valeur dans les Carpates. Je ne veux pas « casser » le caractère particulariste de son bataillon.

Comme tout ancien officier de chasseurs alpins, Raybaud croit fanatiquement à la nécessité de l'esprit de corps et n'est pas mécontent de montrer à Krukenberg et aux Allemands de l'Inspection qu'il n'a aucun préjugé contre ceux de ses camarades qui sont passés par la rude école de la Waffen SS.

Heureux de garder le commandement du 1^{er} bataillon de marche où dominent de beaucoup les SS français de la Sturmbrigade, l'Obersturmführer Fernet conserve comme adjoint le jeune Oberjunker Labourdette, dont il apprécie le courage militaire et le fanatisme politique. Deux adjudants rescapés des Carpates, les Oberscharführer Hennecourt et Louvreur, commandent les compagnies, ainsi qu'un officier milicien, l'Obersturmführer Roumegous, qui ne réussira jamais à complètement s'intégrer dans ce bataillon d'élite gardant jalousement les traditions de la SS française.

— A quel officier allez-vous confier le 2^e bataillon ? demande de Vaugelas à Raybaud.

— Comme il est constitué en majorité d'hommes du régiment 58, pour la plupart anciens légionnaires ou jeunes miliciens, je crois que Bassompierre s'impose.

— Krukenberg ne l'aime pas...

— La structure interne de mon régiment ne le regarde pas. Qu'il commande la division et me laisse maître chez moi ! Bassompierre a été à la fois à la LVF et à la Milice. Et il a prouvé en 40, sur le front des Alpes, qu'il savait se battre et commander.

— Un bataillon ne se mène pas comme une section d'éclaireurs.
skieurs.

— Nous n'avons ni le temps ni le choix. Il faut que Bassompierre
 fasse l'affaire, car je n'ai personne d'autre que lui. Il est appliqué,
 courageux, convaincu.

Le nouveau chef du 2^e bataillon du régiment de marche écar-
 quille les yeux derrière ses lunettes et cherche à s'orienter dans le
 paysage enneigé. Pour maintenir l'esprit légionnaire, il décide de
 prendre comme adjoint l'Obersturmführer Wagner, qui cultive,
 depuis son séjour sur le front de l'Est, une silhouette du « style
 « brigand gentilhomme » lui valant des admirateurs et des enne-
 mis, aussi frénétiques les uns que les autres. À côté de la gueule
 de reître de Wagner, Bassompierre évoque irrésistiblement le pre-
 mier communiant égaré dans un mauvais lieu.

Son bataillon va reprendre la tradition quelque peu corsaire de la
 LVF. La 1^{re} compagnie de grenadiers est commandée par le légén-
 daire Hauptscharführer Walter, qui espère trouver dans la bataille
 prochaine un rôle à sa mesure. L'Untersturmführer Rigide à la
 2^e compagnie et l'Obersturmführer Français à la compagnie lourde
 gardent, l'un comme l'autre, les traditions de la vieille LVF du
 front de l'Est. Ce sont des officiers solides, mais sans illusions,
 malgré la réorganisation impromptue de la division *Charlemagne*.

Pour constituer le régiment de marche, près de quinze cents
 hommes se regroupent dans cette clairière, à une demi-douzaine de
 kilomètres au sud de Belgard. Pour eux, les dernières armes lourdes,
 le stock de munitions et les redoutables Panzerfaust.

La division *Charlemagne* sont regroupés pour être répartis entre
 les deux nouveaux régiments. Surtout, ils ont droit à quelques repos avant l'imminente

Le Hauptsturmführer de Bourmont, après avoir mal encaissé ce
 qu'il considère comme un blâme, entreprend de mettre sur pied le
 régiment de réserve : deux bataillons à quatre compagnies de grena-
 diers, équipés avec des armes médiocres. La répartition des hommes
 sera à peu de chose près la même que dans le régiment de marche :
 anciens du 57 au 1^{er} bataillon et anciens du 58 au 12^e.

Pour montrer qu'il ne veut pas rompre avec les esprits de
 Bourmont, il choisit comme adjoint, pour remplacer l'irremplaçable

Arcus, le Hauptsturmführer Pleybour qui a le mérite, aux yeux des anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*, d'être un des officiers blessés dans les Carpates en août 1944.

Le Sturmbannführer de Vaugelas se montre cordial avec Victor de Bourmont et l'aide de son mieux à choisir les cadres pour son nouveau régiment. Les deux bataillons seront confiés à des capitaines qui, comme leurs hommes, ont été quelque peu éprouvés par les premières heures de combat devant Hammerstein. Le milicien Monneuse prend le 1^{er} bataillon et le légionnaire Berret le 2^e. Ils apprécient assez peu de se voir confier des compagnies composées en grande partie d'hommes qui n'en peuvent plus et qui commencent déjà à craquer physiquement et moralement. Le contraste a été trop brutal entre l'entraînement et l'arrivée sur ce front qui n'existait même plus. La peur, le froid, la faim ont marqué les moins endurants.

De Bourmont confie à son inséparable de Londaize :

— Vous verrez. Le massacre va continuer. D'ailleurs, nous sommes là pour ça. Tout est foutu.

— Il ne nous reste plus qu'à réussir notre sortie. On va montrer aux Allemands cette chose étrange que nous appelons chez nous le panache.

Pendant toute la journée du 1^{er} mars 1945, les SS français de la division *Charlemagne* sont regroupés pour être répartis entre les deux nouveaux régiments. Sitôt affectés à l'une des compagnies de marche ou de réserve, ils ont droit à quelque repos avant l'imminente reprise des combats.

Il fait toujours très froid et de grands courants d'air glacé parcourent la clairière où l'affectation des hommes aux nouvelles unités s'effectue dans une étrange atmosphère de champ de foire.

Dans le courant de la journée, le Brigadeführer réunit quelques officiers pour leur donner les dernières nouvelles du front. Elles ne sont pas bonnes.

Nous devons nous regrouper dans la ville de Köslin, non

loin des rives de la mer Baltique. Mais elle se trouve désormais menacée par les Russes. Ils y seront ce soir au plus tard.

Le commandant de la division *Charlemagne* dessine rapidement la situation sur une carte d'état-major à grande échelle :

— Les blindés russes, qui ont enfoncé le front devant Hammerstein, n'ont cessé de progresser vers le nord-ouest. Maintenant, ils vont atteindre la mer d'une heure à l'autre. Et la poche de Poméranie sera fermée.

La région de Dantzig et de Gotenhafen se trouve désormais séparée du secteur encore tenu par le groupe d'armées de la Vistule. Sur la Baltique, un nouveau Dunkerque se prépare...

Il est 6 heures du soir et la nuit arrive quand un ordre de l'état-major parvient enfin à la division. C'est l'alerte.

Le *Brigadeführer* Krukenberg déchiffre aussitôt le message qui va désormais sceller le sort de l'unité qu'il commande. Le 33^e *Waffen-grenadier division der SS* se portera immédiatement sur la ville de Kôrlin. Mission : fixer et contenir l'avance russe.

— Messieurs, dit Krukenberg d'un air lugubre, c'est une mission de sacrifice. Nous devons protéger la retraite des forces du Reich vers le port de Kolberg. Nous partirons cette nuit même.

— La farce est jouée. Tout est fini, lance à mi-voix Victor de Bourmont.

Mais déjà Emile Raynaud réclame des précisions pour mettre en route sans tarder le bataillon de Bassompierre et celui de Bernier. Dans quelques heures, il faudra se battre.

Une seule bonne nouvelle : l'arrivée inattendue d'un bataillon de renfort, qui rejoint la division à marches forcées depuis le dépôt de Greifenberg. Plus d'un demi-millier d'hommes, bien entraînés et bien encadrés. Après plusieurs mois de corvées et d'exercices, ils gardent un moral encore intact.

46.
loin des rives de la mer Baltique. Mais elle se trouve désormais menacée par les Russes. Ils y seront ce soir au plus tard. Le commandant de la division Charlemagne dessine rapidement la situation sur une carte d'état-major à grande échelle : — Les blindés russes, qui ont enfoncé le front devant Hammerstein, n'ont cessé de progresser vers le nord-ouest. Maintenant, ils vont atteindre la mer d'une heure à l'heure. Et la poche de Poméranie sera fermée.

La région de Danzig et de Gdynia se trouve désormais séparée du secteur encore tenu par le groupe d'armées de la Vistule. Sur la Baltique, un nouveau Dunkerque se prépare...

Il est d'heures du soir et la nuit arrive quand un ordre de l'état-major parvient enfin à la division. C'est l'alerte. Aussi, constitués, le régiment de marche et le régiment de réserve de la division Charlemagne doivent gagner la région de Köhlin. Les compagnies se mettent en route l'une après l'autre dans la nuit du 1^{er} au 2^{mars} 1945. Les ténèbres balayées par le vent glacé, la neige fondue qui ne cesse de tomber par rafales, le manque de liaisons et de véhicules, le mélange des unités et la prise en main par de nouveaux gradés, tout cela provoque une confusion qui se transforme vite en désordre. Une fois encore, il faut reprendre la route à pied. Les derniers chevaux tirent les charrettes chargées des armes lourdes et des munitions.

Les hommes trébuchent et peinent. L'aube tarde à venir. Un jour froid et gris dévoile peu à peu ce paysage triste de la Poméranie hivernale, avec la monotonie des lacs et des bois. On attend les ordres en battant la semelle. Tout cela sent l'improvisation et la misère.

Une seule bonne nouvelle : l'arrivée inattendue d'un bataillon de renfort, qui rejoint la division à marches forcées depuis le dépôt de Greifenberg. Plus d'un demi-millier d'hommes, bien entraînés et bien encadrés. Après plusieurs mois de corvées et d'exercices, ils gardent un moral encore intact.



Depuis le mois de septembre 1944, le dépôt de la SS française a succédé à celui de la LVF dans la grande caserne de briques rouges de Greifenberg. Venu de Senheim avec les derniers engagés de l'été 1944, le Sturmbannführer Hersche assure le commandement de cet ensemble disparate qui regroupe plusieurs centaines d'hommes. Ancien membre de l'équipe nationale helvétique d'équitation, Hersche fait partie du petit groupe d'officiers suisses qui a suivi le Dr Franz Riedweg et a franchi clandestinement la frontière de son très neutre pays d'origine pour s'engager dans la Waffen-SS. Grand, malgré le caractère plutôt mauvais et le mépris à fleur de peau, Hersche ressemble à une cigogne mélancolique. Bien qu'il ait servi dans la Légion étrangère au temps du colonel Maure et des opérations de la guerre du Rif, il déteste les anciens de la LVF, les miliciens, peut-être même les Français en général, et n'a guère estimé que pour les vrais SS, ceux de l'ancienne Sturmbrigade *Frankreich* qu'il mène comme ils le souhaitent, c'est-à-dire en allemand et à la dure. La plupart des cadres de Greifenberg sont d'origine germanique et font régner une atmosphère volcanique encore aggravée par l'éloignement du front.

Le Sturmbannführer Hersche a réparti ses effectifs entre trois grandes unités : la Stammkompanie (compagnie de dépôt), la Recrutenkompanie (compagnie de recrutement) et la Ausbildungskompanie (compagnie d'instruction). Les meilleurs éléments ont été rassemblés dans un *Ersatzbataillon*, ou bataillon de marche, qui comprend trois compagnies de grenadiers de cent cinquante hommes et une section de pionniers.



Dès l'arrivée du bataillon de marche à Körlin, le Brigadeführer Krakenberg décide de le fragmenter et d'en répartir les effectifs entre les diverses unités. Le commandeur de la division *Charlemagne* ne fait guère confiance aux capacités de chef de bataillon du Hauptsturmführer Rémy, un ancien officier de la LVF, qu'il met à la disposition de Rüdiger pour seule mission de se faire tuer, le moins venu en compagnie de l'ancien général de Vichy. L'adjoint de Rémy au bataillon de marche, l'Obersturmführer

allemand Ludwig se trouve aussitôt récupéré et affecté à l'état-major personnel de Krukenberg, qui décide :

— Je mets une compagnie de grenadiers à la disposition de Fernet et une autre à la disposition de Bassompierre. Les deux bataillons du régiment de marche seront ainsi renforcés. Et je garde avec moi une compagnie de garde pour remplacer celle de Weber.

Séparée de l'état-major, depuis la bataille d'Elsenau, la compagnie d'Honneur a réussi à échapper à l'encercllement mais n'a pu encore rejoindre. Pour succéder au légendaire Obersturmführer Wilhelm Weber, le commandeur de la division *Charlemagne* fait appel à l'Untersturmführer Pinsard-Berthaz.

Ancien aspirant de chasseurs alpins en 39-40, ce jeune officier savoyard, d'un blond presque roux, s'est engagé à la Waffen-SS dès l'été 1943, avec son ami Artus et quelques camarades de l'école des cadres de la Milice du château d'Uriège. Passé par la Junkerschule de Bad Tölz, nommé chef de section et adjoint de l'Obersturmführer Noël de Tissor, blessé dès le premier jour du combat dans les Carpates en août 1944, Pinsard-Berthaz a des combats à rattraper et des amis à venger. Dès son arrivée à Kœrlin, il demande à son camarade Fernet :

— Où est donc Artus ?

Tué. Parmi les premiers.

Et Bartolomet ?

Le « vieux Bartol » ? Toujours fidèle au poste. Mais il ne décolère pas. On l'a mis avec sa compagnie dans le régiment de réserve !

*
**

L'Obersturmführer Fernet se réjouit de voir arriver avec son ami Pinsard-Berthaz plusieurs centaines d'hommes qui inspirent confiance, avec leur tenue d'instruction en bon état, des casquettes de chasseurs de montagne neuves et une mine énergique.

Ils ont bonne allure, dit-il.

Sans doute, répond Pinsard-Berthaz, mais il faudra les voir au feu. Quand j'ai été arrivé à Greifenberg, j'ai, moi aussi, été impressionné par les compagnies de recrutement en d'instruction.

Les gars marchaient bien, savaient présenter les armes et même — extraordinaire pour des Français — ils ne chantaient pas mal. Une belle démonstration pour un film de propagande. Seulement, ces gars-là ne valaient pas grand-chose sur le terrain. Ils ne savaient ni se déployer, ni se camoufler. Ce n'est pas un militaire de la très vieille école comme le Sturmbannführer Hersche qui aurait pu les préparer à une guerre moderne.

— Alors, tu as pris l'instruction en main pour appliquer les bonnes méthodes de Bad Tölz...

— Exactement. Ordre très dilué sur le terrain. Exercice du matin au soir. On va voir ce que vont donner les gars dans la bagarre. Je suis quand même un peu inquiet.

L'Untersturmführer Pinsard-Berthaz ajoute aussitôt :

J'aurais préféré être avec toi que de servir d'escorte à Krukenberg.

Avec leur compagnie arrivée de Greifenberg, Flamand, un ancien légionnaire, et de Bregand, un ancien cavalier, rejoignent les deux bataillons de marche. Pinsard-Berthaz, lui, se dirige vers le château de Gross Jestin où se trouve le poste de commandement du Brigadeführer Krukenberg, à un important carrefour de route situé à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Körlin et à une quinzaine de kilomètres au sud du port de Kolberg.

Le Brigadeführer Krukenberg, qui remplit auprès de lui un rôle d'adjoint :

— Nous allons nous installer sur la rive Persante, face à l'est pour barrer le passage du grand axe routier de Körlin à Stettin.

Le crayon suit sur la carte d'état-major le tracé de la petite rivière côtière qui se jette dans la mer Baltique, après s'être attardée à travers la plaine de Pomméranie, en de longs méandres paresseux.

— Le Sturmbannführer Rappand, qui commande le régiment de marche, est nommé Kampfkommandant de la ville de Körlin. Il en fera un solide centre de résistance. Quant au Hauptsturmführer de Bornum, je lui confie la garde des points de passage au nord de la ville.

L'Oberführer Puard, qui se donne encore parfois l'allure de commandant quelque chose, vient d'effectuer une reconnaissance à bord d'une voiture de liaison dans toute cette zone. Accompagné

47.
Les gars marchaient bien, savaient présenter les armes et même — extraordinaire pour des Français — ils ne chantaient pas mal. Une belle démonstration pour un film de propagande. Seulement, ces gars-là ne valaient pas grand-chose sur le terrain. Ils ne savaient ni se déployer, ni se camoufler. Ce n'est pas un militaire de la très vieille école comme le Sturmbannführer Hersche qui aurait pu les préparer à une guerre moderne.

— Alors, tu as pris l'instruction en main pour appliquer les bonnes méthodes de Bad Tölz...
— Exactement. Ordre très dilué sur le terrain. Exercice du matin au soir. On va voir ce que vont donner les gars dans la bataille. Je suis quand même un peu inquiet.

L'Untersturmführer Pinsard-Berthas ajoute aussitôt :
Au matin du 31 mars 1945, la division *Charlemagne*, renforcée par le bataillon de marche arrivé de Greifenberg, comprend plus de quatre mille hommes dont la moitié bien armés et bien conduits, sont prêts à combattre en première ligne. Les bataillons et les compagnies ont gagné les emplacements désignés dans la petite ville de Körlin et dans des villages parfois situés à une dizaine de kilomètres. Les SS français creusent aussitôt des emplacements de combat dans le sol gelé.

Le Brigadeführer Krukenberg explique ses intentions au Standartenführer Zimmermann qui remplit auprès de lui un rôle d'adjoint :

— Nous allons nous installer sur la rivière Persante, face à l'est, pour barrer le passage du grand axe routier de Köslin à Stettin.

Le crayon suit sur la carte d'état-major le tracé de la petite rivière côtière qui se jette dans la mer Baltique, après s'être attardée, à travers la plaine de Poméranie, en de longs méandres paresseux.

— Le Sturmbannführer Raybaud, qui commande le régiment de marche, est nommé Kampfkommandant de la ville de Körlin. Il en fera un solide centre de résistance. Quant au Hauptsturmführer de Bourmont, je lui confie la garde des points de passage au nord de la ville.

L'Oberführer Puaud, qui se donne encore parfois l'allure de commander quelque chose, vient d'effectuer une reconnaissance à bord d'une voiture de liaison dans toute cette zone. Accompagné

du Hauptsturmführer Renuh et de l'Obersturmführer Delotte il s'aperçoit que la rivière ne pourra pas faire longtemps obstacle à une attaque soviétique un peu sérieuse.

— Les Russes franchiront la Persante quand et où ils voudront. Nos hommes n'arriveront jamais à les arrêter. Il faudrait une ligne de défense continue.

Mais le régiment de réserve manque d'armement, d'effectifs et aussi de mordant. Une dizaine de compagnies sont disposées en « bouchons ». Puis l'Oberführer Puaud annonce qu'il installe son poste de commandement à Kersin, à quelques kilomètres au nord-ouest de Körlin. Avec ses secrétaires et ses agents de liaison, il occupe une grande bâtisse qui tient bien davantage de la ferme que du château, malgré les tableaux pendus au mur, représentant des officiers prussiens de l'époque de Frédéric le Grand. Le poing sur la hanche et la perruque poudrée, ces vieux soldats regardent d'un oeil un peu réprobateur l'invasion insolente de Français en uniforme feldgrau qui étendent de la paille pour bivouaquer dans la salle de billard.

Les bruits de bataille s'accroissent. Les Russes ont investi Körlin et poussent leur attaque. Les Allemands jettent dans la fournaise des Panzers et des Stukas. Le ciel gris de février retentit du bruit des explosions. Le front se rapproche.

— Je ne peux pas commander mon bataillon dans ces conditions sans véhicules et sans moyens de transmissions mes hommes se

L'état-major du général Munzel, dont dépend la division Charlemagne, prévient le Brigadeführer Krukenberg :

— Körlin se trouve menacé sur le nord-est par les forces soviétiques qui ont pris Köslin.

Mais un second message, quelques heures plus tard, annonce un nouveau danger.

— Les Russes attaquent aussi par le sud-est. Bad Polzin vient de tomber entre leurs mains et ils poursuivent l'offensive vers le nord.

Comme à Hammerstein, quelques jours auparavant, les SS français vont se trouver engagés sur un front qui ne cesse de se modifier.

d'heure en heure, malgré la résistance des unités de la Wehrmacht et de la Waffen-SS.

— Les Russes franchiront la frontière quand et où ils voudront. Nos hommes n'arriveront jamais à les arrêter. Il faut être au

Par un vent glacial, le Sturmabführer Raybaud effectue depuis le petit jour des reconnaissances dans toute la région située à l'est de Körlin et vérifie la mise en place de ses unités. Bassompierre se trouve au nord-est, de chaque côté de la route de Köslin-Fernet, au sud-est, de part et d'autre de la route de Belgard. Tous les deux s'établissent en position défensive.

Moyens de liaison, mon commandant ? demande Bassompierre.

On va essayer de tendre des lignes téléphoniques, répond Raybaud. Mais il faudra se méfier des saboteurs. Nous sommes dans un pays où grouillent les Polonais.

— On sera obligé d'employer des estafettes, Sturmabführer assure Fernet.

— Dans ce cas, décide le chef du régiment de marche, je ferai assurer la liaison par ma section de reconnaissance.

L'Obersturmführer Fernet a reçu l'ordre de disperser au maximum les unités de son bataillon. Certaines sections se trouvent isolées à plusieurs kilomètres de son poste de commandement sans aucun moyen de liaison par radio ou téléphone. Il s'en plaint à Raybaud :

— Je ne peux pas commander mon bataillon dans ces conditions. Sans véhicules et sans moyens de transmissions mes hommes se trouvent « en l'air ». A la première attaque, un peu sérieuse des Russes, nous serons perdus sans avoir servi à rien.

Le commandeur du régiment de marche semble très ennuyé :

— Je le sais aussi bien que vous. Mais c'est un ordre de Krukenberg.

— C'est en se dispersant trop sur le terrain que le bataillon d'Obitz a volé en éclats devant Bärenwald. Vous le savez bien, Sturmabführer.

Efficace, calme, net, Emile Raybaud sait que la situation permet parfois de faire quelque entorse à la discipline. Il dit à Fernet, d'un air assuré :

— Je prends ça sous mon bonnet. Resserrez votre dispositif comme vous me le proposez.

Le chef du 1^{er} bataillon installe son poste de commandement dans le village de Denzin et se donne pour première tâche de maintenir la liaison avec ses compagnies et ses sections.

En fin d'après-midi du 3 mars, les SS français finissent de s'installer sur leurs positions.

Les compagnies se trouvent très dispersées. L'Obersturmführer Bartolomet, du régiment de réserve, doit tenir Peterfitz, dans une boucle de la Persante à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Körlin. Le Hauptsturmführer Monneuse, son chef de bataillon, l'a seulement averti :

— Les Russes peuvent venir de partout à la fois. Accrochez-vous au cours d'eau et essayez de tenir un des ponts. Je n'aurai pas de renforts à vous envoyer. Bonne chance quand même.

Les seules liaisons se font par des courriers qui doivent parcourir plusieurs kilomètres dans un terrain inconnu, où rôdent déjà des partisans polonais.

La plupart des positions de la division *Charlemagne* s'appuient sur la Persante. La rivière n'est pas large, mais se trouve fortement grossie par la fonte des neiges. Un courant boueux et violent emporte des branches et des débris. Si les ponts tiennent, il sera sans doute possible d'établir un semblant de front.

Les SS français creusent fébrilement des emplacements de combat en dehors de la ville. Il a neigé depuis plusieurs jours mais, après une pluie glaciale, le temps semble reparti vers le froid sec. Certains affirment même avoir aperçu un rayon de soleil dans la journée. Avec l'approche de la nuit, le paysage se fige dans la glace. Le Hauptsturmführer Walter parcourt le front de sa compagnie. Il est tout surpris de trouver deux petites vieilles en train d'apporter du café aux hommes d'un de ses avant-postes.

— Ça est-ce que c'est que ces bonnes femmes ?

— Elles n'ont pas voulu partir avec les civils.

— Quelles foutaises ! Le camp en vitesse. Les Russes vont arriver !

Les SS français s'installent par petits groupes d'une dizaine d'hommes autour d'une arme automatique. Certains groupes ont même deux mitailleuses. Le régiment de marche semble enfin bien équipé. Un Panzerfaust pour trois hommes et plusieurs fusils lance-grenades par section. Walter aura de quoi recevoir les Russes. Le commandant de compagnie est tout heureux. Il doit prochainement être nommé Untersturmführer et sera alors un des plus jeunes officiers de la division *Charlemagne*.

La nuit tombe. On entend seulement le grondement sourd des eaux boueuses de la Persante. Les patrouilles envoyées sur l'autre rive ont trouvé un pays vide, figé par le froid qui fait crisser la neige sous les bottes.

Walter est appelé au poste de commandement du Hauptsturmführer Bassompierre. Le chef du 2^e bataillon de marche arbore une mine soucieuse.

Une forte concentration de blindés russes est signalée dans la région de Stolzenberg.

— Mais c'est au sud-ouest de Körlin ! s'exclame Walter. Nous commençons à être encerclés.

A 20 heures, la nouvelle se trouve confirmée. Les Russes ont maintenant dépassé Stolzenberg et se ruent vers le nord, vers la Baltique...

Ils vont prendre Kolberg, annonce Bassompierre d'une voix lugubre. Alors nous serons enfermés dans un véritable piège, sans aucun espoir de nous en sortir.

Kolberg peut tenir, affirme Walter qui refuse toujours de désespérer. Il finira bien par y avoir une contre-attaque.

Bassompierre ne répond pas et enlève ses lunettes pour essuyer longuement ses yeux avec un bras songeur. Puis il en hausse à nouveau son grand nez et se penche sur la carte : les blindés russes avancent désormais à l'ouest des positions tenues par les SS français...

— Elles n'ont pas voulu partir avec les civils. — S'ils arrivent à la rive, remarque Bassompierre, toutes les

troupes situées dans le triangle formé par Köslin, Belgard et Kolberg sont vouées à l'annihilation. Ils ne nous tiennent pas encore, mon capitaine, lui lance Walter avant de rejoindre sa compagnie.

Avec son adjoint de Berricot, le commandant du régiment de marche ne va guère dormir tout au long de cette terrible nuit.

Finalement, on a réussi à tirer quelques lignes téléphoniques dans le secteur du 1^{er} bataillon de marche. Par trois fois, dès la nuit tombée, l'Obersturmführer Rounégous va réveiller son chef.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? lui demande Fernet.

— Je vois des fusées, mon capitaine.

— Tout le monde peut les voir. Est-ce que vous êtes attaqué par les Russes ?

— Non. Enfin pas encore, répond l'officier milicien.

— Alors, ne me dérangez pas pour rien.

Fernet se tourne vers son officier adjoint Labaudette.

— Ça commence bien. Voilà un de nos commandants de compagnie qui est en train de se paniquer. Pour le moment, il ferait mieux de dormir et de nous fournir la paix.

Le jeune Oberjunker remarque, sur son ton égaré.

— La journée et la nuit de demain promettent d'être un peu plus mouvementées...

Les hommes du 1^{er} bataillon de marche font face à l'est et au sud-est. Sous la protection des guetteurs, ils reprennent des forces avant l'inéluctable combat.

*
**

Les Russes poursuivent leur mouvement. La situation s'aggrave d'heure en heure, même si le feu n'est pas encore ouvert dans le secteur de Körlin.

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1945, l'état-major de Puaud reçoit de Krukenberg un nouvel ordre d'alerte et décide de quitter le village de Kerstin pour le centre de Körlin.

Les Russes peuvent attaquer désormais du nord comme du sud, de l'est comme de l'ouest. Il faut absolument évacuer les derniers

civils. Des patrouilles de SS français dirigent les convois de réfugiés sur la route de Kolberg, qui reste encore libre. La Baltique sera leur dernière chance, remarque le Sturmbannführer Raybaud, Kampfkommandant de la cité investie.

Avec son adjoint de Berricot, le commandeur du régiment de marche ne va guère dormir tout au long de cette terrible nuit, la dernière avant que ne se referme l'étau.

On entend très distinctement des bruits de combat dans la direction du sud-est. Des feux fulgurants s'allument à l'horizon. Des dépôts d'essence et de matériel explosent. Des fermes brûlent dans la campagne. Raybaud prête l'oreille, écarquille les yeux, se repère et s'inquiète. Cette fois, les bruits et les feux proviennent du sud-ouest.

— Nous allons être tournés, dit-il à de Berricot. Tout notre système défensif était établi vers l'est. Nos positions seront prises à revers. Nous appuyer sur la Persante ne servira plus à rien.

Le Sturmbannführer Raybaud fait aussitôt prévenir ses chefs de bataillons Bassompierre et Fernet qu'ils risquent désormais d'être frappés dans le dos.

Les SS français se trouvent pris au centre du grand mouvement de tenaille de l'offensive russe.

Les Russes poursuivent leur mouvement. La situation s'aggrave d'heure en heure, même si le feu n'est pas encore ouvert dans le secteur de Kötlin.

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1945, l'état-major de Prand reçoit de Krakenberg un nouvel ordre d'alerte et décide de quitter le village de Kerstin pour le centre de Kötlin.

Les Russes peuvent attendre désormais du nord comme du sud de l'est comme de l'ouest. Il faut absolument évacuer les derniers

Mais Soulet roule déjà.
 papeterasse sur un des véhicules de l'état-major.
 — Les Russes ont déclenché une attaque dans le secteur de Schivelbein, annonce un des hommes qui chargent des caisses de
 2 heures du matin, va se coucher dans une boîte de paille.
 de lui, le Rottenführer Soulet, qui ne doit prendre la garde du

**

— Mais du'est-ce qui se passe ? demande Soulet.
 — Debout ! En armes ! Dépêchez-vous ! Branle-pas de combat !
 Pen avant deux heures du matin, des cris réveillent les hommes endormis.

Le train automobile de la division *Charlemagne* avec les derniers véhicules à moteur, les unités de services divisionnaires, la compagnie d'état-major et une section de pionniers qui arrive de Greifenberg se trouvent cantonnés, pour la nuit du 3 au 4 mars 1945, dans le village de Gross-Jestin, à une bonne quinzaine de kilomètres à l'ouest de Königsberg. On ne risque rien ici, affirme le Hauptscharführer Augustat au Rottenführer interprète Soulet qui vient de rejoindre sa compagnie d'état-major, après une longue odyssée solitaire. Les Russes sont à plus de quarante-cinq kilomètres et nous ne sommes qu'en troisième ligne.

Soulet n'est pas tellement convaincu. La mine soucieuse du Sturm-bannführer Katzian, aperçue avant le rapport du soir, ne lui dit rien qui vaille. Et Gross-Jestin ne se trouve défendue que par les scribouillards, les estafettes, les vagues maîtres, les téléphonistes, les mécaniciens, les fourriers, les cuisiniers et quelques pionniers qui n'ont aucune expérience du feu.

— Ecoule ! Augustat organise un tour de garde parmi ses hommes.

— Il faut défendre le cantonnement contre les partisans, ou bien contre les parachutistes. On ne sait jamais. On va former deux sections d'alerte qui prendront la garde à tour de rôle. Sur la route de Schivelbein, on protégera le village d'une éventuelle attaque venant du sud.

Tandis que les ordonnances et les estafettes s'affairent autour

de lui, le Rottenführer Soulet, qui ne doit prendre la garde qu'à 2 heures du matin, va se coucher dans une botte de paille.

— Les Russes ont déclenché une attaque dans le secteur de Schievelbein, annonce un des hommes qui chargent des caisses de papperasse sur un des véhicules de l'état-major.

Mais Soulet ronfle déjà.

*
**

Peu avant deux heures du matin, des cris réveillent les hommes endormis.

— Debout ! En armes ! Dépêchez-vous ! Branle-bas de combat !

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demande Soulet.

Il faut relever la section de garde.
— Bon, bon. On va y aller.
Le Rottenführer interprète, tout en maugréant, s'équipe rapidement. A moitié réveillé, il se dirige, avec quelques camarades, vers la sortie sud du village de Gross-Jestin. La route de Schievelbein se trouve totalement obstruée par les chariots des réfugiés civils qui ne cessent de remonter du sud, essayant de gagner la Baltique. Les SS français qui vont prendre la garde ne peuvent même plus emprunter la chaussée et doivent progresser, en colonne, par un, de part et d'autre, de ce flot incessant de véhicules et de chevaux. A la sortie du village, la route se trouve très encaissée et ils doivent même grimper sur des talus.
La nuit froide semble particulièrement calme, malgré le grincement des essieux et les hennissements des chevaux. Maintenant, le convoi des réfugiés se trouve arrêté. A une centaine de mètres d'eux, les diques près de la section de relève entendent des bruits de moteurs et de ferraille.

— Ecoute. Des Panzers allemands escortent les réfugiés. Fait remarquer Soulet aux camarades qui marchent près de lui. — Il n'y a rien à craindre. On n'a rien contre les parachutistes. On n'a rien contre les SS.
Mais le Rottenführer interprète reste pessimiste. A la fin, il dit : « Si nos blindés ne viennent déjà, il faut croire que ça va très mal. »

Les deux SS français, perchés sur leurs talus, observent la nuit.

On distingue, dans le lointain à une bonne vingtaine de kilomètres, des fusées blanches, vertes et rouges.

— C'est du côté de Belgard... Les Russes avancent plus vite que prévu. Plus question des quarante-cinq kilomètres dont nous parlait Augustat. Les Rouges ont déjà fait la moitié du chemin.

— Oui, mais ils vont tomber sur les copains. Toute la Division se trouve en défensive à Kôrlin.

Les deux camarades reprennent leur marche sur le talus. Leur colonne stoppe soudain.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les types de tête sont arrêtés.

— Pourquoi ?

— On sait pas.

En face des Français, quelques hommes viennent, eux aussi, de grimper sur le talus. Ils portent des chapkas de fourrure.

Les éclaireurs qui marchent en tête se retournent et lancent à leurs camarades :

— Les gars, c'est des prisonniers russes !

Des prisonniers, c'est marquant, constate le voisin de Soulet. Tu vois, on en fait encore.

Soudain, un cri retentit :

— Merde ! Les « Popofs » ont des mitraillettes.

— Et nos Panzers ?

Mais ce sont des chars russes, bande de connerds !

Les Soviétiques doivent être aussi surpris que leurs adversaires et les deux troupes se font face quelques secondes dans les ténèbres, sans réagir.

Soudain, de part et d'autre, on se rend compte de la méprise. Réflexe instinctif, deux ou trois Russes lèvent les bras en l'air et crient :

— Kamarades !

Mais les premiers Français qui leur font face ont la même réaction. Eux aussi lèvent les bras en l'air pour se rendre et hurlent : *Tovaritch* !

Soulet passe brusquement de la surprise à la peur. Et de la peur au fou-rire. Cette demi-douzaine d'ahuris, les Bras en l'air sur le talus, en train d'attendre la capture les uns en face des autres et ne

sachant même plus qui sont les vainqueurs et les vaincus de la rencontre ! A se tordre et rouger les fesses, des fusées blanches, des fusées de Soudain des cris fusent en face : — C'est du côté de Belgrad... —
— *Davaï ! Davaï !* Plus question des quarante-cinq kilomètres prévus.

En queue de la section de relève, une voix impatiente lance :
— Mais tirez donc, les gars ! Revenez-les dans l'En Avant !

Soulet voit ceux qui viennent de tirer des ordres à leurs camarades faire demi-tour et rejoindre en courant. Les Russes réagissent les premiers. Les grosses mitraillettes à charge « camembert » crépitent. Ils ne sont plus sur la talus qu'une dizaine de SS français qui se jettent par terre. Ils sont moulu comme à l'exercice.

Les balles de leurs adversaires se perdent dans l'air avec de grandes traînées lumineuses. Soulet vient à son tour à la main. Il ne songe pas à tirer. Même pas à enlever le cran d'arrêt. Il n'a pas peur. Il reste calme et lucide. Il calcule la manœuvre qui va lui permettre de sauver sa peau. Il glisse à son voisin.

— Il faut se tailler en vitesse et rejoindre le village.
— Pres de cent mètres en terrain découvert. On s'en sortira pas.

— Et ici, tu crois qu'on va s'en sortir ? —

A quelques dizaines de mètres, les Russes continuent à tirer au hasard. Mais ils n'aperçoivent plus des Français ! Ils sont un peu éblouis par leurs propres coups de feu.

Soulet continue à raler contre les tanaks des Russes partis vers le village en les abandonnant.

Les salauds ! Ils nous pissent dans la merde.

Couché dans un sillon, le Rottenführer cherche un repli à droite et à gauche de lui, d'autres camarades de corps tombent à terre. Dans toute cette confusion, il n'a vu personne mourir. Il ne reste plus maintenant qu'une demi-douzaine de SS français. Les balles miaulent et s'enfoncent dans la terre tout autour d'eux. Mais les Russes tirent au jugé. Une longue rafale passe juste au-dessus de la tête de Soulet, qui commence à trouver sa position de plus en plus inconfortable. Il ne peut s'empêcher de lancer à son voisin :

— Tu parles d'une troisième ligne !

— Ta gueule ! On fout le camp !

Les balles continuent à siffler. Les voisins décrochent les uns

après les autres. Maintenant Soulet reste seul. Le dernier. Il estime la distance qui le sépare d'un abri de calcul, comme à la manœuvre. « Quatre-vingts mètres. Ça doit faire cinq ou six bonds. Court en zigzags. Ramper entre chaque bond. » Il revêt avec une étrange netteté la cour de la caserne de la Kriegsmarine à Duisburg où il apprenait à devenir fantassin. Maintenant, il va jouer le tout pour le tout. Il se repère tout haut :

Auf! Himlegel! Auf! Marsch, marsch! —
Jamais la nécessité des fastidieux exercices ne lui a semblé si évidente. Il arrive à une haie, renonce à sauter le mur d'un verger, abandonne une partie de sa culotte à un fil de fer barbelé et court à travers des prés en lisière du village, hors de portée des mitrailleuses russes.

Deux ombres courent derrière Soulet. Il s'arrête, se dissimule derrière un arbre et, au moment où il va tirer, reconnaît les casquettes allemandes et non les chapkas. Ce sont deux soldats de la Werhmacht. Ils expliquent qu'ils sortent du Lazarett de Schievelbein.

— Ben, les gars, comme convalescence, ça se pose là ! Allez, auf wiedersehen.

Au même moment retentit un fracas épouvantable. Les fantassins soviétiques ont prévenu les équipages des chars de la présence d'une patrouille ennemie. Les canons des T 34 se déclenchent et tirent sur le village de Gross Jestin, bondé de réfugiés.

Le premier obus éclate sur le clocher. Les suivants explosent sur la porte et dans les granges. Les charbons s'enflamment. Les civils sont déshabillés, paralysés et qu'on ne leur laisse que la douleur et d'effroi. Une dizaine d'obus provoquent un terrible carnage parmi les femmes, les enfants et les vieillards que la guerre vient de rattraper au terme d'une longue exode.

Le feu cesse. Le bruit des moteurs reprend. Des chars s'avancent, écrasant sous leurs chenilles les débris des charrettes, les mourants, les blessés qu'on a pris sur la chaussée.

Le vieil Obersturmführer Bénétaux, chargé à l'état-major du bureau H a/b qui administre le personnel, s'élance courageusement au milieu du village de Gross Jestin. L'officier s'efforce de régler la circulation et essaie d'organiser la pagaille, qui se transforme en panique. Soudain, des hommes en civil armés de mitraillettes et de fusils l'entourent. Ce sont des partisans polonais, surgis de l'ombre des maisons. Peut-être sont-ils depuis plusieurs jours cachés dans le village ? Ou bien précèdent-ils la colonne automobile soviétique ? Maurice Bénétaux n'a pas le temps de se poser de questions. Il est vigoureusement saisi par quelques mains énergiques et fait prisonnier.

Quelques minutes plus tard, le vieux lieutenant se trouve en présence d'un officier soviétique, vêtu d'un paletot de cuir. Le Russe désigne en hurlant les deux lettres d'argent au revers du col de l'officier.

— SS ?

— Da, répond Bénétaux.

Mais l'officier de l'Armée rouge aperçoit alors l'écusson tricolore :

— Franzouski ?

— Da, répond encore Bénétaux.

Cette fois celui qui mène l'interrogatoire semble ne plus rien comprendre. SS et Français, cela ne va pas du tout ensemble dans son esprit.

Il demande encore :

— Officier ?

— Da, répond toujours Bénétaux.

L'officier soviétique semble ravi. Il a enfin trouvé un responsable et il nomme sur le champ l'Obersturmführer Bénétaux responsable d'un convoi de kdi Franzouski qu'il a l'ordre de diriger vers l'arrière. Il range le convoi comportant des SS de la division *Charlemagne* qui viennent d'être capturés à Gross Jestin, mais aussi des prisonniers de 39-40 et des requis du S.T.O.

Les Français en civil et les Français en kaki sont furieux d'être ainsi mélangés à leurs compatriotes en uniforme vert de gris. Mais les Russes se moquent complètement de leurs récriminations. Toutes ces subtilités ne les intéressent pas. Ces hommes sont des Français ? Alors qu'ils marchent ensemble et ne fassent plus d'histoires !

Fort peu soucieux de rester entre les mains des soldats soviétiques et surtout de leurs alliés polonais, l'Obersturmführer Bénétaux décide de s'évader. Avec le désordre qui accompagne l'offensive russe, ce ne sera guère difficile. Le vieux lieutenant a plus d'un tour dans son sac même si son emploi administratif à l'état-major de la division ne l'a pas prédisposé à jouer les conteurs de bois. Deux jours plus tard il parviendra assez miraculeusement à retrouver les lignes allemandes.

Les T 34, après avoir tout bousculé sur leur passage, traversent Gross Jestin et vont poursuivre leur marche en avant vers Kolberg. Le grand port de la mer Baltique n'est plus qu'à une quinzaine de kilomètres.

Le Rottenführer Soulet, isolé de ses camarades, contourne le village et prend, lui aussi, la route de Kolberg. Les chars russes ont fait une pause à la sortie de Gross Jestin. Il va peut-être arriver à la mer avant eux ? Il se souvient de la guerre de 39-40 alors qu'il s'était engagé dans un régiment de tirailleurs. Les colonnes blindées allemandes occupaient les nœuds de communication. Plusieurs heures, parfois plusieurs jours se passaient avant le contrôle du terrain par l'infanterie. Dans la zone d'avance ennemie, un isolé garde une chance de rejoindre les lignes amies. Surtout la nuit. Surtout dans les bois.

A cinq kilomètres avant Kolberg, la route se trouve barrée par un poste d'une demi-douzaine de Feldgendarmes, la plaque de métal en demi-lune sur la poitrine.

Quand le Rottenführer Soulet veut passer ils lui annoncent qu'il est désormais interdit d'entrer dans Kolberg. Ils le dirigent sur la route de Treptow, vers l'ouest, et ponctuent son départ d'un énergique :

— *Weg! Zum Teufel!*

« Aller au Diable », pense Soulet. Mais j'en viens ! On va voir la gueule que les Feldgendarmes feront tout à l'heure en voyant arriver les T 34. Ils pourront toujours leur dire aux « Popofs » que la route de Kolberg est *verboten...* »

Fort peu soucieux de rester entre les mains des soldats soviétiques et surtout de leurs alliés polonais, l'Obersturmführer Bénédict décide de s'évader. Avec le désordre qui accompagne l'offensive russe,

A 5 heures du matin, le 4 mars 1945, les chars soviétiques arriveront aux portes de Kolberg. La division *Charlemagne* et de nombreuses unités allemandes sont prises dans un piège qui ressemble étrangement à celui de Dunkerque en mai 1940.

Körlin se trouve pratiquement encerclée. Sans aucun espoir d'être dégagée par une contre-attaque. L'agonie du Reich commence en Poméranie.

Les T 34, après avoir tout bousculé sur leur passage, traversent Gross Jestin et vont poursuivre leur marche en avant vers Kolberg. Le grand port de la mer Baltique n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres.

Le Rotteführer Soulet, isolé de ses camarades, contourne le village et prend, lui aussi, la route de Kolberg. Les chars russes ont fait une pause à la sortie de Gross Jestin. Il va peut-être arriver à la mer avant eux ? Il se souvient de la guerre de 39-40 alors qu'il s'était engagé dans un régiment de tirailleurs. Les colonnes blindées allemandes occupaient les nœuds de communication. Plusieurs heures, parfois plusieurs jours se passaient avant le contrôle du terrain par l'infanterie. Dans la zone d'avance ennemie, un isolé garde une chance de rejoindre les lignes amies. Surtout la nuit sur tout dans les bois.

A cinq kilomètres avant Kolberg, la route se trouve barrée par un poste d'une demi-douzaine de Feldgendarmes, la plaque de métal en demi-lune sur la poitrine.

Quand le Rotteführer Soulet veut passer ils lui annoncent qu'il est désormais interdit d'entrer dans Kolberg. Ils le dirigent sur la route de Trepow, vers l'ouest, et pouccent son départ d'un énergique :

— Weg ! Zum Teufel !

« Aller au Diable », pense Soulet. Mais j'en viens ! On va voir la guéule que les Feldgendarmes feront tout à l'heure en voyant arriver les T 34. Ils pourront toujours leur dire aux « Pöps » que la route de Kolberg est interdite... »

— Quels sont vos ordres ? demande Zimmermann.
 — D'abord, quitter Kersin. Au moment à l'heure, l'état-major de la division peut s'y trouver emporté par une attaque des blindés russes. Nous nous établissons au château de Fritzen, sur la route de Kolberg à quelques kilomètres au nord de Körlin.
 Le commandant de la division Charlemagne décide de resserrer l'ensemble de son dispositif autour de Körlin, devenu le centre de la résistance. Les 22 français attendent l'assaut des Russes.

*
*
*

La compagnie de l'Obersturmführer Bartholomew du bataillon de réserve Monnerse, quitte le village de Peteritz pour occuper celui de Körlin, sur la route de Fritzen à Kolberg. La situation évolue dangereusement et rapidement dans la matinée du 4 mars 1945. Les blindés soviétiques arrivés aux portes de Kolberg, ne peuvent pousser leur avance jusqu'au port lui-même. Après avoir isolé et encerclé la ville, ils se rabattent vers l'est pour réduire la poche qui s'est formée dans la région de Belgard et Körlin. Le Brigadeführer Krukenberg ne cache pas son inquiétude : — Il suffit de regarder une carte, dit-il au Standartenführer Zimmermann. Nous allons être attaqués de deux côtés à la fois. Les Russes peuvent nous tomber dessus depuis Köslin au nord. Et depuis Bad Polzin au sud. Plus rien ne tient désormais.

— Qu'allons-nous faire, Brigadeführer ?

— Nous constituons la défense de Kolberg. Il faudra tenir ici le plus longtemps possible puis se replier vers la Baltique.

— Mais nos hommes sont mal aguerris. Epuisés...

Krukenberg a un geste de vague impatience. Il n'est pas responsable de la mauvaise qualité de l'entraînement, de l'équipement, de l'armement, de l'encadrement. Il a fait ce qu'il a pu pour préparer la division Charlemagne et ses contingents hétéroclites au combat. Maintenant, il est trop tard.

L'Armée rouge avance en Poméranie et plus rien ne résiste devant cette vague qui balaye le pays, de la Vistule à l'Oder. Il reste peut-être encore quelques points d'appui sur la côte baltique. Mais ils ne tiendront pas longtemps. Sans cesse le même mot revient : « trop tard... trop tard... »

— Quels sont vos ordres ? demande Zimmermann.

— D'abord, quitter Kerstin. D'un moment à l'autre, l'état-major de la division peut s'y trouver emporté par une attaque des blindés russes. Nous irons nous établir au château de Fritzow, sur la route de Kolberg, à quelques kilomètres au nord de Kôrlin.

Le commandeur de la division *Charlemagne* décide de resserrer l'ensemble de son dispositif autour de Kôrlin, devenu le centre de la résistance. Les SS français attendent l'assaut des Russes.

**

La compagnie de l'Obersturmführer Bartolomet, du bataillon de réserve Monneuse, quitte le village de Peterfitz pour occuper celui de Persante, sur l'autre rive de la Persante. Une estafette à cheval arrive à bride abattue de Gross Jestin et annonce l'échaulourée de la nuit. Bartolomet s'efforce de rester calme, mais il mesure en vieux soldat la gravité de la situation : il peut être attaqué désormais tout autant de l'ouest que de l'est.

Le temps est gris, le plafond très bas. Par moments, il tombe une petite pluie glacée qui ressemble plutôt à de la neige fondue. On entend des bruits de moteurs et de chenilles qui viennent de l'ouest. Les blindés russes ne cessent de remonter vers Kolberg et ferment la poche où la division *Charlemagne* se trouve prise au piège.

Le Hauptsturmführer Monneuse parvient à joindre Bartolomet et lui fait part de son inquiétude grandissante :

— Nous sommes encerclés. Il faut se replier sur Kôrlin où se trouve le gros de la division. Première étape : Mechennin, sur la Persante.

Bartolomet rassemble ses sections et ses isolés. Les estafettes courent à travers la campagne gelée, essayant de rallier leurs camarades qui sont dispersés en petits postes de guet sur les rives du cours d'eau pour en garder tous les ponts.

Certains emplacements de combat sont déjà déserts. Le manque total de liaison, l'arrivée des Russes de tous les côtés à la fois, l'épuisement et l'incertitude, tous cela a provoqué un fléchissement qui va s'accroître d'heure en heure. Se croyant abandonnés, les

chefs de groupe et de section ont décidé d'échapper à l'encerclement et de rallier Kolberg par leurs propres moyens.

Déjà, sur ses franges au contact de l'ennemi, la division *Charmagne* commence à se dissoudre comme une plaque de métal rongée par un acide.

Des bruits fantastiques ne cessent de courir. Les plus invraisemblables sont les plus véridiques.

Les Russes traversent la Persante avec des autos amphibies !

La route de Kolberg est coupée !

L'Armée rouge occupe tout le rivage de la Baltique de la Vistule à l'Oder !

— Les Allemands n'en semblent pas convaincus.

— Je vais moi-même voir leur chef.

Le Sturmbannführer Raybaud lui-même ne peut s'empêcher de se diriger

vers le *Panzeralarm* !

Peu après midi, le 4 mars 1945, l'assaut russe contre Kärln commence. Vingt-cinq chars et trois cents fantassins attaquent la ville. Ils viennent du sud-ouest.

Le Sturmbannführer Raybaud se trouve aux abords d'un pont qui commande l'accès à la ville. Il suit la progression des Russes à la jumelle et annonce à son adjoint de Berricot :

— Ils ne sont plus très loin. Deux kilomètres environ.

Un avant-poste de la valeur d'une compagnie se trouve placé de l'autre côté de la Persante et va pouvoir opposer à l'attaque russe une première résistance. La situation est sérieuse. Elle n'est pas encore dramatique et Raybaud reste parfaitement calme, cherchant à évaluer les moyens exacts de l'adversaire. Sur sa gauche un clocheton semble servir de cible à des tirs sporadiques d'armes automatiques.

L'ancien officier de chasseurs alpins ne peut s'empêcher, une fois encore, de penser aux combats de mai et juin 40. Il retrouve cette atmosphère de défaite inéluctable où les hommes apparaissent sous un jour cru. Il a connu cela quelques années auparavant : les fuyards et les héros. Ceux qui perdent pied et ceux qui s'accrochent. Les chefs qui se révèlent brusquement quand tout semble perdu et qu'il ne reste plus qu'à se faire tuer.

Soudain, le commandeur du régiment de marche voit des soldats

allemands s'affairent autour du pont qui se trouve entre lui et la compagnie placée en avant-poste, sur l'autre rive de la Persimte, face aux Russes.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

Tous les ponts sont minés. Mais l'ordre de destruction doit venir de Raybaud, Kampfkommendant de Kordin. Et de lui seul. Les pionniers allemands semblent bien agités.

— Ils ont l'air pressés de phier bagage, constate de Berricot.

— Mais j'ai plusieurs dizaines d'hommes de l'autre côté ! s'indigne Raybaud. Il faut empêcher le pont de sauter avant leur repli. Nous avons encore le temps.

— Les Allemands n'en semblent pas convaincus.

— Je vais moi-même voir leur chef.

Le Sturmbannführer Raybaud quitte son observatoire et se dirige à grands pas vers l'officier allemand qui commande les pionniers.

Au même moment, un unique obus de char arrive dans la rue qui mène au pont et éclate à quelques mètres du chef du régiment de marche. Le Sturmbannführer Raybaud s'écroule, les deux jambes cisailées par les éclats. De Berricot se précipite vers son chef, en appelant les infirmiers de l'état-major. On traîne le commandant à l'abri d'une maison. Garrot. Piqûre.

— On doit l'évacuer d'urgence, ordonne le médecin qui vient d'arriver. Il s'en tirera peut-être mais il faudra sûrement l'amputer.

Emile Raybaud, qui souffre horriblement mais garde sa lucidité, ordonne à son adjoint et ami de Berricot :

— Je veux confier le commandement du régiment de marche à Bassompierre.

Une ambulance arrive. On charge l'officier aux jambes déchiquetées. Ordre est donné au chauffeur de gagner Kolberg.

— Mais les Russes tiennent la route !

— Fonce droit devant toi. Essaie de passer. Il faut sauver le commandant !

L'ambulance prend la route du nord et de la Baltique.

1. Le Sturmbannführer Raybaud pourra être conduit à Kolberg et sera évacué par mer avec d'autres blessés. Fait prisonnier par la suite et ramené en France, il manquera d'être assassiné dans sa cellule à Limoges le 8 septembre 1946 par d'anciens résistants qui envahissent la prison. Condamné

Tandis que Bassompierre remplace Raybaud à la tête du régiment de marche, un message parvient à l'état-major de la division : *« Kœrlin doit être la charnière du repli des troupes du Reich dans toute la région. Il faut tenir la ville à tout prix. »* L'ordre est signé du Reichsführer SS, chef du groupe d'armées de la Vistule : Heinrich Himmler.

Quatre mille SS français vont obéir.

Jusqu'au bout.

A la fin de la matinée du 4 mars 1945, les Russes n'ont toujours pas attaqué les positions tenues par les SS français autour de Kœrlin.

Au poste de commandement du 1^{er} bataillon de marche, règne une ambiance assez joyeuse. Les escadettes de la section d'état-major ont récupéré un cochon et sont en train de le faire cuire.

L'Obersturmführer Fernet vient encore de ressembler un peu son dispositif et il attend la suite des événements, soucieux de bien tenir en main ses trois compagnies. On entend parfois une rafale de mitrailleuse : les Russes tâtent les positions occupées par les hommes de Fernet mais sans montrer encore beaucoup de mordant. — Alors, il est prêt ce cochon ? demande l'officier d'ordonnance.

Lapourdette.

— Il n'y en a plus pour longtemps, Oberjunker.

Les garçons du groupe d'escadettes, presque tous anciens des Car-pates, semblent de fort bonne humeur. Si seulement il faisait un peu moins froid...

Vers midi, le Brigadeführer Krükenberg arrive à Redlin où se trouve le poste de commandement de Fernet. Le commandeur de la division Charlemagne vient lui-même donner ses ordres et évoque à mort pour son action dans la franc-garde de la Milice, Emile Raybaud sera gracié et libéré après six ans de prison. Un quart de siècle après la guerre, amputé d'une jambe, il apprendra sa nomination au grade d'Obersturmbannführer (lieutenant-colonel) qui n'avait pu lui parvenir en Poméranie « étant donné les circonstances ». Ainsi que sa décoration de la croix de fer de 1^{re} classe.

Tandis que Bassompierre remplace Raynaud à la tête du régiment de marche, un message parvient à l'état-major de la division : « Kôrlin doit être la charnière du repli des troupes du Reich dans toute la région. Il faut tenir la ville à tout prix. » L'ordre est signé du Reichsführer SS, chef du groupe d'armées de la Vistule : Heinrich Himmler.

Quatre mille SS français vont opérer.
Jusqu'au bout.

A la fin de la matinée du 4 mars 1945, les Russes n'ont toujours pas attaqué les positions tenues par les SS français autour de Kôrlin.

Au poste de commandement du 1^{er} bataillon de marche, règne une ambiance assez joyeuse. Les estafettes de la section d'état-major ont récupéré un cochon et sont en train de le faire cuire.

L'Obersturmführer Fernet vient encore de resserrer un peu son dispositif et il attend la suite des événements, soucieux de bien tenir en main ses trois compagnies. On entend parfois une rafale de mitrailleuse : les Russes tâtent les positions occupées par les hommes de Fernet, mais sans montrer encore beaucoup de mordant.

— Alors, il est prêt ce cochon ? demande l'officier d'ordonnance Labourdette.

— Il n'y en a plus pour longtemps, Oberjunker.

Les garçons du groupe d'estafettes, presque tous anciens des Carpates, semblent de fort bonne humeur. Si seulement il faisait un peu moins froid...

Vers midi, le Brigadeführer Krukenberg arrive à Redlin où se trouve le poste de commandement de Fernet. Le commandeur de la division *Charlemagne* vient lui-même donner ses ordres et évoque le grand mouvement de charnière que dessine l'offensive de l'Armée rouge.

Soudain, on entend des bruits de combat d'infanterie qui semblent venir de l'est. Labourdette va aux nouvelles et annonce aussitôt :

C'est une attaque russe !

L'offensive, menée brutalement, a surpris quelques postes avancés. Un certain flottement semble se produire et on aperçoit des soldats qui refluent, un peu en désordre.

— Restez ici, Brigadeführer, dit Fernet à Krukenberg. Je vais voir ce qui se passe.

Le chef du 1^{er} bataillon s'éloigne avec Labourdette en direction des coups de feu. D'un geste, il a demandé à ses agents de liaison de le suivre. L'Unterscharführer Riberto et ses camarades, qui aiment bien se vanter auprès des copains de constituer « la bande à Fernet », suivent aussitôt leur chef et son officier d'ordonnance.

Au fur et à mesure qu'il avance vers le lieu de l'accrochage, l'Obersturmführer Fernet rencontre des hommes isolés qu'il renvoie énergiquement vers les lignes. Il ramasse tous les trainards et monte alors une contre-attaque improvisée.

— On y va, Labourdette !

— Les gars ont l'air un peu hésitants.

— Pas de problème ! On va les pousser à grands coups de pied dans le cul.

L'Oberscharführer Hennecourt, chef d'une des compagnies du 1^{er} bataillon de marche, rejoint les deux officiers et entraîne ses hommes à la contre-attaque.

Rapidement, les vieux réflexes acquis à l'instruction fonctionnent et les SS français se mettent à courir vers les Russes.

Les mitrailleuses lourdes et les mortiers de l'Oberscharführer Louvreur appuient cette brutale contre-attaque qui surprend leurs adversaires.

Les fantassins russes, qui commencent à s'infiltrer le long de la Persante, reculent devant une charge brutale, qui rappelle pour les anciens cette ruée vers la ligne de chemin de fer de Cracovie dans les Carpates.

— En avant ! Sturmbrigade vaincra ! Heil Hitler !

Les SS français hurlent, s'encouragent, tirent, se jettent par terre, rampent, bondissent à nouveau. Les Russes surpris commencent à refluer vers les bois qui se trouvent non loin de Körlin.

L'artillerie soviétique, les mortiers, les canons des chars entrent

en action et commencent à pilonner les positions de Fernet. Mais il est trop tard.

Rapidement, le seul problème est de retenir les grenadiers du 1^{er} bataillon qui veulent à tout prix poursuivre leur contre-offensive et dépasser leurs positions.

Leur chef est à nouveau obligé de les menacer de coups de pied dans le cul s'ils ne veulent pas arrêter la poursuite et rejoindre leurs trous.

L'affaire n'a pas duré plus de trois quarts d'heure. Fernet se montre de bonne humeur et revient vers son poste de commandement, toujours flanqué de Labourdette.

— Quand c'est parti, cela devient rudement difficile de retenir nos gars, fait remarquer le jeune aspirant.

Le Brigadeführer Krukenberg les attend à Redlin. Il semble très content de la réussite de ce rapide engagement.

— Mon dispositif est rétabli, lui annonce Fernet.

— Très bien. Continuez à tenir le coup.

Le commandeur de la division *Charlemagne* se dirige vers sa voiture de liaison.

— Eh bien, dit Labourdette, j'espère que notre cochon ne sera pas trop cuit.

**

Dans l'après-midi de ce 4 mars 1945, un nouvel assaut soviétique va se déclencher. Cette fois, les Russes attaquent par le sud-ouest.

Il faut réorganiser d'urgence le dispositif de défense de Korlin. Le Brigadeführer Krukenberg décide d'utiliser le régiment de réserve. Si le 1^{er} bataillon avec le Hauptsturmführer Mommeuse se trouve encore dispersé entre divers points d'appui dans le nord de la ville, le 2^e bataillon reste disponible. Son chef, le Hauptsturmführer Berret, est alors remplacé par l'Obersturmführer Devoerp, officier comme lui de la LVF, mais dont les qualités militaires ne sont apparues jusqu'ici lumineuses à aucun de ses commandements. Ses quatre compagnies de grenadiers, à l'effectif réduit et l'au

montrant en même temps occupent en hâte des positions défensives face à l'ouest.

Il n'est que temps. Dès le début de l'après-midi du 4 mars 1945, plusieurs sections russes se lancent à l'assaut de Körlin dans ce secteur. Des unités de choc parviennent même à franchir la rivière Persange et prennent pied sur la rive droite.

Le Brigadeführer Krugenberg et son état-major suivent leur progression avec inquiétude.

Les Russes avancent dans cette zone, ce sera toute la défense sud-est de Körlin qui sera prise à revers.

Mais les SS français parviennent à bloquer leurs adversaires et à se maintenir sur leurs positions.

Le Brigadeführer Krugenberg ne cesse de modifier son dispositif en fonction de l'évolution constante de la situation.

J'ai besoin de monde à l'ouest de Körlin. Les Russes accroissent leur pression avec des chars.

Il faut trouver des troupes. Le commandeur de la division *Charlemagne* retire les compagnies de grenadiers venues de Greifenberg et affectées en renfort aux deux bataillons de marche. Et il les rassemble pour former un petit bataillon qui prend position aussitôt face à l'ouest.

Le Hauptsturmführer Bassompierre prend alors le commandement du régiment de marche à la place du Sturmbannführer Raybaud. Il garde comme adjoint le fidèle de Berricou qui tient à rester en ligne, malgré une blessure reçue quelques instants après son chef.

Ce n'est rien, dit le pharmacien avec son accent chantant du Lorier-Garonne. Une égratignure.

Des bruits de fusillade s'entendent dans les alentours.

La situation s'aggrave d'heure en heure.

Le Brigadeführer Krugenberg décide de se débarrasser du matériel lourd, qui ne ferait que retarder la division au moment où elle sera obligée de percer les lignes soviétiques pour échapper à l'encerclement. Ses ordres sont de tenir le plus longtemps possible dans Körlin. Mais il n'a plus besoin du train hippomobile. Vers 4 heures de l'après-midi il décide d'envoyer les chevaux, les

charrettes et les palefreniers sur Kolberg. Le Standartenführer Zimmermann se montre inquiet :

— Une patrouille à cheval du groupe d'artillerie a signalé la présence des Russes dans un moulin et sur un pont aux portes de Kolberg. La route est tenue par les Russes.

— Elle l'était, répond Krukenberg. La situation change sans cesse. Il s'agit sans doute d'éléments légers qu'il sera facile de bousculer.

Le désordre semble aussi grand chez les Russes en pleine offensive que chez les Allemands en retraite. Un char T. 34 isolé a eu l'imprudence de circuler sur la grande route de Kolberg à Körlin comme si tout le pays lui appartenait. Repéré par une patrouille d'artilleurs, commandée par l'Oberscharführer Rand, son sort a été réglé d'un seul coup de Panzerfaust.

La carcasse du blindé, d'où s'échappe une ignoble odeur de chair grillée, brûle sur le bas-côté de la route, tandis que les artilleurs regagnent Fritzow où leur chef, le Hauptsturmführer Roy, les accueille avec des hurlements de joie. Il a réussi à garder pour lui la seule cuisine roulante en état de marche de toute la division. Il s'est installé en maître et seigneur dans une maison de chef de gare où il s'est emparé, avec son aplomb habituel, du lit du maître de maison et de la femme qui s'y trouvait encore.

Dans la salle à manger, on a poussé le buffet pour installer une sorte de campement où les estafettes confectionnent du riz au lait et au cacao. Les artilleurs méritent leur réputation de plus grands débrouillards de toute la division. Et leur chef fait la guerre en corsaire breton, au grand scandale du Hauptsturmführer de Bourmont qui le traite de chef de bande. Mais Roy se moque bien de ce que peuvent penser les officiers de tradition.

Des bruits de fusillade s'intensifient dans les faubourgs situés à l'ouest de Körlin.

Qu'en me fiche la paix ! décide Roy. Je suis assez grand pour savoir quand il sera temps de tirer mes derniers obus.

Il a réussi à sauver quelques obusiers de 75. Mais peste contre le manque de munitions. Boutant, il se montre de joyeuse humeur.

— Vois-tu, petit, avoue-t-il à son fidèle Garrot, je suis aussi heureux que dans le Rif. Mais, putain, qu'il fait froid dehors !

A 18 heures, le 4 mars, une réunion d'état-major se tient au poste de commandement de la division à Fritzow.

Le Brigadeführer Krukenberg semble plus cuirassé de glace que jamais. Son teint jaunâtre contraste étrangement avec l'éclat rougeoyant qui illumine le visage de l'Oberführer Puaud qui ne songe même plus à disputer au général allemand la moindre parcelle d'autorité. Dans son ombre, le Sturmbannführer de Vaugelas semble bien décidé à jouer les médiateurs et à continuer de servir de lien entre l'Inspection et l'ancien état-major de la division *Charlemagne*. Quelques officiers allemands et français assistent à la réunion qui se déroule dans une atmosphère lugubre.

— La route de Kolberg ne se trouve pas totalement fermée, affirme Krukenberg. Mais elle ne servira qu'à l'évacuation des blessés. Tous les hommes en état de se battre doivent rester à Kōrlin. J'ai reçu du Reichsführer SS l'ordre de tenir jusqu'au bout.

Krukenberg hésite un instant, puis lance d'un ton sans réplique :

— Je lui ai assuré qu'aucun soldat français ne manquerait à son serment.

Cette déclaration sert de préambule à l'examen de la situation :

— Belgard tient toujours, annonce le Brigadeführer. La ville est défendue par une unité de la Wehrmacht. Nos camarades allemands sont, eux aussi, encerclés. Mais ils constituent un « Kessel », selon une méthode qui a fait ses preuves. Notre résistance a permis le repli d'une partie de l'armée dont nous faisons partie.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? interroge Puaud d'un ton bourru.

— La division blindée SS *Frundsberg* se trouve dans la région de Stettin et elle doit mener une contre-attaque pour nous dégager ou nous renforcer. Nous ne sommes pas abandonnés.

Le Brigadeführer Krukenberg ajoute d'ailleurs aussitôt :

— Pour prendre la liaison avec les éléments amis qui ne vont pas tarder à venir de l'ouest, j'ai envoyé ma nouvelle compagnie de garde arrivée de Greifenberg.

Krukenberg espère apprendre rapidement que l'Untersturmführer

Pinsard-Berthaz a réussi à effectuer la jonction avec les SS du 3^e corps germanique...

*
**

A l'heure où se déroule cette conférence, Pinsard-Berthaz se trouve totalement isolé avec une compagnie réduite à quatre-vingts hommes environ, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Kôrlin. Il se dirige vers un petit hameau du nom de Neuland, au croisement de deux grands axes, Schievelbein au sud et Kolberg au nord, Kôrlin à l'est et Plathe à l'ouest. L'ennui, c'est que les Russes peuvent arriver de partout...

Soudain, l'officier entend un bruit de moteurs.

A deux kilomètres avant d'arriver au carrefour, Pinsard-Berthaz aperçoit trois automitrailleuses. A leur bord, des SS hollandais qui lui font de grands signes.

— N'allez pas plus loin ! Les Russes occupent le carrefour de Neuland depuis trois heures.

— Ils sont beaucoup ?

Les Néerlandais du 3^e corps germanique éclatent de rire. Quelle question ! L'Armée rouge ne connaît pas de problèmes d'effectifs.

— Deux régiments de blindés et un régiment d'artillerie sont déjà passés. Ils remontent vers le nord, en direction de Kolberg, par Gross Jestin.

— Et l'infanterie ? demande l'Untersturmführer français.

— Elle suit. Mais plus lentement.

Pinsard-Berthaz n'a pas pour mission de percer vers l'ouest. Il doit seulement prendre contact avec le groupe de reconnaissance d'une division blindée SS. Voici qui est fait. Ensuite, il peut toujours essayer d'empêcher les infiltrations ennemies en direction de Kôrlin où se trouvent ses camarades de la division *Charlemagne*. Avec une demi-centaine d'hommes il ne peut pas grand-chose. D'ailleurs des agents de liaison lui ont signalé des infiltrations russes dans son dos, le coupant de Kôrlin...

Les SS français et hollandais forment un petit Kampfgruppe qui s'installe défensivement pour la nuit.

— Direction de l'ennemi ? interroge le chef de section Bravet.

— En principe à l'ouest, répond Pinsard-Berthaz. Mais garde-toi aussi dans ton dos. Et à droite et à gauche.

— Eh bien, soupire l'Unterscharführer Jacquot, naguère blessé en Galicie avec la Sturmbrigade *Frankreich*, c'est bien pire que dans les Carpates !

Le Brigadeführer Krukenberg possède encore un appareil de radio émetteur-récepteur qui lui permet de communiquer avec l'état-major du groupe d'armées auquel se trouve rattachée la division *Charlemagne*. C'est désormais le seul moyen de garder une liaison avec le Reichsführer SS. En fin de journée du 4 mars 1945, Heinrich Himmler donne aux défenseurs de Kōrlin l'autorisation de tenter une percée.

Les SS français ont tenu assez longtemps pour permettre à une partie des troupes allemandes d'échapper au vaste mouvement qui vient de conduire les chars soviétiques jusqu'à la mer Baltique.

Pour se dégager du piège, les hommes encerclés à Kōrlin doivent gagner le cours de la Rega à l'ouest, franchir la rivière, puis se diriger vers les bouches de l'Oder par Plathe ou Greifenberg... si la voie est encore libre.

— Nous allons percer les lignes russes en plusieurs échelons, décide le Brigadeführer Krukenberg.

— Par quel itinéraire ? lui demande Zimmermann.

— Au nord, la route de Kolberg se trouve sans doute coupée et les Russes occupent toutes les localités à l'ouest de nos positions, de Gross Jestin au carrefour de Neuland. Par contre, Belgard reste encore tenue par la Wehrmacht. Nous sortirons de Kōrlin par le sud-est jusqu'à Belgard. Puis nous obliquerons au sud-ouest pour éviter la région côtière où viennent d'arriver les blindés russes.

— L'infanterie suit les chars et occupe tout le pays. Les Rouges sont partout.

— Je suis certain qu'ils ne tiennent pour l'instant que les grands axes routiers. Il faudra les éviter, progresser par les petits chemins, nous cacher dans les bois, passer à travers champs, se ravitailler dans des fermes isolées, marcher de nuit. Et surtout se débarrasser de tout le matériel lourd.

Le Standartenführer Zimmermann semble assez sceptique sur le succès de l'opération :

— Avec une troupe de SS aguerris comme ceux de notre division *Prinz Eugen*, habitués à se battre dans le maquis, nous serions certains d'y arriver. Mais avec ces Français mal entraînés, bruyants, indisciplinés...

— Ils sont débrouillards et courageux, coupe Krukenberg qui a vu les SS français se faire tuer en attaquant les chars russes dans le cimetière d'Elsenau.

Il se penche sur sa carte. Le chef de la division *Charlemagne* a pris la tête de l'unité française « pour le meilleur et pour le pire ». Et seul le pire était alors certain. Il remplira ce rôle jusqu'au bout, liant son sort de vieux soldat de l'armée impériale à ces étranges volontaires dont il ne comprend pas toujours très bien les motivations politiques. Il boutonne jusqu'au col son lourd manteau de cuir gris, resserre d'un cran le ceinturon à boucle d'argent qui porte l'étui à pistolet. Ce matin, il s'est rendu jusqu'aux positions de combat avec des bottes cirées impeccablement. Rigide et efficace, le Brigadeführer Krukenberg oppose au sort contraire l'allure d'un iceberg feldgrau.

— A quelle heure doit commencer la manœuvre de dégagement ? demande le Standartenführer Zimmermann.

— Avant minuit. Nous devons marcher le plus longtemps possible de nuit. Début du mouvement à 23 heures précises.

— Ordre de départ ?

— En tête, l'état-major de la division, avec le 1^{er} bataillon de marche de l'Obersturmführer Fernet. Ensuite, le régiment de réserve du Hauptsturmführer de Bourmont, avec les deux bataillons Monneuse et Defever. A l'arrière-garde, le 2^e bataillon de marche avec

le Hauptsturmführer Bassompierre qui aura pour mission de fermer la marche et de pousser tous les traînants.

*
**

Peu avant le départ, l'Oberführer Puaud demande à voir Krukenberg qui ne l'a pas consulté sur les décisions qu'il vient de prendre pour l'ultime manœuvre de la division *Charlemagne* :

— Je ne partirai pas avec vous.

— C'est-à-dire ? interroge Krukenberg, les sourcils levés avec plus de surprise que de colère.

— Partez, si vous voulez, avec l'avant-garde. D'ailleurs, ce sont presque tous de « vrais » SS. Moi je reste avec le régiment de réserve auquel vous avez affecté beaucoup de « mes » légionnaires. Je n'ai pas pour habitude de quitter le front avant mes hommes.

Le Brigadeführer Krukenberg pince les lèvres à cette réflexion qu'il peut considérer comme une insulte. Il va demander à Puaud où il se trouvait pendant la bataille de Bobr et la retraite sur Minsk. Et puis, il se ravise. Il se contente de lui expliquer, d'une voix glaciale :

— Il y a autant de risque partout. Nous avons besoin d'une unité de choc pour ouvrir la route. Ensuite, il faudra absolument que tout le monde suive rapidement. Le succès de notre plan dépend de la vitesse. C'est donc un problème de discipline de marche.

Krukenberg a l'impression que Puaud n'a pas compris la gravité de la situation et l'urgence de la retraite. L'ancien chef de la LVE, soudain, ne semble plus tellement décidé à quitter rapidement Belgard. C'est peut-être là où il a décidé de se faire tuer, arrivé au bout de la route qui l'a mené du Maroc à la Poméranie. Traîner équivaut à un suicide. Krukenberg a toujours pensé qu'un soldat vivant était plus utile au Reich qu'un soldat mort. Il ne comprend guère ce goût du panache des Français, leur côté « dernières cartouches ». Tous leurs corps d'élite célèbrent des défaites héroïques : Bazeilles, Sidi-Brahim, Camerone... Belgard s'inscrit donc dans la tradition.

L'Oberführer Puaud, flanqué du silencieux Jean de Vaugelas

quitte l'état-major de la division *Charlemagne*. Aussitôt, Krukenberg, Zimmermann et son jeune adjoint, le Hauptsturmführer Jaus, s'embarquent à bord d'une voiture légère de liaison, une des dernières en état de marche.

— Direction Redlin.

Les compagnies du bataillon de marche Fernet tiennent toujours ce village, à la sortie sud-est de Korlin, sur la route de Belgard. Depuis la contre-attaque qui a permis de dégager leurs camarades du bataillon de réserve Defever engagés au sud-ouest de la ville, le secteur semble de nouveau assez calme. Mais, très proches, des incendies illuminent la nuit. Le bruit des chenilles se fait parfois entendre. A l'ouest comme au sud.

Arrivé à Redlin vers 7 heures du soir, Krukenberg explique rapidement la manœuvre à Fernet et lui annonce que les SS français vont tenter la percée dans quelques heures, pour rejoindre Greifenberg par Belgard.

— Votre bataillon formera l'avant-garde, dit Krukenberg. Je marcherai avec vous.

Avant de se mettre en route, l'ordre est donné de se débarrasser de tout le matériel lourd : véhicules, charrettes, chevaux, bagages. Krukenberg donnera l'exemple et abandonnera sa Volkswagen de liaison, pour marcher à pied avec les hommes de l'avant-garde.

— Comment doit suivre le reste de la division ? demande Fernet.

— J'ai donné les ordres pour que toutes les compagnies se rassemblent dans Kôrlin et y abandonnent leur matériel lourd. Dès que nous serons partis, nos camarades doivent nous suivre. A minuit, il ne devrait plus rester de SS français dans Kôrlin...

Fernet sent dans la voix de Krukenberg un certain scepticisme. La réaction de Puaud a fait présager au commandeur de la division *Charlemagne* que ses ordres seront exécutés à contrecœur.

Pourtant, tout dépend désormais de la vitesse... et du silence. Les SS français disposent de peu de temps et doivent dépasser Belgard avant la fin de la nuit.

*
**

En ce crépuscule du 4 mars 1945, certaines unités du bataillon de réserve Monneuse se trouvent encore sur des positions de défense situées beaucoup trop au nord, sur la route de Kolberg. Il ne va pas être commode de les rameuter.

Peu après la tombée de la nuit, vers neuf heures du soir, le Hauptsturmführer de Bourmont, commandeur du régiment de réserve, inquiet de ne pas voir revenir ses estafettes, décide d'aller chercher lui-même le bataillon Monneuse, beaucoup trop éloigné du centre de Kôrlin.

Il arrive à découvrir la compagnie Bartolomet, qui vient d'arriver à Mechentin et s'efforce de mettre le village en état de défense. De Bourmont semble plus furieux encore que d'habitude :

— Les Russes arrivent de partout. Repli général de tout le régiment sur Kôrlin. Laissez le matériel sur place. Ne gardez que les chevaux pour transporter les blessés.

L'Obersturmführer Bartolomet rassemble autour de lui tous les SS français isolés qui se trouvent dans son secteur. Son chef de bataillon, le Hauptsturmführer Monneuse, a dû déjà se replier sur Kôrlin et demeure introuvable. Mais l'expérience du feu acquise depuis les combats de 14-18 suffit à Bartolomet pour comprendre que la seule chance de salut reste l'initiative individuelle. Il se souvient aussi de l'enseignement de la Junkerschule de Bad Tölz : « Un homme de la Waffen SS n'est jamais un robot. » Sans ordres, l'initiative l'emporte toujours sur la passivité et la routine. Bartolomet rassemble tous ceux qui se trouvent près de lui. Il n'y a plus qu'une vingtaine d'hommes appartenant à sa compagnie. Tous les autres sont des isolés et des traînants. Il les bouscule et les pousse sur la route de Kôrlin, où il arrivera peu avant minuit. Il réussit enfin à trouver la maison où se trouve l'état-major français. L'Oberführer Puaud le regarde avec un air accablé.

— Je viens prendre les ordres, mon général.

— Il va falloir percer, bougonne l'ancien chef de la LVF. Mais j'ai décidé de ne pas partir tout de suite. Essayez de faire un peu reposer vos bonshommes. Qu'ils roupillent et qu'ils bouffent. La journée de demain sera rude.

Dans un coin, le Hauptsturmführer Monneuse, vieilli, courbé, le

visage ravagé de lassitude et de fatigue, mastique un vieux morceau de pain noir sur lequel il a étendu une pellicule de margarine.

Körlin vit ses dernières heures dans le désordre et la rancœur.

*
**

A Redlin, les hommes du bataillon Fernet finissent de se débarrasser de tout l'équipement lourd. Il va falloir marcher longtemps et courir souvent pour échapper aux Russes. Alors, on ne garde que les vivres et les munitions. Chaque soldat arrime sur son dos un léger paquetage de fortune. Un demi-millier d'hommes, pour beaucoup anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*, sont prêts au départ dès la tombée de la nuit.

La colonne se met en route, comme prévu, à 23 heures précises. En tête, avec quelques grenadiers débrouillards, marchent Krukenberg et Fernet.

Les SS français avancent dans la nuit. Des sous-officiers de la Sturmbrigade activent les traînards et les éclopés. Faire le plus de chemin possible avant le lever du jour reste la condition indispensable du succès.

*
**

Entre 1 heure et 2 heures du matin, le 5 mars 1945, les SS du bataillon Fernet arrivent devant Belgard. Il fait clair comme en plein jour. La ville brûle. Les Allemands de la Wehrmacht qui défendent cette cité paisible transformée en place forte en sont maintenant au corps-à-corps. Les rues sont encombrées de cadavres et de véhicules abandonnés, sur qui les maisons s'écroulent dans de grandes gerbes d'étincelles. Une fumée âpre et puante prend à la gorge. Des munitions explosent. On entend les rafales des mitrailleuses, les aboiements rauques des canons de chars, les coups de départ et d'arrivée des mortiers lourds, le fracas des torpilles et des obus, parfois des cris. En allemand, en russe, en polonais, on s'insulte, on hurle de douleur et de rage. Le feu gagne.

Les SS français ont l'ordre de percer les lignes au sud de Belgard pour rejoindre ensuite vers l'ouest le dépôt de Greifenberg et l'em-

bouchure de l'Oder. Ils doivent laisser la cité en flammes derrière eux, sans participer à cette bataille désespérée entre les derniers défenseurs allemands et les milliers de soldats soviétiques qui veulent les écraser avant le jour.

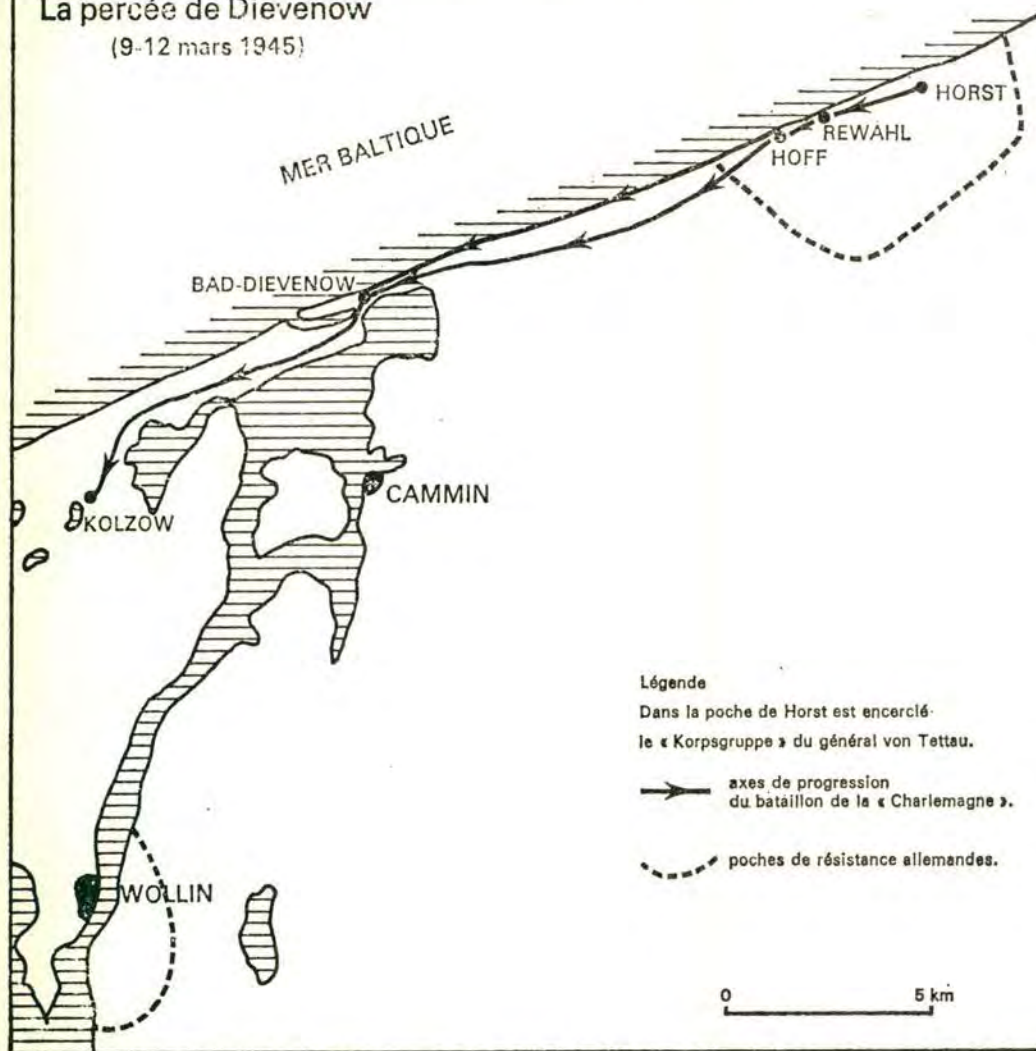
*
**

Guidé par son chef, le bataillon Fernet poursuit sa route au sud-est, là où les couverts sont silencieux et profonds. L'état-major et le 1^{er} bataillon de marche de la division *Charlemagne* disparaissent alors dans les ténèbres. Les bois touffus, les chemins écartés, les étangs solitaires vont les happer. Les SS français, aussitôt après avoir quitté Belgard, semblent se dissoudre dans la forêt et la nuit.

CINQUIÈME PARTIE

La percée de Dievenow

(9-12 mars 1945)



Vers une 1 heure du matin, en ce tragique 5 mars 1945, l'Oberführer Puaud décide soudain de rattraper l'avant-garde, pour échapper au piège qui se referme sur la ville investie. Avec son chef d'état-major de Vaugelas, et son officier de liaison Renault, il monte dans sa Volkswagen de campagne et prend la route du sud-est, vers Belgard. Mais le véhicule tombe en panne. Puaud renonce à poursuivre son chemin seul avec les deux officiers. Il rejoint à grandes enjambées Kôrlin où le Hauptsturmführer Victor de Bourmont essaie de mettre un peu d'ordre dans ses compagnies.

Dès le départ de Kôrlin, le régiment de réserve prend un retard considérable.

Chevaux et soldats se trouvent mélangés dans une confusion grandissante. Les ordres formels du Brigadeführer Krukenberg, exécutés à la lettre par le bataillon Fernet, sont traités avec un mépris total par le régiment de Bourmont. Anciens légionnaires de la LVF et miliciens ne veulent pas renoncer à traîner, sur des chariots de fortune, des bagages qui formeront autant d'entraves à leur marche : ravitaillement, armement sans munitions, paperasse, rouleaux de fil barbelé, plats de campement, bidons vides, linge de rechange...

Ils sont plus de deux mille hommes qui piétinent dans la neige fondue et que des gradés essaient de former par sections et compagnies. La plupart des officiers de la division *Charlemagne*

qui encadrent désormais le régiment de réserve sont âgés, aigris, épuisés. Le moral n'y est plus.

L'Oberführer Puaud, la capote déboutonnée, sans ceinturon, la casquette rejetée en arrière, va de groupe en groupe et répète comme un somnambule :

— On va s'en sortir, les petits gars. Faites-moi confiance.

Mais le ton de sa voix dément cet optimisme qui ne trompe personne. Dans son ombre, le Sturmbannführer Jean de Vaugelas s'efforce seulement d'être efficace. Il oblige les hommes à s'alléger et à ne pas s'agglutiner par groupes compacts.

— C'est que ça pince dur, mon commandant.

— Vous allez marcher pour vous réchauffer.

La colonne se met enfin en route, sans abandonner ses chevaux. Beaucoup de palefreniers n'ont même pas d'armes et piétinent dans la neige et la boue, tenant leur bête par la bride. Les essieux des chariots grincent. Les chevaux hennissent et glissent sur le verglas. Les conducteurs jurent.

Toutes les unités sont confondues dans la nuit. Artilleurs et pionniers, téléphonistes et grenadiers, ils sont plusieurs centaines qui se mettent en marche à la lueur des incendies et qu'aucun officier ne parvient à compter tant est grande la confusion. Les vieux capitaines, couverts de décorations et perclus de rhumatismes, renoncent à ordonner cette horde. Tous, légionnaires ou miliciens, pareillement emportés dans cette pagaille qui les pousse sur la route de Belgard.

*
**

Deux kilomètres avant Belgard un ordre court le long de la colonne :

— Halte !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On sait pas. C'est la merde !

— Halte, nom de Dieu !

Les bras en croix, le Hauptsturmführer de Berricot barre la route. L'ancien adjoint du Sturmbannführer Raybaud répète :

— N'allez pas plus loin pour le moment. Ordre du général

Puand ! On se bat dans Belgard. Les Russes sont maîtres de la ville.

Il est 3 ou 4 heures du matin. Depuis longtemps, l'avant-garde, avec Fernet et Krukenberg, a réussi à dépasser Belgard. Mais les lueurs d'incendie et le fracas des combats semblent clouer sur place le régiment de réserve avec ses centaines d'hommes épuisés, titubant de sommeil, crevant de faim, grelottant de froid.

— Faudrait envoyer des patrouilles.

— Vas-y toi-même ! Les Russes sont partout.

— On s'en sortira jamais...

Les hommes se camouflent dans les fossés. Certains s'efforcent de dormir. D'autres quittent la colonne et essaient de tenter leur chance par petits groupes. Autour d'anciens sous-officiers de la LVF, se forment des équipes que réunissent le hasard et la volonté d'échapper au piège.

Les compagnies se réduisent à quelques dizaines d'hommes, que leurs officiers cessent rapidement de pouvoir tenir en main.

Le vent gémit et soulève de lourds nuages de neige à moitié fondue. Les grands incendies allumés dans Belgard rendent encore plus sombre et plus froide la nuit. Vers le sud, tout semble noir et hostile.

— On tourne le dos à Kolberg, se lamente un jeune milicien qui grelotte dans sa pauvre capote italienne déchirée.

— A Kolberg, tu trouveras les Russes.

— Alors, où on va ?

— Tu verras bien en arrivant...

Un ordre remonte tant bien que mal le long de la colonne :

— Demi-tour. Allons. Dépêchez-vous ! Demi-tour.

— Tu vois bien, se réjouit le milicien. On retourne sur Kolberg.

Son camarade ne répond même pas et bougonne contre le talon de sa chaussure qu'il vient de perdre dans une ornière du chemin.

— Merde ! Je vais finir la guerre en chaussettes si ça continue.

La colonne repart vers Kôrlin. La confusion s'accroît encore. Des charrettes versent dans le fossé, des chevaux, les traits rompus, s'échappent et partent comme des fous, éperdus et transis. Un nouvel ordre arrive :

— On va franchir la Persante, entre Kôrlin et Belgard, pour continuer notre marche par la rive gauche.

Les hommes quittent la route et se lancent à travers champs, à la recherche d'un passage.

— Restez groupés ! crie le Hauptsturmführer de Bourmont.

— Tout à l'heure, fallait garder nos distances. Faudrait savoir... C'est le bordel !

Avec ce départ dans la nuit, le moral du régiment de réserve s'est brusquement effondré. La valse des ordres et des contrordres, le manque de sommeil, l'absence de ravitaillement, le vent qui siffle sur cette plaine glacée qui leur semble de plus en plus étrangère, l'approche d'un massacre inéluctable, tout cela ronge cette troupe fatiguée où dominent légionnaires de la LVF et francs-gardes de la Milice, enfin rapprochés par leur commun malheur.

Victor de Bourmont, engoncé dans sa capote à capuchon, les mains au fond des poches, avance comme un automate dans les ténèbres. Une paire de jumelles, inutile, bat sur sa poitrine. Il ne sait plus trop où sont passés ses adjoints Pleybour et Andret. D'ailleurs tout cela n'a plus d'importance maintenant. Le chef du régiment de réserve lance au jeune Courageux, un des secrétaires de son état-major, arrivé à Wildflecken avec l'Avant-garde de la Milice et qui n'a pas encore dix-huit ans :

— Tout est foutu !

Et puis soudain, l'ancien capitaine de tirailleurs marocains s'impatiente et demande de son ton rogue :

— Où est de Londaize ?

Le cavalier de la guerre d'Espagne a perdu son cheval. Il renonce à assurer les liaisons entre des unités aussi mélangées et perdues. Alors, il a décidé de se battre comme fantassin, à la tête de ce qui reste de la section de pionniers du régiment.

— Il est parti chercher un passage sur la Persante, annonce Courageux. Je peux aller avec lui ?

— Si ça t'amuse... bougonne de Bourmont qui n'a plus aucune illusion sur l'issue de cette affaire.

Il ne sait même plus où sont passés Puaud et de Vaugelas. Il les retrouvera peut-être tout à l'heure. Dans cette cohue, les hommes se dispersent par lassitude et se ressoudent par hasard.

La longue colonne franchit enfin la Persante et suit la rive gauche. De l'autre côté de l'eau, le combat continue dans Belgard. Les Allemands de la Wehrmacht n'ont pas encore tiré leurs dernières cartouches. Leur sacrifice donne quelques heures aux rescapés de la division *Charlemagne* pour essayer de forcer l'encerclement.

**

Peu avant le lever du jour, l'Oberführer Puaud ordonne aux éléments de tête de s'arrêter. Il veut regrouper ses forces. Autour de lui, se tiennent environ deux mille hommes, par petits paquets que l'on n'ose plus appeler des groupes de combat.

— Nous allons rester tous ensemble, décide Puaud. Et nous allons passer.

Le jour ne va pas tarder à se lever. Mais un épais brouillard s'étend sur la plaine. Le Sturmbannführer de Vaugelas se repère tant bien que mal sur une carte : le régiment de réserve et l'état-major se trouvent dans un triangle formé par les villages de Zarnefanz, Ristow et Boissin, à quelques kilomètres au sud-est de Belgard, sur la rive gauche de la Persante.

Les hommes se resserrent instinctivement autour de Puaud, installé en haut d'une petite élévation de terrain.

— Mais c'est de la connerie ! s'indigne de Bourmont. Il faut se disperser, se diluer, passer « en douceur ».

Le chef du régiment de réserve explique à son adjoint Pleybour :

— Je n'aime pas beaucoup le vieux Krukenberg. Mais c'est lui qui avait raison hier soir : quitter les axes, se méfier des plaines, progresser à travers bois. Marcher la nuit pour se planquer le jour.

L'Oberführer Puaud a décidé de faire le contraire. Depuis longtemps il ne cache pas son intention de prendre systématiquement le contre-pied de tout ce qu'ordonne Krukenberg. Il a récupéré avec les deux ou trois mille rescapés de Kôrlin le gros de sa division. Il va la mener comme il l'entend, où il l'entend, quand il l'entend.

Jean de Vaugelas essaie pourtant de l'inciter à la prudence :

— C'est très bien de rester groupés, mon général, si le brouillard persiste. Mais s'il se lève...

— Vous avez la trouille ? Je sais ce que je fais. Et d'abord le

brouillard est bien trop épais. A couper au couteau. Ce n'est plus la Persante mais la Tamise...

De Vaugelas ne répond pas et s'efforce, dans cette clarté laiteuse qui précède l'aube hivernale, d'apercevoir l'heure aux aiguilles de son bracelet-montre. Il est plus de 7 heures du matin. On ne voit pas au-delà de quelques mètres. Des ombres cotonneuses émergent, avec leur casque d'acier ou leur casquette de montagne. Quelques anciens de la LVF portent toujours leurs chapkas russes.

*
**

La colonne avance, sans plus se soucier de respecter des distances. Les hommes se resserrent encore plus. L'Oberführer Puaud aime les voir ainsi se rassembler autour de lui, comme pour chercher sa protection. Il les domine presque tous. Il ne manque pas d'allure. D'ailleurs, c'est sur sa gueule qu'il a été choisi naguère pour commander la LVF. Depuis Saint-Cyr, ses larges épaules, son coffre, son allure le servent. S'il arrive à se sortir de Poméranie, les Allemands ne pourront lui refuser ni la cravate de chevalier de la croix de fer ni les trois feuilles de chêne de Brigadeführer. Un instant, Puaud pense à Krukenberg. Il l'imagine terré dans les bois, menant les hommes du bataillon Fernet comme des taupes.

Lui, Puaud, il garde la tradition. Dans la plaine. Face à l'ennemi. Pour l'honneur du drapeau. Il aime à se répéter ces mots sonores et creux, qui ont été jusqu'ici tout l'horizon de sa vie militaire. L'idée qu'il a pu choisir le mauvais camp l'effleure à peine. En 40, il était capitaine de Légion étrangère, comme Koenig. Maintenant, le voilà dans le camp des vaincus. Au fond, Puaud s'en fiche. L'essentiel, désormais, c'est de ne pas mourir dans son lit. Ni surtout en prison. Alors, il lui reste l'éternelle ressource de la Légion : Camerone.

Et puis, non. Il peut passer. Il va passer. Il a parié avec de Vaugelas que le brouillard ne se lèverait pas. Il a engagé la moitié de sa division sur un gigantesque coup de poker. Puaud reste joueur. Le brouillard s'accroche à la Persante, tendant un voile opaque entre les troupes russes et les SS français.

L'ancien chef de la LVF presse ses hommes. Il croit à nouveau

en son étoile, en ses étoiles. Il est plus de 8 heures. Le brouillard de l'aube tient.

C'est gagné. Encore quelques kilomètres. Et puis il faudra obliquer vers l'ouest, marcher vers Greifenberg, rejoindre l'embouchure de l'Oder. D'ailleurs, les Allemands vont sûrement lancer une contre-attaque. Ils ne peuvent pas laisser la vieille terre sacrée de Poméranie aux mains de l'Armée rouge.

— Allez, plus vite, les gars. On s'en sort. Plus vite. C'est gagné !

Quelques obus d'artillerie tombent sur la colonne en marche, qui ressemble de plus en plus à un troupeau. Mais avec ce brouillard, les artilleurs russes ne voient rien et tirent au hasard, en direction du bruit d'essieux et de gamelles qu'ils entendent sur la rive gauche de la Persante. Les rescapés de Körlin ne se donnent même plus la peine de se jeter par terre quand arrivent les obus. Ils croient à leur chance, laissent siffler les éclats et chargent rapidement les copains blessés sur les chevaux. Le brouillard matinal rend la division *Charlemagne* invincible.

— Et ce vieux chose de Krukenberg qui s'inquiétait ! ironise Puaud. Je vous l'ai toujours dit, de Vaugelas. Ce n'est pas un vrai soldat, un baroudeur. C'est un docteur en droit. Un juriste. J'aurais voulu le voir dans le Rif. Avec sa gueule de buveur d'eau...

Le Sturmbannführer de Vaugelas ne répond pas. Il regarde avec des yeux épouvantés le brouillard qui, brusquement, s'effiloche au-dessus du cours sinueux de la Persante. Le vent chasse en quelques minutes les écharpes cotonneuses attardées sur la plaine. Le rideau de brume se déchire et le soleil de mars inonde brusquement une plaine totalement découverte, où avancent en désordre des centaines et des centaines d'hommes en uniforme feldgrau.

*
**

Les rescapés de la division *Charlemagne* se trouvent soudain totalement à découvert, sans un repli de terrain, sans un couvert boisé, sans un chemin de refuge.

— Nom de Dieu ! lance Puaud.

Il vient de perdre son dernier pari. Aussitôt le tonnerre semble se déchaîner et s'abattre sur les hommes qui l'entourent. Les canons

et les mortiers russes peuvent enfin découvrir leurs objectifs et matraquent comme à l'exercice les Français qui n'ont aucun moyen d'échapper aux éclats. La plaine se soulève en des centaines et des centaines de geysers d'acier et de feu. Des mitrailleuses lourdes tirent bande sur bande sur les SS français qui courent en tous sens, sans pouvoir trouver aucun abri. Les officiers hurlent des ordres inutiles. Plus rien ne peut enrayer l'inéluctable massacre.

En quelques minutes, des centaines et des centaines d'hommes, tués ou blessés, gisent dans la plaine, à découvert, sous l'implacable soleil ennemi. Les plaques de neige luisent comme du mica et boivent le sang comme du buvard.

Soudain, plus terrifiant encore que celui entendu depuis des jours et des jours, retentit le grondement des moteurs et des chenilles : les chars russes passent à l'attaque. Leurs canons aboient et les premiers obus éclatent au milieu de la troupe décimée.

Les soldats du régiment de réserve n'ont plus d'armes antichars. Les derniers Panzerfaust ont été remis aux défenseurs de Kōrlin restés en arrière-garde avec le Hauptsturmführer Bassompierre. Alors, rien ne peut arrêter la ruée des blindés russes qui s'engagent dans la plaine. Ils vont broyer sous les chenilles les hommes qui essaient de fuir avec des hurlements de terreur. Les monstres d'acier les rattrapent, les couchent, les réduisent à une bouillie sanglante qui se confond vite avec la terre sombre et la neige fondue. Les chars vont, viennent, font demi-tour, écrasent les fuyards comme des fourmis éperdues.

Les SS français fuient dans tous les sens. Légionnaires et miliciens, par centaines, vont mourir dans la plaine de Belgard, sans autres témoins que leurs camarades. Leur sacrifice, en ces premières heures de la matinée du 5 mars 1945, apparaît complètement inutile. Le destin est joué en Poméranie. Plus rien ne peut arrêter ni même retarder la ruée des Russes vers la Baltique et vers l'Oder.

*
**

A moins de deux kilomètres, les hommes du bataillon de marche Fernet sont tapis dans les bois, bien camouflés. Sans pouvoir les aider, ils assistent au massacre de leurs camarades. Le Brigadeführer

Krukenberg semble horrifié de voir que ses ordres n'ont pas été suivis :

— Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire dans cette plaine. En plein jour. Et avec tout un convoi !

— C'est pas possible, ils sont fous... constate avec rage le jeune Oberjunker Labourdette.

De leur repaire en lisière des bois, les SS de Fernet entendent hurler les Russes qui chargent, dans le sillage des chars. Jamais ils n'ont eu l'occasion de massacrer autant de ces « envahisseurs fascistes » que leurs chefs leur enseignent à haïr depuis quatre ans que dure cette guerre à mort des Germains et des Slaves.

Les mitraillettes à chargeur « camembert » tressautent entre les rudes mains des hommes des troupes de choc. Les grenades éclatent. Les crosses s'abattent. Des couteaux déchirent les chairs, ouvrent les ventres, mutilent les doigts pour arracher les bagues.

Tous les SS français qui résistent à l'assaut russe sont abattus sur place. Quelques survivants, abrutis, terrorisés, chancelants sont poussés vers l'arrière.

Les équipages de blindés soviétiques s'acharnent à écraser encore les cadavres, pour les faire entrer dans cette terre poméranienne, où vient de sombrer, corps et biens, le régiment de réserve de la division *Charlemagne*.

L'Obersturmführer Bartolomet a reçu une mission de confiance : il doit marcher en arrière-garde du régiment de réserve et il n'a quitté Kôrlin qu'aux premières heures du 5 mars 1945. Sa colonne a pris la route, comme toutes celles de la division *Charlemagne*, dans une confusion terrible. Les rescapés de sa 2^e compagnie se trouvent mélangés à des isolés provenant de toutes les unités. Avec ses grenadiers marchent des artilleurs qui ont perdu leurs canons et des palefreniers qui ne veulent pas se séparer de leurs chevaux. Le convoi, qui comprend un peu moins de deux cents hommes, dont une vingtaine seulement font partie de la « compagnie Barto », a reçu l'ordre, deux kilomètres avant Belgard, de faire halte et de couvrir la marche de la division, face au nord.

— Ne repartez que sur un nouvel ordre, ordonne le Hauptsturmführer de Berricot. Le général Puaud ne vous oubliera pas.

Pourtant, plusieurs heures se passent et aucune nouvelle ne parvient du gros de la division. Le jour ne va pas tarder à se lever. Bartolomet entend des bruits de combat dans Belgard. Le brouillard ouate tout le paysage et rend l'atmosphère totalement irréaliste.

— On ne va pas rester là ? demande un des rescapés de la 2^e compagnie qui a réussi à ne pas se trouver séparé de son chef. Les Russes vont nous faire aux pattes !

— C'est un ordre, répond Bartolomet.

Vers 7 heures du matin, se voyant abandonné et sentant grandir l'inquiétude de ses hommes, le chef de l'arrière-garde a donné

l'ordre de reprendre la marche vers Belgard. Soudain tombe sur sa troupe une pluie de torpilles de mortiers.

— Les cons, ils nous tirent dessus ! hurle un des SS français.

— Les Russes ont pris la ville, constate Bartolomet. Il faut essayer de retrouver les copains.

Le brouillard se lève. Un char russe débouche à quelques dizaines de mètres et commence à tirer au canon sur la compagnie d'arrière-garde qui se disperse aussitôt.

Les chevaux s'emballent et entraînent les charrettes à travers champs. Les conducteurs jurent, sautent de leur siège et s'efforcent d'échapper aux éclats qui volent en tous sens. Les hommes, surpris, se planquent dans les fossés, puis s'enfuient vers Kôrlin pour échapper aux Russes, désormais solidement installés dans Belgard.

Les soldats s'égaillent à droite et à gauche de la route, trop affolés pour opposer la moindre résistance. D'ailleurs, il n'y a plus une seule arme antichar à la compagnie. L'équipage du blindé soviétique tire sur les fuyards à la mitrailleuse, par petites rafales précises qui couchent des dizaines d'hommes dans les sillons des champs enneigés.

Le vent souffle en tempête mais, avec la disparition brutale du brouillard, la visibilité est redevenue assez bonne pour transformer la retraite en massacre.

L'Obersturmführer Bartolomet reprend en main quelques survivants et les pousse vers Kôrlin, où doit encore se trouver le bataillon de marche Bassompierre.

En arrivant aux premières maisons de la bourgade, un feu violent accueille les hommes de la 2^e compagnie qui doivent refluer et gagner le refuge d'un bosquet. Les Russes encerclent les derniers SS français dans Kôrlin et empêchent les survivants du massacre de Belgard de rejoindre leurs camarades.

Le vent souffle en tempête, soulevant des plaques de neige, faisant trembler les branches des arbres, emportant au loin l'écho des cris et des rafales.

Il ne reste plus que quelques hommes autour de l'Obersturmführer Bartolomet. Ils se replient le long de la Persante, qui reste leur seul point de repère dans ce pays inconnu. Désorientés, épuisés, transis, ils décident de remonter le cours d'eau et de se

rapprocher de Belgard pour essayer de reprendre contact avec les Français qui auraient réussi à échapper au massacre de la matinée. Puaud, de Vaugelas ou de Bourmont devraient se trouver quelque part au sud de la ville, dans la région de Boissin.

Une passerelle permet à Bartolomet et aux quelques hommes qui l'entourent de passer sur la rive gauche. Puis ils progressent de bois en bois, en essayant d'éviter le découvert des champs.

Dans une ferme isolée, ils trouveront à manger quelques pommes de terre. Dans une autre, ils prendront quelques heures de repos. Un SS français isolé et perdu s'agglutine à leur petit groupe. Bartolomet commence pourtant à désespérer de retrouver le gros de la division. Il décide de rallier Greifenberg par ses propres moyens, en marchant de nuit, car tout le pays gronde du moteur des véhicules soviétiques. Mais le vieux soldat voit qu'il n'a plus qu'une chance infime de distancer ses poursuivants.

*
**

Désormais, les SS français du régiment de réserve qui ont échappé au massacre dans la plaine de Belgard ne forment que des petits groupes isolés les uns des autres. Ils n'ont plus qu'un seul but : échapper aux patrouilles russes, éviter la capture, refuser le combat et se cacher pour survivre. Ancien milicien de la Franc-garde de Paris, l'Unterscharführer Jean-Pierre Levêque, garde du corps de Victor de Bourmont, a perdu son chef dans la confusion et le brouillard. Quand les chars russes débouchent et attaquent les SS français dans la plaine de Belgard, Levêque réussit à s'échapper et se retrouve dans un bois avec quelques camarades. Parmi eux, un ancien officier de la LVF, le Hauptsturmführer Schlissler, qui prend le commandement de la vingtaine d'hommes qui se pressent autour de lui. Dans la plaine et sur les chemins, les fantassins russes arrivent de plus en plus nombreux. Il fait un soleil beau et froid. Il est à peine 9 heures du matin.

— Ecrasez-vous et attendez la nuit, ordonne Schlissler.

Auparavant, les hommes détruisent leur livret individuel où figure leur photographie en uniforme SS. Mais ils conservent leurs armes. Jean-Pierre Levêque déchire tous ses papiers, ne gardant

qu'une photo de ses parents et une image de Notre-Dame de la Confiance.

Les rescapés se coulent sous les fourrés, essayant de se dissimuler sous les branches basses, se recouvrant avec la terre et la neige.

On entend, toute proche, une mitrailleuse Maxim qui moud lentement ses bandes. Les Russes fouillent la plaine. On entend maintenant des coups de feu isolés. Ils doivent achever les blessés. Les Français cachés dans le bois ont peur. Mais l'attente devient vite plus insupportable encore que la crainte. Un homme, soudain, se lève et crie à ses camarades :

— J'en ai marre... Je m'en vais !

— Reviens, lui dit Levêque, ou je te fais descendre !

— Plus tôt ou plus tard. C'est foutu.

Il semble hésiter et s'arrête. Ses camarades lui répètent de se taire. Soudain, ils entendent des bruits de branches brisées. Et puis des appels, brusquement tout proches :

— *Dawāi ! Dawāi !*

Les Russes entrent sous les bois, la mitraillette braquée. Les fugitifs plongent sous les branches des arbres. Jean-Pierre Levêque sent brusquement qu'il ne pourra plus échapper. Il est trop tard. Il va être découvert. Encore quelques mètres. Quatre Russes s'approchent. Il entend leur respiration. Ils fouillent les buissons du canon de leurs armes, découvrent l'un après l'autre les hommes du groupe Schlissler. Plutôt que d'être pris vivant, un SS français se tire une balle dans la bouche.

Jean-Pierre Levêque sort de son trou, jette sa mitraillette sur le sol. Il n'est plus qu'un prisonnier. Un parmi les autres que les Russes rassemblent sur la route. La fouille commence. Sa montre disparaît dans la poche d'un de ses gardiens. Mais il n'est pas brutalisé. Même pas insulté. Il lui semble vivre un rêve étrange. Il se raidit physiquement et moralement devant l'avenir incertain qu'il pressent. Désormais, Notre-Dame de la Confiance reste son seul espoir.

*
**

Pour les rescapés du désastre de Belgard, la guerre continue encore quelques heures ou quelques jours...

L'Obersturmführer de Londaize ne cache pas sa mauvaise humeur depuis qu'il fait la guerre à pied. Pour ce cavalier, se battre en « pousse-caillou » lui semble une déchéance. Plutôt que de rejoindre une compagnie de grenadiers, l'ancien volontaire de la guerre d'Espagne a décidé de prendre la tête de la section de pionniers dont il veut faire une sorte de corps-franc. Il a marché à l'avant-garde depuis le départ de Kôrlin, ouvrant la route à son vieil ami de Bourmont.

Au moment où le brouillard s'est levé, de Londaize se trouvait tellement près des Russes, égaillés sur le terrain, qu'il fonce en avant, franchit le mince rideau de troupes qui entoure les quelques chars soviétiques, profite de la confusion et se glisse dans un bois.

De Londaize retrouve les audaces du partisan. Il a gardé autour de lui une petite troupe hétéroclite et semble bien décidé à faire la guerre tout seul, à sa manière d'éternel cadet de Gascogne.

— En attendant, dit-il à ses hommes, il faut roupiller et bouffer. Il doit bien y avoir des fermes isolées dans ce pays pourri.

Avec l'instinct du chasseur, il découvre exactement ce dont il rêve : une bâtisse écrasée sous le lourd toit de chaume poméranien, bien camouflée dans sa solitude hautaine, entre un bois et un petit étang. Il rassure ses hommes :

— Voyez, je vous conduis au paradis.

Le cellier est plein de mystérieux bocaux dont les SS français font sauter le couvercle :

— Des confitures !

Au fond des musettes, il reste encore quelques croutons du pain gris de l'intendance. Un festin s'organise.

— Je les trouve un peu sèches ces tartines, remarque de Londaize qui se lève de table et va fureter dans la ferme déserte.

Quelques instants plus tard, il revient avec une bouteille d'alcool de pomme de terre. Le lieutenant milicien, ravi de cette aubaine, boit avec ses hommes le rude alcool blanc à pleins quarts. Un instant, ils semblent oublier la retraite, le massacre, la défaite...

Très à l'aise, de Londaize confie au jeune Courageux qui ne le quitte plus depuis Kôrlin :

— J'ai été dans l'armée espagnole, dans l'armée française et

dans la Milice. Mais je n'avais encore jamais vu un bordel comme celui de la *Charlemagne*.

Soudain un cri retentit dehors :

— Les Popofs !

De Londaize a placé en avant de la ferme un guetteur, qui revient hors d'haleine, les yeux hagards, terrorisé :

— Ils ont une auto. Avec une mitrailleuse. Venez vite !

L'Obersturmführer de Londaize prend le temps de finir son verre et, sans trop se presser, sort sur le seuil de la ferme. Il distingue fort bien le véhicule qui s'avance vers le groupe des SS français, en cahotant sur les ornières d'un mauvais chemin.

— Ce ne sont pas des Popofs mais des Polaks. Oui, messieurs, des partisans polonais : des Rouges ! J'en ai vu d'autres en Espagne...

De Londaize semble soudain saisi de l'inconscience que donne l'alcool. Il déclare avec un air de souverain mépris :

— Cette auto me fait chier !

Il arme son pistolet mitrailleur et s'avance, tout seul, sur le chemin, pour s'expliquer avec les partisans polonais. Il crie soudain :

— *Viva la muerte !*

Une rafale de mitrailleuse lui répond. Tué sur le coup, l'Obersturmführer de Londaize, ancien volontaire du « Tercio » pendant la guerre d'Espagne, s'écroule. Mort pour la Poméranie.

Ses hommes tiraillent contre l'automobile. Mais les partisans polonais ripostent. Impossible d'aller rechercher le corps de l'officier. Pour l'emmener où, d'ailleurs ? Les SS français abandonnent la ferme et se replient à travers bois. Quelques-uns, avec le jeune Courageux, arriveront jusqu'à l'Oder.

Un Polonais s'approche du corps de l'officier et lui arrache son pistolet-mitrailleur qu'il brandit avec un air de triomphe. Pour les partisans, la chasse continue.



Dans tous les bois de la région de Belgard, de petits groupes de survivants de la division *Charlemagne* essaient d'échapper à la capture ou à la mort.

Les soldats soviétiques et surtout les volontaires de la 1^{re} Armée polonaise semblent de plus en plus nombreux dans le pays. Les

derniers villageois allemands, terrorisés, ne veulent plus aider les soldats errants, même si ces Français perdus en Poméranie provoquent leur pitié.

Alors, les rescapés s'enfoncent encore bien davantage au creux des forêts, se nourrissant de maigres pitances : pommes de terre gelées dérobées la nuit dans les silos, cuillerées de miel synthétique gardées dans leur gamelle depuis Kôrlin, morceaux de sucre retrouvés au fond d'une poche. Le vent. La neige. La pluie. Le printemps semble ne jamais arriver sur cette triste terre de bois et de lacs. Humidité, le jour. Gelée blanche, la nuit. Les pieds se crevassent et pourrissent. La gangrène menace. La dysenterie épuise les derniers survivants. L'Obersturmführer Bartolomet se retrouve avec trois ou quatre isolés et va errer pendant des jours et des nuits à travers la campagne, rencontrant parfois, au hasard des bois et des chemins sablonneux, d'autres isolés de la division *Charlemagne* affamés et transis. Beaucoup n'ont même plus d'armes et ressemblent plus à des clochards qu'à des soldats. Ils sont rongés par le froid, la faim, le manque de sommeil, l'angoisse.

Le pays se clôt chaque jour davantage. Il faut passer à l'écart des grosses fermes que tiennent les Soviétiques ou les Polonais. Parfois, en s'approchant des maisons isolées, le petit groupe est accueilli par des rafales de mitraillette.

Le 8 mars, trois jours après le désastre de Belgard, Bartolomet et les quelques hommes de sa compagnie qui restent encore avec lui sont poursuivis par des cavaliers cosaques qui parviennent rapidement à les rattraper et à les encercler. C'est la fin.

*
**

Le chef du détachement cosaque s'empare des jumelles de Bartolomet, tandis que ses hommes arrachent aux SS français leurs alliances, leurs montres, leurs papiers.

Ils sont conduits dans une ferme où se trouvent une vingtaine de civils allemands. Un des gardiens s'empare du pistolet d'un des SS de la compagnie Bartolomet. Pour l'essayer, il abat froidement un prisonnier de guerre ukrainien devenu garçon de ferme en Poméranie.

Une fusillade éclate à quelques centaines de mètres : les Russes

viennent d'entrer au contact avec des éléments isolés de la division *Charlemagne* qui se défendent vigoureusement et parviennent à échapper à leurs poursuivants. Les civils allemands sont réquisitionnés pour charger sur des voitures les corps des soldats russes qui viennent d'être tués au combat.

L'accrochage a été rapide mais sévère. Les Russes ont subi des pertes. Ils sont furieux d'être tombés, malgré cette débâcle, sur ces adversaires coriaces. Alors, ils s'en prennent aux SS français prisonniers. Ils leur demandent leur Soldbuch ; les insignes SS sur la couverture du livret provoquent un brutal accès de colère. Les prisonniers sont frappés à coups de crosses. Les soldats russes obligent Bartolomet et ses hommes à s'agenouiller sur le bord d'un chemin, la tête tournée vers le fossé. Les Français pensent qu'ils sont perdus et l'un d'eux murmure à l'adresse de son chef :

— Adieu, mon lieutenant.

Mais les soldats russes vont et viennent sans paraître se soucier des captifs. Finalement, on leur donne l'ordre de ne plus rester à genoux. Ils peuvent même s'asseoir dans la neige. Soudain arrive un vieux sous-officier cosaque qui semble aussi furieux qu'il est ivre.

— Attention ! lance Bartolomet. Ça recommence.

L'homme passe devant chacun des SS français prisonniers et leur assène un coup de la crosse de son pistolet en plein milieu du crâne. Il frappe de toutes ses forces. Les chairs éclatent et le sang coule en abondance, ruisselant sur les visages. Pas un ne va sortir vivant... Mais non, le sous-officier rengaine son pistolet en riant et s'en va, se dandinant un peu dans son vaste pantalon bleu marine orné de superbes basanes de cuir.

Un officier soviétique s'approche de Bartolomet et l'interroge. Le vieil Obersturmführer, Waffen SS depuis 1943, ne cherche pas à nier sa responsabilité de chef du petit groupe des prisonniers. Le Russe semble très étonné.

— Vous êtes Français, dit-il presque sans accent. Mais que faites-vous avec cet uniforme allemand ?

Bartolomet ne répond pas, surtout quand son collègue soviétique lui explique que la France, c'est la patrie de Robespierre, de Marat et... du général de Gaulle.

L'accrochage avec les éléments isolés de la division *Charlemagne* n'a pas duré très longtemps et les prisonniers sont dirigés vers le village de Zarnefanz, où se trouvent de nombreux soldats russes. Les planqués des services qui installent les cantonnements semblent bien plus hargneux que les combattants du front. A la vue des uniformes allemands, ils se précipitent et commencent à frapper Bartolomet et ses compagnons. Les femmes-soldats sont les plus acharnées et crachent à la figure des prisonniers avant de leur labourer le visage de leurs ongles.

L'officier français est conduit devant un colonel soviétique. Un interprète essaie de mener l'interrogatoire. Mais il ne parle que l'allemand et l'Obersturmführer Bartolomet se veut plus français que jamais. Les questions restent sans réponse. Le colonel n'insiste pas et se débarrasse de l'officier français d'un geste fataliste. L'interprète garde en souvenir le portefeuille de Bartolomet, qui rejoint avec ses hommes une colonne de prisonniers, pour la plupart SS français de la division *Charlemagne*. Beaucoup ont le visage tuméfié. Les Russes sont nerveux dans le secteur. Des cavaliers, armés de fouet, poussent les captifs sur la route. Les Français se mettent lentement en marche. La guerre est finie pour eux.

*
**

Dans la plaine de Belgard, jonchée de cadavres, personne n'a relevé les plaques d'identité des morts défigurés qui portent presque tous au bras, sur leur capote feldgrau vite raidie par le gel, un écusson tricolore.

Plus tard, les Russes les enfouiront, anonymes, dans de grandes fosses communes que ne marquera aucune croix. Et les laboureurs polonais passeront la charrue sur la terre où se dissolvent les corps de centaines de SS français de la division *Charlemagne*.

Victor de Bourmont, commandant le régiment de réserve, a trouvé la mort qu'il pressentait depuis le jour où il avait franchi le Rhin, avec les francs-gardes de la Milice. Une mort de soldat perdu, tombé au service d'une cause dans laquelle il ne croyait plus guère, mais qu'il ne voulait pas désertier au moment où la catastrophe devenait, d'heure en heure, plus inéluctable. L'ancien capitaine de tirailleurs marocains aura finalement respecté le serment de la

Waffen SS d'être « fidèle et brave, jusqu'à la mort ». Aucun survivant de son unité ne pourra raconter les derniers instants de leur chef.

Le Sturmbannführer Jean de Vaugelas aura plus de chance. Fait prisonnier avec quelques officiers de l'état-major, il échappe à la balle dans la nuque promise par la propagande à tous les chefs fascistes. On lui prend sa chevalière armoriée aux armes de sa famille. On le brutalise. Mais on ne le tue pas. Avec quelques camarades, il doit rejoindre un camp de prisonniers près de Posen. Il y attendra de partir pour la Sibérie ou d'être rapatrié en France. L'annonce de son retour au pays ne réjouit pas celui qui a commandé les opérations de maintien de l'ordre dans la région de Limoges et apparaît comme un des principaux responsables militaires de la Milice¹.

Le sort le plus mystérieux reste celui de l'Oberführer Puaud. Malgré son mépris du danger et sa volonté de se faire tuer sur le champ de bataille, l'ancien officier de Légion étrangère ne trouve pas dans la plaine de Belgard la balle en plein front ou en plein cœur qu'il cherche manifestement depuis le début des combats de Poméranie. Il est seulement blessé à l'épaule. Les hommes qui l'entourent le voient continuer son chemin, en boitant, l'air hagard, désespéré d'avoir perdu « corps et biens » la division.

Général de l'armée française, colonel de l'armée allemande, Oberführer de la Waffen SS, Edgard Puaud n'est plus qu'un pauvre vieil homme blessé qui se traîne en s'appuyant sur un fusil brisé et maudit le monde entier. Il clopine vers l'ouest. Seul. Loin de Belgard. Loin de cette plaine où gisent les corps de ses hommes massacrés.

Un sous-officier de la division *Charlemagne* aperçoit son chef et l'aide dans sa marche. Sur le bord de la route, une motocyclette russe semble abandonnée. Il s'en empare, la met en marche. Le moteur tourne. Le réservoir est plein. Le sous-officier aide le général à s'asseoir sur le siège arrière et prend la route, droit devant lui, jouant le tout pour le tout.

Des Russes les aperçoivent, veulent les arrêter, tirent plusieurs

1. Jean de Vaugelas réussira à s'enfuir du train le ramenant de Pologne en France. Il gagnera l'Amérique du Sud par l'Italie et se réfugiera en Argentine, où il va trouver la mort dans un accident d'automobile, près de Mendoza, en 1954.

rafales de mitraillette dans leur direction. Mais le conducteur accélère, franchit le barrage, fonce vers l'ouest.

L'Oberführer Puaud a été de nouveau blessé lors de l'accrochage. Il saigne. Il se plaint. Il ne peut aller plus loin. Il va mourir.

— Mon général, vous êtes sauvé ! Voici un patelin que tiennent encore les Allemands.

C'est Greifenberg ! Les Russes vont y arriver d'une heure à l'autre. Le sous-officier dépose son chef, à moitié inconscient, dans la salle du rez-de-chaussée d'un hôtel. D'autres blessés s'y trouvent déjà. Surtout des Allemands. Quelques SS français aussi...

Les Russes progressent rapidement. Plus aucune troupe allemande ne leur barre la route. Greifenberg tombe à son tour.

Maisons de briques rouges, tas de neige soigneusement alignés comme des grenadiers poméraniens, vieux toits pentus couleur vert-de-gris, tout va sombrer dans l'incendie, le viol, le pillage, la mort...

Le sous-officier a abandonné la motocyclette dont le réservoir ne contient plus une goutte d'essence. Il s'enfuit à pied, bat la campagne, entre dans une ferme, change sa tenue SS contre des vêtements civils.

Le lendemain, avec un autre camarade de la division *Charlemagne*, il décide de revenir dans la ville, que viennent de traverser les blindés soviétiques dans leur course vers l'Oder.

Les deux SS français se rendent à l'hôtel où a été déposé le général blessé. La salle du rez-de-chaussée est totalement déserte. Il règne un désordre effroyable. Le sol et les murs sont tachés de sang.

Plus personne n'aura jamais d'autre certitude sur la mort d'Edgard Puaud¹.

1. Le sous-officier qui a transporté Edgard Puaud sur sa motocyclette ancien milicien comme lui. Aujourd'hui décédé, le commandant Multrier a rencontré à Prague, quelques jours avant la fin de la guerre, l'Obersturmführer Multrier, chef de la défense passive de la division *Charlemagne* et ancien milicien comme lui. Aujourd'hui décédé, le commandant Multrier a consigné par écrit ce récit, tel qu'il l'a entendu de la bouche du sous-officier qui n'a jamais été identifié par la suite. Cette version de la disparition de l'Oberführer Puaud semble infirmer totalement le bruit répandu par certains rescapés qui ont prétendu que leur ancien chef aurait été vu par la suite dans un camp de prisonniers en mai 1945, puis plus tard, en Russie et même à Berlin-Est, sous l'uniforme d'officier de l'Armée rouge (témoignage de Marcel H. de la Milice d'Angers, cité par J. Delperrié de Bayac dans son *Histoire de la Milice*).

Tandis que les SS français des compagnies de combat de la division *Charlemagne* se trouvent pris au piège de Kôrlin et qu'un seul bataillon de marche, celui de l'Obersturmführer Fernet, a réussi à s'échapper et tente de percer vers les lignes allemandes, les hommes des services de la base arrière essaient, eux aussi, de se replier vers l'ouest, sans cesse talonnés par les avant-gardes russes.

Le 4 mars 1945 à 2 heures du matin, la brutale irruption d'une colonne blindée soviétique dans Gross Jestin provoque un début de panique. Mais le gros de l'infanterie russe ne suit pas dans le sillage des chars...

Le Sturmbannführer Katzian, responsable de la base arrière, n'a pas besoin de regarder longtemps la carte pour comprendre la manœuvre de l'adversaire. Il l'explique en quelques phrases au Sturmbannführer Boudet-Gheusi qui, désespérant de voir un jour équipé son fantomatique « bataillon lourd », continue la guerre dans un des bureaux de l'état-major :

— Les Russes se dirigent sur le nord, vers Kolberg. Nous pouvons encore leur échapper en marchant vers l'ouest. Mais il faut partir tout de suite.

Les derniers camions automobiles sont chargés de matériel, au milieu d'un désordre indescriptible. Le passage des chars russes dans la nuit a laissé derrière lui un sillage de cadavres et de ruines. Les habitants de Gross Jestin, affolés, courent dans tous les sens et interrogent les SS français qui ne comprennent rien et de toute

façon n'osent pas avouer à ces pauvres gens qu'ils les abandonnent à la vengeance du vainqueur.

Peu après 2 heures du matin, la colonne, forte d'environ deux cents hommes, presque tous des « planqués » des services de la compagnie d'état-major, prend la route en direction de Treptow-an-der-Rega.

L'Obersturmführer allemand Meier, responsable de l'armement et du matériel de la division, ferme la marche dans une Kubelwagen. Assis à côté du chauffeur, il a mis une mitrailleuse légère en batterie sur le pare-brise. Sur le siège arrière, deux sous-officiers, armés de pistolets-mitrailleurs, veillent, le doigt sur la détente de leurs armes. La petite voiture ne va pas cesser un instant de jouer les chiens de garde. Son équipage balaye de courtes rafales les rues de Gross Jestin où se sont infiltrés des partisans polonais et même des soldats russes en civil.

Dans la bousculade du départ, plusieurs SS français ont été abandonnés et seront abattus ou faits prisonniers.

— Où est l'Obersturmführer Benetaux ?

Personne n'a vu le responsable du bureau du personnel, qui est porté disparu, avec une bonne partie de ses archives...

Une nouvelle colonne russe peut surgir d'une minute à l'autre. Il faut partir. Tout de suite. Tant pis pour les traînants...

*
**

Dans une voiture de liaison, Katzian et Boudet-Gheusi précèdent la colonne qui peine derrière eux. Ils croient entendre le grondement des chars russes lancés à leur poursuite.

— Ils nous suivent, je vous dis qu'ils nous suivent, s'inquiète Boudet-Gheusi, de plus en plus fébrile.

L'ancien avocat niçois, malgré un séjour dans la LVF sur le front russe, semble totalement dépassé par cette brusque offensive soviétique. A côté de lui, avec son visage raviné et impassible, Katzian affecte un calme qui ne fait guère illusion mais prouve au moins une singulière maîtrise de lui-même. Longtemps officier de liaison auprès de la LVF, l'Autrichien connaît mieux qu'un autre les effets conjugués du désordre et de la débrouillardise, inséparables de toute

troupe française en campagne. Il fait confiance à quelques anciens du front russe pour les tirer de ce mauvais pas. Il prend un ton rassurant pour lancer à son compagnon de retraite :

— Tôt ou tard, nos forces vont contre-attaquer.

— Vous dites cela depuis 1943, bougonne Boudet-Gheusi. Et maintenant nous voilà passés de la Biélorussie à la Poméranie avec les Russes aux fesses.

Dans l'obscurité, les lunettes de l'ancien responsable de la Légion et de la Milice brillent d'un éclat étrange. Boudet-Gheusi a toujours fait beaucoup de vent. Mais, en cette nuit de mars, sur les routes de l'exode et de la déroute, il commence à se dégonfler.

— Plus vite ! souffle-t-il au chauffeur.

L'homme appuie sur l'accélérateur, pas fâché de distancer la colonne, qui se traîne lentement sur une route encombrée par les charrois des réfugiés et les troupes refluant en désordre.

— Il faut attendre nos camarades, remarque Katzian.

L'Autrichien veut rappeler à son devoir cet officier à qui il a toujours trouvé une allure de politicien. Boudet-Gheusi ne répond pas et se renfrogne dans son coin. Il peste contre les courants d'air qui filtrent à travers la capote de mauvaise toile de la voiture de liaison dont le moteur cogne avec des hoquets inquiétants.

*
**

A chaque instant, les SS français de la colonne automobile s'attendent à voir surgir les chars russes lancés à leurs trousses. Une aube grise dégage peu à peu le ciel où roule une imprécise canonnade.

Tandis que le gros de la division se trouve anéanti dans la plaine de Belgard, le convoi des services de la base arrière entre dans le village de Treptow-an-der-Rega au lever du jour.

Les camions s'arrêtent avec de grands bruits de freins, des jurons, des cris :

— Les Russes ! Les Russes sont là !

Le Sturmbannführer Boudet-Gheusi cherche en tremblant à ouvrir l'étui de son pistolet. Mais Katzian, impassible, l'arrête d'un geste.

— Non. Pas les Russes. UN Russe.

Un soldat soviétique a profité de la confusion de la nuit à Gross

Jestin pour courir derrière un des camions de matériel, s'accrocher à la ridelle et se hisser à l'intérieur.

Il a dû s'endormir sur sa grosse mitrailleuse, sans trop comprendre dans quel convoi il avait pris place. L'arrêt dans Treptow le réveille et il surgit brusquement, semant un début de panique parmi les secrétaires et les gardes-mites de l'intendance qui n'ont sans doute encore jamais vu un Russe armé de si près.

Un conducteur ne perd pas son sang-froid et saisit son fusil. Au moment où le soldat soviétique va tirer une rafale sur ses camarades, il l'abat de deux ou trois balles. Le Russe, engoncé dans sa longue capote brune, tombe lourdement sur la chaussée. Sa mitrailleuse roule à terre.

— Il n'y en a pas d'autres ? s'inquiète Boudet-Gheusi. Fouillez les camions. Faites attention !

Le soldat soviétique s'avère avoir été seul à s'être glissé dans le convoi de la division *Charlemagne*. Mais, en prêtant l'oreille, on entend distinctement le grondement des chars. Ses camarades se rapprochent...

— Vite ! crie le chef du convoi. Il faut sortir d'ici.

Dans la lueur indistincte de l'aube, la colonne reprend la route de l'ouest.

— Vers l'Oder, indique seulement le Sturmbannführer Katzian.

Boudet-Gheusi se penche sur la carte dépliée sur ses genoux et annonce :

— Prochaine étape : Swinemünde.

— Si Ivan permet, murmure seulement Katzian.

*
**

Vers 10 heures du matin, alors que le convoi roule à l'ouest de Treptow, une colonne russe apparaît et fonce à sa poursuite. Les chauffeurs appuient sur l'accélérateur, les camions se fraient péniblement un chemin sur la route encombrée d'épaves. Des coups de feu retentissent. Mais les blindés soviétiques s'estiment trop loin du gros de leur troupe. L'infanterie n'arrive même plus à les suivre. Après quelques rafales de mitrailleuses, ils abandonnent la poursuite.

Le convoi continue sa route vers Swinemünde. La pluie tombe.

Le plafond bas ne permet pas à l'aviation soviétique d'intervenir.

La route est encombrée d'une cohue de camions, de bicyclettes, de charrettes traînées par des chevaux épuisés. Les civils et les soldats se trouvent mêlés dans un même désordre et une même hantise : échapper aux Russes qui talonnent l'interminable colonne des réfugiés. Sur cette route encombrée d'épaves, le convoi de la division *Charlemagne* avance à la vitesse d'un homme au pas. Des véhicules achèvent de brûler. Parfois surgit une colonne de prisonniers russes que guident vers l'arrière quelques vieux territoriaux de la Wehrmacht, bien certains que dans quelques heures ou dans quelques jours les rôles seront inversés.

Tous se hâtent vers l'embouchure de l'Oder.

Le fleuve se divise en trois bras, séparés par les îles de Wollin et d'Usedom. Le port de guerre se trouve situé à cheval sur les deux îles.

Pour franchir le fleuve, il ne reste que deux passages : le bac à Dievenow ou un pont à Hagen.

Le convoi traverse l'île de Wollin et arrive enfin devant la ville de Swinemünde. Deux bacs assurent le passage qui emmènent à chaque voyage deux ou trois cents hommes et quelques véhicules.

Des SS français isolés ou par petits groupes ne cessent de rejoindre, au hasard des embouteillages. Le Rottenführer Soulet arrive à pied de Kolberg par Cammin. Il est fourbu, mais tout heureux de retrouver quelques camarades de la compagnie d'état-major de la division.

Boudet-Gheusi et Katzian font les cent pas sur le quai, en attendant l'embarquement des rescapés de Gross Jestin. Avec eux, un petit homme qui garde encore un uniforme d'officier de la Wehrmacht : c'est l'abbé Verney, aumônier et combattant, qui s'est battu en Russie avec la LVF et le NSKK, avant de rejoindre la division *Charlemagne* dans le sillage de Mgr de Mayol de Lupé. Les hommes le surnomment « Mickey » mais il ne s'en offusque pas et cherche toujours à rendre service. L'abbé Verney reste un des rares, dans toute cette cohue, à garder un moral à peu près intact, ce qu'il exprime par un sourire crispé.

Le Rottenführer Soulet lui demande s'il a des nouvelles de la division :

— Hélas ! nos camarades sont presque tous restés encerclés dans la région de Kōrlin et de Belgard.

Enfin, les rescapés de la compagnie d'état-major grimpent à bord des bacs qui traversent lentement le bras de l'Oder grossi par la fonte des neiges et dont les flots gris et glacés charrient des épaves ignobles.



Les rescapés de la compagnie d'Honneur donnent enfin à leurs camarades de la division *Charlemagne* leur version des combats acharnés d'Elsenau où les pertes ont été particulièrement lourdes pour leur unité promue au rôle de troupe de choc spécialisée dans la destruction des blindés russes :

— On est tous devenus des « casseurs de chars », raconte en riant l'Obersturmführer Weber. J'ai passé mon temps à courir de droite à gauche pour rétablir la situation. Finalement, chacun s'est trouvé isolé et a combattu pour lui-même.

Ceux qui viennent d'échapper à la ruée des chars russes vers la mer Baltique apprennent avec stupéfaction que le jeune Soulier, venu de la Kriegsmarine, a détruit à lui seul sept chars soviétiques.

— Malheureusement, il a été tué en attaquant le huitième, annonce Weber. C'était un des meilleurs de la compagnie d'Honneur et il venait tout juste d'avoir dix-huit ans.

A Elsenau, ses hommes ont détruit dix-sept blindés russes. Quelques-uns ont réussi à se sortir vivants de cette aventure et la racontent à leurs camarades.

— Au fond, conclut Levast, on n'a fait qu'appliquer ce que nous a toujours enseigné Weber : « A la guerre, ne peut vivre que celui qui tire le plus vite. »



A l'aube du 5 mars 1945, tandis que le 1^{er} bataillon de marche de la division *Charlemagne*, réussit à échapper aux Russes et que le régiment de réserve se trouve dispersé et massacré dans la plaine de Belgard, le 2^e bataillon de marche occupe toujours Kōrlin.

Les Russes resserrent leur étreinte autour de la ville et renforcent leur dispositif. Sans cesse, des fantassins et des blindés arrivent en renfort. La situation s'aggrave d'heure en heure. Au lieu d'évacuer la ville, le Hauptsturmführer Bassompierre a donné l'ordre de résister sur place et il se demande s'il lui reste maintenant encore une chance d'échapper au piège qui se referme sur Kōrlin.

Au lieu de se préparer à franchir les lignes, ses hommes creusent des emplacements de combat. Les trous se transforment en tranchées. Le paysage commence à évoquer Stalingrad...

Les torpilles de mortier se font de plus en plus précises. Les SS français se trouvent rapidement isolés sur leurs petits points d'appui. Pourtant les gradés parviennent à maintenir la liaison. Le Hauptscharführer Walter réussit même à faire parvenir une soupe chaude et du café à ses hommes qui occupent un groupe de maisons, entre la ligne de chemin de fer et la route de Kolberg, au nord de la ville.

Le vent souffle de la Baltique. De plus en plus glacial. Pour aller d'un emplacement de combat à un autre, il faut marcher plié en deux. Parfois un grenadier se laisse tomber dans un fossé, pour se protéger du vent.

Le Hauptsturmführer Bassompierre donne l'ordre de resserrer le

dispositif vers le centre de la ville. Le mouvement s'effectue lentement.

Le retour du froid et le manque de sommeil épuisent les hommes qui gagnent les nouveaux postes de combat avec des visages ravagés et des yeux brillants de fièvre. Chaque déplacement se trouve maintenant menacé par les tirs des mitrailleuses russes qui se rapprochent. Les canons se font plus précis.

Un obus entre par une fenêtre de la bicoque où s'est installé l'armurier de la compagnie. Le souffle le plaque contre le fond de la pièce, déchiqueté, tout le matériel épars autour de lui. Puis, avec un bruit sourd, le plafond s'écroule et ensevelit le cadavre.

A quelques dizaines de mètres, ses camarades veillent dans leur trou. Soudain, ils entendent une sorte de musique qui semble surgir d'une maison à moitié éventrée.

— C'est pas possible, murmure Jean Castillan.

A côté de lui, Robert Blond prête l'oreille et semble stupéfait :

— Quelqu'un joue du piano.

Juste derrière le « front », à quelques dizaines de mètres des Russes, une femme, seule dans sa maison, semble prise d'un accès de démence. Elle a mis sa plus belle robe et joue valse sur valse, en attendant le viol et la mort.

Beaucoup de maisons restent encore debout dans Kôrlin investie. L'Obersturmführer-médecin Philippe Joubert vient tranquillement faire un tour en première ligne.

— Vous avez l'air en pleine forme, remarque Blond.

— Mon petit vieux, je viens de prendre un bain. J'ai envie de mourir propre.

*
**

L'Unterscharführer Briaut, de la Franc-garde de Nîmes, est monté au front avec une cinquantaine de chevaux. Il a réussi à conduire la plupart jusqu'à Kôrlin mais reste épuisé par la longue marche depuis Neustettin. Il ne cesse de chercher des camarades miliciens méridionaux pour leur raconter ses aventures :

— Le ciel était couvert de neige. On avançait comme dans un tunnel... Voyez-vous, les gars, je suis plus des haras, je suis harassé...

— Alors, Briaut, tu n'as pas trop froid ?

— Moi, ça irait encore. Mais mon fusil, il est tout gelé ! La nuit, pour la halte, je l'ai foutu dans mon falzar pour pas que le mécanisme se bloque. Ce n'est plus des couilles que je possède, c'est des calorifères !

Briaut n'a pas réussi à gagner Kolberg avec ses quelques dizaines de chevaux et il se présente, au matin du 5 mars, à l'état-major du bataillon Bassompierre, où il tombe sur le Hauptscharführer Walter. Le célèbre chef de la 5^e compagnie toise le jeune milicien qui lui paraît plus taillé pour faire un fantassin qu'un palefrenier :

— Va chercher tes bonshommes. Je te garde dans ma compagnie.

— Et mes chevaux ?

— T'en fais pas pour eux. On va les bouffer.

Briaut va rejoindre une des sections de combat. En arrivant, sur sa position, il ne peut s'empêcher de sourire : des camarades qui cantonnaient dans une école ont sorti un grand tableau noir qu'ils ont planté au milieu de la rue en écrivant à la craie : « ON NE PASSE PAS. ICI LA FRANCE. »

Les projectiles commencent déjà à pleuvoir. Des orgues de Staline ont pris position et les fusées tombent sur les emplacements des SS français. Avant de rejoindre le trou où il doit combattre, comme chef d'un groupe de grenadiers, l'Unterscharführer Briaut organise, avec quelques camarades, une rapide corvée dans une épicerie éventrée par un obus. Ils ramènent même dans une couverture des bouteilles de vin.

— Le moral, il faut se le garder, commente seulement Briaut en sortant de sa poche un couteau avec son tire-bouchon.

Des fusées blanches jaillissent vers le ciel. Les rafales de mitrailleuses claquent de tous côtés comme des coups de fouet sur une tôle. Les torpilles et les obus explosent avec de grandes gerbes d'étincelles et d'éclats. Les hommes se tassent dans leurs trous. Le Hauptscharführer Walter a ordonné d'économiser les munitions.

Pierre Briaut sifflote entre ses dents « *Infanterie, tu es la plus belle des armes* ». Puis il s'énervé soudain :

— Putain de putain, ce qu'on peut se les geler dans ce pays. Ils peuvent pas se battre au soleil, ces cons ?

Tout à l'heure, il a aperçu Bassompierre qui allait d'une position

à l'autre, l'air un peu égaré, avec ses grosses lunettes et son regard perdu. Le chef du 2^e bataillon de marche répétait :

— Les Russes arrivent ! Tenez bon ! Economisez les munitions. Il faut tenir...

*
**

En face des tranchées françaises, des plaques de neige luisent sous le soleil. Il fait froid, mais soudain très beau. L'humidité semble partie avec le brouillard. Les mitrailleuses soviétiques tirent à nouveau. Robert Blond, qui compte parmi les rares à avoir perçu un fusil à lunette de tireur d'élite, sent soudain son arme vibrer contre son épaule : il vient de recevoir une balle dans la crosse.

A côté de lui, Jean Castillan se tord de rire :

— Si tu voyais ta tête...

Blond ne répond pas. Il tombe de sommeil et s'écroule dans son troû pour dormir quelques minutes, sans plus se soucier des balles soviétiques qui sifflent au-dessus de lui.

Un agent de liaison arrive près du chef de section et apporte les ordres de Walter :

— Il paraît qu'on doit décrocher de Kõrlin.

— Quand ça ?

— Peut-être cette nuit. On vous le dira.

Parfois, un coup de fusil isolé retentit dans leur dos, puis de brusques rafales. A nouveau le silence. Puis encore des coups de feu.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Blond en se réveillant.

— Sans doute des partisans, répond Castillan.

— Salauds de Polonais, ils ne peuvent pas me laisser roupiller !

La nuit tombe. Un nouvel agent de liaison arrive en courant.

— Alors, on décroche ?

— Plus question, les gars. Paraît qu'on est encerclé.

— Nous voilà frais.

*
**

Le poste de commandement du 2^e bataillon de marche se trouve près de l'église de Kõrlin. Sans arrêt, des agents de liaison, envoyés par les sections qui se trouvent au contact, dans les faubourgs de

la bourgade, arrivent des premières lignes et repartent avec de nouveaux ordres. Plusieurs sont blessés en arrivant ou en partant du poste de commandement.

— Des éclats d'obus ? demande Bassompierre au médecin qui a installé un poste de secours rudimentaire dans une ancienne école.

— Non, des balles, lui répond le Dr Joubert.

— Curieux, remarque Bassompierre. Curieux et inquiétant.

Il songe aussitôt que des francs-tireurs soviétiques ou polonais ont pu se glisser dans les colonnes de réfugiés qui n'ont cessé d'affluer à Körlin jusqu'aux premières heures des combats. Il appelle l'Unterscharführer de la Mazière, un officier milicien arrivé dans le même convoi que lui au front, après avoir suivi un stage à l'école de chasseurs de chars de Janowitz.

— Allez voir ce qui se passe.

De la Mazière, spécialiste de la PAK transformé en fantassin, appelle quelques volontaires et se dirige vers l'église, dont le clocher lui semble un observatoire idéal pour des partisans.

— La porte est fermée, Unterscharführer.

— Faites la sauter !

Un coup de Panzerfaust ouvre un trou béant dans le vantail. Les SS français se précipitent. Ils sont accueillis par des coups de feu. Des hommes tiraillent, embusqués derrière les piliers. Puis ils décrochent et se réfugient dans le chœur, derrière l'autel.

— Encore un coup de Panzerfaust ! ordonne de la Mazière que cette petite guerre commence à beaucoup exciter.

Le coup part, l'autel explose. Les hommes disparaissent dans le clocher. La poursuite s'engage. Rafales de pistolets-mitrailleurs. Explosions de grenades. Encore un coup de Panzerfaust qui démolit l'orgue et retentit longuement sous les voûtes.

Les partisans sont débusqués. Des corps s'écroulent sur les dalles. Quelques survivants sont faits prisonniers. Le jeune officier milicien les aligne contre le mur, les bras en l'air. Ils sont en civil, habillés de loques grisâtres. Pourtant, deux d'entre eux portent un semblant d'uniforme kaki, avec des vareuses rapiécées et des bandes molletières qui godaillent sur d'invraisemblables croquenots à clous.

— Merde, des prisonniers français ! s'écrie un des SS.

— Merde, des Français de l'armée boche ! répondent d'une seule voix les deux captifs terrorisés.

L'Unterscharführer de la Mazière les toise avec un air terrible :

— Alors quoi ? On joue les petits soldats ? Vous auriez mieux fait de vous battre en 40 quand c'était le moment. Ce coup-là, vous êtes vraiment mal tombés.

Puis il leur demande brusquement :

— La division *Charlemagne*, vous connaissez ?

— C'est-à-dire, mon lieutenant...

De la Mazière est ravi de l'appellation et bougonne seulement :

— Eh ben ! Vous allez connaître, mes salauds !

Les deux hommes sont conduits au Hauptsturmführer Bassompierre qui les interroge d'une voix coupante :

— Prisonniers de guerre ?

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi « mon capitaine », s'il vous plaît... Militants communistes ?

— Oui, mon capitaine.

— Depuis longtemps avec les Russes ?

— Depuis que l'Armée rouge a libéré notre Stalag.

Bassompierre se fâche soudain et explose, avec le regard qui flamboie derrière ses lunettes :

— Vous appelez ça une libération ! Vous n'avez pas vu les colonnes des réfugiés, les femmes violées, les gosses écrasés par les chars, les soldats crucifiés sur les portes des granges ?

— Nous, les Boches, on s'y intéresse pas tellement. On n'a pas été les chercher.

Bassompierre n'a surtout pas envie d'engager une discussion politique. Il ne s'est jamais senti très à l'aise sous l'uniforme allemand et regrette toujours la tenue bleu sombre des chasseurs alpins et des francs-gardes de la Milice. Alors, il jette brutalement aux deux prisonniers :

— Vous avez été pris les armes à la main. Francs-tireurs. Vous savez ce que cela signifie.

Le chef du 2^e bataillon de marche se tourne vers de la Mazière et dit sur un ton sec :

— A fusiller.

Un des hommes s'enferme dans un silence hautain et toise l'officier fasciste. L'autre baisse la tête et commence à pleurer. Bassompierre trouve soudain la situation à la fois odieuse et ridicule. Dans cette guerre, il y a tellement peu de Français pour vouloir se battre... Et dire qu'il va faire fusiller ces deux pauvres types, au fond de la Poméranie.

L'Unterscharführer de la Mazière trouve, lui, que c'est bien dommage, mais que ces deux imbéciles n'ont pas eu de chance de tomber entre leurs pattes. Quand on paraît aussi sûrement promis à la mort que les SS français de Kôrlin, ce n'est pas le moment de se poser trop de cas de conscience. Pourtant, Bassompierre finit par dire.

— A fusiller... plus tard. En attendant vous êtes prisonniers. Et ne jouez pas aux cons. Si vous foutez le nez dehors pendant la bagarre, je vous fais descendre. Compris ?

L'Unterscharführer de la Mazière emmène les deux hommes et les confie à la garde de vieux Allemands du Volksturm qui ne semblent pas très bien comprendre l'étrange querelle qui oppose, au fin fond de la Poméranie, les Français en kaki et les Français en feldgrau.

Pendant ce temps d'autres prisonniers de guerre français, au nombre d'une dizaine, ont rejoint des sections de combat de la division *Charlemagne* et font le coup de feu avec leurs compatriotes de la Waffen SS.

Pendant la nuit du 5 au 6 mars 1945 les hommes de la compagnie Walter qui se trouvent non loin du cimetière de Kôrlin reçoivent l'ordre de creuser des trous. Le grenadier Castillan, qui a toujours le mot pour rire, fait remarquer à son camarade Blond :

— C'est marrant, on dirait des tombes.

A intervalles irréguliers, des torpilles de mortier continuent à tomber. Avec la nuit, le brouillard est revenu. Des rives de la Persante, il gagne peu à peu tout le pays, enveloppant les positions d'une humidité glaciale.

— Si on ne se fait pas tuer avant, on va attraper la crève.

— Tais-toi, s'impatiente Robert Blond. Ecoute.

On entend les bruits des chenilles des chars qui tournent autour de Kôrlin. Parfois des exclamations, des bruits métalliques à moitié étouffés par le brouillard. Les Russes se rapprochent, arrivent, rôdent. Dans quelques secondés, ils vont surgir des ténèbres et écraser les positions françaises. On n'arrive même pas à situer exactement où se trouvent ces invisibles adversaires. La peur mord les ventres. Les pieds gelés, le ventre rongé par la dysenterie, les tempes bourdonnantes de fatigue et de peur, les SS français tendent l'oreille pour deviner d'où va leur venir la mort.

Tout près, on entend des bruits confus de bataille, des explosions, des rafales, des cris.

Soudain, le Hauptscharführer Walter surgit comme un diable, un pistolet-mitrailleur à la main. Il hurle :

— Les Russes ont pris le cimetière. Il faut y aller !

Ses hommes se hissent hors de leurs trous, comme des fantômes. Brusquement ils n'ont plus faim, plus froid, plus peur. Ils bondissent, tirent, hurlent. Ils se battent contre des ombres. Des balles traçantes déchirent la nuit. Un instant, les explosions des grenades dévoilent des chapkas de fourrure, de longues capotes brunes, des silhouettes qui bondissent derrière les tombes en portant leurs mitrailleuses sur des brancards. Castillan envoie ses grenades à fusil par-dessus le mur du cimetière. Blond oublie qu'il est tireur d'élite pour décharger son fusil, droit devant lui, un peu au hasard, comme si ses balles pouvaient écarter de lui les projectiles qui sifflent dans tous les sens.

Trois SS français tombent, frappés à mort. Parmi eux l'Unterscharführer Maixandau, un ancien de la Sturmbrigade *Frankreich*, rescapé des Carpates, qu'une rafale vient de coucher derrière une des tombes du cimetière de Körlin. Ses camarades poursuivent leur assaut. Les Russes refluent du cimetière.

— Pas de casse ? demande le chef de section.

Dans le groupe de Castillan et de Blond, on se compte rapidement.

— Merde alors, il y a un type en plus.

— Qui c'est ?

— Un prisonnier russe. On l'a attrapé dans le cimetière. On n'allait quand même pas le buter...

*
**

Peu après l'aube du 6 mars 1945 les fantassins russes, soutenus par des chars, contre-attaquent. Ils reprennent le cimetière et bousculent les SS français qui s'y étaient installés dans la nuit.

Le Hauptscharführer Walter rameute tous les hommes disponibles et les entraîne avec lui :

— Allez, les gars ! On reprend le cimetière. A la baïonnette !

Les chars T 34 et Sherman tirent sur les positions françaises et les éclats d'acier volent dans tous les sens. Mais une sorte d'ivresse semble soudain s'emparer des hommes de la compagnie Walter. Les voici soudain face au destin qu'ils sont venus chercher en

s'engageant dans la Waffen SS. C'est la seconde de vérité. Il faut sortir des trous, courir, crier, tirer. Plus rien d'autre ne compte que de ne pas se dégonfler, malgré la peur et la chiasse qui nouent les tripes.

— En avant ! En avant ! hurle Walter qui bondit au milieu de ses hommes, en tirant de brèves rafales avec un Sturmgewehr.

Les SS de sa compagnie sautent par-dessus le mur du cimetière et se précipitent sur les fantassins russes. Ce matin, on ne fait plus de prisonniers. Les balles tuent à bout portant, les crosses fracassent les crânes, les baïonnettes s'enfoncent dans les poitrines et dans les ventres. Les Russes n'ont que le choix : s'enfuir ou crever. Les SS français sont ivres d'une rage folle. Ils savent qu'ils sont encerclés et que la Poméranie est perdue. Avant de laisser leur peau dans cette triste aventure, ils veulent réussir une dernière charge, dans la tradition héroïque dont a été bercée leur jeunesse. Leur lointain pays les maudit. Mais qu'importe aux réprouvés de la compagnie Walter. En cette aube brumeuse du 6 mars 1945, ils suivraient leur chef jusqu'au fond de l'enfer.

En quelques minutes, le cimetière de Belgard est repris pour la seconde fois. Les SS français liquident à la grenade les derniers groupes de fantassins soviétiques qui essaient de résister, et poursuivent les survivants de tombe en tombe. Déjà, quelques hommes ont franchi le mur et veulent s'élancer à la poursuite.

— Restez là ! leur crie Walter. Fortifiez-vous. La bagarre ne fait que commencer.

Quelques minutes plus tard, des sifflements horribles déchirent le ciel. Les Russes écrasent le cimetière sous le tir des « orgues de Staline ». Des dizaines, des centaines de fusées frappent les allées, bouleversent les tombes, arrachent les croix qui volent avec des pierres, de la terre et des éclats d'acier.

Tenir le cimetière, débarrassé de l'infanterie soviétique par la contre-attaque à la baïonnette, ne sert plus à rien.

— Repliez-vous ! ordonne Walter. Regagnez vos positions de départ. Emportez les blessés.

Les SS français quittent le cimetière sous une pluie de projectiles, qui transforment le champ de repos en un chaos sanglant.

Il est environ 11 heures du matin. Körlin, encerclé, tient toujours.

*
**

A l'est de la ville, les hommes de la compagnie Rigide s'accrochent aussi durement au terrain que ceux de la compagnie Walter. Presque tous les groupes de combat sont commandés par des sous-officiers de la LVF qui combattent depuis plusieurs années en Russie et connaissent leurs adversaires. Parfois, ils les insultent en russe. Des partisans polonais, qui combattent avec les troupes soviétiques, répondent en français :

— Rendez-vous, salauds de fascistes !

— Venez nous chercher, les Polaks !

Dans Kôrlin, se battent avec les SS français des isolés que la débâcle de Poméranie a séparés de leurs unités : Allemands de la Wehrmacht, SS lettons, soldats hongrois et même quelques Italiens. Avec des uniformes disparates et déchirés, des armes ramassées au hasard, des chefs improvisés, ils constituent des petits groupes de combat qui renforcent les défenseurs de plus en plus exténués.

Vers midi, une gigantesque explosion fait trembler la ville. Le Hauptsturmführer Bassompierre, pour empêcher la ruée des T 34 et des Sherman soviétiques, vient d'ordonner de faire sauter le pont sur la Persante qui se trouve au sud de Kôrlin.

L'étau se resserre.

*
**

Au début de l'après-midi du 6 mars 1945, le bombardement s'intensifie sur Kôrlin. Les torpilles, les fusées et les obus tombent sans arrêt. Les toits volent en éclats. Des madriers et des moellons s'écroulent dans les rues encombrées de gravats. Des incendies s'allument. Les SS français doivent quitter à nouveau leurs positions pour se retirer vers les faubourgs où ils creusent des trous individuels dans les chaussées. Les canons des chars ne leur laissent pas un instant de répit.

Des hommes armés de Panzerfaust ont réussi à détruire quelques blindés qui achèvent de brûler aux entrées de la ville et barrent le passage aux autres chars dont on entend le ronflement des moteurs.

Roger Wyckaert, un ancien SK de l'Organisation Todt, qui a tenu à suivre la compagnie Walter en Poméranie malgré un état de santé déplorable, creuse son trou à l'abri d'un tronç d'arbre et de quelques pavés, à dix mètres d'un char russe d'où s'échappe une fumée noire. Sans cesse des balles sifflent au-dessus de sa tête. Elles viennent de tous les côtés. Les positions françaises sont attaquées par des fantassins russes et des partisans polonais qui commencent à progresser de toit en toit et tirent du haut des fenêtres sur les défenseurs de Kôrlin. Parfois, un des assaillants se découvre et une brusque rafale de mitrailleuse balaie la façade de l'immeuble. Un cadavre tombe d'un toit et vient s'écraser au milieu de la rue. Mais, déjà, de nombreux soldats du bataillon de marche Bassompierre sont blessés ou tués à leurs postes de combat.

*
**

Vers 16 heures, le 6 mars 1945, le Hauptsturmführer Bassompierre décide de tenter enfin la percée. Il réunit quelques officiers.

— La ville et le port de Kolberg sont probablement occupés par les Russes. D'ailleurs, la route du nord est coupée.

— Qu'en savez-vous ? demandent ensemble Walter et Rigide.

— Nos patrouilles se sont heurtées à l'ennemi chaque fois qu'elles ont essayé des liaisons vers la mer Baltique.

— Ce sont peut-être des formations légères que l'on peut bousculer ? dit Walter.

— Kolberg tient toujours, ajoute Rigide. On entend distinctement le canon tonner dans le nord-ouest.

Bassompierre les regarde avec un air las. La mission de sacrifice du 2^e bataillon de marche lui pèse et il s'accroche soudain à son idée de manœuvre comme un noyé à une bouée :

— Il faut gagner l'ouest. Pour tromper les Russes, nous allons sortir de Kôrlin par l'est. Nous suivrons la voie de chemin de fer. Puis, entre Kôrlin et Belgard, nous piquerons plein sud pour passer la Persante et gagner la rive gauche.

— Et ensuite ?

— Nous obliquerons alors vers l'ouest. Mais il faudra dépasser

Belgard de plusieurs kilomètres. Ensuite direction Schievelbein. Puis Plathe, Gollnow, Stettin... Enfin, à la grâce de Dieu.

Le Hauptsturmführer Bassompierre donne ses ordres pour le départ de Kōrlin :

— La compagnie Rigide marchera en avant-garde et la compagnie Walter en arrière-garde. Tous les blessés transportables seront emmenés sur les chevaux. Détruisez le matériel lourd. Départ dès la tombée de la nuit.

Avant de prendre la tête du détachement, Rigide confie à Walter :

— Nous n'avons aucune chance de passer. Ou alors il faudrait tenter le coup sur Kolberg. Mais Bassompierre s'entête...

Les deux commandants de compagnie sont d'assez vieux légionnaires pour critiquer une manœuvre qui va les conduire au fond de la trappe. Mais la discipline les tient encore dans son carcan. Ils doutent des qualités militaires de leur chef. Mais le courage et l'idéal de Jean Bassompierre forcent l'admiration des plus réticents.

*
**

En fin d'après-midi, les SS français du bataillon de marche Bassompierre sont regroupés dans le faubourg situé à l'est de Kōrlin, près de la voie de chemin de fer.

On distribue à ceux qui vont tenter la percée les vivres de réserve et même des cigares qui viennent d'un bureau de tabac éventré.

Les commandants de compagnie annoncent à leurs hommes, hâtivement rassemblés :

— Nous allons essayer de nous échapper à la faveur de la nuit. Equipez-vous légèrement, entourez les pattes des chevaux avec des chiffons et, surtout, ne vous perdez pas.

Quelques volontaires acceptent de rester en arrière sur les positions de l'ouest, du nord et du sud de la ville, pour permettre la retraite de leurs camarades. Roger Wyckaert appartient à un de ces groupes de combat.

Il voit ses camarades prendre, en file indienne, la direction de

la sortie est de la ville. Les blessés légers ont été hissés sur des chevaux et se trouvent au milieu de la colonne.

— Et les autres ? demande Wyckaert.

— Ils sont restés à l'hôpital de campagne de Kōrlin. Avec quelques infirmiers volontaires. Ils semblent bien décidés à accueillir les Russes à coups de fusils.

*
**

Il est 19 heures quand Roger Wyckaert et ses camarades décrochent à leur tour et prennent la direction de l'est pour essayer de rejoindre leurs camarades.

Ils se dirigent vers les bois. Soudain, une explosion. Wyckaert s'écroule, la jambe labourée d'éclats : son groupe de combat s'est égaré dans un champ de mines posées par les pionniers de la division *Charlemagne* et que personne n'a songé à signaler. Après un pansement sommaire, le jeune volontaire se dirige en boitant vers la forêt. Dans la nuit, il parvient à retrouver ses camarades du bataillon Bassompierre. Ce sera pour les perdre au petit jour et errer à travers bois avec une dizaine de camarades jusqu'à sa capture ¹.

1. Roger Wyckaert, les pieds gelés, sera découvert par une patrouille russe, après avoir réussi à se cacher pendant trois semaines dans une maison forestière. Transporté à l'hôpital de Belgard, il est amputé des deux jambes, le dimanche des Rameaux. Rapatrié à la fin du mois d'août 1945, il ne sera libéré qu'après de longues années de prison. Grand mutilé, Roger Wyckaert a consacré sa vie à aider ses anciens camarades de combat et de captivité encore plus défavorisés que lui. Il est mort en 1973, après avoir subi d'innombrables interventions chirurgicales, toutes supportées avec un courage exemplaire.

Le bataillon Bassompierre quitte Kôrlin, par un froid glacial, dans la nuit du 6 au 7 mars 1945. Les sections du 2^e bataillon de marche de la division *Charlemagne*, renforcées de nombreux isolés, se suivent en un long serpent. L'ordre est de marcher colonne par un, en laissant un intervalle de sept à huit mètres de distance entre chaque homme.

Les nuages ne tardent pas à couvrir le ciel dégagé et clair. Le vent forçit.

— Ça sent la neige, dit un ancien de la LVF.

— Silence, lance à voix basse son chef de groupe.

Après avoir passé la gare, les hommes suivent la voie de chemin de fer. Le talus domine la campagne. Tous devinent dans l'ombre des patrouilles russes, invisibles. Les SS français avancent silencieusement. Derrière eux, brûle Kôrlin.

Quelques coups de feu éclatent en avant de la colonne. La compagnie de l'Untersturmführer Rigide vient de tomber sur un semblant de « lignes » soviétiques : quelques fantassins qui bivouaquaient à l'abri de chars, bien persuadés que les fascistes restaient toujours terrés dans cette bourgade investie qu'ils doivent attaquer à nouveau dès l'aube.

Les Russes — ce sont des Mongols autant qu'on peut s'en apercevoir dans la nuit — sont réveillés à coups de pistolets-mitrailleurs et se rendorment vite d'un sommeil éternel. Cette nuit, les SS français ne font pas de quartier. Il faut passer, tout bousculer,

tout écraser, ne laisser derrière soi que des véhicules incendiés et des cadavres pantelants.

Le Hauptsturmführer Bassompierre ordonne de presser encore l'allure. Il croit pendant quelques instants qu'il va pouvoir échapper au piège et rejoindre le général Puaud et ses camarades, « quelque part au sud-est de Belgard, sur la rive gauche de la Persante ».

— Dépêchons-nous, lance-t-il à son adjoint de Berricot. La route est encore longue.

La colonne se trouve brusquement accrochée par une patrouille russe. Coups de feu. Explosion. Une balle a fait éclater la grenade qu'un des SS français porte à la ceinture. Le ventre déchiqueté, il s'écroule sur la voie ferrée en hurlant :

— Maman ! Maman ! J'ai mal...

Ses camarades ne peuvent rien pour lui et poursuivent leur route, tandis qu'il agonise.

Quittant la ligne de chemin de fer, les rescapés arrivent dans une plaine. La nuit est claire. Tout le paysage est blanchâtre, glacé, net.



A part les compagnies Rigide à l'avant-garde et Walter à l'arrière-garde, il n'est plus question de former des unités constituées. Pourtant, certains camarades parviennent à rester ensemble. L'Oberscharführer Merac, officier milicien, a réussi à ne pas quitter son chef le Hauptsturmführer Monneuse. L'ancien combattant de 14-18 semble épuisé. Depuis la longue marche de Neustettin à Körlin, peu d'hommes ont réussi à dormir. Presque tous les officiers sont à bout de forces. Le capitaine Monneuse apparaît totalement brisé, physiquement et moralement. Il aurait dû se trouver à la tête d'un des bataillons du régiment de réserve. Mais il a perdu ses quatre compagnies et marche, solitaire, au milieu de la longue colonne des derniers défenseurs de Körlin.

Les Russes sont partout, derrière, devant, sur les flancs. Les rescapés tournent en rond. Il faut se cacher, ruser, se fondre dans le paysage. La neige tombe à nouveau. Il fait froid et humide. Les hommes marchent comme des somnambules. Monneuse ne dit rien.

Il semble envahi par un pressentiment qui le paralyse peu à peu. Il confie à Merac :

— Je ne m'en sortirai jamais.

Puis il s'enferme à nouveau dans son mutisme, marchant la tête basse, comme accablé par le désastre qui frappe toutes les unités de la division *Charlemagne*.

Les éclaireurs s'arrêtent et reviennent en courant vers le Hauptsturmführer Bassompierre :

— Mon capitaine, il faut franchir une route.

— Allez-y. Nous vous suivons.

Entre Belgard et Körlin, des convois russes passent sans arrêt, illuminant la nuit des faisceaux de leurs phares.

— Les chars !

Des fantassins se tiennent sur la plage arrière des T 34, cramponnés à la tourelle. Ils fument des cigarettes. Hilares. Vainqueurs.

Soudain, ils aperçoivent des hommes en uniforme vert qui essaient de se dissimuler sous les couverts et dans les fossés. Les mitraillettes crépitent. Les chars s'arrêtent et expédient quelques obus dont les éclats jaillissent et cisailent les troncs et les branches. Des SS français s'écroulent.

— Il faut passer, dit le Hauptscharführer Walter qui arrive avec sa compagnie d'arrière-garde.

Il se précipite, un Panzerfaust à la main, sans se soucier des tireurs russes qui le prennent pour cible. Arrivé à quelques dizaines de mètres du char, impassible comme à l'instruction, Walter tire. La charge creuse explose contre le blindage. Le char s'immobilise, touché à mort. La colonne soviétique s'arrête dans une énorme confusion.

Les SS français franchissent la route en courant. Mais les Russes, du haut des chars et des camions, se sont ressaisis et tirent à la mitrailleuse. Les balles traçantes illuminent la nuit. Des hommes tombent. Des chevaux s'emballent et partent à travers la plaine, portant toujours attachés sur leur dos des blessés qui hurlent de douleur et d'effroi. Les Russes tirent toujours.

Un homme vient prévenir Bassompierre.

— Le capitaine Monneuse est touché.

Le chef milicien meurt au moment où Merac arrive près de lui.

Le silence revient sous les bois. Les chars russes repartent, dans une odeur d'huile chaude et de gaz d'échappement. L'officier repose au pied d'un arbre. Il paraît encore plus grand. Merac appelle quelques grenadiers :

— On ne peut pas laisser là le capitaine.

— Mais il est mort !

— Nous allons l'ensevelir. Les Russes ne doivent pas trouver son corps.

Ils sont six pour le porter. Le Hauptsturmführer Monneuse pèse lourd. Ses hommes sont épuisés. Au bout d'un kilomètre, ils s'arrêtent en lisière d'un bois. L'Oberscharführer Merac repère le terrain et fait creuser une tombe.

L'officier enterré à la hâte, les rescapés reprennent le chemin de la forêt qui les engloutit.

A la première halte, ils se comptent et constatent qu'il manque beaucoup de leurs camarades. Parmi les disparus, l'Obersturmführer-médecin Philippe Joubert. Celui qui a entraîné dans les rangs de la Waffen SS beaucoup de jeunes de l'Avant-garde de la Milice a trouvé une mort solitaire sur la terre de Poméranie. Avec lui, disparaît un des visages les plus romantiques de cette horrible aventure. Désormais, les traits plus durs, les dents serrées, le cœur fermé à toute pitié, les survivants poursuivent leur route dans la forêt.

*
**

Les Russes continuent à passer sur la route de Körlin à Belgard avec des camions, des chevaux, des arabas, des pièces d'artillerie, des chars qui font vibrer la chaussée et projettent de la terre et de la neige sur les SS français encore tapis dans les fossés.

Entre deux convois, des retardataires essaient de franchir encore la route. Un homme s'écroule soudain et boule comme un animal blessé. Ses camarades se précipitent :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je suis foutu.

— On t'emmène.

— Pas la peine, je vous dis.

Le blessé exige d'être abandonné. Ses camarades l'enveloppent tant bien que mal dans une couverture et l'adossent au tronc d'un arbre, non loin de la route.

— De quoi as-tu besoin ?

— D'un pistolet... Et d'un cigare.

On lui tend une arme. Un homme fouille dans sa poche et tire un des cigares distribués quelques jours avant par Zimmermann à Kôrlin. Il dit au blessé.

— Je te laisse des allumettes.

L'autre remercie d'un signe de tête. Et laisse échapper le cigare.

— Il est mort !

— Merde ! Prenez le pistolet. On se taille.

*
**

Le Hauptscharführer Walter qui commande l'arrière-garde arrive enfin à retrouver son chef.

— Alors, lui demande Bassompierre, tout le monde a réussi à franchir la route ?

— Je ne crois pas, Hauptsturmführer.

— Appelez-moi « mon capitaine »...

Walter hausse les épaules. Tout cela n'a vraiment plus d'importance. Anciens de la Sturmbrigade *Frankreich*, de la Milice ou de la LVF, les voilà tous dans la même misère, errant sur la rive droite de la Persante comme des bêtes traquées, sans cesse talonnés par les patrouilles soviétiques et les partisans polonais.

Le Hauptsturmführer Bassompierre fait rapidement le compte approximatif des survivants. Quelques officiers restent encore avec lui dont deux capitaines : le légionnaire Wagner et le milicien de Berricot. Mais l'Obersturmführer Français, un ancien lieutenant de la garde du sultan du Maroc, a été tué. Le Dr Philippe Joubert a disparu. Le capitaine Monneuse est mort et enterré. Et Bassompierre apprend encore la fin de Remy, un ancien officier de la LVF, arrivé avec la compagnie de marche de Greifenberg.

Bassompierre se sent soudain très solitaire, totalement perdu dans un paysage étranger et hostile. Jamais l'exil ne lui a semblé si

terrible. Avec ses idées simples et droites, Dieu, la patrie, l'ordre... il n'est pas taillé du bois dont on fait les réprouvés.

Le chef du 2^e bataillon de marche n'a plus autour de lui que des hommes déguenillés et épuisés. Ils ne sont même plus trois cents.

Des patrouilles russes ne cessent de tourner dans la forêt et attaquent parfois les rescapés de Kōrlin. On échange quelques coups de feu dans les ténèbres. Les Russes, encore peu nombreux, n'insistent pas trop et laissent passer la colonne.

A plusieurs reprises, il faut quitter les couverts pour couper à travers des champs enneigés, franchir des clôtures de fil de fer barbelé, passer des cours d'eau recouverts d'une mince pellicule de glace qui cède sous les pas.

Beaucoup d'hommes ont les pieds trempés. Dans quelques jours, leurs membres vont geler et il faudra les amputer.



Le bataillon Bassompierre tourne en rond. Interminablement.

A travers les champs labourés, les chevilles se tordent. Parfois, un homme s'écroule avec un bruit de casque et de gamelle. Ses camarades l'engueulent à voix basse. Puis ils repartent en courant, pour ne pas perdre le contact avec leurs camarades. Pourtant, petit à petit, des groupes, d'une dizaine ou d'une vingtaine d'hommes au plus, se forment, fractionnant le bataillon de marche en autant d'unités isolées et disparates qui ne vont pas tarder à se disperser.

La campagne est humide mais bien drainée, avec des caniveaux remplis d'eau à la limite des champs, entre deux rangées de piquets portant plusieurs lignes de fils de fer barbelé.

Les hommes, énervés par une suite de combats et abrutis par le manque de sommeil, titubent de fatigue. Parfois, l'un d'eux se laisse tomber sur place et s'endort comme une masse. Si ses camarades ne s'en aperçoivent pas et repartent sans le secouer, il est voué à la mort ou à la capture. Les uns après les autres, des dizaines et des dizaines d'hommes semblent s'évanouir dans ce triste paysage de champs, de canaux et de bosquets sombres où siffle le vent glacial de la Baltique toute proche.

Si les gradés n'ont plus d'illusions, depuis qu'ils ont reçu avant le départ les ordres de Bassompierre, la plupart des hommes croient que leurs chefs les emmènent vers Kolberg, qui semble logiquement leur dernière chance.



Au petit jour, ils se trouvent toujours dans la plaine, entre Kôrlin et Belgard, sur la rive droite de la Persante. Les deux villes et tous les hameaux sont occupés par les Russes. Des chars et des camions ennemis roulent sur les routes et les chemins. La densité de troupes soviétiques s'accroît d'heure en heure. Tous les SS français respacés de l'encerclement ne pensent qu'à Kolberg et à la mer.

Soudain, dans la lueur incertaine de l'aube, Robert Blond tend le bras et montre l'horizon à son ami Castillan.

— Regarde, mon petit Jean, des mâts de navires. C'est le port. C'est Kolberg. On va s'en tirer !

Castillan regarde et croit, lui aussi, distinguer des mâts se détachant sur le ciel clair de l'aurore. Autour d'eux, leurs camarades détaillent la vision. Et puis très vite, le soleil pâle chasse ces images.

— Un mirage. Ce n'était qu'un mirage, répète Robert Blond avec un air accablé.

Le Hauptsturmführer Bassompierre arrive et presse les hommes avec un air de plus en plus égaré :

— Ne restez pas là. Vous allez vous faire repérer. Rentrez sous les bosquets. Camouflez-vous.

Épuisés, transis, perdus, les SS français du 2^e bataillon de marche se terrent dans les bois. Sitôt sous les couverts, il s'écroulent. Seuls veillent encore quelques guetteurs sur les lisières.

Les rescapés de Kôrlin vont passer toute la journée du 7 mars 1945, tapis sur les lisières, autour des mitrailleuses en batterie. Si les Russes les découvrent, ils vont essayer de vendre leur peau le plus cher possible. Des cavaliers passent à sept ou huit cents mètres, au petit trot, sans se cacher et sans se presser.

— Voilà les cosaques, annonce Castellan qui trouve l'atmosphère de plus en plus semblable à ce qu'il lisait naguère dans les livres sur la retraite de Napoléon en Russie.

Un bruit de moteur remplit le ciel, comme pour faire un violent contraste avec les cavaliers. C'est un appareil allemand solitaire. Un Junker 88, qui tourne lentement dans le ciel poméranien d'une étrange couleur vert clair, presque métallique.

Le Hauptscharführer Walter compte les hommes de sa compagnie. Ils sont encore près de quatre-vingts, la moitié de ce qu'ils étaient au début de la bataille de Kôrlin. Le jeune commandant de compagnie sourit et se rapproche du grenadier Blond avec qui il se trouvait en classe de philosophie au lycée Pasteur.

— Tu vois, Robert, la 5^e compagnie tient le coup. On va peut-être s'en sortir.

*
**

Au soir du 7 mars, le bataillon Bassompierre quitte l'abri des bosquets et reprend sa progression à travers la plaine, en file

indienne. La section de Blond et de Castillan progresse la dernière, en serre-file. Poste de confiance.

Après une heure de marche, les rescapés traversent un terrain découvert quand, brusquement, des fusées éclairantes jaillissent dans le ciel et retombent lentement, illuminant toute la plaine. Les SS français en retraite sont repérés. Presque aussitôt commencent à pleuvoir les premiers obus de mortiers. Les éclats sifflent. La terre se soulève. Les hommes se jettent au sol.

Quand l'obscurité revient et que le tir cesse, ils se relèvent et s'aperçoivent que la liaison est perdue.

Ceux qui restent dans la plaine se replient en courant vers un petit bois. Quelques isolés, tout aussi perdus, les rejoignent. Ils arrivent sous les couverts. Ils sont tellement épuisés qu'ils s'endorment aussitôt. Quand ils se réveillent dans une aube glaciale, ils s'aperçoivent qu'ils sont ensevelis sous plusieurs centimètres de neige. Le chef de groupe et le chef de section leur disent :

— Ne bougez pas. On part en reconnaissance.

Les deux gradés s'éloignent. Personne ne les reverra jamais.

Les isolés n'ont ni carte, ni boussole, ni ravitaillement. Ils ont faim, sommeil et froid. Ils vont tourner en rond pendant plusieurs jours, sans pouvoir traverser la Persante en crue.

Au détour d'un chemin forestier, ils tombent sur plusieurs camions pleins de soldats ennemis.

Les éclaireurs qui précèdent la colonne font demi-tour et reviennent en courant vers leurs camarades :

— Il y a des Russes !

Robert Blond, qui a les deux pieds gelés et se traîne de plus en plus péniblement depuis le départ de Kôrlin, vit dans une sorte de brouillard. Il croit entendre « il y a des ruches » et lance avec un grand sourire :

— On va bouffer du miel.

Mais ses camarades l'entraînent.

— De la merde ! Oui, on est dans la merde !

Ils ne sont maintenant plus qu'une dizaine. Ils se camouflent sous des fougères alourdies de neige. Ils repartent à travers la forêt. Ils vont vivre comme des sauvages pendant quatre ou cinq semaines dans une baraque de gardes-forestiers, sur pilotis au milieu des

arbres, mangeant des pommes de terre crues et buvant l'eau de pluie recueillie dans les toiles de tente.

Enfin, ils seront faits prisonniers. Leurs pieds ne sont plus que des moignons noirâtres et puants. Quelques-uns mourront à l'hôpital de Kôrlin.



Après avoir perdu son arrière-garde, formée par la dernière section de la compagnie Walter, la colonne Bassompierre poursuit sa marche dans la nuit. Le chef des rescapés de Korlin, complètement perdu, s'enfonce de plus en plus vers l'est. Il semble renoncer à la route de Greifenberg pour se diriger vers Kôslin. Peut-être espère-t-il rejoindre alors le corridor de Dantzig et la poche qui s'est formée dans la région de Gotenhafen, après le désastre de Hammerstein ?

La colonne tourne en rond, puis, finalement, Bassompierre se ravise et se dirige vers l'ouest, espérant gagner Greifenberg, que les Russes n'ont peut-être pas encore atteint.

— Au-delà, dit Bassompierre à de Berricot, se trouve l'Oder. Les Allemands vont sûrement résister sur le grand fleuve...

La colonne perd sans cesse des groupes de combat, mystérieusement happés par la forêt et par la nuit.

Des hommes disparaissent dans des escarmouches solitaires, se perdent, s'arrêtent pour ne plus repartir... Il faut aussi laisser derrière soi une pitoyable traînée de blessés et de malades.

Certains SS français veulent tenter leur chance, seuls ou par petits groupes de quelques camarades. D'autres s'égarent au hasard d'une étape ou d'une marche. Le Hauptsturmführer Bassompierre ne peut se résoudre à voir ainsi disparaître les derniers survivants de son bataillon de marche.

Au cours d'une halte, il demande à son adjoint de Berricot de retrouver le contact avec quelques égarés. L'ancien chef milicien d'Agen s'éloigne avec deux agents de liaison. Il se perd à son tour...

— Mon capitaine, les Russes !

Non loin de la Persante, le petit groupe des trois SS a été repéré par une patrouille soviétique ou polonaise. Les mitraillettes

crépitent. De Berricot s'écroule, grièvement blessé. Ses adversaires le croient mort et n'insistent pas. L'officier reprend lentement ses esprits : la balle est entrée par la hanche et s'est logée dans la poitrine. Il sent qu'il est perdu. Il dit à ses deux agents de liaison :

— Je ne m'en sortirai pas. Essayez de rejoindre la colonne Bassompierre.

— On ne vous laisse pas, mon capitaine.

— Partez, c'est un ordre.

Les hommes s'éloignent. Le Hauptsturmführer de Berricot déchire son Soldbuch et sa carte de chef milicien. A sa grande surprise, il ne meurt pas. Il arrive même à se tenir debout, à marcher. Il essaie de s'orienter et se dirige vers la Persante, seul point de repère dans ce paysage enneigé. Soudain, il aperçoit un Russe avec une chapka et un fusil. Le patrouilleur s'avance vers lui. Sans plus penser à sa blessure, de Berricot se met à courir, droit devant lui, au hasard. Miracle, ses jambes le portent...

L'officier tourné en rond et finit par retrouver ses deux agents de liaison aussi perdus que lui. Ils essaient de rejoindre la colonne Bassompierre, n'y parviennent pas et décident de se cacher dans une maison forestière.

Ils y passeront plusieurs jours, sans pouvoir reprendre le contact avec leurs camarades. Ils ont trouvé quelques provisions, des couvertures, un peu de paille. Ils attendent. Ils ne savent même plus ce qu'ils peuvent espérer. Ils ont froid. Un des agents de liaison allume du feu. La fumée les trahit. Une patrouille soviétique arrive et les capture sans tirer un coup de feu.

On les interroge :

— Où sont vos camarades ?

Que répondre ? Ils n'en savent rien. La colonne Bassompierre semble s'être dissoute dans le paysage, comme absorbée par cette terre marécageuse et désolée.

*
**

Il reste encore quelques groupes de combat qui appartiennent au 2^e bataillon de marche et errent à travers la campagne. Ils essaient

d'éviter le contact avec les Russes. Tout accrochage sérieux ne peut que se terminer par un désastre.

Pourtant, parfois, il faut se battre, faire front, tenir assez longtemps pour laisser aux camarades le temps de disparaître dans l'impénétrable forêt.

L'Unterscharführer Briaut, depuis qu'il a perdu ses chevaux abattus et dévorés au cours de la bataille de Kôrlin, s'est intégré à l'unité du Hauptscharführer Walter. Le milicien nîmois se trouve à côté du jeune commandant de compagnie quand débouchent trois chars russes.

Les blindés déboulent sur un morceau de plaine, entre deux bois, et ils sont escortés par des fantassins qui progressent rapidement, espérant rattraper et liquider les derniers SS français rescapés de Kôrlin.

— On attaque, hurle Walter ! Les chars russes, c'est de la merde. Ça saute comme un rien.

Ceux qui acceptent le duel contre les monstres d'acier se dissimulent derrière des arbres, en lisière de la forêt. A dix mètres, les Panzerfaust produisent des dégâts effroyables. Deux chars sont touchés, mais le troisième n'a pas souffert. Le Hauptscharführer Walter bondit comme un fauve, une T-mine à la main. Il pose l'engin contre le blindage, puis regagne en courant l'abri d'un tronc d'arbre, tandis que retentit une terrible explosion. Walter lance à Briaut :

— Tu vois bien que c'est de la merde !

Les trois blindés sont détruits. Les fantassins d'accompagnement, pris à partie par les fusils et les pistolets-mitrailleurs des SS français, refluent en laissant quelques cadavres sur le terrain. La brutale contre-attaque semble avoir parfaitement réussi.

Pierre Briaut s'avance vers la carcasse du char et découvre avec stupeur que le chef de l'équipage était une superbe fille blonde. Le corps déchiqueté, elle git, à moitié dévêtue, hors d'une écoutille. Ses longs cheveux se sont répandus sur le protège-chenilles. Walter s'approche et regarde sans dire un seul mot celle que vient de tuer l'explosion de sa T-mine. Briaut le rejoint et s'empare de la chapka de fourrure, pleine de sang, qui a roulé sur le protège-chenilles.

Il arrache l'étoile rouge et met l'insigne dans sa poche. Jamais il n'oubliera cette superbe fille :

— J'aimerais mieux la voir en vie et sur un plumard... dit-il à Walter.

Mais le jeune commandant de compagnie ne fait aucun commentaire et se borne à prévenir ceux qui l'entourent :

— Attention ! Les fantassins ne vont pas tarder à revenir. Il faut les arrêter encore un peu.

**

Le combat reprend rapidement. Les Russes reviennent en force. Après avoir perdu trois chars, ils semblent poussés par un impitoyable désir de vengeance. Pierre Briaut a perdu le *Hauptscharführer* Walter de vue et se trouve isolé à l'orée de la forêt.

Les fantassins russes, avant de reprendre l'attaque, ont demandé un soutien d'artillerie et les obus s'abattent avec un fracas infernal sur les lisières. Pendant une demi-heure, les éclats sifflent dans tous les sens. Briaut s'est couché sur la neige, à l'abri fragile de quelques troncs d'arbres. Il a si froid qu'il ne ressent même plus la peur. Près de lui il découvre un de ses camarades, un *Sturmmann*, ancien milicien comme lui, venu à la *Charlemagne* avec la franc-garde d'Avignon. Tandis que tombent les obus, les deux Méridionaux échangent quelques propos mélancoliques :

— Ce qui manque surtout, c'est le soleil, constate Briaut.

— Dis, Pierrot, lui demande son camarade, tu crois qu'on reverra le pays ?

Une nouvelle arrivée d'obus les oblige à se taire et à se planquer le mieux possible dans leurs trous de neige. L'écorce des sapins, déchiquetée par les éclats, vole au-dessus de leur tête. Enfin, les canons et les mortiers ralentissent leur tir. Les fantassins ne vont pas tarder à attaquer. Alors Briaut lance à son camarade :

— Ah ! Revoir une corrida du 15 août, à Nîmes... Tiens, je veux bien y aller du côté du soleil, là où c'est la fournaise.

— Le côté du soleil ? Tu es fou, Pierrot !

Maintenant, les balles succèdent aux obus. Les fantassins russes approchent. Mais Briaut et son camarade sont déchaînés :

— Si on s'en tire, j'en aurai jamais assez du soleil, hurle le Nîmois.

— Chez toi, les corridas, c'est de la blague. Alors qu'en Avignon...

Les voilà partis à discuter technique. Banderilles. Passes de poitrine. Véroniques. Les deux SS aficionados s'excitent et miment les mouvements de cape des toréadors. Soudain, Briaut arrête une impeccable démonstration pour crier :

— Nom de Dieu ! Les Russes !

Pour la seconde fois, les fantassins soviétiques donnent l'assaut. Pierre Briaut et son camarade se retrouvent soudain seuls, avec leurs fusils d'assaut, à tirer devant eux pour essayer de bloquer l'attaque soviétique. Mais leurs adversaires se dissimulent dans des replis de terrain pour reprendre leur souffle avant de tenter une manœuvre destinée à réduire les deux Français. L'Unterscharführer Briaut profite de ce répit pour en revenir à la tauromachie et commence à comparer les mérites respectifs des toréadors et des picadors. La corrida reprend dans l'imagination des deux soldats perdus de Poméranie. Ils revoient tous les moments d'une grande course de taureaux. Les couleurs. La musique. Les filles. Ils en arrivent à l'inéluctable mise à mort.

— Attention, les Russes !

Ce sont au moins deux sections de l'Armée rouge qui débouchent à quelques dizaines de mètres de la lisière du bois.

*
**

Blessé à l'épaule, Pierre Briaut est fait prisonnier quelques minutes plus tard. Il s'évadera cinq ou six fois, se cachera dans les marais et les forêts, retrouvera d'autres SS français, verra mourir ses camarades au cours de nouveaux accrochages avec des patrouilles russes, se retrouvera à nouveau seul. Il parviendra jusqu'à une douzaine de kilomètres de l'Oder. Mais il ne pourra échapper au piège. Les pieds en sang, l'épaule déchiquetée par un éclat d'obus, réduit à l'état de moribond, il s'évanouit sur un tas de fumier. Des partisans polonais le découvrent et le conduisent à leur chef. L'officier parle assez bien le français. Frappé par le courage de

Pierre Briaut, il lui demande s'il veut se battre sous ses ordres. Alors, avec un accent superbe où ricane le soleil, le petit milicien de Nîmes lui lance :

— Mon commandant, je viens de me battre pour le roi de Prusse. Alors, votre roi de Pologne, moi j'en ai rien à branler !

La plupart des officiers et des hommes du bataillon de marche Bassompierre vont être faits prisonniers entre le 10 et le 20 mars 1945. Sur les arrières du front de Poméranie, les Polonais remplacent de plus en plus les Soviétiques et font la chasse aux soldats allemands et aux volontaires étrangers avec une rage accumulée pendant plus de cinq ans d'une terrible occupation.

L'Untersturmführer Rigide, ancien commandant de la célèbre 3^e compagnie de la LVF, se retrouve brusquement isolé avec sept seulement de ses hommes. Le petit groupe erre dans des bois et traverse des canaux et des cours d'eau en dehors des ponts et des gués. Les SS français sont trempés, affamés, épuisés. Rigide a eu les pieds gelés devant Moscou pendant l'hiver 1941-1942, et comme tous les anciens de la LVF, il sait supporter la rigueur du climat baltique. Mais l'étau qui se referme sur les fugitifs l'inquiète. Déjà un de ses hommes est tombé aux mains des partisans. Une cinquantaine de poursuivants semblent les suivre à la trace, ne leur laissant plus aucun répit. Rigide sait qu'ils ne pourront plus s'échapper.

Un matin, à l'aube, dans un petit bois, la demi-douzaine d'hommes qui se trouvent avec lui sont cernés par des Polonais. Il n'y a plus rien à faire. L'Untersturmführer ordonne à ses hommes de se rendre. A son tour, il lève les bras. Les Polonais semblent plus peiné que furieux de constater que leurs prisonniers SS sont des Français. Ils s'indignent :

— Comment avez-vous pu faire cela ? Napoléon était l'ami de la Pologne.

— Mais il était l'ennemi de la Russie, tente d'expliquer Rigide. Et vous-mêmes, comment pouvez-vous vous battre avec les Russes ?

L'officier français veut leur parler de Katyn. Mais les Polonais lui répondent : « Auschwitz. » Rigide n'insiste pas.

D'autres prisonniers arrivent. Les Polonais séparent la colonne par petits groupes qu'ils dirigent vers l'est. Les Français sont relativement bien traités, jusqu'au jour où une brusque vengeance s'abat sur eux. Un groupe d'une dizaine d'hommes disparaît au hasard d'une halte et personne n'en verra par la suite un seul survivant.

Les files de prisonniers s'allongent sur les routes. Maintenant Rigide et quelques captifs français marchent au milieu de plusieurs milliers d'Allemands que les Russes poussent sans ménagement. Un cavalier arrive dans un nuage de poussière et il arrête brusquement sa monture pour laisser les prisonniers défiler devant lui. Il demande seulement sur un ton monocorde :

— SS ? SS ?

Rigide a arraché ses écussons de col et se garde bien de répondre. Mais, près de lui, un jeune Allemand porte encore au revers de sa vareuse les deux éclairs d'argent sur fond noir. Le cavalier russe lui ordonne de sortir du rang, dégainé son pistolet et l'abat, sur le bord de la route, d'une balle dans la tête. Toute la colonne défile devant le cadavre en baissant la tête, tandis que le Russe répète toujours :

— SS ? SS ?

L'Untersturmführer Rigide arrivera à Posen puis connaîtra la captivité en Estonie et en Ukraine. Il rejoindra, dans un camp spécial d'officiers, de nombreux cadres de la division *Charlemagne* avant de rentrer en France par la Roumanie, la Hongrie et l'Autriche... pour retrouver d'autres prisons.

*
**

Certains rescapés de Körlin finiront par trouver la mort qu'ils avaient défiée depuis si longtemps. Eric Walter, l'étudiant de vingt ans, promu au feu Hauptscharführer et commandant de compagnie,

marche désormais en tête d'un petit groupe de survivants de sa 5^e compagnie. Il a perdu la plupart de ses hommes dans cette bataille dont il sait qu'il ne reviendra plus.

National-socialiste fanatique, plus SS que les SS allemands, il ne veut pas survivre à une défaite qu'il croit maintenant inéluctable. Pour lui, le sort est scellé. Ce n'est plus qu'une question de jours, d'heures peut-être.

Soudain, un char russe débouche au croisement d'un chemin forestier. Le Hauptscharführer Walter n'a plus, près de lui, que quelques hommes. Il leur lance :

— Ne bougez pas ! J'y vais.

Il s'avance en courant, le Panzerfaust au poing, comme dans un dernier défi. Mais il sait qu'il ne pourra pas toujours gagner à ce jeu terrible de l'homme seul contre le dragon d'acier hérissé de mitrailleuses.

Une rafale claque. Terriblement sèche dans l'air glacé de la forêt poméranienne. Eric Walter s'écroule, tué net par une balle en plein front.

*
**

Maintenant, le Hauptsturmführer Bassompierre se retrouve seul avec quelques fidèles. Son bataillon de marche a éclaté en plusieurs petits groupes qui tentent leur chance chacun pour soi.

Il n'y a plus aucun espoir de rejoindre les lignes allemandes. Tout le pays est désormais recouvert par la marée russe qui s'infiltre dans les moindres hameaux et commence à ratisser les forêts pour débusquer les fugitifs. Parfois, dans le silence de la campagne enneigée, claquent des coups de feu isolés. La chasse aux SS continue.

Les fugitifs ont presque tous les pieds gelés, ils ne se nourrissent plus que de quelques pommes de terre crues et boivent la neige croupissante au creux des ornières. La forêt devient tombeau.

Le 17 mars 1945, Jean Bassompierre, les pieds en sang, épuisé par le froid et la faim, totalement désespéré d'avoir vu son bataillon se dissoudre jour après jour, nuit après nuit, est ramassé par des partisans polonais. On le conduit au camp d'Arnswald.

Pour lui, ce n'est pas la fin de la guerre, mais la première étape du chemin qui le conduit vers la mort¹.



Du bataillon de marche Bassompierre, il ne reste maintenant que des groupes d'isolés, totalement livrés à eux-mêmes. Ils sont rarement plus d'une dizaine d'hommes, conduits par quelques-uns de ces sous-officiers de la LVF qui mènent souvent la guerre sur le front de l'Est depuis le terrible hiver de 1941.

L'Oberscharführer Gérard, l'ancien chef des jeunes doriotistes de Saint-Denis, dirige une vingtaine d'hommes, appartenant pour la plupart à la compagnie de PAK du régiment 58. Ils foncent vers l'ouest, bousculant les patrouilles russes, échappant à toutes les embuscades. Mais, arrivés sur les rives de l'Oder, ils n'ont aucun moyen pour franchir le fleuve. L'adjudant et ses camarades seront tous capturés.

Parviennent aussi sur l'Oder une dizaine d'hommes avec le Hauptscharführer Gabin, sans doute le plus décoré de tous les sous-officiers de la LVF. Mais le vieux baroudeur, pas plus que son ami Gérard, ne découvre de bateaux pour passer sur l'autre rive.

— Il faut trouver un pont et franchir l'Oder en force !

Il a dix hommes avec lui. Tous croient, comme lui, que c'est leur dernière chance. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1945, après trois semaines d'errance sur les arrières des lignes russes, ils tentent l'aventure.

L'adjudant-chef Gabin a décidé de parvenir coûte que coûte, à

1. Interné dans divers camps soviétiques, en Pologne, en Estonie, en Roumanie et en Autriche, Jean Bassompierre devait être livré aux Français avec d'autres officiers de la division *Charlemagne*. Lors de son transfert, au mois de mai 1946, il parvient à s'évader, regagne clandestinement la France, franchit les Alpes et arrive à Naples où il espère s'embarquer pour l'Amérique du Sud, comme son ami Jean de Vaugelas. Arrêté sur le bateau, il est ramené en France et incarcéré. Condamné à mort par la cour de justice de la Seine, au début de l'année 1948, pour son action d'inspecteur général de la Milice plus que pour son rôle dans la LVF et la Waffen SS, Jean Bassompierre sera fusillé le 20 avril 1948 au fort de Montrouge. Plusieurs combattants de la France libre avaient demandé la grâce de l'ancien officier d'infanterie alpine de forteresse dont les dernières paroles, devant le peloton, seront : « Que Dieu protège la France ! »

Wollin, où subsiste encore un pont à demi détruit. Les Russes repèrent le petit groupe. Une fusillade éclate. Trois hommes tombent grièvement blessés. Gabin arrive à en récupérer un sur les trois et parvient à décrocher sous le feu. Mais il faut renoncer à passer sur le pont.

Ils ne sont plus maintenant que neuf SS français camouflés sur la rive orientale. De l'autre côté de l'Oder, des Allemands les aperçoivent. Ils attirent l'attention des rescapés et leur montrent des canots pneumatiques tirés au sec sur une des îles du fleuve. Mais il faut aller les chercher à la nage.

L'eau tourbillonne, rapide, glacée. Un ancien de la LVF se jette dans le fleuve. Mais il doit vite renoncer. L'Oder est infranchissable. Le Hauptscharführer Gabin sent qu'il va échouer si près du but.

A l'aube du 24 mars, des tirs de mitrailleuses se croisent au-dessus du fleuve. Les canons et les mortiers se mettent de la partie. Rien ne peut pourtant sauver de la capture les neuf rescapés de la division *Charlemagne*.

Gabin a réussi à dissimuler ses hommes sur une petite île, près de la rive orientale. Mais des partisans polonais fouillent le terrain. L'Oder gronde et charrie des cadavres et des épaves. Sur la rive occidentale, les Allemands, impuissants, ont cessé le feu. Les soldats rouges avancent. Les derniers SS français du bataillon de marche Bassompierre sont capturés.

La Poméranie n'a pas voulu lâcher sa proie.

Depuis l'aube du 5 mars 1945, où ont été surpris, dans la plaine de Belgard, l'état-major du général Puaud et les compagnies du régiment de réserve de Bourmont, la division Charlemagne n'existe plus en tant qu'unité constituée. Le bataillon de marche Bassompierre a été, à son tour, disloqué et anéanti, peu après sa sortie de Körlin. Pour les SS français, la bataille de Poméranie se termine par un désastre.

Une unité pourtant échappera au piège et réussira, après une longue marche à travers un pays occupé par les Russes, à réussir, de vive force, une percée sur Swinemünde, le 12 mars 1945. C'est le bataillon de marche Fernet, auquel s'est joint le Brigadeführer Krukenberg avec son état-major.

Des isolés ont réussi également à rejoindre Kolberg, où ils formeront une compagnie chargée d'un secteur de défense du grand port baltique, qu'ils quitteront, à bord des bâtiments de la Kriegsmarine, parmi les derniers, le 18 mars 1945.

D'autres rescapés de la division Charlemagne, isolés depuis les premiers combats à Hammerstein et Elsenau, sont parvenus à se regrouper dans la « poche » de Dantzig. Ils formeront à Gotenhafen un bataillon de marche, qui se battra jusqu'à son évacuation, par mer, vers le Danemark, le 1^{er} avril 1945.

La percée de Swinemünde, la défense de Kolberg et le siège de Dantzig seront évoqués dans le troisième volume de cette histoire des SS français.

Ces combats précèdent l'ultime bataille des derniers jours du III^e Reich.

Les rescapés de Poméranie, rassemblés dans le Mecklembourg, recevront l'ordre de se diriger sur Berlin le jour même où les Russes achèvent l'encerclement de la capitale allemande. Le bataillon d'assaut du Hauptsturmführer Fernet sera ainsi la dernière unité à se battre dans Berlin, dans le secteur de la Chancellerie, le 2 mai 1945.

Plusieurs centaines de rescapés des premiers combats et de nouveaux volontaires, rassemblés au camp de Wildflecken, dans la Rhön, formeront, à la même époque, un régiment de marche. Ils traverseront un pays en plein chaos, pour se battre en Bavière et tenter de rejoindre, selon les ordres reçus, la région de Berchtesgaden. Une semaine après la capitulation allemande du 8 mai 1945, réfugiés dans le Tyrol, certains volontaires français auront encore les armes à la main...

Sur le front de l'Est, comme sur le front de l'Ouest, à l'heure de l'inéluctable « crépuscule des dieux » qui voit s'écrouler le Reich national-socialiste, les survivants de la division Charlemagne se trouvent ainsi parmi les derniers combattants de la Waffen SS.

Volonté du Führer ou hasard de l'Histoire, la fin de la guerre surprendra les SS français dans un des deux endroits où Adolf Hitler avait décidé de mourir, le jour venu, au milieu de ses ultimes soldats fidèles : la capitale prussienne ou le réduit bavarois...

*
**

Tel sera le sujet du troisième volume de cette trilogie historique consacrée à la tragique aventure des SS français.

ANNEXES

INSPECTION DES SS FRANÇAIS

général-inspecteur	SS-Brigf. KRUKENBERG
1 ^{er} officier d'ordonnance	SS-Ustuf. PATZAK
2 ^e officier d'ordonnance	SS-Ustuf. HEGEWALD
Officier I/a (opérations)	SS-Hstuf. JAUSS
Officier I/b (matériel)	SS-Ostuf. MEIER
Officier I/c (renseignements)	SS-Hstuf. SCHMIDT
Officier II/ab (personnel)	SS-Hstuf. PACHUR
Officier III (justice)	SS-Ostuf. DICK
Officier IV/a (intendance)	SS-Hstuf. HAGEN
Officier IV/b (santé)	SS-Stubaf. SCHLEGEL
Officier IV/c (vétérinaire)	SS-Hstuf. SCHEINER
Officier V (automobile)	SS-Ostuf. NEUBAUER
Officier VI (politique)	SS-Ostuf. KOPP
Responsable de l'instruction	SS-Staf. ZIMMERMANN
Responsable adjoint	SS-Stubaf. KATZIAN
Gendarmerie militaire	SS-Ostuf. GORR
Officier de liaison français	W-Hstuf. RENAULT
Secrétaire bureau Opération	W-Ustuf. SARRAILH *

ETAT-MAJOR DE BRIGADE

Commandeur	W-Obf. PUAUD
Chef d'état-major	W-Stubaf. de VAUGELAS
Officier d'ordonnance	W-Std. Ju. PLATON
Officier de renseignements	W-Ostuf. <i>DAUPHIN</i>
Service du personnel	W-Ostuf. <i>BENETAUX</i>
Service de santé	W-Stubaf. Dr LELONGT
Aumônier général	W-Stubaf Mgr DE MAYOL DE LUPE
Aumônier (à Greifenberg)	W-Ustuf. VERNAY
Officier d'ordonnance de Mgr.	W-Ustuf. CAUX
Instruction politique	SS-Ustuf. BUELER
Défense passive	W-Ostuf. MULTRIER
Officiers de liaison allemand	SS-Stubaf. von LOLHOFFEL puis Major ROEMELD
Officier à la disposition	W-Hstuf. BASSOMPIERRE

* Les noms en italique sont des pseudonymes.

ENCADREMENT DE LA DIVISION « CHARLEMAGNE »

au mois de février 1945,
au moment du départ vers le front de Poméranie

UNITES DE BRIGADE

Compagnie de garde et d'instruction (dite compagnie d'Honneur)	SS-Ostuf. WEBER
Compagnie d'état-major	W-Hscha. SURROL
Compagnie de transmissions	W-Ostuf. DUPUYTRAIN
Compagnie de pionniers	W-Ostuf. AUBERT
Compagnie sanitaire	W-Hstuf. Dr BONNEFAY
Compagnie vétérinaire	W-Hstuf. Dr RICHARD
Compagnie atelier	W-Ostuf. MAUGNY
Compagnie de travailleurs	W-Ostuf. DE MORANGE
1 ^{er} colonne du train	W-Hstuf. SCHLISLER
2 ^e colonne du train	W-Hstuf. CROSEILLE
Gendarmerie militaire	W-Ostuf. VEYRIERAN

BATAILLON DE CHASSEURS DE CHARS

Commandeur	W-Stubaf. BOUDET-GHEUSI
Adjoint	W-Std. Ob. Ju. RADICI
Médecin	W-Ostuf. Dr DURANDY
Compagnie antiaérienne (FLAK)	W-Ustuf. FAYARD
Compagnie antichars (PAK)	W-Ostuf. KROTOFF
adjoint	W-Std. Ob. Ju. VINCENAT
Compagnie de canons d'assaut	W-Ostuf. MICHEL
Compagnie d'accompagnement	W-Oscha. MONGOURD

GROUPE D'ARTILLERIE DE BRIGADE

Commandeur	W-Hstuf. HAVARD
Adjoint	W-Hstuf. MARTIN
Médecin	W-Ostuf. Dr FROYSSE
1 ^{re} batterie	W-Ostuf. CHAUFAR
2 ^e batterie	W-Ostuf. SALLAN
3 ^e batterie	W-Oscha. MAITREJEAN

REGIMENT D'INFANTERIE 57

Commandeur	W-Hstuf. de BOURMONT
Adjoint	W-Ustuf. ARTUS puis W-Ostuf. PLEYBOUR
Officier d'ordonnance	W-Ustuf. MARTRET
Officier à la disposition	W-Ostuf. de LONDAIZE
Officier de justice	W-Ustuf. STEHLIN
Officier médecin	W-Hstuf. Dr LEPREUX
Officier vétérinaire	W-Ostuf. VERGNAND
Officier de liaison allemand	SS-Ustuf. GOLIBERZUCH
Compagnie d'état-major	W-Ostuf. ANDRIN
Section d'éclaireurs	W-Ustuf. ERDALAIN
Section de pionniers	W-Std. Ob. Ju. LEFEVRE
Section de transmissions	W-Ustuf. BRUCARD

1^{er} BATAILLON

Commandeur	W-Ostuf. FERNET
Officier d'ordonnance	W-Std. Ob. Ju. LABOURDETTE
Médecin	SS-Std. Ob. Ju. ANNESHAENSEL
1 ^{re} compagnie	W-Ustuf. BRASSEUR
2 ^e compagnie	W-Ostuf. BAROLOMET
3 ^e compagnie	W-Ustuf. COUNIL
4 ^e compagnie (lourde)	W-Oscha. LOUVREUR

2^e BATAILLON

Commandeur	W-Hstuf. OBITZ
Adjoint	W-Ustuf. ROUMEGOUS
Médecin	W-Ustuf. Dr HERPIN
5 ^e compagnie	W-Oscha. HENNECOURT
6 ^e compagnie	W-Ustuf. ALBRET
7 ^e compagnie	W-Std. Ob. Ju. MILLET- ROUSSIN
8 ^e compagnie (lourde)	W-Ustuf. COLNION
9 ^e compagnie (obusiers)	W-Hstuf. ROY
APPUI	
10 ^e compagnie (antichars)	W-Ostuf. LABUZE

REGIMENT D'INFANTERIE 58

Commandeur	W-Stubaf. RAYBAUD
Adjoint	W-Ostuf. BAUDIN
Officier d'ordonnance	W-Std. Ju. <i>de</i> VAU
Officier médecin	W-Ostuf. Dr METRAIS
Officier vétérinaire	?
Officier de justice	W-Hstuf. JAUTAND
Officier de liaison allemand	SS-Ostuf. SCHMITT
Compagnie d'état-major	W-Hstuf. <i>de</i> BERRICOT
Sections d'éclaireurs	W-Hscha. GABIN
Section de pionniers	
Section de transmissions	W-Ostuf. LAUNE

1^{er} BATAILLON

Commandeur	W-Hstuf. MONNEUSE
Adjoint	W-Hscha. CADENET
Officier d'ordonnance	W-Std. Ob Ju. CHARTREUSE
Médecin	W-Ostuf. Dr THIBOT
1 ^{re} compagnie	W-Ostuf. FANTIN
2 ^e compagnie	W-Ostuf. GEROMINI
3 ^e compagnie	W-Ustuf. RIGIDE
4 ^e compagnie (lourde)	W-Ostuf. DARTAN

2^e BATAILLON

Commandeur	W-Hstuf. BERRET
Adjoint	W-Ustuf. <i>de</i> GENSERAC
Officier d'ordonnance	W-Ustuf. ROSSEIGNEUR
Médecin	W-Ustuf. Dr JOUBERT
5 ^e compagnie	W-Hscha. WALTER
6 ^e compagnie	W-Ostuf. MAGNET
7 ^e compagnie	W-Ostuf. WAGNER
8 ^e compagnie (lourde)	W-Ostuf. DEVEFER
APPUI	
9 ^e compagnie (obusiers)	W-Ostuf. FRANÇAIS
10 ^e compagnie (antichars)	W. Oscha. GERARD

BATAILLON D'INSTRUCTION ET DE REMPLACEMENT

Commandeur	SS-Stubaf. <i>HERSCHE</i>
Adjoint	SS-Hstuf. <i>KROEPSCH</i>
Compagnie de dépôt	SS-Ostuf. <i>ALLGEIER</i>
Compagnie de recrutement	W-Ostuf. <i>CRESPAN</i>
Compagnie d'instruction	SS-Ustuf. <i>SCHULER</i>

BATAILLON DE MARCHE DE GREIFENBERG

Commandeur	W-Hstuf. <i>BIZIAN</i>
Adjoint	SS-Ostuf. <i>LUDWIG</i>
1 ^{re} compagnie	W-Ustuf. <i>PINSARD- BERTHAZ</i>
2 ^e compagnie	W-Hstuf. <i>FLAMAND</i>
3 ^e compagnie	W-Ostuf. <i>de BREGAND</i>

OFFICIERS DETACHES

SS-Hauptamt (Berlin)	W-Ostuf. <i>GAMORY-DUBOURDEAU</i>
SS-Panzer Grenadierschule (Neweklau)	W-Stubaf. <i>BANCE</i>
	W-Ustuf. <i>KREUTZER</i>

OFFICIERS EN SITUATION SPECIALE

W-Stubaf. <i>DARNAND</i> Joseph (à Sigmaringen)
W-Stubaf. <i>DORiot</i> Jacques (à Mainau, sur le lac de Constance)

INSPEKTION (ALLEMANDE)ETAT-MAJOR
DE LIAISON

FELDGENDARMERIE

COMPAGNIE DE GARDE
ET D'INSTRUCTION**ETAT-MAJOR (FRANÇAIS)**ETAT-MAJOR
DE LIAISON**WAFFEN-GRENADIER-REGIMENT DER 58 (FRZ. NR. 2)****WAFFEN-GRENADIER-REGIMENT DER 57 (FRZ. NR. 1)****COMPAGNIE D'ETAT-MAJOR**

- SECTION DE COMMANDEMENT
- SECTION DE RECONNAISSANCE
- SECTION DE TRANSMISSIONS
- SECTION DU GÉNIE

2^e BATAILLON (II / 57)1^{er} BATAILLON (I / 57)

SECTION DE COMMANDEMENT

3^e COMPAGNIE2^e COMPAGNIE1^{re} COMPAGNIE

SECTION DE COMMANDEMENT

3^e SECTION DE G.-V.2^e SECTION DE G.-V.1^{re} SECTION DE G.-V.

GROUPE DE COMMANDEMENT

3^e GROUPE DE COMBAT2^e GROUPE DE COMBAT1^{er} GROUPE DE COMBAT
(10 HOMMES)

GROUPE DE MITRAILLEUSES

4^e COMPAGNIE (D'ACCOMPAGNEMENT)

SECTION DE COMMANDEMENT

2^e SECTION DE MORTIERS1^{re} SECTION DE MORTIERS
(4 PIÈCES DE 80)3^e SECTION DE MITRAILLEUSES2^e SECTION DE MITRAILLEUSES1^{re} SECTION DE MITRAILLEUSES
(4 PIÈCES)**9^e COMPAGNIE (DE CANONS D'INFANTERIE)**

- SECTION DE COMMANDEMENT
- SECTION LOURDE (2 OBUSIERS DE 150)
- SECTION LÉGÈRE (6 OBUSIERS DE 75)

10^e COMPAGNIE (ANTI-CHARS)

- SECTION/CANONS (PIÈCES DE 50)
- SECTION/ "PANZERSCHRECK "
- SECTION/ "PANZERFAUST "

GROUPE D'ARTILLERIE

BATTERIE DE COMMANDEMENT

3^e BATTERIE2^e BATTERIE1^{re} BATTERIE
(4 PIÈCES DE 105)**BATAILLON ANTI-CHARS**

- COMPAGNIE DE D.C.A.
(9 PIÈCES DE 37 A.C.)
- COMPAGNIE ANTI-CHARS
(PIÈCES DE 75 A.C.)
- COMPAGNIE DE " JAGDPANZER " (14 ENGINS ARMÉS D'UN CANON DE 75 + 1 SECTION D'ACCOMPAGNEMENT)

UNITÉS DE BRIGADE

- COMPAGNIE D'ÉTAT-MAJOR
- COMPAGNIE DE TRANSMISSIONS
- COMPAGNIE DU GÉNIE
- COMPAGNIE SANITAIRE
- COMPAGNIE VÉTÉRINAIRE
- COMPAGNIE ATELIER
- COMPAGNIE DE CONSTRUCTION
- 2 CONVOIS HIPPO

**BATAILLON D'INSTRUCTION ET DE DÉPÔT
(GREIFFENBERG)**3^e COMPAGNIE2^e COMPAGNIE1^{re} COMPAGNIE

- COMPAGNIE DE DÉPÔT
- SECTION D'INSTRUCTION

CHANT DE MARCHÉ DE LA WAFFEN SS

*SS marschier im Feindesland
Und singt ein Teufelslied.
Ein Schütze steht am Wolga Strand
Und leise summt er mit :
Wir pfeifen nach unten und oben
Und uns kann die ganze Welt
Verfluchen oder auch loben
Gerade wie es jedem gefällt.
Wo wir sind, da ist immer vorne
Und der Teufel der lacht noch dazu.
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
Wir kämpfen für Freiheit,
Wir kämpfen für Hitler.
Der Rote kommt nie mehr zu Ruhe !*

La SS marche en pays ennemi
et chante le chant du Diable.
Sur la rive de la Volga,
Une sentinelle fredonne à mi voix :
Nous sifflons par monts et par vaux
et le monde peut bien
nous maudire ou nous louer,
à son bon plaisir.
Où nous sommes, c'est toujours en avant
Et c'est là que le diable rit encore :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
Nous combattons pour la liberté
Nous combattons pour Hitler
et le Rouge n'aura plus jamais de repos !

LE CHANT DU DIABLE

Chant de la division *Charlemagne*.

1. SS marchons vers l'ennemi
Chantant le chant du Diable
Car dans le cœur des gars hardis
Souffle un vent formidable.
La fortune monte haut, descend' bas,
Que nous donne le monde entier :
Nous les inviterons au sabbat
Et nous en rions volontiers

- R. Là où nous passons, que tout tremble
Et le Diable y rit avec nous :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
La flamme reste pure
Et notre Parole s'appelle Fidélité !

2. SS, nous marchons au combat
Chantant le chant du Diable ;
Les chars sont embusqués là-bas
Pour l'assaut formidable.
Les blindés nous attaquent en grondant,
mugissante vague d'acier,
Mais notre terreur les attend ;
Et nous en rions volontiers !

- R. Là où nous passons, les chars brûlent
Et le Diable y rit avec nous :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
La flamme reste pure
Et notre Parole s'appelle Fidélité !

3. SS, nous rentrerons en France,
Chantant le chant du Diable.
Bourgeois, craignez notre vengeance
Et nos poings formidables :
Nous couvrirons de nos chants ardents
Vos cris et vos plaintes angoissées ;
Avec nous hurle Satan
Et nous en rions volontiers !

- R. Là où nous passons, tout s'écroule
Et le Diable y rit avec nous :
Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha, Ha !
La flamme reste pure
Et notre Parole s'appelle Fidélité !

BIBLIOGRAPHIE

- SAINT-LOUP. — *Les volontaires*, Presses de la Cité, 1963.
SAINT-LOUP. — *Les hérétiques*, Presses de la Cité, 1965.
SAINT-LOUP. — *Les nostalgiques*, Presses de la Cité, 1967.
Sergent LABAT. — *Les places étaient chères*, La Table ronde, 1969.
Christian de LA MAZIÈRE. — *Le rêveur casqué*, Robert Laffont, 1972.
Christian MALBOSSE. — *Le soldat traqué*, La Pensée moderne, 1971.
Charles-Ambroise COLIN. — *Sacrifice de Bassompierre*, suivi de *Frères ennemis* par Jean BASSOMPIERRE. — Amiot-Dumont, 1948.
Général LAVIGNE-DELVILLE. — *Pour la Milice, justice*. Editions Etheel, 1955.
Jacques DELPERRIE DE BAYLAC. — *Histoire de la Milice*, Fayard, 1969.
SAINT-PAULIEN. — *Histoire de la collaboration*, L'Esprit nouveau, 1964.
André BRISSAUD. — *Pétain à Sigmaringen*, Librairie Académique Perrin, 1966.
Georges BLOND. — *L'agonie de l'Allemagne*, Fayard, 1952.
Jürgen THORWALD. — *La débâcle allemande*, Stock, 1965.
Georges STEIN. — *La Waffen SS*, Stock, 1967.
Henri LANDEMER. — *Les Waffen SS*, Balland, 1972.
René BAIL. — *Mgr de Mayol de Lupé* dans « Les survivants de l'aventure hitlérienne », Edition de Créville, 1974.
Robert SOULAT. — *Historique de la division « Charlemagne »* (manuscrit inédit).
Collection de *Devenir* « journal de combat de la communauté européenne ». Numéros 1 à 5 — février-juillet 1944.
Historia, hors série N° 32, *L'internationale SS*, Librairie Tallandier, 1974.
Dr K.G. KLIETMANN. — *Die Waffen SS, eine Dokumentation*, Verlag « Der Freiwillige », Osnabrück, 1965.
Jean MABIRE. — *Les Waffen SS français, derniers défenseurs du Bunker de Hitler* dans « Les grandes énigmes de l'occupation », Edition de Créville, 1970.

Témoignages

L'auteur tient à remercier tout particulièrement un certain nombre d'anciens de la division *Charlemagne*, dont les témoignages, écrits ou oraux, lui ont permis de restituer cette histoire de SS français depuis la formation de la brigade à Wildflecken jusqu'à la fin de la campagne de Poméranie.

Et notamment : Brigf. KRUKENBERG (Commandeur de la division *Charlemagne*), Staf. ZIMMERMANN (responsable de l'instruction), Ostubaf. RAYBAUD (commandeur du régiment 58, puis du régiment de marche), Stubaf. BANCE (commandeur du 1^{er} Bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich* puis instructeur à l'école de Neweklau), Hstuf. FERNET (commandeur du 1/57), Ostuf. KOPP et Ustuf. BUELER (responsable de l'Abteilung VI à Wildflecken), Ostuf. MULTRIER aujourd'hui décédé (cdt. la défense passive), Ostuf. FANTIN (cdt. 1/58), Ostuf. GEROMINI (cdt. 2/58), Ustuf. RIGIDE (cdt. 3/58), Ustuf. BARTOLOMET (cdt. 2/57), Ustuf. ALBRET (cdt. 6/57), Ustuf. PINSARD-BERTHAZ (cdt. 1^{re} compagnie du bataillon de marche de Greifenberg), Ustuf. KREUTZER (cdt. compagnie d'Honneur puis instructeur à Neweklau), Srd. Ob. Ju. GINAT et BUSERI (école d'officiers de Neweklau), Hscha. BOUYER (compagnie-atelier), Hscha. ROSTAND (section de chasse LVF, puis 11/58), Oscha. HENNECOURT (cdt. 5/57), Oscha. MERAC (adjoint du cdt. 2/58), Oscha. RUSKO (5/58), Oscha. MOUSQUET (compagnie d'Honneur), Oscha. GERARD (cdt. PAK 58), Oscha. JULIAN (cdt. PAK 57), Uscha. DELION (FLAK, puis bataillon lourd), Uscha. BOULAU (compagnie d'Honneur), Uscha. BRIAUT (compagnie vétérinaire), Uscha. GALINIER (Transmissions du 57), Uscha. GAUCHER (compagnie d'état-major du 57), Uscha. GILLET (1/57), Uscha. JACQUOT (compagnie de marche de Greifenberg), Uscha. HUBER I-DRAZ (Abteilung VI, puis bataillon lourd), Uscha. DE LURIEN (compagnie de marche de Greifenberg), Uscha. de LA MAZIERE (bataillon de marche Bassompierre), Uscha. PICQUENOT (3/57), Uscha. PUECHGRAND (compagnie d'Honneur), Uscha. QUINTIER (école des canons d'assaut), Uscha. WILLIAM (2/57), Uscha. LEVEQUE (8/58), Uscha. RIBERTO (compagnie d'état-major 1/57), Rttf. SOULET (compagnie d'état-major de la division), Strmm. MAROTIN (8/57), Gren. LEVASI et FABBRI (compagnie d'Honneur), Gren. COURAGEUX (compagnie d'état-major 57), Gren. CAPAND (1/57), Gren. DITSCH (4/57), Gren. BOURRAL (7/57), Gren. FROITAT et MARTET (8/57), Gren. GARROT (9/57), Gren. PERRIER (10/57), Gren. SIVE, MANICANT et GRENIER (1/58), Gren. BLOND, CASTILLAN et WICKAERT (5/58), Gren. KEMARAT (10/58), Gren. COLIN, DOULET et SEPCHANT (compagnie de pionniers), Gren. ROUAT (bataillon d'artillerie), Gren. MORLEU (compagnie PAK), Gren. EGREMET (compagnie FLAK), Gren. LAPLAND (compagnie de canons d'assaut), Gren. DOULARD (pharmacien à Greifenberg), Gren. LE CORNU et STEPHANEC (école automobile).

Table des cartes

Formation de la brigade <i>Charlemagne</i> août 1944-février 1945	150
Combats au sud-est d'Hammerstein 24-27 février 1945	242
Combats de Körlin et de Belgard 3-7 mars 1945	344
La percée de Dievenow 9-12 mars 1945	428

Table des matières

Avant-propos	9
Les grades de la Waffen SS	11
PREMIÈRE PARTIE	19
DEUXIÈME PARTIE	151
TROISIÈME PARTIE	241
QUATRIÈME PARTIE	343
CINQUIÈME PARTIE	427
Annexes	491
Bibliographie	500
Témoignages	501
Table des cartes	503